SEMINARIUM THEOLOGIAE RELIGIONIS PACIFICAE
CONDITUM A.D. 1924
PRO
VERITATE
ET
REGNO
DEI
CHARLES HOLBROOK LIBRARY
Pacific School of Religion

HOLBROOK LIBRARY
PACIFIC SCHOOL
OF RELIGION

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/lessourcesoccult0000augu

HOLBROOK LIBRARY
PACIFIC SCHOOL
OF RELIGION

AUGUSTE VIATTE

# LES SOURCES OCCULTES DU ROMANTISME

## ILLUMINISME — THÉOSOPHIE

1770-1820

TOME SECOND

## LA GÉNÉRATION DE L'EMPIRE

HOLBROOK LIBRARY
PACIFIC SCHOOL
OF RELIGION

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5-7, QUAI MALAQUAIS, 5-7
1928

GRADUATE THEOLOGICAL UNION
LIBRARY
1962

77766

PQ
287
V5
1928
V.2

OZ4
V057
V. 2

BIBLIOTHÈQUE
DE LA
REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE
Dirigée par MM. F. Baldensperger et P. Hazard

TOME 47

# LES SOURCES OCCULTES DU ROMANTISME

TOME SECOND

## LA GÉNÉRATION DE L'EMPIRE

## DU MÊME AUTEUR :

*Le Catholicisme chez les romantiques.* Paris, E. de Boccard . . . . . 1 vol.

*Claude-Julien Bredin.* Correspondance philosophique et littéraire avec Ballanche, publiée et commentée par A. Viatte. Paris, E. de Boccard. 1 vol.

AUGUSTE VIATTE

# LES SOURCES OCCULTES DU ROMANTISME

## ILLUMINISME — THÉOSOPHIE

1770-1820

TOME SECOND

## LA GÉNÉRATION DE L'EMPIRE

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5-7, QUAI MALAQUAIS, 5-7
1928

DEUXIÈME PARTIE

# LA GÉNÉRATION DE L'EMPIRE

## CHAPITRE PREMIER

## Les survivances

I. *Théosophie et préromantisme.* — En dépit de résistances de la part des illuminés, les deux mouvements concordent en plus d'un point. Sentiment de la nature, besoin d'infini, suprématie de l'amour, beautés de la Bible.
II. Survivances du millénarisme et de l'illuminisme des carrefours. Mlle Le Normand.
III. Du martinisme au Christianisme.
IV. Gence, son maître Antoine de la Salle et son émule Azaïs.
V. *Quelques isolés.* — Coëssin, Dupont de Nemours.
VI. Quintus Aucler et le néo-paganisme; Chais de Sourcesol et l'Église intérieure.
VII. *Romantisme et théosophie en Allemagne* : influence croissante de Boehme, de Lavater, de Saint-Martin.
VIII. Eckartshausen et son œuvre.
IX. Jung Stilling, le Pape protestant.
X. Philosophes et poètes, de Gœthe à Novalis.

### I

On ne tue pas le besoin de croire. En vain la politique nous distrait; ses catastrophes même suggèrent l'idée d'une Providence et de compensations futures. Plus d'un émigré se jette aux pieds des autels[1]; la foule entière y courra, lorsque prendront fin les saturnales terroristes : le goût public oscillera d'Helvétius à Chateaubriand. Quelques-uns pourtant découvrent ces livres étranges où se joue l'imagination des mystiques.

1. Cf. le remarquable ouvrage de M. Baldensperger sur *le Mouvement des idées dans l'Émigration française.*

Leur pensée s'y fixe, d'autant qu'ils y trouvent bien des concordances avec le romantisme naissant[1].

Dans une atmosphère plus tiède et moins desséchante que celle du dix-huitième siècle, l'illuminisme pouvait s'épanouir. Cela ne veut point dire que tous ses représentants se complaisent à la sensibilité nouvelle. Quoi de plus didactique, de moins enivrant que les poèmes de Saint-Martin ? Tel de ses élèves jugera des vers semblables fort supérieurs « à la prose figurée, semi-obscure et romantique du *Génie du christianisme*[2] » ; on blâmera « ce jargon affecté dont le romantisme nous retrace aujourd'hui le ridicule, jargon aussi nuisible au bon sens qu'à la langue[3] ». Rousseau trouve des contradicteurs ; on lui reproche « d'ignorer qu'il était malade, et d'être à son insu l'esclave de son cœur qu'il laissait jouer trop et trop tôt[4] » ; on suggère de brûler certaines pages de *la Nouvelle Héloïse*[5] ; on affirme la primauté de la raison :

> Le cœur et l'imagination s'associent pour nous tromper ; réunis, ils donnent l'aimable, le grand, le beau, le terrible, le surnaturel ; mais si une raison calme ne se met entre deux en s'emparant des rênes, qu'aurons-nous ? des modèles à perte de vue, des exemples qui nous désoleront par leur perfection même...
>
> Un cerveau exalté peut bien enfanter, sans efforts et quelquefois mécaniquement, des idées générales, des aperçus vagues, qui, énoncés en style pompeux, magnifique et plein de vie, remueront les cœurs, ébranleront les têtes, feront spectacle pour quelques oisifs et ne serviront qu'à cela. Mais la mesure commune, et les déterminations qui font toucher la théorie à la pratique, n'appartiennent qu'aux têtes froides et reposées[6].

Mais l'auteur même de ces critiques ne se retient point d'entonner un hymne à Rousseau : « Tes lauriers ne se flétriront jamais ; la vieil-

1. Un manuscrit swedenborgien de la bibliothèque de Versailles nous explique les raisons psychologiques d'une telle attitude : « Au milieu de ce désordre social et de cette multitude égarée, quelques hommes se sont trouvés chez lesquels des épreuves terribles n'avaient point affaibli la faculté de réfléchir. Doués d'un génie explorateur, cultivant les lettres et les sciences, ils méditaient dans la solitude sur le néant des choses humaines. Frappés du spectacle de tant d'horreurs, ils cherchaient, sans pouvoir les trouver, des consolations sur la terre. Ces philosophes chrétiens eurent alors recours à l'auteur de toutes choses.

« C'est dans une position à peu près semblable que je me trouvais lorsque j'eus la curiosité de lire quelques ouvrages composés par un homme de bien ; ce fut après la lecture de ces écrits que je conçus l'idée de faire connaître ou plutôt de rendre compte de l'esprit et des opinions de l'auteur. » (*Essai sur la doctrine de Swedenborg*, 3-4).

2. Gence, *Biographie littéraire*, 21-22.

3. *Essai sur la doctrine de Swedenborg*, 23.

4. Antoine de la Salle, *Balance naturelle*, I, 266.

5. *Ibid.*, I, 406-412.

6. *Ibid.*, I, 167-168.

lesse ne put rien sur ta sensibilité, et ton cœur ne mourut qu'avec toi[1]. » Que de prestiges nouveaux on doit au philosophe de Genève ! Les charmes qu'il distille s'insinuent partout. La preuve de Dieu par la nature se transforme déjà chez Swedenborg en contemplation de ses « harmonies » ; avant Bernardin de Saint-Pierre, avant Chateaubriand, il en dessine l'aspect utilitaire :

Tout homme, par les objets visibles de la nature, peut se confirmer, s'il veut, pour la divinité ; et il s'y confirme, en portant sa pensée sur Dieu, considéré dans sa toute-puissance en créant l'univers, et dans sa toute-présence en le conservant. Que de choses il admire dans la divinité, quand il médite sur les oiseaux du ciel ! Chaque espèce de ces oiseaux connaît les aliments qui lui sont propres, et où ils sont ; elle connaît au son et à la vue ses semblables, etc.[2]...

Mêmes accents chez Dutoit-Membrini[3] ; mêmes accents, mais plus lyriques, plus « romantiques » encore, chez Eckartshausen : « Je respire l'ambroisie des fleurs, je me délecte au doux parfum de la rose, mes joues sont sensibles au souffle caressant d'un vent léger ! l'aimable zéphir, en se jouant dans ma chevelure, rafraîchit de son haleine mon visage brûlant. Ici s'offrent des branches chargées de fruits, etc., etc. Quel est l'être à qui je suis redevable de tout cela[4] ? » Mêmes accents chez Mme de Krüdener[5]. Bien entendu, la nature psychologique, les douceurs du sentiment, se trouvent associées à ces effusions. Écoutons encore Eckartshausen : « Une voix intime me dit : Jouis de la vie qui t'est donnée. Mille sentiments alors, mille mouvements auparavant inconnus s'élèvent dans mon cœur. J'éprouve l'amitié, l'amour. La nature me conduit dans les bras d'une douce créature, être semblable à moi, où je retrouve un autre moi-même. J'aime, je deviens amant, ami, j'embrasse, je presse contre mon sein, je sens tout le plaisir de la vie, toute la volupté de mon existence... Que tu es bon, Être infini, à qui je dois tant de bienfaits[6] ! » Et, par une ferveur où les continuateurs laïques de Rousseau peuvent saluer un élan comparable au leur, on proclame que

1. Antoine de la Salle, *Balance naturelle*, II, 180.
2. Swedenborg, *Vraie religion chrétienne*, 15.
3. Dutoit, *Philosophie divine*, I, IV, IV.
4. Eckartshausen, *Dieu est l'amour le plus pur*, 10-11. La traduction française de cet opuscule connut trente-deux éditions. Cf. des accents semblables dans le roman d'*Aglaïs*, et jusque dans les didactiques *Aufschlüsse zur Magie*, II, 337.
5. Eynard, *Vie de Mme de Krüdener*, II, 305.
6. Eckartshausen, *Dieu est l'amour le plus pur*, 13.

« l'amour — l'amour brûlant de Dieu et des hommes — est l'âme du christianisme[1] ».

Amour qui peut se traduire sous bien des formes, vulgaires ou nobles. Parfois il signifie la simple charité ; nous le voyons se reporter intensément sur une seule créature, ou s'épanouir en rêveries sans objet. Azaïs, dans une de ses historiettes, nous dépeint un jeune homme que possède le mal de *René* :

On présume que l'amour avait souvent rempli l'âme d'Amédée. Cette âme de feu s'était créé une idole, et toute femme en avait quelques traits. Consumé de désirs, mais tremblant à l'instant de faire la plus innocente démarche, il remettait sa hardiesse d'un jour à l'autre ; il se dévorait en poursuivant solitairement chaque image à son gré... Son imagination, aidée par les romans qu'il avait dévorés, lui peignait cependant une femme adorable. Elle existait dans son cœur, dans ses violents désirs quelquefois, dans sa confuse et tendre espérance ; mais il ne la rencontrait pas, ou bien d'autres la possédaient.

C'est dans cet état d'impatience fougueuse, de délire sans objet, de tristesse, de mélancolie, de désespoirs et de secousses, que le jeune Amédée avait passé, jusqu'à trente ans, la plupart de ses jours[2]...

Sans doute, Azaïs ne fait que se conformer à la mode. Mais, vingt ans avant Chateaubriand, et sans qu'il fût question de passions amoureuses, Mesmer, en quête de certitude, s'abandonnait à des exaltations pareilles :

Une ardeur brûlante s'empara de mes sens. Je ne cherchai plus la vérité avec amour. Je la cherchai avec inquiétude. La campagne, les forêts, les solitudes les plus retirées eurent seules des attraits pour moi. Je m'y sentais plus près de la nature. Violemment agité, il me semblait quelquefois que, le cœur fatigué de ses inutiles invitations, je la repoussais avec fureur. O nature, m'écriais-je dans ces accès, que me veux-tu ? D'autres fois, au contraire, je m'imaginais l'étreindre dans mes bras avec tendresse, ou la presser, avec impatience et trépignement, de se rendre à mes vœux. Heureusement, mes accents perdus dans le silence des bois n'avaient que les arbres pour témoins de ma véhémence ; j'avais certainement l'air d'un frénétique[3].

Quelques-uns pousseront ce délire jusqu'au suicide[4]. Mais le plus

1. Jung Stilling, *Siegesgeschichte. Œuvres*, III, 53.

2. Azaïs, *Compensations*, 13. La première édition de l'ouvrage est de 1810.

3. Mesmer, *Précis historique des faits relatifs au magnétisme animal* (1781), 21-22.

4. N'est-ce pas le cas des deux Prussiens dont Mme de Staël conte l'aventure : « M. de K... et Mme de V..., deux personnes dont le caractère était très estimé, sont parties de Berlin, lieu de leur demeure, vers la fin de l'année 1811, pour se rendre dans une auberge de Potsdam, où ils ont passé quelques heures à prendre de la nourriture et à chanter ensemble les cantiques de la sainte Cène. Alors, d'un consentement mutuel, l'homme a brûlé la cer-

souvent les « hommes de désir » goûtent une ivresse joyeuse. « La religion est joie, joie en Dieu, joie en tout ce qui vient de Dieu ; tu dois te réjouir, ô homme, c'est tout ton devoir[1]. » Sans doute, Lavater n'entend par là que les douceurs de la prière. Saint-Georges de Marsais, considérant la « magie » de l'amour humain, jugeait « que cela ne vaut rien[2] ». Mais le platonisme des illuminés affaiblissait de telles réticences. Swedenborg n'illustrait-il pas le thème éternel des préordinations amoureuses ?

Il est pourvu à ce qu'il naisse des couples conjugaux ; et ceux-ci sont, sous l'auspice du Seigneur, continuellement élevés pour leur mariage, sans que le jeune homme et la jeune fille en sachent rien ; et après le temps exigé, elle, alors vierge nubile, et le jeune homme apte au mariage se rencontrent quelque part, comme par hasard, et s'examinent mutuellement, et aussitôt comme par une sorte d'instinct ils reconnaissent qu'ils sont assortis, et d'après une sorte de dictamen intérieur ils pensent en eux-mêmes, le jeune homme : « celle-ci est la mienne » ; et la jeune fille : « celui-ci est le mien[3] ».

En cette matière, « on sera toujours très bien conseillé par l'instinct pur[4] » ; car « ce qui a sa source dans les lois de la nature est essentiellement bon[5] ». Pourquoi même la religion n'userait-elle pas du charme féminin ? Madeleine Schweitzer affine sa coquetterie pour la plus grande gloire de Dieu :

Et n'est-ce pas, mon céleste Gaspard, celui de savoir aimer est le plus beau des talents ?... J'ai pour principe, mon cher Gaspard, que les belles femmes fassent bon usage de leur agrément que l'Être suprême leur a donné... Il me semble qu'un diable même serait convertissable, si une femme vertueuse et belle se donnait la peine à faire jouer tous ses ressorts[6].

Notre appel au bonheur, notre soif d'amour prouvent l'ampleur de notre destinée. Rien de créé n'apaise notre faim[7]. « Besoin universel d'être heureux, s'exclame Divonne... besoin universel de la vérité...

velle à la femme, et s'est tué lui-même l'instant d'après. » (*Réflexions sur le suicide. Œuvres*, III, 738.) Cf. une apologie du suicide dans A. de la Salle, *Balance naturelle*, I, 237.

1. Lavater, cité par Gessner, III, 290.
2. Saint-Georges de Marsais, *Discours spirituels*, III, 319.
3. Swedenborg, *Amour conjugal*, 244-245.
4. A. de la Salle, *Balance naturelle*, II, 161.
5. Azaïs, *De la maçonnerie*, 3.
6. Mme Schweitzer à Lavater, 2 octobre 1795. Finsler, *Lavaters Beziehungen*, 42-43.
7. *Heinrich Stillings Jugend*. Jung Stilling, *Œuvres*, I, 81.

besoin dans l'homme de comprendre les raisons de tout... besoin insatiable d'admirer... enfin, besoin d'une vie sans bornes... vous attestez encore que nous avons toujours été, puisque nous désirons être toujours [1]. » Et Lavater de renchérir :

1° N'est-il pas vrai que nous trouvons mille et mille objets pour mille et mille besoins inférieurs ?

2° N'est-il pas vrai que nous avons un besoin d'un point d'appui au-dessus de tout ce qui est visible et passager ?

3° N'est-il pas vraisemblable qu'il y a des objets, ou un Objet, qui ont rapport immédiat à notre besoin supérieur [2] ?

Mais nos aspirations n'ont pas seulement une valeur démonstrative. Elles nous facilitent l'union divine et nous expliquent les mystères sublimes dont s'éblouit l'intelligence. La raison isolée méconnaît et ridiculise les plus nobles vérités [3] ; au lieu de requérir des arguments, soumettons-nous à la foi simple [4]. « Nous apprenons aujourd'hui... qu'il n'existe pas seulement des vérités rationnelles, mais des vérités de cœur ;... un incroyant... les méprise comme une duperie de l'imagination, et comme un vain enthousiasme ; mais le vrai chrétien sait mieux ce que c'est [5]. » Nous abjurerons la sécheresse des analystes : écoutons plutôt l'intuition : « Les pensées les meilleures et les plus dignes de l'immortalité sont celles qui nous viennent à l'improviste et comme par éclairs [6]. » Restreignons aux choses matérielles l'empire de notre raison, et, pour le reste, fions-nous au cœur [7]. Zinzendorf, Swedenborg ne connurent le repos qu'en abdiquant le contrôle de leur esprit :

Enfin, dit Swedenborg, il me fut accordé de recevoir la foi sans raisonner à son sujet... La foi m'apparut comme étant bien au-dessus des pensées de mon intelligence. Alors seulement je trouvai la paix : Dieu veuille m'y affermir ! Car elle est son ouvrage, et d'autant moins le mien que mes pensées, jusqu'aux meilleures, ralentissent plus qu'elles ne font avancer... C'est donc un état plus élevé, — je me demande si ce n'est pas le plus élevé, — quand, par un effet de la grâce, l'homme ne mêle plus son intelligence avec sa foi... Heureux ceux qui croient sans avoir vu [8] !

1. Divonne, *Voix qui crie dans le désert*, 2-3.
2. Lavater à Debrenles, 14 mars 1797.
3. Jung Stilling, *Scenen aus dem Geisterreiche*. *Œuvres*, II, 313.
4. Eckartshausen, *Aufschlüsse zur Magie*, IV, 20-21.
5. Jung Stilling, *Der christliche Menschenfreund*. *Œuvres*, X, 156.
6. Saint-Martin, *Esprit des choses*, I, 252.
7. Zinzendorf, cité par Bovet, *le Comte de Zinzendorf*, 21.
8. Byse, *Swedenborg*, I, 104-105.

Quelques-uns dénonceront même la raison comme « l'antagoniste le plus puissant que vous ayez à combattre [1] ». « Laissons là tous les raisonnements de ton esprit, dit Jésus-Christ lui-même à Mlle Brohon ; ne suis, ne consulte que ton cœur : il ne t'égarera jamais [2]. » Nous trouverons dans notre instinct la certitude et la paix. La notion d'un autre monde se révèle par « cet *Instructeur intérieur*, qui dit à chacun qu'il devrait être meilleur ou plus heureux qu'il n'est [3] ». Car « l'existence de Dieu n'est point une vérité raisonnée, mais une vérité de sentiment [4] » ; « le sentiment, en général, est le premier privilège de l'espèce humaine [5] » ; « c'est au cœur que le sceptre devait appartenir, c'est-à-dire que l'amour est supérieur à la science [6] ». Par lui s'éclairent les saintes Écritures [7] ; par lui, Dieu rayonne sur l'intellect [8]. Le païen Restif de la Bretonne adopte cette haine de la science :

> Les ignorants, qui croient à tout, ont un grand avantage pour le bonheur sur les savants qui ne croient à rien. Les premiers ont mille *confiances*, mille consolations, qui ne produisent aucun effet sur les gens instruits [9].

Notre conscience nous instruira de la valeur de nos actes : nous reconnaîtrons spontanément ce qui satisfait la divinité :

> Dieu dit : consultez donc votre cœur de bien bonne foi ; les lois que je vous ai données y sont écrites : toutes celles de vos actions, tous ceux de vos sentiments qui vous tiennent en paix sont conformes à mes lois.
>
> Tant que vous penserez à moi en goûtant un plaisir, goûtez-le sans crainte.
>
> Mais si, en désirant un plaisir, vous cessez de penser à moi, si, en vous disposant à le goûter, vous sentez que ma présence vous importune, ah ! mon fils, arrêtez-vous ; c'est une faute que vous allez commettre, c'est vers le trouble et le malheur que vous allez marcher [10].

Notre perfection croît en raison du degré de notre amour [11]. « La

1. Law, *Voie de la science divine*, trad. Divonne, 204.
2. Mlle Brohon, *Réflexions édifiantes*, II, 70.
3. Law, *Voie de la science divine*, 36.
4. La Salle, *Balance naturelle*, II, 29.
5. Azaïs, *Essai sur le monde*, 41.
6. Saint-Martin, *Œuvres posthumes*, I, 221.
7. Law, *Voie de la science divine*, 266.
8. Saint-Georges de Marsais, *Discours spirituels*, II, 93.
9. Restif de la Bretonne, *Posthumes*, II, 303-304.
10. Azaïs, *Jeunesse, maturité...*, 97 (écrit en 1799).
11. Lavater, *Corresp. avec l'impératrice Marie*, 31.

science, avec l'amour, crée des anges ; sans l'amour, elle crée Satan[1]. » Gardons-nous de juger : aimons[2]. « L'amour conduit à la croyance, et la croyance à la sagesse[3]. » L'écrivain mystique ne discourra point, mais se recueillera pour entendre les voix intérieures :

> Lorsqu'il me vient un penchant de savoir quelque chose, — dit Saint Georges de Marsais, — je ne recherche pas cette chose par mon entendement ; au contraire, je m'en détourne tout à fait, en m'enfonçant et me cachant dans le fond de l'âme, de l'être indistinct de Dieu ; et alors c'est de ce fond, lorsqu'il plaît à Dieu, que la connaissance ou la clarté de la chose se lève.

Conception nouvelle de l'inspiration, qui hâte la renaissance du lyrisme. Les romantiques allemands, avant les nôtres, identifieront poésie et philosophie[5]. Lavater ne leur en traçait-il pas l'exemple ? « Qui n'est pas prophète n'est pas poète... Toute vraie poésie est un don du Père des esprits[6]. » Le modèle éternel où nous puiserons l'idée du sublime, ce ne sera pas Homère, ni les païens, en dépit de leur splendeur : Dieu même nous l'offre en son Écriture sainte.

Sans doute, certains illuminés témoignent d'une incompréhension qui tient au goût du dix-huitième siècle. Swedenborg parle de la Bible comme d'un « écrit ordinaire, d'un style vulgaire, n'ayant ni la sublimité ni l'éclat que présentent en apparence les écrits du siècle[7] ». Gence, qui se plaît à la simplicité de l'Évangile, n'aime guère le fracas des prophètes[8]. D'autres s'inquiéteront peu des beautés littéraires et verront

1. Eckartshausen, *Aufschlüsse zur Magie*, IV, 110. Cf. encore Dutoit : « La divine lumière de la Foi est le guide assuré du philosophe chrétien... La lumière de la raison au-contraire est l'infidèle guide du philosophe du monde... Ce sont deux pilotes, dont l'un mène infailliblement au port, et l'autre parcourant avec la plus trompeuse boussole une mer orageuse et pleine d'écueils, conduit enfin au plus triste naufrage. » (*Philosophie divine*, I, p. VI.)

2. Jung Stilling, *Scenen aus dem Geisterreiche*. *Œuvres*, II, 411.

3. Eckartshausen, *Aufschlüsse zur Magie*, I, 224.

4. Saint-Georges de Marsais, *Genèse*, 229-230.

5. Cf. notamment les *Œuvres* de Novalis, II, 222.

6. Lavater, *Handbibliothek*, 1792, IV, 43-44.

7. Swedenborg, *Doctrine sur l'Écriture sainte*, 5.

8. « Le mode de poésie sacrée pris sans distinction chez les prophètes a de la grandeur, sans doute ; mais la magnificence du style, ou le pathétique de l'expression, est plus pittoresque que sublime ; et ce style n'a été employé par les prophètes que lorsqu'il s'agissait de décrire la pompe des objets, ou de peindre les passions fortes, chez des peuples tout *cérémoniels* et tout sensuels. Il a manqué à nos poètes lyriques de s'être attachés spécialement aux beautés simples que les mêmes prophètes et surtout Isaïe et David leur offraient au milieu de ce luxe et de ces hardiesses de ce style figuré. Il leur a manqué surtout de s'être

surtout, dans les livres sacrés, « un abrégé sublime des bases et des principes de la théosophie[1] ». Un swedenborgien compare la Bible « à un rocher de diamant fin qui s'élève majestueusement au milieu de l'océan, pour éclairer de son feu tout le monde, et qui, par le foyer de la lumière divine dont il resplendit, attire à lui tous les écrits éphémères des hommes, qui viennent tôt ou tard se briser contre ce faisceau de vérités immuables, pour s'engloutir ensuite dans la profondeur des abîmes[2] ». Mais ces métaphores, passablement incohérentes, n'impliquent-elles pas une admiration d'ordre esthétique? Elle déborde chez de nombreux illuminés, dès avant Chateaubriand. « Aucun poète ancien ni moderne n'écrit ainsi, — s'exclame Jung Stilling, — et l'on sent se mouvoir dans tout le livre un esprit plus sublime que dans n'importe quelle œuvre du génie humain[3]. » Dutoit-Membrini s'abandonne à l'enthousiasme et requiert les hommes de s'agenouiller devant le style des Écritures inspirées :

> Quel style enfin, style unique, plus simple que tous les autres, plus majestueux, plus haut, plus transcendant, ou plutôt le seul simple, le seul majestueux, le seul haut, le seul transcendant, et, pour tout dire en un seul mot, le seul divin et le seul céleste !... Que le feu sacré de ces livres saints vienne s'allumer en vos cœurs, et que de vos cœurs embrasés parte la divine flamme qui l'allume dans vos auditeurs ! Loin, loin à jamais, loin, l'esprit, la phrase humaine, académicienne; qu'un saint délire montre votre transport et votre divine folie plus sage que toutes les sagesses ! Que les vils rhéteurs disparaissent; que ces formulaires des écoles, qui rétrécissent l'esprit, qui coupent les ailes du libre essor d'un saint enthousiasme, s'évanouissent devant le seul modèle des modèles que je vous présente[4] !

Voilà de la hardiesse ; trente ans d'avance, nous croirions entendre la *Préface de Cromwell*. Sans les polémiques qui les discréditèrent, il est permis de croire que les illuminés eussent trouvé chez les premiers romantiques une ambiance plus favorable que celle du règne de

pénétrés de la noble et céleste simplicité des Évangiles. Ils auraient senti que l'ode est d'autant plus élevée qu'elle subordonne dans l'expression les sens à l'intelligence, les sensations au sentiment. Ils auraient reconnu que la concision est dans l'ordre sublime la vraie grâce du style; que la pureté et la sublimité y remplacent la richesse et l'éclat. » (Gence, *Dieu l'être infini*, 19, note. 1825.)

1. *Recherches sur la doctrine des théosophes*, par un ami de Saint-Martin (Gilbert?). Saint-Martin, *Œuvres posthumes*, I, 115.

2. Devismes, *Pasilogie*, 113-114.

3. Jung Stilling, *Siegesgeschichte. Œuvres*, II, 22. Cf. des appréciations analogues dans Lavater, *Pontius Pilatus*, I, ch. VIII, et dans *les Pensées* du martiniste Prunelle de Lière, 99.

4. Dutoit, *Philosophie divine*, II, note. Cf. I, 256.

Louis XVI. Mais sont-ils vraiment disparus ? Ils survivent dans l'ombre et guettent impatiemment l'heure de se manifester à nouveau. Les guerres de l'Empire paraissent apocalyptiques autant que les soubresauts de la Révolution ; pourquoi les millénaristes renonceraient-ils à leurs espérances, et pourquoi la France cesserait-elle de pressentir un grand événement ?

## II

Bergasse — à qui les somnambules prédisaient jadis l'approche du « nouveau règne » — ne se rassure pas, en dépit de la trêve apparente des calamités. « Laissez dire les habiles du siècle qui croient que la Révolution est finie, écrit-il en 1800 ; ils soupçonnent bien peu la cause profonde qui l'a préparée et qui l'entretient. Il faut que la lave des vices enflammés dont le foyer est en France coule en torrent sur la malheureuse espèce humaine. Il faut que les nations soient successivement agitées pour l'être ensuite toutes à la fois. Il faut que toutes les idées religieuses disparaissent ou que, n'étant plus que de simples moyens politiques, elles perdent toute leur efficacité en devenant des idées humaines qu'il est permis à l'orgueil ou à l'intérêt de modifier à son gré. L'état moral du monde entier est vraiment effrayant, et j'ai des raisons invincibles de croire qu'il touche à une de ces grandes années climatériques qui, après d'épouvantables bouleversements, lui préparent des destinées bien différentes de celles auxquelles il était accoutumé. En un mot, tout est actuellement et partout, soit en événements, soit en opinions, soit en vérités, soit en erreurs, dans un état d'effort, je dirai presque de désespoir, singulièrement étrange [1]. » L'incertitude universelle se manifeste à tous les yeux. Mme de Staël le constate à la même époque : « Nous sommes arrivés à une période qui ressemble, sous quelques rapports, à l'état des esprits au moment de la chute de l'empire romain et de l'invasion des peuples du Nord [2]. » « Nous sommes en l'an trois cents » : idée qui fait son chemin dans les milieux les moins crédules. Restif de la Bretonne se réjouit de voir « la religion chrétienne dans le cas du poly-

1. Bergasse à Aubert du Petit-Thouars. Cf. une lettre de Magneval, de la même époque : « Aujourd'hui on ne fait rien tranquillement ; on dirait que tout doit se faire à la fois et en un clin d'œil ; tout a la rapidité de l'inquiétude, vous croiriez que personne n'est sûr du lendemain. Si c'est Dieu qui répand dans les esprits ces étranges dispositions, quelles sont donc ses vues sur le pauvre genre humain ! » (Magneval à Sarazin, 17 avril 1800.)

2. Mme de Staël, *Littérature*. *Œuvres*, II, 381.

théisme[1] ». Ballanche met en scène un platonicien qui pressent l'aurore nouvelle : « Oui, je crois le sentir, nous touchons à une rénovation de siècles. Les systèmes religieux croulent de toutes parts ; les philosophes, qui avaient méprisé les doctrines mystérieuses, les envisagent avec une avidité inquiète[2]. » En 1816, Ampère rêvera de cette genèse dont il devine l'élaboration sourde[3]. Ainsi, dès l'Empire, grandit cette angoisse, cette impression de « fin du monde », dont l'expression atteindra son paroxysme après 1830.

Quelques-uns prennent à la lettre ce mot de « fin du monde » : ils supputent, pour une date prochaine, l'avènement glorieux du Messie. Au demeurant, « il est difficile de ne pas voir que les temps sont gros, que les signes annoncent chaque jour de plus en plus la proximité du terme, et que quelque chose va pousser[4] ». La conversion des Juifs, signe précurseur des tragédies finales, ne s'ébauche-t-elle pas[5] ? Kirchberger déduit du trentième chapitre du *Mysterium Magnum* de Boehme que le règne du Christ va commencer en 1800, pour atteindre son accomplissement en 1832 : « Nous sommes maintenant au sixième jour de la création, vers trois heures et demie de l'après-midi. En 1832, la quatrième heure aura sonné[6]. » Par une méthode différente, Eckartshausen aboutit aux mêmes conclusions[7]. Jung Stilling reconnaît les six premiers tonnerres de l'Apocalypse : c'est la révolution[8] ; il se persuade « que nous vivons à l'époque qui précède la fondation du règne de la paix sur terre, et que par conséquent les épreuves et les catastrophes se succéderont, jusqu'à ce que soit accompli le grand partage entre les adorateurs du Christ et les fils de perdition[9] ». L'homme du péché va paraître[10] : sa ruine achèvera l'édification du nouveau temple ; touchée par les efforts

1. Restif de la Bretonne, *Monsieur Nicolas*, XVI, 4098.

2. Ballanche, *Œuvres*, I, 15.

3. Ampère à Bredin, 1er octobre 1816. *Corresp.*, I, 96. Cf. plus loin au chapitre sur *Ballanche et le groupe lyonnais*.

4. Divonne à Kirchberger, 15 mars 1798.

5. Correspondance de Lavater avec Cölle, 1797.

6. Kirchberger à Eckartshausen, 31 juillet 1797. Cf. ses lettres à Johannes Moser, 1798, et à Divonne, 5 juin 1796 : il leur communique sa découverte.

7. Eckartshausen à Kirchberger, 30 octobre 1797. — En 1799 encore, il prédira, dans un écrit public, le sixième jour de la création pour l'année suivante. (*Blicke in die Zukunft*, 89.)

8. Jung Stilling à Kirchberger, 16 janvier 1799.

9. Jung Stilling, *Verteidigung gegen Beschuldigungen*, *Œuvres*, XI, 639.

10. Jung Stilling, *Lehrjahre*, *Œuvres*, I.

des justes, la Divinité leur accordera cette révélation suprême qui parachèvera les initiations en dissipant les mystères :

> Lorsqu'alors nous atteindrons le grand but
> Et que le rideau du temple se déchirera tout entier,
> . . . . . .
> Oh ! alors tout brillera comme la lumière du soleil,
> Et nous n'aurons plus besoin de flambeau[1] !

Mais en attendant, ces flambeaux aux clartés douteuses scintillent dans les officines mystiques. L'illuminisme des carrefours recrute encore des adeptes. Cagliostro, Mesmer n'ébranlent point le crédit de Mlle Lenormand. Au surplus, cette fameuse devineresse se hausse à des considérations profondes. Elle excelle à s'adapter au langage d'autrui. Puisqu'il plaît à ses contemporains de vénérer la main de Dieu dans les troubles récents, elle se garde d'y contredire : « Notre révolution a offert et offre encore des choses étonnantes, presque inconcevables. Le matérialiste s'efforce en vain de les attribuer au hasard, qui, à l'entendre, dirige tout dans ce bas monde ; le philosophe éclairé et de bonne foi ne peut qu'y voir distinctement la main du créateur de toutes choses[2]. » N'allez pas railler sa profession de tireuse de cartes : comme Alliette, elle saura vous rappeler au respect, repoussant avec une égale dignité l'accusation de sorcellerie et celle de charlatanisme :

> Il y a certaines gens assez stupides pour croire que les hautes sciences ont un rapport immédiat avec les esprits infernaux... Heureusement nous ne sommes plus dans ces temps d'ignorance où l'art de la divination passait pour un crime,... mais, dans notre siècle éclairé, on apprécie le talent dans tous les genres, et on tourne en ridicule le charlatanisme qui ose en prendre les dehors[3].

D'une jactance folle, Mlle Lenormand donne sa magie comme le fruit d'un « siècle éclairé » : elle ose en appeler à l'expérience. « Frondez mon art tant que vous voudrez, philosophes incrédules ; mes combinaisons relatives à cet événement ont prouvé la vérité jusqu'à l'évidence ; interrogez l'Europe entière, elle vous dira que depuis la perte de son *talisman*, *Napoléon* a vu l'astre de sa fortune pâlir et s'éteindre ; Joséphine était, selon l'opinion de bien des gens et la mienne, son plus sûr *palladium*[4]. »

1. Werner, *Poésies : Discours à la Loge zum goldenen Leuchter* (1798). *Œuvres*, II, 90.
2. Mlle Lenormand, *Souvenirs prophétiques*, 123.
3. *Ibid.*, 119-120.
4. *Ibid.*, p. v.

Ce sont ici des expressions rosicruciennes : nous retrouverons, dans ce bric-à-brac, la défroque de tous les mystiques. Voulez-vous de l'intuitionnisme? A votre aise! « ... Je me livrai tout entière à l'exercice de cette faculté intuitive qui ne s'acquiert que par une contention d'esprit persévérante, et ne se communique jamais[1]... » Préférez-vous du panthéisme, ou de l'unitarisme à la manière de Charles Bonnet? Soit : « Je me trouve transportée tout à coup vers les régions astrales ; j'aperçois la longue chaîne mystérieuse qui unit la terre aux cieux... C'est là, sans doute, que nos âmes vont se réunir et se confondre dans le sein de l'immortelle Unité[2]. » Ses ouvrages accouplent dans une sarabande effroyable les anges, les démons, les divinités païennes, les roses-croix, la franc-maçonnerie, Nostradamus, Pernety, Lavater[3]... Elle nous étourdit de ses hâbleries : « En Afrique, j'ai quatre-vingt-dix-neuf mille affiliés, en Asie, c'est bien autre chose, ma merveilleuse cabale sert de boussole aux cabinets[4] » ; en Europe, à l'en croire, elle console et dirige l'impératrice Joséphine. La superstitieuse créole ne haïssait assurément point les magiciennes : à Saint-Domingue, assurait-on, sa grandeur impériale lui fut ainsi prédite[5]. Mlle Lenormand se vante effrontément, et travestit la vérité : cependant elle connut assez grande popularité pour que l'on s'indignât. « Lorsque je vois une longue file de voitures à la porte de la célèbre demoiselle Lenormand, écrit un contemporain, ne puis-je pas me dire d'avance : Ces voitures sont celles des plus riches, des plus aimables et des plus jolies femmes de Paris, qui viennent se faire dire leur bonne aventure[6] ? » Pourquoi s'en étonner? Ces prestiges émeuvent

1. Mlle Lenormand, *Souvenirs prophétiques*, 3. — 2. *Ibid.*, 1-2.

3. Feuilletons ses *Souvenirs prophétiques* : elle y narre son arrestation « le lundi, jour consacré à Diane » (p. 4). « Vous êtes un oracle célèbre, lui dit un policier; vous faites revivre celui de Delphes, et Apollon ne cesse de vous inspirer » (p. 5). Malgré ses perquisitions, il ne peut découvrir le miroir ardent, ni les bâtons grecs, ni la cabale de 99 de Zoroastre, ni la *Physiognomonie* en quatre volumes, p. 8. Mlle Lenormand se vante d'interpréter « les Tablettes théocratiques, maçonniques, théosophiques, cabalistiques » (p. 11) ; elle peut « commander à Béelzébuth, Léviathan, Bémoth, Mahazaël, et à toute la gent diabolique » (p. 17). Elle invoque aussi Mercure et Jupiter (p. 60, 62) : mais elle ne subjugue les mauvais esprits que par l'appui des anges. « Les anges Uriel, Abdiel, Ithuriel sont mes protecteurs : ils vous poursuivront sans relâche si vous avez en dessein de me nuire » (p. 66). Dans sa bibliothèque se trouvent les œuvres de Dargens, Pic de la Mirandole, Pernetti, Beker, Nostradamus (p. 112) ; voire, elle lit *l'Imitation* (p. 135) ; puis se dépeint tenant « à la main le sceau du G.·. O.·. » (p. 152), etc.

4. Mlle Lenormand, *Souvenirs prophétiques*, 44.

5. Cf. les *Mémoires* de Fauche-Borel, III, 9.

6. Salgues, *Erreurs et Préjugés*, I, p. XIII. Nodier fait allusion à cette vogue de Mlle Lenormand dans ses *Contes de la veillée*, 203. M. d'Hauterive remet les choses au point en son livre sur *la Célèbre Demoiselle Le Normand*.

toujours l'imagination ; jamais nous ne nous résoudrons à notre ignorance de l'avenir et de l'au-delà. Les antiques superstitions demeurent indestructibles : on reparle d'esprits frappeurs [1] ; et cependant les groupes d'initiés consultent gravement l'Enchiridion et la Clavicule, s'occupent d'évoquer les démons et les esprits intermédiaires, se transmettent les secrets du rite égyptien avec les ouvrages récents de Saint-Martin et d'Alliette [2]. Après la tempête, les débris des sociétés mystiques tendent à se rapprocher : ils maintiennent ce qui peut encore être sauvé de leurs traditions disparues.

## III

Les vérités historiques se déforment vite, lorsque l'on cache jalousement ce qui les attesterait. Un bien petit nombre des nouveaux martinistes connaissent l'histoire de leur secte : trente ans à peine se sont écoulés depuis la mort de Pasqually, et déjà l'on oublie son existence. Le Philosophe Inconnu l'éclipse. Malgré son isolement des loges, c'est lui — jusqu'à sa mort — qui mène intellectuellement les théosophes [3]. Ses disciples cherchent vainement à le désolidariser d'avec son presque homonyme : « Ce ne peut être que par ignorance ou par une erreur née d'une certaine analogie de nom qu'on a pu le confondre avec Martinez-Paschali, chef des martinistes, espèces d'illuminés avec lesquels M. de Saint-Martin ne peut avoir aucun rapport [4]. » Leur intransigeance n'empêchera pas ce « mélange des martinistes avec les amis de Saint-Martin [5] », dont Lavater parlait dès 1791. Comment en adviendrait-il autrement ? On finit par ignorer jusqu'aux dates de la vie du maître [6] : et l'on s'évertue à constituer un mysticisme éclectique, qui se réclame indifféremment de Zoroastre, d'Origène et de Swedenborg [7]. Car « les théo-

1. Salgues, *Erreurs et Préjugés*, I, 307.
2. Lettre d'initiés de la Ciotat (1810-1811), en possession de Mme Robert.
3. Cf. Jung Stilling, *Der graue Mann. Œuvres*, VII, 423.
4. Avertissement aux *Œuvres posthumes* de Saint-Martin.
5. Entretien avec Cuninghame, 14 février 1791. *Handbibliothek*, 1791, V, 36.
6. *Les Opuscules théosophiques* de 1821 le feront mourir en 1805 (note, p. 9).
7. *Les Opuscules théosophiques* mentionnent parmi les princes de la philosophie spiritualiste : Zoroastre, Confucius, « Hermès, Moïse, en Égypte », Pythagore, Platon, Aristote, Porphyre, Jamblique, Plotin, Origène, « Newton (raillé par Voltaire pour avoir consulté l'un de nos livres saints), Bacon... (quoiqu'on ait abusé de ses principes : de quoi n'abuse-t-on pas?) »... Boehme, Swedenborg..., « et une foule d'autres philosophes religieux, théosophes ou savants célèbres en Allemagne, le centre et le foyer de la vraie philosophie » (p. 23). Un ami de Saint-Martin (Divonne ou Gilbert) citait « Moïse, David, Salomon, les Prophètes, et hors du peuple choisi, Phérécide, Pythagore, Platon, Socrate, etc., qui eux-

sophes ne font point secte ; ils ne cherchent point à se faire des prosélytes » ; celui qu'illumine leur vérité « ne néglige aucune des inspirations que Dieu lui envoie pour lui démêler les merveilles de ses œuvres et de son amour... Un *vrai* théosophe est donc un *vrai* chrétien, ainsi que l'on peut s'en convaincre par leur doctrine qui est la même. Cette doctrine est fondée sur les rapports éternels qui existent entre Dieu, l'homme et l'univers : et ces bases se trouvent ensuite confirmées par les livres théogoniques de tous les peuples, et surtout par les écritures saintes expliquées suivant l'esprit et non suivant la lettre[1]. » Nous reconnaissons ici l'individualisme de l'Église intérieure : néanmoins, les martinistes conviennent d'un certain nombre de doctrines.

L'influence de Boehme y vient nuancer celle de Martines de Pasqually. Les théosophes sont « d'accord sur l'essence divine, la Trinité, la chute des Anges rebelles, sur la création du monde, après le chaos causé par la rébellion des Anges, sur la création de l'homme dans les trois principes, pour gouverner l'univers et combattre ou ramener à résipiscence les Anges déchus. Ces théosophes sont d'accord sur la première tentation de l'homme, sur son sommeil qui la suivit, sur la création de la femme, lorsque Dieu eut reconnu que l'homme ne pouvait plus engendrer spirituellement, sur la tentation de la femme et sur les suites de sa désobéissance et de celle de son mari, sur la promesse de Dieu qu'il naîtrait de la femme le briseur du serpent, sur la rédemption, sur la fin du monde. Tous ces ouvrages enfin contiennent un enchaînement admirable d'intelligence sur les deux Testaments, sur les principes, le but et la fin de tous les êtres, de toutes les choses créées, de toutes les sciences. Presque tous les Théosophes s'accordent à reconnaître, comme Pythagore, la puissance des nombres[2]. » On remarquera dans ce texte la tendance à s'inspirer simultanément de toutes les doctrines mystiques, et le souci de se concilier l'orthodoxie catholique.

mêmes avaient puisé leur doctrine chez les Mages, les Brahmes, les Égyptiens, etc. » ; depuis Jésus-Christ, « Rosencreutz, Reuchlin, Agrippa, François Georges, Paracelse, Pic de la Mirandole, Valentin Weigel, Thomassius, les deux Van Helmont, Adam Bouil, Bœhmius ou Bœhme, Poiret, Quirinus, Kulman, Zimmerman, Bacon, Henri Morus, Pordage, Jane Leade, Leibnitz, Swedenborg, Martinès de Pasqualis, Saint-Martin, etc. » (*Recherches sur la doctrine des théosophes*, insérées dans les *Œuvres posthumes* de Saint-Martin, I, 151-154.)

1. *Opuscules théosophiques*, I, 147-149.

2. *Ibid.*, I, 164. Doctrine et vocabulaire analogues dans une lettre signée AAA, datée du 15 décembre 1807, et conservée à la Bibliothèque de la faculté libre de théologie protestante de Lausanne dans la liasse intitulée : *Lettres de divers mystiques inconnus*. L'origine, la chute et la rédemption de l'homme y sont dépeintes en des termes dignes de Bœhme ou de Saint-Georges de Marsais.

Ce double effort résume en effet l'activité des derniers martinistes. Ils ne se résignent pas à l'échec du congrès de Wilhelmsbad : mais le Grand-Orient, désormais tout-puissant, leur barre la route. Willermoz et Chefdebien, les deux anciens rivaux, se débattent contre son despotisme avec le même insuccès[1]. Ils se heurtent en outre à des résistances locales[2]. Mais ils ne se découragent point : le vieux chef des loges de Lyon se désigne un successeur en la personne d'un certain Pont[3] : il recueille l'adhésion de Vaucroze, survivant des Illuminés d'Avignon, et renoue avec ceux d'Alsace, qui le croyaient mort ; Pont se rend jusqu'en Allemagne, en même temps que son maître offre à Charles de Hesse la succession de Ferdinand de Brunswick et l'hégémonie de toutes les sociétés mystiques[4]. En même temps, ses émissaires parisiens entrent en rapport avec Gilbert et le comte de Divonne, héritiers spirituels du Philosophe inconnu[5]. Ces démarches occupent l'année 1810, cette même année où le Grand-Orient décrète la suppression des loges provinciales[6]. Mais le petit groupe martiniste lutte jusqu'au bout. En 1817, ses adhérents reprennent leurs assemblées à Strasbourg, sous la direction du baron de Turckheim ; ils établissent des relations avec la Suisse et la Franche-Comté[7]. Nous les retrouverons en 1818, à propos du procès Arson-Wronski[8]. En 1821, les trois Grands Profès d'Alsace poursuivent encore leurs délibérations régulières[9]. Ainsi, l'Ordre se perpétue jusque fort avant dans le dix-neuvième siècle.

Mais il tend à se dégager de l'occultisme. Willermoz raille Charles de Hesse qui nomme la messe une opération magique : qu'est-ce qu'une

1. Cf. pour Chefdebien sa correspondance avec Pyron (1807-1808), publiée par B. Favre, *Franciscus Eques...*, 362.

2. Willermoz se plaint notamment des francs-maçons de Besançon (Parnet à Willermoz, 30 décembre 1808).

3. Vaucroze à Willermoz, 16 février 1808.

4. Willermoz à Charles de Hesse, 10 septembre 1810. Lettre publiée par Steel-Moret, *Archives secrètes*, XI. Cf. une lettre de Parnet à Pont, 18 juillet 1810.

5. Parnet à Pont, 6 octobre 1810. Nous connaissons Divonne, que nous retrouverons encore à propos de Mme de Staël. Gilbert, le plus fidèle des amis de Saint-Martin vieillissant, composera d'après ses directives des *Principes d'anthropologie*, en collaboration avec Joannis. Cf. Gence, *Biographie littéraire*, 14.

6. Il est donc faux de prétendre, comme l'auteur de la *Notice historique sur le martinisme*, qu'en 1811 les derniers martinistes capitulèrent devant le Grand Orient. Ce dernier comprenait d'ailleurs encore certains dignitaires accessibles aux idées de Saint-Martin, Clément de Ris, par exemple, ou Maine de Biran.

7. Saltzmann à Willermoz, 25 mars 1817.

8. Voir au dernier chapitre.

9. Turckheim à Willermoz, 4 août 1821.

opération magique ? « Comme ces mots traînent toujours après eux quelques signes, quelque idée de mysticité et d'obscurité que je n'aime guère quand on veut se faire entendre, j'ai sans doute négligé trop volontairement l'étude de ces mots singuliers[1]. » Les derniers confidents de Saint-Martin, indépendants des loges, iront plus loin. Prunelle de Lière, après avoir publié les traductions de Boehme par son maître, revient uniquement à l'Écriture : « Après m'être élevé avec vous à ces hautes régions où la raison humaine, si elle ne s'arrête point, se perd ou s'égare, je me suis borné purement à la morale du christianisme[2]. » Les éditeurs français d'Eckartshausen insèreront à la suite de ses opuscules les prières liturgiques et l'acte de foi catholique[3]. Ces martinistes chrétiens s'inclineront devant la Bible, seul écrit « où le Verbe fait chair, Jésus-Christ nous parle lui-même[4] ». Dans un discours qu'il attribue artificiellement à Saint-Martin, Gence donne un bon résumé de leur attitude finale :

> En m'enfonçant dans la méditation intérieure, j'ai pris quelquefois, je l'avoue, l'éclat de mon imagination pour l'inspiration de l'esprit... Mais vous (Prunelle de Lière), mon cher et véritable philosophe, vous vous êtes attaché à l'arbre, à la parole évangélique du Verbe, et vous en avez recueilli les fruits. En sachant vous arrêter, et en devenant simple d'esprit, vous avez acquis cette sagesse véritablement spirituelle que l'on ne connaît pas dans le monde, et que méconnaissent ces adeptes, ces vains *chercheurs* de science, qui ne sont que curieux, et qui, sous prétexte d'examen, veulent toujours voir, tout scruter, et finissent par ne croire à rien[5].

Il y a bien du quiétisme dans cette abnégation ; et d'ailleurs elle n'exclut pas que l'on demeure fidèle aux doctrines martinistes légèrement atténuées[6]. De vrais philosophes, à cette époque, en tirent profit, sans toujours les nommer : on en a retrouvé les traces chez Maine de Biran

1. Willermoz à Turkheim, 13-18 août 1821.

2. Gence, *Entretien sur les principes de la philosophie*, 2. Ce « dialogue des morts » entre Saint-Martin et Prunelle de Lière, par un de leurs amis, traduit assez exactement leur attitude.

3. Eckartshausen, *Dieu est l'amour le plus pur*, 192.

4. Prunelle de Lière, *Pensées*, 99.

5. Gence, *Entretien sur les principes de la philosophie*, 3.

6. On en jugera par ce passage des *Pensées* de Prunelle de Lière (11-12) : « Le premier homme est né de Dieu... Cet homme, par sa prévarication, par sa volonté rebelle, perdit la présence de son père et tous les droits, tous les biens de famille spirituels divins...

« Pour former une nouvelle alliance avec Dieu, il fallait un homme pur, c'est le nouvel Adam, c'est l'homme-Dieu, c'est Jésus-Christ. » Voilà du martinisme, mais exposé de telle sorte que le théologien le plus rigide n'y trouverait rien d'hétérodoxe.

ou Victor Cousin[1]. Leurs dernières ondulations animent l'œuvre de Joubert : il y avait des analogies certaines entre son platonisme et celui des mystiques. Lorsqu'il nomme « les agents intermédiaires », qui « sont les anges », et par l'intermédiaire desquels Dieu gouverne le monde[2] ; lorsqu'il mentionne les « régions intellectuelles », et « les esprits, qui en sont les habitants[3] », il nous semble bien ouïr un écho lointain du vocabulaire et de la pensée martiniste. Mais, pour lui, « la religion n'est ni une théologie ni une théosophie, elle est plus que tout cela : c'est une discipline[4] » ; voilà le grand mot, qui marque la frontière au delà de laquelle il serait vain de chercher l'empire des puissances occultes.

## IV

Un homme, Gence, — sincèrement catholique, lui aussi, et fort honoré des érudits du temps, — s'attache cependant plus étroitement au Philosophe Inconnu, tout en mêlant ses doctrines à celles d'autres mystiques. Sa curiosité le porte de bonne heure vers les choses religieuses. « Né à Amiens, le 14 juin 1755, de parents honnêtes et pieux », ceux-ci l'obligent à méditer chaque jour un chapitre de l'*Imitation*[5]. Plus tard, il s'enflamme pour Rousseau, mais aussi pour Haller[6] : ses liaisons avec Saint-Martin et Prunelle de Lière décideront de sa vie intérieure[7]. Archiviste de son métier, il publie de nombreux opuscules destinés à restituer à Gerson la paternité de l'*Imitation de Jésus-Christ* ; il collabore au *Mémorial religieux*, aux *Annales de morale et de littérature*, plus tard à la *Biographie Michaud*[8]. Il demeure l'ami de Gilbert ; à ses premiers inspirateurs, il ajoute Boehme, et surtout Antoine de la Salle, qu'il joint

1. Cf. sur Maine de Biran, Matter, *Saint-Martin*, ch. XXIII ; sur Cousin, Gence, *Entretien sur les principes de la philosophie*, 43.

2. Joubert, *Pensées*, I, 24.

3. *Ibid.*, I, 163.

4. *Ibid.*, I, 30. On sait d'ailleurs que Joubert, dans sa jeunesse, fut l'intime de Restif de la Bretonne : le plus joli portrait qu'on ait tracé de cet original figure dans l'ouvrage d'André Beaunier sur *la Jeunesse de Joubert*. Et l'on y retrouve d'autres mystique, Lezay-Marnésia, ou la marquise de la Croix. .

5. Gence, *Biographie littéraire*, 1,

6. *Ibid.*, 7-8.

7. *Ibid.*, 18. Peut-on l'identifier, lui ou son père, avec ce Jance, que nous trouvons en relations avec Saint-Martin dès 1773 (Papus, *Saint-Martin*, 118), et plus tard avec Cazotte et la marquise de la Croix? Un des correspondants de Cazotte l'appelle « commis principal au bureau des grâces de la marine à la cour » (Darmas à Cazotte, 24 juin 1791).

8. Cf. pour tout cela la *Biographie littéraire* de Gence, par lui-même.

à Saint-Martin ; il les appelle « nos deux plus grands philosophes et penseurs de la fin du dix-huitième siècle [1] ». La plupart des autres docteurs en science occulte lui paraissent insuffisants. Il réfute le « trop vain art d'Hermès [2] », ou Swedenborg, aussi bien que le quiétisme d'un Ruysbroeck [3]. S'il admet le « somnambulisme dit magnétique », c'est à titre d'expériences qui prouvent l'unité du *moi* [4]. Cette personne humaine, formée de trois principes, reflète la divinité même [5]. Notre conscience traduit pour nous la voix du Verbe [6]. Elle nous révèle ce credo, qui repose sur la déchéance [7] ; et Genu reproduit, en une terminologie moins bizarre, bien qu'en des vers piteux, le système du martinisme :

J'ai la foi dans un Dieu, dans l'être un et ternaire,
Être tout connaissant, tout formant, animant.
Par lui notre pensée a pour principe un Père.
De la parole en nous son Verbe est l'élément.
Son Esprit a créé l'âme et le mouvement,
L'instinct de l'animal, la vie en la nature.
Tel est né de Dieu l'homme, active créature,
Qui, par un vain orgueil élevant son vouloir
Au-dessus de sa cause, est déchu du pouvoir,
Et, mortel, a subi le joug de la matière.
Mais un Dieu bon, un Père, aimait son nourrisson.
Le Verbe compatit à l'humaine misère ;
Il vint, il acquitta de son fils la rançon [8]...

L'univers spirituel apparaît à Gence comme formé de « régions éthérées » où il se pourrait « que la ténuité des enveloppes des êtres animés leur permît de communiquer d'un monde à l'autre [9] » ; rien ne s'oppose à de telles hypothèses, dès lors que nous admettons l'unité cosmique. Gence emprunte à Mesmer sa théorie du fluide universel [10] : il s'explique ainsi les « rêves de l'astrologie [11] » ; ces idées nourrissent les entretiens d'un cénacle de magnétiseurs où l'introduit le marquis de Fortia, et que préside

1. Cf. son hommage à Gilbert (1839), en tête de ses *Stances aphoristiques*.
2. Gence, *Vraie phrénologie*, 1.
3. Gence, *Stances aphoristiques*, 9, 13.
4. *Ibid.*, 7.
5. Gence, *Vraie phrénologie*, 28-29.
6. Gence, *Stances aphoristiques*, 9, 13
7. Gence, *Entretiens sur les principes de la philosophie*, 19.
8. Gence, *Vraie phrénologie*, 38.
9. Gence, *Dieu, l'être infini*, 43, note.
10. Gence, *Vérité du magnétisme*, p. IV.
11. *Ibid.*, p. IV.

« la sultane indienne, Mme Alina d'Eldir, auteur de méditations en prose française..., et fondatrice du cercle moral de la noble Porte de l'Élysée, lequel ne peut que s'étendre sous l'influence de la divine Providence [1]... » Lorsque, au terme de sa carrière, le vieux disciple de Saint-Martin et de l'*Imitation* découvrira cette assemblée de sages, son cœur se réchauffera ; saisissant la lyre, il associera ses enthousiasmes passés et présents en des vers de mirliton :

> Eldir fonde en morale un culte universel :
> Fortia, Villenave en décorent l'autel.
> Mais Rome a consacré le culte apostolique,
> Et combien par Gerson luit la foi catholique [2] !

Quittons-le ici, puisque d'ailleurs cet épisode nous entraîne au delà de 1830. Il nous faut revenir en arrière, et nous occuper de cet Antoine de la Salle, dont Gence fut le premier à répandre l'influence, bien que ses ouvrages aient paru dès avant la Révolution. Fils naturel du comte de Montmorency-Pologne, il naquit en 1754 ; sa jeunesse fut occupée par des voyages et des études ; il obtient les encouragements de Garat et d'Hérault de Séchelles [3], et commente Bacon. Toujours il fera grand cas du chancelier d'Angleterre [4] : mais une espèce d'illumination, comparable à celle de Descartes, et liée à des phénomènes pathologiques [5], l'affranchit de tout servilisme, en lui donnant la clef de l'univers :

> Ce livre ne contient qu'une seule idée, écrira-t-il dans la *Balance naturelle*...; idée qui rend raison de tous les phénomènes physiques et moraux, et dont les autres idées ne sont que des transformations, comme tous les phénomènes parti-

1. Gence, *Biographie littéraire*, 39-40. Nous n'insisterons pas sur la « sultane indienne » (de son vrai nom Mme Mercier) qui se révèle après 1820 seulement. Le marquis de Fortia d'Urban, représentant d'une illustre famille avignonnaise, auteur de *l'Art de vérifier les dates*, ne paraît pas avoir entretenu des relations antérieures avec les mystiques; mais il se plaisait à des recherches insolites. Il disserte sur les Atlantes, et sur l'impossibilité du déluge universel; dans un *Nouveau système préadamite* (1809), il prétend « faire voir que la Genèse ne nous parle point d'une véritable création; qu'il n'y est question que d'un déluge plus ancien que celui d'Yao, et que l'ère d'Adam est subordonnée à une ère connue et encore employée aujourd'hui dans les Indes, sous le nom d'ère de Caliougam » (p. 1-2).

2. Gence, *Stances aphoristiques*, 6.

3. Cf. Gence, *Antoine Lassalle*, ch. 1; La Salle, *Balance naturelle*, I, p. xv ; II, 559.

4. La Salle, *Désordre régulier*, 13 ; rappelons la tradition selon laquelle Bacon aurait été initié par les Roses-Croix; certains mystiques de l'Empire le revendiquent, et Joseph de Maistre se fait l'écho de cette légende (*Œuvres*, VI, 72-73).

5. On songe à l'épilepsie, en lisant la description de cette « illumination » du 15 janvier 1787. (Cf. *Balance naturelle*, 117); Gence nous parle d' « un mal des plus graves... attaquant l'organe même de la parole » (Gence, *Antoine Lassalle*, 29).

culiers ne sont que des transformations du phénomène unique que présente l'univers, et dont cette idée est la représentation; je l'avais entrevue à mon premier essai, et cachée sous un titre mieux raillé qu'entendu[1]; mais je ne l'avais pas embrassée dans toute son étendue, et je n'en ai pris possession qu'au mois de janvier 1787, après une méditation opiniâtre de quarante-huit heures, où je m'étais placé entre la mort et la découverte du système : heureusement j'en ai été quitte pour une maladie incurable[2].

Il poussera l'étude de son système jusqu'aux conséquences les plus inattendues; son esprit bizarre l'engage à disserter à tout propos. Il nous explique pourquoi le café au lait vaut mieux que le café noir, comment la musique (*presto, prestissimo*) guérit le rhume de cerveau, et quelle peut être la meilleure façon de marcher à pied. Il s'occupe de politique, vantant les avantages du système anglais, et prêchant le contrôle de l'autorité par l'opinion[3]. Certaines de ses idées religieuses l'apparentent à d'autres illuminés, bien qu'il demeure trop indépendant pour se rattacher à leurs écoles. Le consentement universel des hommes lui prouve Dieu[4] : comme les théosophes, il admet l'unité du monde, et juge le manichéisme absurde[5]. Les éléments ne lui paraissent « que des états différents de la même matière[6] » : et, bien que ses disciples le corrigent dans un sens spiritualiste[7], il incline à confondre cette « matière » avec la pensée, et le sabéisme qu'il préconise rappelle singulièrement Restif de la Bretonne :

Où trouver l'être qui a une si grande influence sur ce monde? (c'est)... le soleil, le Dieu de ce tourbillon, notre Dieu après Dieu; par lui vous pensez, par lui vous aimez, par lui vous vivez; comment pouvez-vous méconnaître le père des tendres désirs et des douces espérances, vous à qui il est encore donné

1. *Le Désordre régulier*, qui généralement se borne à paraphraser Bacon, sans que l'on y puisse relever de grands vestiges de mysticisme.

2. La Salle, *Balance naturelle*, I, p. IX.

3. *Balance naturelle*, I, 381-384. « Un homme actif et prudent, écrit-il, a bien de la peine à gouverner sa maison, et vous voulez qu'un seul en mène un si grand nombre?... Que l'œil public fasse luire un jour éternel dans le monde social, car les ténèbres sont le jour des méchants; que la voix de l'opinion, devenue libre, murmure sans cesse à notre oreille ses avis, ou plutôt ses ordres. » Cela ne rappelle-t-il pas *la Bouche de fer?*

4. *Balance naturelle*, II, 32-33.

5. *Ibid.*, I, 120.

6. *Ibid.*, I, 146.

7. Voir notamment Azaïs : « Le mouvement n'appartient point à la matière; l'univers ne s'est point composé lui-même; il existe un Être qui a imprimé le mouvement à la matière, dont l'univers est l'ouvrage, qui conserve l'ordre et le mouvement dans cet ouvrage. Cet être est nécessairement matériel. » (*Essai sur le monde*, 8.)

de lire dans deux yeux timidement étincelants une douce victoire et une défaite plus douce encore[1] ?

Des allusions, non plus sentimentales mais sensuelles, complètent la ressemblance. Antoine de la Salle oppose le soleil et la lune l'un à l'autre comme deux êtres de sexe différent, et professe l'animalité des planètes et du monde :

La femme, comparée à l'homme, est une espèce de lune... Quelques philosophes, frappés de la force de l'analogie, en vinrent jusqu'à regarder chaque animal comme un petit monde, et le monde comme un grand animal...; quoique le sentiment semble mettre une différence bien spécifique entre l'animal et la planète... ce qui fonde l'analogie, c'est la sujétion commune à l'action des deux forces qui, en s'exerçant à la fois sur le monde entier et sur ces petits *touts* qui en font partie, et que nous appelons animaux, doit produire des phénomènes fort analogues[2].

Mais les deux lois universelles auxquelles ce passage fait allusion constituent l'essentiel de sa doctrine. Par là, Gence l'assimile à Saint-Martin : le livre des *Erreurs et de la Vérité* traitait longuement de ce flux et de ce reflux, de cette action et de cette « contre-action » qui régissent toutes choses créées. Lavater, après lui, s'était épris d'une telle hypothèse[3] ; Eckartshausen l'avait exposée : « Il y a deux forces primordiales dans la nature, et tout le monde corporel en dépend : la force extensive ; et la force compressive, ou celle qui s'oppose à l'extension[4]. » Un disciple d'Antoine de la Salle, Azaïs, réduira toute la philosophie à l'étude de ces deux forces : sa théorie des compensations ne laissa pas de faire quelque bruit.

Ses prétentions étonnent d'abord : car il vaticine, et ses propos res-

1. *Balance naturelle*, I, 115-116 ; cf. II, 80. Gence semble exprimer la même théorie :

C'est Dieu, c'est le Soleil éclairant l'Empyrée.
. . . . . .
Astres majestueux, avec vous je m'élance
Vers le centre commun où vous gravitez tous !

Et il ajoute en note : « Il s'agit de la plus grande attraction, de la tendance de tous les astres et de tous les systèmes vers un centre, vers ce soleil des soleils, dont il est parlé dans les strophes précédentes » (*Dieu, l'Être infini*, 37). Bornons-nous à noter l'analogie entre cette conception et celle de Swedenborg : « Dieu soleil du monde spirituel ». Analogie, disons-nous, et non pas identité.

2. *Balance naturelle*, I, 206-207.

3. Lavater à J. R. Burckhardt, 11 novembre 1793.

4. Eckartshausen, *Aufschlüsse zur Magie*, II, 166. Cf. aussi la quatrième proposition de Mesmer.

pirent un fol orgueil. D'où vient cet excentrique, hier inconnu, qui s'installe dans une chaire, et prétend résoudre l'énigme du monde? Benjamin Constant, qui va l'entendre, s'en ébahit :

Nous avons ici un M. Azaïs qui donne des leçons sur le système de l'univers. J'ai été à la première. Il a commencé par cette phrase : « L'Univers va être dévoilé aux yeux des hommes. Cette promesse vous paraîtra téméraire; mais pourquoi ne vous dirai-je pas avec simplicité ce que je vais faire? » — C'est un homme qui prétend tout expliquer, physique, morale, métaphysique, religion, et qui dit que si, après qu'il aura exposé son système, il reste un seul de ses auditeurs qui ne soit pas convaincu... il déclare lui-même son système faux... Une conviction si ferme et qui paraît de si bonne foi est un phénomène en France et dans l'année 1809[1].

De fait, il juge que « l'esprit humain en est venu jusqu'à l'avantage immense de pouvoir embrasser toute la vérité[2] »; de même que Napoléon rassemble en sa personne tout le pouvoir politique, ainsi l'intelligence générale délègue son porte-parole : il faut que ces deux êtres privilégiés s'entendent :

Sire, — dit Azaïs, — l'époque où nous sommes, celle où vous avez pris, par droit de force et de génie, le premier sceptre de la terre, est celle où l'esprit de l'homme doit enfin connaître cette Cause universelle qui tient le sceptre du monde. Il a suffisamment interrogé ses effets, il a suffisamment pris dans les réponses de chacun ce qui devait former une réponse commune. Cette réponse, absolument universelle, et, pour cette raison, parfaitement simple, l'esprit humain l'a confié à l'un de vos sujets, Sire; l'esprit humain avait besoin d'un organe, j'ai eu l'honneur d'être choisi[3].

L'absolutisme lui convient[4]; théocrate, il vénère en Napoléon l'élu de Dieu[5], et plus tard le défendra contre Chateaubriand; certaines de ses idées politiques mériteraient d'être étudiées plus à fond : elles le classent, avant Fourier, parmi les devanciers de l'expansion coloniale[6]. Mais, avant d'aborder son système proprement dit, examinons ses antécédents et scrutons sa biographie.

1. B. Constant, *Lettres*, 302 (30 mars 1809).
2. Azaïs, *Manuel du philosophe*, 18.
3. Azaïs, *Discours à S. M. l'empereur et roi sur la Vérité universelle*, 6 (1808).
4. Azaïs, *Cours de philosophie générale*, VIII, 282.
5. Azaïs, *Recueil philosophique* (1808).
6. « C'est donc au loin que chaque Peuple européen doit, désormais, aller chercher de nouveaux domaines; et les distances ne sont plus un obstacle; les immenses progrès de la navigation les ont presque effacées; les Nations puissantes atteignent d'un pôle à l'autre; les nations faibles ne peuvent ni leur être cachées ni leur résister. » (*Cours de philosophie*, VIII, 371.)

Il naquit à Sorrèze, en 1766; comme Gence, il fut élevé pieusement et prit auprès de religieuses le goût des ouvrages mystiques, — de l'*Imitation* à Bourdaloue, de saint François de Sales à Fénelon. Rien n'indique cependant une influence plus marquée des effusions quiétistes : sur la liste de ses inspirateurs figurent un grand nombre de moralistes traditionnels. Mais il ambitionne d'interpréter Dieu : de tels rêves transparaissent dès son premier ouvrage, qu'il ébauche en 1799; il se mue graduellement en prophète et ne se lassera plus de dogmatiser, jusqu'à sa mort, survenue longtemps après, en 1845 seulement[1].

« Tout est vanité sur la terre, disait-il au début, si ce n'est le bonheur d'entendre l'inspiration divine, et de suivre cette inspiration[2] »; « celui qui écoute la parole éternelle est sur la seule voie de la vérité »; « notre conscience ne nous trompe jamais[3] ». « L'admiration » et la prière — — expressions toutes martinistes — nous relient seules à la Divinité[4]. Car la Providence existe, ou plutôt — écrira notre philosophe lorsque ses idées se préciseront — le monde forme un tout, et son unité rigoureuse embrasse la vérité universelle[5]. L'ordre excuse donc nos souffrances : une loi supérieure en fait la rançon du bonheur; doctrine consolante autant qu'instructive, songe Azaïs :

> Ah! mon excellent ami, quel service vous rendriez à tous les infortunés, si vous leur démontriez que leurs souffrances, comme les miennes, bien loin d'être les combinaisons du hasard ou les présents de la dureté et de l'injustice, sont les dépendances nécessaires du bien et de l'ordre général! Comme l'âme se repose sur cette idée de l'ordre[6]!

« La nature n'a qu'un principe : l'expansion; et ce principe n'est réglé que par une seule loi : l'Équilibre[7] »; voilà la clef de l'univers. Nous y reconnaîtrons deux puissances : « la force compressive et la force expansive[8] »; leur échange réciproque — Mesmer le pressentait — engendre « la puissance d'harmonie universelle ou le *magnétisme universel*[9] ». La théorie des compensations apparaît comme une forme nouvelle de la cosmologie unitaire des astrologues; elle découle immé-

1. Cf. la notice de Guadet sur *Azaïs*, en tête des *Compensations*.
2. Azaïs, *Jeunesse, maturité...*, 108.
3. *Ibid.*, 139.
4. *Ibid.*, 166.
5. Bapst et Azaïs, *Explication et Emploi du magnétisme*, 58.
6. Azaïs, *Compensations*, 216.
7. Azaïs, *Cours de philosophie*, VIII, 256.
8. Azaïs, *Essai sur le monde*, 128.
9. Bapst et Azaïs, *Explication et Emploi du magnétisme*, 25.

diatement de l'hypothèse d'un fluide universel. Que si nous doutions de son caractère mystique, les hypothèses d'Azaïs sur la vie future viendraient nous le confirmer ; car il rejette le déterminisme, et, pour lui, « de notre liberté découle un droit aux punitions et aux récompenses[1] ». Les âmes des morts, « revêtues d'un corps élastique », renaîtront dans le soleil : « ainsi, cet astre magnifique, centre de la vie, foyer de la production dans tout son système, est encore le rendez-vous de toutes les âmes qui ont mérité une seconde existence !... Chaque homme pendant son séjour sur la planète que, d'abord, il habite, prépare la semence qu'à sa mort il doit jeter sur le champ du soleil[2] ! » Quant à l'âme du méchant, « semblable à celle de la brute, elle aboutit à la même destinée : elle périt dans son enveloppe[3] ». Le silence des savants sur de si grandes découvertes exaspère Azaïs : il y voit une conspiration et somme ses frères en maçonnerie de poursuivre cet « abus de pouvoir[4] » : peine perdue ; comment, après 1830, les loges auraient-elles pris le parti de ce mystique saugrenu ? Dès l'Empire, ceux qui veulent fonder de nouvelles écoles sont réduits à leurs propres forces ; leurs groupes naissent et végètent isolément, autour d'espoirs sans lendemain.

## IV

Ils s'obstinent pourtant ; mais leurs recherches fragmentaires paraissent bien chétives auprès des vastes systèmes d'autrefois. Souvent ils n'en considèrent qu'un aspect, et faussent ainsi leur signification. Gall veut continuer la physiognomonie de Lavater ; mais il ne s'occupe que des protubérances du crâne, se voit accuser de matérialisme, et la plupart des mystiques l'abandonnent[5]. Mme Schweitzer fréquente d'obscurs conciliabules dont les membres se qualifient d' « époux de l'Église » et d' « élèves du bon ange[6] ». Un certain Bouys exalte la clairvoyance instinctive de l'homme, par laquelle s'expliquent les oracles, les prophètes, et la mission de Jeanne d'Arc[7]. Deux exaltés subjuguent une audience plus vaste : c'est Coëssin, et c'est Dupont de Nemours.

1. Azaïs, *Essai sur le monde*, 40.
2. Azaïs, *Cours de philosophie générale*, VIII, 484.
3. *Ibid.*, VIII, 492.
4. Azaïs, *De la maçonnerie* (1834).
5. Gence le réfute vivement (*Vraie phrénologie*, 14) ; de même Mme Schweitzer (lettre à Hess, 9 avril 1805). Cependant Azaïs lui donne son assentiment (*Cours de philosophie*, VII.)
6. Mme Cléo à Mme Schweitzer, 18 février 1813, 24 mars 1814.
7. Bouys, *Nouvelles considérations sur les oracles*, p. VI *sqq*.

Le premier — que hantent surtout les espérances de la théocratie — s'instruit d'abord de sciences occultes et d'hermétisme ; on le dit « une incarnation nouvelle du comte de Saint-Germain[1] ». A l'instar de ses devanciers, il feint de s'humilier devant la toute-puissance divine et prétend écrire « comme sous la dictée d'un être invisible[2] ». Il combat l' « amour-propre[3] », et ne vénère dans la nature qu'une révélation de la gloire du Créateur[4]. Nous le rapprocherions aisément des quiétistes ; mais son originalité consiste à s'affirmer catholique intransigeant. Comme Bonald, il refuse de rien admettre hormis les traditions universelles : « Toute considération nouvelle qui n'est pas la traduction en d'autres termes de vérités reconnues, est une considération fausse ; car, comme il n'y a qu'un Dieu, il n'y a qu'une vérité[5]. » Pythagore et Socrate, d'accord avec Moïse, proclamaient le monothéisme[6]. Il s'agit pour Coëssin de contribuer au progrès social en hâtant l'établissement d'un « régime pontifical » ; telle sera la marche de l'esprit humain : il passe de l'esclavage à la famille, au système mercantile, pour atteindre sa perfection sous le gouvernement du sacerdoce[7]. Alors disparaîtront les scélérats, êtres de tendance purement physique, dont le nombre décroît maintenant déjà tandis que se multiplient les êtres de tendance intellectuelle, — saints et hommes divins[8]. Dans l'avenir, les saints travailleront sous le contrôle du pontife[9] ; ils réaliseront pleinement leur idéal, et ne s'abuseront plus, comme certains de leurs devanciers, en fondant des ordres religieux contraires à la nature[10] ; les hérésies s'effaceront, la chrétienté se rétablira ; car « la doctrine du Christ élève seule toutes les nations pour ne les jamais abaisser, et c'est sur cette sublime doctrine que va s'organiser l'Europe et bientôt le monde[11] ». Les disciples de Coëssin essaiment en des *familles spirituelles*, petites chapelles bâties dans le grand temple, et qui prépareront les voies au nouveau règne[12]. D'anciens illuminés s'y rencontrent : on y voit une demoiselle Chefde-

1. Cf. l'article malintentionné d'Erdan, *France mystique*, I, 209.
2. Coëssin, *Neuf Livres*, 70.
3. *Ibid.*, 74.
4. *Ibid.*, 5.
5. *Ibid.*, 120.
6. *Ibid.*, 179-180.
7. *Ibid.*, 73.
8. *Ibid.*, 102.
9. *Ibid.*, 49.
10. *Ibid.*, 186-187.
11. *Ibid.*, 230.
12. Erdan, *France mystique*, I, 203.

bien [1] ; ils entretiennent des autels mystérieux dont, plus tard, s'informera Ballanche.

Dupont de Nemours offre un caractère tout différent : d'origine protestante et normande [2], il laisse une solide réputation d'économiste, et ses recherches positives ont éclipsé sa métaphysique hasardeuse. Les contemporains parlèrent cependant beaucoup de celle-ci ; Nodier sourit [3], Restif de la Bretonne se fâche [4], Gérard de Nerval, plus tard, s'étonnera. Sismondi — fort peu mystique, au demeurant — ne refuse pas d'admettre certaines de ses idées [5]. Notre philosophie apparaît comme un indépendant qui peut-être ignore même les autres écoles [6], et prétend ne rien tenir que du raisonnement :

> Je propose, à votre usage, une philosophie qui me paraît usuelle et solide. Elle est mienne; elle est pensée, non apprise; non grecque, ni platonique; non zoroastrienne et persane; non chinoise et de Fo-Hi; non chrétienne, moliniste ou thomiste, et bien moins encore janséniste. Je tâche de ne marcher qu'à pas très assurés [7]...

Il se laisse guider par « le sentiment universel de tous les hommes. En médecine, suivez la nature. En philosophie, écoutez l'instinct [8]. » « Dans le petit nombre de points où tous les hommes s'accordent, il y a quelque chose de divin; et là se trouve le cachet de la raison universelle [9]. » La conscience ne se trompe « que par le fanatisme sur le seul article des persécutions religieuses... Encore cette maladie pestilentielle des sacristies est-elle moderne et *catholique* ; car il ne faut pas dire *chrétienne* ; le christianisme était tolérant [10] ». Le christianisme, qu'il défend ainsi contre ses propres représentants, ne constitue, à vrai dire, qu'une étape, et non la meilleure, de la croyance universelle. Dupont de Nemours en vénère le fondateur, mais comme un homme dont les apôtres modifièrent ultérieurement la doctrine.

1. Erdan, *France mystique*, I, 103.
2. Dupont de Nemours, *Enfance et Jeunesse*, I.
3. Nodier, *Mélanges de littérature et de critique*, I, 110.
4. Restif de la Bretonne, *Philosophie de M. Nicolas*, III, 54.
5. Sismond à la comtesse d'Albany, 1814. *Corresp.*, 215.
6. N'oublions pas cependant les expériences saugrenues auxquelles la marquise d'Urfé le soumit dans son enfance (voir au chapitre des *Sociétés mystiques*) : il en put retenir, même inconsciemment, nombre d'idées théosophiques.
7. Dupont de Nemours, *Philosophie de l'Univers*, 136-137.
8. *Ibid.*, 210.
9. Dupont de Nemours, *Sur les institutions religieuses dans l'intérieur des familles*, 2.
10. Dupont de Nemours, *Philosophie de l'Univers*, 98-99.

Honneur à Jésus-Christ! Aucune des prières proposées, rédigées par les autres philosophes, quoique plusieurs d'entre elles soient d'une grande beauté, ne peut soutenir la comparaison de la sienne.

Cette admirable prière, que nul de ses disciples n'était capable d'imaginer, et dont tous leurs écrits restent à une si prodigieuse distance, prouve qu'il a été un personnage réel, le plus grand peut-être et le meilleur des enfants humains du Dieu très bon; non pas une simple expression astronomique, une figure mythologique, comme l'ont cru quelques savants qui ont rapproché des religions de l'Inde et de la Chaldée ce que ses apôtres, surtout saint Paul et le rédacteur de *l'Apocalypse*, élèves tels quels de Platon et, par Platon, de Pythagore, en ont emprunté pour composer les dogmes de la religion à laquelle ils ont donné son nom respectable [1].

Cette influence grecque, au surplus, ne mérite nullement d'être condamnée. Dupont de Nemours nous offre un premier signe de la vague de pythagorisme qui s'enfle sous l'Empire, et dont nous retrouverons d'autres alluvions chez Auguste Gleizes, Fabre d'Olivet, et jusque dans Ballanche. « Les Gymnosophistes, les Brachmanes et leur élève Pythagore ont seuls eu quelques conceptions raisonnables, respectueuses et saintes sur la proportion des peines avec les délits et sur la nature des récompenses [2]. » Le christianisme a d'abord plagié, puis défiguré leurs doctrines ; il faut qu'aujourd'hui nos philosophes le dépassent :

Une religion dont les dogmes principaux qui sont hindous, grossièrement mêlés à des accessoires chaldéens [3], ont été unis à une morale céleste, et à des traditions sur la vie d'un philosophe parfaitement aimable, très sage, odieusement persécuté, a pris sa forme dans un pays et dans un temps où l'on ignorait que les autres planètes pussent être habitées..., où la terre paraissait le seul véritable monde et l'homme le but unique de la création [4].

Il y a, chez Dupont de Nemours, un émule plus discret de Restif de la Bretonne; et certaines formules d'un mysticisme érotique nous témoignent que son néo-paganisme ne s'étend pas seulement au dogme. « Honneur, gloire et reconnaissance à Dieu, s'écrie-t-il, et génuflexion, prosternation, adoration de la part de l'homme, qu'il a constitué propre à l'amour dans toutes les saisons [5]. » Nous reviendrons, à propos de Fabre d'Olivet, sur sa métaphysique du destin. Insistons sur d'autres

1. Dupont de Nemours, *Sur les institutions religieuses*, 7-8.
2. Dupont de Nemours, *Philosophie de l'Univers*, 169. L'ouvrage date de 1799.
3. Le mythe du serpent, précise-t-il ailleurs (*le Serpent*).
4. Dupont de Nemours, *Sur l'instinct*, 6.
5. Dupont de Nemours, *Philosophie de l'Univers*, 59.

aspects singuliers de sa doctrine. Il professe la métempsycose : « Je suis mort deux fois, une de la petite vérole, l'autre noyé », avoue-t-il d'un ton convaincu [1] ; comment nierait-il qu' « un corps est une espèce de métairie, de commanderie, confiée à un principe intelligent, en raison de ses services et de son mérite ; et qu'un corps plus parfait de la même espèce ou d'une autre espèce plus parfaite est la récompense naturelle de l'Être intelligent qui, dans un moindre poste, sut se montrer et se rendre habile et vertueux [2] » ? La justice distributive s'exerce ainsi : les plantes, les minéraux eux-mêmes, paraissent le siège d'âmes déchues ; conception bizarre, qu'illustrera plus tard le génie d'un Victor Hugo :

> Il doit être très amer à l'âme d'un homme, ou de bien plus qu'un homme, après avoir langui dans sa monade dévorée de remords, au fond d'une aiguille de nitre ou d'un grain d'argile, d'implorer et de recevoir comme grâce la permission de faire végéter un lichen, un agaric, un fucus et de suivre avec lenteur toutes les révolutions, tous les grades du règne végétal et du règne animal, avant de regagner le rang d'où elle a mérité de déchoir [3].

La nature entière est donc animée. « On ferait l'histoire de tous les animaux, depuis le *Dail*, enfermé dans la roche qu'il ronge, jusqu'à l'homme, sans trouver aucune action qui ne fût l'effet d'une intelligence [4]. » Les corps célestes n'échappent point à cette loi : Restif de la Bretonne, une fois de plus, applaudirait aux vues de l'économiste normand :

> Nous ignorons, et nous ne pouvons savoir... si chaque globe n'est pas un très grand animal, dont les habitants, de toute espèce, ne sont que les insectes qui s'en nourrissent. La chose n'est pas impossible, elle ne répugne point à la raison, elle n'est pas au-dessous ni au-dessus de la grandeur et de la bonté de Dieu et de la richesse de l'univers [5].

L'homme ne constitue pas le dernier anneau de la chaîne des êtres. Des intermédiaires l'unissent à Dieu [6] : des créatures célestes, sans veiller sur lui comme on l'imagine des anges gardiens, « peuvent quelquefois jeter sur leurs inférieurs un regard de curiosité ;... ils peuvent momentanément leur donner, ou leur refuser assistance [7] ». Ainsi la Providence

1. *Philosophie de l'Univers*, 64.
2. *Ibid.*, 166.
3. *Ibid.*, 178.
4. *Sur l'Instinct*, 31 ; *Philosophie de l'Univers*, 137.
5. *Philosophie de l'Univers*, 52.
6. *Sur la liberté morale*, conclusion.
7. *Philosophie de l'Univers*, 134.

se complète d'innombrables providences subalternes : ainsi notre adoration peut monter vers différents êtres. « Partout où l'intelligence se manifeste, il y a un Dieu. Il y en a un dans le Polype, etc. Il y a le Dieu des Dieux de l'Univers [1]. » Ainsi, tout en conservant la notion d'un Être suprême, le néo-polythéisme s'épanouit. Nous le vîmes naître chez les illuminés révolutionnaires : il grandit sous l'Empire, exalté par le souvenir des aigles romaines : avant d'en trouver, chez Fabre d'Olivet, la formule la moins imprudente, étudions-en l'exaspération dans l'œuvre d'un Quintus Aucler.

## VII

Ce visionnaire, qui se prévaut d'une tradition familiale, n'en revendique pas moins, pour peu qu'on lui prête attention, l'inspiration divine. Écoutez-moi, dit-il, « qui que je sois, quelle que soit ma mission, car vous savez que des hommes, les uns naissent du sang et de la chair et de la volonté de l'homme, et les autres de la volonté de Dieu ; que vous importe [2] ? » Il enseigne la vraie doctrine, la thréicie, θρησκεία, « cette doctrine qui vous a été conservée dans les mystères de Samothrace, qu'Orphée a enseignée à l'Europe, qui devait vous être conservée, et dont l'art est ce que signifie ce mot, d'adorer religieusement les dieux... les objets en sont au ciel, sur la terre, dans la terre, partout [3] » : devant elle s'évanouiront les sophismes du christianisme. La Bible même s'en inspirait, d'après les Chaldéens et les mages d'Égypte : elle voilait sous des allégories les vérités éternelles [4] : ainsi, du meurtre de Caïn ; ainsi, de la création du monde : car « l'esprit de Dieu, qui planait sur les eaux, qu'est-il que le feu principe des nations... cette vie de la nature, qu'Hésiode nomme l'amour, et qui dans le chaos donnait la forme à tous les êtres [5] » ? Jésus même confirmait une doctrine qu'il tenait des prêtres d'Isis : mais ses disciples la corrompirent [6]. Revenons à l'antique sagesse, que l'on accuse à tort d'idolâtrie [7]. Les dieux la révélèrent, « directement, et de bouche à bouche [8] » : elle se transmit par l'initiation. Imagine-t-on que le Christ entreprît de la divulguer ? Il « ne voulait avoir qu'un petit

1. Dupont de Nemours, *Philosophie de l'Univers*, note D, 283.
2. Quintus Aucler, *Thréicie*, 362.
3. *Ibid.*, 273-274.
4. *Ibid.*, 58, 27-29.
5. *Ibid.*, 62.
6. *Ibid.*, 197.
7. *Ibid.*, 176.
8. *Ibid.*, 247.

nombre de disciples ; il savait bien que les choses sublimes et hors du sens commun des hommes ne peuvent être goûtées que d'un petit nombre [1] ». Puisque ses continuateurs s'égarèrent, adressons-nous aux mystères de Samothrace, aspect européen de la religion universelle. Quintus Aucler se dit en droit de les interpréter : « C'est la tradition de ma famille et celle du pays que j'habite, et je garde en dépôt la doctrine de ces mystères... comme les philosophes de Damas, qui en versèrent quelque chose dans les oreilles de Rose-Croix, d'où émane tout ce qu'il y a de doctrine en Europe [2]. » Ainsi le néo-paganisme demande qu'on le rattache aux maîtres des sciences occultes : il retrouve même « une grande partie de sa doctrine » dans le livre *Des Erreurs et de la Vérité* [3] : nous verrons qu'en effet Quintus Aucler s'approprie volontiers certains dogmes martinistes.

Il nous apparaît cependant avant tout comme un pythagoricien. Pour lui, comme pour les anciens astrologues, tous les univers se répondent : « ce monde inférieur n'est qu'une allégorie du monde céleste ; celui-ci du monde intellectuel ; celui-ci du monde archétype [4] ». Un Être Suprême plane sur le tout. Aucun des polythéistes modernes, remarquons-le, ne revient franchement à la mythologie ; ils « raisonnent leur polythéisme », dira Joseph de Maistre ; au-dessus des dieux, ils admettent Dieu :

> Puisque tous les êtres que nous connaissons ne font pas leur sort eux-mêmes, il faut bien qu'il y ait un être unique, universel, qui tienne les sorts de tous les êtres en ses mains et qui en soit le principe. Cet être, je ne dirai pas a produit éternellement un être dans lequel il puisse verser toutes ces productions ou plutôt les idées de ces productions... Voilà le premier anneau de la chaîne ; tous les êtres doivent lui être semblables hors la position... De là tous les dieux et les différents ordres de génies [5].

Restif de la Bretonne, Dupont de Nemours en conviendraient. Mais dès lors que l'action divine s'exerce par des intermédiaires [6], il faut nous adresser à ces derniers. Quintus Aucler possède leur amitié. « Je puis vous attester que les dieux se manifestent aux hommes, qu'ils s'adaptent un corps pour paraître devant eux ; que Pallas m'a montré les formes du palladium, et que dans ma vie, il ne m'est jamais rien arrivé d'impor-

1. Quintus Aucler, *Thréicie*, 181-182.
2. *Ibid.*, 283-284.
3. *Ibid.*, 284-285.
4. *Ibid.*, 60, 279.
5. *Ibid.*, 222-224.
6. *Ibid.*, 59.

tant que je n'en aie été instruit d'avance par des mouvements, par des voies articulées (*sic*), par des songes[1]. » Au rebours des illuminés révolutionnaires, il adopte un spiritualisme absolu. « La matière n'est rien ; rien ne se fait que par l'intellect[2] » : Saint-Martin ne souscrirait-il pas à cette formule ? L'homme déchu subit l'influence des astres[3] : voyons-y « des caractères dont les dieux ont appris aux hommes la signification[4] » ; vénérons-y des êtres supérieurs : tout nous atteste « qu'ils sont initiés aux causes du destin qu'ils font ; enfin, qu'ils sont des dieux[5] ». D'où provient au surplus notre déchéance ? Dès l'origine nous voyons le monde balancer de l'action à la « contr'action[6] » : l'homme ne fut pas tout d'abord sujet au mal : il vivait « pur, sans douleur et sans pâtiments, ni dans son intelligence ni dans son enveloppe[7] ». Une première faute fut suivie de dégradations ultérieures : nos ancêtres glissèrent lentement à la barbarie[8] ; bref, voici comment Quintus Aucler résume leur histoire primitive :

> Que résulte-t-il de tout ce que nous venons de dire ? Que les hommes, ayant dévié de leur règle, sont venus en ce monde actuel pour l'expiation d'un crime ; que ce crime est la cause occasionnelle de la manifestation de ce monde par l'action de deux forces contraires ; que sur les traces des combats et de la contrariété de ces deux actions, les hommes ont d'abord mené une vie innocente et pleine de délices ; qu'ils sont ensuite tombés dans la vie sauvage, errante et vicieuse, qu'ils en ont été tirés par les mystères : vous verrez plus loin que quand ces mystères leur sont devenus inutiles, Dieu a détruit le monde (par le déluge)[9].

Volontairement déchus, justement punis, mais toujours désireux du bien, les hommes doivent tendre à leur principe[10] : mais les religions existantes ne le leur permettent guère. Judaïsme et christianisme entraînent des effets également nuisibles[11]. Quintus Aucler engage contre eux une polémique furieuse. Au peuple hébreu — d'une abominable grossièreté —

1. *Thréicie*, 371.
2. *Ibid.*, 233.
3. *Ibid.*, 6.
4. *Ibid.*, 256.
5. *Ibid.*, 231.
6. *Ibid.*, 12-13.
7. *Ibid.*, 11-12. Remarquez l'expression martiniste de *pâtiments*.
8. *Ibid.*, 21. Joseph de Maistre illustrera cette théorie des « péchés originels du second degré ».
9. *Ibid.*, 37-38.
10. *Ibid.*, 219.
11. *Ibid.*, 146.

Moïse « donna de nouveaux rites contraires à ceux de tous les mortels[1] ». Les disciples de Jésus unirent l'imposture à l'extravagance. Leur maître tenait des Égyptiens la substance de sa doctrine : mais des criminels la travestirent, et l'imposèrent : « saint Paul était peu réglé dans ses mœurs, fin, rusé, menteur, se faisant tout à tous[2] » ; Constantin et Théodose le dépassent en scélératesse. Jusqu'où peut aller la haine ! Au lendemain des septembrisades, Quintus Aucler parle des « supplices mérités des martyrs[3] » ; il ose dire que « presque aucun d'eux n'a péri avec dignité[4] » ! Malgré quelques âmes pieuses, combien, parmi les dirigeants du sacerdoce, « n'ont pas hérité de l'esprit des fondateurs, petits, pusillanimes, lâches, arrogants[5] » ? Et notre homme de leur opposer « Julien, ce modèle de toutes les vertus[6] », qui comprit la valeur morale du polythéisme.

Imitons son exemple : restaurons les cérémonies de la foi païenne : « peuples, hâtez-vous de les embrasser ; monarques, donnez-les à vos peuples[7] ». Quintus Aucler les décrit longuement. « Vous ne verrez pas une forêt, sans adorer les faunes et les nymphes qui l'habitent ; vous ne verrez pas une plaine, une montagne, sans adorer les dieux qui y président[8]. » Ainsi nous recouvrerons leurs faveurs ; ainsi l'humanité s'affranchira des superstitions judaïques : elle progressera jusqu'à ce que vienne, à la fin des temps, le Rédempteur qu'annoncèrent les oracles[9].

Une tradition d'illuminisme révolutionnaire tend donc à s'implanter, à grossir, et rejette hardiment l'inspiration chrétienne. Restif de la Bretonne trouve des continuateurs : mais la duchesse de Bourbon en possède aussi, qui se révoltent contre le sacerdoce et prétendent restaurer l'antique génie du christianisme en fondant l'Église intérieure. A vrai dire, cette tendance s'entrevoit chez plusieurs mystiques de l'âge précédent : elle paraît naturelle, dès lors qu'on cherche la lumière en des pratiques condamnées. Mais on évitait généralement de la formuler : maintenant elle s'étale, et Chais de Sourcesol s'en proclame l'interprète.

Ce quaker français publie en 1799 un *Livre des manifestes* où, sous

1. *Thréicie*, 80.
2. *Ibid.*, 101.
3. *Ibid.*, 401.
4. *Ibid.*, 392.
5. *Ibid.*, 198-200.
6. *Ibid.*, 393.
7. *Ibid.*, 292.
8. *Ibid.*, 374.
9. *Ibid.*, 258.

l'inspiration de Dieu, il dénonce la cause de la Révolution dans les « abus de l'autorité spirituelle[1] ». Malgré son indépendance de principe, il partage mainte idée de ses prédécesseurs. Comme eux, il dispense bénévolement les promesses les plus mirifiques :

> Voici, dit le Seigneur, l'évangile éternel :
> Indépendance de toute créature, par la docilité parfaite à l'esprit de Dieu.
> ... Communication intime avec les anges et les anges et les plus sublimes intelligences.
> Et avec votre Dieu, amour[2].

Comme eux, il prêche la théocratie : les gouvernements doivent obéir à l'Éternel, car « toute roue qui ne s'engaine pas avec celles qui meuvent l'immense machine, sera *brisée*[3] ». Mais il s'agit là d'inspiration directe. Adorons Dieu dans notre cœur, et non dans les églises de pierre[4]. Et Chais de Sourcesol, dont cette phrase évoquerait le souvenir de Rousseau, vitupère contre la messe, contre la hiérarchie romaine, et contre les infâmes qui vivent d'elle :

> Vous qui, au lieu du culte *en esprit et en vérité* que Dieu demande désormais de ses adorateurs, n'offrez, au grand scandale de l'Église et pour la perte du plus grand nombre, qu'un vain étalage de luxe, de cérémonies et de formules les plus contradictoires avec les principes de l'Évangile... Malheureux ! vous vous êtes attribué le droit exclusif d'ouvrir le temple de la science... Hélas ! vous n'y êtes pas entrés et vous empêchez les autres d'y être introduits !... Interprètes *adultères* de la parole divine[5] !

Et d'affirmer la même notion d'Église intérieure que nous trouvions chez les mystiques protestants, de Saint-Georges de Marsais à Lavater. « Vous n'êtes point l'Église de Jésus-Christ, reprend notre homme à l'intention des clergés orthodoxes... Vous renfermez, à la vérité, dans votre sein, comme toute autre secte, des membres de cette épouse sainte, et ce sont eux qui sont vivifiés par l'esprit de Dieu ; mais le plus grand nombre n'est composé que de membres morts[6]. » Cette théorie de l' « élection » ne change guère. Et ceux qui la professent se croient plus que jamais à la veille de leur triomphe. Ils en peuvent lire l'annonce énigmatique dans telle page d'Eckartshausen :

1. *Livre des manifestes*, I, p. VI.
2. *Ibid.*, II, 97.
3. *Ibid.*, II, 78-79.
4. *Ibid.*, I, 43.
5. *Ibid.*, I, 25.
6. *Ibid.*, II, 35.

Peut-être les sciences existent-elles déjà dans leur pureté ; peut-être certains de leurs possesseurs attendent-ils seulement l'appel divin et le signal des pères bienfaisants des nations, pour les divulguer à ces dernières... Peut-être, cependant que l'esprit de désordre rassemblait à l'extérieur un club de jacobins pour renverser les trônes et dévaster les temples, peut-être, en même temps, l'esprit d'ordre a-t-il rassemblé les siens aussi pour maintenir les trônes vacillants et rebâtir les temples renversés [1].

Dirait-on pas qu'il en sait quelque chose ? Et ne divulgue-t-il pas les statuts de l'Église intérieure ? « Cette communauté de la lumière possède une école dans laquelle l'esprit de sagesse instruit lui-même ceux qui ont soif de la lumière... La connaissance parfaite de Dieu, la connaissance parfaite de la nature et la connaissance parfaite de l'humanité sont les objets des instructions de cette école... Tout ce que l'Église intérieure possède en symboles, cérémonies et rites, est la lettre de laquelle l'esprit et la vérité est dans l'Église intérieure... Dans cette communauté sainte est le dépôt primitif des sciences primitives les plus anciennes de l'espèce humaine, avec les mystères de toutes les sciences. Elle est l'unique et vraie communauté de la lumière qui est en possession de la clef de tous les mystères et connaît l'intérieur de la nature et de la création. Elle est une société qui s'unit à des forces supérieures, et qui compte des membres de plus d'un monde. Elle est la société dont les membres forment une république théocratique qui sera un jour la régente mère du monde entier [2]. » On ne saurait se montrer plus explicite. Et ces propos sembleront moins étranges si nous songeons à l'épanouissement mystique du romantisme en Allemagne.

## VIII

Il ne s'agit plus, dans ce pays, de simples survivances : l'illuminisme croît, et gagne toutes les classes sociales. « Il n'était guère d'Allemand cultivé qui ne fît partie au moins d'un ordre secret, maçonnique ou autre... De plus en plus se dessinait dans la franc-maçonnerie un mouvement mystique et théosophique : une des grandes questions à l'ordre du jour était l'établissement d'une philosophie religieuse, symbolique et magique de la nature. Du magnétisme animal, on pouvait tirer une sorte de théorie scientifique de la magie, qu'on opposait au matérialisme philosophique [3]. » Frères Moraves, millénaristes, théosophes, disciples de

1. Eckartshausen, *Blicke in die Zukunft*, 163.
2. Eckartshausen, *Nuée sur le sanctuaire*, 30-33, 60
3. Spenlé, *Novalis*, 211.

Fichte et de Schleiermacher, tous communient en un même espoir et pressentent la fusion des sectes religieuses devant la suprême lumière [1]. Les initiés multiplient leurs promesses. Hippel nous dépeint l'ascension du néophyte vers les jouissances surnaturelles. Après s'être « désorganisée » par le magnétisme, « l'âme se préparait à des formes d'abstraction plus audacieuses », qui l'affranchissent de la chair et lui permettent de « communiquer par la pensée avec les ombres des défunts, avec les esprits qui la renseigneraient sur le monde à venir, sur ses destinées terrestres et d'outre-tombe [2] ». Jung Stilling indique une marche analogue : « D'abord purifié, puis chevalier de la croix, puis consacré, voire chef des consacrés, enfin prêtre total [3] ! » La science et l'érudition concourent à propager les adeptes.

Maint observateur de la nature se mépriserait s'il n'expliquait le fruit de ses recherches à la lumière d'un système théosophique. Ritter, que la France connaît peu, nous offre l'exemple achevé de telles synthèses : il « s'enthousiasme pour une conception unitaire de l'univers, rêve d'une âme du monde dont il croit découvrir les manifestations dans les phénomènes du galvanisme, développe l'idée d'une biologie cosmique qui donnerait une interprétation « organique » du monde, évoque en termes lyriques l'image de l'*Animal-Univers* dont les corps célestes et les règnes de la nature constitueraient les organes, parle en langage sibyllin d'une physique supérieure, dont la révélation se fait non par la « tête », mais par le « cœur », et groupe autour de lui une petite secte théosophique où l'on expérimente le magnétisme animal, la télépathie, la communication de la pensée, etc. [4] ». On reconnaît au passage certaines idées de Restif de la Bretonne : comme elles se pourraient déduire aussi de Swedenborg, n'exagérons pas le prestige de notre romancier ; rappelons cependant qu'on le goûta fort outre-Rhin [5], et que ses récits libertins purent bien amener certains lecteurs à se nourrir de sa philosophie. D'autres influences l'emportent sur la sienne. Boehme, père des théosophes, est admiré par tous les romantiques : Novalis, Tieck, Werner,

1. Cf. l'excellent résumé de Lichtenberger, *Novalis*, 176 ; et celui de Vierling, *Zacharias Werner*, 205.

2. Hippel, *Kreuz und Querzüge*, analysé par Spenlé, *Novalis*, 76-77.

3. Jung Stilling, *Heimweh*. *Œuvres*, IV, 527. En allemand : « Erst Gesalbter, dann Kreuzritter, dann Eingeweinter, und sogar Hauptmann der Eingeweihter, nun vollends Priester ! »

4. Lichtenberger, *Novalis*, 117.

5. Dühren mentionne parmi ses admirateurs Schiller, Gœthe, Humboldt, Lavater, Wieland, Hamann et Helmina von Chezy (*Restif de la Bretonne*, Préface, p. VII).

Frédéric Schlegel, Baader[1] ; d'aucuns remontent plus haut, jusqu'à Plotin[2]. Le Philosophe Inconnu trouve outre-Rhin de nombreux admirateurs : son obscurité n'effraie guère ; il semble bien que sa renommée grandisse, puisque avant 1800 Kirchberger le déclarait « aussi méconnu en Allemagne que possible[3] ». Par lui, sous l'Empire, l'influence des théosophes français en pays germanique paraît bien plus étendue que l'influence inverse, au moins immédiate. Jung Stilling, Frédéric de Meyer, Baader et Justinus Kerner commentent ses doctrines[4] ; Schubert l'adopte pour maître[5] ; Eckartshausen se vante de l'avoir lu quelque cinquante fois, et « le considère comme un vrai sage, comme un agent de la Cause active et intelligente[6] ». Werner en recommande l'étude à ses amis[7] ; Niebuhr puise de précieux enseignements à son école[8] ; Varnhagen traduit sa *Lettre sur la révolution*, et Claudius son livre *Des Erreurs et de la Vérité*[9]. Ce même Claudius s'appuie sur divers mystiques, de Pythagore à Swedenborg[10] : d'autres perpétuent le culte de Lavater : c'est Novalis[11], et surtout Frédéric de Stolberg, son intime, qui remonte volontiers, d'ailleurs, à la source platonicienne de tout idéalisme[12]. Mentionnerons-nous encore Jean-Paul et sa *Loge invisible*[13] ? Signalerons-nous que Goerres, vers la même époque, scrute les mythes orientaux[14] ? Tous les grands hommes de l'Allemagne lettrée se préoccupent d'occultisme : et les mystiques s'imaginent qu'au moins cette partie de l'Europe, échappant à la révolution, suivra leurs directives. Schlegel, Stolberg, Zacharias Werner, regrettent l'ère de Frédéric-Guillaume II[15] ; Jung Stilling enseigne toujours « la philosophie théocratique ou système théocratique

1. Cf. Vierling, *Zacharias Werner*, 69-70.
2. Spenlé, *Novalis*, 186 ; Lichtenberger, *Novalis*, 99.
3. Kirchberger à Eckartshausen, 19 avril 1797.
4. Matter, *Saint-Martin*, 281.
5. Cf. Schubert, *Symbolik des Traumes*, 33.
6. Eckartshausen à Kirchberger, 19 mars 1795.
7. Vierling, *Zacharias Werner*, 153.
8. Blennerhasset, *Mme de Staël*, II, 391.
9. Cf. le livre de Wilhelm Herbst sur *Mathias Claudius*.
10. Claudius, *Œuvres*, I, 3 ; I, 89.
11. Spenlé, *Novalis*, 60.
12. Cf. toute sa correspondance dans Janssen, *Frédéric de Stolberg*. « Ne me vante pas le divin Platon, écrit-il. Je suis avec lui dans les rapports d'un amant, à qui sa dame belle mais coquette fait tourner la tête et le cœur » (2 mars 1797 ; Janssen, p. 190).
13. Cf. à ce propos les *Protestantische Monatsblätter für innere Zeitgeschichte*, 1859, II, 169.
14. Nous retrouverons, à propos de Fabre d'Olivet, son premier livre important : *Mythengeschichte der asiatischen Welt*.
15. Vierling, *Zacharias Werner*, 138.

de liberté [1] » : certains princes les écoutent : comment désespéreraient-ils du règne terrestre des élus, puisque la lignée des grands théosophes s'anime d'une vie nouvelle ?

## IX

Ils sont deux — qui débutèrent dès avant 1789, mais n'acquirent leur renommée que plus tard : aucun de leurs prédécesseurs ne le cède au baron d'Eckartshausen, pas plus qu'à Jung Stilling. Nous les avons déjà mentionnés souvent : ils atteignent le comble de l'illuminisme, et se vantent de pénétrer dans un monde inconnu. Le premier narrait à Kirchberger « les degrés par lesquels la bonté de l'amour suprême le conduisit à la vérité. Dès ma jeunesse, dit-il, j'éprouvais un penchant vers la vérité, je me taisais devant l'autorité, et j'errais volontiers seul dans la nature, et près de Dieu ; mon cœur n'adhéra jamais au monde, jamais ses rets ne purent m'enchaîner, jamais je ne m'enorgueillis de mes talents : car je considérais tout ce que je possède comme un présent de l'amour de Dieu, qui peut tout donner et tout retirer ; tous les sept ans, à partir de ma septième année, j'eus des rêves très significatifs, que d'autres rêves m'expliquèrent ; et la Lumière qui luit dans les ténèbres me conduisit à la connaissance des choses cachées [2] ». Peu de théosophes nous décrivent plus attentivement l'éveil de leur vocation ; et voici quel en fut le résultat suprême :

Quant aux manifestations dont je vous parlais, j'y vins seulement par l'amour de cette cause active, qui, seule, possède la clef de tous les secrets ; depuis quelques mois, je recevais différentes instructions d'en haut, et depuis le 15 mars elles deviennent plus frappantes chaque jour ; je n'ai, dans notre langue, aucun mot pour expliquer comment cela survint, car les secrets du monde pneumatique ne peuvent pas être compris par la raison sans intuition ; l'homme ne pense que selon sa mesure, tandis qu'en ce monde-là il y a de nouvelles idées, de nouvelles langues, de nouveaux objets, de nouveaux travaux ; mais l'on peut se convaincre par des faits que tout cela se fonde sur la plus pure raison... Auparavant, la communication spirituelle m'était transmise d'en haut, je sentais une présence supérieure ; maintenant, il m'est permis d'interroger, et je reçois des réponses et des intuitions. L'échelle de grâce que je parcourus par la miséricorde du Seigneur fut la suivante. J'appris :

1° A connaître l'unité ;
2° La triple force de cette unité ;
3° Le Verbe émané [3] ;

1. Jung Stilling, *Verteidigung gegen Beschuldigungen*, *Œuvres*, XI, 633.
2. Eckartshausen à Kirchberger, 12 avril 1795.
3. « Das ausgesprochene Wort ».

4° Le nom de Dieu et ses quatre lettres;

5° La triplicité dans la force agissante, ou $\frac{3 \text{ en } 4}{7}$;

6° La cause active et intelligente;

7° Le saint nom de cette cause active et intelligente;

8° La manière de prononcer ce nom sacré;

9° Les deux nombres de la loi;

10° La plénitude de la loi.

Et cela continuait ainsi de suite [1].

Que d'hiéroglyphes dans ces enseignements! Nous flatterons-nous jamais de les entendre? Mais cette obscurité ne déplaisait point. D'ailleurs Eckartshausen s'autorise de précurseurs. On le voit louer Swedenborg, « dont plusieurs rient comme d'un enthousiaste, mais qu'il faut regarder sous un tout autre jour [2] ». Il s'inspire aussi du quiétisme, que nuancent Boehme et Saint-Martin : ces théosophes contresigneraient son résumé de la chute originelle :

L'homme quitta Dieu, source de toutes choses, par qui tout vit, de qui tout reçoit la lumière et la pensée; et il chercha en soi-même ce qui n'y était point, ce qui n'y pouvait être; c'est ainsi qu'il passa de la lumière aux ténèbres.

L'homme aurait dominé toutes choses corporelles; lié par destination à la divinité, tout lui aurait été soumis... mais il perdit cette force et devint la victime de la matière, l'esclave des sens [3].

« La propriété » : voilà d'où naît le mal; « l'amour-propre et l'amour du monde, voilà tout ce qui nous a séparés de la Divinité [4] ». Le « pur amour » seul nous en rapprochera; ne cherchons point notre voie dans l'ascétisme : « l'âme ne voit point Dieu par effort de l'esprit, ni par des mortifications cruelles, mais par l'attrait du cœur [5]. » Ne nous inquiétons point des fautes passées : évitons d'en commettre de nouvelles, et fions-nous à Dieu [6]. Eckartshausen condamne le rationalisme au même titre que la sensualité : ce sont « les deux extrêmes de toute perversion... L'une soumet l'homme à la matière, le ravale jusqu'à la brute... l'autre le fait s'exalter au-dessus de Dieu [7] ». Et cette morale quiétiste s'achève en tolérance religieuse.

1. Eckartshausen à Kirchberger, 19 mars 1795.
2. Eckartshausen, *Aufschlüsse zur Magie*, IV, 23.
3. *Ibid.*, II, 322-323.
4. *Ibid.*, II, 374.
5. *Ibid.*, IV, 422.
6. *Ibid.*, IV, 423.
7. Eckartshausen, *Blicke in die Zukunft*, 59.

D'autant qu'un adepte de l' « Église intérieure » n'admet point la diversité des croyances. « Les saints mystères de toutes les religions ne sont eux-mêmes, d'après mille motifs différents, d'après le temps et les circonstances et la manière de concevoir des nations, que les images répétées et modifiées d'une vérité unique[1] » : leurs discordes naissent de l'ignorance ou de caprices scélérats ; étouffons ces haines, et persuadons-nous « que l'amour ne hait point et ne tue point[2] ». Veillons uniquement à perfectionner cet amour, par où le démon se distingue de l'ange[3] : sachons l'élever à son véritable objet :

La conséquence de l'amour sensuel est un plaisir passager.

Celle de l'amour spirituel est une aspiration continuelle vers l'unité, vers la similitude.

Combien peu cet amour est connu de l'homme ! et c'est pourtant le seul véritable amour — l'amour du monde spirituel, qui nous mène à la ressemblance de la Divinité — qui nous mène au bonheur[4] !

Plusieurs lui substituent des pratiques extérieures : contre eux, Eckartshausen préconise la voie intime. D'accord avec Saint-Martin, il déplore les égarements de l'occultisme :

Aucun siècle ne fut encore plus remarquable que le nôtre.

Bien des hommes s'occupent de sciences secrètes, et l'appétit de merveilleux est surprenant.

Tous cherchent la lumière et la sagesse, et la plus grande part des hommes les cherchent sur des routes trompeuses.

Une seule route mène à la vraie sagesse... Cette voie est l'amour spirituel... L'amour-propre et l'amour du monde écrasent l'esprit sous le joug des sens[5].

Que ne possède pas le vrai mage, l'illuminé, qui sut abdiquer tout désir profane ! Il connaît la liaison des univers, il possède la science suprême, la « science royale et sacerdotale » :

La vraie science royale et sacerdotale est la science de la régénération ou la science de la réunion de l'homme tombé avec Dieu.

Elle est appelée science royale parce qu'elle conduit l'homme à la puissance et à la domination sur toute la terre.

Et elle est appelée science sacerdotale, parce qu'elle sanctifie tout, porte tout à la perfection, répand partout la grâce et la bénédiction.

1. Eckartshausen, *Nuée sur le sanctuaire*, 143-144.
2. Eckartshausen, *Dieu est l'amour le plus pur*, 54.
3. *Aufschlüsse zur Magie*, I, 384.
4. *Ibid.*, I, 112-113.
5. *Ibid.*, II, 15.

Cette science tire immédiatement son origine de la révélation verbale de Dieu; elle fut toujours la science de l'Église intérieure des prophètes et des saints, et ne reconnut jamais un autre grand-prêtre que Jésus-Christ le Seigneur [1].

Unissons-nous à Dieu par l' « intérieur [2] » : notre raison éblouie l'apercevra, comme nos yeux contemplent les objets sensibles [3]. Nous appartiendrons dès lors à cette communauté d'élus, répandue en toutes les religions, et dont Eckartshausen nous dépeint les prérogatives :

Les sages n'ont point de cérémonies ni même de Temple mystique : leur temple, c'est le monde; leurs cérémonies, c'est la pratique active des œuvres d'amour.

Leur travail, c'est le vrai et le bien; et le vrai et le bien, c'est la sagesse.

Leur chef est Dieu, leurs collaborateurs sont les anges et les hommes sages.

Le lien de leur association, c'est le lien de l'amour qui unit les hommes entre eux, ainsi qu'avec les anges et Dieu.

Tel est le degré suprême de la vraie magie [4].

Foin des philosophes, qui veulent améliorer les hommes en rejetant la religion chrétienne! Elle nous donne les seuls vrais principes [5]. Mais il ne faut pas moins nous garer de l'occultisme. L'ennemi du bien nous engage à délaisser la voie « intérieure [6] ». Rites et loges magiques nous seront également suspects. Nous désavouerons les superstitions mystiques des néo-platoniciens [7]. Nous éviterons les sortilèges, issus de subterfuges charlatanesques ou de forces naturelles inconnues [8]. Nous nous tiendrons à l'écart des sociétés secrètes : « Tout ce qui porte le nom de *secret* paraît extrêmement suspect [9] » ; travaillons plutôt individuellement [10]. N'attachons aucune espèce d'importance aux manifestations de l'ordre sensible : elles diminuent et cessent, lorsque, à force de nous perfectionner, nous nous élevons au-dessus d'elles [11]. Observons une grande prudence, « car nous sommes menés à l'arbre de la science du bien et du mal », et si Dieu ne

1. *Nuée sur le sanctuaire*, 149-150.
2. *Aufschlüsse zur Magie*, IV, 424.
3. Eckartshausen à Kirchberger, 2 avril 1795.
4. *Aufschlüsse zur Magie*, II, 223.
5. *Ibid.*, I, 388.
6. *Ibid.*, IV, 416-417.
7. *Ibid.*, II, 23.
8. Eckartshausen, *Entdeckte Geheimnisse der Zauberey*, 169.
9. *Aufschlüsse zur Magie*, I, 387.
10. *Ibid.*, II, 188.
11. Eckartshausen à Kirchberger, 5 septembre 1795.

nous aide, le serpent nous séduit comme notre premier père [1]. Songeons que le vaste domaine astral lui demeure ouvert, et défions-nous de ses mirages :

> Au-dessus du monde physique il en est un plus élevé : le monde spirituel ou pneumatique, où l'homme peut se hisser. Mais entre eux deux existe encore un monde intermédiaire, et c'est le plus dangereux... Là sont les dernières limites du domaine du prince des Ténèbres; il ne peut s'élever plus haut : c'est le portique du temple extérieur. C'est pourquoi, dans ce monde intermédiaire, dont il ne peut bannir la lumière, il cherche à donner une fausse direction à chaque rayon [2].

Eckartshausen se propose avant tout de distinguer entre les deux magies : l'une, qui mène aux cieux, et qui pénètre les secrets de la nature grâce à la miséricorde du Créateur; l'autre, qui précipite dans les abîmes, et nous rend pareils à Satan [3]. Les fraudes de la théurgie multiplient ces pièges diaboliques. « Il est des sociétés mystiques, qui nourrissent intentionnellement des préjugés, et s'occupent de transformer les hommes en vains enthousiastes. Il est des sociétés qui dépensent des fortunes à nourrir des imposteurs : ceux-ci doivent parcourir le monde sous l'aspect d'alchimistes ou de thaumaturges, afin d'aveugler le peuple et d'acquérir des adeptes grâce au merveilleux. Les sages véritables les nomment *pêcheurs des ténèbres* [4]. » Écartons-nous de ces mystères : édifions un temple tout spirituel [5]. Réprouvons encore bien plus la franc-maçonnerie politique, indigne d'occuper les esprits supérieurs [6].

Mais par la voie intime, et dès lors que nous observons une réserve prudente à l'égard des opérations surnaturelles [7], il nous est possible de parvenir à d'importantes vérités. Eckartshausen attache une grande valeur à la science des nombres. « C'est l'unique science qui nous rende visible la dépendance du monde corporel à l'égard de l'intelligence; c'est là cette dernière nuance, par laquelle le corporel passe au spirituel, et sans laquelle on ne peut comprendre les rapports des choses, ni l'harmonie de la création [8]. » Les sages de l'antiquité n'en parlaient qu'avec une

1. Eckartshausen à Kirchberger, 12 avril 1795.
2. Eckartshausen à Kirchberger, 7 octobre 1795.
3. *Entdeckte Geheimnisse der Zauberey*, 267.
4. *Aufschlüsse zur Magie*, II, 215-216.
5. *Ibid.*
6. *Ibid.*, II, 220.
7. Cf. le début des *Aufschlüsse zur Magie*, I, 1-6.
8. *Ibid.*, IV, 160.

grande révérence [1]. Nous en tirerons donc parti, sachant que les nombres signifient les capacités des êtres [2], et nous basant sur une échelle élémentaire [3]. L'harmonie universelle se traduit encore par d'autres symbolismes : Eckartshausen nous présente une « théorie de la musique visuelle [4]. » Au reste, toute la nature exprime la parole divine [5]. Elle correspond à ce monde spirituel, qu'éclaire le soleil divin [6] : notre soleil visible lui-même se peut-il réduire à la matière inerte ?

Pour voir le soleil, il fallait tout d'abord avoir des yeux, et ceux qui possèdent plus que des yeux voient, en ce que nous appelons soleil, des choses qui nous demeurent indicibles, faute de sens pour les éprouver [7].

Les astres influent matériellement sur nous [8] : mais il existe en outre un fluide universel [9], celui que découvrit Mesmer. « Combien paraît énigmatique l'opposition de la religion au magnétisme animal ! A quelle vérité religieuse contredisons-nous, en croyant ce que nous voyons clairement, distinctement, à plus d'une reprise [10] ? » Les expériences du somnambulisme illustrent l'unité du plan divin. « Tout dans la nature est une chaîne ; tout va par degrés ; tout se lie ; nous sommes donc unis également avec le monde spirituel, avec nos frères de la marche supérieure [11]. » Dès lors un fluide intellectuel correspond à celui de la matière ; « il anime tout, du séraphin au polype ; il va de bas en haut, comme de haut en bas [12] ». Toute pensée découle de Dieu [13]. Bien plus, « de tout temps, Dieu nous envoya des agents célestes, et ces agents sont encore

1. *Aufschlüsse zur Magie*, IV, 155.
2. *Ibid.*, II, 165, 326.
3. On jugera peut-être curieux de comparer cette échelle avec celle que donnait Martines de Pasqually. *Un*, dit Eckartshausen, c'est « l'origine de toutes choses » ; *Deux*, « la cause accidentelle de l'univers » ; *Trois*, « la ligne essentielle de tous les corps » ; *Quatre*, « tout ce qui est actif et agissant » ; *Cinq*, « l'impiété et la perversité » ; *Six*, « la création du monde visible » ; *Sept*, « enseigne... l'usage des forces intellectuelles » ; *Huit*, « le temps » ; *Neuf*, « la formation de l'homme dans le sein maternel » ; *Dix*, « la plénitude des autres... le nombre de l'univers » (*Aufschlüsse zur Magie*, IV, 184-186).
4. *Aufschlüsse zur Magie*, I, 338.
5. *Ibid.*, IV, 482, 332.
6. *Blicke in die Zukunft*, 64.
7. *Aufschlüsse zur Magie*, IV, 43.
8. *Ibid.*, I, 236.
9. *Ibid.*, I, 140.
10. *Ibid.*, I, 220.
11. *Ibid.*, I, 42.
12. *Ibid.*, IV, 11.
13. *Ibid.*, IV, 489.

prêts à nous servir[1] » ; de telles faveurs attendent les élus, et c'est ainsi qu'Eckartshausen retrouve la magie, qu'il bannissait des rites externes[2]. « L'influence des êtres supérieurs ne peut-elle agir sur une fine organisation, sans avoir besoin de moyens plus grossiers[3] ? » Eckartshausen connaît des exemples de voyantes qu'instruisent les anges[4]. Leur âme seule les perçoit[5] : Dieu s'adresse à la raison, et c'est d'elle qu'il se communique à l'imagination, puis aux sens intimes, puis aux sens externes[6]. Il s'unit à nous par des étapes qu'ont décrites tous les mystiques :

> Dieu agit d'abord sur l'âme par le canal d'une douce jouissance, d'une allégresse inexprimable; mais une privation spirituelle s'ensuit et, enfin, survient l'amour pur et l'union complète[7].

Hâtons ce bonheur en nous dégageant de la matière; n'hésitons pas à provoquer le sommeil magnétique[8]. Une fois rompues les chaînes corporelles, l'espace et le temps disparaissent : « l'avenir et le passé s'identifient au présent[9]. » L'homme pénètre alors la pensée d'autrui, et connaît les choses futures[10]. Car il peut développer sa faculté prophétique[11] : la science des nombres y contribue aussi[12]. Tout se développe selon des lois nécessaires, qui d'ailleurs n'excluent pas la liberté[13]. Les élus enfin ne verront point seulement les êtres supérieurs, leur regard ne se limitera pas à notre destinée terrestre : ils pénétreront les secrets d'outre-tombe. Sans doute il nous faut prendre garde aux apparitions mensongères[14] : mais comment nier que le sage puisse vraiment apercevoir les défunts ?

> L'homme disparaît lorsqu'il meurt. Pour nous, sa vie est midi ; sa mort est le crépuscule. Il est de l'autre côté : cependant, il agit encore en arrière, bien que son action soit plus faible ; plusieurs le voient encore, non point les habi-

1. *Aufschlüsse zur Magie*, IV, 19.
2. *Ibid.*, IV, 20.
3. *Ibid.*, I, 93.
4. Eckartshausen à Kirchberger, 14 avril 1795.
5. *Aufschlüsse zur Magie*, II, 111.
6. *Ibid.*, II, 320.
7. *Ibid.*, IV, 422.
8. *Ibid.*, I, 22.
9. *Ibid.*
10. *Ibid.*, I, 19.
11. *Blicke in die Zukunft*, p. VI.
12. *Aufschlüsse zur Magie*, I, 371.
13. *Blicke in die Zukunft*, 12.
14. *Aufschlüsse zur Magie*, II, 67.

tants de la vallée profonde, mais ceux qui bâtissent leur hutte sur les sommets. Ils voient encore la lumière du soleil, jouissent encore de sa présence longtemps après qu'il est disparu pour les autres [1].

La psychologie nous explique le mécanisme de telles apparitions. Lorsque deux êtres s'aimèrent ici-bas, leur harmonie fait que l'âme désincarnée agit sur l'autre, en excitant ainsi l'imagination, qui se représente alors vivement les traits de la personne disparue [2]. Ce n'est donc qu'une illusion, mais née d'une présence réelle. Les « ombres », les fantômes des cimetières ne condensent en revanche que des émanations toutes matérielles [3]. Mais Eckartshausen possède sur notre vie future quelques données plus précises.

Il professe la métempsycose ascendante : nous avons passé par un état inférieur à celui d'homme, et nous irons toujours en nous perfectionnant [4]. La mort se comparerait aux métamorphoses du papillon. « Après la mort, certes l'homme ne pensera plus, car la pensée concerne seulement le phénomène *homme*. Mais il ne cessera point pour autant... La mort est le passage d'une manière d'être à l'autre, le progrès graduel dans la contemplation de l'intérieur des êtres. Peut-être cette mort qui nous attend ne sera-t-elle pas la seule [5]. » Comment admettrions-nous des peines éternelles ? Dieu ne châtie que pour nous avertir [6]. Et le même optimisme couronne les idées que se fait Eckartshausen de l'avenir du monde. Il en attend la troisième période, celle de l'Esprit, qui mènera toutes choses à son accomplissement [7] : puis, l'univers ayant parcouru sa grande semaine de millénaires, et les traces de notre faute originelle étant enfin disparues, les apparences terrestres prendront fin, vers l'an trois mille de notre ère, et se confondront en l'unité de Dieu [8].

1. *Aufschlüsse zur Magie*, I, 45.
2. *Ibid*, 106.
3. Citons en entier ce passage pour sa couleur fantastique : « Artificiellement ou naturellement, des fantômes humains peuvent apparaître sur les tombes : ils sont encore d'essence corporelle et ne doivent point se confondre avec des esprits et des apparitions. C'est ce que les anciens nommaient « ombres » : on les voit souvent sur les champs de bataille ou les cimetières. Certaines exhalaisons permettent à ces particules de se concentrer et de prendre une forme. Mais tout cela n'est qu'apparition corporelle et non point manifestation supérieure. » (*Aufschlüsse zur Magie*, II, 110.)
4. *Aufschlüsse zur Magie*, IV, 52.
5. *Ibid.*, IV, 44-45.
6. *Dieu est l'amour le plus pur*, 34.
7. *Blicke in die Zukunft*, 77.
8. *Ibid.*, 86.

## X

Voilà, certes, un théosophe de grande envergure : il ne le cède à personne ; mais son influence mit longtemps à se répandre, et l'on peut dire que jamais la France ne le connut bien. Sans doute on en parle dans les milieux cagliostriens de Bâle, dès 1791 [1] ; plus tard, Kirchberger renseigne Saint-Martin sur son compte [2] ; on le traduit même, et tel de ses opuscules compte d'innombrables éditions. Cependant, il se contente d'écrire, et n'agit point. Il en va tout autrement de Jung Stilling. Après la mort de Lavater, il le remplace comme « pape » des inspirés [3], comme « grand inspecteur des domaines de notre maître [4] ». Ignoré d'abord en France [5], sa véhémence et la multitude de ses prosélytes allemands finissent par attirer l'attention [6]. Ses relations s'étendent à tous les milieux littéraires d'outre-Rhin : jeune homme, il avait fréquenté Saltzmann, Gœthe, Herder [7] ; puis on le voit se lier avec Lavater, dans l'espoir que cet Élie léguera son manteau à son Élisée [8]. Ce n'est point qu'ils s'entendent pleinement : le Zurichois formule plus d'une réserve sur les ouvrages de Jung [9], qui blâme à son tour les enquêtes irréfléchies de cet amateur de

1. Lavater en parle avec Sarazin, le 8 août 1791 (*Handbibliothek*, 1791, VI, 227).

2. Il lui communique même de ses lettres (*Corresp.*, lettre 67) et le nom d'Eckartshausen revient continuellement sous sa plume.

3. C'est l'expression de Muhlenbeck, *Sainte-Alliance*, 93.

4. Kirchberger à Saint-Martin, 15 août 1797.

5. Cf. à ce propos Joseph de Maistre, *Soirées*, XI, notes. *Œuvres*, V, 258.

6. En 1812, l'auteur des *Fantasmagoriana* publie une longue note à son sujet : « Depuis que Lenglet-Dufresnoy a publié sa notice, Swedenborg et Saint-Martin se sont fait connaître par leurs ouvrages ; il a paru aussi en Allemagne des livres où l'on a traité à fond la question de l'apparition des esprits. Les deux auteurs qui l'ont embrassée dans le plus grand détail sont Wagner et Jung. Le premier, dans son livre intitulé : *les Spectres*, cherche à expliquer les apparitions et à les rapporter à des causes naturelles et ordinaires. Le second, au contraire, croit fermement aux esprits.

Sa théorie de la phantasmalogie fournit les preuves les moins douteuses de cette assertion. Ce livre, fruit d'une imagination ardente et exaltée, est en quelque sorte le manuel de la doctrine des *Voyants* modernes connus, en Allemagne sous la dénomination de *Stillingianer*. Ils doivent ce nom à celui de Stilling, sous lequel Jung a fait paraître les Mémoires de sa vie qui forment une suite d'ouvrages différents. Cette secte, qui existe réellement, est entée sur le swedenborgianisme et sur le martinisme, et compte de nombreux adhérents, surtout en Suisse » (*Fantasmagoriana*, p. XI-XIII).

7. Cf. principalement *Stillings Wanderjahre* et *les Mémoires* de Gœthe, 581.

8. C'est l'expression même de Jung dans une lettre à Lavater mourant, 26 septembre 1800 (*Briefe*, 61).

9. Il blâme *l'Apocalypse* de Jung dans une lettre au professeur Sulzer, 20 septembre 1799, et dans une autre à Sarazin, février 1800 ; dans une lettre à Post, il juge le *Heimweh* « trop hardi pour une fiction, trop invraisemblable pour une histoire ».

miracles[1]. Mais ne peut-on négliger leur désaccord ? Notre homme n'en chantera pas moins la réception d' « Israël Lavater » parmi les élus[2]; il recueillera des adeptes martinistes[3], et parlera de Swedenborg avec assez de révérence pour ne contrister personne[4]; il saura vanter Boehme sans lui donner son plein assentiment[5]. Une lutte commune contre le rationalisme rapproche tous les théosophes.

C'est le point de départ de Jung Stilling : il combat l'athéisme, le déisme, le déterminisme[6], l'exégèse indépendante[7]. Mais il blâme tout autant les excès de l'illuminisme. A ses yeux, « l'imagination est un Satan qui se travestit en ange de lumière[8] » ; nul ne doit s'écarter des deux révélations divines : la nature et la Bible[9]. Cette dernière fournit l'alphabet et la grammaire de l'autre[10]. Nous nous garderons d'admettre trop aisément des influences surnaturelles[11] : nous réprouverons l'alchimie et craindrons la sorcellerie ; nous appliquerons le magnétisme à la guérison des malades, mais nous considérerons comme une impiété de pénétrer grâce à lui les mystères de l'autre monde[12]. On imaginerait, lorsque Jung Stilling formule son credo, qu'il vulgarise simplement l'orthodoxie protestante[13] : il en garde l'hostilité contre la hiérarchie romaine et le monachisme, contre le culte des saints et des reliques,

1. Cf. dans ses *Lettres* toute une controverse avec Lavater à ce propos.

2. Jung Stilling, *Scenen aus dem Geisterreiche*, II, IV. *Œuvres*, II.

3. Ainsi le prince Galitzine, qui lui donne mille écus (Mme de Krüdener à Alexandre Stourdza, cité par Eynard, *Mme de Krüdener*, I, 304).

4. « Swedenborg n'était nullement un imposteur, mais un homme pieux et chrétien, qui peut cependant avoir été lui-même trompé de temps en temps » (Jung Stilling, *Theorie der Geisterkunde. Œuvres*, VI, 513). Cf. un passage analogue, *Scenen aus dem Geisterreiche*, *Œuvres*, II, 214.

5. Jung Stilling, *Theobald oder die Schwärmer. Œuvres*, VI, 10-11.

6. *Scenen aus dem Geisterreiche. Œuvres*, II, 68.

7. « Toute exégèse qui ne repose pas sur la Bible est une peste pour la science divine et la chrétienté ! » (*Scenen aus dem Geisterreiche. Œuvres*, II, 71).

8. *Heimweh. Œuvres*, IV, 277.

9. *Theorie der Geisterkunde. Œuvres*, VI, 614-615.

10. *Heimweh. Œuvres*, 59.

11. *Der graue Mann. Œuvres*, VII, 367.

12. *Heimweh. Œuvres*, V, 240-254; *Theorie der Geisterkunde. Œuvres*, VI, 596-603; *ibid.*, 475, 504. Jung Stilling ne manque pas d'invoquer à ce propos les *Aufschlüsse zur Magie* d'Eckartshausen.

13. Voici comme il résume sa croyance dans *Stillings Lehrjahre* : 1° Origine noble, mais chute de l'homme ; 2° chute antérieure de Satan, le tentateur ; 3° bons et mauvais esprits ; le Verbe, son Incarnation ; Jésus-Christ ; 4° la Rédemption ; 5° depuis ce moment, gouvernement du monde par Jésus-Christ, jusqu'à la fin des temps où il le remettra au Père ; 6° le Saint-Esprit. Cf. encore sa *Théodicée* (*Œuvres*, V, notamment, p. 762-770) ; sa *Theorie der Geisterkunde*, *Œuvres*, VI, 755 ; son *Heimweh*, *Œuvres*, IV, 15, etc.

contre la notion du Purgatoire[1]. Loin de favoriser un crypto-catholicisme, il loue la Réforme, tout en déplorant la décadence des Réformés[2]. Les Herrnhutes suffisent à son mysticisme[3]. Il n'aime pas les Roses-Croix[4]. Kirchberger déplore qu'il ne connaisse point les noces avec la Sophie divine, mais applaudit au bon travail qu'il accomplit en vue de l'avenir[5].

Car sa doctrine renferme tout au moins des germes d'ésotérisme : Mme de Krüdener y puisera le principe de son exaltation. Jung Stilling admet l'existence de mages, « qui savent utiliser les puissances physiques et morales pour leur sanctification propre et pour le bien général[6] ». Prenant toute la Bible à la lettre[7], il professe d'autre part la théorie des sens internes[8], et tient de Swedenborg celle des influx. Il voit les planètes peuplées d'êtres raisonnables, et réparties en divers cieux communicants[9]. Dans le soleil réside le Fils divin, ou tout au moins y faut-il voir « le reflet corporel de sa magnificence » : de sorte que « l'adoration du soleil est l'idolâtrie la plus excusable[10] ». Tous les astres servent d'instruments au pouvoir divin sur la terre[11] ; à leur action matérielle s'en joignent d'autres : Satan, prince des régions aériennes, les Anges, et les âmes défuntes peuvent influer sur nous. Ils nous inspirent en rêve des pressentiments[12], et même l'on peut dire que toutes nos pensées nous sont suggérées. Mais Jung Stilling applique surtout sa perspicacité à sonder notre avenir personnel et collectif.

Il repousse la métempsycose[13], comme la préexistence des âmes[14] : sa théorie du monde spirituel se calque sur celle de Swedenborg. Après la mort, nous allons spontanément à nos semblables, et nous nous groupons

1. Cf. entre autres *Siegesgeschichte* (*Œuvres*, III, 80-81) ; *Nachtrag zur Siegesgeschichte* (*Œuvres*. III, 567) ; *Heimweh* (*Œuvres*, V, 145) ; *Theorie der Geisterkunde* (*Œuvres*, VI, 449-450) ; *Verteidigung gegen Beschuldigungen* (*Œuvres*, IX, 652 *sqq.*).
2. *Heimweh. Œuvres*, IV, 839.
3. Il y voit le noyau de la Nouvelle Jérusalem, *Siegesgeschichte* (*Œuvres*, III, 280), et *Heimweh* (*Œuvres*, IV, 705-707).
4. Cf. *Heimweh. Œuvres*, IV, 175.
5. Kirchberger à Eckartshausen, 7 novembre 1797.
6. *Heimweh. Œuvres*, IV, 272.
7. *Heimweh. Œuvres*, V, 309.
8. Cf. Eynard, *Mme de Krüdener*, I, 175.
9. *Scenen aus dem Geisterreiche. Œuvres*, II, 215-216.
10. *Heimweh. Œuvres*, IV, 84.
11. *Theorie der Geisterkunde. Œuvres*, VI, 448.
12. *Ibid.*, VI, 536.
13. *Ibid.*, VI, 753.
14. *Théodicée. Œuvres*, V, 754.

en sociétés d'esprits[1]. Mais entre le ciel et l'enfer existe un monde intermédiaire : le Hadès[2] ; cette théorie vient du théosophe francfortois Frédéric Meyer[3], mais Jung Stilling lui donne une valeur insolite. Dans l'Hadès s'instruisent les âmes insuffisamment préparées ; elles expient leurs fautes légères, et se perfectionnent. Ce lieu mystique occupe l'espace entre le centre de la terre — où résident les démons — et le pur éther qu'habitent les bienheureux[4] :

> L'éther incommensurable, en marge de notre système cosmique, est l'élément des esprits ; ils y vivent et s'y meuvent. En particulier, l'atmosphère de notre terre jusqu'à son point central est, surtout la nuit, le séjour des anges déchus et des hommes morts dans l'impénitence. La Bible nomme cet espace Schoel et Hadès, c'est-à-dire demeure des morts.
>
> A l'avènement du règne du Seigneur, l'air sera purifié de tous les mauvais esprits ; ils seront rejetés dans le grand abîme, à l'intérieur de la terre.
>
> Lorsqu'un homme meurt, son âme se développe hors de son corps et s'éveille dans l'Hadès[5].

C'est proprement le lieu des âmes sensuelles ; elles éprouvent une longue et pénible nostalgie de la terre, tandis que les bons et les méchants gagnent immédiatement leur demeure définitive[6]. Elles peuvent apparaître — une fois sur mille : nous commettrions d'ailleurs un crime en les évoquant[7]. Mais, si l'on pèche grièvement en cherchant leur contact, demeurons tranquilles et forts lorsqu'il s'établit sans notre volonté[8]. Quant aux méchants, Dieu les damne sans recours[9] : mais il existe des degrés dans l'enfer comme au ciel, et leurs habitants les peuvent parcourir vers le haut ou le bas, suivant leurs mérites[10]. Tout se fixera lors de la fin du monde. Jung Stilling ne manque point d'échafauder quelques déductions à ce propos.

1. *Theorie der Geisterkunde. Œuvres*, VI, 658.
2. *Scenen aus dem Geisterreiche. Theorie der Geisterkunde. Œuvres*, VI, 447.
3. Cf. Muhlenbeck, *Sainte Alliance*, p. XIII. Lavater semble entrevoir quelque chose de semblable : il cause avec son frère, le 20 août 1791, « de l'état où parviennent après la mort ces âmes qui dans la vie ne furent bonnes ni mauvaises, mais faibles, puériles, longtemps malades... Peut-être deviennent-elles les élèves d'esprits plus sages à qui Dieu les confie, et qui les mènent doucement, graduellement, de vérité en vérité ». (*Handbibliothek*, 1791, V, 353.)
4. *Theorie der Geisterkunde. Œuvres*, VI, 510.
5. *Ibid.*, VI, 750-751.
6. *Ibid.*, VI, 752.
7. *Ibid.*, VI, 473, 511. *Scenen aus dem Geisterreiche.* Préface.
8. *Theorie der Geisterkunde. Œuvres*, VI, 553.
9. *Heimweh. Œuvres*, V, 78.
10. *Theorie der Geisterkunde. Œuvres*, VI, 658.

Il blâme les devins, mais ne condamne point l'étude rationnelle des prophéties bibliques[1]. Mme Guyon, Bengel le guident[2] : instruit par les avertissements que constituent les tremblements de terre et les catastrophes de l'heure présente[3], il se hasarde jusqu'à de grandes précisions. Il nous annonce une révolution turque[4], la prise de Rome au Pape, d'abord, et sa destruction ensuite[5] ; bien entendu, il juge proche la conversion des Juifs[6], sur laquelle on lui donne des renseignements étonnants :

> Il y a peu de temps, je reçus la visite d'un homme important, dont le père était émir en Syrie. Il me dit que son père appartenait à la société qui tenait ses assemblées à Jérusalem, sur la montagne du temple. Cette société n'est autre que le vieux Sanhédrin, qui jamais encore ne s'éteignit entièrement; il consiste en Juifs apparents qui, cependant, sont des chrétiens secrets, et n'attendent qu'un signe du Maître pour rassembler Israël des quatre vents et le ramener au Christ et dans sa patrie[7].

Quant à l'Antéchrist, il naîtra en France[8], et ce sera le dernier pape[9]. A vrai dire, les haines d'Jung Stilling l'empêchent d'y voir clair : il hésite si cet homme funeste fera partie des jacobins ou de l'Église catholique. La fondation d'une république universelle paraît bien devoir hâter son règne[10]. Ces choses arriveront dans peu de temps. L'Apocalypse indique que le jour peut surgir de 1800 à 1836[11] : puissions-nous le voir de nos yeux corporels ! Alors régneront les justes, et Satan sera lié pour mille ans : dernière épreuve, après laquelle Dieu prononcera sur lui. Jusqu'ici, l'ange du mal se peut racheter : mais il n'a fait qu'induire les hommes au crime ; s'il persiste une fois libéré, la sentence qui le frappe ne se révoquera plus[12]. Et son jugement signifiera la consommation des siècles.

1. *Verteidigung gegen Beschuldigungen*. *Œuvres*, XI, 652.
2. Jung Stilling à Herder, 7 mai 1780 (Bib. nationale de Berlin).
3. *Der christliche Menschenfreund*. *Œuvres*, X, 279.
4. *Siegesgeschichte*, ch. VII.
5. *Ibid.*, ch. XVII.
6. *Der graue Mann*. *Œuvres*, VIII, 569.
7. Jung Stilling à Hess, 28 décembre 1809. *Briefe*, 93. Nous reviendrons sur ces rumeurs millénaristes à propos de Joseph de Maistre.
8. *Heimweh*. *Œuvres*, IV, 841.
9. *Der graue Mann*. *Œuvres*, VIII, 575.
10. *Siegesgeschichte*. *Œuvres*, III, 374.
11. Jung Stilling à Lavater, 17 février 1800. *Briefe*, 54.
12. *Siegesgeschichte*. *Œuvres*, III, 437.

## XI

Une pareille vague de mysticisme déferle sur la haute littérature. C'est l'heure du romantisme allemand, « véritable *secte* » d'initiés, plus soucieux de philosophie que de style [1]. Nous aboutirions à des constatations identiques en étudiant l'Angleterre : de Coleridge à William Blake, un bon nombre de ses poètes hantent les temples secrets ; mais, jusque vers 1820, ils n'agissent pas en France de manière appréciable, tandis que la patrie de *Faust* atteint au comble de sa renommée. Il importe donc de jeter un coup d'œil sur les tendances qui triomphaient dans la poésie d'outre-Rhin, au moment où Mme de Staël en communique l'enthousiasme.

M. Spenlé, dans son étude sur Novalis, résume ce qu'elles ont de commun, et ce qu'elles empruntent aux doctrines occultes :

> Cette religiosité mystique du moyen âge, refoulée par le luthéranisme doctrinaire, continuait à germer silencieusement dans les profondeurs de l'âme allemande et, de temps à autre, elle poussait au grand jour des rejetons tout à fait imprévus... Avec les premiers romantiques, Novalis, Schleiermacher et, plus tard, Schelling, on peut dire que cette tradition secrète a de nouveau pénétré dans les couches supérieures de la vie religieuse et philosophique de l'Allemagne.
>
> Ce qui caractérisait généralement ces tendances mystiques, c'était l'annonciation d'une « nouvelle Église », d'un christianisme intégral ou catholicisme idéal, où devait s'opérer le rapprochement et la fusion de toutes les croyances religieuses du passé... La réforme de Luther devait être complétée par une seconde réforme, qui, au-dessus des confessions particulières, créerait une communion universelle et invisible des âmes religieuses [2].

Ce mouvement s'ébauchait dès la génération précédente : bornons-nous à rappeler le rayonnement de Lavater, et ses relations initiales avec Jacobi, Herder, Humboldt, Gœthe [3]. Mais, tandis que l'école de Weimar revient à des spéculations plus rationnelles et presque négatrices, de jeunes écrivains renouvellent sa première exaltation. « Fichte et Schelling prennent saint Jean pour le symbole de l'Église incessamment appelée à remplacer celle de saint Pierre [4]. » Le dernier surtout, par sa morale,

1. Spenlé, *Novalis*, 2.
2. *Ibid.*, 279.
3. Cf. sur Jacobi, Lavater, *Handbibliothek*, 1791, II, 36-37 ; sur Herder les ouvrages de Mlle Waser et de Guinaudeau ; sur Humboldt, une lettre de Campe à Lavater, 4 septembre 1789. Nous reparlerons de Gœthe.
4. Matter, *Saint-Martin*, 118.

rappelle le quiétisme, par sa métaphysique, le gnosticisme et les écoles néo-platoniciennes, à moins qu'il ne suggère « le demi-ourgos des brames » et « le grand pan des Égyptiens[1] ». Ballanche trouvera chez lui des confirmations de Boehme[2]. Kant lui-même, dont les théosophes abhorrent la critique dissolvante, donne prise à des interprétations mystiques. « Nous lui sommes redevables, écrit Eckartshausen, d'avoir prouvé... que, sans révélation, aucune connaissance de Dieu ni aucune doctrine sur l'âme n'étaient possibles[3] » : en attaquant la raison, il confirme le *fidéisme* des illuminés. Son *impératif catégorique* ravit les ennemis de « l'amour-propre[4] ». Mais nous ne nous étonnerons pas que les poètes, bien plus que les philosophes, adoptent les idées aventureuses des sectes occultes.

Par haine de l'irréligion, ils inclinent vers un catholicisme hostile à l'esprit d'analyse[5]. Plusieurs se convertiront avec fracas, après avoir franchi l'étape de la « tolérance » lavatérienne. Ainsi Stolberg, qui, d'autre part, entretient des fréquentations quiétistes[6] ; ainsi la princesse Galitzine[7]. Mais le type du romantique allemand, Novalis, s'arrête à mi-chemin. Il mérite qu'on l'étudie plus en détail, puisque sa mort prématurée lui vaut une auréole de Messie[8].

Fils de Morave[9], imbu d'alchimie et d'occultisme, il tient surtout de son hérédité une imagination morbide[10]. Les narcotiques l'exaspéreront encore[11], pendant que l'amour de sa défunte fiancée dégénère en un idéalisme inquiétant[12]. Si, d'une part, Novalis détourne cet amour de

1. Cf. les appréciations de Benjamin Constant, *Journal intime*, 9, 33, et de Soumet, *Scrupules de Mme de Staël*, 53-55.

2. Bredin à Ballanche, 27 janvier 1823.

3. Eckartshausen, *Nuée sur le sanctuaire*, 23. Cf. les appréciations de Wronski, celles des *Opuscules théosophiques*, 178 ; et le très vif éloge de Fabre d'Olivet, *Vers dorés de Pythagore*, 304.

4. Comparez-le aux formules de Law, *Voie de la science divine*, 11, ou mieux encore, à celle de Jung Stilling : « Nous ne devons pas... chercher la perfection pour devenir heureux, mais parce que c'est notre devoir essentiel » (*Scenen aus dem Geisterreiche. Œuvres*, II, 30).

5. Cf. Vierling, *Zacharias Werner*, p. VIII.

6. Brühl demande à un quiétiste de lui envoyer des livres (8 janvier 1794, document Bridel).

7. Cf. à son propos une lettre de Lavater à Catherine Stolberg, 31 juillet 1796. On trouvera une excellente vue d'ensemble sur cette époque dans *l'Allemagne religieuse* de Georges Goyau.

8. Cf. Lichtenberger, *Novalis*, 129-130.

9. Fait relevé par Mme de Staël, *Allemagne. Œuvres*, III, 504-505.

10. *Ibid.*, 10.

11. Spenlé, *Novalis*, 97.

12. *Ibid.*, 53.

ses fins naturelles, en le jugeant incompatible avec les lois de la chair, il en veut faire d'autre part le principe même de toutes choses. Religion et volupté se confondent[1]. Eckartshausen le confirmerait au besoin : « l'unification, voilà le grand secret de la nature... L'amour, telle est la grande loi de notre destinée[2]. » Nos passions nous mènent à Dieu :

O bien-aimée, le ciel t'a donnée à moi pour t'honorer. Je t'adore. Tu es la sainte qui portes mes vœux à Dieu, par qui Dieu se révèle à moi, par qui Dieu me donne la plénitude de son amour. Qu'est-ce que la religion, sinon l'entente infinie, l'union éternelle de deux cœurs aimants? Où deux êtres humains sont assemblés, Il est parmi eux[3].

L'union des sexes, châtiment universel, rétablit l'homogénéité première[4]. Le corps humain, cette forme sacrée, est le seul vrai temple de la Divinité[5]. On voit de quelles spéculations érotiques s'accompagne ici le mysticisme. Bien qu'altérées par un tempérament de poète et de malade, ce sont pourtant bien les doctrines essentielles des théosophes. Tout repose sur les correspondances, par lesquelles notre corps peut se dire un microcosme[6], et qui nous révèlent un monde supérieur derrière la matière « apparente[7] ». La science des nombres sera donc « la vie des dieux », la vraie « religion[8] ». Les catégories scolastiques s'y rattachent[9]. Nous ne reculerons pas devant des assimilations plus audacieuses : nous admettrons que le monde ne forme qu'un animal géant[10], et que les planètes sont animées[11]. Et nous déplorerons le desséchement de l'esprit humain ; les sciences naturelles, réduites à un catalogue, perdent leur sens général. « Jadis tout était apparition d'esprits, maintenant nous ne faisons que répéter ce que nous ne comprenons plus. La signification des hiéroglyphes manque. Nous vivons du fruit de temps meilleurs[12]. » Novalis reconstitue pourtant l'histoire du monde. Nous ne

1. *Novalis Schriften*, II, 264-265 ; cité par Spenlé, 290.
2. Eckartshausen, *Aufschlüsse zur Magie*, I, 16.
3. *Novalis Schriften*, I, 163. (*Henri d'Ofterdingen*).
4. Spenlé, *Novalis*, 292.
5. *Novalis Schriften*, II, 169.
6. *Ibid.*, III, 94. Spenlé, *Novalis*, 190.
7. Spenlé, *Novalis*, 187. « La matière est une apparente », dit le platonicien Joubert (*Pensées*, I, 165).
8. *Novalis Schriften*, II, 147.
9. *Ibid.*, II, 145.
10. *Ibid.*, II, 154.
11. Spenlé, *Novalis*, 215.
12. *Novalis Schriften*, III, 84.

saurions mieux résumer sa théorie qu'en nous appropriant les expressions de M. Lichtenberger :

> A l'origine, il y a le chaos, inconscient, amorphe, incohérent. Point de distinction entre l'esprit et le corps, point de séparation entre les individus... Puis, à la suite d'un cataclysme qui est pour l'univers l'analogue de ce que le péché originel a été pour l'homme, voici que l'unité primordiale se rompt... C'est le règne de l'illusion dualiste qui commence... Mais peu à peu la nature s'apaise. Elle aspire à la rédemption. L'homme apparaît... L'illusion dualiste se dissipe progressivement... Les distinctions élevées entre la nature et l'esprit, entre la réalité et la fiction, entre la loi et l'arbitraire, s'estompent, s'effacent. Le chaos renaît enfin, un chaos qui s'est compris lui-même, un chaos devenu conscient de ce qu'il est, de sa nature et de sa vie, un chaos qui est devenu « organique », qui s'est « élevé à la seconde puissance », qui sait qu'il est le déroulement libre d'un rêve de beauté [1].

Pour retrouver cette quiétude inorganique, pénétrons dans le royaume de la Nuit, détachons-nous de notre volonté, goûtons les délices de la Mort [2]. Sommes-nous autres que des esprits ? et ne recouvrerons-nous pas une essence meilleure en nous décorporisant [3] ? L'heure approche où nous en acquerrons la conviction. Peut-être le Christ se fera-t-il « pierre, plante, animal, élément », pour achever la rédemption de la Nature [4]. Le Messie des hommes deviendra le Médiateur de l'Univers [5]. Nous apprendrons l'art des « miracles », nous évoquerons les disparus, nous nous créerons un monde au lieu de subir la loi du nôtre : nous deviendrons « mages » et tout-puissants [6]. Et les espoirs immémoriaux des théosophes s'accompliront.

Peu ou prou, toute l'Allemagne littéraire les partage. Souvent ils se nuancent d'un épicurisme imprévu. Zacharias Werner, que nous retrouverons, achève l'identification de l'amour profane et sacré. Sur la scène, il propage l'illuminisme, et, bien que cette audace contriste l'austère Jung Stilling [7], elle vaut au dramaturge des amitiés princières [8]. Il dénonce

1. Lichtenberger, *Novalis*, 163-165.
2. *Ibid.*, 70. Spenlé, 12, 72.
3. *Novalis Schriften*, III, 275.
4. *Ibid.*, II, 157.
5. Lichtenberger, 171-172 ; Spenlé, 287.
6. Lichtenberger, *Novalis*, 139 ; Spenlé, 214. Un autre romantique allemand teinté de martinisme et que les Français goûtent fort, Schubert, exprime des idées analogues dans *la Symbolique du Rêve*, 244.
7. Il s'indigne surtout de voir mettre Luther sur les planches (*Der christliche Menschenfreund. Œuvres*, X, 289).
8. Après *les Fils de la Vallée*, il se lie intimement avec le landgrave de Hesse, Louis,

l'envahissement des loges par les idées révolutionnaires, et veut leur opposer une maçonnerie nouvelle [1]. La rupture entre théosophes et démocrates, outre-Rhin, s'opère en effet vers ce moment. Plus nous avancerons dans cette étude, plus elle s'accentuera : nous savons qu'elle se manifeste également en France. Oberlin [2], Jung Stilling, condamnent aussi les assemblées secrètes. « Il me paraît très dangereux d'y pénétrer, — écrit ce dernier, — dès lors que l'on ignore si le perfectionnement individuel n'y sert pas de prétexte à des entreprises périlleuses à la religion comme à l'État [3]. » Mais il oppose à leurs séductions l'image d'une confrérie idéale. Si les nations s'attachaient à la vraie religion, dit-il,

> Elles formeraient une préparation complète à la bourgeoisie du ciel. Mais ce grand but n'est point encore atteint, bien que l'on y travaille depuis la création du monde. Toutefois, de peur que se perdent cette idée et les principes de son exécution, les sages de tout temps se sont occupés à les entretenir et à les conserver comme des mystères sacrés. De là naquirent les célèbres Mystères des Anciens et toutes les sociétés secrètes jusqu'aujourd'hui. Mais l'incrédulité s'est répandue aussi jusqu'aujourd'hui; les sociétés secrètes sont devenues les pires ateliers d'irréligion, de désordre et de corruption. C'est pourquoi les sages d'Orient se sont rendus en Égypte et se sont unis avec la petite descendance authentique des vrais disciples du Seigneur, afin d'agir secrètement à distance sur toute l'humanité, et de préparer de hardis guerriers et de fidèles sujets au grand Être qui va venir... D'ici, de ces retraites paisibles des anciens prêtres d'Égypte, nous agissons sur toutes les nations par nos fidèles affiliés, afin de maintenir la solidité des trônes et des constitutions, et de répandre la vraie religion [4].

Où s'arrête ici la fiction? Jung Stilling cherchait vraiment à créer un contre-jacobinisme. C'est toujours le vieux programme de Wilhelmsbad : mais, au lieu de l'appliquer aux loges, on n'en conçoit plus la réalisation qu'après la destruction de la franc-maçonnerie. Frédéric Schlegel pense de même. Il veut être « le chef d'une religion nouvelle, note Benjamin Constant avec aigreur... En conséquence, il fait semblant de

frère de notre Charles de Hesse. (Z. Werner à Scheffner, 11 avril 1805. *Blätter für literarische Unterhaltung*, 10 octobre 1924, p. 1175.)

1. « Vos Templiers, dit un des sages de la Vallée, eux qui arrachent aux néophytes la consolation de leur foi traditionnelle... ont péché contre Dieu, contre la nature et contre nous. » A quoi Robert répond en affirmant un programme révolutionnaire : « Le palais splendide de la volonté générale, nous l'aurions bientôt bâti, dans quelques années, sur les ruines des despotismes. » (Werner, *Fils de la Vallée*, II, v, III. *Œuvres*, V, 197.)

2. Cf. Leenhardt, *Vie d'Oberlin*, 392.

3. Jung Stilling, *Theobald oder die Schwärmer*. *Œuvres*, VI, 368-372.

4. Jung Stilling, *Heimweh*. *Œuvres*, IV, 407-409.

cacher une partie de sa doctrine. C'est-à-dire qu'il montre tout et cache le reste[1] ». De fait, il ambitionne le rôle de l'apôtre saint Paul et reconnaît à Novalis « plus de talent pour faire un nouveau Christ[2] ». Gœthe même, le désabusé Gœthe, qui professe un spinozisme serein et raille ses épanchements de jeunesse, Gœthe déconcerte les sarcastiques Français qui le visitent. Comment ne se rappellerait-il pas qu'il buvait jadis les pieux enseignements de Mlle de Klettenberg ! Comment oublierait-il le monde étrange où s'était passée sa jeunesse, écrivant à Fleischbein[3], voyageant avec Lavater, et le quittant tout exprès pour rejoindre Jung Stilling[4] ! Sans doute il n'aime plus ces prêcheurs ; il leur lance, à l'occasion, des épigrammes acérées, mais d'autres rêveries le hantent, et *Faust* montre qu'il n'abandonne pas le goût des arcanes. Il se laisse bercer par les éloges du « pèlerin d'amour » Werner[5] ; Schelling l'attire, et, lorsqu'il expose ses théories à Benjamin Constant, ce dernier déplore « la bizarrerie » de son interlocuteur[6]. Gœthe ne se montre-t-il pas — abomination ! — favorable au catholicisme ?

J'ai, en effet, avec Gœthe une gêne dans toute conversation. Quel dommage que la philosophie mystique de l'Allemagne l'ait entraîné ! Il m'a avoué que le fond de cette philosophie était le spinozisme. Les mystiques de Schelling ont, en effet, une grande idée de Spinoza. Mais pourquoi vouloir allier à cela des idées religieuses ? Et, qui pire est, le catholicisme ? C'est, disent-ils, parce que le catholicisme est plus poétique. Et Gœthe dit : « J'aime mieux que le catholicisme me fasse du mal que si on m'empêchait de m'en servir pour rendre mes pièces plus intéressantes[7]. »

Ainsi l'illuminisme va de l'avant. Par sa poésie, par ses bizarreries même, il gagne l'Allemagne. Les plus fiers esprits le veulent utiliser. Il occupe les conversations des princes et des écrivains ; « le catholicisme transcendantal » redevient d'actualité ; « l'Église intérieure » se crée dans l'ombre ; vingt ans ont passé depuis Wilhelmsbad, et toujours des mains industrieuses reviennent à cette toile de Pénélope. Comment une telle constance n'impressionnerait-elle pas les nombreux Français qui, par

1. B. Constant, *Journal intime*, 82.
2. Lichtenberger, *Novalis*, 88-89.
3. Fleischbein à Klinckowström, 4 août 1773.
4. Gessner, *Lavater*, II, 138. Ce voyage se trouve narré fort différemment dans l'ouvrage de Gessner et dans les *Mémoires* de Gœthe. Voir aussi la correspondance des deux écrivains et la thèse de M. Guinaudeau.
5. Vierling, *Zacharias Werner*, ch. VII. Cf. plus loin le chapitre sur Mme de Staël.
6. B. Constant, *Journal intime*, 9 ventôse an XII, p. 13.
7. *Ibid.*, 3. (6 ventôse an XII).

goût ou nécessité, se dirigent vers les terres germaniques? Comment certains émigrés n'y trouveraient-ils pas du réconfort? Comment la troupe d'admirateurs qui suit la fille de Necker n'en retiendraient-ils pas des accents nouveaux? Luchet et Barruel écrivent en vain : l'illuminisme, après un temps d'arrêt, va se répandre de plus belle, aussitôt qu'un vent favorable en aura jeté les semences dans un sol propice.

CHAPITRE II

# Le comte Joseph de Maistre

I. Lectures de jeunesse et carrière maçonnique.
II. Le martiniste : ses relations avec Willermoz et le Philosophe Inconnu.
III. Expériences d'exil : la société martiniste de Saint-Pétersbourg; les projets apocalyptiques de Gustave IV; la Sainte-Alliance et le piétisme.
IV. L'adaptation catholique du martinisme. Unité du monde; symbolisme et spiritualisme; déchéance et réhabilitation.
V. Théocratie et révolution.
VI. Jugement définitif de Joseph de Maistre sur les Illuminés et des Illuminés sur Joseph de Maistre.

## I

Ce fut une surprise, lorsque M. Georges Goyau, puis M. Dermenghem, révélèrent « l'illuminisme de Joseph de Maistre ». Pourtant les contemporains s'en doutaient. Au lendemain de la mort du comte, le *Journal des Débats* lui reprochait de pareilles tendances [1] ; Eliphas Lévi, plus tard, devait souligner son attrait involontaire pour les « derniers sanctuaires de l'occultisme [2] » ; et, dès 1822, un opuscule martiniste utilisait ses aveux :

M. le comte de Maistre lui rend (à la doctrine théosophique) une justice éclatante dans l'ouvrage si important qui a couronné ses travaux : on peut assurer même, sans crainte de se tromper, que la solution de toutes les questions importantes, traitées dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg*..., est puisée dans les principes ou les écrits de M. de Saint-Martin. On est loin de penser au surplus, par cette assertion, porter atteinte à la réputation méritée de M. le comte de Maistre, dont l'ouvrage a excité une si vive sensation...; sans doute, il s'élèvera, de la foule, des amis de la vraie science, qui l'aideront à faire triompher la cause sacrée qu'il défend avec une éloquence égale à son immense érudition [3].

Nous verrons ce qu'il en faut rabattre : mais cette « érudition », en

1. *Journal des Débats*, 1er août 1822.
2. Eliphas Lévi, *Histoire de la Magie*, 5.
3. *Opuscules théosophiques*, 11-12.

matière de mysticisme, ne se peut nier. Lui-même en tirait gloire[1] : de telles études, au surplus, n'atténuent guère son orthodoxie et rehaussent son originalité. A chaque page nous en discernons la trace. Il insiste sur l'étendue et la minutie de ses enquêtes. « Je n'ai point parlé en l'air, je dis ce que je sais à fond, ce que j'ai vu, ce que j'ai lu : j'ai copié de ma main les papiers secrets et les instructions fondamentales de ces sociétés secrètes... J'ai fait les recherches les plus laborieuses pour savoir à quoi m'en tenir sur ce grand chapitre, et j'y ai gagné au moins de savoir de quoi je parle[2] ». « Je suis si fort pénétré des livres et des discours de ces hommes-là, poursuivra-t-il ailleurs, qu'il ne leur est pas possible de placer dans un écrit quelconque une syllabe que je ne reconnaisse[3]. »

Comment évaluer, même approximativement, l'abondance de ses lectures ? En plus des extraits qu'il reproduit en ses *Mélanges* inédits, jusqu'où s'étend sa curiosité ? Çà et là, des vestiges en transparaissent. Il cite Marsile Ficin[4] : c'est donc qu'il s'est informé des alchimistes de la Renaissance. Il tire aussi parti de Mme Guyon[5], et nous verrons que sans doute il en connut les disciples. Il étudie Charles Bonnet avec sympathie[6], et lui emprunte l'expression de « palingénésies politiques[7] ». Il mentionne Court de Gébelin, bien que sans aménité[8]. M. Dermenghem a retrouvé dans ses papiers des extraits de Boehme, de Swedenborg, d'Eckartshausen[9] ; lui-même nous explique la manière dont il les envisage : Plutarque, estime-t-il, feuilletait les ouvrages des premiers chrétiens « comme ceux de *Boehme*, de *Saint-Martin*, de *Dutoit*, d'*Eckartshausen*, etc., le sont de nos jours par ceux mêmes qui s'en moquent[10] ». Il parle de Zacharias Werner, mais de Werner converti, sans que l'on

1. Maint critique l'a relevé : citons Cogordan, *J. de Maistre*, 15-19, 40; Margerie, *J. de Maistre*, 431 ; Goyau, *Pensée religieuse de J. de Maistre*, 63 ; et tout Dermenghem. M. de Margerie s'indigne contre ce qu'il appelle une « accusation de plagiat » : elle serait absurde en effet ; mais s'ensuit-il que le comte n'ait subi aucune influence ? Il s'agit de le replacer dans son milieu. Ailleurs il est isolé ; parmi les illuminés, il occupe une place très originale et neuve, mais il a de nombreux interlocuteurs.

2. Joseph de Maistre au comte de Vallaise, 25 avril 1816. *Œuvres*, XIII, 330.

3. Joseph de Maistre au comte de Vallaise, janvier 1816. *Œuvres*, XIII, 220.

4. *Soirées*, II, note. *Œuvres*, IV, 131.

5. *Soirées*, X. *Œuvres*, V, 170.

6. *Considérations*. *Œuvres*, I, 40.

7. *Étude sur la souveraineté*. *Œuvres*, I, 547. A moins qu'il n'ait trouvé cette expression chez les alchimistes et les Roses-Croix...

8. *Soirées*, II, note. *Œuvres*, IV, 149. *Examen d'un écrit de J.-J. Rousseau*. *Œuvres*, VII, 548.

9. Dermenghem, 50-51.

10. J. de Maistre, *Sur les délais de la justice divine*. Préface. *Œuvres*, V, 367, note.

puisse conjecturer s'il en connaît le passé bizarre[1]. Longtemps, il espéra découvrir dans les loges la clef du véritable christianisme.

L'ésotérisme, sur ce point, déteint sur lui. Il sait que les Hébreux possédaient une doctrine secrète, une « interprétation des sens allégoriques... véritable et respectable cabale, dont la moderne n'est qu'une fille illégitime et contrefaite[2] ». De même, pense-t-il, « le Christianisme dans les premiers temps était une vraie initiation où l'on dévoilait une véritable magie blanche[3] » : ce ne sont point là des opinions de jeunesse, puisqu'elles se retrouvent dans les *Soirées*[4]. Pourquoi, dès lors, nier le sens allégorique des Écritures, et la possibilité de les mieux comprendre[5] ? Pourquoi ne point mettre à profit les ressources des sociétés occultes ? N'aboutiraient-elles pas à réunir les Églises[6] ? Et lorsqu'il le prévoit, Joseph de Maistre s'écarte-t-il des espérances d'un Willermoz ou d'un Prunelle de Lière ? Il sait bien que non, puisque ces hommes sont ses maîtres ou ses collègues.

Il appartint quinze ans aux ateliers maçonniques[7] : grand orateur de la Loge savoisienne des Trois Mortiers, il bataillera pour l'affranchir de celle de Turin[8]. Il figure parmi les quatre Grands Profès de Chambéry, les trois autres étant de Ville, Rivoire et Salteur[9] : c'est donc un de ces « arrière-maçons » que Barruel dépeint comme des infâmes, et qu'ignorent le commun des frères. Il ne manque point d'être invité par tous les Convents : celui des Philalèthes, le 18 octobre 1784, lui demande son avis[10]; il décline toute participation, et son refus parvient aux congressistes juste en même temps que celui de Saint-Martin[11]. Une telle attitude coïncide avec celle des nombreux mystiques qui refusent de modifier l'œuvre de Wilhelmsbad.

Ne s'était-il pas expliqué suffisamment à cette occasion ? Il avait

1. J. de Maistre à Mme Swetchine, 31 juillet 1815. *Œuvres*, XIII, 120.

2. J. de Maistre, *Soirées*, IX, note. *Œuvres*, V, 156. Qu'il connaisse aussi la Cabale moderne, on le voit par les notes que relève M. Dermenghem (p. 51), voire par ses allusions dans ses ouvrages imprimés : cf. entre autres *Œuvres*, VIII, 33.

3. Dermenghem, 69, 207.

4. *Soirées*, IX. *Œuvres*, V, 138.

5. Dermenghem, 195.

6. *Ibid.*, 72. Goyau, 34.

7. De 1774 à 1789 : cf. Vermale, *Franc-Maçonnerie savoisienne*, 21.

8. Descostes, *Joseph de Maistre avant la Révolution*, I, 230.

9. *Mémoire à Vignet des Étoles* (1793).

10. Dermenghem, 78.

11. Séance du 15 janvier 1785 : « Lecture d'une lettre du F.·. comte de Meistre, qui refuse, — du F.·. de Saint-Martin, qui refuse... » (*Monde maçonnique*, XIV, 110). Comment ce passage a-t-il échappé jusqu'ici à tous les critiques, y compris son éditeur ?

envoyé, le 18 juin 1782, son *Mémoire au duc de Brunswick*[1]. On y voit son assentiment à l'état d'esprit maçonnique. S'il écarte la légende templière ou celle des Supérieurs inconnus, il n'en admet pas moins, et même demande, que l'on n'exige des initiés du premier grade rien de plus que la religion naturelle[2]. Le serment de foi en l'Évangile de Saint-Jean lui paraît inutile[3]. On sait d'ailleurs qu'il propose de réduire à trois grades la hiérarchie occulte : le premier figurerait une sorte de vestibule où l'on éprouverait les néophytes ; le second s'occuperait de réunir les Églises et d'agir sur les gouvernements ; au troisième appartiendrait d'éclaircir la révélation, d'élaborer un christianisme transcendantal[4]. Mais Joseph de Maistre insiste peu sur ce dernier point : il envisage surtout le « grand œuvre » de la réunion des Églises[5]. Seules, pense-t-il, les sociétés secrètes la peuvent faire aboutir : qu'elles n'hésitent donc pas à se défendre ; si quelque puissance les traduit en justice, les frères n'auront point de scrupule à dissimuler ce qu'ils savent[6].

Le comte a donc cru sérieusement à la maçonnerie : il est faux de dire qu'il la considérait comme une « niaiserie[7] » ; plus tard seulement il la désigne ainsi, et l'on peut se demander dans quelle mesure il découvre sa pensée[8]. S'il abandonne les loges — à regret — il ne rompt point avec ses amis théosophes[9]. Dès lors — et peut-être auparavant — il projette de fixer son jugement par écrit. Son exil le prive d' « un amas énorme de recueils manuscrits » compilés dans ce but[10]. Pourtant, certaines découvertes modifieront quelque peu ses idées.

La hantise d'un complot maçonnique le laisse longtemps de glace. En 1793, il classait en trois groupes les loges d'Allemagne : « Les unes sont bonnes, les autres indifférentes, et les troisièmes mauvaises. Je dis *mauvaises* dans un sens tout différent de ce que vous pourriez imaginer,

1. Dermenghem, 74.
2. J. de Maistre, *la Franc-Maçonnerie*, 63-67.
3. *Ibid.*, 85. Cf. Goyau, 38.
4. *La Franc-Maçonnerie*, *passim*, résumé par Dermenghem, 68-69.
5. *La Franc-Maçonnerie*, 102.
6. *Ibid.*, 123.
7. Descostes, *J. de Maistre avant la Révolution*, I, 230, conclut ainsi, bien superficiellement.
8. On trouve cette expression de « niaiserie » dans une lettre à Vignet des Étoles, 9 décembre 1793 (*Œuvres*, IX, 59), où J. de Maistre force un peu la note, afin d'ôter à son correspondant toute inquiétude.
9. Dermenghem, 79.
10. D'après Sainte-Beuve, Joseph de Maistre « disait que les pages qu'il en aurait tirées auraient porté au double les développements donnés à certaines questions » des *Soirées de Saint-Pétersbourg*. (*Portraits littéraires*, II, 389.)

écrit-il à Vignet des Etoles. Il peut se faire aussi qu'il y en ait de politiquement mauvaises ; mais je n'en ai pas connaissance[1]. » La participation de certains initiés aux troubles révolutionnaires lui paraît tout individuelle[2]. Même fermeté dans sa réfutation de Barruel, qui lui permet de reconnaître l'insuffisance des sources auxquelles puisent de tels polémistes. Jamais, au surplus, il n'admettra de déviation politique due à la franc-maçonnerie ; il recommande au tzar de la tolérer ; toutefois, il en déplore l'individualisme religieux[3]. Vers 1810 surtout, il éprouve une crise de défiance. Il observe que l'emprisonnement de Pie VII coïncide avec « la résurrection de la franc-maçonnerie dans toute la France, et l'ouverture d'une loge à Rome » ; il dénonce Napoléon, « chef d'une grande société qui le mène[4] ». Il voit en Russie « ce que nous avons vu ailleurs, c'est-à-dire une force cachée qui trompe la souveraineté et la force de s'égorger de ses propres mains [5] » : mais cette « magie noire » se condense-t-elle en une secte ? Joseph de Maistre, qui l'a craint, se reprend, et tâtonne : il ne peut s'agir en tout cas de la maçonnerie pure et simple, du rite anglais à trois degrés[6] ; et quant aux autres rites, décidément non, ils ne paraissent « nullement prendre une couleur menaçante[7] ». Que ne peut-il s'en assurer ! Une loge de Moscou, précisément, l'invite : quelle « extrême envie » il éprouve de s'y rendre, et qu'il lui « coûte » de refuser ! Mais l'empereur Alexandre pourrait s'en irriter ; le comte ne veut pas risquer de lui déplaire[8]. Notons que les anathèmes ecclésiastiques n'influent en rien sur sa conduite : au surplus, la franc-maçonnerie ne comprendra-t-elle pas, en 1816 encore, de nombreux « prêtres ou religieux[9] » ?

## II

Il a profité de son passage dans les chapelles occultes pour lier con-

1. *Mémoire à Vignet des Étoles.*

2. Dermenghem, 95, exagère même en ajoutant que Joseph de Maistre admet « peut-être » la culpabilité de certains rites.

3. Ceci contre Dermenghem, 98, qui va trop loin en parlant de « conséquence logique de la déformation des esprits par le moule maçonnique ». C'est de l'Augustin Cochin, c'est du moderne, ce n'est pas du Joseph de Maistre. La seule « déformation » que redoute le comte est d'autre espèce, religieuse.

4. Joseph de Maistre au roi Victor-Emmanuel, décembre 1809. *Œuvres*, XI, 380.

5. Joseph de Maistre au roi Victor-Emmanuel, 1811. *Œuvres*, XII, 41.

6. *Quatrième chapitre sur la Russie* (1811). *Œuvres*, VIII, 325.

7. Joseph de Maistre au chevalier de Rossi, 7 décembre 1810. *Œuvres*, XI, 525.

8. Joseph de Maistre au chevalier de Rossi, 20 octobre 1810. *Œuvres*, XI, 472.

9. Cf. l'ouvrage antimaçonnique de Boissie, qui déclare à vrai dire que ces « prêtres ou religieux ont moins de piété que les autres » (*Esprit de la Franc-Maçonnerie dévoilé*, 15).

naissance avec leurs chefs. Sans doute espéra-t-il d'abord en obtenir une révélation supplémentaire. Les initiations antiques, songe-t-il, développaient les vérités entrevues par les sages : Platon, « préface humaine de l'Évangile[1] », « s'était adressé aux véritables sources des véritables traditions[2] » ; Sénèque et Plutarque les connurent également[3] ; partout nos dogmes essentiels subsistaient à l'état d'ébauche[4] ; on les révérait dans les mystères, dont le comte des *Soirées* prend la défense contre le Sénateur[5]. Mais ces collèges secrets se bornaient à l'enseignement du monothéisme : les modernes vont plus loin, par les hautes connaissances qu'ils apportent sur la déchéance et la réhabilitation[6]. Joseph de Maistre lit assidûment ce que ses instructeurs en développent.

Il connaît « *Martino Pasqualès*, qui vécut jadis assez longtemps en France, et qui mourut en Amérique il y a peut-être quarante ans[7] » : s'il en estropie le nom, du moins ne tombe-t-il pas dans les confusions qui l'assimilaient dès lors à Saint-Martin. Insistons sur ses relations avec Jean-Baptiste Willermoz. Elles expliquent la parenté des *Considérations sur la France* avec la *Lettre* du Philosophe inconnu *sur la Révolution*. Ceux qui la nient objectent le peu de temps qui s'est écoulé de l'un à l'autre ouvrage : ils oublient que tous deux procèdent de sources communes, et que l'esprit martiniste se répandit bien antérieurement. Joseph de Maistre s'intéressera fort au plus illustre des théosophes français, mais il est initié avant même que paraissent *les Erreurs et la Vérité*. Songeons que la propagande mystique s'exerce de bouche à bouche : on en trouve la trace dans sa correspondance avec Willermoz, en 1780, qui permet de conclure que, dès lors, il a fait deux fois le voyage de Lyon pour s'entretenir avec ce maître en science divine[8]. Y rencontra-t-il déjà Saint-Martin ? Il le vit, à coup sûr, en 1787, à Chambéry, lorsque le Philosophe inconnu se rendit en Italie. Plus tard, il contera cette entrevue, avec une ironie qui n'exclut pas la bienveillance :

> Il m'arriva jadis de passer une journée avec le fameux Saint-Martin, qui passait en Savoie pour se rendre en Italie. Quelqu'un lui ayant demandé depuis ce qu'il pensait de moi, il répondit : « C'est une excellente terre, mais qui n'a

1. Maistre cité par Dermenghem, 290.
2. *Du Pape*. *Œuvres*, III, 488.
3. Dermenghem, 122.
4. *Ibid.*, 288 *sqq.*
5. *Soirées*, VII. *Œuvres*, V, 57.
6. Joseph de Maistre, *Franc-Maçonnerie*, 76.
7. *Quatrième chapitre sur la Russie*. *Œuvres*, VIII, 327.
8. Dermenghem, 60.

pas reçu le premier coup de bêche. » Je ne sache pas, dès lors, que personne m'ait *labouré*; mais je n'en suis pas moins enchanté de savoir comment ces messieurs *labourent*. Au reste, quoique je ne sois qu'une *friche*, cependant, le bon Saint-Martin a eu la bonté de se souvenir de moi et de m'envoyer des compliments de loin [1].

Il se moque : mais son premier jugement confinait à l'enthousiasme. On sait avec quelle véhémence il fit à sa sœur, en 1790, l'apologie de l'*Homme de désir* : « Ce prophète te paraît tantôt sublime, tantôt hérétique, tantôt absurde. Le premier point ne souffre point de difficulté. Je te nie formellement le second, et je m'engage à soutenir son orthodoxie sur tous les points [2] » : quant à l'absurdité, ses réticences en donnent seules l'impression. Joseph de Maistre vante cet ouvrage « que tout le monde peut lire avec plaisir comme un chef-d'œuvre d'élégance [3] » ; plus tard, le comte des *Soirées* reprend l'expression même d' « homme de désir », qu'il applique à Fénelon [4]. Au moment de l'invasion française, « suspect et menacé, il garde assez de liberté d'esprit pour écrire le 21 (février 1793) : « J'achève la lecture de l'*Homme nouveau*, par M. de Saint-Martin [5]. » En 1797, il copie de sa main trois opuscules du théosophe d'Amboise : *les Voies de la sagesse*, les *Lois temporelles de la justice divine*, le *Traité des bénédictions* [6]. Son vocabulaire même porte la marque de cette influence persistante. Dans les Psaumes, il traduit *Domine virtutum* par *Dieu des esprits* [7], conformément au sens que prend ce mot de *vertu* dans les recueils ésotériques. A tout moment, des réminiscences du Philosophe Inconnu lui montent au cerveau, soit qu'il en cite une formule heureuse [8], ou qu'il évoque le souvenir de ses dissertations mythologiques [9]. Sans doute son attitude à l'égard du martinisme participe de son évolution générale en 1810 : il persifle également martinistes et théophilanthropes [10]. Il ne peut consentir à leur aversion

1. J. de Maistre au comte de Vallaise, 25 avril 1816. *Œuvres*, XIII, 331-332.
2. J. de Maistre à sa sœur Thérèse, 12 juillet 1790. *Œuvres*, IX, 9.
3. *Étude sur la souveraineté*. *Œuvres*, I, 442, note.
4. *Soirées*, VI. *Œuvres*, IV, 306.
5. Goyau, 75-76.
6. Dermenghem, 49.
7. *Soirées*, VII. *Œuvres*, V, 47.
8. « La prière est la respiration de l'âme, comme l'a dit, je crois, M. de Saint-Martin ». (Le sénateur des *Soirées*. *Œuvres*, IV, 211.)
9. Sur Isis : « *Je suis la fille aînée de Chronos*. Je n'ai rien à dire contre cette filiation, et M. de Saint-Martin, si on voulait l'écouter, en dirait de belles sur cet article. » (J. de Maistre à M. de Launay. *Œuvres*, X, 507).
10. *Pape*. *Œuvres*, II, 147.

pour toute autorité et hiérarchie sacerdotales [1] ; mais dans les *Soirées*, et dans les lettres de 1816 où se fixe définitivement sa pensée, il revient à l'indulgence : l'esprit de Wilhelmsbad, les vœux de « réunion », la piété sentimentale lui paraissent compenser, chez les mystiques protestants, l'insubordination religieuse :

Cette secte peut être utile dans les pays séparés de l'Église, parce qu'elle maintient le sentiment religieux, accoutume l'esprit au dogme, le soustrait à l'action délétère de la Réforme qui n'a plus de bornes et le prépare pour la réunion. Je me rappelle même souvent avec la plus profonde satisfaction que, parmi les illuminés protestants que j'ai connus en assez grand nombre, je n'ai jamais rencontré une certaine aigreur... au contraire, je n'ai trouvé chez eux que bonté, douceur et piété même, j'entends à leur manière. Ce n'est pas en vain, je l'espère, qu'ils s'abreuvent dans l'esprit de saint François de Sales, de Fénelon, de sainte Thérèse; Mme Guyon même, qu'ils savent par cœur, ne leur sera pas inutile. Néanmoins, malgré ces avantages, ou pour mieux dire, malgré ces compensations, l'illuminisme n'est pas moins mortel sous l'empire de notre Église..., en ce qu'il anéantit fondamentalement l'autorité qui est cependant la base de notre système [2].

Il s'en tient là. « J'en suis demeuré à l'Église catholique romaine, non sans cependant avoir acquis, dans la fréquentation des illuminés martinistes et l'étude de leurs doctrines, une foule d'idées dont j'ai fait mon profit [3]. » Il s'obstine dans les espoirs qu'exprimait le *Mémoire au duc de Brunswick* : mais désormais, il juge prudent de ne favoriser le martinisme qu'en dehors des pays catholiques. C'est que, dans ses voyages, il a rencontré d'autres formes d'illuminisme : si l'expérience qu'il acquiert stimule sa bienveillance envers ses anciens coreligionnaires, il n'en discerne pas moins le ridicule et le danger de certaines exaltations.

1. *Soirées*, XI. *Œuvres*, V, 249.

2. *Ibid.*, V, 251-252. Cf. tout ce onzième entretien des *Soirées*, *le Quatrième chapitre sur la Russie*, et la lettre au comte de Vallaise, janvier 1816 (*Œuvres*, XIII, 219-220.) Dès 1793, il songe de l'utilisation de la théosophie en terre protestante :

« Il est aussi sûr qu'extraordinaire que dans le moment où le scepticisme paraît avoir éteint dans toute l'Europe les vérités religieuses, il s'élève de tous côtés des sociétés qui n'ont d'autre but et d'autre occupation que l'étude de la religion.

« Une autre chose fort extraordinaire et non moins vraie, c'est que dans toute l'Allemagne protestante, une foule de ces spéculateurs penchent au catholicisme, en sorte que dans ces contrées, on accuse un homme de *catholicisme* comme on accuse un homme parmi nous d'être *esprit fort*. Le fameux Lavater de Zurich composa, il y a quelques années, une hymne à Jésus-Christ en vers allemands admirables, qui fit un très grand bruit en Allemagne, parce qu'elle fut trouvée entièrement catholique » (*Mémoire à Vignet des Étoles*).

3. Margerie, 431, commenté par Dermenghem, 107.

## III

Les premiers cercles pieux qu'il rencontre hors de France lui rappellent cependant ceux où s'était écoulée sa jeunesse : bien des indices laissent croire que, de passage à Lausanne, il y dut fréquenter les quiétistes vaudois. N'y rencontrait-il pas d'autres exilés, d'autres catholiques, tel ce comte de Divonne, que l'exil devait aussi porter jusqu'en Russie ? Les allusions fréquentes de l'auteur des *Soirées* à Mme Guyon, la mention qu'il accorde à certains commentaires de Saint-Georges de Marsais [1] donnent libre cours à nos conjectures, et lui-même ne cèle point ses rapports avec « un illuminé du premier ordre » qui d'ailleurs ne le persuade guère :

> Vous me faites beaucoup trop d'honneur, mon cher comte — écrivait-il à Blacas — en croyant que je pourrais influer sur quelques déterminations, dans le pays où vous êtes... Cependant, comme un illuminé de premier ordre m'a dit en Suisse, l'an de grâce 1797, en me regardant avec des yeux uniques, et avec l'assurance que j'aurais si je vous disais que je vous estime : *Et vous, Monsieur le Comte, vous irez en Angleterre pour cette affaire*, me voici tout résigné en attendant l'accomplissement de cette belle prophétie dont j'ai ri souvent avec mes amis [2].

Il trouve partout des mystiques. En Russie, l'Église se décompose : au rascolnisme des campagnes fait pendant l'illuminisme des salons [3]. Swedenborg inspire Yeloguine et Nowikoff ; Saint-Martin nourrit l'intelligence de Pletcheieff et de Tourgueneff [4] ; Kachelof sert d'intermédiaire entre Lavater et le Philosophe Inconnu, dont il lit assidûment les ouvrages [5]. Toute la société polie suit leur exemple. Le comte de Brühl, ami de Corberon, correspondant des illuminés d'Avignon et des quiétistes, commet l'imprudence de prêter son exemplaire de la *Philosophie Divine* : on se l'arrache ; il passe de main en main ; qu'on en fasse venir trois autres [6] ! Les sociétés bibliques naissent et grandissent sous les auspices

1. Par exemple aux *robes de peau* d'Adam et d'Ève (Saint-Georges de Marsais, *Genèse*, 205).

2. J. de Maistre à Blacas, 3 juillet 1811. Ernest Daudet, *J. de Maistre et Blacas*, 129. Il peut s'agir du comte de Divonne, qui séjourna maintes fois à Lausanne vers cette époque, en compagnie de la princesse Razoumofski. A moins que ce ne soit le swedenborgien Bousie, négociant à Londres, dont ses notes mentionnent le passage en Suisse.

3. *Pape. Œuvres*, II, 458.

4. Cf. Eynard, *Vie de Mme de Krüdener*, II, 344-345.

5. Correspondance de Kachelof avec Lavater.

6. Le comte de Brühl à un quiétiste inconnu, 6 février 1798 (documents Bridel).

de la théosophie[1]. Les adeptes « fourmillent à Saint-Pétersbourg et à Moscou[2] » ; Joseph de Maistre en connaît un « nombre infini[3] ». Les voyant pencher vers le catholicisme, sa rigueur s'atténue un peu : ne trouvera-t-il pas dans leurs rangs sa plus illlustre convertie ?

Ce sont, en effet, des idées toutes mystiques qui se débattent autour de Mme Swetchine. Stourdza, frère de son amie intime et secrétaire de l'empereur Alexandre, se dévoue à la doctrine de Jung Stilling[4]. Il plaît ainsi « dans une ville où ce système gagne tous les jours[5] ». Les Tourguenieff et l'historien Karamzine, ami de Lavater, appartiennent au même milieu[6] : l'on s'entretient d'Azaïs et de son livre des *Compensations*[7] ; surtout, on vénère Saint-Martin. Trente ans après, Mme Swetchine conservera l'habitude de le citer : elle aime ses vives reparties en faveur du spiritualisme[8] ; cependant, le catholicisme qu'elle adopte l'amène à des jugements plutôt durs. Entendons-la commenter les *Pensées* du Philosophe Inconnu :

> Plusieurs d'entre elles m'ont paru élevées, intérieures et profondes, vraies, par conséquent... Néanmoins.., on croit quelquefois traverser comme des couches d'erreur... on sent qu'elles n'ont pas été dictées par la piété pure et simple, mais par une théosophie toujours un peu glorieuse. Aussi c'est Saint-Martin qui a trouvé Dieu et non pas Dieu qui a visité Saint-Martin... L'orgueil perce jusque dans son effroi de la corruption[9].

Ne réflète-t-elle pas, avec plus de rigueur, l'opinion finale du comte de Maistre ? Elle admet les correspondances du monde moral et physique : « celui-ci n'est que la manifestation de l'autre, l'étui qui en conserve toutes les formes, et qui en a pris tous les contours » ; elle accepterait

1. Eynard, *loc. cit.* Un autre illuminé, Oberlin, fondait en même temps des sociétés bibliques en Alsace (Leenhardt, *Vie d'Oberlin*, 379). On sait que J. de Maistre les détestait pour leurs tendances protestantes.

2. *Quatrième chapitre sur la Russie. Œuvres*, VIII, 330.

3. J. de Maistre au comte de Vallaise, janvier 1816. *Œuvres*, XIII, 221.

4. Muhlenbeck, *Sainte-Alliance*, 194.

5. Saint-Pétersbourg, encore en 1817 ! J. de Maistre au P. Rozaven, 4 mai 1817. *Œuvres*, XIV, 96.

6. Falloux, *Mme Swetchine*, I, 57, 62. En physionomie, dit Mme Swetchine, je suis « disciple de Lavater, purement d'instinct » (Falloux, I, 142). Karamzine est un des introducteurs de la franc-maçonnerie en Russie ; sa correspondance avec Lavater a été publiée par les soins de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg.

7. Mme Swetchine l'envoie à Roxandre Stourdza (*Lettres*, I, 17).

8. *Lettres*, I, 185, 200. « Ah ! que je comprends bien Saint-Martin dans sa colère, quand il entendait dire : l'autre vie, et qu'il reprenait brusquement : il n'y en a qu'une » (18 août 1837).

9. Mme Swetchine à Louis Moreau, 8 octobre 1837. *Lettres*, I, 84.

donc les bases de l'occultisme, mais refuse de croire que l'on puisse « avoir la clef du grand livre, et surtout qu'une vérité religieuse de plus puisse être ajoutée à l'ensemble des vérités révélées[1] ». Peut-être même le souvenir de l'Église orthodoxe fige-t-il son intransigeance, car enfin, Rome consent à promulguer de nouveaux dogmes[2]. Elle goûte cependant l'*Homme de désir*, mais y trouve de la froideur :

C'est un très beau poème dont la scène est dans la région des nuages. En le lisant, il semble qu'on voit la terre de ce même point de vue dont l'aigle la découvre du plus haut des airs; mais cet ouvrage ouvre-t-il l'âme aux impressions vraiment célestes? la pénètre-t-il d'amour? Je crois que non. Parlant davantage à l'imagination qu'à la sensibilité, il élève l'esprit et touche peu le cœur. Voilà, du moins, l'effet qu'il produit sur moi et que me produit tout ce qui, en fait de langage religieux, n'a point la simplicité antique de l'Évangile, son adorable sagesse d'expression. Trop oser sent toujours l'humain, et ce n'est pas ainsi que l'esprit divin inspire[3].

Imaginez ses conversations avec Joseph de Maistre, où se mêle parfois un vieil ami, le comte de Divonne[4] ; non seulement la pente de leur esprit, mais tout ce qu'ils voient les ramène à leur sujet favori : les progrès du martinisme en Russie. Ils baignent dans cette atmosphère. Et de peser le pour et le contre, et de regretter l'aversion des illuminés pour toute hiérarchie, et de saluer, pourtant, avec joie, ces prodromes de l'union des Églises. Et de s'intéresser aux théosophes d'Allemagne; Mme Swetchine se plaît à Baader : « Lors même que l'on craint l'esprit de système dans ces matières où la moindre erreur peut devenir dangereuse, il y a un charme tout particulier attaché à la nature même de ces méditations qui sont la preuve la plus sensible de la spiritualité de la meilleure partie de nous-mêmes[5]. » Mais sa bienveillance n'exclut pas des réserves; dès avant sa conversion, elle se rencontre avec l'auteur des *Soirées* :

Mon opinion sur les théosophes d'Allemagne est dans un état qui ferait frémir d'indignation et de crainte tous les orthodoxes. On peut faire beaucoup de chemin dans un champ si vaste, et j'ai toujours trouvé assez simple qu'en respectant les bases, les uns s'occupent à ôter quelques briques qui leur

1. Falloux, *Mme Swetchine*, I, 148.

2. Sans doute il faut que ces dogmes découlent implicitement des vérités déjà reconnues; la tradition doit les consacrer; mais cela même, Mme Swetchine l'admet-elle?

3. Falloux, *Mme Swetchine*, I, 139-140.

4. Mme Swetchine en déplore la perte, dans une lettre au vicomte de Melun, 26 juin 1838 (*Lettres*, I, 180).

5. Mme Swetchine, *Lettres*, 16 avril 1815 (I, 143-144).

paraissent inutiles, et que les autres en ajoutent, pourvu que le luxe de ceux-ci n'aille pas braver le ciel par une seconde tour de Babel. Je me sens fort indulgente, quoique j'aie toujours trouvé, après y avoir bien pensé, qu'il valait mieux suivre la religion dans toute sa simplicité et n'en point faire une science dont les plus habiles zélateurs ne sont pas toujours les chrétiens les plus attachés à ces préceptes qui dirigent l'action en s'identifiant avec elle. Lorsqu'on se perd dans les abstractions et dans les élans de l'amour divin, il est bien rare que l'orgueil, dans le partage, coure risque de mourir d'inanition[1].

Admirable poste d'observation que Saint-Pétersbourg ! Le regard de J. de Maistre plonge dans le monde occulte d'outre-Rhin. Ne parlons pas ici de la secte de Weishaupt, sinon pour faire observer qu'à elle seule se rapportent les invectives du comte, lorsqu'il maudit « l'exécrable illuminé[2] ». Il insiste sur la différence entre « ces hommes coupables » et le « disciple vertueux de Saint-Martin[3] » ; il juge « difficile d'abuser davantage des termes et de confondre des choses plus disparates[4] ». Ira-t-il jamais, dans ses attaques, aussi loin qu'un Jung Stilling[5] ? Mais Jung Stilling lui-même lui présente un piétisme assez différent de son ancienne doctrine martiniste.

Labzine en avait traduit l'œuvre en russe[6] : et « quelques personnes de la connaissance » du comte de Maistre « sont fort ébranlées par ces livres allemands[7] ». Il les lit, et s'en moque : nous le voyons « terminer, à la sueur de son front, la lecture d'un commentaire allemand sur l'Apocalypse, qui est un mortel *in-octavo*[8] ». Il hausse les épaules devant ces prophéties antiromaines. L'étrange force du préjugé ! songe-t-il ; et qu'il est bizarre de voir le même homme, adversaire du Purgatoire, admettre « *un lieu d'expiation* ou un *état intermédiaire*, peut-être même des *stations* ; qui sait ? sans se croire le moins du monde ridicule[9] ». Mais

1. Falloux, *Mme Swetchine*, I, 135-136; cité par Turquan, *la Baronne de Krüdener*, 248-249.

2. Cette expression se trouve dans une lettre de 1811 (*Œuvres*, XII, 126); cf. aussi le *Quatrième chapitre sur la Russie*. *Œuvres*, VIII, 331. Faute de bien distinguer entre les deux sens du mot « illuminé », M. Georges Goyau n'évite pas une certaine confusion (*op. cit.*, ch. IX).

3. *Soirées*, XI. *Œuvres*, V, 228.

4. *Quatrième chapitre sur la Russie*. *Œuvres*, VIII, 325.

5. Cf. toute l'œuvre de ce dernier, notamment *Der graue Mann*. *Œuvres*, VII, 386.

6. Cf. Eynard, *Vie de Mme de Krüdener*, II, 344-345.

7. J. de Maistre au roi Victor Emmanuel, décembre 1809. *Œuvres*, XI, 377-378.

8. J. de Maistre au chevalier de Rossi, 17 septembre 1809. *Œuvres*, XI, 308-309. Cf. des railleries analogues dans *les Soirées*, VI. *Œuvres*, IV, 318.

9. *Soirées*, VIII. *Œuvres*, V, 90. « Vous ne dites rien, *mon cher sénateur?* ajoute le *comte*. Je continue. » L'incidence est caractéristique, puisque le *sénateur* joue dans ces dialogues le rôle d'un théosophe.

il lui faut bien reconnaître l'influence de ces rêveries jusque sur des têtes couronnées.

Les révolutions suédoises achèvent de l'instruire. Nous savons combien de fantômes hantaient Gustave III et le duc de Sudermanie. Ce mysticisme, inné dans leur famille, puisqu'il remonte au moins à Charles XI[1], se traduit par une nouvelle explosion au cours de l'année 1809. Gustave IV, nourri de visions par son père et son oncle, lit fiévreusement l'Apocalypse : Jung Stilling l'éclaire ; il pressent la chute de l'Antéchrist, du colosse napoléonien, que lui, roi de Suède, doit abattre[2]. Et de projeter, au grand effroi de son peuple, une croisade contre l'Empereur. « Comment excuser son illuminisme et son apocalypse ? s'exclame Joseph de Maistre. Un roi, d'ailleurs, qui désespère de sa nation et déplaît à tout le monde, n'a-t-il pas tort en cela même[3] ? » Ce jeune prince lui paraît un jouet aux mains des sociétés secrètes ; et c'est à lui qu'il songe, lorsque, pour définir le rôle d'arbitre qu'il destine à la Papauté, nous le voyons rédiger une pétition « hypothétique » d'États généraux contre leur souverain :

> Livré aux fantômes de l'illuminisme, c'est dans l'*Apocalypse* qu'il étudie la politique ; et il en est venu à croire qu'il est désigné dans ce livre comme le personnage extraordinaire destiné à renverser le géant qui ébranle aujourd'hui tous les trônes de l'Europe ; le nom qui le distingue parmi les rois est moins flatteur pour son oreille que celui qu'il accepte en s'affiliant aux sociétés secrètes ; c'est ce dernier nom qui paraît au bas de ses actes, et les armes de son auguste famille ont fait place au burlesque écusson des *frères*[4].

Coup d'État : le duc de Sudermanie, vieil ambitieux, remplace son neveu sur le trône de Suède ; le souverain déchu, mais incorrigible, se flatte des projets les plus extravagants. Il se rend en Suisse, attiré « par des illuminés qu'il espère y trouver[5] » : il songe à fonder un Ordre des Chevaliers Noirs ; à leur tête, il va se rendre en Palestine à la rencontre du Christ-Roi[6]. Déjà, sous l'influence de Jung Stilling, des communes entières, dans les domaines des princes de Hesse, vendent « toutes leurs

1. On connaît sa *vision* sanglante, que Mérimée a racontée. J. de Maistre, le 4 mai 1809, la narre à Victor-Emmanuel, et conclut : « Votre Majesté croira ce qu'elle juge à propos : il est toujours vrai que, dans les circonstances actuelles, cette sorcellerie est piquante » (*Œuvres*, XI, 261).

2. J. de Maistre au chevalier de Rossi, 17 septembre 1809. *Œuvres*, XI, 308-309.

3. J. de Maistré à Blacas, 20 août 1811. E. Daudet, *J. de Maistre et Blacas*, 121.

4. *Pape*, II, XI. *Œuvres*, II, 297-298.

5. J. de Maistre au chevalier de Rossi, 17 septembre 1809 (*Œuvres*, XI, 310) ; au roi, décembre 1809 (*Œuvres*, VI, 376).

6. Muhlenbeck, *Sainte-Alliance*, 96-97.

propriétés, pour aller s'établir aux pieds du Caucase, dans l'attente du retour des Juifs à Jérusalem, afin de se réunir plus promptement à eux et d'avoir part aux bénédictions qui leur sont promises[1] ». Joseph de Maistre considère toute cette équipée avec un ahurissement mêlé d'ironie et de pitié ; s'il reporte ses regards vers Stockholm, le spectacle qu'offre le nouveau monarque semble également invraisemblable : Charles XIII n'a rien de plus pressé que de fonder un Ordre civil maçonnique[2]. « Il manquait cela à la collection des folies de notre siècle, s'exclame le comte ; voilà un roi qui crée un Ordre maçonnique, et le roi destitué qui cachette avec un signe maçonnique, et signe en maçon. On croit lire des fables[3]... » C'est bien autre chose, lorsque, dans la Sainte-Alliance, notre ambassadeur reconnaît un pacte européen fondé sur l'esprit même de Wilhelmsbad :

> Une grande révolution religieuse est inévitable en France, et déjà même elle est fort avancée : c'est ce que n'ignore aucun des hommes qui s'occupent de certaines recherches. La déclaration, dont j'ai l'honneur de vous parler, est une phase de cette révolution... L'esprit qui l'a dictée n'est ni catholique, ni grec, ni protestant; c'est un esprit particulier que j'étudie depuis trente ans, mais dont le portrait tiendrait trop de place; il me suffit de dire qu'il est aussi bon, dans les communions séparées, que mauvais chez nous. C'est lui qui doit fondre les métaux; ensuite, on jettera la statue[4].

On remarquera l'indulgence relative de ces appréciations : en effet, à ce moment, l'illuminisme affecte une couleur théocratique. Sans doute « c'est toujours la grande chimère du christianisme universel, et de l'indifférence à l'égard des communions chrétiennes regardées toutes comme également bonnes[5] » ; Joseph de Maistre n'ignore pas les intrigues féminines autour du tsar Alexandre[6] : mais l'espérance efface décidément la crainte ; Dieu, qui mène tout, saura faire servir l'illuminisme à la cause de l'unité chrétienne. Que le roi de Sardaigne donne son adhésion au nouveau pacte[7] : lui-même, Joseph de Maistre, ne redoute pas, lorsqu'il le juge possible, d'utiliser les enseignements occultes.

1. Eynard, *Vie de Mme de Krüdener*, I, 319. On se rappelle les propos tenus à Jung Stilling par un émir au sujet de la survivance du Sanhédrin : voir au chapitre des *Survivances*.
2. Bésuchet, *Franc-Maçonnerie*, II, 58.
3. J. de Maistre au roi Victor-Emmanuel, 1811 (*Œuvres*, XII, 26).
4. J. de Maistre au comte de Vallaise, octobre 1815 (*Œuvres*, XIII, 163-164).
5. J. de Maistre au comte de Vallaise, 22 décembre 1816. *Œuvres*, XIV, 4.
6. J. de Maistre au comte de Vallaise, janvier 1816. *Œuvres*, XIII, 222.
7. *Ibid.*, XIII, 291.

## IV

« Ce monde est un système de choses invisibles manifestées visiblement[1] » : l'auteur des *Soirées* adopte cette parole de saint Paul, dont les théosophes usaient et souvent abusaient jusqu'à bâtir sur elle un un symbolisme universel. Leurs hypothèses n'effraient point le comte : il juge que la vérité déborde nos formules dogmatiques; les premiers chrétiens eussent regardé comme un crime de l'énoncer dans son ensemble[2] ; « il existe de mystérieuses lois, qu'il n'est pas bon de divulguer, qu'il faut couvrir d'un silence religieux et révérer *comme un mystère*[3] ». Joseph de Maistre, à la suite des martinistes, étudiera donc les merveilles de la Parole[4] : puisque tout se répond, il vénérera les *nombres* et les *noms*. Car « Dieu nous a donné le nombre, et c'est par le nombre qu'il se révèle à nous ». « Je ne crois qu'au nombre, dit le comte des *Soirées* ; c'est le signe, c'est la voix, c'est la parole de l'intelligence ; et comme il est partout, je le vois partout[5]. » L'univers entier reflète la Trinité[6]. Il est d'autres combinaisons sacrées, ainsi le Saint Nom, le Tétragrammaton, commun à Dieu chez les Romains et dans la Judée[7]. De tels arcanes proviennent de l'unité cosmique, principe général que célèbrent les philosophes, et qui nous embarrasse quelque peu lorsque nous voulons sauvegarder l'indépendance du moi[8]. Le panthéisme exagère et corrompt cette grande notion d'harmonie.

1. *Soirées*, X. *Œuvres*, V, 178.

2. J. de Maistre, *Principe générateur*. *Œuvres*, I, 250. Cf. Dermenghem, 314 *sqq*.

3. *Soirées*, I, note. *Œuvres*, IV, 56. Et J. de Maistre cite à l'appui Saint-Martin, Newton et Milton.

4. *Soirées*, II. *Œuvres*, IV, 87. Bien que cette expression de « Parole » ne fasse que transcrire le mot « Verbe », λόγος, elle est particulièrement chère aux martinistes.

5. *Soirées*, VIII. *Œuvres*, V, 94, 103. Notons que ces phrases sont mises dans la bouche du « Comte » : nous le citons de préférence au sénateur, puisque l'on nie que ce dernier représente absolument la pensée de Maistre. Aucun doute n'est possible ici.

6. Encore un propos du comte : « Souvenez-vous, Monsieur le Sénateur, de ce que vous me dîtes un jour, d'après vos amples recueils sur le nombre *trois* en particulier : il est écrit dans les astres, sur la terre ; dans l'intelligence de l'homme, dans son corps ; dans la fable, dans l'Évangile, dans le Talmud, dans les Védas, dans toutes les cérémonies religieuses, antiques ou modernes, légitimes ou illégitimes, aspersions, ablutions, invocations, exorcismes, charmes, magie noire ou blanche ; dans les mystères de la cabale, de la théurgie, de l'alchimie, de toutes les sociétés secrètes... en un mot, dans tout ce qui existe. On dira, peut-être, *c'est le hasard* : allons donc ! » (*Soirées*, VIII, *Œuvres*, V, 97.) Cf. les développements analogues du livre des *Erreurs et de la Vérité*.

7. J. de Maistre, *Soirées*, I. *Œuvres*, IV, 24, 52. M. Dermenghem a relevé d'autres allusions au Tétragrammaton dans les notes inédites du comte (Dermenghem, p. 176).

8. *Soirées*, X. *Œuvres*, V, 170-172. C'est le sénateur qui parle.

Sans y tomber, Joseph de Maistre adopte le spiritualisme absolu des martinistes. « Le monde physique n'est qu'une image ou, si vous voulez, une répétition du monde spirituel : et l'on peut étudier l'un dans l'autre alternativement [1]. » Bien plus, « tout a été fait *par* et *pour* l'intelligence. La matière même, à proprement parler, n'existe pas indépendamment de l'intelligence [2] ». Dès lors, toutes les sciences naturelles, voire la chimie, doivent tenir compte des phénomènes de l'esprit [3]. Sachons qu'il existe des êtres supérieurs, affranchis des liens de la chair [4]. « Nul doute que nous ne puissions être nous-mêmes environnés, touchés, pressés, par des actions et des agents d'un ordre supérieur dont nous n'avons d'autre connaissance que celle qui se rapporte à notre situation actuelle... J'ai lu des millions de plaisanteries sur l'ignorance des anciens *qui voyaient des esprits partout* : il me semble que nous sommes beaucoup plus sots, nous qui n'en voyons nulle part [5]. » Les uns guident les astres, et nous nous expliquons que les anciens adorèrent ceux-ci [6] ; d'ailleurs, des créatures pensantes habitent chaque système planétaire [7]. D'autres inspirent les prophètes [8]. Nous pouvons consentir à plus d'une tradition païenne :

> Il est bien vrai que chaque homme a son génie *conducteur* et *initiateur*, qui le guide à travers les mystères de la vie.
>
> Il est bien vrai que les nations et les villes ont des *patrons* et qu'en général Jupiter exerce une infinité de choses en ce monde par l'intermédiaire des génies.
>
> Il est bien vrai que les éléments mêmes, qui sont des empires, sont présidés, comme les empires, par certaines *divinités* [9].

Pourquoi même exclurions-nous l'activité des âmes désincarnées ou l'existence d'esprits intermédiaires [10] ? « Il est démontré que les traditions antiques sont toutes vraies; que le Paganisme entier n'est qu'un système de vérités corrompues et déplacées [11]. » La même religion, celle

1. J. de Maistre à Bonald, 1er décembre 1814. *Œuvres*, XII, 466.
2. J. de Maistre à l'amiral Tchitchagoff, 6 mai 1810. *Œuvres*, XI, 450.
3. Cf. Dermenghem, 135.
4. *Pape*. *Œuvres*, II, 537.
5. *Soirées*, V. *Œuvres*. IV, 254. C'est le sénateur qui parle.
6. *Soirées*, XI, notes. *Œuvres*, V, 273-274.
7. *Eclaircissement sur les sacrifices*. *Œuvres*, V, 353.
8. *Soirées*, XI. *Œuvres*, V, 232. C'est le sénateur qui parle.
9. *Eclaircissement sur les sacrifices*. *Œuvres*, V, 339-345.
10. Cf. sur le premier point *Œuvres*, VIII, 234, et sur tous deux, Dermenghem, 160.
11. *Soirées*, XI. *Œuvres*, V, 239. C'est le sénateur qui parle.

que nos premiers pères reçurent du Créateur, se ramifie chez tous les peuples[1]. Ne craignons pas d'adopter « un polythéisme raisonné[2] ». Reconnaissons un Dieu suprême, mais sans nier qu'il y ait « plusieurs *dieux* et plusieurs *seigneurs*, tant dans le ciel que sur la terre, et que nous devions aspirer à l'amitié et à la faveur de ces *dieux*[3] ». Le catholicisme explique et rectifie la mythologie gréco-romaine :

> C'est dans le Panthéon que le paganisme est rectifié et ramené au système primitif, dont il n'était qu'une corruption visible. Le nom de Dieu, sans doute, est exclusif et incommunicable; cependant, il y a plusieurs dieux dans le ciel et sur la terre. Il y a des intelligences, des natures meilleures, des hommes divinisés. Les dieux du christianisme sont les saints. Autour de Dieu se rassemblent tous les dieux, pour le servir à la place et dans l'ordre qui leur sont assignés[4].

Les pythagoriciens de l'Empire, voire Fabre d'Olivet, pousseront-ils leur polythéisme beaucoup plus loin? Ils admettent aussi la subordination des dieux, l'existence de dieux rebelles; ils savent que le mal naquit de cette révolte. Car « nul agent libre ne peut contrarier les plans du Créateur, sans attirer, dans la sphère de son activité, des maux proportionnés à la grandeur de l'attentat[5] ». Tout s'explique par la chute originelle. Dès lors, « il y a deux principes, dogme aussi ancien que la dégradation de l'homme. L'erreur consiste à les croire égaux : c'est le manichéisme[6] ». A l'action succède la réaction; la force compressive lutte contre la force expansive. Elles « se combattent sans relâche dans l'univers. Il n'y a rien de bon que le mal ne souille et n'altère, il n'y a rien de mal que le bien ne comprime et n'attaque, en poussant sans cesse vers un état plus parfait[7] ». Le mal tend à la division, le bien à l'unité[8]. Malheureusement, le premier règne en Europe depuis trois siècles : « c'est lui qui nie tout, qui ébranle tout, qui *proteste* contre

1. Dermenghem, 292 *sqq*.
2. J. de Maistre, note de 1805, citée par Dermenghem, 160.
3. *Eclaircissement sur les sacrifices*. *Œuvres*, V, 335.
4. *Pape*. *Œuvres*, II, 541. On trouvera dans *l'Amérique* d'André Chénier un passage analogue : « Il n'est qu'un Dieu suprême, créateur et conservateur éternel... Les âmes des héros, des anges... sont dieux après lui. Les hommes aujourd'hui ne leur donnent pas ce nom. Mais la poésie est indépendante et libre; elle abonde en un langage hardi et nouveau; et sa belle bouche ne se condamne pas à répéter servilement les expressions des hommes » (*Œuvres poétiques*, 426). Rappelons les affinités de Chénier avec certains « néo-païens ».
5. *Considérations sur la France*. *Œuvres*, I, 123.
6. *Sur la chronologie bliblique*. *Œuvres*, VIII, 108. Cf. Dermenghem, 184, 163-164.
7. *Principe générateur*. *Œuvres*, I, 277.
8. *Soirées*, X. *Œuvres*, V, 162. C'est le sénateur qui parle.

tout : sur son front d'airain, il est écrit *non*[1] ! » Et l'homme, qui s'abandonne à lui, tombe de déchéance en déchéance : sa première faute le soumit à la dualité des sexes[2] ; il expiera les autres par le sang, puisque c'est la vie, principe moyen entre le corps et l'esprit, qui le rend coupable[3]. En outre, « la note tonique du système de notre création ayant baissé, toutes les autres ont baissé proportionnellement, suivant les règles de l'harmonie. Tous les êtres gémissent et tendent, avec douleur, vers un autre ordre de choses[4] ». Joseph de Maistre s'en tient sur ce point aux indications de la sagesse antique.

Volontiers il se tourne vers les peuples d'Asie, plus intuitifs, et qui jouiront peut-être encore de spectacles « refusés au génie ergoteur de l'Europe[5] ». Il consulte « Pythagore, Platon, les philosophes et les initiés[6] » : tous attestent le crime primitif ; peu s'en faut qu'il ne les suive sur d'autres points, et n'admette, par exemple, la préexistence des âmes[7]. Il se persuade que les premiers hommes « furent des hommes merveilleux, et que des êtres d'un ordre supérieur daignaient les favoriser des plus précieuses communications » ; ils possédaient la science divine et l'art magique : privilèges redoutables, dont ils abusèrent. En vain, les initiés murmurèrent leurs secrets dans les temples : leurs connaissances disparurent enfin, lorsqu'elles ne purent « plus servir qu'à brûler[8] ». Elles avaient induit plusieurs générations à des actes coupables : leur descendance en fut dégradée ; « c'est un péché originel du second ordre, mais qui nous représente, quoique imparfaitement, le premier. De là viennent les sauvages[9] ». Xavier de Maistre, lisant de tels passages, leur reprochait d'imiter Saint-Martin[10] : sans doute songeait-il à certains versets de l'*Homme de désir* :

1. *Soirées*, VI. *Œuvres*, IV, 373. C'est le comte qui parle.

2. Il réfute Barruel à ce propos en s'autorisant de saint Paul (*Réfutation de Barruel*, 1805). Cf. d'autres textes chez Dermenghem, 223.

3. *Eclaircissement sur les sacrifices*. *Œuvres*, V, 294-297.

4. *Considérations*. *Œuvres*, I, 39-40.

5. *Soirées*, II. *Œuvres*, IV, 79. Ce passage, et tous ceux qui suivent, si voisins de la pensée martiniste, sont placés, notons-le, dans la bouche du comte. — 6. *Ibid.*, IV, 98.

7. Citons le texte précis : « Il y a des règles de *fausse position*... Prenons... l'opinion de la préexistence des âmes... Vous voyez... le parti qu'on peut tirer de la préexistence pour une foule d'explications intéressantes ; je vous déclare néanmoins expressément que je ne prétends point adopter ce système. S'il n'est pas vrai, il y a une autre solution que j'ignore, et que Dieu a jugé à propos de refuser à notre curiosité » (*Soirées*, X. *Œuvres*, V, 206).

8. *Soirées*, II. *Œuvres*, IV, 74-75.

9. *Ibid.*, IV, 62. Tout cela dans la bouche du comte.

10. Berthier, *X. de Maistre*, 246. Joseph se contentait de répondre à son frère : « Il suffit de donner à ces choses une couleur de doute. »

L'esprit de l'homme est-il affaibli?... Il semble n'avoir pas même la force de commettre des crimes importants.

Les anciens peuples étaient horriblement corrompus; leur force s'étendait depuis les enfers jusqu'aux cieux.

Aussi les puissances célestes se mettaient en mouvement. Dieu agitait les racines et les colonnes de la nature. Il ordonnait aux cieux de couvrir la face de la terre. Il mettait à découvert les fondements du monde.

Quand les pouvoirs criminels des peuples ont commencé à s'affaiblir, les vengeances célestes se sont également apaisées [1].

De nos jours même, songe le comte, chacune de nos fautes se paye. « Nulle maladie ne saurait avoir une cause matérielle [2]. » L'effusion du sang surtout, à la fois expiatrice et rédemptrice, résulte de notre déchéance ; « c'est un de ces maux qui entrent dans un état de choses où tout est violent et contre nature, et qui produisent des compensations [3] ». Saint-Martin et le fondateur même de la secte, Martines de Pasqually, le pressentaient [4]. Mais le spectacle de la révolution mûrit les idées de Joseph de Maistre. Il y reconnaît une Providence qui dirige et fonde l'expiation : il s'incline devant l'immuable théocratie ; sur ce point encore, il se rencontre avec de nombreux illuminés, et les souvenirs de sa jeunesse mystique ne lui sont pas inutiles.

## V

On pourrait dire, en un certain sens, que toute la philosophie de Joseph de Maistre se rattache à cette idée du gouvernement divin. Il le révère dans le passé, lorsqu'à l'origine du monde, le Créateur instruisit ses enfants des vérités traditionnelles ; il le salue à l'heure présente où la Providence nous mène ; il en escompte l'avènement visible dans l'avenir. Toutes les religions lui paraissent descendre d'une source commune ; toutes les vérités nous furent révélées avec le langage ; car « Dieu

1. Saint-Martin, *Homme de désir*, 111.

2. *Soirées*, I. *Œuvres*, IV, 42. C'est encore le comte qui formule cette opinion ; on la retrouve chez Oberlin.

3. *Considérations sur la France. Œuvres*, I, 35.

4. Nous avons cité plus haut de nombreux passages significatifs. Voici comme le Philosophe Inconnu raccorde les idées d'expiation et de faute originelle : « La postérité humaine est si bien destinée à expier pour le premier homme, ou pour son père, que dans le monde même nous portons les taches de nos proches, tant au moral qu'au temporel » (*Œuvres posthumes*, I, 220). Et voici l'avis de Martines de Pasqually : du crime primitif naquit « la division, qui a régné depuis, et qui régnera probablement jusqu'à la fin parmi les hommes : état de guerre et de dissension, dans lequel Adam a plongé toute sa postérité ». (*Réintégration*, 134).

seul a droit de donner un *nom*[1] » ; « toute langue humaine est *apprise* et jamais *inventée*[2] » ; Joseph de Maistre le dit avec Bonald, et cette théorie, à cette époque, ne peut venir que des illuminés. Saint-Martin n'y insistait-il pas ? n'associait-il pas, dès lors, la filiation des langues et celle des constitutions politiques ? « Les hommes ne créent pas plus leurs langues qu'ils ne créent leurs gouvernements ; les circonstances diverses, bonnes et mauvaises, de la roue du temps sont les moyens qui font procéder les langues et les gouvernements par des progressions successives[3]. » Les croyances des autres peuples nous aideront à comprendre la nôtre. Car bien des choses y demeurent mystérieuses : un sceau ferme nos livres sacrés ; le sénateur martiniste des *Soirées* presse vivement à ce sujet son « ami le Romain » : « Dites-moi, je vous prie, en conscience, comprenez-vous le premier chapitre de la *Genèse* ? Comprenez-vous *l'Apocalypse* et le Cantique des cantiques ? L'Ecclésiaste ne vous cause-t-il aucune peine[4] ? » Jadis le frère *a Floribus* en eût convenu sans difficulté :

> Tout est mystère dans les deux Testaments, et les élus de l'une et l'autre loi n'étaient que de vrais initiés. Il faut donc interroger cette vénérable antiquité et lui demander comment elle entendait les allégories sacrées. Qui peut douter que ces sortes de recherches ne nous fournissent des armes victorieuses contre les écrivains modernes qui s'obstinent à ne voir dans l'Écriture que le sens littéral[5] ?

Maintenant le comte se tait : du moins juge-t-il fort utile de scruter les analogies entre les diverses religions[6]. Il pense, d'ailleurs, que toute institution durable, même de nos jours, suppose le concours de la Divinité[7]. Gardons-nous de mépriser la croyance universelle « que le temps du sommeil est favorable aux communications divines[8] » : les oracles ne mentent pas ; nous avons des droits sur l'avenir, et nous possédons « des moyens de l'atteindre, au moins dans de certaines circonstances[9] ». Méditons aussi sur les événements contemporains, qui nous prouvent la sollicitude de l'Éternel.

La révolution captive Joseph de Maistre : il y voit, comme beaucoup

1. *Principe générateur*. *Œuvres*, I, 290.
2. *Ibid.*, I, 287.
3. Saint-Martin, *Esprit des choses*, II, 239.
4. *Soirées*, XI. *Œuvres*, V, 229.
5. J. de Maistre, *Franc-Maçonnerie*, 106.
6. *Soirées*, X. *Œuvres*, V, 207.
7. *Considérations sur la France*. *Œuvres*, I, 57.
8. *Soirées*, VII. *Œuvres*, V, 61-62. C'est le sénateur qui parle.
9. *Soirées*, XI. *Œuvres*, V, 233.

de mystiques, une œuvre à la fois divine et démoniaque. Il la juge « tout aussi merveilleuse, dans son genre, que la fructification instantanée d'un arbre au mois de janvier[1] ». Lavater raisonnait tout de même[2]. Les catastrophes imprévues et vertigineuses, guerres et Terreurs, paraissent « une véritable magie[3] » ; l'émigré, l'ami de l'ordre monarchique, dira même « une magie noire[4] ». Il approuverait les anathèmes de Cazotte :

> Si la France n'était pas une petite partie du globe, on pourrait croire à la fin du monde : car ce royaume est décidément gouverné *par la bête* ; c'est-à-dire, déchiré, ravagé, foulé aux pieds par ce qu'on peut imaginer de plus stupide et de plus atroce ; *mais la vilaine trouve enfin à qui parler et on va la jeter dans le puits*[5].

Bien d'autres jugeaient la révolution « satanique » et « mauvaise radicalement[6] ». « Tout s'avance à grands pas, écrivait Dutoit-Membrini, le commencement de *l'abomination de la désolation* est déjà dans le sanctuaire[7]. » Et Lavater : « Le mystère d'iniquité commence, dès maintenant, à agir visiblement. J'ai encore des motifs particuliers de supposer que bientôt des monstruosités affreuses se produiront, et qu'une immense puissance des ténèbres va régner avec un bras de fer[8]. »

Mais Joseph de Maistre trouve un réconfort dans la toute-puissance même de la Révolution. Il devine qu'au-dessus des violences de « l'Ennemi » plane une force providentielle. Dieu laisse agir cette flamme, afin que les métaux fusionnent en un amalgame resplendissant :

> La première condition d'une révolution décrétée, c'est que tout ce qui pouvait la prévenir n'existe pas, et que rien ne réussisse à ceux qui veulent l'empêcher. Mais jamais l'ordre n'est plus visible, jamais la Providence n'est plus palpable que lorsque l'action supérieure se substitue à celle de l'homme et agit toute seule ; c'est ce que nous voyons en ce moment[9].

1. *Considérations sur la France. Œuvres*, I, 2.
2. « Comme philosophe... je vénère la Révolution. Dieu voulait qu'elle fût irrésistible, comme tout ce que veut le Tout-Puissant... Je considère la Révolution... de même que la Passion du Christ, comme l'œuvre du Diable et de Dieu » (Lavater, *Œuvres posthumes*, I, 298-299). Notons aussi que le swedenborgien Reuterholm lui demandait, en 1794, de l'entretenir « des voies salutaires de la Providence » (Reuterholm à Lavater, 20 mai 1794).
3. *Soirées*, VII. *Œuvres*, V, 35. Ceci dans le discours sur la guerre, que Joseph de Maistre place, notons-le, dans la bouche du sénateur.
4. *Considérations sur la France. Œuvres*, I, 19.
5. Cazotte à Pouteau, 8 mai 1792.
6. *Considérations sur la France. Œuvres*, I, 50-53.
7. Dutoit, *Philosophie divine*, I, 116, note.
8. Lavater à Charles de Bade, 29 décembre 1792.
9. *Considérations sur la France. Œuvres*, I, 4.

« Les Jacobins n'étaient que les instruments d'une force qui en savait plus qu'eux. Ils n'ont pas fait de faute dans leur carrière révolutionnaire, par la raison que le flûteur de Vaucanson ne fit jamais de notes fausses[1]. » Ils étaient agis, dirait un martiniste. Dieu les prépose à l'expiation de nos crimes :

> Jamais la divinité ne s'était montrée d'une manière aussi claire dans aucun événement humain. Si elle emploie les instruments les plus vils, c'est qu'elle punit pour régénérer[2].

Sans doute, nous sommes loin des enthousiasmes d'un Pontard[3] : et pourtant ne traduisent-ils pas le même état d'esprit? Républicains et monarchistes admirent les arrêts d'une « Justice supérieure[4] ». « Tout est l'ouvrage du ciel, songeait Cazotte, et il a encore son coup à frapper, sans quoi, il n'y aurait rien de fait... Nous avions tous péché; nous avons tous été châtiés[5]. » La Révolution, dit Jung Stilling, c'est l'accomplissement des vengeances divines par le moyen de scélérats[6]. Voit-on sourdre de toutes parts cette théorie de l'expiation rédemptrice, dont s'emparera Joseph de Maistre? épiant ces rumeurs éparses et confuses, il va bâtir un système admirable de cohérence, à la lumière de la tradition catholique. Les objections mêmes qu'il se représente, d'autres les prévoyaient : Saint-Martin lui enseigne à ne pas s'émouvoir du sort des victimes innocentes : leurs malheurs ne prouvent rien contre la Providence[7]; mais que surtout l'on ne craigne pas de châtier les criminels : c'est leur rendre service, en leur évitant les supplices de l'autre monde[8]. Lorsqu'il songe aux bienfaits possibles de la Révolution, Joseph de Maistre y voit, d'abord, un avertissement aux monarques :

1. *Considérations sur la France*, I, 6. — 2. *Ibid.*, I, 7.

3. Les accents de Pontard rappellent parfois singulièrement Joseph de Maistre. « Révolution sublime! s'extasiait-il, tu ne peux pas être l'ouvrage des hommes; la destruction de l'égoïsme, ce reptile corrupteur de toute société et de la vraie religion, est l'œuvre du principe commun du grand tout » (*Journal prophétique*, III, 247).

4. C'est l'expression d'un correspondant de Bergasse, 20 décembre 1799. *Nicolas Bergasse...*, 211.

5. Cazotte, *Correspondance*. *Œuvres*, I, p. LXI.

6. Jung Stilling, *Siegesgeschichte*, XVI. *Œuvres*, III.

7. Cf. Saint-Martin, *Œuvres posthumes*, I, 88; et J. de Maistre : « Il y a des innocents, sans doute, parmi les malheureux, mais il y en a bien moins qu'on ne l'imagine communément » (*Considérations*. *Œuvres*, I, 8). Notons que les dates empêchent d'admettre une influence quelconque de l'un de nos auteurs sur l'autre : il s'agit plutôt d'un accord spontané, fruit d'une éducation commune.

8. Conseils de Cazotte à Louis XVI : « Il doit être en garde contre un de ses penchants : c'est la clémence. Le royaume, souillé partout de crimes, ne peut être purifié que par le

Je me confirme tous les jours plus, dans mon opinion que c'est fait de la monarchie absolue, et je penche à croire que le monarque qui voudra sauver sa puissance fera bien d'en sacrifier une portion; ou pour mieux dire, d'en restreindre légalement les abus. Les succès prodigieux des Français, la pente générale de l'Europe vers le gouvernement mixte, les fautes de la monarchie à un moment où elle devrait se servir de tous ses moyens, l'impéritie ou la corruption des meneurs, même de notre côté, sont des circonstances arrangées d'une manière si extraordinaire, que j'y vois un arrêt de la Providence[1].

Puis il s'agissait d'émonder le clergé de France : « Les richesses, le luxe et la pente générale des esprits vers le relâchement avaient fait décliner ce grand corps[2] » ; l'auteur du *Ministère de l'Homme esprit*, revenu de sa crise d'anticléricalisme, adoptera tout justement ces conclusions des *Considérations sur la France*. Et par là se prépare l'union des Églises : les nations protestantes admirent la vertu des prêtres émigrés : « S'il se fait un changement heureux sur ce point, ou il n'y a plus d'analogie, plus d'induction, plus d'art de conjecturer, ou c'est la France qui est appelée à le produire[3]. » Remarquons, en passant, l'usage « théosophique » que fait le comte du raisonnement par analogie : de fait, « nulle part plus qu'ici n'apparaît le caractère mystique de la pensée maistrienne, et l'influence de ses initiateurs illuminés[4] ».

Certains commentateurs en sont même gênés et s'efforcent d'obscurcir sa pensée. Comment, l'intransigeant apôtre du catholicisme admet une troisième révélation ! Contre toute vraisemblance, M. de Margerie se croit « en présence d'une prophétie de l'illuminisme, exposée par un ami de la secte à son plus constant et plus irréconciliable adversaire[5] » ! Mais ceux qui raisonnent sans parti pris ne peuvent s'y tromper. Durant le second tiers du dix-neuvième siècle, tandis que les saint-simoniens et d'autres mystiques se réclamaient de ces hypothèses maistriennes, Ballanche s'en courrouçait, et le pieux Ozanam se croyait obligé de les lui pardonner[6]. Sainte-Beuve en tirait parti pour le séparer des « prophètes

sang... le plus grand bonheur qui puisse arriver à un criminel est d'être supplicié sur la terre, parce qu'on ne paie pas deux fois » (Cazotte à Pouteau, Fête-Dieu, 1792).

1. J. de Maistre à Vignet des Étoles, 22 août 1794. *Œuvres*, IX, 74.

2. *Considérations sur la France*. *Œuvres*, I, 21-22.

3. *Ibid.*, I, 23-24.

4. Dermenghem, 322.

5. Margerie, *J. de Maistre*, 345.

6. Cf. pour les mystiques le passage significatif de Blot-Lequesne en 1845 : « Faut-il croire avec de Maistre que les grandes révélations mosaïque et chrétienne, que Dieu a placées sur la route de l'humanité comme des phares lumineux destinés à éclairer sa marche, commencent à pâlir, et que nous sommes à la veille d'une révélation nouvelle? » (*Examen du*

du passé[1] ». « L'auteur des *Soirées*, concluait plus tard Ferraz, a bien eu l'idée d'une nouvelle unité religieuse, distincte de l'unité catholique, sans lui être opposée[2]. » C'est la vérité même : pourtant il faut noter des nuances ; on a trop étudié Joseph de Maistre indépendamment de la chronologie. Sur ce point comme sur d'autres, il part du martinisme, s'en éloigne vers 1810, pour s'en rapprocher de nouveau quelque peu vers la fin de sa vie.

En 1796, il adopte les espérances des initiés, presque sans réserves. Le christianisme, songe-t-il, va se renouveler. Déjà le nouvel ordre germe en secret. Bien que son épanouissement doive nous surprendre, il se prépare dès à présent :

> Il me semble que tout vrai philosophe doit opter entre ces deux hypothèses, ou qu'il va se former une nouvelle religion, ou que le christianisme sera rajeuni de quelque manière extraordinaire...
>
> Cette conjecture ne sera repoussée dédaigneusement que par ces hommes à courte vue, qui ne croient possible que ce qu'ils voient. Quel homme de l'antiquité eût pu prévoir le christianisme ? et quel homme, étranger à cette religion, eût pu, dans ses commencements, en prévoir le succès ? Comment savons-nous qu'une grande révolution morale n'est pas commencée[3] ?

En 1799, il précise encore : « Par une première révélation, Dieu concentre la vérité dans une petite nation. Par une seconde, Jérusalem s'agrandit. Cependant elle est toujours *au milieu des nations*. Le complément de l'œuvre amènera une troisième manifestation[4]. » Mais ces espoirs changent de forme dans *le Pape*. Il ne trouve rien que de jeune dans le

*système thalysien*, 9). Ballanche oppose à Joseph de Maistre une autre conception de l'ère future : « M. de Maistre attend un siècle nouveau, une nouvelle révélation : il ne sait donc pas que le christianisme a tout dit ! Moi aussi, je crois à une ère nouvelle, mais cette ère est commencée. Le siècle attendu existe déjà. Les choses parlent un langage qui est aussi une révélation de Dieu » (*Palingénésie sociale*, I, 329). Cf. les appréciations d'Ozanam dans ses *Œuvres*, VIII, 87-88.

1. « M. de Maistre était-il donc un pur catholique du passé ? Ne se rattachait-il par aucune vue, par aucun éclair, à ce christianisme futur dont M. de Chateaubriand lui-même, en ses derniers écrits, semble ne pas répudier la venue, dont M. Ballanche a semblé, dès l'abord, ouïr et répéter avec douceur les vagues échos ?.., S'il n'y a rien de nouveau en lui, comment se fait-il que, sur ses drapeaux, la plus novatrice des sectes religieuses de notre âge ait pu inscrire à son heure tant de paroles prophétiques, à lui empruntées, pour manifeste et pour devise ? » (Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, II, 443.) Notons que Sainte-Beuve, à cette époque, se plaît au martinisme.

2. Ferraz, *Philosophie en France au XIX^e siècle*, 61.

3. *Considérations sur la France*. *Œuvres*, I, 61.

4. Notes inédites citées par Dermenghem, 322.

christianisme [1] : cependant « nous touchons à la plus grande des époques religieuses [2] », celle où les Églises dissidentes retourneront à l'unité romaine : ce « sera une époque sacrée dans les fastes du genre humain [3] ». Il n'est plus question de nouveaux dogmes : toutefois, « pour amuser la curiosité du lecteur », Joseph de Maistre ne se tient pas de mentionner « les idées apocalyptiques de l'illustre Bonnet qui regardait l'état actuel du catholicisme comme le passage à un autre ordre de choses, infiniment supérieur, et qui ne se fera pas même beaucoup attendre. Ces idées reposent aujourd'hui dans une foule de têtes, elles appartiennent à l'histoire de l'esprit humain [4] ». Par la bouche du sénateur des *Soirées*, nous en connaîtrons l'expression définitive.

On nie que le sénateur représente la pensée même de Joseph de Maistre : nous verrons bientôt ce qu'il en faut penser en général ; sur ce point de la « troisième révélation », l'identité paraît hors de doute. Le *Comte* n'approuve-t-il pas son interlocuteur [5] ? et l'auteur de ces dialogues n'en endosse-t-il pas la responsabilité, lorsqu'il les annonce à Bonald [6] ? Comme les martinistes, comme les cagliostriens, comme tous les mystiques, il juge qu' « une nouvelle manifestation se prépare [7] ». Le Sénateur en énumère les symptômes :

> Il a plu à Dieu, tantôt de laisser parler l'homme comme il voulait, suivant les idées régnantes à telle époque, et tantôt de cacher, sous des formes en apparence simples et quelques fois grossières, de hauts mystères qui ne sont pas faits pour tous les yeux; et, dans les deux suppositions, quel mal y a-t-il donc à creuser ces abîmes de la grâce et de la bonté divine, comme on creuse la terre pour en tirer de l'or ou des diamants? Plus que jamais, Messieurs, nous devons nous occuper de ces hautes spéculations, car il faut nous tenir prêts pour un événement immense dans l'ordre divin, vers lequel nous marchons avec une vitesse accélérée qui doit frapper tous les observateurs... Des oracles redoutables annoncent d'ailleurs que *les temps sont arrivés*. Plusieurs théologiens, même catholiques, ont cru que des faits du premier ordre et peu éloignés étaient annoncés dans la révélation de saint Jean... N'est-ce rien que ce cri général qui annonce de grandes choses [8] ?

1. *Pape. Œuvres*, II, 30.
2. *Ibid.*, II, p. xx.
3. *Ibid.*, II, 516.
4. *Ibid.*, II, 70, note.
5. *Soirées*, XI. *Œuvres*. V, 255.
6. « Dans une de mes *Soirées de Saint-Pétersbourg*, j'ai rassemblé tous les signes (j'entends ceux qui sont à ma connaissance) qui annoncent quelque grand événement dans le cercle religieux » (J. de Maistre à Bonald, 4 décembre 1820. *Œuvres*, XIV, 246).
7. C'est l'expression de Magneval, dans une lettre à Lavater, 31 août 1796.
8. *Soirées*, XI. *Œuvres*, V, 230-231.

Si le nombre *trois* est universel, pourquoi ne pas attendre « une troisième explosion de la toute-puissante bonté », « une révélation de la révélation [1] » ? Ne nous fions pas à la lettre de l'Écriture. « Le Juif qui s'en tenait à l'écorce avait toute raison, jusqu'à l'événement, de croire au règne temporel du Messie ; il se trompait néanmoins, comme on le voit depuis ; mais savons-nous ce qui nous attend nous-mêmes ? *Dieu sera avec nous, jusqu'à la fin des siècles ; les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre l'Église, etc.* Fort bien ! En résulte-t-il, je vous prie, que Dieu s'est interdit toute manifestation nouvelle, et qu'il ne lui est plus permis de nous apprendre rien au delà de ce que nous savons ? Ce serait, il faut l'avouer, un étrange raisonnement [2]. » Et le comte se déclare d'accord : attitude d'autant plus significative que ces discussions permettent à Joseph de Maistre de nuancer extrêmement son verdict final.

## VI

Car c'est l'heure de la mise au point. Tantôt épris de la piété martiniste, tantôt rebuté par l'aigreur protestante d'un Jung Stilling ou les folies d'un Gustave IV, Joseph de Maistre finit par doser équitablement le pour et le contre. S'il abandonne ses illusions juvéniles, il atténue aussi les reproches qu'il formulait en 1810. Considérée par rapport au catholicisme, la théosophie lui paraît « une production bâtarde de l'orgueil, un révolté du second ordre, qui voudrait transiger avec la conscience, et croire, non pas à l'autorité, mais à lui-même : en cela, il est plus coupable que s'il n'y voyait goutte [3] ». Mais l'illuminisme rejette les haines de la Réforme, et ses aspirations vers l'unité peuvent favoriser le retour des confessions dissidentes [4]. Au surplus, — sauf dans la définition qu'en donne Weishaupt, — jamais il ne nuit à l'État [5]. Traitons-le donc avec bienveillance, dans tous les pays séparés de Rome :

> Je viens aux sociétés secrètes. Laissons-les faire, Monsieur le Comte. Tout cela vient à nous, mais par une spirale résultant d'une invincible attraction vers le centre et de l'action continuelle de l'orgueil (très forte sans être égale), qui les écarte autant qu'elle peut de la ligne droite. Ces sociétés, au reste, sont détestables chez nous, parce qu'elles attaquent notre principe fondamental de l'auto-

1. *Soirées*, XI. *Œuvres*, V, 239-242.
2. *Ibid.*, V, 243.
3. J. de Maistre au comte Potocki. *Œuvres*, XII, 458-459.
4. *Quatrième chapitre sur la Russie*. *Œuvres*, VIII, 329-330.
5. *Ibid.*, 342.

rité; mais chez toutes les nations séparées, je les tiens pour infiniment utiles, parce qu'elles maintiennent la fibre religieuse chez l'homme dans toute sa fraîcheur, et qu'elles tiennent l'esprit en garde contre le *riénisme* protestant[1].

Enfin, sans vouloir trancher définitivement la question, il en fait miroiter tous les aspects dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg,* son « ouvrage chéri », où figure « un cours complet d'illuminisme moderne[2] ». La forme dialoguée contribue à la souplesse de son exposé. N'y cherchons pas des interlocuteurs réels : le « sénateur » martiniste peut sans doute évoquer certains traits du mystique Tamara, ou d'autres; le « comte » peut réfléter certaines intransigeances de l'ambassadeur sarde ; mais leurs pensées se compénètrent, et leurs personnages se complètent. Nous avons remarqué bien des théories audacieuses dans la bouche du « comte » ; c'est, en revanche, le « sénateur » qui formule des tirades célèbres comme celles de la guerre et du bourreau ; nous ne pouvons faire deux parts, le Maistre réactionnaire, d'un côté, son interlocuteur « libéral » de l'autre. Dissociés, ils ne s'expliqueraient pas. Si le second invoque uniquement le consentement universel et l'utilité générale, le premier y ajoute la confirmation de l'autorité[3]. En plus d'un endroit, il lui donne son approbation explicite. Le sénateur exprimant la crainte qu'on ne le traite encore d'illuminé, J. de Maistre — ou « le comte » — saisit l'occasion de s'affirmer hostile à tout blâme irréfléchi :

> Comment donc, *encore*! Jamais je n'ai dit cela. J'ai dit seulement, ce qui est fort différent, que *si certaines gens vous entendaient, ils pourraient bien vous traiter d'illuminé.* D'ailleurs, il n'y a point ici de *certaines gens*; et quand il y en aurait, quand on devrait même imprimer ce que nous disons, il ne faudrait pas s'en embarrasser. Ce que l'on croit vrai, il faut le dire et le dire hardiment[4].

Plus loin, il exhorte son ami à rassembler « une foule de pensées, d'un genre très élevé et très peu commun, qui lui viennent constamment lorsque nous parlons métaphysique ou religion. Vous pourriez intituler ce recueil : *Élans philosophiques.* Il existe bien un ouvrage écrit en latin sous le même titre, mais ce sont des élans à se casser le cou : les vôtres, ce me semble, pourraient soulever l'homme sans danger[5] ». Est-ce le langage d'un adversaire ? Faut-il ajouter à cette évidence le témoignage

1. J. de Maistre au comte de Bray, 16 janvier 1815. *Œuvres,* XIII, 28.
2. J. de Maistre à Deplace, 11 décembre 1820. *Œuvres,* XIV, 250.
3. *Soirées,* I. *Œuvres,* IV, 46-48.
4. *Soirées,* III. *Œuvres,* IV, 277.
5. *Soirées,* VII. *Œuvres,* V, 63-64.

de ses notes et de ses lettres[1] ? Mais n'a-t-il pas eu soin de préciser encore son attitude, dans le dialogue très serré du *dixième entretien* des *Soirées* ? Les deux antagonistes — comte et sénateur — s'y trouvent en présence. Le premier « ne refuse point de voir de fort beaux aperçus » dans ce que dit l'autre ; mais il craint « deux grands dangers, celui de nous égarer d'une manière funeste, et celui d'employer en vaines spéculations un temps précieux que nous pourrions employer en études, et peut-être en découvertes utiles ». A quoi le sénateur oppose le vieux proverbe : « Qui ne risque rien n'a rien » :

> Il est donc très certain, mon digne ami, qu'on ne peut arriver que par ces *routes extraordinaires*, que vous craignez tant. Que si je n'arrive pas, ou parce que je manque de force, ou parce que l'autorité aura élevé des barrières sur mon chemin, n'est-ce pas déjà un point capital de savoir que je suis dans la bonne route ?... Qu'on ne vienne donc point crier à l'*illuminisme*, à la *mysticité*. Des mots ne sont rien ; et cependant, c'est avec ce rien qu'on intimide le génie et qu'on barre la route des découvertes.

Mais, objecte le comte, cette religion même que vous défendez « ne nous recommande rien tant que la simplicité et l'obéissance... J'ose dire que ce que nous devons ignorer est plus important que ce que nous devons savoir. Si la Providence a placé certains objets au delà des bornes de notre raison, c'est sans doute parce qu'il serait dangereux pour nous de les apercevoir distinctement... Je m'oppose donc, autant qu'il est en moi, à toute recherche curieuse qui sort de la sphère temporelle de l'homme... Je n'irai point tenter follement d'escalader l'enceinte salutaire dont la sagesse divine nous a environnés ; je suis sûr d'être de ce côté sur les terres de la vérité : qui m'assure qu'au délà (pour ne point faire de supposition plus triste) je ne me trouverai pas sur les domaines de la superstition ? »

Ce langage est dur, mais il faut rappeler que Saint-Martin lui-même, Eckartshausen, et Dutoit, et tous les théosophes, condamnaient les recherches oiseuses : nul plus qu'eux n'insiste sur les illusions et les dangers qu'offre le domaine de l'Astral ; ce mot de « superstition », qui semble opposer irrémédiablement le sénateur au comte, permet au *chevalier* de les départager. « La superstition, pense-t-il, est un *ouvrage avancé* de la religion qu'il ne faut pas détruire, car il n'est pas bon qu'on puisse venir sans obstacle jusqu'au pied du mur. » Et de formuler sur

1. Cf. Dermenghem, 102, note.

l'illuminisme un jugement qui paraît bien l'expression définitive de ce que pense Joseph de Maistre :

> Le mot d'*illuminé* est toujours pris en mauvaise part. Il y a bien quelque chose de vrai dans ce mouvement de la conscience universelle qui condamne ces hommes et leurs doctrines; et, en effet, j'en ai connu plusieurs d'un caractère très équivoque, d'une probité assez problématique, et remarquables surtout par une haine plus ou moins visible pour l'ordre et la hiérarchie sacerdotale. Que faut-il donc penser?... Je balance entre les deux systèmes que vous m'avez exposés. L'un me paraît priver l'homme des plus grands avantages, mais au moins on peut dormir tranquille; l'autre échauffe le cœur et dispose l'esprit aux plus nobles et aux plus heureux efforts; mais aussi il y a de quoi trembler pour le bon sens et pour quelque chose de mieux encore.

Et le comte, en guise de conclusion, propose de « marcher ferme, à égale distance de l'illuminisme et du scepticisme [1] ». Joseph de Maistre s'en tient là : sans plus approuver les entreprises martinistes, il s'efforce d'y puiser des leçons. Il admet l'esprit aventureux du sénateur, à la condition de l'expliquer et parfois de le corriger à la lumière de l'autorité traditionnelle [2]. Il ne veut point se « dépiter follement contre un ordre de choses que nous ne comprenons pas [3] », et pourtant il souhaite « de sortir des routes battues [4] ». Cette contradiction résume les *Soirées de Saint-Pétersbourg*. Il advient que le comte réfute une assertion mystique de son adversaire [5] ; le plus souvent, il se borne à la transposer dans le langage de l'Église romaine [6]. Nous touchons ainsi du doigt les affinités qui poussent vers celle-ci quelques branches de la théosophie : plus d'une

1. *Soirées*, X. *Œuvres*, V, 177-205.

2. M. de Margerie l'avoue : le sénateur « représente l'extrême limite où le « comte » irait parfois lui-même sans le grand bon sens et la parfaite soumission catholique qui lui sont un double garde-fou... J'imagine qu'en une ou deux rencontres, J. de Maistre fait passer sous ce pavillon étranger quelque idée un peu aventureuse pour laquelle il se sent une faiblesse de cœur, mais dont sa raison ne veut pas prendre la responsabilité » (*J. de Maistre*, 292-293).

3. *Discours à la marquise Costa. Œuvres*, VII, 72.

4. *Soirées*, I. *Œuvres*, IV, 12.

5. Il combat ainsi l'opinion fénelonienne (et martiniste) « que le fond de la prière est le désir » (*Soirées*, VI. *Œuvres*, IV, 300-306).

6. Cf. *Œuvres*, IV, 59-60; et plus loin : « *Le Sénateur.* Il y a dans chaque empire *un esprit recteur* qui l'anime comme l'âme anime le corps, et qui produit la mort lorsqu'il se retire.

« *Le Comte.* Vous donnez un nom nouveau, assez heureux même, ce me semble, à une chose toute simple qui est l'intervention nécessaire d'une puissance surnaturelle » (*Soirées*, III, *Œuvres*, IV, 179).

fois, les arguments du catéchisme appuieront et développeront les découvertes des chercheurs occultes [1].

Par là s'expliquent les emprunts de Joseph de Maistre à Saint-Martin. Il y trouve encore du bon, même lorsqu'il se résigne à la prudence. Le Philosophe Inconnu demeure pour lui « ce que Platon avait été pour saint Augustin et Aristote pour saint Thomas, un inspirateur fécond dont il a constamment cherché à concilier les libres et capricieuses spéculations avec les doctrines arrêtées et immuables de l'Église [2] ». Seulement, il ne faut pas oublier que tous deux procèdent d'une initiation commune. Tous deux entendirent les leçons de Martines de Pasqually, commentées par Jean-Baptiste Willermoz. Ainsi peuvent s'expliquer bien des rencontres. Le peu de temps qui s'écoule entre la *Lettre sur la Révolution* et les *Considérations sur la France* cessera de nous embarrasser : les deux ouvrages ne dépendent point nécessairement l'un de l'autre, mais naissent d'une même atmosphère [3]. Et malgré toutes les analogies, le génie du gentilhomme savoisien le porte à cent coudées au-dessus de ses prédécesseurs. « Saint-Martin ne fait qu'annoncer et présager » les solutions qu'il apportera [4]. Remarquons-en le caractère tout pratique. Bien des théosophes aspirent à la théocratie : mais leurs vœux demeurent chimériques ; ils rêvent du pouvoir direct de Dieu sur un monde régénéré ; le comte de Maistre suggère la suprématie tangible du *Pape* [5]. Tout va de même. Lorsque, après M. Dermenghem, nous soulignons « le mysticisme de Joseph de Maistre », lorsque nous indiquons la genèse secrète de ses

1. Au discours du Sénateur sur les « agents qui nous environnent », le Comte répond : « Vous voyez, Monsieur le Sénateur, que j'approuve fort votre manière d'envisager le monde, et que je l'appuie même, si je ne suis absolument trompé, sur d'assez bons arguments. Du reste, je vous le répète, *je sais que je ne sais pas*... Le monde, ainsi envisagé comme un simple assemblage d'apparences, dont le moindre phénomène cache une réalité, est un vénérable et sage idéalisme » (*Soirées*, V. *Œuvres*, IV, 258-259). Comparez cet « idéalisme » à celui du Philosophe Inconnu : la ressemblance vous frappera.

2. Ferraz, *Philosophie en France au dix-neuvième siècle*, 7-8.

3. Ferraz (*Philosophie en France au dix-neuvième siècle*, 11) et Franck (*Journal des Savants*) soutiennent que Joseph de Maistre s'est inspiré de la *Lettre sur la Révolution*. Voir, à ce propos, une ingénieuse hypothèse dans Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, II, 417-418. En revanche M. Dermenghem (*J. de Maistre mystique*, 37) remarque que ces idées paraissent déjà chez Maistre en 1794 ; M. de Margerie (*J. de Maistre*, 433-435) souligne le peu de temps qui sépare les deux ouvrages ; M. Vermale (*Notes sur J. de Maistre inconnu*, 103) indique que le comte n'a fait que reprendre « des thèses essentiellement catholiques qui étaient courantes dans le milieu où il vivait en 1794 ». Ceci, d'ailleurs, ne se rapporte qu'aux notions d'expiation et de Providence.

4. Sainte-Beuve, *Lundis*, X, 207.

5. Cf. Caro, *Saint-Martin*, *passim*, et Franck, *Journal des Savants*, 1880, p. 252.

idées, il ne s'agit point de diminuer son originalité : pour qu'elle éclate, il suffit de comparer son œuvre étincelante au chaos des libelles ésotériques ; mais nous croyons l'expliquer mieux. Que l'on envisage les rationalistes ou les catholiques de son temps, le comte apparaît comme un isolé : considérez-le dans le cadre de l'illuminisme, parmi les Saint-Martin, les Divonne, les Dutoit, et vous sentirez d'où procèdent ses idées, vous le replacerez dans son milieu, vous comprendrez toute la portée et la fécondité de son génie.

Les théosophes s'en aperçurent bien. Lavater déjà lisait avec plaisir et propageait en Russie les *Considérations sur la France*[1]. Plus tard, le baron d'Eckstein considérera l'auteur des *Soirées* « comme un écrivain qui a lu Saint-Martin avec fruit et qui, recueillant les résultats de cette étude, a su purger cet auteur de l'alliage de doctrines manichéennes dont il peut sembler empreint[2] ». Ballanche, qui ne l'aime pas, loue pourtant la « forme théosophique[3] » du « rigide néo-platonicien de notre temps[4] ». Enfin, au lendemain de la mort de Joseph de Maistre, des *Opuscules théosophiques* en revendiquèrent le patronage :

> Si M. de Saint-Martin n'est qu'un fou, comment se fait-il que l'auteur des *Soirées*, nourri de ses écrits, trouve tant de lecteurs? Si Mme de la Mothe-Guyon n'avait écrit que des rêveries, M. de Maistre, que ses critiques ne vont pas jusqu'à accuser d'avoir perdu l'esprit, la citerait-il plusieurs fois avec des témoignages d'estime, et en convenant de tout le bien que peut faire la lecture de ses ouvrages[5] ?

Le comte n'avoue-t-il pas « qu'on peut être *pieux* sans être crédule, *franc-maçon* sans être jacobin, *théosophe* ou martiniste sans avoir juré le renversement de l'autel et du trône[6] » ? Notre anonyme épingle son témoignage : il applaudit aux vastes considérations qui pressentent une ère nouvelle[7] ; il dit parler au nom de « l'antique maçonnerie[8] », — lisez, celle qui poursuit les traditions de l'occultisme ; dans son enthou-

1. « C'est avec un grand plaisir, *deductis deducendis*, que j'ai lu récemment un ouvrage très spirituel, *Considérations sur la France*, que j'aimerais voir lire par vous, Kachelof et l'Empereur (de Russie). » (Lavater à Cancrin, 17 juin 1797.)

2. D'Eckstein, *Catholique*, mars 1826, 404.

3. Ballanche, *Œuvres*, VI, 284.

4. Ballanche, *Palingénésie sociale*, I, 289.

5. *Opuscules théosophiques*, 151. Nous retrouverons au dernier chapitre l'auteur de cette œuvre, un certain capitaine Bernard.

6. *Ibid.*, 94.

7. *Ibid.*, 93.

8. *Ibid.*, 64.

siasme, il associe Joseph de Maistre aux princes de la science divine, et suggère de se nourrir des *Soirées* avant d'aborder l'œuvre du Philosophe Inconnu[1]. C'est que la méthode des illuminés a changé : ils sentent les périls de l'isolement ; volontiers ils sortiraient de l'ombre, s'ils pouvaient utiliser le truchement de quelque grand littérateur. Tous ceux du temps subissent leurs sollicitations : ils y cèdent plus ou moins, selon que leur esprit curieux, ou leur penchant au mysticisme, les incline à prendre intérêt aux étranges voyants qui les assiègent.

1. *Opuscules théosophiques*, 86, note.

CHAPITRE III

# Madame de Staël et son entourage

I. *Son point de départ.* — Rousseauisme, déisme, protestantisme. Relations de famille et de jeunesse. La société du baron de Staël. Évolution des idées de Mme de Staël (1800-1804) aux approches de sa crise mystique.

II. *Le synode de Coppet* : vulgarisateurs de la philosophie allemande. Schlegel. Charles de Villers, Elzéar de Sabran, Mme de Krüdener.

III. *Quiétistes et martinistes.* — Le dernier pape des quiétistes : Charles de Langallerie. Mathieu de Montmorency. Le marquis de Dampierre. Les avatars du comte de Divonne.

IV. *Zacharias Werner, pèlerin d'amour.* Ses antécédents; sa doctrine; ses projets. Le séjour de Werner à Coppet et ses influences sur la châtelaine.

V. *La fin de la crise mystique et son utilisation littéraire.* — Rêveries, hypothèses, curiosités. Le livre *de l'Allemagne*.

## I

Les tendances de Mlle Necker ne semblaient guère la prédisposer à subir des influences mystiques. Très longtemps, elle parut une fille du dix-huitième siècle, hostile à tout « fanatisme », et satisfaite d'un déisme sentimental. Les révélations ? imposture [1] ! Aux sectes religieuses, préférons la vraie « philosophie », celle qui « ne tente pas d'ébranler les éternelles bases de toute croyance », celle du sublime Rousseau [2]. L'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, la morale, se confirment par notre enthousiasme et stimulent notre imagination; mais nos élans trouvent des entraves dans « les dogmes de quelque secte que ce puisse être [3] ». Secouons les barrières confessionnelles. « Le sentiment religieux unit intimement les hommes entre eux, quand l'amour-propre et le fanatisme n'en font pas un objet de jalousie et de haine. Prier ensemble, dans quelque rite que ce soit, c'est la plus touchante fraternité d'espérance et de sympathie que les hommes puissent contracter sur cette terre [4]. »

1. *Circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution* (1796), 217.
2. *Lettres sur Jean-Jacques Rousseau* (1788). *Œuvres*, I, 27.
3. Préface de *Delphine*. *Œuvres*, I, 224.
4. *Corinne*. *Œuvres*, II, 617.

Après la Terreur, Mme de Staël juge l'heure propice à l'avènement de la religion naturelle. « Il faut seulement rallier au culte les idées religieuses, que le sauvage comme l'homme civilisé, le prêtre comme le philosophe, l'ignorant comme le savant, saisissent également[1]. » La contemplation de l'univers tiendra lieu de catéchisme et de liturgie[2]. Ainsi Genève triomphera de Rome, et le protestantisme, dépouillé des survivances ecclésiastiques, ennoblira le cœur humain.

Ce déisme s'accompagne, en effet, d'une grande hostilité contre toutes les Églises, — contre celle surtout qui se dit infaillible. *Delphine* attaque la confession des mourants, et la « folie des vœux religieux[3] » ; en 1816 encore, la fille de Necker, que ses origines eussent dû rendre moins chauvine, traite Richelieu d'étranger, en « sa qualité de prêtre, et de prêtre élevé en Italie[4] » ; elle approuve la confiscation des biens du clergé, puisque ce dernier « prêche l'intolérance[5] ». Le mariage indissoluble, qu'elle reproche également au catholicisme, lui paraît une forme de ce culte de la douleur, auquel demeure étrangère la bénignité protestante[6]. Combien nous émeuvent les cérémonies de la Réforme, basées sur la seule « religion du cœur[7] » ! Mais il ne s'agit plus ici du calvinisme : la foi de Rousseau l'édulcore ; tout se résout en de vagues aspirations, où les âmes de bonne volonté se confondent[8]. Croire en Dieu, espérer l'immortalité de l'âme, voilà qui seul importe ; « la vertu, fondée sur la bonté », résume notre culte ; ces principes doivent « suffire à tous les cœurs[9] ». Ce qui nous attache aux idées religieuses, ce sont les « consolations » qu'elles nous offrent[10] ; peu nous chaut leur vérité ; l'Évangile enseigne avant tout la « bienfaisance[11] ». Ainsi que l'y engagent sa vie aventureuse et l'exemple de Jean-Jacques, Mme de Staël disserte sur l'amour, « suprême puissance du cœur, mystérieux enthousiasme qui renferme en lui-même la poésie, l'héroïsme et la religion[12] » ;

1. *Circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution*, 220-221.
2. *Corinne. Œuvres*, I, 615.
3. *Delphine. Œuvres*, I, 448, 805.
4. *Considérations sur la France*, 16-17. — 5. *Ibid.*, 187.
6. *Delphine. Œuvres*, I, 632.
7. *Ibid.*, I, 732. Cf. un autre éloge du protestantisme dans le livre de *la Littérature* (*Œuvres*, II, 262).
8. Le déisme unira le protestantisme avec la philanthropie, écrivait en 1796 Mme de Staël dans son ouvrage des *Circonstances actuelles qui peuvent terminer la révolution*, 221.
9. *Delphine. Œuvres*, I, 234-235.
10. *Ibid.*, I, 514.
11. *Littérature. Œuvres*, II, 230.
12. *Corinne. Œuvres*, II, 175.

pas plus que les autres romantiques, elle ne paraît distinguer entre les sentiments, ni formuler de réserves morales. « Quand l'objet de son culte est vertueux, bientôt on le devient soi-même ; un suffit pour qu'il en ait deux [1] ». « Entre Dieu et l'amour », Delphine ne reconnaît « d'autre médiateur que la conscience [2] ». Souvent, « des qualités intéressantes » rachètent le goût de la dépense et du plaisir [3]. Les femmes de génie méritent d'ailleurs qu'on les dispense des « règles communes [4] » ; présenter notre désir de bonheur comme « la tentation du crime », c'est de l'hypocrisie, c'est un blasphème, puisque le Créateur y subordonne son œuvre [5].

Ne perdons pas de vue ces considérations : elles expliquent la conduite personnelle de Mme de Staël ; elles subsistent durant sa crise mystique, et les oublier serait fausser l'idée que nous prendrons de sa philosophie. Le rationalisme seul disparaîtra, cette haine du mystère, ce mépris des croyances positives ; au surplus, jamais la châtelaine de Coppet n'acceptera l'autorité d'aucun dogme : seules des exhortations pieuses, des hypothèses attrayantes mais vagues, ébranleront son cœur. Elle y cédera, mais pas avant un certain âge ; au début, elle s'irrite contre les « exemples qu'il reste encore d'intolérance superstitieuse, de quiétisme, d'illuminisme, etc. ; de tous ces malheureux effets du vide de l'existence, de la lutte de l'homme contre le temps, de l'insuffisance de la vie [6] ». Un peu plus tard, familiarisée avec la « haute métaphysique », elle admet un monde supérieur, mais nie que notre intelligence puisse s'en faire aucune idée [7]. Delphine, cherchant à concilier l'expérience avec sa théorie de la bonté de l'homme, reconnaîtra l'œuvre du démon : « Les bons sentiments prennent leur source au fond de notre cœur; les mauvais nous semblent venir de quelque influence étrangère [8] » ; curieux alliage du mysticisme religieux avec le naturisme de Rousseau ! Remarquons-le : il ne s'agit pas de la simple *tentation*, telle que le christianisme la représente traditionnellement, mais d'un véritable *influx*, dirait Swedenborg, de pensées qui naissent hors de notre âme et nous sont presque dictées.

1. *Lettres sur J.-J. Rousseau. Œuvres*, I, 11-12.
2. *Delphine. Œuvres*, I, 372.
3. *Adélaïde et Théodore. Œuvres*, I, 163.
4. *Corinne. Œuvres*, II, 744.
5. *Delphine. Œuvres*, I, 634.
6. *Influence des passions sur le bonheur. Œuvres*, II, 109.
7. *Essai sur les fictions. Œuvres*, I, 133.
8. *Delphine. Œuvres*, I, 264-265.

Dès lors, malgré son attitude hostile, elle vit entourée de mystiques. Ne trouve-t-elle pas dans sa famille des hommes dont la ferveur plaisait aux illuminés? Mme Necker de Saussure, sa cousine chérie, était nièce de Charles Bonnet[1] ; et son père lui-même employait ses loisirs d'ancien ministre à méditer sur l'au-delà. Les « hommes de désir » recommandaient volontiers ses ouvrages aux néophytes : leur propagande y saluait un excellent point de départ ; sa voix, bien qu'ignorante des mystères sacrés, paraît « une voix de Dieu pour la France[2] ». Auprès de ce grave penseur, le baron de Staël accueille toutes les extravagances qu'entretenaient les sociétés secrètes.

Sans doute il se brouille très tôt avec sa femme ; et l'on peut se demander s'il l'influença le moins du monde ; les malins disaient que « Mme de Staël ne voyait presque jamais son mari que de sa fenêtre, ce qui ne l'y attirait pas beaucoup[3] ». Leur amour demeure problématique. Aux yeux de l'ambassadeur, « cinq cent mille livres de rente » semblent avoir grandement rehaussé le charme de sa fiancée. Dans ses interminables pourparlers de mariage, on ne le voit pas s'enquérir des sentiments de la jeune fille. Après 1794, une séparation s'imposa[4]. Mais n'exagérons rien. S'il n'eût tenu qu'à l'argent, aurait-il patienté cinq ans, et d'autres dots ne pouvaient-elles compenser les dédains de Mlle Necker ? Et comment lui reprocher de ne l'avoir pas consultée ? Tenons compte des mœurs du temps : on eût jugé de la dernière inconvenance qu'elle exprimât un avis personnel. Trompé par sa femme, puis éclipsé par elle, le pauvre baron ne méritait point son infortune. Il ne manquait ni de finesse ni d'agréments[5]. Au début de leur vie conjugale, rien n'empêche

1. Cf. Blennerhasset, *Mme de Staël*, II, 515.

2. Lavater à Achelis, 12 janvier 1800. Cf. aussi la duchesse de Bourbon, *Corresp. avec Ruffin*, 97. On sait l'admiration de Mme de Staël pour son père. Elle juge que ses livres semblent « anticiper sur la vie à venir, en devinant les secrets qui doivent un jour nous être dévoilés » (*Lettres sur J.-J. Rousseau*, *Œuvres*, I, 29-30.)

3. D'Allonville, *Mémoires*, I, 301-302.

4. Cf., outre l'ouvrage suédois de Schuck, *M. og Mme de Staël*, un article de Geffroy dans *la Revue des Deux Mondes*, 1er novembre 1856, et un autre de Baille, *Revue de Paris*, 1902, II.

5. M. Lucien Maury le remarque fort justement : « Staël ne fut point l'incapable que l'on a dit : diplomate d'ancien régime, il occupe un rang honorable parmi les distingués représentants que la Suède entretient auprès de la monarchie française au dix-huitième siècle : ses succès auprès des femmes, à la cour, chez les Necker, eusssent en d'autres temps garanti son avenir » (*Revue bleue*, 1905, III, 240). Il n'hésitera pas à se compromettre, au début de la Révolution, en escortant son beau-père jusqu'à la frontière : indice suffisant que les relations du ménage demeuraient affectueuses à cette époque.

que sa jeune femme ne l'ait apprécié, et qu'elle n'ait connu, grâce à lui, quelques prêcheurs étranges.

En bon Scandinave, l'ambassadeur s'occupe de franc-maçonnerie et d'illuminisme. Duchanteau l'initie[1], et le Congrès des Philalèthes obtient son avis[2]. Ses compatriotes recourent à lui pour connaître les mystiques français. Reuterholm, bientôt ministre, et Silverhielm, qui représentera la Suède à Londres, n'adhèrent-ils pas à l'école d'Avignon ? Le premier vient en France à la fin de 1789 ; avec Staël, il visite les prophètes nouveaux ; tous deux les invitent à leur table où préside la fille de Necker : on y voit Gombauld, et Bousïe, et le comte de Divonne[3]. Un attaché de l'ambassade, Halldin, évoque saint Jean-Baptiste dans un miroir et lit l'avenir en des livres tachées de sang[4]. Durant la Terreur, le baron servira d'intermédiaire entre Silverhielm, son collègue d'Angleterre, et Saint-Martin[5] ; il se chargera de la correspondance entre Lavater, Reuterholm et Divonne[6] ; ce dernier, au surplus, mentionne avec dédain les « intrigues de sa femme »[7]. Mais Staël espère toujours la gagner au mysticisme, tout au moins à sa forme la plus raisonnable, que représente Lavater.

Ils étaient fort liés, et le pasteur zurichois parlait du baron avec un véritable enthousiasme. « Staël — mandera-t-il à Reuterholm en 1793 — le bon, le brave Staël est chez moi — et vous étiez entre nous deux. Quel digne ami, que Staël !... Soyez si bon, si juste, si ferme, comme M. Staël, et comme je voudrais l'être moi-même[8]. » Ils se rencontrent à chaque voyage de l'ambassadeur. Bientôt, sa femme et son beau-frère participent à leurs effusions. En 1788, Necker ne connaissait encore Lavater que de « réputation[9] » : son gendre leur ménage une entrevue, à Bâle, le 24 juillet 1789, à l'hôtel des Trois Rois[10]. Mme de Staël assiste au dîner. Ils conserveront désormais des relations, assez gauches de la part du

1. Bord, *Franc-maçonnerie en France*, 355. Voir sur Duchanteau, t. I.
2. *Monde maçonnique*, XIV, 107, 175.
3. Cf. le journal de Reuterholm; sa correspondance avec Staël, pub. dans Schuck, 97-98 *sqq.* ; et l'ouvrage de Mlle Ollion, *les Idées de Mme de Staël*, 131.
4. Geffroy, *Gustave III*, II, 270-271.
5. Saint-Martin à Kirchberger, 25 février 1794.
6. Divonne à Lavater, 16 décembre 1793 ; à Reuterholm, même date.
7. Divonne à Reuterholm, 1795.
8. Lavater à Reuterholm, 27 décembre 1793.
9. Necker à Lavater, 11 décembre 1788.
10. Sarazin mentionne la visite de Staël dans ses *Tagebücher*, 22 juillet 1789, et, deux jours plus tard : « Lavater bey Necker ». Karamzine en est instruit dès le 6 août 1789 (*Voyage en France*, 9). Cf. encore Montlosier, *Mémoires*, II, 39, et Gessner, *Lavater*, III, 123.

« physiognomoniste », qu'étourdit la verve de son interlocutrice. « Je ne pouvais parler mot, dans un tête-à-tête[1] », soupire-t-il comiquement. Elle, qui se gausse un peu de lui, ne marchande pourtant nullement la sympathie à ce « Fénelon un peu Suisse[2] » ; elle lui payera tribut dans *l'Allemagne*, et le jugera surtout remarquable par son caractère personnel, « mélange de pénétration et d'enthousiasme[3] ».

Dans les salons, elle rencontre d'autres visionnaires, mais n'entretient guère avec eux que des relations de bienséance. Admise chez la duchesse de Bourbon, elle y put voir Saint-Martin[4] ; toute jeune, elle connaissait le bizarre Sébastien Mercier, qui lui fit lire au prince Henri de Prusse un compliment de sa façon[5] : mais tous ignoraient les relations du prince avec les mystiques, et Mercier, qui n'est illuminé que par intermittences, dut lui plaire surtout comme disciple de Rousseau : les mêmes tendances la rapprochaient de Restif de la Bretonne, que son ami Mercier introduisit auprès d'elle[6]. Nous la voyons, en fructidor, sauver le proscrit Dupont de Nemours[7] ; plus tard, elle obtiendra du ministère plusieurs gratifications en faveur d'Azaïs[8] ; rien n'indique, à ces interventions, d'autres motifs que la complaisance personnelle. Plus que toutes les relations mondaines, des sentiments intérieurs l'inclineront vers le mysticisme : son déisme se modifie lentement, et c'est après une longue évolution qu'elle prêtera l'oreille aux propagandistes des Églises nouvelles.

En 1796, on peut constater qu'à ses théories de jeunesse viennent s'ajouter celles de Benjamin Constant sur l'origine allégorique des mythologies[9]. Quatre ans plus tard, elle rompt avec les idéologues, et

1. Lavater à Staël, 1er février 1794. J'ai publié cette lettre dans la *Revue de Littérature comparée*, octobre-décembre 1923, ainsi que toute la correspondance entre Staël et Lavater.

2. M. Kohler (*Mme de Staël et la Suisse*, 546) rapporte ce mot, dont l'authenticité paraît incertaine. Mais la comparaison de Lavater avec Fénelon, qu'avait formulée antérieurement Sébastien Mercier, se trouve dans le livre *de l'Allemagne* (*Œuvres*, III, 487).

3. *Allemagne*. *Œuvres*, III, 468.

4. La duchesse de Bourbon était connue à Lausanne, où l'avait rencontrée Rosalie de Constant (Lucie Achard, *Rosalie de Constant*, II, 46). Il ne faut attacher aucune créance à l'article très superficiel de Mlle Billion, dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1910. D'après cet auteur, Mme de Staël aurait été introduite par la duchesse dans le groupe de Saint-Martin, mais se retira pour n'y pas rencontrer Cagliostro. Les rapports de ces divers mystiques rendent la chose bien peu vraisemblable. On souhaiterait qu'une telle affirmation s'accompagnât d'un minimum de preuves. Mais elle se borne à paraphraser un texte de Lacretelle, mal compris.

5. Ceci, le 24 juillet 1784. Béclard, *Sébastien Mercier*, 462.

6. *Ibid.*, 741-742.

7. Mme de Staël, *Considérations sur la Révolution*, 327.

8. Guadet, *Notice sur Azaïs*, *Compensations*, 37.

9. *Essai sur les fictions*. *Œuvres*, I, 128-129.

HOLBROOK LIBRARY
PACIFIC SCHOOL
OF RELIGION

condamne « cette analyse superficielle, qui décompose les premières idées qui se présentent, sans examiner l'objet tout entier[1] ». Peu s'en faut que dès lors elle ne veuille proscrire la discussion : *l'Allemagne* suggérera « de bannir la métaphysique de toutes les questions qui tiennent à l'existence de Dieu, au libre arbitre, à l'origine du bien et du mal[2] ». Elle admettrait volontiers que Dieu nous révéla nos « idées élémentaires » et notre langage[3]. Les négateurs n'y prendront-ils pas garde ? Que leur « esprit de secte » nous fait du tort[4] ! Où trouverons-nous « un système philosophique, un enthousiasme vertueux, une législation forte et juste, qui fût, comme la religion chrétienne l'a été, l'opinion dans laquelle les vainqueurs et les vaincus pourraient se réunir[5] » ! En 1800 déjà, Mme de Staël déplore les haines confessionnelles ; elle aspire à quelque unité, à quelque mysticisme inédit ; elle préfère « le sentiment au dogme et l'abnégation de la raison à l'abus de la raison[6] ». Par-dessus les dissensions religieuses, l' « enthousiasme » nourrit son âme. L'année 1804 achèvera de mûrir les sentiments qui se pressaient en elle.

## II

Sainte-Beuve le remarque : jusqu'à cette date, « Mme de Staël est encore une personne du dix-huitième siècle ; elle en est l'esprit le plus avancé, mais elle y plonge encore. Elle ne subit toute sa transformation qu'après *Delphine*, durant son voyage d'Allemagne de 1804, dans le commerce qu'elle eut avec les Schlegel, les Gœthe, les Humboldt. La Mme de Staël toute moderne, l'initiatrice véritable de tout un ordre de générations modernes, date de là[7]. » Du même coup, son intelligence religieuse s'ouvre à des horizons nouveaux. Outre-Rhin, elle se trouve environnée de philosophes idéalistes : et tout en même temps, le malheur la fléchit[8]. L'amour la désillusionne, ses liaisons deviennent de plus en

1. *Littérature*. *Œuvres*, II, 155.

2. *Allemagne*. *Œuvres*, III, 375.

3. *Littérature*. *Œuvres*, II, 169 ; et *Delphine* : « Le langage est l'instrument nécessaire pour acquérir tous les autres développements ; et, par une sorte de prodige, cet instrument existe, sans qu'à la même époque aucun homme puisse atteindre, dans quelque autre sujet que ce soit, à la puissance d'abstraction qu'exige la composition d'une grammaire. »

4. *Littérature*. *Œuvres*, II, 306-307.

5. *Ibid.*, II, 228.

6. C'est la formule du duc de Broglie, *Souvenirs*, I, 369. Cf. encore le résumé de Mlle Ollion, *Idées de Mme de Staël*, 143.

7. Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe*, I, 83.

8. Cf. Wittmer, *Charles de Villers*, 364.

plus orageuses, son père meurt à l'improviste, sans qu'elle puisse l'assister à ses derniers moments ; elle perd cet homme qu'elle vénérait avec exaltation, et maintenant elle se trouve seule. D'où viennent ces désastres ? Elle se croit une de « ces âmes exaltées », un de ces « bannis d'une autre région », que la Providence élit ou proscrit [1] ; elle se juge « née pour souffrir », et bâtit « tout un système religieux sur cela [2] ». Les illuminés s'emparent de cette conviction. Oyez plutôt Mme de Krüdener : « Vous êtes faite, Madame, pour appartenir à ce Dieu qui vous réclame et qui, en vous donnant le bonheur de languir au milieu de tout ce que désirent les hommes, vous donne des arrhes pour la félicité que lui seul dispense [3]. » Hess ne voit qu'une issue — le mysticisme — à son « engouement pour toutes les illusions de la vie [4] » ; « le commencement est déjà fait, ajoute-t-il ; et M. Schlegel travaille, tant qu'il peut, à consommer l'œuvre ». Ce digne Teuton cultive « la philosophie chrétienne, celle qui cherche l'analogie de la religion avec la nature [5] » ; et Mme de Staël se plonge dans cette étude.

Ses lectures y contribuent : elle trouve de l'occultisme chez tous les romantiques allemands ; elle connaît trop bien leur œuvre pour ignorer les tendances d'un Novalis [6]. Mais elle préfère les discussions orales, qui lui permettent de briller. Son château de Coppet devient le siège d'un véritable « congrès des religions [7] ». Toutes les idées y sont représentées : Bonstetten ou Sismondi soutiennent les droits du rationalisme ; des catholiques défendent l'orthodoxie ; mais l'élément théosophe prédomine. Elle y goûte une ferveur séduisante et libre de contrainte. Bientôt ses complaisances inquiètent les tenants du dix-huitième siècle. « Rien n'est plus changé que Coppet, écrit Bonstetten. Tu verras, tous ces gens-là deviendront catholiques, bœhmistes, martinistes, mystiques, et tout cela grâce à Schlegel... Quand Mme de Staël se promène seule en voiture, elle lit de la mystique !... Schlegel veut expliquer la Trinité par mon

1. *Corinne*, *Œuvres*, II, 176.

2. Mme de Staël à Degérando, 16 juillet 1807. Pub. par Herriot, *Mme Récamier*, I, 161.

3. Mme de Krüdener à Mme de Staël, 8 octobre 1808. Pub. par le comte d'Haussonville dans *le Figaro*, 16 septembre 1911.

4. Hess à Meister, *Lettres inédites de Mme de Staël à Meister*, 210-211.

5. Mme de Staël, *Corinne*. *Œuvres*, II, 605.

6. Cf. *De l'Allemagne*. *Œuvres*, III, 505.

7. C'est l'expression, fort justifiée, de P. Kohler, *Mme de Staël et la Suisse*, 347. Cf. encore P. Gautier, *Mme de Staël et Napoléon*, ch. XIV, et la vulgarisation brillante d'André Beaunier, *Figures d'autrefois*, 243.

œuvre[1]. » D'après de tels passages, il semblerait que Schlegel ait joué le rôle principal dans cette évolution : il n'est pas initié, mais l'illuminisme l'attire; ses enquêtes, parallèles à celles de la baronne, aboutissent aux mêmes résultats.

Il nous l'expliquera plus tard : « J'ai voulu connaître les mystiques, ces plongeurs du sentiment qui rapportent quelquefois des perles du fond de la mer, et les théosophes, qui voient les doctrines chrétiennes empreintes dans la nature entière. Il y a, en effet, des grains d'or dans leurs écrits, mais avec un alliage si étrange que, quand ils veulent faire passer tout cela pour de l'or pur, cela ressemble aux prestiges des alchimistes[2]. » Son impression finale est donc mélangée. Il trouvait chez un Saint-Martin « des impulsions puissantes et un grand affermissement dans la foi »; Mme Guyon lui paraissait « douée d'inspirations et de hautes lumières pour servir de guide dans les voies spirituelles »; il se félicitait que Mme de Staël lût assidûment Fénelon[3]. Les conseils religieux qu'il donne se ressentent du quiétisme : contemplez la nature; « rentrez ensuite dans vous-même; tâchez de pénétrer jusqu'au centre de votre être... Le Dieu est en vous; il s'y laisse trouver par des âmes pures, telles que la vôtre. — Mais cette révélation est ineffable. Aussitôt que l'on essaie de la traduire en ces termes abstraits, inventés pour les sciences démonstratives, tout redevient confusion et obscurité. Renoncez donc à la théologie dogmatique[4] ». Vous vous permettrez cependant des incursions dans le champ des hypothèses; à tout le moins, les croyances superstitieuses ont leurs « beautés »; Schlegel en convainc la fille de Necker, l'ancienne enthousiaste du déisme[5]. Il se forge tout un système de la nature : Bœhme et Swedenborg le lui confirment en partie[6] : il expose à Werner cette philosophie bizarre que son mystique interlocuteur recueille pieusement :

Conversation à longue portée avec Schlegel sur la considération de l'univers et de la nature comme vivante; sur le règne végétal, plus voisin de Dieu que le règne animal, parce que dans ce dernier le diable agit d'une manière productive (pour autant que la force lui en fut donnée à la création), et qu'il agit, au

1. Bonstetten, *Briefe an F. Brun*, I, 282.

2. A. G. de Schlegel. *Œuvres en français*, I, 192.

3. A. G. de Schlegel à Mathieu de Montmorency. Mme Lenormand, *Coppet et Weimar*, 200-202.

4. A. G. de Schlegel. *Œuvres*, I, 128.

5. Cf. *Corinne*. *Œuvres*, II, 720 et note.

6. Cf. pour Bœhme les *Œuvres en français* de Schlegel, I, 204; la théorie swedenborgienne de la Trinité se trouve reproduite un peu plus loin (I, 218).

contraire, sur les minéraux d'une manière restrictive. Que les animaux sont les rêves, et les hommes les pensées, de la nature ou de la terre... Que la terre, ainsi que les astres, vit librement; que ces derniers agissent spontanément sur la terre comme sur la lune (et qu'il faut regarder celle-ci comme la demeure de la mort et des damnés); et que les calculs des astronomes sur leur cours, avec lequel leur vie interne et leurs combinaisons mutuelles n'ont rien à voir, prouvent aussi peu contre leur liberté, que les pulsations des hommes, elles aussi sujettes au calcul, prouvent contre la leur. Que l'homme, en existant, s'est, de plus en plus, éloigné de Dieu-Lumière, et s'est enveloppé de la matière également épaissie de son côté... Que le système d'astronomie, qui enseigne le mouvement de la terre autour du soleil, nuit à l'art comme au christianisme, qu'il était déjà connu de Pythagore, mais sagement traité comme un mystère... Qu'enfin, je dois lire nécessairement Saint-Martin [1].

L'animisme tient une large part dans ce système. Benjamin Constant en déduit que tous les êtres jouissent de la vie [2]; et l'instinct des animaux s'expliquera comme « une émanation de la nature intelligente, de l'âme du monde [3] ». La préexistence des âmes étend notre propre individualité sur un domaine infini [4]. Conscient de la portée mystique de ses doctrines, Schlegel évoque l'épanouissement futur des sciences occultes, de l'astrologie, de la magie [5]; il se dit théocrate; un moment — au grand effroi de Benjamin Constant — il incline au catholicisme [6]. Il se montre « convaincu que le temps approche où tous les chrétiens se réuniront de nouveau autour des anciennes et vénérables barrières de la foi. L'œuvre de la Réformation est terminée; ce qu'elle peut avoir de bon est suffisamment assuré : à quoi servirait désormais la séparation au lieu de l'union qui convient aux chrétiens?... Ne serait-ce pas bien fait à ceux qui peuvent avoir une influence quelconque sur l'esprit de leurs contemporains, de l'abjurer publiquement et de hâter par là l'époque désirée du retour à l'union primitive de l'Église universelle [7] » ? Frédéric, son frère, exécutera ce projet; mais lui, tout au contraire, choisit cette heure pour adopter l'attitude inverse [8]. Il s'éloigne furieusement de Rome : lorsque d'Eckstein osera le prétendre « à demi catholique » en 1827, il considé-

1. Werner, *Journal*, 143-144 (26 octobre 1808).
2. B. Constant, *Journal intime*, 36-37.
3. A. G. de Schlegel, *Œuvres en français*, I, 127.
4. *Ibid.*, I, 222.
5. Cf. Spenlé, *Novalis*, note, p. 295.
6. Voir *le Journal intime* de B. Constant, 47, et *passim;* et les lettres de Schlegel à Mathieu de Montmorency, pub. par Mme Lenormand, *Coppet et Weimar*.
7. A. G. de Schlegel à Mathieu de Montmorency, 1811. Mme Lenormand, 200.
8. Cf. ses *Œuvres en français*, I, 192.

rera cette appréciation comme une injure[1] ; il abandonne le christianisme lui-même, dont le détourne la « critique historique[2] ». Sa religion se fixera dans je ne sais quelle théosophie indoue, à laquelle, dès auparavant, il intéressait Mme de Staël[3] :

> Je vous quitte à jamais, tristes Nazaréens,
> Disciples de Saül, vains théologiens,
> Vos sacrés auteurs juifs sont pour moi des profanes.
> Pythagore, Platon, les sublimes Brahmanes
> Sont mes oracles saints, interprètes des dieux,
> Ma boussole sur mer et mon vol vers les cieux[4].

Au demeurant, le système qu'il exposait à Werner ne comportait-il pas quelque chose d'oriental ? D'autres auteurs — qui ne sont pas tous des Allemands — apprennent à la fille de Necker un illuminisme moins rare. Le kantien Charles de Villers ne lui confia-t-il pas ses expériences de jeunesse ? Épris du magnétisme, il l'avait mis en roman[5] ; plus tard, ses recherches historiques l'avaient instruit de Paracelse et des théosophes de la Renaissance[6] ; il admire le Philosophe inconnu, dont le nom, dans une de ses lettres, voisine curieusement avec celui de Mme de Staël. « Vous ne serez pas compris des Français », écrit-il à Jean-Paul :

> Comment ont-ils traité leur sublime Saint-Martin ? — mais j'ai parlé de vous mille fois ; mille fois j'ai communiqué à des âmes élues quelques traductions hasardées de vos écrits — j'ai fait fondre en larmes Mme de Staël en lui montrant quelques copies de vos tableaux[7].

1. A. W. Schlegels *Werke* (en allemand), VII, 220-230.

2. *Œuvres en français*, I, 215.

3. Elle songe, soit à Gœrres, soit plutôt aux Schlegel, lorsqu'elle mentionne les progrès de l'indianisme : « Les savants Anglais qui ont voyagé dans l'Inde ont fait de profondes recherches sur l'Asie, et des Allemands qui n'avaient pas, comme les princes de la mer, les occasions de s'instruire par leurs propres yeux, sont arrivés, avec l'unique secours de l'étude, à des découvertes intéressantes sur la religion, la littérature et les langues des nations asiatiques ; ils sont portés à croire, d'après plusieurs indices, que des lumières surnaturelles ont éclairé jadis les peuples de ces contrées, et qu'il en est resté des traces ineffaçables. La philosophie des Indiens ne peut être bien comprise que par les idéalistes Allemands ; les rapports d'opinion les aide à la concevoir » (*Allemagne. Œuvres*, III, 393).

4. A. G. Schlegel. *Œuvres en français*, I, 188.

5. Ch. de Villers, *le Magnétiseur amoureux*. Cf. l'ouvrage de Wittmer et celui de Joret, *Mme de Staël et la cour littéraire de Weimar*, 28.

6. Il juge Descartes inexplicable sans leur influence : Ch. de Villers, *Réformation de Luther*, 321.

7. Ch. de Villers à Jean-Paul Richter, 28 janvier 1799. Ms. de la Bibliothèque nationale de Berlin.

Un autre hôte de Coppet, Elzéar de Sabran, s'occupait de spéculations analogues. Sa sœur et lui avaient entretenu avec Lavater une correspondance assez volumineuse, mais insignifiante. Plus tard, en son poème du *Repentir*, il exprimera des idées bœhmistes et martinistes. Il explique la chute de Satan à la manière du théosophe de Gœrlitz :

L'esprit déjà rebelle, envieux des louanges
Du Dieu, père des cieux, des astres et des anges,
Voudrait créer aussi...
. . . . . .
Son effort...
. . . . . .
Donne un corps au néant, et ce fut la matière.
. . . . . .
Sa chute épouvantable en a fait le chaos [1].

L'homme fut créé pour gouverner la terre, cependant que les corps des animaux emprisonnaient les esprits déchus : mais le démon séduisit notre premier ancêtre et le rendit « captif de la poussière [2] ». N'insistons pas sur les autres développements de ce poème : il embrasse l'histoire du monde jusqu'à sa fin, jusqu'à la conversion des Juifs, jusqu'au retour du Messie [3]. Un tel ouvrage paraît significatif de l'ambiance où s'agitait Mme de Staël. Mais Sabran, comme Villers, comme Schlegel, n'est illuminé qu'à demi : la fille de Necker en connaît de plus francs.

C'est, avant tout, Mme de Krüdener : les deux femmes de lettres s'étaient rencontrées lors de leur jeunesse mondaine; des tristesses identiques les inclinaient vers la religion ; Mme de Staël considère avec envie les consolations qu'y trouve son émule. Combien a grandi la romancière de 1802 ! Simplement « agréable dans son genre » à cette époque, elle se mue en prophétesse [4]. Bravant les sarcasmes des voltairiens, elle passe à Coppet en 1808 : « Elle est entièrement folle, gémit Bonstetten ; elle ne s'entretient avec Mme de Staël que du ciel et de l'enfer [5]. » Au contraire, la châtelaine la juge « tout à fait changée en bien par l'âme; sa religion

1. Elzéar de Sabran. *Repentir*, 124-125.
2. *Ibid.*, 126-127.
3. *Ibid.*, 172.
4. « Je me suis trouvée l'autre jour défendant la littérature allemande contre Mme de Krüdener qui est à Genève et doit y passer l'hiver. Elle m'a paru agréable dans son genre pendant le peu de moments que je l'ai vue » (Mme de Staël à F. Brun, 17 octobre 1802). Elles s'étaient déjà rencontrées en 1801), d'après Eynard (*Mme de Krüdener*, I, 105).
5. Bonstetten, *Briefe an F. Brun*, I, 282-283.

m'a touchée », ajoute-t-elle[1]. Avant même cette visite de cinq jours, Mme de Krüdener lui écrivait de « très belles lettres, sur son état d'âme, qu'elle décrit ouvertement, ainsi que les moyens de l'améliorer[2] ». Elle lui prêche l'Église intérieure :

Tout ce qui parle à l'homme extérieur n'est rien. Vous trouverez variation et erreur partout. Les ministres de l'Église, comme les philosophes, les savants comme les ignorants, tant qu'ils ne sont pas eux-mêmes entrés dans ce grand mystère, ne nous calmeraient pas. Ceux-là seuls qui, avec Dieu, sont dans le centre de toute vérité, qui font cette grande Église invisible qu'aucun culte ne divise, ne nous apparaîtront jamais divisés... Ne repoussez rien, Madame, de ce que vous ne concevez pas encore[3].

Et Mme de Staël se recommande à ses prières. « C'est une personne, juge-t-elle, qui est un avant-coureur d'une grande époque religieuse qui se prépare[4]. » Mais les circonstances les éloignent l'une de l'autre : toutes deux le regrettent ; lors de sa propagande parisienne, en 1815, la fondatrice de la Sainte-Alliance désignera son ancienne pénitente comme « une des personnes qui l'eût le mieux comprise » ; de fait, Mme de Staël aime dans le mysticisme la conciliation d'une foi sentimentale avec son vieil anticléricalisme :

Je suis très frappée de ce que vous confirmiez des conversations de l'empereur Alexandre avec Mme de Krüdener... Je crois le mysticisme, c'est-à-dire la religion de Fénelon, celle qui a son sanctuaire dans le cœur, qui joint l'amour aux œuvres, je le crois une réformation de la *Réformation*, un développement du christianisme, qui réunit ce qu'il y a de bon dans le catholicisme et le protestantisme, et qui sépare entièrement la religion de l'influence politique des prêtres.

Quelle belle chose pour l'empereur Alexandre que d'être à la tête de ces deux nobles perfectionnements de l'espèce humaine, la religion intime et le gouvernement représentatif[5] !

Mais elle juge que la politique bourbonienne tue d'avance la réunion des Églises. En effet, la chute de l'Empire rend Mme de Staël à son activité libérale : férue d'intrigues parlementaires, elle abandonne quelque

1. Mme de Staël à Gaudot, 15 octobre 1808, pub. dans Kohler, *Mme de Staël et la Suisse*, 483.
2. Werner, *Journal*, 22 août 1808, 140.
3. Mme de Krüdener à Mme de Staël, lettre publiée dans *le Figaro*, 16 septembre 1911.
4. *Ibid.*
5. Mme de Staël à Gérando, 27 septembre 1815. *Corresp.*, 78.

peu la vie contemplative. Néanmoins, ses rapports subsistent avec Mme de Krüdener : elles correspondent encore en 1816[1] ; et cette influence paraît plus essentielle, moins purement romanesque, que ne le supposait Sainte-Beuve[2]. Elle le cède à d'autres cependant : la voyageuse, qui ne faisait qu'effleurer Coppet, ne pouvait éclipser des voisins dont la propagande s'exerçait chaque jour : les quiétistes vaudois surtout confirment que Bonstetten ait eu raison de craindre un entraînement vers le catholicisme.

## III

Mme de Staël connaissait des représentants plus authentiques de la foi romaine. En 1793, elle avait rencontré Joseph de Maistre[3] ; treize ans plus tard, en pleine crise mystique, on la vit suivre les prédications de l'abbé de Maistre, frère du philosophe[4]. Mais elle entretenait des relations intimes avec l'école de Dutoit. Cette dernière, depuis la mort du maître, inclinait de plus en plus vers l'Église de Fénelon ; « les images de piété, les portraits de saints, l'image du crucifix et la vénération des reliques » s'y trouvaient en honneur[5]. Après un interrègne[6], le pontificat des piétistes revint au chevalier de Langallerie, cousin de Benjamin Constant et gendre du principal collaborateur de Dutoit, Ballif[7]. Les ancêtres de ce nouveau chef de secte le prédisposaient à chevaucher entre Rome et Genève. D'origine catholique, le premier marquis Philippe de Langallerie (1661-1717), avait trahi Louis XIV en 1706 et embrassé le calvinisme en 1711 ; son fils, Philippe-François, qui tendait à la religion naturelle, hébergea Voltaire à Monrepos ; le petit-fils enfin — notre homme — réagit contre le dix-huitième siècle et se jeta dans la dévotion.

1. Cf. Mme de Staël à Meister, 22 juillet 1816. *Lettres*, 240.

2. « Mme de Staël goûtait Mme de Krüdener auteur de *Valérie*, mais elle était d'un esprit politique et historique trop prononcé pour entrer dans son exaltation prophétique, et elle en souriait plutôt » (Sainte-Beuve, *Portraits de femme*, 401). L'avons-nous vue sourire ?

3. Blennerhasset, *Mme de Staël*, II, 217-219.

4. Cf. Ollion, *Idées de Mme de Staël*, 113.

5. *Notice sur les âmes intérieures*, au musée du Vieux-Lausanne.

6. Cf. une lettre de Langallerie à Kirchberger, du 23 décembre 1796 : les deux illuminés s'étaient déjà rencontrés cinq ans auparavant. « Depuis la mort de M. Dutoit, écrit Langallerie, le pasteur ayant été frappé, le troupeau a été dispersé, chacun vit isolé avec ses liaisons particulières, je ne vois plus personne d'intérieur ni d'autres que dans la maison où je suis » (Document Leboime).

7. Favre, *Jean-Philippe Dutoit*, 107 ; et les *Fragments chronologiques pour la vie de M. Dutoit* (inédit).

Volontiers mondain, il n'éveillait pas, à première vue, l'idée d'un anachorète. Le duc de Broglie nous en retrace un portrait fort vivant :

C'était un petit homme, tout gros, tout rond, tout court, un peu vaniteux, un peu gourmand, tel à peu près que les contes grivois du dernier siècle figurent un confesseur de couvent, un directeur de dévotes... Mais, dès qu'il se lançait sur des sujets de pure spiritualité, il était impossible de ne pas admirer (le mot n'est pas trop fort) la profondeur et la délicatesse de ses idées, la finesse et la justesse de ses observations, les ressources infinies, les merveilleux expédients d'une dialectique qui tantôt s'enfonçait dans un dédale de subtilités ardues sans s'y égarer, tantôt s'élevait à l'éloquence et n'aurait pas été désavouée par les maîtres de la chaire [1].

Pas plus qu'à Bergasse ou qu'à Willermoz, l'illuminisme ne lui fait perdre le sens des réalités temporelles. Il sait administrer ses biens et cultiver ses relations. Des envieux ne le lui pardonnent pas. Rosalie de Constant, sa cousine, lui reproche de se contredire :

Le chef fait observer par ses disciples la modération, l'humilité, la retraite, mais il s'en dispense lui-même. Quand on lui témoigne de l'étonnement de sa mondanité, il répond d'un ton mystérieux et inspiré : *il y a des temps d'évidence et des temps d'obscurité*... Je t'ai conté leur belle maison, leur beau jardin, leurs meubles riches, voluptueux, élégants, leur passion de la montrer à tout le monde. « Voici, dit Langallerie, en ouvrant les deux battants de la grande porte, voici notre pauvre petit salon que nous avons construit. » Tous les mois, ils font distribuer, parmi toutes les personnes de la société (ceux qu'ils ont rencontrés dans la rue, auxquels ils ont parlé une fois, à tous les étrangers distingués, à plusieurs personnes de la cité, toujours à plus de soixante personnes), ils font distribuer, dis-je, des billets imprimés : *Concert des enfants Philippe et Marie de Langallerie*... Il n'y a aucune musique sacrée, rien dans la maison qui rappelle aucune idée de dévotion [2].

Mais on incrimine encore plus ses tendances catholiques. Ne les exagérons pas cependant. Ses disciples nous ont conservé l'abrégé de ses prières : elles s'adressent avant tout à la mère du quiétisme : « Sainte Jeanne-Marie de la Mothe Bonvâse Guion, épouse de Notre-Seigneur Jésus-Christ, mère du peuple intérieur, organe de l'Évangile du Saint-Esprit, qui ne faites plus qu'une avec votre Époux, intercédez pour nous... » Puis viennent, pêle-mêle, quelques représentants de l'Église romaine et un grand nombre de quiétistes, connus ou non, dont certains durent être ajoutés après coup, puisqu'ils vivaient en même temps que

1. Duc de Broglie, *Souvenirs*, I, 367-368.
2. Rosalie de Constant à son frère Charles, 29 septembre 1809.

Charles de Langallerie. Ce sont Dutoit, Ballif, Fleischbein, Lacombe, Fénelon, saint François de Sales, « saint » François Gautier, Dampierre, Henri Polier, Samuel Begoz, « sainte Selomphe, mère spirituelle, sa fille Marie Selomphe », les Grenus, Marie Cazenove[1]..., j'en passe. Mais, plus que ces invocations où s'allient des noms fort disparates, certains gestes excitaient le courroux des purs calvinistes. Par désir d'affirmer l'unité de l'Église, Langallerie assiste aux cérémonies catholiques. En 1802, « les membres catholiques du gouvernement ont demandé une messe qu'on leur a accordée dans le chœur de la cathédrale. Dimanche, toute la sainte famille (Langallerie) y était et Lisette (de Constant) surtout, à genoux et dans une dévotion plus ardente qu'aucun catholique[2] ». Cinq ans plus tard, même scandale à l'occasion de Pâques[3]; et les quiétistes accueillent « à bras ouverts » le nonce, de passage à Lausanne[4]. Ne seraient-ce point des suppôts de l'Inquisition, et vont-ils séduire Mme de Staël ? Horreur !

De mieux informés eussent discerné qu'ils ne l'instruisaient pas dans la pure orthodoxie. Rien n'annonce que ces derniers quiétistes aient abdiqué la théosophie de Dutoit. Ils vénèrent son œuvre, se tiennent en garde contre l'Astral, et croient aux « esprits de l'air » qui cherchent à s'insinuer dans nos pensées. Inquiets de la vie future, ils admettent le purgatoire, que suivra l'universelle rédemption. « Leur opinion est que ceux qui ne sont pas chrétiens intérieurs ne goûteront pas la félicité des élus; cependant, un jour, tous les hommes seront heu-

1. *Résumé des prières de notre vénérable patron saint Charles de Langallerie.* Il convient d'expliquer certains noms. Nous étudierons ici même le marquis de Dampierre, autre familier de Mme de Staël; Polier, préfet du Léman, est un des membres les plus actifs de la petite Église. François Gautier, Marie Cazenove collaborent avec Langallerie. Samuel Begoz se fera catholique, au moment où l'Église romaine acquerra dans le pays de Vaud une existence officielle. Les dames Schlumpf (Selomphe) hébergèrent Dutoit. La famillle Grenus fut une des premières à soutenir la secte à Lausanne, dès l'époque de Fleischbein.

2. Rosalie de Constant à son frère Charles, octobre 1802. Lisette, sœur de Rosalie, se montre en effet une des adeptes les plus ferventes. « Je suis fâchée quelquefois de vieillir, écrit-elle à Charles, non, je t'assure, pour les jouissances de cette vie qui sont bien illusoires, que je ne recherche ni regrette assurément, mais pour n'avoir pas mieux profité de la faveur particulière du ciel d'être appelée à connaître les Langallerie et à vivre avec eux; je voudrais recommencer ma vie pour en mieux profiter. Mon cousin, particulièrement, ah ! si le monde renfermait beaucoup d'hommes comme lui, qu'il irait bien et qu'il serait beau, mais qu'ils sont rares, un entre dix mille, dit Notre-Seigneur, mais il me semble que la connaissance de son mérite est donnée à bien des gens à présent; on vient beaucoup le voir et le consulter, et, quand on l'a fait quelquefois, on ne tarde pas à voir de quel esprit il est animé et combien ses lumières sont profondes et ont une belle base » (4 février 1805).

3. Rosalie de Constant à son frère Charles, 31 mars 1807.

4. Rosalie de Constant à son frère Charles, 27 novembre 1807.

reux, le Diable même se convertira, et alors arrivera le règne de mille ans[1]. » Cette tolérance, ce doux sentimentalisme, ravissent l'inconsolable fille de Necker. Car les sectaires, toujours aux aguets, choisissent l'heure de son deuil pour la rasséréner.

Elle quémande spontanément leurs exhortations. « Dans ce moment, note Rosalie de Constant, elle a envie d'essayer de la secte[2]. » Aussitôt, « Gautier et Polier (deux quiétistes notoires) l'endoctrinent, elle semble y prendre un certain goût[3] » ; mais cette flamme s'éteint vite, et, deux mois après, son envieuse observatrice constate « que la velléité de dévotion n'a pas duré[4] ». Ce n'est toutefois que partie remise. Trois ans plus tard, Benjamin Constant, avide de rompre avec sa maîtresse, imaginera de recourir à la piété de son cousin :

> Je passe une singulière soirée chez les mystiques de Langallerie. Madame doit avoir de l'esprit, car il en faut certainement pour pouvoir, sans moyens extérieurs, acquérir une telle puissance. Quant au chevalier, c'est, sans aucun doute, un homme d'infiniment d'esprit. Ah ! que je voudrais que Mme de Staël se livre à lui, cela l'occuperait. Elle l'a bien vu, mais cela ne prend pas. Elle n'est pas encore prête à se faire dévote[5].

De nouvelles entrevues encourageront les quiétistes à cette difficile conquête. « Ils sont tous du parti de la dame de Coppet qui les a flattés, écrit Rosalie, et a fait semblant d'entrer dans leurs idées[6]. » La femme du chevalier, qui joue chez lui le rôle d'une « idole[7] », « parle de Mme de Staël avec enthousiasme. Elle a, dit-elle, de l'âme comme cent. Comment peut-on la juger comme d'autres ? Nous espérons lui faire du bien, dit-elle. Elle parla de la liaison de Mme de Staël avec Benjamin pour l'excuser... Elle cherche à flatter les passions pour faire des prosélytes[8] ». Cette politique d'indulgence subsiste jusqu'à la fin. Les mystiques « ne s'inquiéteront guère » de la grossesse de Mme de Staël après son mariage clandestin[9]. Et s'ils n'atteignent pas à leur but, du moins leurs efforts ne demeurent-ils pas entièrement infructueux. La châtelaine

1. *Conversations de Mme de Seigneux* (1808).
2. Cf. Kohler, *Mme de Staël et la Suisse*, 345.
3. Rosalie de Constant à son frère Charles, 5 août 1804.
4. *Ibid.*, 2 octobre 1804.
5. B. Constant, *Journal intime*, 123 (1807).
6. Rosalie de Constant à son frère Charles, 15 septembre 1809.
7. *Ibid.*, 7 octobre 1806.
8. *Conversations de Mme de Seigneux* (1808).
9. Rosalie de Constant à son frère Charles, 25 avril 1812.

leur sera toujours reconnaissante d'avoir « remis le calme dans son âme dans un des moments les plus cruels de sa vie[1] ». Lorsque *l'Allemagne* paraîtra, la petite Église lui témoignera de l'enthousiasme[2] ; elle y reconnaît une très grande bienveillance pour ses doctrines.

D'autres familiers de Coppet appuient les tendances quiétistes. Mathieu de Montmorency, « l'homme que Mme de Staël respecte le plus au monde, depuis qu'elle a perdu son père[3] », le pieux Mathieu de Montmorency cherche-t-il à fléchir ainsi l'irréligion qui l'affligeait en *Delphine*[4] ? Lui-même éprouvait du goût pour ces disciples lointains de Fénelon. Ils brûlent de le gagner : leurs premières tentatives remontent à 1803 ; l'année suivante, ils l'introduisent chez Langallerie et « la Madone » sa femme[5]. Il ne manquera point, désormais, de les saluer à tous ses voyages[6] ; Rosalie de Constant l'épie, et redoute qu'il n'encourage Mme de Staël au mysticisme[7]. En réalité, tout se borne à l'échange d'effusions dévotes : l'onction des « âmes intérieures » charme Mathieu, mais il demeure trop raisonnable et trop fidèle à son Église pour embrasser pleinement leurs idées.

Il en va tout autrement de deux gentilshommes qui terminent auprès de la fille de Necker une carrière d'illuminés. L'un, c'est le marquis de Dampierre : il avait fait partie de la Loge de la Bienfaisance, que présidait Willermoz[8] ; en 1784, à Lyon, il avait publié des *Réflexions impartiales* — ou plutôt enthousiastes — *sur le magnétisme animal* ; puis, sous l'influence du quiétisme, il avait composé un recueil de *Vérités divines pour le cœur et l'esprit*. Il y citait Poiret, Dutoit et Saint-Martin[9] ; mais « la vraie théologie est celle du cœur[10] » ; il écarte volontiers les textes. On l'entend prêcher à Mme de Staël cette religion dégagée de « la lettre » et des cérémonies[11] : n'y trouve-t-elle pas un sentiment pieux, libre de ces contraintes qui la choquent ? Mais qu'elle le laisse poursuivre : il développera tout le système des philosophes. Il expli-

1. Propos recueillis par Charles de Constant, 12 septembre 1814, et publiés dans P. Kohler, *Mme de Staël et la Suisse*, 346.
2. Rosalie de Constant à son frère Charles, 15 juillet 1814.
3. Mme de Staël, *Dix années d'exil*, 166.
4. Cf. à ce propos P. Gautier, *Mathieu de Montmorency et Mme de Staël*, 163 *sqq*.
5. Rosalie de Constant à son frère Charles, 15 août 1803, 5 août 1804.
6. *Ibid.*, 6 septembre 1811.
7. *Ibid.*, 5 août 1804.
8. Cf. Dermenghem, *Joseph de Maistre mystique*, 51, note.
9. Dampierre, *Vérités divines*, I, 50, 328.
10. *Ibid.*, I, p. XXII.
11. *Ibid.*, I, 198.

quera l'origine du monde physique, « *manifestation d'un premier jugement* où les créatures encore susceptibles de vie furent astreintes à faire un séjour dans des formes matérielles [1] » ; il ajoutera que « les prévaricateurs chefs de la révolte » furent dès lors précipités « en des lieux d'obscurité éternelle ». Il montrera comment du péché naquit l'union sexuelle : « Ce qui n'était qu'un seul type a été divisé pour en faire deux : l'homme, le type de l'intelligence, et la femme celui de la sensibilité [2] » ; sa romanesque auditrice hochera la tête complaisamment. Il prêchera la théocratie, « le plus heureux de tous les gouvernements [3] » ; « la religion et la royauté doivent être sœurs » ; il évoquera le futur millénaire [4] ; et si Mme de Staël, en libérale, contredit ces propos, et s'il ne trouve pas d'accents assez touchants ni d'argumentations assez fortes, il cédera la parole à son ami, le comte Louis de Divonne.

C'est un maître en sciences occultes : s'il avait écrit davantage, on le classerait parmi les grands illuminés. Partout, on le retrouve ; il sert d'agent de liaison entre les mystiques les plus divers ; il s'instruit des sectes les plus insolites ; lui-même enseigne avec autorité. Dès sa jeunesse, il croit jouir des plus hautes faveurs divines. « Non seulement, il a parcouru le chemin de l'initiation, mais il connaît, par son expérience personnelle, les communications extérieures *immédiates* ; toutefois, depuis lors, il aspire à une voie *plus précieuse encore*, celle de l'amour, de l'intérieur ; de même que Saint-Martin, il dit en propres termes : « J'ai renoncé à toute la boutique. » Souvent, dans les communications extérieures les plus brillantes, il avait éprouvé une horreur secrète, qui lui montrait qu'il se trouvait en mauvaise compagnie [5] ». Ses expériences l'engagent à se méfier du royaume astral : on conçoit qu'il apprécie la *Philosophie divine*. La Providence, imagine-t-il, l'a banni de sa patrie tout exprès pour le mener à Dutoit : il assiste ce maître à ses derniers moments, recueille ses manuscrits, édite son œuvre posthume [6]. Il

1. Dampierre, *Vérités divines*, I, 67.
2. *Ibid.*, I, 88.
3. *Ibid.*, I, 349-358.
4. *Ibid.*, II, 333.
5. Kirchberger à Sarazin, 8 mars 1794.
6. Il écrit à Reuterholm, de Coblentz, le 27 septembre 1791 : « Il faut m'attendre à perdre cet homme respectable auprès duquel la Providence m'avait conduit en Suisse... J'aurais voulu partir sur-le-champ, pour recueillir son dernier soupir et recevoir sa bénédiction. » Mais la maladie de Dutoit, qui se prolonge, lui donne le temps d'arriver. Ils s'entretiennent encore le 2 novembre 1792 (notes conservées dans les papiers de Dutoit) ; le chef des quiétistes meurt le 21 janvier 1793 ; trois jours après, Divonne mande à Reuterholm qu'il va « mettre en ordre ses manuscrits et surveiller l'impression de son dernier ouvrage ».

apporte aux quiétistes le prestige de relations européennes. Nous savons dans quelles circonstances il rencontra Reuterholm, en Avignon ; son initiation swedenborgienne le lie avec le petit groupe de Montbéliard : la duchesse de Wurtemberg, Tieman, Lefort, Kachelof [1] ; il devient aussi l'ami de Silverhielm, qu'il retrouve à Londres en 1795 [2]. Ce sont là des liaisons durables : mais un penchant commun vers la « voie intime » l'unit plus encore à Saint-Martin. Ce dernier le prise haut : « Ce jeune homme est beaucoup plus avancé que moi dans les faveurs intérieures et divines, parce qu'il vaut mieux que moi, et qu'il mérite un meilleur traitement [3] » ; quant à Divonne, il aime le Philosophe Inconnu « tendrement [4] » ; il considère ses disciples « comme les vrais disciples de la sagesse [5] » ; il en grossit le nombre. Une telle influence s'unit à celle de Dutoit pour lui donner sa physionomie propre.

N'a-t-il pas vu, dans la duchesse de Bourbon, l'exemple d'un alliage tout pareil ? Et certaine lettre nous montre qu'il chérit cette vertueuse princesse. « Dites à Saint-Martin — mande-t-il à Kirchberger — de dire mille choses tendres à la duchesse de Bourbon de ma part et de l'assurer que son enfant n'a pas cessé de l'aimer un instant et qu'il l'aimera au delà des bornes de cette vie [6]. » William Law, dont il s'enthousiasme en Angleterre, sait aussi joindre la métaphysique de Boehme à la morale de Fénelon [7]. Ce théosophe, dans ses voyages, avait connu Saint-Martin, Sarazin, d'autres encore [8]. Divonne le popularise. Il envoie ses ouvrages à qui peut les lire [9] ; lui-même en tentera la traduction, qui lui vaudra maints éloges [10]. Mais l'influence guyonienne prime toutes les

1. Divonne à Lavater, 30 octobre 1792. Notez que ce nom de Kachelof, que Matter ne pouvait identifier, se trouve écrit ici « Kashlow », contrairement à l'usage courant.

2. Silverhielm mentionne leur première rencontre dans une lettre à Gustave III, 20 janvier 1790. Ils se sont retrouvés à Londres, écrit Kirchberger à Saint-Martin le 27 janvier 1795; et Divonne, le 20 janvier de la même année, mandait à Reuterholm qu'il a dîné trois fois avec l'ambassadeur.

3. Saint-Martin à Kirchberger, 13 février 1793. *Corresp.*, 58. Je cite le manuscrit, qui présente des variantes sans importance avec le texte imprimé.

4. Divonne à Kirchberger, 15 mars 1798.

5. Divonne, *Voix qui crie dans le désert*, 10.

6. Divonne à Kirchberger, 1er septembre 1796 (ms. Leboime).

7. Divonne à Kirchberger, 9 décembre 1794.

8. Cf. sur le premier, l'ouvrage de Matter; Sarazin, dans ses *Tagebücher*, mentionne la visite de Law, le 14 mars 1779.

9. Il envoie à Kirchberger « The Spirit of Prayer » que ce dernier transmet à Sarazin (Kirchberger à Sarazin, 3 décembre 1796).

10. Cf. la duchesse de Bourbon, *Corresp.*, I, 231 ; Jung Stilling, *Der graue Mann* (*Œuvres*, VIII, 136); les *Opuscules théosophiques*, 144, note.

autres. Il y convertit son hôtesse, la comtesse de Razoumofski, et plusieurs gentilshommes russes ; le comte de Brühl, jadis ami de Corberon, se procure, sur ses conseils, les œuvres de Mme Guyon, du P. Lacombe, de saint Jean de la Croix[1]. Revenu sur les bords du Léman, notre homme deviendra l'un des chefs du groupe quiétiste. Sa traduction de William Law, qu'il augmente d'un opuscule personnel, peut nous donner l'idée de ses enseignements, auxquels Mme de Staël prêta maintes fois l'oreille.

Il y met, en effet, de l'originalité, n'hésitant pas à modifier le texte anglais, lorsqu'il s'imagine posséder une révélation complémentaire[2]. Ses ouvrages s'adressent aux « hommes de désir » que la matière ne satisfait point[3]. Ils n'expliquent d'ailleurs que l'ordre exotérique : bien des principes « appartiennent à un mystère qui n'est pas dans notre dépendance, à un centre dont nous ne pouvons être que l'organe obéissant[4] » ; Divonne revêt ainsi l'allure d'un initié, dont la vue pénètre plus avant que celle du vulgaire. Ses doctrines reflètent l'ensemble des traditions mystiques. Il affirme la déchéance de l'homme, plongé dans un monde inférieur à sa destination[5] ; mais la Providence ne nous abandonne pas : tout découle d'elle ; « de la loi divine est provenue la loi religieuse, et de la loi religieuse sont provenues toutes les lois civiles et toutes les institutions humaines[6] ». Pour nous convaincre de notre grandeur, elle met en nous le désir du bonheur, de la vérité, de l'admiration[7] ; pour nous rendre dignes de la vie, elle nous fait prendre le chemin de la douleur, du renoncement, du sacrifice[8]. Nous acceptons volontiers les misères terrestres, qui nous préparent aux félicités éternelles :

Je vous avoue que ce n'est pas sans joie, et même sans quelques désirs que je jette mes regards au delà des bornes de cette triste existence. Je ne veux pas cependant me soustraire aux épreuves qu'il plaît à la Providence de m'envoyer, je sais trop bien que nous devons marcher dans le chemin de la croix et que les souffrances et les prières sont la seule médecine qui puisse nous donner la santé pour l'immortalité... Ainsi donc, mon bon ami, nous dirons autant que notre

1. Le comte de Brühl à un quiétiste anonyme, 30 septembre 1797 (Document Bridel).
2. Divonne, Avant-propos à Law, *Voie de la science divine*, p. VI.
3. *Voix qui crie dans le désert*, 17.
4. *Ibid.*, 42.
5. *Ibid.*, 3.
6. *Ibid.*, 24.
7. *Ibid.*, 2-3.
8. *Ibid.*, 52.

faible nature pourra nous le permettre : « Mon Dieu, ta volonté soit faite et non pas la mienne [1]. »

Cette consolation que cherche partout la fille de Necker, la trouvera-t-elle dans les mêmes espoirs qui réconfortèrent l'émigré Divonne ? Elle en savoure la tolérance. Bien que le catholicisme paraisse diminué, Divonne s'incline tout bas devant lui. « Le nouvel Israël, déchu comme l'ancien, offrit encore la représentation de l'Israël véritable... Comment donc cet *ordre représentatif* ne serait-il pas pour nous un objet de respect et de vénération ? Et qui est-ce qui mettrait la main sur cet oint du Seigneur, et pourrait être innocent [2] ? » Telle fut l'erreur de la Réforme ; le principe du libre examen nuit à l'idée religieuse elle-même [3] ; mais l'Église romaine ne possède plus que la *lettre*, et son exclusivisme rompt l'unité chrétienne [4]. Aux différentes communautés emblématiques va succéder la vraie. Le jour n'en est pas éloigné : la persécution religieuse en donne le signal : « O ennemi ! si l'on a livré l'ombre et le signe à ta fureur destructrice, ce n'est que pour les remplacer par la réalité [5]. » L'initiation permettra de s'élever jusqu'aux merveilles du monde spirituel :

> Votre sanctuaire devra être environné de cercles graduels qui ne pourront se franchir que dans la perspective du développement moral des néophytes..., ses diverses enceintes renfermeront, depuis celui qui n'en est encore qu'à sentir qu'il doit y avoir un premier être jusqu'à celui qui a pénétré les profondeurs des merveilles divines... Si chaque cercle est gardé par des sentinelles inflexibles et vigilantes, de manière à ce qu'aucun profane ne puisse s'introduire, vous aurez soin également que tous trouvent, dans leurs divers degrés, des instructeurs, des guides [6]...

C'est toujours le rêve de Wilhelmsbad : dans un langage symbolique, Divonne en prédit l'imminente réalisation. « Le temps de la *réédification* du temple est arrivé... Déjà le cri de la sentinelle qui veille sur la tour de Dieu a retenti : le signal a été donné à l'Orient et il a été répété au Nord et au Midi, afin que dans toutes les régions de l'univers les matériaux soient préparés et rassemblés, et que les *sept chefs commandant les douze étendards d'Israël* enrôlent tous ceux qui sont de bonne volonté

1. Divonne à Reuterholm, 11 octobre 1791.
2. Divonne, *Voix qui crie dans le désert*, 29-30.
3. *Ibid.*, 64.
4. *Ibid.*, 36, 60.
5. *Ibid.*, 38.
6. *Ibid.*, 62-63.

et forment l'appel général de tous les *véritables maçons*... Car la *cinquième Loge* s'ouvre dans les lieux supérieurs, et elle vient manifester ses travaux dans la *Loge universelle naturelle*[1] ». Mais il faut nous tenir en garde contre la recrudescence des illusions que favorise l'ennemi : les « miracles » de Charles de Hesse permettent à notre mystique d'exprimer toute sa défiance :

S'il est certain qu'il est des époques marquées où l'Esprit de Dieu s'émeut d'une manière plus ou moins particulière pour manifester la parole et faire son *œuvre*, qui peut douter que nous ne touchions, dans ces temps, à une des plus importantes? car si l'on en juge par le mouvement général qui est imprimé par l'incalculable bouleversement qui menace tous les établissements humains de leur ruine, à quels grands événements, à quels étonnants résultats ne doit-on pas s'attendre?

Mais il faut l'avouer, ces temps sont aussi dangereux qu'ils sont intéressants, et il ne serait pas difficile à un œil exercé d'apercevoir déjà la plus grande partie des signes de confusion, de séductions et de dangers de toute espèce, dont notre divin Maître daigne faire le détail à ses disciples, en leur parlant de ces temps où l'on disait, de tout côté, *ici est le Christ*, mais, dit-il, n'en croyez rien. Jamais, non jamais, les hommes, même les hommes de désir, n'eurent plus besoin d'un guide sûr.

L'arbre de vie commence à pousser de beaux rameaux, mais prenons garde, à côté croît *celui du bien et du mal*... L'un a sa racine dans l'éternité et produit ses fruits dans la sphère divine; l'autre croît dans le temps, et ses plus sublimes productions ne sauraient s'élever au-dessus de la sphère astrale et élémentaire[2].

Si nous déjouons de tels pièges, l'aube du millénaire luira bientôt : et ce sera la troisième révélation, l'universelle effusion de l'Esprit[3]. Ainsi Divonne nuance le quiétisme en y mêlant quelques idées de Saint-Martin : il en instruit Mme de Staël, dans une certaine mesure, et peut-être lui doit-elle de connaître un épisode tel que le congrès de Wilhelmsbad[4]. Réveille-t-il par là d'anciennes curiosités? En 1802, elle aurait dit à Lacretelle son admiration pour le Philosophe Inconnu : son interlocuteur nous garantit la véracité de tel propos[5], mais il les reproduit

1. Lettre conservée à la Bibliothèque de la Faculté libre de théologie protestante de Lausanne, dans la liasse intitulée *Lettres de divers mystiques inconnus*.

2. *Réflexions de M. le comte Louis de Divonne sur ce qui se passait à Copenhague.* Document Leboime, copié par Kirchberger dans une lettre à Sarazin, 5 avril 1794.

3. Divonne, *Voix qui crie dans le désert*, 40-41.

4. Mme de Staël, *De l'Allemagne*. *Œuvres*, III, 105.

5. « Ceci n'est point un entretien fictif... Le fond en est très vrai. Je ne prête à Mme de Staël aucun sentiment, ni presque aucune idée, qu'elle n'ait exprimée » (Lacretelle, *Testament philosophique*, II, 67). C'est dommage qu'il y ait un *presque*. On trouvera le passage le plus significatif sur le martinisme dans ce même *Testament philosophique*, II, 89.

trente ans après, et paraît se tromper de date. Rien ne nous autorise à croire que la châtelaine de Coppet ait témoigné la moindre bienveillance aux adeptes avant la mort de son père : plus tard, certes, elle pourra tenir le langage qu'on nous rapporte. Lacretelle même y contribue : il préconise un système de transmigration des âmes dans les étoiles[1], et renouvelle ainsi les théories de Swedenborg et de Saint-Georges de Marsais. Ajoutons à ces influences celle du théosophe allemand Schubert, que Mme de Staël analyse avec soin, et qui parle de métempsycose ascendante et des facultés surnaturelles de l'homme primitif[2] : en faut-il davantage pour incliner une âme féminine à trouver « des lueurs sublimes[3] » chez l'auteur de l'*Homme de désir*? Toutes ces doctrines se conjuguent pour donner aux mystiques la haute main sur le concile de Coppet; sevrée d'intrigues politiques, Mme de Staël détourne son activité vers les domaines du surnaturel : les sentiments qui s'accumulent dans son âme atteindront leur paroxysme au cours de l'année 1808, lorsqu'elle recevra la visite de Zacharias Werner.

## IV

Il arrivait précédé d'une rare notoriété : la cour de Weimar le choyait, et s'extasiait devant ses hypothèses; Gœthe jugeait que le passage de Werner « faisait époque dans sa vie »; il en acceptait une dédicace conçue en termes extravagants[4]. De tels exemples nous rendent moins étrange l'attitude de la fille de Necker : elle subit le même charme qui fascine l'olympien Gœthe : beau parleur, habile à communiquer son enthousiasme, le nouveau venu savait faire oublier l'étrangeté de son existence.

Car il manque visiblement d'équilibre, et son cœur oscille constamment entre l'exaltation mystique et la débauche. « Tantôt psalmodiant, tantôt retombant au plaisir bestial, il parcourt l'Allemagne, annonçant un jour son système de religion et d'amour parmi les princes et les grands, et le lendemain se trouvant en rapports sexuels avec des filles de la dernière classe, mais toujours épanchant en sonnets le contenu de ses

1. Lacretelle, *Testament philosophique*, II, 82.

2. Mme de Staël, *De l'Allemagne*. *Œuvres*, III, 506-507.

3. *Ibid.*, III, 483.

4. « Que Dieu récompense le très gracieux Père, qu'il protège le tres honoré fils. Vérité, Pureté, Paix! F.-L.-Z. Werner, Weimar, le jour du Christ 1807, Symbole : Dieu est amour! » (*Deutsche Revue*, octobre 1886, p. 20. Cité dans Vierling, *Z. Werner*. Voir sur le séjour de Weimar le livre de Vierling, 195-201).

pensées[1]. » Lorsqu'il songe à fonder un Ordre pieux, il en exclut tel candidat, parce que ce dernier « a trop de raison froide, trop de confiance en soi, trop peu d'imagination malgré son grand cœur, un esprit qui n'est pas encore apte à la religion[2] » : ces qualités, dont il ne veut pas, nous indiquent suffisamment ce qui lui manque. Originaire de Königsberg, — patrie d'Hamann et de Hoffmann le fantastique, — il puise dans sa famille les germes de son illuminisme : sa mère, une maniaque, se croit la Vierge Marie[3]. Pourtant, il débute par admirer le seul Rousseau : « Il n'y a qu'un Rousseau dans le monde[4] » ; mais, comme sa future hôtesse de Coppet, il évolue vers une foi moins imprécise. Affilié d'abord à des Loges rationalistes, il éprouve néanmoins « l'amour des recherches et des spéculations religieuses[5] ». Il entre en relations avec des théosophes tels que Mnioch et le pasteur Mayr[6] ; il lit Jacob Bœhme, Saint-Martin, Jung Stilling[7], et se croit la vocation de réformer la Maçonnerie, et par elle toutes les Églises. Il s'appuie sur l'exemple de Novalis, le seul de ses contemporains dont il reconnaisse la sainteté[8] : ses poèmes, ses drames frayeront les voies à la nouvelle doctrine ; « on dirait qu'il veut propager un système mystique de religion et d'amour, à l'aide de l'art dramatique, et que ses tragédies sont le moyen dont il se sert, plutôt que le but qu'il se propose[9] ». Restaurer le catholicisme primitif ; créer en sa faveur une milice de nouveaux Templiers : voilà son but, et l'idée maîtresse de ses pèlerinages[10].

Maçons et chrétiens s'identifieront[11] ; il faut donc lutter avant tout contre les Loges égalitaires. Telle sera l'intention des *Fils de la Vallée*, poème révélateur de l'art royal, et soutien de l'Église invisible[12]. Molay et

1. Notice aux *Œuvres* de Werner, *Deutsche National Literatur*, vol. CLI, p. 12.

2. Dorow, *Erlebtes aus den Jahren* 1790-1827, IV, 31.

3. Vierling, *Z. Werner*, 8. Philarète Chasles, *Études sur l'Allemagne au dix-neuvième siècle*, 103.

4. Werner, *Poésies. Œuvres*, I, 14. Cf. à ce propos Vierling, 24.

5. Cf. Vierling, 31. Pour juger de l'esprit révolutionnaire du jeune Werner, que l'on parcoure le recueil de ses poésies. *Œuvres*, II, 88, 91, 110.

6. Vierling, 33 ; Dorow, *Erlebtes...*, IV, 28.

7. Vierling, 37, 153, 211.

8. *Euphorion*, II, 363. Notons que Mme de Staël insiste sur l'aspect mystique de l'œuvre de Novalis.

9. C'est l'expression même de Mme de Staël, *Allemagne. Œuvres*, III. 259.

10. Werner à Schaffner, 11 avril 1805. *Blätter für literarische Unterhaltung*, 10 oct. 1834.

11. Werner à Isidorus Regiomontanus, 25 mars 1804. *Blätter für literarische Unterhaltung*, 1er janvier 1827. Cf. encore une lettre de Werner au libraire Sander, 1801, publ. dans Schütz, *Zacharias Werners Biographie*, 35.

12. Werner à Isidorus Regiomontanus, 2 janvier 1805. *Blätter für literarische Unterhaltung*, 1er janvier 1827.

ses Templiers incarneront l'esprit critique, que doit vaincre un catholicisme épuré[1]. Werner met en scène fort habilement les légendes maçonniques. Ses chevaliers succombent, mais se perpétuent en secret, grâce aux mêmes subterfuges que dépeignait le baron de Hund. « L'archevêque » ne rappelle-t-il pas le mystère de bien des hiérophantes?

> On en parle beaucoup en Orient;
> En Syrie, il passe pour un héros,
> Et dans les déserts d'Égypte, où longtemps
> Il a vécu, pour un saint.
> . . . . . .
> Son unique ami fut un cheik arabe,
> Qui, dit-on, l'instruisit dans l'écriture imagée
> Du monde primitif[2].

Mais — comme un grand nombre de leurs successeurs — ces prétendus sages se conduisent en rebelles. Ils prêchent la lutte contre la tyrannie, contre Rome et la féodalité : l'initiateur oblige son néophyte à jeter la croix par terre : « Nous ne croyons pas à un Dieu mort; nous croyons en Dieu, qui vit encore et ne meurt jamais! » Il l'oblige à renier, non pas le Messie, mais « l'idole de ce monde[3] » ; ses allégories évoquent celles des mystiques révolutionnaires. Werner leur oppose une croyance où s'uniraient le catholicisme, la maçonnerie et les beaux arts :

> Je tiens Jésus-Christ pour le maître unique et suprême de la maçonnerie; l'art et la religion pour intimement liés, la religion comme mère, la maçonnerie et les beaux arts comme sœurs... Je crois que l'artiste n'est pas seulement un charmant homme du monde ou un philosophe de la vie, mais un prêtre de l'Éternel, que l'humanité doit être purifiée par la communion des saints, non pas dans le sens littéralement catholique, mais dans un esprit ennobli, vraiment catholique... que, sur les autels d'où ils furent témérairement bannis, le Christ doit être restauré comme symbole de l'humanité divinisée, et Marie comme celui de la plus pure humanité[4].

Ce « néo-catholicisme » s'accommode de doctrines étranges, que Werner exprime sous une forme symbolique, mais où nous discernons sans peine la cosmogonie des illuminés :

1. Werner à Hitzig, 28 octobre 1802. *Schütz*, 37-38.
2. *Fils de la Vallée*, II, II, 1. Werner, *Œuvres*, IV, 55.
3. *Fils de la Vallée*. Werner, *Œuvres*, IV, 55, 134, 160, 168-169.
4. Werner à Isidorus Regiomontanus, 2 janvier 1805. *Blätter für literarische Unterhaltung*, 1er janvier 1827.

Lorsque le Seigneur eut banni Phosphoros [1],
Il l'enferma, comme châtiment de son insolence,
Dans un cachot, qui se nomme la Vie.

. . . . . .

Le Seigneur dit : puisque tu m'as
Oublié, de même que ma volonté sainte,
Pour la joie de devenir semblable à moi ;
Voici, je te livrerai en proie aux éléments.

. . . . . .

Puis le Seigneur revint, et ouvrit
Dans le cachot de Phosphoros une petite fente,
Afin qu'il pût contempler la figure de sa sœur

. . . . . .

...et, comme une aurore,
Le souvenir de sa race l'éclaira [2].

Les hontes du sexe n'avilissaient point l'homme primitif : « Moitié plante, étoile à moitié », l'hôte du Paradis aimait purement son épouse ; mais, cédant à l'attrait charnel, ils déchurent, et la mort naquit [3]. Heureusement la Providence nous secourut ; elle instruisit Pythagore, Osiris, Vichnou, Zoroastre, Moïse, Jésus [4] : autant de prophètes, autant de médiateurs ; car les fils de la vallée « honorent la foi de tous les peuples ; ils sont moines en Europe, Brahmines aux bords du Gange » ; ils vénèrent Horus, Vichnou, Éros, Thor et le Christ [5]. Werner, comme d'autres illuminés, caresse l'idée d'une religion universelle ; il y comprendra le dogme de la fatalité [6], celui de la vertu expiatrice du sang [7], la croyance aux influences sidérales [8]. Une de ses héroïnes prie la Vierge sous le nom d'Isis, le Christ sous le nom d'Horus [9]. Le poète veut

1. Explications de Werner : « L'émanation la plus pure de la Divinité, c'est la pensée et le sentiment (le Phlogistique) dans l'homme. C'est essentiellement l'homme, d'où le nom φωσφόρος... La masse élémentaire qui nous entoure (le corps) est seulement notre cachot... L'homme existe seulement en Dieu et par Dieu ; la vanité d'être indépendant de Dieu, d'être une chose en soi, telle est l'épine qui le tourmente depuis si longtemps, jusqu'à ce qu'il retrouve son unique réalité par l'anéantissement dans la Divinité. » (Werner à Scheffner, 29 janvier 1805. *Blätter für literarische Unterhaltung*, 9 octobre 1834.)

2. *Fils de la Vallée. Œuvres*, IV, 184-185.

3. *Croix sur la Baltique. Œuvres*, III, 176.

4. Vierling, 151.

5. *Fils de la Vallée.* Werner, *Œuvres*, V, 197.

6. *Croix sur la Baltique*, I, Prologue, p. XXII. Werner a tiré de beaux effets dramatiques de cette idée fataliste ; il lui doit celles de ses œuvres qui lui survécurent.

7. *Fils de la Vallée* ; et *Croix sur la Baltique*, II, 128.

8. *Martin Luther*, Prologue, p. VIII. Ainsi s'excuserait le sabéisme ; cf. *Fils de la Vallée. Œuvres*, IV, 15.

9. *Fils de la Vallée. Œuvres*, IV, 46-47.

confondre les mythologies en une seule Église : les œuvres d'art y contribueront[1].

Car les artistes forment un sacerdoce : beaux-arts, religion signifient une même chose[2] ; bien plus, un prêtre, c'est quiconque possède le sens de l'infini et le répand en d'autres. En ce sens, « non seulement l'ecclésiastique, l'artiste, mais le politique, le héros, le roi, le consul sont des prêtres[3] ». Ils invoqueront « le Dieu qui parle en eux[4] » ; de leur milieu se dégageront de grands Élus ; ainsi, les antiques prétentions des initiés aboutissent à la notion du poète *Vates*, chère à nos romantiques :

> Il est ainsi des hommes, qui... furent anges dès le début...
> Ainsi paraissent, même enfants, les forts, les purs
> Esprits géants que Dieu envoya
> Dans la chair, pour unir le monde et le destin[5] !

Werner conseillera toutes les espèces de théurgie. « Par les anges, l'homme peut régir le monde[6] ! » dira-t-il en son *Martin Luther*. Les « fils de la vallée » travaillent « à réaliser par la volonté ce que la nature accomplit de force ; tout-puissants ainsi, comme l'émanation de Dieu, lorsqu'elle se comprend elle-même, l'est toujours[7] ». « La nature resplendit aux yeux du sage, et lui sert[8]. » Développons notre imagination : nous percevrons notre dépendance à l'égard du Grand Tout ; nous éprouverons que nous sommes partie de la Divinité[9]. Pratiquons surtout le renoncement : il nous rendra la force illimitée que perdit l'amour-propre[10] ; abdiquons notre personnalité ; résorbons-nous dans le néant suprême : et nous accomplirons notre destinée, en participant des vertus cosmiques :

> Est-ce que la force unie
> De plusieurs sages ne parviendrait pas
> A transformer, par une volonté pure,
> Le monde corporel, qui ne connaît point de destin,

1. Cf. Vierling, 124 ; et, parmi beaucoup de textes probants, Werner à Hitzig, 17 octobre 1803. (Schütz, *Werners Biographie*, 45.)
2. Werner à Hitzig, 18 mars 1801. (Schütz, *Werners Biographie*, 18.)
3. Werner, lettres publiées dans les *Gesellschaften*, 25 janvier 1837.
4. Werner, *Martin Luther*, 140.
5. *Ibid.*, Prologue, p. VIII.
6. *Ibid.*, Prologue, p. VII.
7. *Fils de la Vallée. Œuvres*, V, 190.
8. *Ibid*, IV, 226.
9. *Gesellschäften*, 1837, 54-55 ; cité par Vierling, 78.
10. *Fils de la Vallée. Œuvres*, V, 182.

Et qui unit harmonieusement l'action et la contr'action ?
. . . . . .
L'homme peut tout, dès qu'il s'oublie lui-même
Et s'arrache au monde des sens :
Le premier acte de ce désabusement
Est la purification, le dernier, c'est la mort;
Et ce qui nous rend au Grand Tout,
L'anéantissement sacré couronne l'œuvre.
. . . . . .
Et, lorsque tu renonces à tout ce que tu veux,
Alors, tu ne veux rien que Dieu, — et tu es parfait [1] !

N'y a-t-il pas, dans ce goût du Nirvâna, quelque chose d'oriental ? Schlegel y contredirait-il ? et leur rencontre ne troublera-t-elle pas l'âme de leur auditrice ? Werner achèvera de la séduire par son mysticisme amoureux. Car tout converge à l'amour : « la foi, l'art, la mélancolie, ne sont qu'amour [2] » ; leur union symbolise la Trinité [3]. Tout amour est bon : tout amour émane de Dieu ; rien d'abject ne peut s'y mêler. Jacques de Molay, Martin Luther, souffrent du célibat : ce dernier y renonce, parce que « le plus grand sacrement, c'est l'amour [4] ». Comment un Dieu d'amour réprouverait-il de nobles flammes [5] ? La Vierge et son Fils ne représentent-ils pas l'idéal de la tendresse humaine [6] ? Qui, mieux qu'un couple vraiment épris, honore la Divinité ? « Enivrés d'un même calice », Luther et sa fiancée serviront d'autel au Sauveur [7]. L'illuminisme de Werner culmine ici : l'amour couronne et résume sa théurgie ; Bœhme et Saint-Martin ne l'empêchent pas de rester le fils de Rousseau ; un tel maître lui vaut l'affection de cette autre Genevoise.

Il séjourne à Coppet, du 14 octobre au 3 novembre 1808; il avait déjà rencontré la châtelaine deux mois auparavant dans l'Oberland ; ils s'étaient promenés en barque sur le lac de Thoune, elle chantant, lui récitant des vers et la trouvant « toute charmante [8] ». Mieux ils se connaissent, plus leur sympathie grandit. Il est amusant d'entendre tour à tour les divers acteurs de cette comédie. Werner d'abord : il nous en a

1. *Fils de la Vallée. Œuvres*, V, 203-205.
2. *Ibid.*, IV, 255.
3. *Martin Luther.* Prologue, p. VIII.
4. *Martin Luther*, 219.
5. *Fils de la Vallée. Œuvres*, V, 112.
6. Cf. *Poésies*, A la Vierge Marie. *Œuvres*, I, 83 ; et surtout *Martin Luther*, 90.
7. *Martin Luther*, 161-162.
8. Werner, *Journal*, 17-19 août 1808, p. 108-189.

laissé la relation la plus détaillée; tout lui plaît : il est ravi de l'admiration qu'on lui prodigue. Schlegel converse avec lui sur le catholicisme et la philosophie de la nature. Mme de Staël l'entretient surtout de ses tragédies : mais comme elles sont à double sens, il en profite pour lui prêcher son mysticisme; il se fait montrer les lettres de Mme de Krüdener, et joint ses conseils à ceux de l'auteur de *Valérie*. La châtelaine donne une représentation de son drame *la Sunamite*; il y voit un avertissement providentiel : « Dieu même semble avoir écrit cette pièce par sa main... et peut-être la mènera-t-il à lui par cette voie terrible. Je communique cette idée à Mme Necker, qui en frémit. » Lorsqu'il prendra congé, le lendemain, il ne se tiendra pas d'en placer un mot :

Je compose un sonnet pour Mme de Staël. Je vais à elle. Cette femme grande et rare, qui m'a traité tout le temps avec une bonté et une sympathie infinies, me dit au revoir avec une profonde émotion. Je lui donne mon sonnet, elle m'arrache la promesse de passer chez elle juin, juillet et août de l'année prochaine. Je laisse tomber quelques mots sur le caractère prophétique de son drame spirituel, je m'agenouille devant elle, avec le plus grand attendrissement, nous nous séparons en larmes, et je dois dire que cette femme est unique en son genre et serait un témoin sublime si la grâce saisissait son cœur[1]...

Qu'il ne se soit rien exagéré, que vraiment son hôtesse ait pleuré sincèrement en l'écoutant, les autres visiteurs de Coppet en conviennent. Un Bonstetten, un Sismondi, représentants de l'esprit voltairien, s'indignent ou sourient[2]. Le poète danois Oehlenschlager essuie les reproches de Mme de Staël pour son manque d'enthousiasme[3]. Elle-même, la châtelaine, avoue l'intérêt qu'elle prend à ce métaphysicien sentimental. « Je me suis singulièrement attachée à lui, dira-t-elle... Je voudrais qu'il renonçât à ses systèmes mis en scène, mais je les aime dans la chambre[4]. » Ils poursuivent leur correspondance : le poète signe

1. Tous ces détails, et d'autres encore, sont relatés dans le *Journal* de Werner, 137-150.

2. Voici les plaisanteries de Sismondi : « Nous avons eu à Coppet M. Werner... C'est une chose si digne d'observation que la poésie mystique, qui a pris complètement le dessus en Allemagne, et qui tient désormais toute cette nation dans un somnambulisme perpétuel, qu'on est heureux de pouvoir le juger dans son principal prophète... Ses tragédies n'ont d'autre but que de répandre la religion du très saint amour... L'autre jour je l'entendais qui dogmatisait avec... le baron de Voght : « Vous savez ce que l'on aime dans sa maîtresse ? » dit Werner; Voght hésitait et ne savait pas trop ce qu'il devait nommer. « C'est Dieu ! » poursuit le poète. « Ah ! sans doute, répond Voght avec un air convaincu. » (Sismondi à la comtesse d'Albany, 78-79, 8 décembre 1808.)

3. Oehlenschlager, *Lebenserinnerungen*, II, 177.

4. Mme de Staël à la grande-duchesse Louise, 27 février 1809 (Mme Lenormand, *Coppet et Weimar*, 153-154). Elle exprimait donc à ses intimes le même jugement qu'elle devait for-

« votre frère dévoué [1] » ; lorsque, enfin, renonçant à la fantaisie de ses élucubrations, il consent à la discipline romaine, son premier mouvement sera d'inviter la fille de Necker à le suivre ; encore une fois, il exploitera les deux sentiments qui la jetaient vers les mystiques : ses déceptions sentimentales, et le deuil de son père :

Encore aujourd'hui — (c'est aujourd'hui la fête des saints martyrs Celsus et Julianus) — j'ai prié pour votre âme ! Hélas ! pourquoi un être si divin doit-il être si malheureux ! Mais, je vous supplie sur mes genoux, ne désespérez pas, au nom de ton Père défunt, qui voit moi et toi dans l'heure de minuit où j'écris cela, je te conjure de ne pas désespérer de la clémence divine, qui t'élève rigoureusement pour te clarifier comme il a clarifié ton père. Je te bénis dans le nom de Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit [2].

Ces objurgations trop précises devaient moins plaire à Mme de Staël que les élans spontanés d'autrefois. Il a beau comparer l'histoire à une épopée dont le héros est Jésus-Christ [3] ; il a beau presser son interlocutrice de se faire « catholique, sans délai, dès l'instant [4] » ; elle apprécie le sentiment religieux, mais n'a jamais aimé le dogme ; elle ouvre son cœur aux illuminés beaucoup plus volontiers qu'aux représentants de l'Église ; le « pèlerin d'amour » la charmait, mais elle ne le reconnaît plus sous l'habit du séminariste. D'ailleurs, la politique va la distraire de son monde intérieur : mais elle aura d'abord consigné, dans *l'Allemagne*, le résultat de ses expériences.

## V

Il lui suffisait d'être femme pour qu'elle gardât l'empreinte de son commerce avec les mystiques. Des idées superstitieuses affluent à son esprit dès que son avenir la préoccupe. A l'instar de Corinne, elle « croit aux pressentiments », et « fait de tout des présages [5] » : elle y recourt

muler dans *l'Allemagne* : « Werner croit qu'il y a de la prédestination dans l'amour, et que les êtres créés l'un pour l'autre doivent se rencontrer à la première vue. C'est une agréable doctrine en matière de métaphysique et de madrigal, mais qui ne saurait guère être comprise sur la scène. » (*Œuvres*, III, 262.)

1. Lettre du 16 janvier 1809, publiée par M. Baldensperger dans la *Revue de littérature comparée*, janvier-mars 1923. Huit jours auparavant il envoyait à Scheffner une missive presque amoureuse sur Mme de Staël. (Pub. dans *les Blätter für literarische Unterhaltung*, 22 novembre 1834.)

2. 9 janvier 1810, *Revue de lit. comp.*, *loc. cit.*

3. *Ibid.*, 8 avril 1812.

4. *Ibid.*

5. Mme de Staël, *Corinne*. *Œuvres*, II, 728.

« de la manière la plus insensée », au moment de se rendre en Russie[1]. Sa crainte originelle de la mort se transforme en frayeur du jugement dernier[2]. Cependant, lorsqu'elle raisonne de sang-froid, elle se fige dans un christianisme libéral. « L'obéissance passive au Pape » l'écarte définitivement du catholicisme[3]. Mais elle souhaite l'union des Églises : elle accueille avec joie la Sainte-Alliance ; Alexandre Ier lui paraît « désigné par la Providence pour établir la tolérance dans la religion et le gouvernement représentatif dans l'ordre social[4] ». Notons le *rationalisme* volontaire de cette phrase : on n'y discernera aucun vestige des effusions pieuses de Mme de Krüdener. C'est, peut-être, qu'elle les classe hors de la politique : elle veut que la religion demeure une affaire personnelle, et que les princes s'abstiennent d'en contrarier l'essor. Mais, qu'elle entretienne volontiers une certaine exaltation pieuse, le livre *de l'Allemagne* en témoigne : elle ne modifie rien de ce qu'elle y avait inséré de 1805 à 1808[5].

D'autres ouvrages, écrits à Coppet, utilisaient littérairement quelques notions mystiques. Dans *Geneviève de Brabant*, il était question de « présages » qui favorisent les âmes désintéressées[6]. Oswald et Corinne les admettaient aussi, et les expliquaient par des avis que les morts nous envoient[7]. Mais tout cela ne flatte que notre goût du pittoresque : l'*Allemagne* renferme une étude plus sérieuse, et qui frappe les contemporains.

Car ils ne s'y trompèrent nullement : plusieurs critiques — dont Soumet se fit l'écho — accusèrent Mme de Staël « de vouloir ressusciter

1. Mme de Staël, *Dix années d'exil*, 219.

2. Sismondi à la comtesse d'Albany, 27 mars 1814, *Corresp.*, 259.

3. Mme de Staël, *Considérations sur la Révolution*, 656.

4. Mme de Staël à Alexandre Ier, 2 juin 1816. Lettre publiée dans la *Revue de Paris*, 1er janvier 1897, p. 16.

5. C'est à cette date — en plein concile de Coppet — que l'ouvrage s'élabore (Cf. Kohler, *Mme de Staël et la Suisse*) ; on sait que la première édition en fut détruite par la police impériale, et qu'en définitive, il ne vit le jour qu'en 1814.

6. *Geneviève de Brabant*, Acte III, Sc. I, p. 53.

7. « L'ange gardien des enfants — dit Oswald — c'est leur père ; et depuis que le mien est dans le ciel, j'ai souvent éprouvé dans ma vie des secours extraordinaires, des moments de calme sans cause, des consolations inattendues ; c'est aussi dans cette protection miraculeuse que j'espère pour sortir de ma perplexité. — Je vous comprends, dit Corinne ; il n'y a personne, je crois, qui n'ait au fond de son âme une idée singulière et mystérieuse sur sa propre destinée. Un événement qu'on a toujours redouté sans qu'il fût vraisemblable, et qui pourtant arrive ; la punition d'une faute, quoiqu'il soit impossible de saisir les rapports qui lient nos malheurs avec elle, frappent l'imagination. » (*Corinne. Œuvres*, II, 723). Est-il interdit de penser que, par la bouche d'Oswald, c'est elle-même qui parle de son père?

les rêves de l'illuminisme » ; ils se défiaient de « l'enthousiasme », auquel ils opposaient l'humilité[1]. Les mystiques, au rebours, applaudirent à cet auxiliaire. Fabre d'Olivet louait son analyse de la Révolution, tout en lui reprochant de vanter le gouvernement des affaires[2]. L'auteur des *Opuscules théosophiques* s'exalte surtout : « L'étonnante Mme de Staël-Holstein, dans son intéressant ouvrage sur l'Allemagne, où elle jette un coup d'œil approbateur sur la doctrine théosophique, montre qu'elle sut l'apprécier[3]. » De fait, elle témoigne à cette doctrine une bienveillance aisée à comprendre.

La superstition, que jadis elle détestait en fille du dix-huitième siècle, lui paraît maintenant l'ombre nécessaire qui suit toute vérité[4]. La poésie et le culte, Homère et la Bible, s'identifient ; « l'enthousiasme rassemble dans un même foyer des sentiments divers : l'enthousiasme est l'encens de la terre vers le ciel ; il les réunit l'un à l'autre[5]. » Il entretient le sentiment de l'infini, base de toute croyance[6]. Affranchie des Églises visibles, Mme de Staël se croit d'autant plus voisine de la foi réelle : car « la religion dogmatique est un commandement ; la religion mystique se fonde sur l'expérience intime de notre cœur[7] ». Par cette exaltation du cœur, par cette élévation de nos pensées, nous acquérons « une supériorité morale » que la nature ne nous donnerait pas[8]. Nous apercevons les grandes vérités, mieux que si notre intelligence les examinait : croyons-y « comme à l'existence ; c'est l'âme qui nous la révèle, et les raisonnements de tout genre ne sont jamais que de faibles dérivés de cette source[9] ». Les querelles théologiques enveniment les haines interconfessionnelles : pourtant le rapprochement des Églises paraît désirable[10] ; mais il faut avouer la permanence de l'esprit de secte, dont témoignent et les communautés religieuses, et la franc-maçonnerie, et les illuminés[11]. Mme de Staël les passe en revue. Elle en connaît les grands principes : Celui de la révélation primitive obtient son adhésion : elle s'appuie sur

1. Soumet, *Scrupules de Mme de Staël*, 83, 87.
2. Fabre d'Olivet, *Histoire philosophique*, II, 319-372.
3. *Opuscules théosophiques*, 11.
4. Mme de Staël, *Allemagne. Œuvres*, III, 151.
5. *Ibid.*, III, 123-124. Cf. Zacharias Werner.
6. *Ibid.*, liv. IV, ch. 1.
7. *Ibid.*, III, 487.
8. *Ibid.*
9. *Ibid.*, III, 366.
10. *Ibid.*, III, 475.
11. *Ibid.*, III, 499-501.

l' « érudition » d'un Schlegel[1], et sur la théorie du langage[2]. Elle sait aussi que les mystiques admettent la lutte de l' « action » et de la « contr'action », ainsi qu'un symbolisme universel[3]. Et l'harmonie du monde justifie leurs spéculations. « Pourquoi les sons et les astres ne seraient-ils pas réunis par des rapports que les anciens auraient sentis, et que nous pourrions retrouver[4] ? » Pourquoi n'obtiendrions-nous pas la clef de notre destinée, en procédant à de vastes synthèses ?

Ce que nous appelons des erreurs et des superstitions tenait peut-être à des lois de l'univers qui nous sont encore inconnues. Les rapports des planètes avec les métaux, l'influence de ces rapports, les oracles même et les présages ne pourraient-ils pas avoir pour cause des puissances occultes dont nous n'avons plus aucune idée ? Et qui sait s'il n'y a pas un germe de vérité caché dans tous les apologues, dans toutes les croyances, qu'on a flétries du nom de folie ? Il ne s'ensuit pas assurément qu'il faille renoncer à la méthode expérimentale, si nécessaire dans les sciences. Mais pourquoi ne donnerait-on pas pour guide suprême à cette méthode une philosophie plus étendue, qui embrasserait l'univers dans son ensemble et ne mépriserait pas *le côté nocturne de la nature*, en attendant qu'on puisse y répandre de la clarté[5] ?

Ne méprisons pas les alchimistes ni les magnétiseurs. « Pascal dit *que les astrologues et les alchimistes ont quelques principes, mais qu'ils en abusent.* Il y a eu peut-être dans l'antiquité des rapports plus intimes entre l'homme et la nature qu'il n'en existe de nos jours. Les mystères d'Eleusis, le culte des Égyptiens, le système des émanations chez les Indiens, l'adoration des éléments et du soleil chez les Persans, l'harmonie des nombres qui fonda la doctrine de Pythagore, sont les traces d'un attrait singulier qui réunissait l'homme avec l'univers[6]. » Mais les modernes nous intéresseront davantage, parce que nous les comprenons mieux. Mme de Staël distingue entre théosophes et purs mystiques : « les

1. *Allemagne*, *Œuvres*, III, 394-395.

2. « On ne conçoit point par quelle gradation il serait possible d'arriver du cri sauvage à la perfection de la langue grecque... On est donc bien tenté de croire que le peuple primitif a été l'instituteur du genre humain, et ce peuple, qui l'a formé, si ce n'est une révélation ? Toutes les nations ont exprimé de tout temps des regrets d'un état heureux qui précédait l'époque où elles se trouvaient : d'où vient cette idée si généralement répandue ? dira-t-on que c'est une erreur ? Les erreurs universelles sont toujours fondées sur quelques vérités altérées, défigurées peut-être, mais qui avaient pour base des faits cachés dans la nuit des temps, ou quelques forces mystérieuses de la nature. » (*Ibid.*, III, 393-394.)

3. *Ibid.*, III, 504.

4. *Ibid.*, III, 410.

5. *Ibid.*, III, 411. « Le côté nocturne de la nature », titre d'un ouvrage du théosophe Schubert.

6. *Ibid*, III, 410, 502.

premiers veulent pénétrer les secrets de la création, les seconds s'en tiennent à leur propre cœur[1] », et pratiquent le renoncement[2]; ne méritent-ils pas toute notre sympathie, aussi longtemps du moins qu'ils ne jouent pas aux thaumaturges ?

L'élévation de l'âme vers son Créateur est le culte suprême des chrétiens mystiques; mais ils ne s'adressent point à Dieu pour demander telle ou telle prospérité de cette vie. Un écrivain français qui a des lueurs sublimes, M. de Saint-Martin, a dit que *la prière était la respiration de l'âme*. Les mystiques sont, pour la plupart, convaincus qu'il y a réponse à cette prière, et que la grande révélation du christianisme peut se renouveler en quelque sorte dans l'âme, chaque fois qu'elle s'élève avec ardeur vers le ciel. Quand on croit qu'il n'existe plus de communication immédiate entre l'Être suprême et l'homme, la prière n'est, pour ainsi dire, qu'un monologue; mais elle devient un acte bien plus secourable, lorsqu'on est persuadé que la divinité se fait fait sentir au fond de notre cœur.

Des hommes, qui ont mis leur amour-propre dans une doctrine entièrement fondée sur l'abnégation de l'amour-propre, ont tiré parti de ces secours inattendus pour se faire des illusions de tout genre : ils se sont crus des élus ou prophètes; ils se sont imaginé qu'ils avaient des visions; enfin, ils sont entrés en superstition vis-à-vis d'eux-mêmes. Que ne peut l'orgueil humain, puisqu'il s'insinue dans le cœur sous la forme même de l'humilité ? Mais il n'en est pas moins vrai que rien n'est plus simple et plus pur que les rapports de l'âme avec Dieu, tels qu'ils sont conçus par ce qu'on a coutume d'appeler les mystiques, c'est-à-dire les chrétiens qui mettent l'amour dans la religion.

...Les diversités des communions chrétiennes ne peuvent être senties à cette hauteur, qui est au-dessus de toutes les formes accidentelles que le temps crée et détruit[3].

Plusieurs représentants de l'illuminisme obtiennent une analyse détaillée. Stolberg s'y rattache, par ses notions de chute et d'expiation rédemptrice ; de telles idées « renferment sûrement quelques traces des titres perdus de la race humaine[4] ». Le livre *de l'Allemagne* présente aussi Werner au public français, sous son double aspect de dramaturge et de mystique[5] ; il mentionne Swedenborg, et même ces Roses-Croix de Prusse, qui séduisirent Frédéric-Guillaume II[6] : mais on insiste sur le mépris que témoignent à ces prestiges les âmes vraiment « intérieures ». Mme de Staël ne peut admettre le principe de l'initiation : elle le combat avec véhémence :

1. *Allemagne*, *Œuvres*, III, 480.
2. *Ibid.*, III, 481.
3. *Ibid.*, III, 483.
4. *Ibid.*, III, 476.
5. *Ibid.*, III, 277.
6. *Ibid.*, III, 501.

Il y a des hommes pleins d'énergie et de bonne foi, qui n'ont jamais soupçonné telles ou telles vérités philosophiques ; mais ceux qui les savent et les dissimulent sont des hypocrites, ou tout au moins des êtres bien arrogants et bien irréligieux; car s'ils avaient une vérité philosophique ou naturelle, une vérité, enfin, qui combattît la religion, cette religion ne serait plus ce qu'elle est, la lumière des lumières.

Il faut bien mal connaître le christianisme, c'est-à-dire la révélation des lois morales de l'homme et de l'univers, pour recommander, à ceux qui veulent y croire, l'ignorance, le secret et les ténèbres[1].

Ceux qu'elle admire, ce sont les contemplateurs, les penseurs, qu'unissent des recherches fraternelles, d'un bout de l'Europe à l'autre : « ils sont vraiment le peuple de Dieu, ces hommes qui ne désespèrent pas encore de la race humaine et veulent lui conserver l'empire de la pensée[2] » ; théosophes, érudits, artistes se rencontrent sur un plan supérieur ; « la philosophie idéaliste, le christianisme mystique et la vraie poésie ont, à beaucoup d'égards, le même but et la même source[3] ». Les pionniers qui scrutent les arcanes divines s'élèvent encore plus haut : notre œil profane ne peut les suivre ; l'obscurité de leurs écrits, au lieu de leur nuire, devrait nous imposer le respect. « Loin de dédaigner ceux qui sont ainsi dévorés par la contemplation, on ne peut s'empêcher de les considérer comme les véritables seigneurs de l'espèce humaine... Mais peut-on se flatter de donner quelque consistance à ces pensées, qui, semblables aux éclairs, replongent dans les ténèbres, après avoir un moment jeté sur les objets d'incertaines lueurs[4] ? » Trop de profondeur ne mérite pas nos sarcasmes ; l'incompréhension des voltairiens fait pitié ; « que signifient à cette hauteur les mots de raison et de folie ? et pourquoi flétrir de la dénomination d'insensés ceux qui croient trouver dans l'exaltation de grandes lumières[5] » ? S'ils n'ont pas converti Mme de Staël, si toujours elle demeure une indépendante, tout au moins les mystiques lui donnent-ils ce sentiment de l'insuffisance de notre raison : elle admet la possibilité d'un monde surnaturel auprès duquel toutes les gloires d'ici-bas disparaissent ; le contact des illuminés la ramène d'un déisme agressif à l'étude bienveillante du sentiment religieux ; il contribue dans une large mesure à transformer l'amie des idéologues pour faire d'elle une des initiatrices du romantisme français.

1. *Allemagne*, *Œuvres*, III, 466.
2. *Ibid.*, III, 456.
3. *Ibid.*, III, 488.
4. *Ibid.*, III, 496.
5. *Ibid.*, III, 497.

CHAPITRE IV

# Les rêveurs et les fantaisistes

I. — *Bonald et Chateaubriand.* En quoi l'on pourrait imaginer que ce deux auteurs furent touchés par l'illuminisme ; invraisemblance d'une telle supposition.

II. — *Sénancour :* ses lectures, ses rêveries.

III. — *Charles Nodier.* Son caractère : scepticisme, curiosité, goût du mystère. L'attrait des sociétés secrètes.

IV. — Le groupe de Bonneville vieilli. Les méditateurs de Passy : Maurice Quaï, Auguste Gleizes. Nodier en tire une philosophie pythagoricienne.

V. — L'utilisation littéraire. Nodier érudit : le goût du folklore. Ses légendes fantasques ou poétiques.

VI. — L'éloge de la folie. L'illumination de 1828 conduit Nodier à l'élaboration de tout un système théosophique.

## I

Nul, parmi les grands écrivains de l'Empire, n'ignore totalement les idées mystiques ; mais plusieurs les dédaignent ; l'atmosphère ambiante n'en favorise plus guère l'éclosion. Le préromantisme marque un arrêt : c'est l'heure où l'Institut, les idéologues, l'école de Delille font triompher une versification purement scolaire ; la dernière offensive du voltairianisme semble l'emporter ; le goût officiel n'ose censurer Rousseau, mais pourtant on croirait remonter au delà de Voltaire, jusqu'à l'étroitesse de Condillac. La « raison », les règles, l'exemple des Anciens obtiennent seuls droit de cité. D'autre part, l'Église se relève : elle offre des ressources positives aux ennemis de l'irréligion ; lasses de vagabonder, bien des âmes retournent au dogme ; elles se déprennent des expériences nuageuses, et leur sentiment s'appuiera volontiers sur des théories concrètes. Les défenseurs du trône et de l'autel souriront de l'illuminisme. Que les apparences ne nous égarent pas. Plusieurs idées théosophiques semblaient nous annoncer Bonald : Saint-Martin pressentait la théorie du langage ; tous les mystiques admettaient une révélation primitive, venue jusqu'à nous par la tradition ; ils attachaient une grande importance à la théorie des nombres : mais, si leurs doctrines ont effleuré l'auteur des *Recherches philosophiques*, ce ne peut être que par l'intermédiaire de catholiques

tels que Joseph de Maistre[1]. Lorsqu'un martiniste le cite, il s'agit uniquement de spiritualisme[2]. Tout, dans le caractère et dans la pensée de Bonald, se rebelle contre l'illuminisme. Il envisage le monde en homme de loi. S'il n'ignore pas « les sciences cabalistiques et les sociétés occultes[3] », il leur témoigne le plus grand mépris. Dangereuses aujourd'hui, elles lui paraissent ridicules dans tous les temps[4] : il ne fait pas grâce au platonisme dégénéré, qui mène « aux rêveries de la théurgie et des mystagogues[5] » ; à plus forte raison, les visionnaires modernes encourent ses persiflages ; il traite cruellement une Mme de Krüdener[6].

Mais, si les théoriciens se gaussent de l'occultisme, son mystère offre un nouveau champ à l'imagination des artistes. Les tapages de Cagliostro s'effacent dans le passé ; déjà l'éloignement les dore d'une couleur romanesque ; et l'ombre dont s'entourent les survivants leur donne un attrait légendaire. Les amateurs de merveilleux, ceux qui vont restaurer les fées, trouvent à leur porte ce monde étrange : ils s'y penchent avidement, et souvent il leur suffira, pour ébaucher un conte fantastique, d'ajouter une patine vieillotte aux superstitions de leur temps. Peut-être même faussent-ils ainsi l'histoire. Si l'ère chevaleresque nous paraît un âge de crédulité, nous le devons en bonne partie à leurs anachronismes. Combien d'entre nous savent que l'alchimie n'atteignit son apogée qu'après la Renaissance ? Et combien se doutent que les Roses-Croix, je dis ceux du dix-septième siècle, fournissent l'essentiel de leur « couleur locale » aux contes de Nodier comme aux ballades de Victor Hugo ? Cependant, tous ne s'abandonnent pas également à ces caprices : un Chateaubriand côtoiera des illuminés toute sa vie, sans leur prêter autre chose qu'une attention ironique ; le catholicisme l'inspirera seul.

Il grandit pourtant dans un milieu propice aux divagations : Lucile croit lire dans l'avenir, et son frère lui reconnaîtrait volontiers la « seconde vue[7] » ; lui-même poursuit une « sylphide », un fantôme plus beau que les femmes d'ici-bas, et cet amour de rêve l'initie au charme du monde

1. Encore ne se connurent-ils qu'assez tard : mais on peut admettre que la lecture d'ouvrages tels que les *Considérations sur la France* ait enrichi *la Législation primitive* de certaines idées qui faisaient défaut à la *Théorie du pouvoir*.

2. L'auteur des *Opuscules théosophiques* s'approprie la définition de l'homme « intelligence servie par des organes » (*Opuscules théosophiques*, 7).

3. *Législation primitive*, I, 106, note.

4. *Bonald, Recherches philosophiques*, I.

5. *Ibid.*, 8.

6 Cf. un bon résumé de cette querelle dans Sainte-Beuve, *Portraits de femmes*, 402.

7. *Mémoires d'outre-tombe*, I, 141.

intérieur[1]. A Paris, il apprendra l'hébreu[2]; la graphologie l'amusera, sans qu'il la prenne au sérieux[3]; il lit Cazotte, mais ce n'est que littérature[4]. A Londres, au moment de son émigration, il partage le sort de nombreux visionnaires. C'est Hingant de la Tremblaye, swedenborgien, qui « disait le matin qu'on lui avait fait du bruit la nuit », sans émouvoir aucunement son compagnon d'exil[5]; c'est encore Montlosier, dont la postérité n'a retenu que les attaques contre les jésuites, et qui publia cependant quelques livres fort bizarres : au moment où Chateaubriand le connut, il « écrivait des ouvrages physico-politico-philosophiques; il prouvait dans l'une de ces œuvres que le bleu était la couleur de la vie par la raison que les veines bleuissent après la mort, la vie venant à la surface du corps pour s'évaporer et retourner au ciel bleu[6] »; en 1829, il fera paraître ses *Mystères de la vie humaine* : mais nous n'y décèlerons guère ce qu'il prêchait dans sa jeunesse; le système qu'il expose s'inspire de théories plus récentes; il rappelle Azaïs, et le martinisme ou le swedenborgisme tels qu'on les comprenait en 1820. Dans l'incertitude où son esprit vacille, l'auteur de l'*Essai sur les révolutions* ne repousse pas absolument les hypothèses théosophiques. Il consentirait au pythagorisme. « On ne saurait pas plus nier ce système que mille autres. Outre que la métempsycose réelle des corps le favorise, il donne en même temps la solution des difficultés concernant une autre vie, l'univers n'étant plus qu'un grand tout éternel, où rien ne s'anéantit, ni ne se crée[7]. » Il admettra que les prêtres égyptiens formaient une classe d'initiés, reconnaissant « les deux principes de l'univers : la matière et l'esprit[8] »; il rappellera que les alchimistes leur attribuent la transformation des métaux[9]. Cependant son érudition ne provient guère d'une source ésotérique : il la puise chez Volney, chez les orientalistes les plus hostiles à toute religion; aussi bien elle alimente ses objections contre le dogme[10].

1. *Mémoires d'outre-tombe*, I, 150-153. Chateaubriand ne choisit pas au hasard ce nom de « sylphide » : l'abbé de Villars, à qui il l'emprunte, désigne ainsi une créature aérienne, qui se fait aimer des hommes : c'est exactement l'aventure où se complaît l'imagination du poète.

2. Cf. *Essai sur les révolutions*, 608.

3. Chateaubriand à Miss Sparrow et à Mrs Scott, 26 juillet 1795. *Corresp.*, I, 4.

4. C'est ainsi qu'il chantera, dans les Ardennes, la romance qu'y place Cazotte (*Mémoires d'outre-tombe*, II, 89). — 5. *Ibid.*, II, 119.

6. *Ibid.*, II, 157.

7. *Essai sur les révolutions*, 387.

8. *Ibid.*, 351-352.

9. *Ibid.*, 352.

10. *Ibid.*, 570.

La magie ne lui prouve que « l'ignorance des peuples de l'Orient et les malheurs des hommes d'autrefois [1] » ; et, lorsqu'il examine « quelle sera la religion qui remplacera le christianisme », il nie que « la doctrine de Swedenborg ou des illuminés » puisse devenir un culte dominant [2]. Son déisme, alors comparable à celui de Mme de Staël, repousse toutes les inspirations mystiques.

Saint-Martin, qu'il rencontre sur ces entrefaites, ne modifie guère de telles dispositions. Le récit que Chateaubriand nous laisse de leur entrevue est un chef-d'œuvre de persiflage. Peut-être, à vrai dire, l'éloignement déforme-t-il la réalité. Pris de scrupule, l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* finit par mettre une sourdine à son ironie. Il se croit obligé d'indiquer que « M. de Saint-Martin était, en dernier résultat, un homme d'un grand mérite, d'un caractère noble et indépendant [3] » : mais, s'il désirait vraiment lui rendre justice, le plus simple eût été d'effacer la page précédente. Quant au Philosophe Inconnu, il n'entendit pas malice : M. de Chateaubriand, note-t-il, « est le seul homme de lettres honnête avec qui je me sois trouvé en présence depuis que j'existe [4] ». Leur apologétique ne concordait-elle pas en de certains points ? *L'Homme de désir*, en mentionnant la diffusion providentielle de l'Évangile, indique ce que lui doivent les sciences :

A-t-on eu tort de nous dire que la bonne nouvelle doit être prêchée par toute la terre ? Voyez toutes les découvertes faites par les navigateurs. Il n'y a de grands navigateurs que les peuples chrétiens [5].

Réciproquement, le *Génie du christianisme* ne rejette point tout l'héritage des théosophes. Il prise la magie, pour sa valeur poétique, et de même le combat des esprits bons et mauvais [6] ; bien qu'il dédaigne « un futile arrangement de nombres [7] », on le voit s'extasier sur l'universalité du Ternaire :

Nous croyons entrevoir dans la nature même une sorte de preuve physique de la Trinité. Elle est l'archétype de l'univers ou, si l'on veut, sa divine charpente. Ne serait-il pas possible que la forme extérieure et matérielle participât de l'arche intérieure et spirituelle qui la soutient, de même que Platon repré-

1. *Essai sur les révolutions*, 424.
2. *Ibid.*, 610.
3. *Mémoires d'outre-tombe*, II, 303.
4. Saint-Martin, *Œuvres posthumes*, I, 130.
5. *Homme de désir*, 71.
6. *Génie du Christianisme*, 233.
7. *Ibid.*, 13.

sentait les choses corporelles comme l'ombre des pensées de Dieu ? Le nombre Trois semble être dans la nature le terme par excellence. Le Trois n'est point engendré, et engendre toutes les autres fractions, ce qui le faisait appeler le *nombre sans mère* par Pythagore [1].

Pythagore, Platon, et les prêtres égyptiens, qu'on ne peut traiter de fous ni d'imbéciles, parleraient en faveur d'une telle cabale [2]. Chateaubriand effleure, sans y trop insister, d'autres notions théosophiques. Lorsque, pour expliquer le pluriel *Elohim*, il traduit : « Moi, Jéhovah, tes Dieux [3] », se ressouvient-il de certaine exégèse où se complaisait Dutoit-Membrini ? Nous ne l'affirmerons pas ; et, si telle phrase sur l' « admiration » rend un son martiniste [4], nous conviendrons que, cependant, il la pouvait inventer seul. Mais la façon dont il commente l'expiation rappelle singulièrement les mystiques :

> Ne serait-il pas possible que Dieu eût combiné l'ordre physique et moral de l'univers de manière qu'un bouleversement dans le dernier entraînât des changements dans l'autre, et que les grands crimes annonçassent naturellement les grandes révolutions ? La pensée agit sur le corps d'une manière inexplicable ; l'homme est peut-être la pensée du grand corps de l'univers [5].

L'interprétation de la chute originelle, dans le *Génie du Christianisme*, concorderait avec celle de Boehme. « Adam chercha à comprendre l'univers, non avec le sentiment, mais avec la pensée ; et, touchant à l'arbre de science, il admit dans son entendement un rayon trop fort de lumière [6] ». Peut-être Saint-Martin a-t-il passé là. Mais ce ne sont que de rares emprunts : Chateaubriand ne s'aventure guère hors du catéchisme de son enfance ; s'il l'enjolive, son pinceau en respecte les grandes lignes ; les amateurs d'occultisme le jugeront superficiel. Le Philosophe Inconnu le censure assez aigrement : « Que n'a-t-il eu le bonheur de commencer par être sûr ! Combien ensuite il aurait pleuré [7] !!! » Aux yeux d'un pareil

1. *Génie du Christianisme*, 15.
2. *Ibid.*, 15, note.
3. *Ibid.*, 55.
4. *Ibid.*, 143 : « Le plus pur de nos sentiments dans ce monde, c'est l'admiration. » Saint-Martin souhaitait également substituer à la critique des défauts l'éloge intelligent des beautés : « Les écrivains, les critiques, les moralistes même semblent n'être occupés qu'à nous peindre les vices et les défauts de l'humanité ; combien ils feraient plus pour leur gloire et pour notre bonheur, s'ils nous peignaient plutôt les belles couleurs de l'espèce humaine ! » (*Ministère de l'homme esprit*, 361.)
5. *Génie du Christianisme*, 530.
6. *Ibid.*, 66.
7. *Ministère de l'homme esprit*, 379. Il s'agit ici, bien entendu, de l'aveu fameux de Chateaubriand : « J'ai pleuré », etc.

mystique, les littérateurs altèrent plutôt qu'ils n'embellissent les richesses de l'Écriture [1] ; souvent ils n'invoquent la vérité que par « étiquette », et l'on peut douter s'ils y croient fermement [2]. Ruffein, l'indocile correspondant de la duchesse de Bourbon, utilisera cependant l'apologétique nouvelle, mais auprès de ces âmes seulement que la mollesse ne risque pas d'énerver :

Toute réflexion faite, je donne à Pascal la préférence sur le *Génie du Christianisme* de M. de Chateaubriand, quoique ce dernier ouvrage soit aussi d'un rare mérite: mais cette teinte de mélancolie, qui y règne d'un bout à l'autre, cet épisode d'Atala, me semblent n'être sans danger que pour l'âme déjà affermie et pénétrée des vérités religieuses... Si jamais je fais un prosélyte, je lui mettrai en main Pascal, et quand il en sera pénétré, M. de Chateaubriand ; l'un l'instruira, l'autre le délassera [3].

Les illuminés ne prendront que de l'amusement aux belles phrases du vicomte. Plus il vieillit, moins leurs doctrines le préoccupent. Il accorde le même sourire superficiel aux diverses tendances qu'il confond sous le nom de « swedenborgisme ». Il observe avec malignité qu'en sa présence, l'abbé Faria échoue dans ses passes magnétiques [4] ; il plaisante de la martiniste Mme de Coislin [5] ; et s'il noue des relations avec un autre martiniste, Lenoir-Laroche, la politique seule en est cause [6]. Comme à Rosalie de Constant, la duchesse de Duras put lui confier l'aimable système d'un de ses voisins à propos des migrations interstellaires [7]. Il s'entretient sérieusement avec Mme de Krüdener et consent à pénétrer dans son église, surtout pour flatter l'inspiratrice du Tsar ; et ses assiduités cessent avec la fortune [8]. Tous ces visionnaires lui font hausser les épaules ; il se trouve plus sûr dans la religion de ses pères, et s'en tient au jugement plein de bon sens qu'il formulait dans *le Génie du Christianisme* :

Les conjurations, la nécromanie ne sont, chez le peuple, que l'instinct de la

1. *Ministère de l'homme esprit*, 385.
2. *Ibid.*, 391.
3. Ruffein à la duchesse de Bourbon, 1803. *Corresp.*, I, 280-281.
4. Cf. *Mémoires d'outre-tombe*, II, 302.
5. *Ibid.*, II, 477.
6. Chateaubriand à Genoude, 2 mars 1811. *Corresp.*, II, 340.
7. « J'ai un voisin qui est un peu fou et qui fait des systèmes ; il en a un qui me plaît : il prétend que toutes les âmes de la même trempe se réuniront après la mort et habiteront la même planète. » (La duchesse de Duras à Rosalie de Constant, 25 janvier 1817.)
8. Cf. Eynard, *Mme de Krüdener*, I, 110, et les passages que nous citerons plus loin au chapitre de Mme de Krüdener.

religion, et une des preuves les plus frappantes de la nécessité d'un culte. On est bien près de tout croire quand on ne croit rien ; on a des devins quand on n'a plus de prophètes, des sortilèges quand on renonce aux cérémonies religieuses, et l'on ouvre les antres des sorciers quand on ferme les temples du Seigneur [1].

Ce langage ôte toute portée aux similitudes que nous relevions. Les illuminés ne réussissent guère avec les tenants de l'orthodoxie : ils obtiendront une audience plus favorable auprès d'âmes désorientées ou sceptiques ; les rêveries de Sénancour tiendront grandement compte des leurs, et Charles Nodier trouvera chez eux la matière d'amples fantaisies.

## II

On classerait difficilement Sénancour. Son esprit nébuleux accueille des sentiments contradictoires. Il maudit et choie la superstition tout en même temps. Son amour du repliement, de la méditation solitaire, le rapprocherait des théosophes [2] ; il aime la carrière infinie que nous offre le raisonnement par analogies ; et cependant, il en redoute le caractère irrationnel [3]. Il nourrit contre le catholicisme toute l'hostilité du dix-huitième siècle, mais il veut travailler à l'avènement d'une religion « épurée [4] ». Les « tromperies sacerdotales » l'écœurent [5]. Mais ce déisme mélancolique n'implique-t-il pas certaines affinités avec les adhérents de l' « Église intérieure » ? Les illuminés ambitionnaient aussi de restaurer le christianisme primitif. Sénancour admettrait volontiers que de grands élus forment « une société éparse et secrète [6] », — élus du génie et du malheur, sinon de la Divinité. Ses rêves tendent à reconstruire un culte. « Il s'adresse surtout aux hommes dont la pensée est seulement religieuse, et à ceux qui, dans les diverses doctrines, cherchent sincèrement une interprétation de la doctrine céleste [7]. » Cependant, il blâme les fondateurs de religions nouvelles, swedenborgiens, phalanstériens [8].

1. *Génie du christianisme*, 369.

2. Cf. à ce propos un article de Sainte-Beuve recueilli dans le premier volume de ses *Portraits contemporains*.

3. Merlant, *Sénancour*, 91.

4. Michaut, *Sénancour*, p. XI.

5. Sénancour, *Rêveries*, 249.

6. *Oberman*, I, p. II.

7. *Libres méditations*, p. XIII.

8. Merlant, *Bibliographie de Sénancour*, 35, 44, 56. Sénancour attaque-t-il l'anthropomorphisme en général, ou Swedenborg en particulier, lorsque, dans les *Rêveries*, il critique le « stupide abus de langage » par lequel la divinité « se trouva être surhomme » ? (*Rêveries*, 257-258).

Leurs dogmes offrent des contours trop arrêtés ; ils contrarient la fluidité de sa pensée ; comme les philosophes idéalistes, Sénancour en vient à douter de tout ; il n'attache d'importance qu'au vagabondage de son esprit ; il se plaît à juger également vraisemblables toutes les fantaisies humaines. « Je cherche un peu de délire, afin de pouvoir au moins rire de moi ; car il y a un certain repos, un plaisir bizarre si l'on veut, à considérer que tout est songe[1]. » Parmi les mystiques, il affectionnera ceux qui font la plus grande part à notre monde intérieur : Saint-Martin assurément, et Sébastien Mercier, mais encore bien plus les Hindous, et des Allemands tels que Novalis ; il en sourit, mais ne peut s'empêcher d'y revenir », et leur emprunte inconsciemment plus d'une pensée[2]. Dès son premier ouvrage — *Générations actuelles* — il s'inspire du sabéisme néo-païen de Dupont de Nemours[3]. Il admet sans difficulté les sciences mystérieuses des initiés anciens : c'est là d'où le christianisme tire la doctrine du Verbe et celle de l'immortalité de l'âme ; c'est là d'où s'inspire Moïse[4]. L'Égypte fournit aux juifs leur religion ; de plus récentes arcanes ont fait germer notre croyance. « Pythagore, Zoroastre, les Gymnosophistes ont été, plus que Jean, et surtout bien plus que Moïse, les précurseurs de Jésus et de Paul[5]. » Reconnaît-on la trace de Court de Gébelin, voire de Fabre d'Olivet, deux théosophes dont l'érudition affectée ne laisse pas d'impressionner Sénancour[6] ? Ballanche — avec lequel il possède des amis communs, tels que M. de Gérando[7] — obtient également sa faveur ; ils souhaiteraient se voir plus souvent et se gagner l'un à l'autre, mais les circonstances les en empêchent[8]. Connaît-il encore Antoine de la Salle[9], ou peut-être Azaïs ? Telle phrase porte bien leur marque : « Tout est prévu, tout est combiné, dit-il ; une opposition régulière concilie toutes choses[10]. » Et de mentionner l'ancienne théorie des deux principes matériels[11], et « la force invariablement égale de toute puissance triple[12] ». On le voit aussi mentionner

1. *Oberman*, II, 230.
2. Cf. Merlant, *Sénancour*, 29-30. — 3. *Ibid.*, 30-31.
4. *De l'Amour*, 337 ; *Observations sur le Génie du christianisme*, 63-64.
5. *Observations sur le Génie du christianisme*, 129, note.
6. Cf. pour le premier Merlant, *Sénancour*, 92 ; Fabre d'Olivet se trouve cité à propos du mot « Elohim », dans les *Observations sur le Génie du christianisme*, 59, note.
7. Cf. Levallois, *Sénancour*, 164.
8. Voir à ce propos Merlant, 120, et Levallois, 126.
9. Merlant en émet la supposition dans son ouvrage, p. 125.
10. *Libres méditations*, 149.
11. *Lettres sur le psychisme* (*Mercure de France*, juin 1813, 40).
12. *Observations sur le Génie du christianisme*, 87.

Eckartshausen[1]. Mais l'auteur du *Tableau de Paris* et celui de *l'Esprit des choses* agissent sur lui de façon plus constante. Le premier, — « l'hérésiarque littéraire[2] », — esprit aventureux s'il en fut, rôde sans cesse autour des cénacles, en entre-bâille la porte, sans jamais vouloir y pénétrer : nous l'avons retrouvé plus d'une fois, et notamment dans le sillage de Restif ; il se charge d'initier ses contemporains aux plaisirs de la spéculation hardie. Engoué de l'esprit allemand, dont il tient, il devait fasciner cet autre romancier aux allures septentrionales. Il lui révèle l'illuminisme germanique : pour Lavater surtout, son admiration ne connaît pas de bornes. Sénancour, à son exemple, vantera la physiognomonie. « Si je vous accorde que Lavater est un enthousiaste, vous m'accorderez qu'il n'est pas un radoteur. Je soutiens que de trouver le caractère et surtout les facultés des hommes dans leurs traits, c'est une conception du génie, et non pas un écart de l'imagination[3]. » Toutefois, un curieux tel que Mercier ne peut fournir que des indications disparates ; les méditations d'Oberman trouveront un ensemble plus cohérent chez le Philosophe Inconnu.

Il l'interprète à sa manière, en y puisant ce qui peut justifier ses irrésolutions morbides ; laissant de côté les considérations qui stimuleraient notre faculté volitive, il envisage le monde comme une espèce de cauchemar. Le système de la dégradation et de la réintégration des êtres, qu'il emprunte à *l'Esprit des choses*[4], lui paraît dépeindre l'univers comme « une fermentation de mort », sans objet et sans résultat. Il se méprend d'ailleurs en donnant un caractère « perpétuel » à ces oscillations où Saint-Martin ne voyait qu'un seul grand drame ; et son esprit morose travestit ses lectures. Il se plaît dans le spiritualisme absolu, dans cette idée que la matière est un fantôme, moins vrai que nos songes[5]. Il croirait « qu'une volonté inconnue, qu'une intelligence d'une nature indéfinissable nous entraîne par des apparences, par la marche des nombres, par des songes dont les rapports avec les faits surpassent de beaucoup les probabilités du hasard. On dirait que tous les moyens lui servent à nous séduire, que les sciences occultes, que les résultats extraordinaires de la divination et les vastes effets dus à des causes

1. Merlant, *Sénancour*, 167.

2. C'est l'expression même de Sénancour : *Oberman*, Note-préface, p. XJJ. Cf. sur leurs rapports Michaut, 113, et Merlant, 90.

3. *Oberman*, II, 255.

4. Cf. Merlant, *Sénancour*, 143 ; *Bibliographie de Sénancour*, 20-21 ; et *Revue latine*, 1906, p. 50.

5. Merlant, *Sénancour*, 93.

imperceptibles, sont l'ouvrage de cette industrie cachée ; qu'elle précipite ainsi ce que nous croyons conduire ; qu'elle nous égare afin de varier le monde[1]. » Le symbolisme universel, les correspondances, l' « harmonie préétablie » de Leibnitz[2], régissent à notre insu la création. « Sans doute on n'oserait affirmer « qu'il y ait en effet dans la nature une force qui séduise les hommes, indépendamment du prestige de leurs passions ; qu'il existe une chaîne occulte de rapports, soit dans les nombres, soit dans les affections, qui puisse faire juger, ou sentir d'avance, ces choses futures que nous croyons accidentelles. Je ne dis pas : cela est ; mais n'y a-t-il point quelque témérité à dire : cela n'est pas[3] ? » Toujours ce scepticisme positif, pour ainsi dire, qui révoque en doute nos doutes eux-mêmes. Oberman raille les négateurs qui professent le fétichisme de la raison ; jamais il ne s'abaissera jusqu'à leurs préjugés : il sent le ridicule qu'il y aurait à mépriser « pressentiments, propriétés secrètes des nombres, pierre philosophale, influences mutuelles des astres, science cabalistique, haute magie, toutes chimères déclarées telles par la certitude une et infaillible[4] ». Il se préoccupe du pythagorisme. Nous trouverons dans son œuvre un long exposé, mi-sérieux, mi-badin, de la théorie des nombres :

Le nombre est le principe de toute dimension, de toute harmonie, de toute propriété, de toute agrégation ; il est la loi de l'univers organisé.

Sans les lois des nombres, la matière serait une masse informe, indigeste ; elle serait le chaos. La matière arrangée selon ces lois est le monde. La nécessité de ces lois est le destin : leur puissance et leurs propriétés sont la nature, et la conception universelle de ces propriétés est Dieu.

Les analogies de ces propriétés forment la doctrine magique, secret de toutes les initiations, principe de tous les dogmes, base de tous les cultes, source des relations morales et de tous les devoirs.

Je me hâte, et vous me saurez gré de tant de discrétion, car je pourrais suivre la filiation de toutes les idées cabalistiques et religieuses[5].

Et de nous donner, à son tour, une clef de ces analogies ; on la comparera volontiers avec celle des martinistes :

L'Unité est assurément le principe...

Pour Deux, c'est très différent. S'il n'y avait pas deux, il n'y aurait qu'un. Or, quand tout est un, tout est semblable ; quand tout est semblable, il n'y a pas

1. *Oberman*, I, 210-211.
2. Ce dernier rapprochement est fait par Merlant, *Bibliographie de Sénancour*, 46.
3. *Oberman*, I, 212-213.
4. *Ibid.*, II, 217.
5. *Ibid.*, II, 221-222.

de discordance ; là où il n'y a pas de discordance, là est la perfection ; c'est donc deux qui brouille tout. Voilà le mauvais principe, c'est Satan...

Cependant, sans deux, il n'y aurait point de composition, point de rapports, point d'harmonie. Deux est l'élément de toute chose composée en tant que composée. Deux est le symbole et le moyen de toute génération.

Trois est le principe de la perfection ; c'est le nombre de la chose composée et ramenée à l'unité, de la chose élevée à l'agrégation, et achevée par l'unité... Quatre ressemble beaucoup au corps, parce que le corps a quatre facultés... Cinq est protégé par Vénus... Je ne sais rien du nombre six, sinon que le cube a six faces...

Sept... représente toutes les créatures, ce qui le rend d'autant plus intéressant qu'elles nous appartiennent toutes... Cet empire a manqué être perdu par le péché ; mais il faut mettre deux sept ensemble ; l'un détruira l'autre... C'est là le nombre mystique du second ordre [1]...

Ainsi de suite. Malgré certaines variantes, il nous donne bien des interprétations traditionnelles ; et, par exemple, il n'ignore pas « les horreurs attachées au nombre cinq [2] ». Cette vertu de l'arithmétique s'explique par l'homogénéité de l'univers. Dieu répand et diversifie un « fluide subtil [3] » ; disons mieux : « Tout peut se réduire à l'inexplicable entraînement d'une pensée personnelle. La matière ne serait qu'un milieu fantastique afin d'isoler les diverses émanations de l'esprit sans bornes [4]. » Le mal viendrait de notre effort vers l'autonomie : nous souffrons de nous être retranchés de la grande unité ; Dieu permet cette épreuve qui doit nous ramener à lui. Bien qu'il y voie des objections, Sénancour trouve plausible ce système qu'il emprunte à *l'Esprit des choses* :

...Je croirais volontiers que cette hypothèse d'une dégradation fortuite et d'une lente régénération, d'une force qui vivifie, qui élève, qui subtilise, et d'une autre qui corrompt et qui dégrade, n'est pas le moins plausible de nos rêves sur la nature des choses. Je voudrais seulement qu'on nous dît comment s'est faite ou, du moins, comment s'est dû faire cette grande révolution ; pourquoi le monde échappe ainsi à l'Éternel ; comment il s'est pu qu'il le permît, ou qu'il ne pût pas l'empêcher ; et quelle force étrangère à la puissance universelle, a produit l'universel cataclysme ? Ce système expliquera tout, hormis la principale difficulté ; mais le dogme oriental des deux principes était plus clair [5].

1. *Oberman*, II, 222-226.
2. *Ibid.*, II, 229.
3. Article du *Mercure de France*, an XIII, commenté par Merlant, *Bibliographie de Sénancour*, 65.
4. *Rêveries*, 320.
5. *Oberman*, II, 403-404.

Le pour et le contre se heurtent toujours dans son esprit ; mais il se plaît à dépeindre « l'homme exilé, disgracié [1] ». Tendons à Dieu qui nous soulagera. Nouons avec lui ces « relations indéfinissables que le désir établit [2] ». Adressons-nous aux intelligences subalternes, aux intercesseurs que vénèrent la plupart des religions. Sur terre même, on peut déceler quelques influences occultes, « une communication faible, mais subite » dont la vue distincte surpasse nos facultés actuelles [3]. A plus forte raison, nous pouvons espérer le secours des génies supérieurs :

Il est une direction particulière que la prière pourrait prendre. Il n'est pas de supposition plus naturelle que celle d'intelligences intermédiaires. Dans cette hiérarchie aux millions de degrés, peuvent se trouver, de manière ou d'autre, des génies protecteurs dont les inspirations... Que d'affreuses douleurs humaines nous ont été épargnées, d'autres ont été sensiblement adoucies. Attribuons cela aux pouvoirs tutélaires, à quelque génie *gardien* qui règle en partie notre tâche, cherchant à la proportionner à nos forces. Cela est mystérieux sans être impossible, ce semble. Précisément parce que l'abîme entre Dieu et un mortel ne peut être franchi, notre avenir se conçoit comme perpétuel, si la nature ne nous éteint pas, si un mortel est transformable [4].

L'idolâtrie vient d'avoir confondu ces nobles créatures avec l'Être suprême [5]. Leurs secours et tous nos progrès d'ici-bas ne peuvent toutefois que nous élever médiocrement. Le temps nous manque. Mais notre existence actuelle s'intercale dans une série ; « il existe pour chaque mortel plusieurs épreuves successives, mais isolées par l'oubli [6] ». « Un rêve est une vie particulière qui s'intercale dans une vie terrestre. Le cours de celle-ci pourrait n'être également qu'une série de perceptions ; un autre songe isolé dans la vie durable. Le moment du réveil viendra, disait l'antique sagesse [7]. » Il faut de telles considérations pour soulager la nostalgie de Sénancour. « Si ce monde où nous paraissons n'est que l'essai du monde, si ce qui est ne fait qu'annoncer ce qui doit être, cette surprise que le mal visible excite en nous ne paraît-elle pas expliquée?...

1. *Libres méditations*, 103.
2. *Ibid.*, 150. Cf. *l'Homme de désir*, tout Saint-Martin, et je dirais volontiers, tout le martinisme.
3. *Rêveries*, 225. Cf. les remaniements manuscrits de la 25e *Méditation*, cités par Merlant (*Bibl. de Sénancour*, 42), et qui nous montrent le romancier préoccupé des faits de télépathie, de double vue, des songes.
4. Lettre du 24 avril 1838, copiée par Sainte-Beuve, et publiée par Michaut, *Sénancour*, 366.
5. *Libres méditations*, 158.
6. *Ibid.*, 95. « Simple hypothèse », ajoute le prudent Sénancour, 366.
7. *Rêveries*, 53.

Nous passons dans l'heure du désastre[1]. » Après bien des ébauches et des retouches, l'univers s'organisera durablement[2]. Nous en jouirons, si vraiment l'immortalité nous est accordée. L'homme triomphant régénérera la nature :

> Des moyens interdits maintenant, des organes nouveaux ne pourront-ils pas être accordés?... Sans nous livrer à des idées chimériques, mettons notre espoir dans les *ressources de l'art sublime*. Les bases du possible sont très reculées peut-être, pour quiconque a reçu un don illimité en quelque sorte, le don de la parole. Déjà elle nous ouvre le monde, pourquoi serions-nous ensuite rejetés? Si nous invoquons des temps meilleurs, si nous acceptons réellement notre destinée, elle s'accomplira. Mais afin de n'être pas jugés indignes, veillons chaque jour, et appuyons-nous fidèlement sur l'ami exempt de nos misères que notre conscience suppose pour se faire écouter plus heureusement[3].

Vers la fin de sa vie, il semble donc que Sénancour se soit flatté d'une sorte de millénarisme. Sans doute y faut-il voir l'influence de Ferdinand Denis, auteur d'un *Tableau des sciences occultes*[4], qui se lie avec lui vers cette époque. Le romancier vieilli salue cette « clarté », signe d'une « heureuse participation aux sacrés mystères », et considère son nouvel ami comme un « initié décidément appelé au rôle des hiérophantes[5] ». Il fallait signaler cet épisode, bien qu'il déborde le cadre de notre étude, et que d'ailleurs il ne laisse guère de traces dans l'œuvre imprimée de Sénancour. Mais c'est la première fois que son intelligence paraît se fixer à une doctrine. Tout le reste de sa vie, il flotte dans l'indécision, accueillant des idées pour lesquelles il refuse néanmoins de prendre parti. Sa pensée évolue donc fort peu ; les mêmes brouillards enveloppent toutes ses œuvres ; on s'égarerait en y cherchant des attitudes précises. Son impuissance le prive de vie ; combien différent, à ce point de vue,

1. *Oberman*, II, 405-406.

2. *Rêveries*, 199.

3. Remaniement de la 28e *Méditation*, publié par Merlant, *Bibliographie de Sénancour*, 45.

4. Cet ouvrage, paru en 1830, s'inspire en grande partie des Roses-Croix : il admet les relations de l'homme avec les intelligences célestes, planétaires et protectrices de notre race; de même, il croit aux esprits élémentaires, sylphes, salamandres, ondines, gnomes. Le *Sepher* (c'est-à-dire la Genèse) lui paraît « un ouvrage de haute Kabbale qui roule sur l'origine du monde » : c'est l'opinion de Fabre d'Olivet. On ne peut dire qu'il s'asservisse à aucune école, puisqu'en dehors de ces deux sources fort différentes, il fait encore un grand éloge de Swedenborg.

5. Sénancour à Sainte-Beuve. *Revue latine*, 1906, 58. « Malgré tout, note Ferdinand Denis dans son journal le 19 septembre 1845, l'idée de Dieu illumine aujourd'hui les doutes immenses d'Oberman » (communiqué par M. Pierre Moreau).

de Charles Nodier, qui pourtant envisage l'illuminisme à peu près de même !

## III

Il y a chez Nodier un sceptique, un dilettante incorrigible, qui savoure l'originalité des doctrines les plus oubliées. Ce trait le définirait même. Il « s'en tient volontiers à la chimie d'avant Lavoisier, comme il reviendrait à l'alchimie ou aux vertus occultes d'avant Bacon ; après l'*Encyclopédie*, il croit aux songes ; en linguistique, il semble un contemporain de Court de Gébelin[1] ». Comment jaugerait-il la vérité ? Les systèmes, à ses yeux, s'effondrent l'un sur l'autre : « Il n'y a que peu d'années que je lis, et j'ai vu la plupart des connaissances humaines se modifier dix fois dans leur méthode... L'alchimie et la cabale ont eu la vogue du magnétisme, qui passera à son tour[2]. » Formé à l'école du dix-huitième siècle, curieux avant tout d'obéir à la mode, on peut se demander s'il croit à quelque chose. On le voit identifier sorcellerie et religion, et les rejeter également[3] ; s'il tire parti du vampirisme, il lui reconnaît néanmoins une explication purement médicale :

> Les inductions ne manquent pas pour prouver que certaines des plus épouvantables aberrations de l'homme, la sorcellerie, la lycanthropie, le vampirisme sont des maladies de l'homme endormi, comme le somnambulisme et le cauchemar. Il est déplorable que de pareilles questions restent en proie aux folies des onéiromanciens et des charlatans, et qu'on ne les trouve qu'indiquées comme par hasard, dans les livres où on les chercherait le moins. S'il est vrai de dire cependant que le consentement universel des hommes soit un témoignage de la vérité, peu de systèmes d'idées méritent un plus sérieux examen que celui qui se rapporte à la connaissance des songes, car je ne crains pas d'avancer que cette notion n'est guère moins répandue que celle de l'immortalité de l'âme[4].

A-t-il jamais distingué la superstition de la croyance raisonnée ? la dernière phrase en ferait douter. Parfois il s'abandonne à des fantaisies voltairiennes : les vampires ne seront plus des malades, mais des imposteurs, qui peuvent ainsi mener à bien leurs entreprises galantes[5] ; Postel, Swedenborg, figureront dans la bibliographie des fous[6] ; « Newton

1. Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, I, 453.
2. Nodier, *Mélanges de littérature et de critique*, II, 411.
3. *Contes de la Veillée*, 206. Cf. *Rêveries*, 64.
4. *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*, 212.
5. *Lord Ruthwen ou les Vampires*, II, 207.
6. *Bibliographie des fous*, 20-24.

même devient une espèce de fou quand il commente l'*Apocalypse*[1] ». S'éloigner des chemins battus, c'est nécessairement déraisonner. L'imagination privée de contact engendre des fantômes. « Les inspirations superstitieuses et les rêveries crédules sont filles de la solitude et des ténèbres[2]. » Seulement, Charles Nodier nous en prévient : « Rien ne lui coûte moins que de se rétracter[3] » ; nous le verrons tout aussi bien adopter l'attitude inverse. Comme Sénancour, il en vient à douter de ses doutes mêmes : il hausse les épaules devant les faits reconnus ; la raison ne peut l'en convaincre ; mais elle ne le dissuadera pas davantage de l'extraordinaire ; toujours il se demandera : « Pourquoi cela ne serait-il pas ainsi[4] ? »

Il est difficile de savoir quelles furent ses relations avec les illuminés. Ses œuvres nous les content longuement ; mais, quand dit-il vrai ? Sa plume capricieuse, sa mémoire fuyante, travestissent les événements. Rien de plus décevant qu'une telle étude. Tantôt ses biographes prouvent qu'il ment comme un arracheur de dents et que, par exemple, il grossit démesurément l'équipée enfantine des Philadelphes ; tantôt nous nous heurtons à d'apparentes impossibilités : nous doutons qu'enfant, il ait approché les grands Conventionnels, assez pour en tracer un portrait véridique ; et brusquement, l'enthousiasme d'un contemporain, bien placé pour juger de son exactitude, nous rejette dans l'indécision[5]. Écoutons, — mais avec prudence, — ce qu'il nous confie de sa première initiation.

« Le vieux Cazotte[6] », dont les contes fantastiques l'inspireront plus d'une fois[7], aurait été des amis de son père ; Nodier « se le rappelle, d'autant qu'on peut se souvenir de l'âge de huit à neuf ans[8] ». « Ce digne homme — nous le savons — était toujours sur le trépied, et la plupart des choses qu'il annonçait se réalisaient dans leur temps de la manière

1. *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*, 247.

2. *Peintre de Salzbourg*, 73.

3. *Recherches sur l'éloquence révolutionnaire*, 274.

4. *Neuvaine de la Chandeleur. Contes*, II, 39.

5. « J'ai trouvé dans la *Revue de Paris* un portrait de Robespierre le Jeune si frappant de vérité que j'en ai été étourdi. Jamais ni peintre ni écrivain n'a fait de portrait qui m'ait paru si parfait que celui dont je te parle. Ce chef-d'œuvre est de Charles Nodier. L'homme est là représenté tel, précisément tel que je l'ai vu à Nice » (Bredin à Ballanche, 1er mai 1829).

6. Expression mise par Nodier dans la bouche de ses Girondins (*Dernier banquet des Girondins*, 111).

7. Cf. à ce propos la notice de Gérard de Nerval sur *le Diable amoureux*. Cette dernière œuvre paraît avoir inspiré *Trilby*, d'après un commentaire de Nodier lui-même (*Trilby*. Préface, p. v-vi).

8. *Dernier banquet des Girondins*, 198.

la plus naturelle [1]. » L'enfant devait boire ses paroles et s'émerveiller d'un talent divinatoire qu'il expliquera, plus tard, par une simple « aptitude à l'observation ». Peu mystique (il se muera bientôt en fougueux révolutionnaire), Antoine Nodier laissait disserter son ami : leur connaissance n'avait-elle pas débuté chez Saint-Martin ?

> Une affection étroite l'unissait à l'honnête Jacques Cazotte, son aîné de vingt ans, dont il avait fait la connaissance à Lyon, chez un jeune officier nommé Saint-Martin, thaumaturge passionné d'une philosophie toute nouvelle, qui se recommandait par l'enchaînement des idées et par la clarté des formules, mais qui avait, au moins, sur la triste philosophie du dernier siècle, l'avantage de parler à l'imagination et à l'âme. Mon père, qui était né avec un certain penchant pour le merveilleux, n'avait cependant pas conservé une longue fidélité aux théories des martinistes. Il s'était arrêté, depuis de longues années, à des systèmes moins séduisants, mais beaucoup plus positifs, sans cesser d'aimer Cazotte et ses rêveries, sur lesquelles il ne le contrariait jamais [2].

Quelle foi mérite ce récit ? Il n'offre assurément rien d'impossible ; rien non plus ne le prouve ; il nous donne en tout cas un témoignage des origines auxquelles Nodier souhaiterait qu'on le rattache. Qu'il ait lu Saint-Martin, qu'il soit fort au courant de sa théocratie, maint passage de son œuvre est là pour l'attester. « Les révolutions — dira l'un de ses héros — sont de grandes maladies qui affligent l'espèce humaine et qui doivent se développer à des temps marqués. C'est par elles que les nations se purifient et que l'histoire devient l'école de la postérité [3]. » Encore cette réflexion n'offre-t-elle pas nécessairement un sens mystique ; mais il faut entendre celles qu'il met dans la bouche de l'abbé Fauchet. « Oui, disait-il..., ceci est une des réparations que le vengeur s'est réservé dans sa colère, et trop heureux le genre humain, s'il les épuise sur nous ! Le sang appelle le sang, et quiconque a tué de l'épée sera dévoué à l'épée [4]. » Pareillement, Jean Sbogar : « Quand un volcan épure la terre en couvrant vos campagnes de laves fumantes, vous dites que Dieu l'a voulu ; et vous ne croyez pas que Dieu a revêtu d'une mission particulière ces hommes de sang et de terreur qui usent, qui brisent les ressorts de l'état social pour le recommencer [5] ! » Expiation rédemptrice, vertu du sang, catastrophes providentielles : tout, dans ces phrases, rappelle la *Lettre sur la Révolution*. Sans doute, s'en distinguent-elles par leur vio-

1. Nodier. *M. Cazotte. Contes de la Veillée*, 42.
2. *Ibid.*, 50.
3. *Proscrits*, 13.
4. *Dernier banquet des Girondins*, 56.
5. *Jean Sbogar*, 205.

lence ; elles évoquent aussi Bonneville ; et Nodier ne les attribue pas en vain à Fauchet, principal collaborateur de la *Bouche de fer*. Mais il affirme beaucoup plus vigoureusement la nécessité d'une religion à la base de toute constitution viable [1].

Jeune homme, il incline toutefois à l'illuminisme révolutionnaire. Les conspirations, l'aventure le séduisent. Quoi de plus romanesque qu'une assemblée de *Carbonari*, vêtus de manteaux couleur de muraille, prêtant des serments effroyables et se flattant d'épouvanter les trônes ? Tels apparaissent les Philadelphes, cette fraternité militaire dont quelques adolescents rêvaient de faire une arme contre Napoléon, et parmi lesquels Nodier « a développé sa curiosité sur l'illuminisme [2] ». Il nous en laissera le roman dans son *Histoire des sociétés secrètes* : ses affirmations ne craignent pas l'invraisemblance ; n'osera-t-il pas avancer que l'empereur, en fondant la Légion d'honneur, se proposait surtout de déconcerter l'Ordre, par le travestissement de ses insignes [3] ! M. Pingaud a fort heureusement ramené l'épisode à ses justes proportions [4]. Le mystère, une apparence de péril, l'illusion de jouer un grand rôle, piquaient surtout l'imagination de ces jeunes Francs-Comtois. Ils s'agitèrent beaucoup, se donnèrent de vives alarmes, sans parvenir à s'attirer les foudres d'un gouvernement dédaigneux. Nodier savourait ces réunions furtives, ces chimères irréalisées ; le décor des loges lui plaira toujours ; il y situera plusieurs de ses romans. Le mystère l'attire ; peu lui chaut de quelle nature. Il assimilerait volontiers aux sectes occultes les institutions monacales [5], aussi bien que « la puissante congrégation de saint Ignace et la république heureusement plus pacifique des frères moraves [6] ». Plus tard, à Venise ou en Illyrie, noua-t-il vraiment des rapports « avec les *Carbonari* et les émissaires de la *Tugend-Bund* [7] » ? Ce qu'il en dit ne s'inspire-t-il pas plutôt du livre de Gœrres, l'*Allemagne et la révolution*, traduit en 1819, et qui défend les sociétés secrètes d'Allemagne ? Ses jugements, à leur sujet, varieront avec les conjectures politiques. Au lendemain de la chute de Napoléon, tandis que l'Europe applaudit ses

1. Discours attribué à Vergniaud dans le *Dernier banquet des Girondins*, 86.
2. Cf. Larat. *Nodier*, 15.
3. *Histoire des sociétés secrètes de l'armée*, 71.
4. Voir les premiers chapitres de son livre sur la *Jeunesse de Charles Nodier*.
5. Les Moines, dit-il, remontent aux Esséniens, ont « des remèdes comme les Psylle, et des secrets comme les prêtres d'Isis, jeûnent comme les Pythagoriciens » (*Méditations du cloître*, 191).
6. *Maçonnerie et bibliothèques spéciales*, 6.
7. *Mademoiselle de Marsan*, 6.

« libérateurs », il entonne leur vibrant éloge [1] ; quelques années plus tard, sous les ministères soupçonneux de la Restauration, il tergiversera ; il expliquera son affiliation par le fait que « les sociétés secrètes devenues, pour la première fois, dans le vieux système européen, une autorité légitime, n'aspiraient pas encore à remplacer toutes les autorités légitimes pour essayer de la tyrannie à leur tour [2] » ; il nous en brodera un tableau noir à souhait :

> Cinq ou six jeunes gens, sensibles et généreux, mais aigris par les malheurs de l'humanité et par les excès des tyrans, y tenaient tout au plus une place imperceptible... Le reste, c'était ce qu'est partout la foule des ennemis de l'ordre établi, quel qu'il soit ; une cohue d'ambitieux sans talent... des hommes perdus de dettes, de mœurs et de réputation... et quelques misérables cent fois plus vils encore, qui n'attendaient que l'occasion de vendre, au premier pouvoir venu, la liste de leurs complices... Ce jugement est celui que je commençais à en porter dès lors, mais il était moins général et surtout moins arrêté dans mon esprit [3].

Il affectera, plus tard encore, une nonchalance qui ne nous trompe guère. On le voit plaisanter : « La maçonnerie, qui est très bonne, très respectable, très innuisible en tout point, et qui peut occuper fort convenablement les veillées d'un honnête citoyen, quand les soirées deviennent longues, et surtout quand il pleut [4]. » De telles ironies se retrouveraient d'ailleurs même parmi ses panégyriques de 1815, lorsqu'il estimait que n'importe quel gouvernement « aurait aussitôt fait de s'attacher les sectes occultes par un privilège, que de les supprimer par un édit [5] ». Il nous dépeindra la maçonnerie débordée par la Révolution qu'elle avait faite, asservie par Napoléon, et désertée par les esprits libres au profit du carbonarisme [6]. Il s'étonnera « qu'on ait pu rendre attrayant le néant radical de certaines sociétés secrètes, aussi célèbres qu'elles sont inutiles, quand elles ne sont pas nuisibles [7] ». Le scepticisme qui domine en lui contamine aussi l'enthousiasme qu'il manifestait aux ligues secrètes. Pourtant, elles lui révélaient l'attrait du mystère, la passion de l'inconnu : leurs cachotteries le stimulaient ; on ne voit pas que leur influence aille plus loin, et qu'il ait reconnu chez les Philadelphes la moindre velléité

1. *Histoire des sociétés secrètes de l'armée*, 338.
2. *Mademoiselle de Marsan*, 17.
3. *Mademoiselle de Marsan*, 11-12.
4. *Souvenirs et portraits*, 138.
5. *Histoire des sociétés secrètes de l'armée*, 58-59.
6. *Souvenirs et portraits*, 127-130.
7. *Notices élémentaires de linguistique*, 59.

de mysticisme. Il attribue cependant de tels penchants au docteur Fabricius, qui mène les conspirateurs de *Mademoiselle de Marsan* : « La préoccupation qui le dominait semblait être un spiritualisme exalté, une théorie spéculative combinée des principes de Swedenborg, de Saint-Martin et peut-être de Weishaupt ; mais son enthousiasme très expansif pour les livres d'Arndt et de quelques autres philosophes *tugend-bundistes* révélait chez lui un profond sentiment de la liberté[1]. » Plus qu'aux Philadelphes, ce portrait convient à Bonneville, ou peut-être au docteur Sayffert : de leur influence date l'initiation de Nodier à l'illuminisme.

## IV

Vieilli, ruiné, l'ancien tribun de la *Bouche de fer* n'avait point trahi son idéal humanitaire : le souvenir entretenait sa flamme ; on saluait en lui un grand témoin, le compagnon d'armes de cet abbé Fauchet que la Révolution dévoreuse avait englouti ; volontiers il se donnait comme un précurseur. Chez lui se rencontraient des héros de l'indépendance : Kosciusko, Thomas Payne, et le docteur Sayffert, son ancien maître[2]. Ce dernier paraît avoir servi d'introducteur à Charles Nodier, vers 1799 ou 1801. Du moins cette version nous paraît-elle la plus vraisemblable. Le romancier se vante apparemment lorsqu'il prétend avoir connu Bonneville « dans les prisons[3] » : il avoue ailleurs que, prosaïquement, le médecin saxon le présenta. Pour la première fois il rencontrait chez ce dernier un système coordonné. Plein d'enthousiasme, s'il faut l'en croire, il se donna sans réserve :

> Il était si facile alors de me faire monter sur les ailes mystiques des anges de Swedenborg ou de m'enterrer vivant dans les entéléchies massives de Saint-Martin, que je fus néophyte au premier appel, comme saint Paul. Le docteur Sayffert, qui savait tout (c'était un des privilèges de notre initiation), ne savait presque pas le français, et je ne l'en trouvais que plus imposant. Cela me faisait comprendre, au moins, pourquoi je ne le comprenais pas[4].

Carra, futur conventionnel, aurait inventé cette philosophie. Le titre même de son ouvrage en souligne l'originalité : il s'agissait de la « résurrection et de l'immortalité de l'être en son identité, prouvée par le

1. *Mademoiselle de Marsan*, 74.

2. *Souvenirs et portraits*, 173. Nodier prétend avoir pris part à leurs réunions : qu'en faut-il croire ? Peut-être fit-on à ce jeune homme l'honneur de l'inviter une fois ou l'autre en compagnie de ces hôtes illustres.

3. *Dernier banquet des Girondins*, 180.

4. *Dernier banquet des Girondins*, 172-173.

matérialisme[1] ». « Le concours et la combinaison des atomes homogènes » devait réaliser la « palingénésie matérielle » grâce à des « résurrections multiples[2] » : notre corps se retrouverait fatalement identique à lui-même ; curieux mélange des théories occultistes avec celles de l'Encyclopédie ! Montlosier, en 1821, soutiendra de semblables hypothèses. L'âme des hommes passe aux plantes[3] ; « de nos restes putréfiés naissent des végétaux qui nourrissent nos semblables, transmettent quelque chose de nous à ceux qui nous suivent, et par un mouvement insensible, après cent métamorphoses, doivent un jour nous rendre à nous-même[4]. » S'agit-il d'une simple rencontre ? Montlosier tient-il ses idées de Sayffert et de Carra, ou, d'aventure, leur prétendu disciple s'inspire-t-il tout bonnement des *Mystères de la vie humaine* ? Ne poussons pas le doute jusque-là : cet ensemble d'hypothèses semble tenir à la diffusion du même esprit pythagoricien ; nous en retrouverons d'analogues chez un autre ami de Nodier, Maurice Quaï.

Sébastien Mercier, familier de Bonneville, convertit le jeune romancier à la physiognomonie. Nous avons dit comme cet art, où Lavater ne voyait que sagacité, dégénérait en divination. Nodier s'en éprend, jusqu'à jeter sur le papier, vers 1801, quelques notes dont il voudrait bâtir un ouvrage[5]. Il se refuse d'ailleurs à confondre une telle science avec « les rêveries de Raymond Lulle et les systèmes apocalyptiques de Paracelse[6] » : il voudrait lui garder une couleur expérimentale ; plus tard seulement, il enjolivera la chose, et parlera de Mercier comme d'un magicien, capable, au seul aspect d'un visage, de déceler les projets d'autrui[7].

Mais le chef du groupe, Nicolas Bonneville, agit sur lui bien plus fortement. Nodier lui dédiera ses *Essais d'un jeune barde*. Jamais il ne cessera de témoigner son admiration à « l'Isaïe de la maçonnerie[8] », à cet homme, l'un des « plus élevés d'esprit et de cœur que la période révolutionnaire ait produits » ; bien qu'il lui reproche « la malheureuse habitude d'un verbiage maçonnique porté au dernier degré d'impénétra-

1. *Dernier banquet des Girondins*, 216. Nodier assure tenir la chose de Sayffert lui-même. — Voir sur ce dernier le récent ouvrage de Cabanès sur *la Princesse de Lamballe*.

2. *Ibid*, 123.

3. *Le cimetière de Listenai*, « par M. de Montrol », publié à la suite des *Mystères de la vie humaine* de Montlosier, II, 369.

4. *Ibid.*, II, 347-348.

5. Il s'occupe même déjà de lui trouver un éditeur (*Corresp.*, 9).

6. Fragment publié par J. Larat dans la *Revue de littérature comparée*, I, 288.

7. *Histoire des sociétés secrètes de l'armée*, 66-67.

8. *De la maçonnerie et des bibliothèques spéciales*, 8.

bilité », il affirme que « rien ne pouvait détourner cette belle organisation de la modération et de la vertu[1] ». Son influence mériterait d'être étudiée à d'autres points de vue qu'à celui de l'illuminisme. N'avait-il pas traduit plusieurs ouvrages allemands, entre autres les *Brigands*[2] ? Et ne serait-il pas responsable, en partie, du personnage de Jean Shogar ? Nodier lui doit aussi la théorie martiniste de la Parole. Bonald, et peut-être Ballanche, y mêlent sans doute leurs hypothèses : ses accents rappellent néanmoins *l'Esprit des religions* : Dieu nous donne « le pouvoir de faire le mot[3] » : ainsi notre langage devient « une sorte de révélation universelle, par laquelle le Tout-Puissant a voulu se placer sous le sens de l'homme, chez les peuples qui n'ont pas reçu de révélation particulière[4] ». « Ces langues, le chef-d'œuvre de la civilisation, ce ne sont pas les philosophes qui les ont faites ! Elles s'instituent, s'améliorent, se modifient par une force cachée qui ne provient point de l'homme, et dont les effets se coordonnent toujours aux lieux et aux circonstances sans notre participation[5] ». Tout se gâta lorsque l'écriture vint figer la parole, avant de matérialiser jusqu'à la pensée[6] : la lettre devait étouffer l'esprit. Comme Bonneville encore, Nodier cherche dans tous les peuples le nom de la divinité : *Jovis, Zeus, Jehovah, Jésus*, autant de formes d'une même appellation[7]. Il doit enfin au vieux révolutionnaire une forme spéciale de pythagorisme, qui voit dans la mythologie comme dans la Bible une série d'allégories agraires, et qui se flatte de rendre « à la nature l'hommage que les peuples offraient aux dieux[8] ».

Mais d'autres exaltés, qu'il rencontre à la même époque, l'orientent plus nettement dans cette voie. Qu'était-ce au juste que ces « Médiateurs », qui se réunissaient « au monastère de Sainte-Marie, près de Passy », et dont les vertus éclipsèrent, aux yeux de Nodier, celles des Philadelphes ? Car « leur société a si parfaitement atteint son but que nous ne pourrions pas nous montrer à elle dans notre impureté[9] ». De quoi s'entretenaient « ces jeunes gens » qui se piquaient de ressusciter parmi eux les belles

1. *Dernier banquet des Girondins*, 178-179.
2. Traduction signalée par Nodier lui-même (*Mélanges de littérature et de critique*, II, 383).
3. *Notions élémentaires de linguistique*, 9. *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*, 339, note.
4. *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*, 354.
5. *Mélanges de littérature et de critique*, II, 276.
6. *Rêveries*, 276-277.
7. *Notions élémentaires de linguistique*, 16.
8. *Apothéoses de Pythagore*, 28.
9. *Correspondance*, 20-21.

formes, les belles mœurs, et les beaux vêtements des premiers siècles ; ces artistes qui portaient l'habit phrygien, qui ne se nourrissaient que de végétaux, qui habitaient en commun, et dont la vie pure et hospitalière était une vivante peinture de l'âge d'or[1] » ? Élèves du peintre David, ils paraissent avoir fait vœu de ressusciter, non plus seulement les arts, mais les mœurs et les philosophies antiques. Leur mysticisme les rattache à ce mouvement pythagoricien, à ce retour au paganisme d'Alexandrie, qui marque l'ère impériale. Ils observent sérieusement les coutumes des sages grecs, se nourrissent de lait et de miel, s'assoient sur des nattes. « Nous étions vêtus de tuniques blanches, mande Nodier, et nos cheveux flottaient sur nos épaules. Nous nous sommes reposés sur l'herbe ; nous avons parlé du désert, de l'amitié ; nous avons regardé Paris et nous avons pleuré[2]. » Effusions sentimentales, et dont la tendance ne se précise guère. « Leur théosophie se réduisait à peu de chose, à un sentiment immense, mais vague, du génie de la création, à un désir ardent, mais douteux, de l'immortalité. Leur morale était plus positive. Dans les caractères médiocres, elles n'était qu'austère et judaïque; dans les caractères puissants, elle était prosélytique et passionnée... Il y avait en eux du gymnosophiste, de l'essénien, du morave et du quaker[3]. » Ils souhaitaient réformer à la fois la société, la religion, et tout d'abord le costume : avec moins de dispersion, ils eussent entrepris une œuvre comparable au saint-simonisme[4] : mais savaient-ils eux-mêmes ce qu'ils voulaient? Essayaient-ils de mettre un peu d'ordre dans leurs aspirations contradictoires ? Pythagore, Ossian, Chateaubriand, David, s'entre-choquent dans leurs pensées : leur exaltation les rapproche seule : elle les pousse à des équipées burlesques, dont ils périront :

Vers 1805, Monrose et sa troupe, désirant s'échapper de Paris, que dans leurs discours boursouflés ils ne désignaient jamais autrement que comme une nouvelle Babylone, réceptacle de tous les vices, résolurent de fuir dans les forêts pour passer une journée à la manière des héros d'Ossian. Le chef de la bande, Monrose, muni d'une guitare dont il râclait tant bien que mal, conduisit ses adeptes au bois de Boulogne, où Dieu sait comment la journée se passa. Vers le soir, il leur vint l'idée, toujours dans le but de se conformer aux mœurs et aux usages des héros d'Ossian, de mettre le feu à un arbre ; mais les surveillants et les gendarmes, accourus à la vue de cet incendie menaçant, mirent la main sur le collet des jeunes bardes, que l'on conduisit à la préfecture de police, où

1. Lettre à Weiss, publiée dans Larat, *Ch. Nodier*, 23.
2. *Correspondance*, 22.
3. Ch. Nodier, *les Barbus*, article recueilli par Delécluze, *David et son école*, 442.
4. Cf. Delécluze, 73 *sqq.*

on leur enjoignit de se faire raser et de s'habiller comme tout le monde. Telle fut la fin des derniers rejetons de la secte des penseurs ou primitifs, dont les principaux chefs étaient morts à cette époque, ou au moins rentrés dans la vie commune et complètement désabusés [1].

Deux hommes incarnent cette secte. L'un, Maurice Quaï, provoque son enthousiasme; l'autre, Gleizes, lui donne une métaphysique. Il est incroyable de voir à quel délire se porte l'admiration de Nodier lorsqu'il parle de « Maurice Quaï, cette homme qui, sous les formes d'Antinoüs et d'Hercule combinés, recélait l'âme de Moïse, d'Homère et de Pythagore [2] ». On le calomnierait à peine en l'accusant d'idolâtrie; son peintre semble proprement le dieu d'une religion nouvelle. « Il était facile à reconnaître, celui dont le Seigneur avait dit par l'organe d'un de ses disciples : *J'ai écrit sur son front le nom de ma cité...* C'est cet aspect qu'il aurait fallu emprunter pour se fonder un culte; et jamais je n'ai levé sur lui ma paupière, sans éprouver un saint effroi; jamais je ne l'ai entendu m'appeler à ses côtés, avec ce langage ineffable et mélodieux qui lui était familier, sans me rappeler que le *Dieu fait homme* aussi aimait à s'entourer des malheureux de la terre [3]. » Il communique à Nodier son exaltation pour le grand Pythagore « qui était la sagesse humaine tout entière », pour cet homme « presque divin [4] » ; il lui révèle la filiation de l'amour chrétien, qui se transmet de ce même Pythagore à Platon, aux esséniens, aux thérapeutes; peut-être même en indique-t-il les analogies avec l'Inde [5]. Mais il laisse les développements à son disciple Auguste Gleizes, dont Nodier veut emporter l'œuvre dans son exil en excellente compagnie : avec la Bible, Ossian, *Werther* et Ballanche [6]...

Cette œuvre de Gleizes chevauche entre le roman et le poème en prose : elle se lit avec agrément et représente à merveille le style préromantique, bien que son auteur ait témoigné plus tard un grand mépris à l'école de Victor Hugo [7]. Mais il y faut voir plus que de la fiction : jusque

1. Delécluze, 330.
2. Nodier, *Essai d'un jeune barde*, 90.
3. *Essais d'un jeune barde*, 91. Cf. d'autres dithyrambes dans la *Correspondance*, 28.
4. *Notions élémentaires de linguistique*, 19.
5. *Apothéoses, de Pythagore*, 48.
6. Nodier à Weiss, publié dans Larat, 22.
7. Il sied de reproduire son jugement : « Le romantique disant tout, ne laissant rien deviner, a méconnu la première des puissances, celle de l'imagination. Il en résulte que son œuvre finie est tellement finie qu'on n'y revient plus par la raison toute simple qu'il a enlevé à la magicienne qui l'écoutait, sa baguette, cette baguette qui grandit, varie, embellit tous les ouvrages de l'esprit, quelque beaux qu'ils puissent être, et par-dessus tout le fait vivre. En somme, le romantisme ressemble à ces cerfs-volants qui s'élèvent bien haut, mais

dans ses *Nuits élyséennes*, Gleizes insère « le précis d'un système de la nature... d'où résultait un traité de morale dont la base était l'amour des êtres créés [1] ». Il invoquera l'autorité de Zoroastre [2], et bientôt celle de Triptolème, d'Orphée, de Pythagore et de Platon [3] ; Court de Gébelin, Frédéric Schlegel et Bailly lui suggèrent aussi des rapprochements avec la littérature sanscrite [4]. Un mot résume sa doctrine : c'est un illuminé végétarien; de Pythagore, il retient avant tout cette règle de ne point manger de chair, qui lui paraît devoir sauver le monde. A l'en croire, Charles Nodier aurait adhéré pleinement à ses vues [5]. Comme d'autres théosophes, Gleizes prône simultanément, et contradictoirement, le panthéisme et le manichéisme. « La création de tous les êtres est due à des concentrations, soit du bon, soit du mauvais principe [6] » : ce dernier, le « génie de la terre », « se serait introduit après coup dans l'œuvre des six jours et en aurait altéré la primitive ordonnance. Ce sommeil de Dieu, durant lequel son ennemi s'est glissé dans le champ de la création, pour y semer de l'ivraie, est la vraie cause du meurtre, qui s'est étendu sur toute la terre comme un voile funèbre [7] ». Mais ailleurs, Gleizes reconnaît « un seul principe », que modifient les différentes combinaisons de ses agents [8] : l'unité cosmique le frappe ; il peut la concilier implicitement avec la lutte du bien et du mal, en raisonnant comme Saint-Martin. Toutes choses se répondent ; « l'homme est un monde en petit ; deviner l'énigme de son être, ce serait deviner la grande énigme du monde [9]. » Nous participons de la vie universelle, « l'esprit de Dieu est sur la terre ; son souffle qui pénètre tout, agite tout [10] » ; dans les déserts

ils ne tiennent que par un fil, et ce fil est dans les mains d'un enfant » (*Thalysie*, I, 326-327). Rappelons que nombre de préromantiques ont en horreur ceux qui leur succèdent : c'est très humain, les vieillards tendent toujours à s'ancrer dans le passé ; Chateaubriand, et Nodier lui-même, en agissent ainsi ; c'est également vrai, nous le savons, de maint illuminé.

1. Gleizes, *Nuits élyséennes*, 255, note. Les principaux ouvrages de Gleizes (1773-1843) sont *les Mélancolies d'un solitaire* (1794, introuvable), *les Nuits élyséennes* (1800), *les Agrestes* (1804), *Thalysie* (1871, remanié et très augmenté en 1840), *le Christianisme expliqué* (1830).

2. *Ibid.*, 56.

3. *Thalysie*, éd. de 1821, p. IV.

4. *Thalysie*, *éd. définitive*, I, 83-84.

5. *Ibid*, I, 313. Cf. Esquiros, article de la *Revue des Deux Mondes*, 1er septembre 1846, p. 844.

6. *Thalysie*, éd. 1821, 77, note.

7. Esquiros, article cité, 846.

8. *Nuits élyséennes*, 259.

9. Blot-Lequesne, *Système thalysien*, 12.

10. *Nuits élyséennes*, 41.

« repose la grande âme d'où découlent tous les atomes de vie qui, sous des formes si variées, peuplent et enrichissent ce monde[1] ». Inconsciemment, l'homme obéit à des influences occultes ; « touche mystérieuse du mystère clavier de la création, il vibre aux harmonies de toutes les sphères[2] ». Qu'il les révère, et sache reconnaître les génies supérieurs qui les animent.

En vrai pythagoricien, en contemporain de Fabre d'Olivet et des restaurateurs du paganisme, Gleizes incorpore à chaque être une divinité propice. Le soleil « est l'envoyé de Dieu, il exécute ses volontés[3] » ; les sages hindous l'adoraient, jusqu'à ce que l'apostat Moïse vînt anéantir leur culte ; ils bénissaient « en particulier l'époque où cette chaleur féconde renouvelle la nature et fait germer les plantes[4] ». Dans ce culte pour les « noces du soleil et de la terre[5] », faut-il voir une influence de Restif de la Bretonne ? Ils purent se connaître, par l'intermédiaire de Nodier et de Bonneville. La volupté de la nature suggère des images d'une grande douceur, telles que les aimeront les poètes de la génération suivante. « Aux cieux, les nuages cherchaient les nuages ; sur la mer, les flots se mêlaient aux flots ; sur la terre, les arbres étendaient leurs branches vers les arbres. Un amour universel unissait tous les êtres ; il était dans l'air, dans l'eau, dans les plantes ; il pénétrait tous les corps, on le respirait dans toute la nature[6]. » Savons-nous à quoi tendent les merveilles de la création ? Le vent pourrait constituer « un assemblage de tous les êtres qui ont vécu sur la terre, dont les restes animés seraient répandus en voix funestes dans le vague des airs[7] ». Toutefois, Gleizes, dans ces personnifications, s'exprime surtout en poète : il tient bien plus à celles qui lui permettent de condamner la nourriture charnelle.

Montlosier tombait d'accord avec lui : seule, une alimentation végétale convient à l'homme[8]. « Les fruits, en effet, tiennent à un ordre supérieur ; ils semblent être l'enveloppe sous laquelle habitent et se rendent visibles les bons génies de la terre[9]. » Ils renferment la vraie religion, au rebours de la viande « athée » ; « impossible de les porter

1. *Agrestes*, 1.
2. Blot-Lequesne, 15.
3. *Nuits élyséennes*, 261.
4. *Thalysie*, I, 73.
5. *Ibid.*, I, 94.
6. *Nuits élyséennes*, 169-170.
7. *Ibid.*, 240-241.
8. *Cimetière de Listehai*, 371.
9. *Thalysie*, I, 18.

à la bouche sans songer à Dieu et à sa providence [1] ». Au paradis, « tout porte à croire que c'étaient les animaux qui étaient le fruit défendu [2] » : ils devraient nous paraître doublement respectables, si, comme le pensait Gleichen, leurs corps servent d'asile à des esprits déchus [3] ; que si l'on objecte leur propre cruauté, nous répondrons qu'il y faut voir une « aberration » survenue « depuis l'altération de la terre [4] ». Ce cataclysme, cette chute, dont nous venons de sonder la cause, explique suffisamment le mal physique, sans que l'on en doive accuser Dieu ; « quant au mal moral... *le péché originel* n'existe point chez les Hindous ; toutes leurs inclinations les portent au bien [5] » ; ils doivent à leur abstinence cette « immaculée conception ». Le Christ est descendu sur terre pour nous enjoindre « la suppression du meurtre des animaux [6] », précepte qui résume l'Évangile. Si nous l'observons, nôtre âme évitera la destruction qui dévorera celle du méchant, et la métempsycose, apanage des tièdes [7] ; le juste, « élevé dans un autre monde, et combiné à un principe supérieur, renaîtra de nouveau avec des organes perfectionnés que développera encore une nourriture analogue à ces organes, et suivant dans d'autres mondes cette carrière glorieuse, après je ne sais combien d'années, après je ne sais combien de siècles, il ira se joindre à la Divinité, étant devenu, après un si long travail, une particule d'elle-même [8] ». L'apothéose, notre retour à l'unité, concluent donc les rêveries de ce

1. *Thalysie*, III, 25.
2. *Christianisme expliqué*, 73.
3. Cf. ses *Hérésies métaphysiques*, 351.
4. *Nuits élyséennes*, 260.
5. *Thalysie*, II, 93.
6. Nodier, *Rêveries*, 32-33.
7. *Nuits élyséennes*, 259. Gleizes se fait ailleurs l'interprète d'autres légendes et leur donne une expression fort poétique : « J'ai entendu la plainte de l'herbe sèche sur les collines des morts et l'avoine gémissait comme le chalumeau. Au passage de la lune, j'ai senti la terre frémir et un épanouissement semblable au soupir d'une âme oppressée. Non, le ciel n'a point attiré tout l'homme vers lui. Une partie de lui-même reste encore sur la terre pour accomplir ses destinées, ou pour entretenir la chaîne qui l'unissait jadis aux humains. Mais qui pourra décrire ces palpitations nocturnes éveillées par un faible rayon de lumière ? Qui dépeindra la majesté de la tombe semblable à celle de l'Éternel ? Elle n'est point enfermée dans l'étendue du sépulcre. Elle se répand au dehors ; elle donne au ciel ses couleurs, à la mer son murmure, à la terre son émotion.

« Des rayons flétris, des feuilles desséchées, des nuages errants, des voix entrecoupées, les vents, les eaux, les tempêtes, interrompant tout à coup le silence ou dérobant la pâle lumière, tel est le cortège des morts. Aussitôt les esprits se rangent sur les collines, une pierre des anciens édifices tombe, les siècles s'achèvent. Un grand éveil se fait dans la nature. La moitié des êtres se lève, celle qui est plaintive est affligée. De quel côté paraîtra le soleil ? Les enfants de la nuit l'ignorent. D'autres mystères s'accomplissent » (*Agrestes*, 103-104).

8. *Nuits élyséennes*, 258.

Médiateur, comme celles d'un Swedenborg ou d'un Bœhme : Nodier goûtera de telles perspectives ; on le verra prôner le végétarianisme, et comparer les carnivores aux anthropophages[1] ; il y savoure surtout un système poétique qu'il joint aux multiples légendes dont il fait collection.

## V

Car il se plaît au fantastique ; les superstitions l'attirent ; il aime, devant ses familiers, à frémir de merveilleux présages[2]. La *Genèse* et le *Songe* de Jean-Paul — ces fables — renferment toute « vérité absolue sur la terre[3] ». Religion égale poésie. Une lyre divinement inspirée créa la civilisation. « Interprète des révélations du Sinaï, elle a gouverné le monde avec Moïse ; elle a civilisé les barbares avec Orphée ; elle a élevé les villes avec Amphion ; elle a réglé la police des États libres avec Pythagore... Son œuvre une fois accomplie, elle s'est retirée de la terre... Nous n'en connaissons plus que l'image[4]. » On ne saurait donc réduire la poésie à une vaine rhétorique : elle devance toutes les conquêtes de notre esprit ; nous lui devons de connaître « les lois de la société », tout comme « l'harmonie merveilleuse des sphères » ; bien plus, elle inventa « les sciences contemplatives et les religions[5] ». Une fiction légitime, humaine et pourtant supérieure à l'homme, voilà comment nous apparaît cette flamme poétique qui se manifeste dans le buisson ardent tout aussi bien que sur l'Olympe ou dans l'antre de la Sibylle. Mais à côté de ses enseignements supérieurs, de la théologie, de la théogonie, se développe une série de connaissances absolument dédaignées :

> La littérature purement humaine... abandonnée à toutes les illusions d'une crédulité docile, parce qu'elle était volontaire... ainsi qu'aux rêveries mystiques d'un spiritualisme tendu jnsqu'à l'abnégation ou emporté jusqu'au fanatisme, elle augmenta rapidement son domaine de découvertes immenses et merveilleuses... Bientôt toutes ces fantaisies prirent un corps, tous ces corps factices une individualité touchante et spéciale, toutes ces individualités une harmonie, et le monde intermédiaire fut trouvé. De ces trois opérations successives, celle de l'intelligence inexplicable qui avait fondé le monde matériel, celle du génie

1. Nodier, *Rêveries*, 32-33.

2. Cf. les récits de Mme Mennessier-Nodier (*Ch. Nodier*, 123-125), ou d'Alexandre Dumas (*Préface de la Femme au collier de velours*).

3. Nodier, *Du fantastique en littérature*, p. xxx.

4. *Notions élémentaires de linguistique*, 84. L'assemblage de ces noms — Moïse, Orphée, Pythagore — pourrait indiquer une influence de Ballanche, dont on sait l'amitié pour Nodier.

5. *Du fantastique en littérature*, p. v-vi.

divinement inspiré qui avait deviné le monde spirituel, celle de l'imagination qui avait créé le monde fantastique, se composa le vaste empire de la pensée humaine... Nous appelons encore *superstitions* ou science des choses élevées, ces conquêtes secondaires de l'esprit, sur lesquelles la science même de Dieu s'appuie dans toutes les religions, et dont le nom indique dans ses éléments qu'elles sont encore placées au delà de toutes les portées vulgaires. L'homme durement rationnel est au dernier degré [1].

Jamais, semble-t-il, Nodier ne consentit à distinguer entre la fable et la réalité. Tout ce que l'homme imagine lui paraît comporter un certain mode d'existence. Le merveilleux légendaire supplée aux dogmes lorsque ces derniers s'évanouissent [2]. De la *Bible*, des *Mille et une Nuits*, jusqu'à l'Inde, « heureuse patrie des enchanteurs et des fées [3] », tous les contes, sinistres ou gracieux, charment notre bonhomme ; il connaît aussi bien — avec une érudition toujours un peu superficielle — Albert Le Grand et Corneille Agrippa, Roger Bacon et Paracelse [4]. Il s'arrête plus longuement à dom Calmet. On sait que cet historien, d'ailleurs estimable, avait compilé un traité des *Apparitions*, dissertant sur la magie, sur la sorcellerie, les esprits follets, les fantômes, avec un sérieux plein de crédulité. Nodier affecte de s'en gausser. « Quelle misère qu'un homme aussi docte ait pu donner à plein collier dans de pareilles balivernes !... Je voudrais bien vraiment que le diable m'apparût, et il ne tient qu'à moi de l'évoquer, puisque j'ai ici la *Clavicule du roi Salomon*, l'*Enchiridion de Léon, pape*, en manuscrit authentique [5]. » Calmet — et l'abbé de Villars [6] — lui fournissent néanmoins sa démonologie. Tous deux s'occupaient de ces « Esprits follets dont on raconte tant de choses » : relèvent-ils du ciel ou de l'enfer ? se demandait le savant bénédictin ; l'un ou l'autre ; « mais comme il y a dans le ciel plusieurs demeures..., ainsi on peut croire qu'il y a dans l'enfer divers degrés de peines et de supplices pour les damnés et pour les démons [7] ». De même, le comte de Gabalis, après les avoir classés en sylphes, ondines, gnomes et salamandres, ajoutait plaisamment : « Nos sages n'ont garde d'imputer à l'amour des femmes la chute des premiers anges, non plus que de soumettre assez les hommes à la puissance du démon, pour lui attri-

1. *Du fantastique en littérature*, VI-VII.
2. *Ibid.*, XI.
3. *Mélanges de littérature et de critique*, II, 21.
4. *Du fantastique en littérature*, p. XIV.
5. Nodier, *l'Amour et le Grimoire*, 83.
6. Cf. *Jean-François les bas bleus. Œuvres*, XI, 150.
7. Dom Calmet, *Apparitions*, I, 265.

buer toutes les aventures des nymphes et des sylphes, dont tous les historiens sont remplis. Il n'y eut jamais rien de criminel en tout cela. C'étaient des sylphes qui cherchaient à devenir immortels. Leurs innocentes poursuites, bien loin de scandaliser les philosophes, nous ont paru si justes, que nous avons tous résolu, d'un commun accord, de renoncer entièrement aux femmes, et de ne nous adonner qu'à immortaliser les nymphes et les sylphes[1]. » On voit que le jeune Chateaubriand, inventant d'aimer une « sylphide » au milieu des bois de Combourg, se remémorait une légende fort précise. Bien des occultistes l'avaient répandue, et l'on peut y joindre ce que dit un Saint-Georges de Marsais des âmes pécheresses errant après la mort[2]. Écoutons maintenant Nodier. Trilby, le lutin d'Argaïl, « appartient à une race mystérieuse dont la destinée à venir n'est pas encore fixée, et le secret de son salut ou de sa damnation est encore caché dans la pensée du Seigneur[3] ». Antonia, l'héroïne de Jean *Sbogar*, aime, sans y croire, « ces êtres intermédiaires », « géants ténébreux », « sylphes plus légers que l'air », « esprits nocturnes[4] » ; et le bibliothécaire de l'Arsenal se plaisait, en ses causeries éblouissantes, à laisser vagabonder sa fantaisie : « Nous côtoyons à tout instant des êtres qui nous sont inconnus parce qu'ils nous sont invisibles : l'air, le feu, la terre sont habités. Sylphes, gnomes, ondines, farfadets, lutins, anges, démons, flottent, rampent, voltigent, bondissent autour de nous. Qu'est-ce que c'est que ces étoiles filantes de la nuit... si ce n'est des anges qui vont, d'un monde dans un autre, porter les ordres de Dieu ? » Brouillant ainsi toutes les légendes, tous les mythes, il y démêlait volontiers un langage pseudoscientifique : « Le tout — affirmait-il gravement — est de trouver un microscope pour les infiniment transparents, comme nous en avons trouvé un pour les infiniment petits[5]. »

D'autres lectures alimentent son insatiable curiosité. C'est, entre 1815 et 1820, une véritable épidémie de récits diaboliques. Il pouvait recourir,

1. Abbé de Villars, *Le comte de Gabalis*, I, 33-34.

2. Il ne s'agit plus, à vrai dire, de « génies », mais d' « âmes de purgatoires » ; ou plutôt « il y a trois sortes d'esprits qui reviennent dans ce monde après la mort de leur corps : ceux des damnés, qui y... font le mal qu'ils peuvent ?... ceux qui rôdent, étant dans l'état de purification, d'où ils veulent se tirer par d'autres moyens, que de s'abandonner à la divine Justice » ; et ceux « qui ont pour punition pendant un temps d'être en un lieu dans ce monde » (Saint-Georges de Marsais. *Genèse*, 249-251).

3. Nodier, *Trilby*, 42.

4. *Jean Sbogar*, 104-105.

5. Cf. le récit — peut-être « romancé » quant aux détails, mais certainement exact en son fond — de Dumas dans ses *Mémoires*, I, 222.

à son choix, aux *Fantasmagoriana*, aux compilations de Collin de Plancy[1], à celle de l'abbé Simonnet[2], sans oublier les ouvrages de l'abbé Fiard et de l'abbé Wurtz, dont nous reparlerons. Chez Byron — ou peut-être dans le folklore morlaque — il a puisé la fable des vampires, où s'ébaudit son imagination macabre[3]. Il cite Swedenborg, Saint-Martin, Charles Bonnet, Ballanche[4]; on le voit, chez Mme Récamier, ouïr complaisamment le rose-croix de Lapasse[5]; Dupont de Nemours, Azaïs, Mme de Krüdener lui suggèrent maintes plaisanteries[6]. Car le scepticisme, chez lui, garde toujours le dernier mot : mais il retient, de ses innombrables lectures, ce qui peut servir de cadre à ses contes : son œuvre est la première où les croyances des initiés deviennent un ornement littéraire.

Il les utilise de deux façons : elles entretiennent parfois ses allusions fantasques et lui fournissent des rapprochements saugrenus, comme dans *les Sept châteaux du roi de Bohême*; ailleurs — c'est le cas dans *Trilby* — elles ajoutent quelques notes pittoresques à sa palette. Comme le premier Victor Hugo, il puise à toutes les sources : tantôt il nous dépeint un assassin qu'enlève le diable[7], tantôt une âme du purgatoire[8], tantôt la fameuse légende de Béatrix; et c'est du merveilleux purement chrétien, encore qu'il ait emprunté vraisemblablement ce dernier récit à Lenglet-Dufresnoy[9]. Une conversation lui suggère, conformément à la mode, de mettre en scène la Dame blanche; un article des *Débats* le renseigne sur la superstition du « mauvais œil[10] ». Mais le sentimentalisme d'autres contes rappelle nettement les sciences occultes. Les uns — des épileptiques ou des fous — communiquent avec leur bien-aimée défunte et s'apprêtent à la rejoindre dans les étoiles[11]. D'autres obtiennent

1. *Dictionnaire infernal* (1818); *le Diable peint par lui-même* (1819); *Dictionnaire de la folie et de la raison* (1820).

2. *Réalité de la magie et des apparitions* (1819).

3. Il mentionne la première source dans *Lord Ruthwen ou les Vampires*, II, 186-187; et l'autre, en ses *Mélanges de littérature et de critique*, II, 353.

4. *De la maçonnerie et des bibliothèques spéciales*, 7-8.

5. Cf. Vulliaud, *Entretiens idéalistes*, I, 153.

6. *Notions élémentaires de linguistique*, 80; *Mélanges de littérature et de critique*, I, 8; *Jean Sbogar*, 9.

7. *La combe de l'homme mort.*

8. *Inès de las Sierras.* Et puis, le sceptique nous donne une clef « raisonnable » de son conte...

9. Lenglet-Dufresnoy, *Apparitions*, I, 64. On sait la fortune qu'eut plus tard cette légende.

10. *Lord Ruthwen ou les Vampires*, II, 192-194.

11. *Une heure ou la Vision.*

« quelque anticipation prévoyante sur l'avenir de l'âme » ; Dieu leur ouvre « à l'avance les trésors de cette science illimitée du bien et du mal, qui lui appartient dans le ciel et qu'il réserve à ses émanations les plus pures[1] ». Ils voient mieux le temps futur au sujet duquel le commun des hommes n'éprouve que des pressentiments[2]. Après Cazotte, qu'il imite volontiers, Nodier met en scène, sous une couleur orientale, des talismans, dont l'un équivaut à la panacée universelle[3] ; sa fantaisie déchaînée égratigne la triple vie de l'homme et la « future Palingénésie[4] ». Le héros de *Jean Sbogar* rappelle Saint-Germain ou Cagliostro : la rumeur publique veut qu'il ne vieillisse pas, et qu'il possède le secret de la pierre philosophale[5]. Le Vénitien Trevisiano, dans les *Fiancés*, est initié par Caramuel au platonisme ; mais il pousse au delà, jusqu'à Pythagore et à la cabale, et prévoit ainsi le funeste avenir de ses enfants. Jean-François les Bas-bleus, ayant appris l'occultisme pour se distraire d'un amour impossible, voit ainsi Marie-Antoinette monter au ciel et meurt le même jour que sa bien-aimée. Il n'est pas jusqu'au bric-à-brac des carrefours dont Nodier ne tire parti ; certaine « Tyrolienne » qu'il nous dépeint ressemble à Mlle Lenormand :

> Elle agite dans l'air sa baguette mystérieuse... et commence ainsi une improvisation poétique,
>
> ...O vous qui m'entourez, écoutez mes chants.
>
> ...Je vous dirai les prodiges d'un art dont l'origine se perd dans les traditions des premiers âges. Les astres consultés dans les champs de la Chaldée, les mystères honorés sur le rivage égyptien et les oracles fameux de la Grèce nous ont révélé leurs secrets redoutables.
>
> ...Messagères envoyées sur cette terre d'exil, un pouvoir surnaturel nous a rendues les arbitres des destinées humaines[6].

Et le joyeux fantaisiste étourdit son lecteur par une bouillabaisse de procédés magiques. « Mistigri exposa son astrolabe, déroula ses livres sibyllins, interrogea ses cartes et ses tarots, convoqua Eteilla, Decremps et Spurzheim ; Apollonius de Thiane, Cabanis et Simon le magicien ; Agrippa, Pinetti et Lavater ; Comte, Gall et Cagliostro. Il jeta ses dés fatidiques. Il lança ses talares et ses osselets. Il fit pirouetter le toton, il

1. *M. Cazotte, Contes de la veillée.*
2. Cf. sur la valeur du pressentiment, *les Proscrits*, 56-57.
3. *Les quatre talismans.*
4. *Sept châteaux du roi de Bohême*, 104-105.
5. *Jean Sbogar*, 126.
6. *Lord Ruthwen ou les Vampires*, I, 18-19.

fit vibrer les rhombes[1]. » Mais sa meilleure utilisation littéraire, *Trilby*, s'inspire avant tout de Walter Scott. Elle met en scène, on le sait, un follet, « démon plus malicieux que méchant et plus espiègle que malicieux » ; elle doit à l'auteur d'*Ivanhoë* son cadre écossais et son apparence de légende populaire ; cela n'empêche pas le personnage de venir en droite ligne de l'abbé de Villars ; l'existence de cette créature aérienne suggère des images fort gracieuses :

> J'habiterais, si je l'avais voulu, de riantes demeures, sur des lits de mousse veloutés que la neige ne couvre jamais, ou dans le calice embaumé d'une rose qui ne se flétrit que pour faire place à des roses plus belles[2].

Nous entrevoyons aussi les sorcières, qui s'ébattent sinistrement « dans la dernière demeure des morts[3] ». Tout cela n'est que du roman, et Nodier ne le donne pas pour autre chose. L'exemple de ses amis ne l'incite-t-il pas à donner cependant une plus grande valeur à ses aspirations mystiques ? N'aboutira-t-il pas à les condenser en un système toujours un peu flottant, et qu'il nous présente avec un sourire qui dissimule imparfaitement sa complaisance ? Il nous reste à l'examiner.

## VI

Nodier — nous dit avec justesse un de ses commentateurs — Nodier admettait les miracles et ne se croyait pas le droit de nier les faits qui, dépassent nos classifications humaines. Il présumait « l'existence d'un sens ignoré du vulgaire, d'un organe délicat, doué d'une pureté, d'une faculté de perception exquise, qui transforme, qui élève, qui spiritualise notre essence et la fait participer par moment à la nature divine[4] ». Et les fous le rendaient rêveur. Ne les mépriserions-nous pas à tort ? Leur stupidité devant les choses de la terre ne leur viendrait-elle pas de ce qu'ils ont l'esprit orienté vers des connaissances plus sublimes ? Ne posséderaient-ils pas, mieux que nous, le « sens intime » qui mène à Dieu ? « Que sais-je, infortuné qu'ils appellent fou, si cette prétendue infirmité ne serait pas le symptôme d'une sensibilité plus énergique, d'une organisation plus complète, et si la nature, en exaltant toutes tes facultés, ne les rendit pas propres à recevoir l'inconnu[5] ? » Cet éloge de la folie

1. *Histoire du roi de Bohême*, 233.
2. *Trilby*, 14-15.
3. *Ibid.*, 190-191.
4. Andréa Lo Forte-Randi, *Des rêveurs en littérature. Revue internationale*, 10-25 décembre 1888, 602.
5. *Une heure ou la Vision*, 199.

revient dans son œuvre comme un *leitmotiv*. En tant que procédé littéraire, il lui permet d'avancer plaisamment des choses incroyables. Nodier met ainsi l'aventure de la « fée aux miettes » dans la bouche d'un lunatique; mais « les lunatiques occuperaient, d'après lui, le degré le plus élevé de l'échelle qui sépare notre planète de son satellite, et, comme ils communiquent nécessairement de ce degré avec les intelligences d'un monde qui ne nous est pas connu, il est assez naturel que nous ne les entendions point[1] ». Il se pourrait aussi « que Jean-François les Bas-bleus eût deux âmes : l'une qui appartenait au monde grossier où nous vivons, et l'autre qui s'épurait dans le subtil espace où il croyait pénétrer par la pensée[2] ». Ne remarque-t-on pas « que les vaines sagesses de l'homme le conduisent quelquefois à la folie? Et qui empêche que cet état indéfinissable de l'esprit, que l'ignorance appelle folie, ne le conduise à son tour à la suprême sagesse, par quelque route inconnue qui n'est pas encore marquée dans la carte grossière de nos connaissances imparfaites[3]? » Nous guetterons donc, comme les musulmans, les oracles du « maboul » : telle religieuse tombée en enfance étonnera le couvent par sa lucidité prophétique[4]; une femme, que le monde juge démente, goûte pendant la nuit les délices de l'autre vie : « Ces souvenirs font d'elle un objet de dérision ou de pitié pour les hommes; mais elle connaît seule la destinée à venir de l'humanité, que les hommes vivants ne connaîtront jamais[5]. » Nodier se plaît à la persuasion que l'univers des contes de fées est aussi vrai que celui qui touche nos sens : il souhaite « ouvrir enfin ce monde ignoré mais certain à l'imagination de ses lecteurs[6] ». Peu s'en faut qu'il n'abandonne son allure sceptique et ne revête à son tour la tiare des hiérophantes, lorsqu'en 1828, il croira saisir, par une illumination brusque, l'ensemble du système des êtres :

...Depuis quatre ans, une idée, descendue dans mon esprit à la faveur du sommeil qui est le premier des enseigneurs, s'y est développée avec tant de puissance de nuit en nuit qu'elle a fini par se changer en conviction. Je l'ai cachée longtemps sous le boisseau, parce que le genre humain dans son état actuel ne vaut pas la peine qu'on lui jette une vérité inutile. Maintenant, j'ai besoin qu'elle jaillisse, peut-être parce que le vase va éclater. Si tu daignes lire cela de plain-pied avec moi et en t'abstenant jusqu'au bout de la haute dérision des

1. *Fée aux miettes*, 3.
2. *J.-F. les Bas-bleus*, 152.
3. *Fée aux miettes*, 35. Cf. un passage analogue dans *Inès de las Sierras*, 324-325.
4. *Contes de la veillée*, 26.
5. *Lydie ou la Résurrection. Nouvelles*, 266.
6. *Paul ou la Ressemblance. Œuvres*, XI, 285.

sages, tu comprendras ce que j'ai compris, et tu sauras ce que je sais, c'est-à-dire la vérité matérielle, essentielle et indispensable de la Résurrection, prouvée par des arguments plus clairs que le soleil dans son midi...

...Non, mon ami, je ne suis pas fou. Non, je ne me crois pas inspiré. Non, je ne veux ni fonder une école philosophique, ni prendre place parmi les illuminés des religions. Le hasard seul a jeté en moi une perception immense, incommensurable, qui a le caractère le plus évident de la vérité. C'est qu'aucun homme qui pense ne peut la contredire sans s'accuser dans son cœur de mauvaise foi et de mensonge, et cette perception, c'est celle du système de la création tout entière avec son commencement et son but. Les sages de l'Inde, et après eux Pythagore, Charles Bonnet et Kant, qui sont les trois plus grands génies de tous les siècles, en ont aperçu quelque chose; Cuvier aussi, mais la chaîne s'est rompue dans sa main sans qu'il osât la renouer. Moi, je la tiens, j'en suis sûr, il n'y manque pas un anneau et l'univers est complet et sublime, comme il devait être[1].

Quels accents d'orgueilleuse certitude! Nodier affirme que la création dont il perçait l'unité « méritait d'être l'œuvre de Dieu, si elle ne l'était pas[2] ». De qui s'inspire-t-il donc? Il nous indique certaines de ses sources : Pythagore, qu'il voit à travers Maurice Quaï, apparemment, et Auguste Gleizes ; Charles Bonnet, commenté par son ami Ballanche ; ajoutons-y Swedenborg, que popularisent à nouveau, vers 1820, les traductions de Moët et de Hindmarsh; n'oublions pas certains visionnaires comme « le sage Lazare Néobius[3] »; et tenons compte du travail de sa propre imagination. Il admet l'unité du monde, et ses correspondances. « Il est incontestable que l'échelle des êtres se prolonge sans interruption à travers notre tourbillon tout entier et de notre tourbillon à tous les autres, jusqu'aux limites incompréhensibles de l'espace où réside l'être sans commencement et sans fin, qui est la source inépuisable de toutes les existences, et qui les ramène incessamment à lui[4]. » Notre existence corporelle nous apparaîtra d'autant plus dérisoire que « cette terre n'est qu'un lieu de passage où les âmes viennent s'éprouver[5] » ; au travers de métempsycoses ascendantes, les justes parviendront à la Divinité; de concert avec elle, ils exerceront le « règne de mille ans[6] ». Nous serons élevés à la dignité d' « êtres compréhensifs », intermédiaires entre l'être pensant et l'être résurrectionnel[7]. Toutes les hypothèses sont

1. *Corresp.*, 255-256 (22 juillet 1832).
2. *Palingénésie humaine. Rêveries*, 344.
3. Cf. *Paul ou la Ressemblance. Œuvres*, XI, 283-284.
4. *Fée aux miettes*, 3.
5. *Franciscus Columna. Nouvelles*, 305.
6. *Lydie ou la Résurrection. Nouvelles*, 264-265. — 7. *Rêveries*, 372-373.

permises au sujet de notre félicité. L'homme « compréhensif » possédera quantité de sens inconnus : il pourra s'élever en l'air ; « c'est pour lui que les instructions catéchétiques de l'Église romaine ont prévu un *corps glorieux*... Supposez que l'être produit éclôt de deux souvenirs qui s'accordent, de deux soupirs qui se comprennent, de deux baisers qui se fécondent, de deux âmes qui se mêlent [1]. » On reconnaît ici les anges de Swedenborg. Comme eux, les héros mystiques de Nodier se flattent de parcourir, bras enlacés, « les délicieuses vallées du ciel [2] » ; ils paraîtront avec « des ailes aux plumes d'or, dont la vibration était plus douce à l'oreille que toutes les harmonies de la terre [3] ». Encore ce séjour de délices n'est-il qu'une antichambre du Paradis, un lieu d'épreuves d'où l'on peut déchoir ; et, tout de même, les méchants obtiendront l'occasion de se réhabiliter dans un autre monde [4]. Le romancier n'adopte nullement l'hypothèse d'une immortalité conditionnelle, qu'émet Jean Sbogar [5]. Mais, comme il n'y a point de méchants absolus, il espère qu' « il n'y a peut-être point de peine sans rémission. D'autres clartés font sans doute rayonner un nouveau jour dans les intelligences rebelles. D'autres mondes plus rigoureux soumettent les insensés et les pervers à des épreuves plus longues et plus pénibles, mais qui auront aussi leurs mérites et leurs couronnes [6] ». Ainsi le suicidé « végétera, sans doute, solitaire et triste, dans les limbes solitaires d'un monde inconnu, jusqu'au jour où les expiations de son repentir auront satisfait à la justice divine [7] ». On présume combien ces notions impriment de poésie à notre vie. Il sera possible d'imaginer, non plus d'une manière fictive, « qu'il y a dès le monde que nous habitons des âmes punies d'une faute ancienne, punies peut-être par anticipation d'une faute à venir indispensable, des âmes

1. *Rêveries*, 380-381. « Notre petite fille ne t'est pas rendue encore, dit Georges à Lydie, parce que tu n'es pas encore ressuscitée ; mais le jour où tu renaîtras jeune dans mes bras..., tu verras l'enfant chérie éclore du premier de nos embrassements, et nous partager ses innocentes caresses, comme si elle ne nous avait jamais quittés. » (*Nouvelles*, 267.)

2. *Jean-François les Bas-bleus. Œuvres*, XI, 156).

3. *Lydie ou la Résurrection. Nouvelles*, 263.

4. *Ibid.*, 273-274.

5. « Balancé depuis l'enfance entre le besoin et l'impossibilité de croire ; dévoré de la soif d'une autre vie et de l'impatience de m'y élever, mais poursuivi de la conviction du néant, comme d'une furie attachée à mon existence, j'ai longtemps, souvent, partout cherché ce Dieu que mon désespoir implore... Croyez, Antonia ! votre Dieu existe, votre âme est immortelle, votre religion est vraie. Mais Dieu... a donné la prescience de l'immortalité aux âmes pures pour qui l'immortalité est faite. Aux âmes qu'il a dévouées d'avance au néant, il n'a montré que le néant. » (*Jean Sbogar*, 164-165).

6. *Lydie ou la Résurrection*, 273.

7. *Ibid.*, 266.

d'expiation qui portent pour une génération tout le poids des vengeances de Dieu, et qui sont condamnées à l'amour de l'impossible... qui ont la faculté de concevoir, d'embrasser en imagination des voluptés devant lesquelles toutes celles de la terre se dégradent et s'anéantissent[1] ». Il sera possible, moins lugubrement, de jouer au petit jeu des réincarnations : rien de tel, pour amuser un cercle d'amis, que d'évoquer le déluge de Deucalion ou le procès des Templiers, en témoin oculaire, et de narrer comment, trois fois, on rencontra le Juif errant[2]. Sied-il donc au seul Cagliostro d'inventer de pareilles bourdes? On voit qu'en dépit de son illumination passagère, Nodier amprunte surtout aux mystiques leurs attitudes les plus connues et les plus *voyantes*. Il trouve chez eux une mine inépuisable de récits fantastiques : sa curiosité se plaît à l'impossible; il ne va guère au delà. La théosophie, avec lui, comme avec ses congénères, quitte les cénacles et s'adapte à la littérature : le temps approche où ses doctrines et son histoire, déformées, alimenteront les romans d'aventures d'Alexandre Dumas ou de George Sand.

1. *Adèle*. *Œuvres*, II, 161-162.
2. Cf. avec prudence, le récit d'Alexandre Dumas, *Mille et un fantômes*, V, 111-112.

CHAPITRE V

# Fabre d'Olivet

I. — Avant l'initiation. L'homme de lettres; le disciple de Delille de Sales.
II. — Initiation problématique. Le philologue, l'orientaliste. Le chef de secte.
III. — Métaphysique du destin. Union du mosaïsme et du polythéisme raisonné. Le pythagoricien : unitarisme et sciences occultes.
IV. — « Sa » Genèse. Cosmogonie, eschatologie. L'histoire néo-païenne et hindouiste.
V. — Conclusion politique : absolutisme et théocratie.

## I

Le néo-polythéisme, le pythagorisme, qui naissaient avant la Révolution dans l'œuvre de Restif de la Bretonne, qui se développèrent chez Quintus Aucler ou chez Gleizes, trouvent avec Fabre d'Olivet leur expression la plus raisonnée. C'est un théosophe puissant, et qui vient à son heure, au moment où David restaure le goût de l'antique dans les beaux-arts, où les aigles impériales sillonnent l'Europe, où Napoléon veut rétablir la monarchie des Césars. Les maîtres de l'illuminisme chrétien disparaissent avec le dix-huitième siècle; leurs continuateurs implanteront en France le culte de l'Orient. En outre, moins étrangers qu'autrefois au mouvement des idées profanes, ils tendront à des conclusions pratiques; la part de la politique grandit dans leurs systèmes; après 1820, elle en constituera l'essentiel. Pour l'instant, ils se contentent de plaider, à tout propos, la nécessité d'une théocratie. Leur œuvre — celle du moins que nous étudions — ne laissera pas d'agir sur l'évolution littéraire. Depuis longtemps on l'a remarqué. Fabre d'Olivet y contribue puissamment, « par son tour d'esprit de Ballanche épileptique, par ses imitations ou adaptations de Byron, par ses poésies mystiques et ses rêveries moyenageuses[1] ». Il invente en même temps un système, le plus ample qu'ait vu germer l'Empire.

Né protestant[2], on ne peut dire que son origine l'ait sensiblement

1. Article du *Soleil*, 16 juillet 1888, cité dans Favre d'Olivet, *le Sage de l'Indostan*, 11.
2. Cf. pour sa biographie la notice de Sédir en tête de l'*Histoire philosophique du genre humain*.

influencé. Tout au plus décélera-t-on chez lui des traces de puritanisme, lorsque, par exemple, il attribue au théâtre la décadence grecque [1]. Mais l'incroyance du dix-huitième siècle l'a déraciné. Rien, au début, ne le distingue de ses contemporains. Il vibre aux premières nouvelles de la Révolution, et son cœur associe l'amour de Louis XVI à la haine d'une cour perfide :

> Voilà de nos tyrans les complots renversés !
> La France enfin triomphe, et ses fers sont brisés !
> . . . . . .
> Grand roi ! des cœurs pervers, de lâches courtisans
> Voudraient d'un joug chéri nous peindre impatients.
> . . . . . .
> Ils égarent ton cœur. C'est contre eux aujourd'hui
> Que ton juste courroux doit chercher un appui [2].

Plus tard, ses deux journaux, *l'Invisible* et *l'Avant-Coureur*, se montreront favorables au Directoire ; ils attaquent à la fois l'Église catholique et les jacobins. La tolérance résume sa philosophie. « Prêtres d'un Dieu de paix, inspirez des idées religieuses au peuple, mais ne lui en inspirez pas d'exclusives, apprenez à tous les hommes à se traiter en frères et à toutes les sectes à se regarder comme sœurs... Une religion ne peut être déclarée nationale sans être dominante, et, par conséquent, oppressive [3]. » Comment soupçonnerait-on qu'un tel humanitaire va se muer en théocrate ? Lorsque la mode change, et que Chateaubriand paraît, il fait un grand usage du merveilleux chrétien dans son recueil de poésies occitaniennes : on y trouve une personnification de la Foi, des peintures du paradis et des anges, la description d'une sorcière qui évoque les morts et Satan [4] : tous les artifices que recommandait le *Génie du Christianisme*. Mais c'est à ce moment qu'il se lie avec Delille de Sales : première étape vers la bizarrerie, sinon vers le mysticisme.

L'auteur du *Mémoire en faveur de Dieu* — dont Chateaubriand nous laisse une jolie caricature — ne peut nullement être considéré comme un théosophe. Il se rattache à la pure orthodoxie déiste, et ses doctrines ne s'écartent point de celles que prônait l'Institut. Mais il aimait les spéculations historiques, et se plaisait à des conjectures hardies. Soucieux de restaurer l'histoire primitive du genre humain,

1. *Vers dorés de Pythagore*, 86.
2. Fabre d'Olivet, *Quatorze de Juillet 1789*, p. 15, 36.
3. *Invisible*, 102.
4. *Le Troubadour*, p. XXIII, 7, 53-58, 85-86, etc.

il lisait tout ce qui le concerne. Nous rencontrons, dans le catalogue de sa bibliothèque, des ouvrages orientaux : le Bagavata, le Bagavat-Gita, Zoroastre ; des traités de démonologie, Bodin et dom Calmet ; des manuels d'alchimie ; les contes fantastiques de Cazotte, de Mercier, de Restif ; voire d'authentiques illuminés, Saint-Martin, Swedenborg, la *Physiognomonie* de Lavater, « superbe exemplaire choisi par l'auteur lui-même[1] ». Mais les Encyclopédistes y remplissent une place plus considérable. On ne voit pas trop, dans ses théories embrouillées, s'il est matérialiste ou non ; il ne maintient nettement que l'existence de Dieu ; quant au monde, primitivement homogène, l'action providentielle le diversifia[2]. Tout se réduit à la métaphysique : l'âge de la raison, à ses yeux, remplace depuis longtemps celui des mystères[3] ; quelques principes très simples résolvent l'énigme de l'univers. Mais Delille de Sales s'inquiète de la naissance des civilisations ; les Atlantes le tarabustent ; comme Bailly, il y verrait la source de nos connaissances et de nos arts. Ce peuple disparu pouvait aller beaucoup plus loin que nous ; ne jouissait-il pas du privilège de rajeunir, parvenu à un certain âge ? Un secret merveilleux ne le ramenait-il pas « des glaces de l'hiver au printemps de la nature[4] » ? Telles sont les utopies dont s'inspire Fabre d'Olivet, en ses premiers ouvrages historiques[5] ; il n'y mêle pas encore ses dissertations sur les anciens empires orientaux ; le déluge s'identifie avec la catastrophe qui submergea l'Atlantide ; et tout cela nous fait douter qu'il ait reçu la moindre initiation pythagoricienne.

## II

On en abuse un peu, de cette initiation : nos théosophes modernes ne se résignent point à sembler plus jeunes que le monde ; à les en croire, une chaîne ininterrompue relierait les mystères grecs aux thaumaturgies les plus récentes ; à la base de tout système occulte se trouvent des arcanes transmis dans le recueillement des sanctuaires ; Fabre d'Olivet, qui disserte éperdument sur le passé, qui nous conte une histoire fantastique sans preuve aucune, perdrait toute créance si l'on n'admettait qu'il la puise à des sources ignorées. C'est « en Allemagne, pen-

1. *Analyse de la bibliothèque de Delille de Sales.*
2. Delille de Sales, *Examens pacifiques*, 63.
3. Delille de Sales, *Orphée*, 70.
4. *Invisible*, 27.
5. *L'Invisible*, déjà cité, et surtout les *Lettres à Sophie sur l'histoire*.

dant la Terreur [1] », qu'il aurait subi les épreuves du néophyte ; ouvrez toutes les biographies à tendance ésotérique, et vous trouverez cette affirmation, qu'émit pour la première fois le marquis de Saint-Yves d'Alveydre, à la fin du dix-neuvième siècle. De preuves, aucune, est-il nécessaire de le dire ? Sans doute, le pythagorisme se répandait en France, sous forme initiaque, dès avant la Révolution ; en 1780, le baron de Blaerfindy fondait l'Académie des sublimes maîtres de l'Anneau lumineux [2]. Sans doute encore Fabre d'Olivet loue cette confrérie grecque « dont il subsiste quelques préceptes parmi les francs-maçons, qui les ont hérités des Templiers » ; tous les progrès de la civilisation lui semblent en provenir [3] ; mais de telles déclarations ne nous fourniraient qu'un indice, et rien ne le confirme. Il apparaît nettement, tout au contraire, que Fabre d'Olivet demeure un pur idéologue, jusqu'à ce qu'il se livre à ses travaux étymologiques ; sa théosophie ne date pas de 1793 ; il nous faut attendre jusqu'en 1805 [4] pour en discerner les premières traces.

Inquiet de reconstituer la langue primitive, Fabre d'Olivet ne néglige aucun des auteurs qui pourraient l'instruire. Il cite avec éloge jusqu'à Boulanger [5], cet impie qu'exécraient les autres illuminés. Mais il cherche surtout à réfuter la théorie de Rousseau ; Saint-Martin, Court de Gébelin, lui fournissent des arguments [6] ; il admet que « le principe éternel de la Parole émane de la Divinité [7] ». En des âges antédiluviens, l'homme parlait boréen, sudéen, celtique et atlantique [8] ; de ces quatre idiomes dérivent tous les autres, en passant par trois langues mères — trois langues orientales : l'hébreu, le sanscrit, le chinois [9]. Fabre d'Olivet, le premier, déplace vers l'Asie le centre de l'histoire et de la sagesse humaine ; peut-être devait-il une telle attitude à « la sultane indienne Alina d'Eldir », l'amie de Gence, avec qui nous le voyons en relations [10]. Mais il traduit surtout une tendance profonde, commune à la plupart des initiés. Toujours les amateurs de recherches mystiques avaient tourné

1. Saint-Yves d'Alveydre, *France vraie*, I, 95 ; notice de Sédir à l'*Histoire philosophique* de Fabre, I, p. XI.
2. Cf. Thory, et Clavel, *Franc-maçonnerie*, 172.
3. *Histoire philosophique*, I, 339-346.
4. Date où commencent ses recherches philologiques : cf. la notice au *Sage de l'Indostan*, 17.
5. *Histoire philosophique*, II, 195.
6. *Langue hébraïque restituée*, I, p. VI, XXIV.
7. *Ibid.*, I, 195.
8. *Histoire philosophique*, I, 97.
9. *Langue hébraïque, Dissertation introductive*, § 1.
10. Fabre d'Olivet à Peschiers, 26 octobre 1824 (Bib. publique de Laon).

leurs regards vers les sanctuaires de l'Orient ; l'Égypte entretenait leurs rêveries ; maintenant leur curiosité se porte au delà. Les contemporains d'Anquetil-Duperron voient s'ouvrir les trésors de l'Inde et de la Perse ; Kirchberger, dès 1776, faisait ses délices du Zend-Avesta [1] ; même l'honnête Bailly, qui pourtant n'adhère point à la théosophie, attribue aux Brames l'origine de la métaphysique [2]. Dans l'exposé qu'il fait du panthéisme indou, les illuminés découvraient avec joie des idées semblables aux leurs. Malgré certaines résistances, comme celles d'Azaïs [3], ils convient leurs lecteurs à se plonger dans ces méditations antiques ; Saint-Martin leur consacre ses dernières exhortations :

Les richesses littéraires de l'Asie viendront aussi à leur secours. Quand ils verront les nombreux trésors que la littérature indienne commence à nous offrir ; quand ils parcourront tout ce que nous promettent les recherches asiatiques de la Société de Calcutta ; le *Mahabarat*, recueil de seize poèmes épiques, contenant 100 000 stances sur la mythologie, la religion et la morale des Indiens et sur leur histoire ; *l'Oupnekat*, traduit par M. Anquetil, et qui contient des extraits des *Védas*, etc., ils pourront être frappés des rapports qu'ils apercevront entre les opinions orientales et celles de l'Occident sur les points les plus importants.

Les uns pourront chercher dans cette mine les correspondances des langues par les alphabets, les inscriptions et les manuscrits.

Les autres pourront y apercevoir toutes les bases de la théogonie fabuleuse des Égyptiens, des Grecs et des Romains.

D'autres enfin y trouveront surtout des similitudes frappantes avec les dogmes publiés depuis quelques siècles par divers spiritualistes de l'Europe, qu'ils ne soupçonneront pas d'avoir été les apprendre dans l'Inde.

Mes écrits leur paraîtront probablement moins obscurs et moins repoussants, puisqu'ils y découvriront les mêmes dogmes répandus dans des lieux si divers, et à des époques si éloignées les unes des autres [4].

De tels arguments frappent ceux qui les entendent. Ballanche constatera, presque dans les mêmes termes, l'identité « des idées métaphy-

1. Kirchberger à Lavater, 20 juillet 1776.

2. Citons-le, car ces expressions rappellent le vocabulaire des illuminés, et d'autre part son histoire des Atlantes inspirait Delille de Sales : « C'est aux Brames qu'on doit l'idée de l'âme universelle. Dieu, selon les Brames, a tout tiré de sa propre substance. La création n'est qu'une extraction, une extension, et la fin de toutes choses ne sera que la reprise de cette substance... Le P. Malebranche, qui nous a enseigné que nous voyons tout en Dieu, n'était, sans s'en douter, qu'un indou du dix-septième siècle... Les Grecs, tant vantés, tout raisonneurs qu'ils étaient, ne se seraient point élevés à cette métaphysique, s'ils ne s'étaient enrichis des dépouilles de l'Orient, et s'ils n'avaient eu le bon esprit d'enter leur philosophie sur celle de l'Inde » (Bailly, *Lettre sur l'origine des sciences*, 52-55).

3. Il juge tous les peuples d'Orient fort inférieurs (*Cours de philosophie*, VIII, 234-240).

4. Saint-Martin, *Ministère de l'homme esprit*, p. XIII-XIV.

siques qui reposent au fond des doctrines indiennes avec celles qui sont enfermées dans les écrits de nos théosophes modernes[1] » ; et des Allemands, comme Goerres, cherchent à reconstituer les mythes d'Asie, rêves véridiques, où la nature se révélait à l'homme somnambule[2]. De toutes ces hypothèses éparses, et d'autres encore — n'aurait-il pas lu Gleizes[3] ? — Fabre d'Olivet élabore un système personnel[4]. A mesure qu'il progresse, l'intransigeance le gagne ; il rabroue ceux qui le veulent imiter ; il ne permet à ses correspondants « que de se rendre les disciples de quelqu'un, au lieu de chercher à être des chefs de doctrine[5] ». Ni Court de Gébelin, ni Bailly, ni Dupuis, ni Desbrosses, ni les martinistes, ni les swedenborgiens, aucun de ses devanciers ne le satisfait ; c'est qu'en parcourant les domaines de l'érudition, il a retrouvé le rameau d'or des thaumaturges ; nous ne sommes plus en présence d'un philologue, mais d'un voyant.

« Pour lui-même et ses très rares disciples », il instaure « un culte polythéiste[6] » : nous en ignorons le détail ; d'après lui, toutes les religions s'y confondaient ; on adorait « les saintes énergies de l'univers, c'est-à-dire l'Un multiple, dans l'ensemble de ses infinies manifestations[7] ». Pythagore inspirait le détail de ses préceptes ; on ne mangeait point de chair ; mais peut-être procédait-on à d'autres immolations, s'il est vrai que la mort de Fabre d'Olivet fut un sacrifice volontaire[8]. Le mystère dont il s'enveloppait le faisait regarder comme « un pur charlatan[9] ». Il juge incommunicables les contemplations dont il jouit[10] ; tout au plus rendrait-il des oracles sibyllins, après être monté au Sinaï, d'où la poésie plus tendre ne le distraira que par moments.

1. Ballanche, *Palingénésie sociale*, I, 46-47.

2. Cf. Gœrres, *Mythengeschichte der asiatischen Welt*, notamment la Préface, p. IX-X.

3. On trouvera chez Gleizes (*Nuits élyséennes*, 263) des considérations sur les races blanche et noire qui rappellent l'*Histoire philosophique du genre humain*. Et Gleizes, comme Fabre d'Olivet, est un adepte du pythagorisme.

4. Cf. sur ses sources Fabre des Essarts, *Hiérophantes*, 242.

5. Favre d'Olivet à Peschiers, 26 octobre 1824.

6. Introduction de Sédir à l'*Histoire philosophique*, I, p. XVI.

7. Fabre des Essarts, *Hiérophantes*, 250. Nous ne donnons d'ailleurs ces indications que sous bénéfice d'inventaire.

8. Il se serait poignardé devant ses autels : Cf. Fabre des Essarts, 252.

9. Rosalie de Constant à son frère Charles, 24 août 1819.

10. « Plus le voyant s'approchera de l'Être insondable dont la contemplation doit faire son bonheur, moins il pourra en communiquer aux autres la connaissance ; car la vérité, lui parvenant sous des formes intelligibles, de plus en plus universalisées, ne pourra nullement se renfermer dans les formes rationnelles ou sensibles qu'il voudra lui donner. » (Fabre d'Olivet, *Vers dorés de Pythagore*, 359-360).

Un moment descendu de ces monts redoutables,
Où des fils de Jacob le prophète immortel,
Enveloppé des feux et des voix formidables
Des tonnerres divins, invoquait l'Éternel ;
Le cœur encore ému de ces accents superbes,
La bouche desséchée et le sein haletant,
Je viens me reposer sur les naissantes herbes
Que le riant Permesse arrose en serpentant[1].

Voilà son ton. Il s'attribue l'inspiration divine, commune aux tout grands poètes[2] ; il pénètre ainsi plus avant dans les mystères de la théodicée ; tout en reconnaissant un seul Être suprême, il en envisage trois manifestations contradictoires : et sa métaphysique va rejoindre, en partie, le fatalisme des anciens.

## III

« On pourrait dire qu'au-dessus de Dieu et de la Matière, il y a quelque chose de plus dificile encore à concevoir, le quelque chose à qui Dieu et la Matière doivent leurs qualités distinctives : ce que les Anciens, qui ont songé à tout, nommaient le Destin[3]. » Ainsi parlait Dupont de Nemours : Fabre d'Olivet développera cette théorie, en la modifiant quelque peu. L'homme, à ses yeux, joue le rôle de médiateur entre la Providence et le Destin : tout est soumis à ces trois puissances, sauf Dieu qui forme avec elle le quaternaire, et « les contient sans en être contenu[4] ». De là vient notre triple vie : instinctive, animique, intellectuelle[5]. De là vient la prédominance de notre volonté : elle doit déterminer notre conviction, car « la raison seule, de quelques talents qu'elle soit accompagnée, ne peut manquer de nous conduire au néant[6] ». Le bien naît « de l'accord de la volonté et de la providence » ; le mal provient de leur opposition[7]. « La Volonté, évertuée par la foi, pouvait subjuguer la Nécessité elle-même, commander à la Nature, et opérer des miracles. Elle était le principe sur lequel reposait la magie des disciples de Zoroastre. Jésus, en disant paraboliquement qu'au moyen de la foi on pouvait ébranler les montagnes, ne faisait que suivre la tradition théoso-

1. Fabre d'Olivet, *Retour aux beaux-arts*, 1.
2. *Vers dorés de Pythagore*, 67.
3. Dupont de Nemours, *Philosophie de l'Univers*, 47.
4. Fabre d'Olivet, *Histoire philosophique*, I, 49-50.
5. *Ibid.*, I, 28.
6. *Vers dorés de Pythagore*, 319-320.
7. *Ibid.*, 247.

phique connue de tous les âges[1]. » Ces deux puissances — Volonté, Destin — luttent au travers de l'histoire. Le meurtre d'Abel symbolise l'élimination de la Providence, qui, rejetée par l'homme, n'intervient plus que médiatement, et laisse Seth, organe de la fatalité, lutter contre Caïn, représentant du libre arbitre[2]. La lutte de Rome contre Carthage offre une signification analogue : toujours ces deux forces, laissées à elles-mêmes, aboutissent à des conflits tragiques : « il ne peut exister rien de durable hors de la Providence qui les consolide[3]. » « Avec le seul Destin, on fait des conquêtes plus ou moins rapides, plus ou moins désastreuses, et l'on étonne le monde, comme Attila, Gengis ou Timourlenk. Avec la seule Volonté, on institue des Républiques plus ou moins orageuses, plus ou moins transitoires, comme Lycurgue ou Brutus ; mais ce n'est qu'avec l'intervention de la Providence qu'on fait des États réguliers, des théocraties, ou des monarchies dont l'éclat couvre la terre, et dont la durée fatigue le temps[4]. » Nous reviendrons sur ces vues politiques qui couronnent l'œuvre de Fabre d'Olivet.

Épris de mythologie, zélé disciple de Pythagore, notre historien n'abandonne pas, cependant, la théosophie chrétienne. On se tromperait en croyant son « polythéisme » exclusif de la Bible. Un des premiers, avant Ballanche, avant Lamennais et Lamartine, il cherche à concilier la légende orphique avec l'Ancien Testament. Le paganisme grec, la tradition mosaïque, proviennent tous deux de l'Égypte. « Orphée... instruit par les Égyptiens, initié à leurs mystères les plus secrets... est le père de cette magnifique mythologie grecque qui, malgré les efforts redoutables d'une secte intolérante et fanatique, brille encore au travers des ridicules lambeaux dont on l'a enveloppée[5]. » Mais son œuvre n'atteint toute sa portée que si nous la comparons à celle des prophètes indous et juifs :

> Orphée a revêtu des plus brillantes couleurs les idées de Ram, de Zoroastre et de Krischnen : il a créé le polythéisme des poètes ; il a enflammé l'imagination instinctive des peuples. Moïse, en nous transmettant l'Unité divine des Atlantes, en déroulant à nos yeux les décrets éternels, a porté l'intelligence humaine à une hauteur où souvent elle a peine à se tenir. Foï (Bouddha), en

1. *Vers dorés de Pythagore*, 255.

2. *Caïn de Byron*, 246-247. « Caïn, — dira-t-il, reprenant une formule de Saint-Martin et d'Azaïs, — Caïn peut être conçu comme l'action de la force compressive, et Abel comme celle de la force expansive. » (*Ibid.*, 31.)

3. *Histoire philosophique*, II, 28.

4. *Ibid.*, 242.

5. *Musique expliquée*, 79-80. Cf. les chapitres de l'*Histoire philosophique* relatifs à Orphée et *les Vers dorés de Pythagore*, III.

révélant le mystère des existences successives, en expliquant la grande énigme de l'Univers, en montrant le but de la vie, a parlé au cœur de l'homme, à toutes ses passions, a surtout exalté l'imagination animique. Ces trois hommes qui partent également de la même vérité, mais qui s'attachent plus particulièrement à en faire ressortir une des faces, s'ils avaient pu être réunis, seraient peut-être parvenus à faire connaître la Divinité absolue : Moïse, dans son insondable Unité ; Orphée, dans l'Infinité de ses facultés et de ses attributs; Foï, dans le principe et la fin de ses conceptions [1].

Ajoutons à ces maîtres les Esséniens, détenteurs des secrets de Moïse [2] ; n'oublions pas Odin, « législateur des Scandinaves », interprète de Zoroastre [3] ; et montrons-nous respectueux envers le Christ : « Il fallait un culte nouveau dont les dogmes, inaccessibles à la raison, et les formes inflexibles soumissent également le Destin. C'était un immense effort de la Providence. L'homme qu'elle appela pour remplir cette terrible mission devait sans doute être plus qu'un homme, car un homme, quel qu'il eût été, eût ployé sous l'énorme fardeau qu'elle lui donnait à soutenir [4]. » Nous le vénérerons donc comme un demi-dieu, ou comme un Dieu subalterne. Mais nous ne croirons pas que son culte nous oblige à blasphémer les autres croyances. Nous les accueillerons toutes, à l'exemple des sages. « Un philosophe pythagoricien ne reconnaissait point ces barrières redoutables, qui parquent pour ainsi dire les nations, les isolent et les rendent plus qu'ennemies. Les dieux des peuples étaient à ses yeux les mêmes dieux, et ses dogmes cosmopolites ne condamnaient personne à la damnation éternelle... Le polythéisme... était une particularisation de l'Être suprême, une personnification de ses facultés. Avant Moïse, aucun des législateurs théocratiques n'avait pensé qu'il fût bon de présenter à l'adoration du peuple le Dieu suprême, unique ou incréé, dans son universalité insondable [5]. » Le *polythéisme* de Fabre d'Olivet apparaît donc tout relatif : des raisons pratiques le dictent ; mais, s'il vénère individuellement les manifestations de la puissance divine, ses tendances profondes l'inclinent au monisme : peu de théosophes ont affirmé plus nettement l'homogénéité de la nature.

Ses principes, sur ce point encore, dérivent du pythagorisme. La théorie des nombres les supposait, et la mettre en doute, ce serait

1. *Histoire philosophique*, I, 316.
2. *Langue hébraïque restituée*, p. XXXVI-XXXVII.
3. *Histoire philosophique*, II, 47.
4. *Ibid.*, II, 41-42.
5. *Vers dorés de Pythagore*, 194-195.

« taxer toute l'antiquité de folie [1] ». Loin de considérer Pythagore comme « un esprit faible », Platon comme « un sot », Kong-tsée comme « un ignorant », Fabre d'Olivet s'approprie leur doctrine. Après les martinistes, après tant d'autres occultistes, il reconstitue l'échelle des nombres [2]. Elle lui permet de concevoir la base d'après laquelle Pythagore répartissait le monde en douze sphères [3]. Toute science, et surtout la magie, repose sur l'harmonie universelle. On peut établir « une analogie parfaite entre le ciel et la terre, l'intelligible et le sensible, la substance indivisible et la substance divisible; de manière que ce qui se passe dans une des régions de l'univers, ou des modifications du ternaire primordial est l'image exacte de ce qui se passe dans l'autre [4] ». La musique dépend aussi du nombre [5]; on la définira comme « la connaissance de l'ordre de toutes choses, la science des rapports harmoniques de l'univers [6] »; mais nous en avons perdu la clef, depuis la décadence des initiations [7]. Ne va-t-on pas distinguer arbitrairement le bien du mal, l'esprit de la matière? Ne va-t-on pas jusqu'à reconnaître deux principes opposés? Ces manichéens s'égarent : « Il n'y a qu'un seul principe de toutes choses, dont tout émane, et qui agit dans l'Univers sous trois manifestations »; Lucifer — je dis celui de la Bible — représente une force « indifférente dans sa source au bien comme au mal, et ne devient l'un ou l'autre que par l'emploi qu'en fait la volonté [8] » : l'Être suprême, « âme principe et ressort du monde », doit se chercher « au sein de la nature » et s'adorer sous l'emblème du feu [9]; Fabre d'Olivet ne semble pas le concevoir comme indépendant et personnel; logique avec lui-même, il ne refuse pas le patronage de Spinoza [10].

C'est d'ailleurs — il le comprend — sur l'unité du monde que se fondent les sciences occultes, théurgie, astrologie, magie, chimie [11]; c'est

1. *Langue hébraïque restituée*, II, 301-302.
2. « *Un*, principiation et stabilité; *deux*, distinction et transition; *trois*, extraction et libération; *quatre*, multiplication; *cinq*, compréhension; *six*, mesure proportionnelle; *sept*, consommation, retour; *huit*, entassement des formes; *neuf*, cimentation, restauration; *dix*, agrégation, puissance réformatrice. » (*Langue hébraïque restituée*, II, 154.)
3. *Vers dorés de Pythagore*, 199.
4. *Ibid.*, 369.
5. *Musique expliquée*, 49.
6. *Ibid.*, p. 1.
7. *Ibid.*, p. v.
8. *Caïn de Byron*, 214-215, 226.
9. *Sage de l'Indostan*, 30-31.
10. *Caïn de Byron*, 14.
11. *Vers dorés de Pythagore*, 370.

par elles que naissent les miracles. On peut, d'après les astres, conjecturer la destinée, puisque « l'avenir est un retour du passé, et que la nature est la même partout [1] » ; à la voix du sage, les morts sortent du tombeau ; Fabre d'Olivet lui-même, mettant « à profit quelques connaissances puisées dans les traditions de l'Orient », ouvre l'oreille « d'un jeune sourd-né », lui rendant ainsi la faculté de converser avec ses semblables [2]. Cette guérison forme l'épisode le plus marquant de sa carrière. Mais, en général, son érudition a des résultats plus théoriques : importants néanmoins, s'il reconstitue la Genèse et refait l'histoire sur une base nouvelle.

## IV

Sa grande prétention se rapporte, en effet, à l'exégèse. Il accuse d'erreur les juifs et les chrétiens, et s'imagine retrouver le sens de l'Écriture, perdu depuis Moïse. Le texte hébreu seul lui paraît valable [3]. Encore faut-il remonter à l'origine. « Le *Sépher* (...) la *Genèse* (...) composé dans une langue depuis longtemps ignorée ou perdue, n'est plus entendu ; ses traducteurs en ont volontairement ou involontairement dénaturé ou parodié le sens [4]. » Quelle est cette langue ? Champollion sursauterait ; les savants modernes crient à l'imposture ; et l'on ne voit pas comment les occultistes ont le front de soutenir la renommée de Fabre d'Olivet, dès lors qu'il tombe dans cette méprise effroyable, d'identifier le parler de Moïse avec celui des anciens Égyptiens [5]... Tel est pourtant le nœud de sa « découverte ». Il faut voir avec quelle hauteur il tance les chrétiens, coupables de n'avoir discerné que les formes extérieures ; les hérésies se justifient par cette incompréhension [6] ; chrétiens, musulmans et juifs possèdent, « avec les formes extérieures de l'ouvrage de Moïse, seulement le sens le plus grossier et le plus matériel, celui que ce théocrate avait destiné à servir de voile au sens spirituel dont il réservait la connaissance aux initiés [7] ». Mais la Providence a suscité Fabre d'Olivet, qui retrouve la vérité disparue : allons de l'avant, « en pénétrant dans les sanctuaires des Esséniens ; en nous méfiant de la doctrine extérieure des juifs ; en

1. *Vers dorés de Pythagore*, 276-277.
2. *Notions sur le sens de l'ouïe*.
3. *Caïn de Byron*, 6. *Langue hébraïque restituée*, p. XXXV.
4. *Histoire philosophique*, I, 89.
5. *Langue hébraïque restituée*, I, p. XXV.
6. *Ibid.*, I, p. XLIII.
7. *Ibid.*, II, 67.

ouvrant enfin cette arche sainte qui, depuis plus de trois mille ans, fermée à tous les profanes, a porté jusqu'à nous, par un décret de la Providence divine, les trésors amassés par la sagesse des Égyptiens [1] ». Nous nous attacherons surtout aux dix premiers chapitres de la Genèse : ils renferment « la cosmogonie entière, c'est-à-dire l'origine de l'univers, celle des êtres depuis le principe élémentaire jusqu'à l'homme, leurs principales vicissitudes, l'histoire générale de la terre et de ses habitants [2] ». Comment Fabre d'Olivet sait leur substance, il ne nous le dit pas, et pour cause, pas plus qu'il ne justifie l'étrange jargon qu'il substitue au texte classique de la Bible. En veut-on un exemple ? Voyons ce que deviennent, sous sa plume, les deux premiers versets. (*Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre ; — Mais la terre était informe et toute nue ; les ténèbres couvraient la face de l'abîme, et l'esprit de Dieu reposait sur les eaux*) :

Chapitre premier

**La principiation**

1. Dans le principe, Ælohîm, LUI-les-Dieux, l'Être des êtres, avait créé en principe ce qui constitue l'existence des cieux et de la terre.

2. Mais la terre n'était qu'une puissance contingente d'être dans une puissance d'être ; l'obscurité, forme astringente et compressive, enveloppait l'abîme, source infinie de l'existence potentielle ; et l'Esprit divin, souffle expansif et vivifiant, exerçait encore son action génératrice au-dessus des eaux, image de l'universelle passivité des choses [4].

N'insistons pas : laissant de côté les innovations verbales, voyons plutôt en quoi Fabre d'Olivet modifie le sens de la Genèse. Contrairement à la plupart des occultistes — et d'accord cependant avec un Swedenborg — il nie « la chute de l'ange rebelle [5] ». Lucifer lui paraît « un esprit intérieur, il est vrai, le premier de ces esprits, et de plus absolument nécessaire à l'œuvre de la création ;... mais étranger aux intelligences célestes [6] » : c'est l'un des principaux entre « les dieux, ou, comme on

1. *Langue hébraïque restituée*, I, p. XLVII-XLVIII.
2. *Ibid.*, II, 16.
3. *Ibid.*, II, 305.
4. *Ibid.*, II, 309.
5. *Caïn de Byron*, 168. *Histoire philosophique*, I, 308.
6. *Caïn de Byron*, 190.

les appelle autrement, les anges[1] » ; il coopère ainsi à l'œuvre de l'Éternel, tout en lui demeurant subordonné ; on voit qu'un tel « polythéisme » ne diffère guère de certaines théories de Dutoit ou de Court de Gébelin[2]. Tout le récit de la faute originelle devient une pure allégorie. Le mot que l'on traduit par *serpent* désigne seulement « une ardeur cupide, envieuse, intéressée, égoïste, qui serpente bien, il est vrai, dans le cœur de l'homme et l'enveloppe de ses replis ; mais qui n'a d'une couleuvre que le nom qu'on lui en donne quelquefois par métaphore[3] ». Il n'est pas question « de jardin planté, d'arbre, de fruit, de côte, de femme[4] » ; Noé, comme ses fils, ne représentaient point « des hommes de sang, de chair et d'os[5] » ; Adam symbolise le genre humain tout entier, « un homme spirituellement et universellement conçu, un être intellectuel dont Aishah (Ève) est la faculté créatrice, celle qui réalise ses conceptions en les faisant passer de puissance en acte, par la volonté[6] ». Cette exégèse, une des plus originales qu'ait élaborées Fabre d'Olivet, se retrouve pourtant chez des théosophes de la génération antérieure. Swedenborg en tirait parti, dans ses *Délices de l'amour conjugal*[7] ; les quiétistes la développaient amplement. « Adam, — écrivait Saint-Georges de Marsais, — Adam représente la partie supérieure de notre âme, comme les mystiques la nomment, qui est la volonté ; et Ève représente la partie inférieure, qui sont les sens, où les passions ont leur siège[8]. » Pareillement, Dutoit considérait Ève comme « le type littéral de la sensibilité de l'homme[9] ». Fabre d'Olivet ne méprise donc point les interprétations de ses devanciers. Malgré ses audaces, il s'en tient au récit martiniste de la chute. Adam « voulut se saisir du pouvoir extérieur, devenir créateur, et l'égal de celui à qui il devait l'existence. A l'instant même

1. *Caïn de Byron*, 178.

2. Cf. ce que Court de Gébelin dit de la matière, dans son cours de religion inédit : « Cette création n'est point opérée par la Divinité elle-même, elle ne se fait que par ses ordres et sa parole, au lieu que les Esprits émanent de sa propre existence, *divinæ particulas auræ*. De là quelques observateurs ont cru que le monde était l'ouvrage de six agents qu'ils appellent les *facultés créatrices*... De même qu'un esprit humain communique sa pensée et sa volonté à un autre esprit par la *parole*, de même Dieu parle, et les agents, *Elohim*, exécutent sa volonté. »

3. *Langue hébraïque restituée*, II, 94.

4. *Ibid.*, II, 107.

5. *Ibid.*, II, 272.

6. *Ibid.*, II, 107. *Histoire philosophique*, I, 23. *Caïn de Byron*, 30.

7. Cf. aussi l'usage que des swedenborgiens modernes, tels que Le Leu, font de cette doctrine (*Loi d'amour*, 35).

8. Saint-Georges de Marsais, *Genèse*, 179.

9. Dutoit, *Philosophie divine*, II, 86.

tout se matérialisa autour de lui[1] ». Heureusement, la miséricorde céleste atténua les conséquences de sa faute :

> Mon audace devança le temps (dit Adam) et mon esprit... envahit la science. Mais la prédiction de l'éternel Dieu s'accomplit ; ma vie trop faible succomba sous le poids dont je l'avais accablée. Elle ne pouvait plus croître ; elle dut décliner. Un déclin éternel est la plus horrible des souffrances. L'éternel Dieu me l'épargna en daignant changer le mode de ma vie[2].

Tous nous participons de cette déchéance ; car nous ne sommes « que les infimes fractions d'un Tout unique », dont nous reproduisons les tares et les douleurs[3]. Mais ce fractionnement réduira le mal à des proportions minimes : enfin sonnera l'heure de la réhabilitation ; « le temps s'arrêtera et l'espace divisible disparaissant, Adam retournera à son état primitif d'unité indivisible et immortelle[4] ». Fabre d'Olivet nous offre donc la perspective de nous absorber dans l'unité. Les initiations hâtent ce moment : elles tendent à « nous alléger du poids de la matière, à l'épurer, à l'éclairer par l'irradiation de l'intelligence, afin que, désireuse des biens spirituels, elle pût s'élever jusqu'à la source de son existence[5] ». Tous nous parviendrons à cette désappropriation sublime : n'appréhendons point l'enfer éternel[6], mais préparons-nous à remplir notre destinée au travers de métempsycoses successives[7].

Mais ces fantaisies bibliques ne représentent qu'une partie de l'œuvre de Fabre d'Olivet. Il veut reconstruire toute l'histoire du monde, et non point seulement celle du Paradis : nous voguons dans l'invraisemblance ; il invente, de sa propre autorité, la succession la plus extravagante d'empires et de dynasties ; quelques données à peine lui sont fournies par Delille de Sales ou par les épopées orientales. Il remonte aux âges fabuleux, après qu'un changement d'axe de la terre eut causé la ruine de l'Atlantide[8]. A cette époque, la race blanche végétait aux environs du pôle boréal ; les noirs dominaient sur l'Afrique et opprimaient une partie des jaunes ; les rouges échappés à la catastrophe vivaient obscurément

1. Boisquet, *Trois articles*, 6.
2. Fabre d'Olivet, *Caïn de Byron*, 166.
3. *Ibid.*, 206.
4. *Ibid.*, 196-197.
5. *Vers dorés de Pythagore*, 357.
6. *Ibid.*, 330.
7. *Ibid.*, 251-252.
8. *Histoire philosophique*, II, 193.

sur le sommet des plus hautes montagnes de l'Amérique [1]. Nous n'entrerons pas dans le détail des querelles entre Boréens, Sudéens, Atlantes ; que le lecteur se reporte à l'*Histoire philosophique du genre humain* : il y trouvera l'origine des religions, celle des castes, celle des arts et de l'écriture ; il notera surtout la couleur indoue que Fabre d'Olivet donne à ses hypothèses. Car l'Asie, après avoir détrôné l'Afrique, « prit en main le sceptre du monde [2] » ; elle vit surgir les deux envoyés divins, Ram et Krishnen ; ils « pénétraient les pensées, prévoyaient l'avenir, guérissaient les maladies ; toute la nature semblait leur être soumise [3] » ; ils élevèrent l'humanité, par étapes, à la compréhension des vérités théologiques. Après eux, nous abordons un domaine mieux exploré ; l'imagination de l'historien se fait prudente ; il se permet, d'ailleurs, toutes les divagations, aussitôt que les textes ne le brident plus, et reconnaît, par exemple, dans les Afghans, les tribus perdues d'Israël [4]. Mais, généralement, il se borne à disserter sur le sens politique des révolutions de l'histoire ; « il conclut au régime des castes pour l'ensemble humain et à la déification de soi-même pour l'individu, par la science et la vertu [5] » ; ces visées pratiques le distinguent des illuminés antérieurs.

## V

Les problèmes, par suite de la Révolution, se transposent de la métaphysique à la politique. Auparavant, la grande majorité des théosophes se confinaient dans la contemplation de l'au-delà : maintenant on voit se multiplier des systèmes à tendance sociale ; ils aboutiront, après 1830, à l'épanouissement des écoles de Fourier ou de Pierre Leroux. Mais il faut distinguer deux groupes rivaux. Le torrent mystique et révolutionnaire d'un Bonneville, se confondant avec le souvenir de Weishaupt, se grossissant des mécontents qui se réfugient dans les Loges, s'élargira jusqu'à devenir un vaste fleuve. Parallèlement, les représentants de l'ancien illuminisme religieux réagissent avec vigueur : ils s'obstinent à rêver d'une théocratie et d'un Wilhelmsbad nouveau ; peu s'en faut que la Sainte-Alliance ne soit parvenue à réaliser leurs aspirations. Fabre

1. *Histoire philosophique*, I, 66-67. Cf. Quintus Aucler : « C'est sur les montagnes que les hommes se sont sauvés... L'espèce des hommes était alors si rare qu'ils se félicitaient et qu'ils se congratulaient toutes les fois qu'ils se rencontraient. » (*Thréicie*, 43-47.)

2. *Histoire philosophique*, I, 243.

3. *Ibid.*, I, 222.

4. *Ibid.*, II, 279.

5. Saint-Yves d'Alveydre, *France vraie*, I, 97.

d'Olivet formule une théorie du pouvoir qui ne le cède en rien, pour son intransigeance, à celle de Joseph de Maistre ou de Bonald.

La métaphysique du Destin la conditionne, car il y a « trois formes principales de gouvernement, dans lesquelles dominent exclusivement les trois grandes puissances qui régissent l'univers : la Providence, la Volonté de l'homme et le Destin. Ces formes, quand elles sont pures, constituent la Théocratie, la République et la Monarchie pures [1] ». Toutes trois donc reposent sur la nature des choses ; mais la première seule est viable, car elle représente la puissance médiatrice qui concilie les autres [2]. Ainsi, libéré de son protestantisme originel, Fabre d'Olivet s'imagine planer au-dessus des confessions religieuses : sa théocratie, son « cléricalisme despotique [3] » ne pense rien avoir de commun avec la monarchie de droit divin. Le catholique, homme du destin, tend à cette dernière ; le protestant, homme de la volonté, favorise spontanément la république [4]. Le royaliste a d'ailleurs raison de considérer la monarchie comme naturelle à l'homme : c'est bien « le gouvernement fatidique que lui donne le destin [5] ». Qu'importe la personne du chef de l'État ! Un royaliste logique « mettra toujours la royauté avant le roi [6] ». Fabre d'Olivet ne cache pas qu'il préfère ce régime au libéralisme. Nul n'a critiqué plus âprement et la monarchie constitutionnelle [7], et le principe même de l'égalité :

> La nature ne fait pas les hommes égaux ; les âmes diffèrent encore plus que les corps... L'égalité sans doute est de l'essence volitive de tous, puisque cette essence est divine ; mais l'inégalité s'est glissée dans les facultés... ; et quoiqu'il soit bien certain que tous les hommes partis du même principe doivent parvenir au même but, il y en a beaucoup, et c'est le plus grand nombre, qui sont très loin d'être arrivés, tandis que quelques-uns le sont, que d'autres sont prêts de l'être, et que plusieurs, obligés de recommencer leur carrière, ne font qu'échapper au néant qui les aurait engloutis si l'éternité de leur existence n'était pas assurée par l'éternité de son auteur [8]. .

Ainsi donc, « l'égalité animique parmi les hommes est une chimère [9] ».

1. *Histoire philosophique*, II, 345.
2. *Ibid.*, II, 412.
3. Expression de Saint-Yves d'Alveydre (*France vraie*, I, 101).
4. *Histoire philosophique*, II, 407.
5. *Ibid.*, II, 382.
6. *Ibid.*, II, 395.
7. *Ibid.*, II, 418-428.
8. *Ibid.*, I, 43-44.
9. *Vers dorés de Pythagore*, 323.

Combien nous devons déplorer l'irruption de la démocratie jusque dans les beaux-arts ! « Une révolution, funeste à l'épuration des lumières, au développement du génie, a transporté la puissance dans la masse et a compté les voix au lieu de les peser[1]. » Mais que de résultats néfastes un bouleversement semblable produirait dans le domaine politique ! L'instabilité, car les républiques durent bien moins que les théocraties[2] ; le despotisme, dont la violence et le danger « augmentent à mesure qu'il descend des premières classes de la société dans les dernières, et qu'il se répand dans un plus grand nombre de têtes[3] ». Ce protestant s'exprime comme Charles Maurras. « Ce n'est qu'à la faveur de l'esclavage que peut se soutenir la liberté. Les républiques sont oppressives de leur nature. Quand l'oppression, c'est-à-dire l'esclavage ou la misère, ne se manifeste pas dans leur sein, comme cela est arrivé à la Hollande, elle se manifeste au loin (dans les colonies), et cela revient au même[4]. » Il faut donc rejeter avec horreur les entreprises d'un Weishaupt. Par la faute des Illuminés de Bavière, « la société européenne fut menacée d'un grand danger. Si le mal n'avait pas été arrêté, il est impossible de dire jusqu'à quel point il aurait pu étendre ses ravages[5] ». La France n'a-t-elle pas éprouvé, durant la Terreur, l'activité destructrive des idées libertaires ?

> L'athéisme, superbe en son impiété,
> Sur les débris fumants de l'autel et du trône,
> Méditait de placer son trône ensanglanté ;
> Son audace insolente usurpait la contrée[6].

Car il y a des affinités inéluctables entre la république et l'irréligion. L'athéisme, auquel un gouvernement démocratique ne peut se dérober, officiellement du moins, explique la stérilité de ce régime[7]. La Révolution, la Réforme naquirent du même principe[8] : Fabre d'Olivet n'hésite pas à le reconnaître ; il attribue l' « anarchie » de Rousseau à ses origines protestantes[9]. Et toute une partie de son œuvre est consacrée à réfuter ce philosophe en qui s'incarnait la volonté libre[10]. « En déclarant la

1. *Musique expliquée*, 20.
2. *Histoire philosophique*, II, 17.
3. *Ibid.*, II, 6.
4. *Ibid.*, II, 200, 366.
5. *Ibid.*, I, 103.
6. *Oratorio à l'occasion du sacre*, 3.
7. *Histoire philosophique*, II, 353-354.
8. *Ibid.*, II, 319.
9. *Ibid.*, II, liv. V, ch. XI.
10. *Ibid.*, II, 312.

souveraineté du peuple, en mettant la multitude au-dessus de la loi, en lui soumettant ses magistrats et ses rois comme des mandataires, en secouant entièrement l'autorité du sacerdoce, il lacéra le contrat social qu'il prétendait établir. Si le système de cet homme mélancolique eût été suivi, la race humaine eût rapidement rétrogradé vers cette nature primordiale, que son imagination vaporeuse et malade lui représentait sous une forme enchanteresse, tandis qu'elle ne renferme, en réalité, rien que de discordant et de sauvage[1]. » Le sentiment de la propriété, et le droit, qui en découle, ne proviennent point d'une convention, mais « la loi qui les établit est gravée d'avance dans tous les cœurs[2] ». Les méditations de Fabre d'Olivet l'amènent donc à critiquer très vigoureusement les principes de 1789, et nombre de ses arguments nous impressionnent encore aujourd'hui.

Cependant, nous savons qu'il ne s'en tient pas à la monarchie pure : le destin et la volonté, funestes lorsqu'ils se combattent, doivent s'unir sous un principe supérieur. Fabre d'Olivet veut établir le gouvernement de la Providence[3]. Il reconnaît la nécessité d'une autorité spirituelle :

> Est-il de l'essence du culte chrétien d'avoir un souverain pontife ? Il ne m'appartient pas de décider cette question ; je ne la décide pas non plus, en tant que théologien ; je la tranche seulement comme politique, et je dis en général qu'il ne peut pas plus exister de royauté sans roi que de sacerdoce sans chef sacerdotal... En supposant les peuples habiles à se donner des lois eux-mêmes, ce dont je doute, il n'est pas vrai qu'ils puissent jamais se donner un culte ; parce que tout culte suppose une inspiration ou une révélation divine, dont, considérés en masse, ils sont absolument incapables[4].

Et le voilà qui justifie ainsi l'ultramontanisme. Tout huguenot que le fasse son origine, il se montre beaucoup plus intransigeant que la majeure partie des catholiques de son temps, imbus des principes gallicans. Une théosophie commune l'amène, une fois de plus, à rejoindre Joseph de Maistre. Il reproche au sacerdoce chrétien d'avoir méconnu son chef, et de l'avoir, en exaltant outre mesure les conciles, soumis à la volonté d'une assemblée[5]. Que d'injustices lui révèle l'étude des pamphlétaires anticléricaux ! Comment osèrent-ils plaisanter la chevalerie, cette institution

1. *Histoire philosophique*, I, 102.
2. *Ibid.*, I, 139.
3. *Ibid.*, II, 400.
4. *Ibid.*, II, 145.
5. *Ibid.*, II, 72.

féconde[1] ? Comment purent-ils attribuer au « fanatisme » les troubles du seizième siècle ? « La religion n'était là que le prétexte, la politique était la vraie cause[2]. » Et la vente des indulgences ? Belle peccadille, ma foi, et qui valait bien un schisme sanglant[3] ! Réservons notre sympathie à saint Ignace qui, « sans la moindre idée politique, sans la moindre ambition personnelle, donna naissance à l'ordre le plus politique et le plus ambitieux qui eût encore existé dans le christianisme[4] ». Les Jésuites serviront-ils d'instrument à la renaissance théocratique ? Plus d'une fois on négligea d'agir : l'Église aurait pu profiter des Croisades ; « il fallait déclarer Jérusalem la capitale du monde chrétien, ville sainte et sacrée ; y installer le Pape, revêtu d'une autorité universelle ; et, en suivant le cours des événements, qui ne pouvaient pas manquer de se présenter, et qui en effet se présentèrent, s'emparer de Constantinople, y détruire le schisme grec et en faire la ville impériale, comme sous Constantin[5] ». Mais l'avenir nous offrira de nouvelles possibilités. Les peuples se rapprochent, et vont se confondre en un empire théocratique[6]. Le souverain, obéissant au seul Pontife, ne reconnaîtra plus aucun autre juge, et régnera providentiellement[7]. L'union des Églises fraiera la voie à l'harmonie universelle :

> Faites donc disparaître le schisme de la religion ; effacez toutes les différences du culte ; ayez un Souverain Pontife européen qui soit également reconnu et respecté de tous les peuples... que vos Conseils, au lieu de n'admettre que deux principes et d'être, par conséquent, l'arène d'un perpétuel combat, en reçoivent trois représentés, savoir : la Providence, par le Souverain Pontife et le sacerdoce ; le destin, par le monarque, les pairs du royaume, son ministère et sa noblesse ; la volonté de l'homme, par les collèges électoraux et les députés des départements, et vous verrez que cette unité tant cherchée naîtra d'elle-même[8].

Programme grandiose et dont Fabre d'Olivet cherche la réalisation. D'après certains biographes, il aurait proposé à Napoléon la création d'un empire européen dont lui, Fabre, serait le chef spirituel[9]. Telle n'est

1. *Histoire philosophique*, II, 116.
2. *Ibid.*, II, 406.
3. *Ibid.*, II, 210.
4. *Ibid.*, II, 240.
5. *Ibid.*, II, 93-94.
6. *Ibid.*, II, 343.
7. *Ibid.*, II, 20, 467-468.
8. *Ibid.*, II, 440-441.
9. Cf. la notice de Sédir, *ibid.*, I, p. XIV-XV.

point cependant l'impression qui résulte de son œuvre ; lorsqu'il mentionne le Pontife, il paraît songer uniquement au Pape de Rome, et c'est ainsi que le comprirent ses premiers disciples [1]. Mais nous admettrons que les conquêtes napoléoniennes lui aient paru favoriser son projet d'une théocratie universelle. D'autres illuminés voyaient aussi dans l'Empereur l'agent possible de leurs ambitions. Coëssin, songeant apparemment à l'Angleterre, prédisait, en termes voilés, l' « assujettissement prochain d'une grande nation » par « un héros divin [2] » ; Fourier lui-même espérait que le maître de l'Europe allait fonder l'harmonie universelle [3]. Était-ce flatterie ? Pour une part, sans doute ; mais on peut y voir aussi la conviction très sincère que cet homme unique était chargé d'une « mission » providentielle. Quoi qu'il en soit, les projets de Fabre d'Olivet ne trouvent guère d'écho : parmi ceux qui contribuèrent à l'impression de sa *Langue hébraïque restituée*, nous ne retrouvons que quatre noms importants : deux gentilshommes, MM. de Montalivet et de Barral, son ancien maître Delille de Sales, et le sénateur martiniste Lenoir-Laroche [4]. Si Boisquet, un peu plus tard, parle de lui comme d'un « homme de génie [5] », sa voix reste isolée. Il n'en demeure pas moins extrêmement intéressant, par la ressemblance de ses doctrines politiques avec celles de Joseph de Maistre, et par le rôle qu'il joue dans la diffusion de l'orientalisme ; il nous montre comment l'illuminisme incline désormais vers les spéculations politiques. Mme de Krüdener accentuera cette tendance et croira réaliser, un moment, le rêve d'une Europe théocratique.

1. Cf. Boisquet, *Trois articles*, 17.
2. Coëssin, *Neuf livres*, 110.
3. Fourier, *Quatre mouvements*, 142.
4. Saint-Yves d'Alveydre, *France vraie*, I, 103.
5. Boisquet, *Trois articles*, 5.

CHAPITRE VI

# Madame de Krüdener

I. *Ses origines* — La vie mondaine. Premières relations avec l'illuminisme. Influences et lectures diverses.
II. *Sur le sol mystique d'Alsace.* — Jung Stilling et le pasteur Fontaine. Oberlin, continuateur de Swedenborg.
III. *Les débuts de la prophétesse.* — Le millénarisme antinapoléonien. L'empereur Alexandre. La Sainte-Alliance. Vers l'union des Églises et des peuples,
IV. *Le séjour à Paris.* — Propagande mondaine. Benjamin Constant : son passé ; son amour orageux pour Mme de Staël et les consolations de Langallerie ; son amour malheureux pour Mme Récamier et les consolations de Mme de Krüdener.
V. *La fin.* — S'obstinant à prédire des calamités qui n'arrivent pas, — suspecte aux Églises en raison de son attitude ambiguë, — accusée de communisme par les autorités civiles, elle achève misérablement une carrière qui fut si brillante.

## I

C'était une charmeuse. Ses idées banales, l'incertitude de ses desseins, n'ôtaient rien à son magnétisme de belle Septentrionale. Après les fanfares et les mitrailles, après la domination virile du soldat corse, elle apparaissait comme la fée des neiges, comme une sylphide vêtue de nuages, comme une harpe éolienne vibrant aux souffles du ciel. Sur tous ceux qui l'apprécient, elle exerce une véritable fascination. « Mme de Krüdener touche, émeut, entraîne et persuade le cœur, alors même que la raison voudrait essayer de la combattre[1] » ; elle semble ouvrir notre cachot et rétablir les communications de la terre au ciel[2] ; l'exotisme de sa naissance, son aristocratie, le souvenir même de son passé mondain, contribuent à son succès[3]. Elle s'humilie parfois, mais c'est pour attribuer

1. Mme de Gérando à Mme de Staël, septembre 1815. *Lettres*, 278-280.
2. B. Constant à Mme Récamier, *Corresp.*, 249-250.
3. Cf. son portrait — entaché d'ailleurs de quelques inexactitudes — dans Falloux, *Mme Swetchine*, I, 115-116.

ses doctrines à Dieu lui-même[1] ; elle s'abandonne à des effusions pieuses qui rappellent Ossian :

La prophétie me parle dans ces branches élevées des sapins qui forment les dômes des forêts, des esprits célestes s'approchent de moi au travers des rameaux gracieusement inclinés des bouleaux.

Tout instruit, tout est révélation dans la sainte sphère de l'amour; avec les mages et les étoiles, je m'entretiens de l'Orient[2].

Cette femme de lettres n'ignore aucune des séductions du siècle. Nous sommes bien loin des ouvrages ennuyeux destinés aux seuls initiés. Elle souhaite l'audience du grand public, et ne dédaigne point les agréments du style. Jadis, elle avait ambitionné la renommée d'une romancière ; la *Nouvelle Héloïse* guidait son inspiration comme sa conduite. Son ardeur lascive s'alliait étrangement avec un mysticisme naissant. Chênedollé « prétend que Mme de Krüdener, dans les moments les plus décisifs avec son amant, fait une prière à Dieu en disant : *Mon Dieu, que je suis heureuse ! Je vous demande pardon de l'excès de mon bonheur !* Elle reçoit ce sacrifice comme une personne qui va recevoir sa communion[3] ». Doit-on le croire ? Sa correspondance authentique nous offre des exclamations toutes pareilles : « Je ne manque jamais, écrit-elle à Suard, de suivre ma sœur au chœur et aux offices ; je me prosterne avec elle aux autels, et je dis : Mon Dieu, qui m'avez donné ma sœur et mon amant, je vous aime et vous adore[4] ! » S'occupait-elle dès lors du monde surnaturel[5] ? Nous la voyons en relations avec Lavater ; elle lui prête un volume de Jean-Paul ; s'il y a des ombres dans son passé, l'avenir, assure-t-elle, les compensera[6]. Sa conversion mûrit ; un jour, un de ses adorateurs meurt subitement en la saluant ; la voilà bouleversée. Elle écoutera le premier venu — son cordonnier — qui l'entraîne chez les Frères moraves[7].

1. « J'étais un misérable instrument. Dieu a daigné l'accorder, et si quelques sons harmonieux s'en échappent et font penser à l'harmonie, c'est à l'auteur de l'harmonie que je voudrais conduire tous les hommes. » (Cité par Eynard, *Mme de Krüdener*, I, 203.)

2. Hymne cité par Eynard, II, 305.

3. Cité par Sainte-Beuve, *Derniers portraits*, 290-291. Chênedollé tenait l'anecdote de Lezay-Marnésia.

4. Lettre de 1782, publiée par P.-L. Jacob, *Mme de Krüdener*, 3.

5. Le très superficiel Capefigue mentionne « un travail très mystique qu'elle fit à vingt ans sur les traditions des esprits et le supernaturalisme » (*La baronne de Krüdener*, 8-9). Il ne mentionne pas ses sources. Mieux vaut n'en rien admettre.

6. Mme de Krüdener à Lavater, 22 septembre 1798.

7. Cf. le récit détaillé d'Eynard, I, 151-153.

Notons qu'elle leur demeurera fidèle. Les disciples de Zinzendorf professaient des dogmes assez vagues pour s'accorder avec tous les mysticismes. Lorsque, vers 1810, Guers et Empaytaz cherchent à les faire revivre à Genève, Mme de Krüdener les encouragera à la résistance contre l'autorité des pasteurs[1]. Mais il lui fallait des systèmes plus compliqués. Elle s'attache d'abord à des théosophes allemands, Adam Müller et Mayr, le maître de Zacharias Werner[2]. Puis elle lit les classiques de l'occultisme, qui lui plaisent surtout par ce qu'ils offrent de sentimental. Comment ne point aimer les descriptions que fait Swedenborg du mariage céleste? Il affirme « que des êtres qui s'étaient bien aimés ici-bas se confondaient après leur mort et ne formaient ensemble qu'un ange : c'est une bien belle idée[3] ». Certes, Madame. — Le martinisme l'influence encore davantage. La comtesse Werther, qu'elle rencontra parmi les herrnhutes, put l'entretenir du Philosophe Inconnu[4]; bientôt elle en répandra les ouvrages; Berckheim, son gendre, prêtera *l'Homme de désir* à Mme Swetchine[5]. La déchéance humaine s'impose à son esprit. « L'homme est un roi détrôné qui languit[6]. » Son crime primitif l'a rendu matériel : on le définira par des expressions que n'eussent point désavouées Cazotte, ni Joseph de Maistre :

> Le fils du péché, la victime du désordre ne pouvait habiter le paradis, ne pouvant garder ce corps léger, transparent, analogue à la création qui l'environnait.
>
> Dieu lui fit, ainsi qu'à son compagne, des robes de peaux, et une terre de malédiction devait recevoir le proscrit[7].

Mais la réhabilitation demeure toujours à notre portée. « Au milieu de la complainte de la mort, l'homme apprenait, s'il le voulait, les célestes œuvres de son premier âge, et la mélodie de l'amour faisait encore battre son cœur... L'éternelle Parole, océan de miséricorde, abîmée en lui, lui parlait sans cesse[8]. » Mme de Krüdener espère fermement la transfiguration de l'homme : nous pouvons la hâter individuellement par notre piété, par l'exercice de nos sens intimes. Satan même ne se

1. Cf. Eynard, I, 247-255.
2. Mühlenbeck, *Sainte-Alliance*, 89; Vierling, *Zacharias Werner*, 39.
3. Cité par P.-L. Jacob, *Mme de Krüdener*, 240.
4. Mühlenbeck, 91.
5. Falloux, *Mme Swetchine*, I, 139.
6. Mme de Krüdener à Norvins, 26 novembre 1809. Eynard, I, 198.
7. Cité par P.-L. Jacob, *Mme de Krüdener*, 52.
8. *Ibid.*, 53-54.

convertira-t-il pas ? Elle demande à Dieu cette rédemption finale[1] : mais ceci, bien plus qu'à Saint-Martin, peut se rapporter à Dutoit-Membrini.

Sa tournure d'esprit la rapprochait des quiétistes, avant même qu'elle ne les connût : et les Moraves l'encourageaient à l'humilité, à l'abdication du sens critique. « Les vérités religieuses sont tout ce qu'il y a de plus simple, de plus sublime ; mais l'orgueil de l'homme aime mieux recourir à sa raison que de s'humilier, et comment l'homme peut-il tout comprendre[2] ? » Aussi les guyoniens n'eurent-ils pas de peine à la convaincre. Elle entretient des relations suivies avec Petillet, l'éditeur de Dutoit[3], et surtout avec le chevalier de Langallerie : ce pontife de l'Église antérieure la convertit, elle et son gendre ; elle s'entend fraternellement avec le marquis de Dampierre et le comte de Divonne ; elle les va voir plusieurs fois en Suisse ; ils la sollicitent de s'établir auprès d'eux[4]. Mais son humeur est trop vagabonde. Comment s'affilierait-elle à une secte ? Elle connaît d'autres dames Guyon, à qui n'avait manqué qu'un Fénelon pour monter à la gloire ; à Strasbourg, elle a rencontré des disciples de Mlle Brohon ; elle en est restée « éblouie[5] ». A l'exemple de la prophétesse révolutionnaire, elle veut s'offrir en holocauste : « Il faudra qu'il y ait des expiations, des victimes, et notre mission est, si nous ne pouvons en diminuer le nombre, d'obtenir du ciel le salut de tant d'âmes pécheresses[6]. » Brochant sur le tout, vient Boehme, qu'interprète le visionnaire Kellner[7]. Façonnée par ces mystiques aux rêveries surnaturelles, Mme de Krüdener s'habitue à ne s'occuper que de l'autre monde. Déjà, vers 1809, elle invente « des histoires pleines de visions, d'apparitions, de fantômes », dont elle charme ses auditeurs « le soir, sur les ruines du vieux château de Bade[8] ». Se bornera-t-elle là ? va-t-elle devenir une émule du conteur Hoffmann ? Elle garde trop son sérieux : l'illuminisme la prend tout entière : elle achèvera son initiation sur le sol d'Alsace.

1. Eynard, I, 222.
2. Mme de Krüdener à Mme Armand, 1805. Eynard, I, 155.
3. Mühlenbeck, 106.
4. Eynard, I, 186, 237 ; II, 326.
5. *Ibid.*, I, 244. La secte de Mlle Brohon, nous dit H. d'Alméras, « avait attiré, en 1804, l'attention du ministre des Cultes, et sous la Restauration elle comptait encore un certain nombre de membres » (*Dévotes de Robespierre*, 27).
6. Cité par Mlle Cochelet, *Mémoires*, III, 270.
7. Cf. Eynard, II, 221-222.
8. Bignon, *Histoire de France*, X, p. VI-VIII (souvenirs personnels). Eynard, I, 196.

## II

Pfeffel, Saltzmann, Turckheim, les martinistes et les cagliostriens de Strasbourg : la rencontrons-nous assez souvent, cette Alsace où semblent se donner rendez-vous les théosophes d'Allemagne et de France! Carrefour de deux civilisations, elle leur sert d'intermédiaire : Jung Stilling y vient passer sa jeunesse avant que de retourner faire le mage au delà du Rhin; Saint-Martin, chez Mme de Boecklin, y découvre le Philosophe Teutonique. Pour bien des initiés, un séjour au pied des Vosges ouvre les portes de l'au-delà. Mme de Krüdener en sortira transformée. « Chère amie, écrira-t-elle à l'une de ses confidentes, avouez que j'ai éprouvé, dans le vrai sens du mot, des miracles ; que j'ai été initiée dans les plus profonds mystères de l'éternité, et que je pourrais vous dire bien des choses sur la félicité future [1]. » Trois étapes marquent son voyage : Jung Stilling, Fontaine, Oberlin.

Nous ne reviendrons pas sur le premier. On sait qu'il se jugeait le successeur de Lavater à la tête des « hommes de désir » de l'Allemagne méridionale. Mme de Krüdener séjourne chez lui en 1806. Là, se place l'entretien décisif qui la persuadera de sa vocation. Baignée dans l'infini par les révélations du théosophe, il n'eût tenu qu'à la néophyte d'entrer tout de suite en relations avec cet Oberlin qui sera son père spirituel. Jung Stilling les voulait réunir. Mais, avant de suivre ses conseils et de trouver sa voie définitive, elle s'égara quelques temps sur les traces d'un autre pasteur.

Il se nommait Fontaine. Nous l'ignorerions sans le rôle qu'il joue dans cette histoire : et l'on voit par là combien d'inconnus ont pu répandre l'illuminisme jusqu'aux plus lointaines campagnes. Il vivait à Saint-Marie-aux-Mines, en compagnie d'une certaine Marie Kummer qui se targuait de visions; l'approche du millénaire, et la nécessité de s'y préparer par le renoncement formaient l'essentiel de leurs annonces. Dès à présent, Dieu favorisait la voyante de miracles plus pratiques; ses prières, disait-elle, lui valaient de n'être pas obligée de payer ses créanciers. Ne fallait-il pas qu'elle se réservât toute à sa grande destinée future ? Hiller, pasteur de Munsheim, l'avait mariée au Christ ; une grossesse « miraculeuse » s'en était suivie; l'enfant qui naquit devait être un des deux témoins de l'Apocalypse. En attendant, sa mère pérégrinait

1. Mme de Krüdener à Mme Armand, 21 juin 1808. Eynard, I, 183.

quotidiennement dans le paradis et, passée de Hiller à Fontaine, permettait à ce dernier de faire des dupes[1].

Il ne laissait point d'avoir quelque instruction, et savait parler le jargon mystique. Lavater, en 1786, l'avait accueilli ; la société mesmérienne d'Illkirch le comptait parmi ses membres[2]. Certaines doctrines du théosophe zurichois purent venir par son canal à Mme de Krüdener. Elle parlera de la possibilité des miracles ; on l'entendra soutenir qu'un véritable prêtre doit être un thaumaturge[3]. Mais de telles idées font aussi partie du bagage de Jung Stilling ou d'Oberlin. Nous n'entrerons pas dans le détail du séjour de Mme de Krüdener à Sainte-Marie-aux-Mines. Son exaltation, à certains moments, avait dépassé toute mesure : elle avait contracté avec Fontaine un mariage mystique[4] ; mais bientôt le drôle abusa de la situation ; son élève se vit exploitée ; une rupture survint, un peu tard[5].

Oberlin, fort heureusement, put la rasséréner : et l'on est aise, après ces malpropretés, de retrouver un théosophe vertueux, digne de l'affection que lui témoignaient Jung Stilling et Lavater. Sa gravité, sa bonhomie, empêchaient de railler ses histoires même les plus invraisemblables[6]. Ce visionnaire se doublait d'un éducateur : le domaine qu'il évangélisa conserve encore le souvenir de ses bienfaits. « Les hommes de cette trempe sont rares[7] », jugeaient les contemporains. Tous les mystiques du voisinage s'adressaient à lui : Lavater, Jung Stilling, Saltzmann, Jacob Sarazin[8]. Par ses lectures, il était au courant du martinisme et du swedenborgisme ; nous verrons dans quelle mesure il les continue ; mais il affectait de s'en tenir à la simplicité chrétienne. « L'Évangile me suffit, je craindrais de perdre un temps que je dois employer d'une manière utile pour moi et les autres à des choses simplement extraordinaires, sinon dangereuses[9]. » Pure attitude : comme tous les illuminés, il détournait des choses sacrées ceux qu'il en jugeait indignes. Son attachement à la Bible ne connaissait point de nuances : il observait, à

1. Voir, sur cette histoire médiocrement édifiante, Eynard, I, 79 *sqq.* ; et Mühlenbeck, 1-31.

2. Mühlenbeck, 119-120.

3. Eynard, II, 238-239.

4. Mühlenbeck, 154.

5. Eynard, I, 233 ; II, 42.

6. Cf. Schubert, *Symbolik des Traumes*, p. VI-VII.

7. Bredin à Ampère, novembre 1817. Ampère, *Corresp.*, I, 129.

8. Cf. les lettres inédites du fils d'Oberlin à Jacob Sarazin ; le livre de Bodemann sur Lavater, 248, et, sur Jung Stilling, Leenhardt, *Vie d'Oberlin*, 268-273.

9. Cité dans Parisot, *J.-F. Oberlin*, 48.

dix-huit siècles du Christ, les préceptes de l'Ancien Testament, au point d'interdire l'usage de la viande saignante ou du porc[1]. D'autres théories se greffaient là-dessus : il admettait l'harmonie du monde et le symbolisme des couleurs[2]; il estimait, à l'instar de tant d'autres, que Dieu créa l'homme androgyne[3]; il croyait au sort[4]; surtout, il professait la théorie des sens internes, qui devait le transformer en explorateur de l'au-delà.

Une violente secousse morale — la mort de sa femme — devait l'y pousser. Auparavant, il tonnait contre la superstition ; il reconnaît maintenant que la préoccupation des choses futures développe et fortifie en nous des facultés insoupçonnées[5]. Il ne juge même pas impossible à l'homme de vivre en Dieu dès ici-bas et d'habiter réellement le ciel alors que sa chair le retient encore[6]. Lavater voulait que le vrai chrétien se reconnût aux miracles ; Oberlin fera des visions le propre de la foi sincère. Ses paroissiens viennent lui conter leurs rêves, il les note précieusement[7]. Le Ban-de-la-Roche se transforme en observatoire du paradis. Les mystiques de Suisse et d'Alsace recevront mainte description de ces expériences. Élisabeth Kautz, servante du pasteur, écrit à Lavater pour le féliciter ; le Zurichois ne dit-il pas que certains hommes peuvent s'élever à la connexion avec les esprits de Dieu? « Oh ! oui, pensai-je, c'est la vérité, souvent, très souvent, j'ai moi-même eu la grâce que le Seigneur Jésus en personne ait causé avec moi. » Et de décrire le royaume des cieux, qu'elle a vu, et ses entretiens avec le Messie[8]. Épidémie dangereuse, eussent jugé certains ; Oberlin s'en frotte les mains ; il va pouvoir dresser la topographie de l'autre monde. Émule de Swedenborg, il montrera plus de discernement ; car « ce cher homme ne distingue pas assez ce qu'il tient de Notre-Seigneur Jésus-Christ de ce qu'il tient des anges ou même des esprits, et d'esprits souvent fort ignorants eux-mêmes[9] » ; nous procéderons plus scientifiquement ; nos itiné-

1. Leenhardt, 173.
2. *Ibid.*, p. 450 et planche VII.
3. *Ibid.*, 280, note.
4. *Ibid.*, 223.
5. Schubert, *Symbolik des Traumes*, 238.
6. *Ibid.*, 302.
7. Leenhardt, 293-294.
8. Elisabeth Kautz à Lavater, 10 février 1799. Notons que cette visionnaire rencontre Mme Guyon au septième ciel : ce n'est pas le seul vestige de quiétisme que nous rencontrons chez Oberlin.
9. Leenhardt, 260.

raires se trouveront reproduits sur une carte murale. Souvent il arrive au pasteur de prendre une baguette et d'indiquer un point de son planisphère : « Voyez, c'est là que je suis allé la nuit dernière [1]. » Que de découvertes ! que d'émerveillements ! comme nous dépassons les randonnées du prophète suédois ! « Il croit avoir tout vu, tandis qu'il paraît qu'il n'a été qu'en Paradis et dans les parvis du Paradis, que d'autres nomment « la vallée des fontaines », et point du tout dans le ciel angélique dont Pordage, un docteur anglais, nous donne une si belle description [2]. » Oberlin connaît ses auteurs. Aussi ne les contredit-il pas en décrivant « ces terres angéliques et transparentes », dont chacune « est habitée par des anges comme notre terre et la lune et les autres planètes sont habitées par des hommes [3] ». Il peint en détail les sept demeures d'outre-tombe, qui s'élèvent du gouffre de feu à la montagne de Sion et à la Nouvelle Jérusalem [4]. Ses fantaisies, son vocabulaire même s'inspirent à la fois de Swedenborg et du quiétisme. Nous l'avons déjà vu mentionner Pordage ; lorsqu'il nomme la « montagne de Sion », ne songerait-il pas à Saint-Georges de Marsais ? « La montagne de Sion, dit ce dernier, est la résidence du Seigneur dans la région astrale. Le lieu de la montagne de Sion est le soleil [5]. » Aussi bien que ces provinces éthérées, notre visionnaire connaît leurs habitants. Les anges servent d'agents de liaison entre elles : ils veillent sur nous, et chaque homme possède à lui seul plusieurs anges gardiens [6]. Sachons qu'ils possèdent des corps [7], et que Dieu, lorsqu'il apparaît, revêt un corps spirituel [8] : sur ce point, Oberlin adopte le swedenborgisme. Mais il s'intéresse beaucoup plus aux morts qui lui sont chers, et observe fièvreusement dans l'autre monde les avatars de l'âme de sa femme.

C'est une tentation bien forte pour qui présume la possibilité des communications physiques avec l'au-delà ; ils y succomberaient tous, si parfois ils ne préféraient rester soumis à la volonté de Dieu [9]. L'excuse de notre visionnaire est dans la spontanéité de ses rêves. Il les note, jour

1. Schubert, *Symbolik des Traumes*, 237.
2. Cité par Leenhardt, 260.
3. *Ibid.*, 455.
4. *Ibid.*, 275-278, et planche VII.
5. Saint-Georges de Marsais, *Genèse*, 275.
6. Leenhardt, 282.
7. *Ibid.*, 275.
8. *Ibid.*, 257, note.
9. C'est le cas de Kirchberger (*Corresp.*, lettre 17). Cf. aussi Jung Stilling, *Scenen aus dem Geisterreiche*. Préface.

par jour ; une semaine après son deuil, il reçoit la première visite de celle qu'il a perdue :

18 janvier 1783, est morte.

. . . . . .

26 environ : Elle se couche sur moi, déguisée en personne inconnue, mais ses embrassements, ses baisers, son collement sur mes joues, me firent bientôt sentir qui c'était et versèrent un baume précieux dans mon âme languissante[1].

Il la suit, dès lors, pas à pas. On l'introduit dans le deuxième ciel, sa future résidence; mais elle est avertie qu'elle n'y pourra séjourner qu'après un stage dans le ciel inférieur, où elle habite encore plusieurs années[2]. Oberlin reconnaît ses progrès « à ses vêtements qui devenaient toujours plus brillants. Et comme elle ne lui apparaît plus depuis quelque temps, mais à d'autres gens pour le besoin de leur âme, il en conclut — et je crois même qu'elle le lui dit — qu'elle se détache des affections terrestres, pour avancer dans son perfectionnement[3] ». En revanche, le pasteur s'entretient avec d'autres membres de sa famille. Il en apprend parfois de joyeuses nouvelles. « Il est vraisemblable, note-t-il le 7 mars 1819, que Henri Gottfried Oberlin s'est marié, il y a peu de jours, dans le monde des esprits[4]. » Avec les plus grands saints, notre visionnaire conserve des relations de bon voisinage. Ils le mettent au courant de leur vie privée et lui révèlent parfois des détails inattendus. « O l'aimable personne que la Vierge Marie ! s'exclame Oberlin en 1798. Hier nous parlâmes d'elle ; ce matin, entre deux et trois heures, je sentis sa présence. Elle me dit qu'elle avait allaité le Seigneur Jésus-Christ jusqu'à ce qu'elle avait été de nouveau enceinte[5]. » Holà ! Tout aussi naïvement, mais en accord, cette fois, avec les traditions occultes, Oberlin assigne « les régions de l'air » comme résidence aux démons ; il se défie des esprits malfaisants qui rôdent autour de nous[6] ; car les anges fidèles ou rebelles agissent sur l'homme et la nature[7] ; c'est ainsi que « nulle maladie ne saurait avoir une cause matérielle ». Attendons la fin de cet état

1. Leenhardt, 256.
2. Oberlin à Mme Osterriedt, 5 février 1818. Ms. de la Bibl. nationale de Berlin.
3. Mlles de Berckheim, *Souvenirs d'Alsace*, I, 126-127.
4. Parisot, *J.-F. Oberlin*, 63.
5. Leenhardt, 258.
6. *Ibid.*, 281.
7. *Ibid.*, 284.

d'épreuves : peut-être un jour Satan sera-t-il racheté [1] ; en tout cas, les justes régneront sur un monde régénéré [2].

## III

Telles sont les doctrines qui fixèrent le génie de Mme de Krüdener. Son passage au Ban-de-la-Roche la transforme. Elle en sort convaincue de sa mission. Dieu l'a choisie, faible femme, pour humilier les rois et ramener l'Europe à l'unité chrétienne. Après avoir permis qu'elle éprouvât la vanité des passions du monde, il l'a guidée vers un saint, afin que ses yeux s'ouvrent : « J'avais peine à reconnaître l'auteur du roman de *Valérie* qui, en peignant ses sentiments doux et tendres, avait un peu tracé son histoire, et qui, en 1809, avait encore, avec une profonde religion, tout le charme et la timidité d'une faible femme. Maintenant c'était l'assurance, le ton absolu d'une prophétesse, et elle n'en produisait que plus d'effet sur moi, car j'étais disposée à avoir une foi entière dans ses paroles [3]. » Ainsi s'exprime Mlle Cochelet ; et, de fait, la baronne ne dissimule guère qu'elle se considère comme une voyante : « J'ai entendu cette voix qui fait pâlir les soleils et qui ne craint pas de descendre dans le cœur de l'homme... l'appel fait au cœur de ceux qui devaient être chargés de la grande mission de l'amour [4]. » Son premier exploit sera de convertir le préfet du Bas-Rhin, Lezay-Marnésia.

N'exagérons pas l'importance de ce succès : toute sa vie, Lezay avait fréquenté les sociétés mystiques ; nous le trouvons, en 1785, parmi les disciples lyonnais de Cagliostro [5] ; il fait partie des trois délégués qu'envoient les Philalèthes au Grand Cophte [6] ; au cours de son émigration, en 1794, il prend part aux délibérations de la Loge bâloise que préside Sarazin [7]. Toujours est-il le premier que gagne Mme de Krüdener. Elle l'assiste, peu après, dans son agonie tragique, et veille à consoler sa veuve [8]. Les deux femmes partagent le même cilice ; bientôt un embryon

1. Cf. Leenhardt, 287-289.

2. « Le règne et la domination, et la grandeur des royaumes sous tous les cieux, sera donné au peuple des saints du Souverain. » (Daniel, VII, cité par Oberlin à Mme Osterriedt, 5 février 1818.)

3. Mlle Cochelet, *Mémoires*, II, 74.

4. Cité par Eynard, II, 201.

5. Barbier de Tinan à Sarazin, 7 septembre 1785.

6. Bricaud, *Revue de l'histoire de Lyon*, 1910, 375.

7. *Journal* de Sarazin, 24 et 31 août 1794.

8. Cf. Eynard, I, 241-243 ; Mlle Cochelet, II, 109 ; Sainte-Beuve, *Portraits de femmes*, 398.

de secte germe autour d'elles. On se réunit tous les dimanches à trois heures ; après le culte, on s'édifie « par des cantiques à la louange du Seigneur, par la lecture d'un chapitre de la sainte Écriture et par des prières ». D'autres groupes naissent, partout où rayonne l'influence de la prophétesse : en 1816, on en signale en Livonie (notamment à Riga), en Courlande, à Strasbourg, dans le Rheinthal, à Barr, à Sarre-Union, à Bâle, à Genève[1]. Mais il importait surtout à Mme de Krüdener de gagner les princes. Dès 1808 — et bien que cet épisode ait été surfait[2] — elle prêchait la reine Louise de Prusse ; expulsée de Wurtemberg en 1808, elle séjourne chez la grande-duchesse Stéphanie[3] ; elle endoctrine la reine Hortense ; enfin, elle va trouver en Alexandre Ier le monarque qu'il lui fallait.

Franc-maçon depuis 1803[4], le tsar s'était toujours passionné pour les recherches mystiques. Il admettait l'existence d'une tradition secrète conservée dans l'Église intérieure ; Fénelon, saint François de Sales, Tauler, sainte Thérèse, *l'Imitation*, le charmaient par leur abnégation morale ; bien que tous ces écrivains soient purement catholiques, son interprétation les nuançait de quiétisme[5]. Autour de lui s'agitaient les illuminés. Des partisans de Louis XVI lui dépêchaient une dame Bouche[6] ; Zacharias Werner faisait vainement appel à lui[7] ; en 1817 encore, après deux invasions, un magnétiseur notera : « L'empereur Alexandre est seul de bonne foi ; il voudrait faire notre bonheur[8]. » Mme de Krüdener, encore mondaine, l'admirait : elle saluait « l'éclat d'Alexandre qui répand en son pays les arts et les sciences[9] ». Elle va le retrouver, et réconforter son âme inquiète. Jamais le prince ne s'était pardonné d'avoir trempé dans la conjuration qui coûta la vie à son père. De là, son inquiétude et son besoin perpétuel de consolations religieuses. Il s'en était ouvert, en 1812, au prince Galitzine, qui le renvoyait à la Bible ; puis il fréquenta les quakers ; enfin, l'impératrice lui montre

1. Wepfer au préfet du Bas-Rhin, 2 février 1816 (Archives nationales). Wepfer est le beau-frère de Fontaine.

2. Eynard, I, 160 ; et Mühlenbeck, 81, qui rétablit les faits.

3. Eynard, I, 187-197.

4. Thory, *Acta latomorum*, I, année 1803.

5. Il résume lui-même ses tendances dans un opuscule *De la littérature mystique* : cf. Dermenghem, *J. de Maistre*.

6. S'il faut en croire Éliphas Lévi, *Histoire de la magie*, 467.

7. Werner à Scheffner, 29 janvier 1805 (*Blätter für litterarische Unterhaltung*, 9 octobre 1834, 1141).

8. Rolland, *Magnétisme*, 119 (ms. de la bibliothèque d'Aix-en-Provence).

9. Mme de Krüdener à Jean-Paul Richter, 1803 (ms. de la Bibl. nationale de Berlin).

des lettres écrites par la baronne de Krüdener à Mlle de Stourdza : il veut en voir l'auteur; dès la première entrevue, il se laisse charmer[1]. Tous deux lisent ensemble l'Écriture ; « ces relations avec la Divinité sont devenues pour l'Empereur une occupation habituelle et un intérêt premier[2] ». La prophétesse clame son triomphe. « Alexandre est l'élu du Seigneur ; il marche dans les voies du renoncement. Je connais chaque détail, je dirais presque chaque pensée de sa vie ; il vient toujours régulièrement ici, et de plus en plus ce lien spirituel formé par Dieu se fortifie[3]. » Ce n'est pas qu'elle néglige ses anciens prosélytes, et notamment la reine Hortense. Aux uns comme aux autres, elle dispense ses prédictions. « Pensez à l'an XV, il sera mémorable[4] » : et d'annoncer le retour de l'île d'Elbe, et de nouveaux malheurs pour la France coupable[5]. Napoléon lui paraît l'Antéchrist; Alexandre, âme de la coalition, incarnera le bon principe ; ce genre de millénarisme ne laisse pas d'être fort répandu vers cette époque.

Les victoires de Napoléon remuaient tout naturellement certains esprits, comme, jadis, les épouvantes révolutionnaires. Ne nous effarent-elles pas maintenant encore, et l'Empereur ne nous paraît-il pas un être démesuré, quasi surhumain ? Ses contemporains l'exaltent jusqu'au ciel ou le maudissent comme un démon. Nous avons vu Fabre d'Olivet songer à lui pour l'œuvre messianique ; certains Allemands le vénèrent comme le Fils de Dieu revenu pour régner glorieusement[6]. D'autres, au rebours, reconnaissent en lui cet *Apollyon*, l'ange de l'abîme, que mentionne l'Apocalypse[7] ; il met fin au règne de mille ans, au pouvoir de l'Église, inauguré par Charlemagne ; Gog et Magog le désignent aussi. Peu s'en

1. Eynard, I, 327-341 ; II, 10. Mlle Cochelet, *Mémoires*, III, 262. Falloux, *Mme Swetchine*, I, 116.

2. Dépêche du comte de Gabriac, 9 août 1816, aux archives du ministère des Affaires étrangères. « La Sainte-Alliance en a été un des premiers fruits », ajoute ce diplomate. C'est la seule dépêche de ces archives où j'aie trouvé mention de Mme de Krüdener. Il faut noter que cette dépêche même est amputée : les lignes que je cite terminent une page; la page suivante manque.

3. 30 août 1815. Eynard, II, 73.

4. Mme de Krüdener à Mlle Cochelet, 2 janvier 1815. Mlle Cochelet, *Mémoires*, II, 113.

5. Eynard, I, 304. Mlle Cochelet, II, 89, 107.

6. Cf. Jung Stilling, *Verteidigung gegen Beschuldigungen*. *Œuvres*, XI, 624.

7. Wurtz, *Précurseurs de l'Antéchrist*, 184. Nous reparlerons de ce millénariste. Nodier paraît s'en être inspiré dans son *Apocalypse du Solitaire* : « Il arriva que je vis un homme qui paraissait plus qu'un homme, qui avait un de ses pieds sur l'Afrique et un autre sur l'Europe ;

Et il s'appelait Apollyon et l'Exterminateur, et je reconnus qu'il avait été annoncé sous ce nom dans l'Apocalypse de Jean. » (*Bulletin du Bibliophile*, 1844, p. 1205.)

faut que Joseph de Maistre n'applaudisse à de telles conjectures. Dès 1808, il semble prévoir le rôle futur d'Alexandre :

Consultez l'histoire et la philosophie (j'entends la bonne), vous verrez que le colosse actuel ne peut être ébranlé, et le repos rendu au monde, que par un homme extraordinaire, né tout exprès pour ce grand œuvre. Il sera très certainement jeune ; il sera prince ou aura la confiance exclusive d'un grand prince. Il ne prendra conseil de personne et il aura l'air d'un inspiré. Mais cet homme où est-il ? Existe-t-il même ? On n'en sait rien[1].

Voilà déjà l'idée du génie providentiel, du sauveur, dont Mme de Krüdener abusera tant. Mais Joseph de Maistre évite du moins de lier les événements présents à ceux de la fin du monde. La visionnaire balte les identifiera. Elle ne verra qu'un prologue dans les guerres napoléoniennes : « Nous approchons des plus terribles crises... Malheur à celui qui n'est pas converti à Christ et n'a pas cette foi vivante qui lui assure le pardon de ses péchés. Un jugement effroyable l'attend[2]. » Elle se fait ainsi l'écho de son entourage. Marie Kummer, dès 1809, s'exprimait à peu près de même : « Les temps approchent tous les jours davantage. Les calamités qui menacent l'Europe seront comme une nuit de désastres, mais l'aurore du bonheur et de la paix luira aussi[3]. » De même, Jung Stilling, après Lavater, « voyait dans l'universelle apostasie un signe de l'approche de l'Antéchrist, et par suite aussi du Seigneur, qui viendra visiblement nous juger et accomplir son règne. Il était si rempli de cette idée qu'en prévision du règne prochain du Christ... il prescrivait des règles de conduite pour le temps de l'avènement réel du millénaire[4] ». On sait qu'il encourageait des communautés à s'expatrier, pour attendre le retour des Juifs en Palestine ; « bientôt, s'écriait-il, bientôt commencera le grand et suprême combat du royaume de la lumière contre le royaume des ténèbres[5]. » Écoutons encore Oberlin, qui, plus posément, affirme l'empire futur des justes :

Jésus-Christ reviendra pour mettre fin au règne de l'Antéchrist et pour établir le sien publiquement et solennellement. Mille ans après Il reviendra encore plus publiquement et plus solennellement au dernier jugement.

Ces deux jugements sont donc distants l'un de l'autre de mille ans. A l'un et à l'autre ceux qui seront prêts recevront leurs corps glorifiés, mais avec une

1. J. de Maistre au chevalier de Rossi, 20 janvier 1808. *Œuvres*, XI, 34-35.
2. Mme de Krüdener à Mlle Cochelet, 2 janvier 1815. Mlle Cochelet, *Mémoires*, II, 115.
3. Eynard, I, 203.
4. *Stillings Lebensgeschichte*. Jung Stilling, *Œuvres*, I, 20.
5. Jung Stilling, *Scenen aus dem Geisterreiche*. *Œuvres*, II, 185.

grande différence. Car, ceux qui ressusciteront à son premier avènement seront et resteront distingués des autres (et élevés sur eux à toujours et à perpétuité), car ils régneront ici mille ans avec le Seigneur et ne comparaîtront pas devant le tribunal, au dernier jugement, mais y assisteront comme juges[1].

Il se croit au crépuscule de l'avant-dernier jour d'une semaine de millénaires : bientôt se lèvera l'aurore du Sabbat. « Huss, Luther, Arndt, Spener, Zinnendorf, Jane Leade, Swedenborg; vendredi. Règne de Jésus-Christ sur la terre. Noces de l'agneau : samedi[2]. » Bien d'autres esprits adoptent les supputations de Jung Stilling, qui présumait l'avènement du Messie au plus tard pour 1836. « Le monde n'a plus qu'environ vingt ans à exister », note, en 1816, le comte de Sallmard-Montfort[3]. Wurtz, pareillement, estime qu'en 1817 l'impiété va commencer à décroître. Nous assisterons à l'image figurative du Jugement dernier : « Jésus-Christ se montrera à son Église et jugera lui-même sa cause[4]. » Dans une pareille atmosphère, Mme de Krüdener est à l'aise pour annoncer les événements les plus sinistres; « elle faisait un tableau effrayant de révoltes, de guerre, de sang répandu dans Paris, qui finirait enfin, dans un temps éloigné, par être brûlé et ruiné de fond en comble[5] ». Il faut que ses disciples s'attendent au pire, afin de n'être point découragés : mais ils savent l'issue glorieuse de leur lutte; l'empereur Alexandre et ses amis vaincront, s'ils demeurent fidèles à leur tâche :

> Le règne du Sauveur viendra, lui disait-elle (au tsar) : gloire et bonheur à ceux qui auront combattu pour lui! Malédiction et malheur à ceux qui se seront élevés contre lui! Formez une alliance sainte de tous ceux qui sont fidèles à la foi, qu'ils jurent de combattre d'un commun accord tous ces novateurs qui veulent abattre la religion, et vous triompherez éternellement avec elle[6]!

De telles exhortations, — et Mlle Cochelet, qui les résume ainsi, paraît en rendre bien le ton, — de telles exhortations produisent leur effet. Le tsar est subjugué. Mme de Krüdener figure dans son grand état-major. Elle l'escorte partout et le suit à Paris, après la victoire. Leur intimité s'ébruite. On s'étonne des sorties nocturnes du vertueux monarque russe. « Tous les soirs, il longeait les jardins des hôtels du faubourg

1. Leenhardt, 187.
2. *Ibid.*, 276, note.
3. Sallmard-Motfort, *De la Divinité*, 97.
4. Wurtz, *Précurseurs de l'Antéchrist*, p. IV.
5. Mlle Cochelet, *Mémoires*, III, 266.
6. *Ibid.*, III, 277.

Saint-Honoré, suivi d'un seul cosaque, et revenait ainsi par une petite porte de derrière, trouver Mme de Krüdener, prier avec elle, et ranimer sa confiance et sa foi aux exhortations de cette pieuse femme[1]. » On le verra, au camp de Vertus, faire défiler ses troupes devant la prophétesse[2]. Mais elle dédaigne ces vanités : il lui faut accomplir son œuvre; une sainte alliance doit réaliser enfin le rêve de la théocratie mystique.

Dans quelle mesure participe-t-elle à l'élaboration du pacte de 1815? Les documents nous manquent pour le dire; seules peut-être les archives russes nous renseigneraient. D'après de bons juges, elle se contente d' « approuver » et de « corriger[3] »; l'idée première vient du tsar; étrangère à la politique pure, Mme de Krüdener se contente de son influence religieuse[4]. Mais cette influence est indéniable. Les observateurs ne s'y trompèrent pas. Ils retrouvaient dans la Sainte-Alliance tous les espoirs des sociétés mystiques. Bergasse, le vieux Bergasse, n'était-il pas sorti de sa retraite pour y mettre la main? Un Metternich haussera les épaules, tout en se prêtant au caprice de son allié : « C'est d'un mélange d'idées religieuses et d'idées politiques libérales qu'est sortie la conception de la Sainte-Alliance; elle est éclose sous l'influence de Mme de Krüdener et de M. Bergasse. Personne ne connaît mieux que moi tout ce qui se rapporte à ce mouvement vide et sonore[5]. » Pareillement Joseph de Maistre : « C'est toujours la grande chimère du christianisme universel, et de l'indifférence à l'égard de toutes les communions chrétiennes regardées toutes comme également bonnes[6]. » Il sait bien ce qu'il dit. Le programme de Mme de Krüdener, c'est encore celui de Wilhelmsbad : le règne du Christ par l'union des Églises. Voilà pourquoi les souverains se proclament les mandataires du Très-Haut, « confessant ainsi que la nation chrétienne, dont eux et leur peuple font partie, n'a réellement d'autre souverain que celui à qui seul appartient en propriété la puissance... c'est-à-dire Dieu[7] ». Le rapprochement des nations entraînera celui des croyances. « Les divers mystères de l'Église chrétienne, de l'antique Église catholique et intérieure, vont paraître d'une manière

1. Mlle Cochelet, *Mémoires*, III, 263-264.
2. Cf. Eynard, II, 90, et la brochure que publia Mme de Krüdener sous ce titre du *Camp de Vertus*.
3. Eynard, II, 97-102.
4. Cf. Mühlenbeck, 243.
5. Metternich, *Mémoires*, citées par Turquan, *la Baronne de Krüdener*, 262-263.
6. J. de Maistre au comte de Vallaise, 22 décembre 1816. *Œuvres*, XIV, 4.
7. Texte de la Sainte-Alliance.

efficace et vivante [1]. » Nous retrouverons la foi des premiers siècles, des temps où l'on n'avait pas encore déchiré la robe sans couture. Mme de Krüdener offre un bel exemple de « crypto-catholicisme ». Elle rejette avec horreur l'héritage de la Réforme [2] : non point qu'elle obéisse à Rome ; mais elle veut retourner à l'Évangile primitif, afin que « se confondent les religions pour ne former qu'une seule Église [3] ». « Je ne suis ni catholique ni grecque, dira-t-elle, et, Dieu soit loué, je n'ai jamais été protestante. Mon grand Maître m'a appris à être chrétienne [4]. » Le Dieu qu'elle invoque n'offre pourtant rien de vague : ce n'est point « le Dieu métaphysique de nos philosophes, de nos maîtres et de notre temps », mais celui de l'Église intérieure, sensible à notre cœur. « Tout ce qui parle à l'homme extérieur n'est rien. Vous trouverez variation et erreur partout. Les ministres de l'Église, comme les philosophes, les savants comme les ignorants, tant qu'ils ne sont pas eux-mêmes entrés dans ce grand mystère, ne nous calmeraient pas. Ceux-là seuls qui, avec Dieu, sont dans le centre de toute vérité, qui font cette grande Église invisible, qu'aucun culte ne divise, ne vous apparaîtront jamais divisés... Ne repoussez rien de ce que vous ne voyez pas encore [5]. » Les voiles tomberont, et ce troupeau béni restaurera le message divin dans toute sa pureté :

> Tandis que le catholique sensuel cherche dans les cérémonies plutôt l'ombre que la réalité, — demeurant esclave de plusieurs erreurs affreuses qu'impose son Église, — tandis que le froid protestant, au cœur étroit, démembre et omet les mystères sacrés, et se laisse égarer par sa raison, et l'adore pour ses petites conceptions qui le satisfont, et veut s'enorgueillir, les enfants de la vérité se retrouveront dans l'Église invisible, autour du Christ, et trouveront que Dieu a partout des enfants. Ses élus vécurent de tout temps, et vivent encore, restes sacrés de l'antiquité ; ils vivent parmi les ruines qu'incendièrent les barbares, méconnus de la foule qui passe devant eux comme devant une grande énigme, et persécutés par ceux qui haïssent la lumière : ils prient pour leurs ennemis, et leur profonde pitié embrasse tous les égarés [6].

## IV

Sitôt arrivée à Parie, Mme de Krüdener s'emploie à recruter des adeptes. Elle y gardait de nombreuses relations, qui dataient de sa vie

1. Eynard, II, 316.
2. Cf. un article de Dora d'Istria, *Revue internationale*, 1888, XIX, 331.
3. Eynard, I, 309.
4. *Ibid.*, II, 187.
5. Mme de Krüdener à Mme de Staël, publié dans *le Figaro*, 16 septembre 1911.
6. Lettre de Mme de Krüdener (16 novembre 1811) conservée à la Bibl. nationale de Berlin.

mondaine ; la curiosité remplit ses salons ; on s'ébahit de cette grande amoureuse muée en prophétesse. Mais elle s'acquitte de son rôle avec une gravité déconcertante. « Le culte avait lieu à sept heures du soir ; il se composait, comme le culte réformé, d'une prière improvisée et de la méditation d'une portion de la parole de Dieu. Empaytaz [1] y prenait seul la parole... (Dans un cabinet voisin) Mme de Krüdener recevait ceux qui voulaient lui parler [2]. » Sa mansuétude gracieuse lui gagne les cœurs ; Mme de Gérando y voit la raison principale de son prestige :

> Je ne trouve l'explication du mystère de l'ascendant qu'exerce Mme de Krüdener que dans sa bonté qui est parfaite et s'épanche avec un irrésistible attrait. Des erreurs pourraient avoir accès dans son esprit ; tout est pur, bienveillant, charitable dans ses intentions, et cette puissance d'amour la met en possession d'une immense influence sur les autres [3].

Une lettre d'Oberlin [4] nous conserve la liste des personnes que la baronne recommandait particulièrement aux prières des fidèles. On y trouve trois ministres : le duc de Richelieu, Stein, Capodistria ; des anciens prosélytes : l'ex-reine de Hollande, Mlle Cochelet, Norvins, Chateaubriand, qui, nous le verrons, *flirte* à cette occasion avec les « hommes de désir » ; Bergasse et Benjamin Constant, sur lesquels nous allons revenir ; l'inquiet Elzéar de Sabran ; trois membres du groupe mystique lyonnais : Ampère, Degérando, Dugas-Montbel ; Mme de Genlis, qui, dit la lettre, « se recommande particulièrement à notre intercession ; elle prie elle-même plus volontiers ; elle renie aujourd'hui ses erreurs ». Niasso, Isnard, et Alphonse Leroi, « célèbre médecin », complètent la liste. C'est une véritable résurrection de l'illuminisme des carrefours : on bat le rappel, on convoque le ban et l'arrière-ban des troupes mystiques ; de l'ombre qui les enveloppait, voici que se dressent de toute part ces débris vénérables du passé : comme autrefois, de nobles dames et d'habiles écrivains se pressent pour les entendre. Voici Puységur, jadis initiateur du somnambulisme artificiel ; voici la doucereuse duchesse de Bourbon, rentrée d'exil [5] ; voici, surtout, Bergasse. Mme de Lezay-Marnésia l'avait conduit à son amie [6] ; toujours soucieux de restaurer la religion, il accueille avec enthousiasme le projet d'une Sainte-Alliance. Il collabore

1. Pasteur suisse ; principal collaborateur et disciple de Mme de Krüdener.
2. Eynard, II, 32.
3. Mme de Gérando à Mme de Staël, septembre 1815. *Lettres*, 279.
4. 28 février 1816 ; en copie aux Archives nationales.
5. Cf. Eynard, II, 31.
6. *Nicolas Bergasse* (préface d'Étienne Lamy), 218-259.

au pacte des souverains; certains prétendent même qu'il le rédige en son entier; son influence se fera sentir plus tard encore, dans les Congrès des puissances; reprenant l'ancienne lutte des mystiques contre les révolutionnaires, il poussera les princes à combattre toutes les formes du carbonarisme [1]. Mme de Krüdener s'imagine conquérir des adeptes plus difficiles à convaincre. Chateaubriand et la duchesse de Duras ne lui promettent-ils pas leur appui [2] ? Pure intrigue. René souhaite qu'on le présente au tsar; et puis il s'amuse de voir l'auteur de *Valérie*, la mondaine qu'il avait connue jadis, transformée en professeur de morale. Une fois sa curiosité satisfaite, il va tourner le dos à la prophétesse avec une parfaite désinvolture [3]. Il avait eu le temps d'en prendre un croquis malicieux qu'il ne manquera pas de nous léguer :

> Mme de Krüdener m'avait invité à une de ces sorcelleries célestes : moi, l'homme de toutes les chimères, j'ai la haine de la déraison, l'abomination du nébuleux et le dédain des jongleries; on n'est pas parfait. La scène m'ennuya; plus je voulais prier, plus je sentais la sécheresse de mon âme. Je ne trouvais rien à dire à Dieu, et le diable me poussait à rire. J'avais mieux aimé Mme de Krüdener lorsque, environnée de fleurs, et habitante encore de cette chétive terre, elle composait *Valérie*. Seulement, je trouvais que mon vieil ami M. Michaud, mêlé bizarrement à cette idylle, n'avait pas assez du berger, malgré son nom [4].

Michaud, en effet, l'historien des Croisades, se sent reprendre par son ancienne bien-aimée, par celle dont, en 1803, « sa tête était obsédée et possédée [5] ». Il n'est point le seul homme de lettres à subir le charme. Nous voyons Mme de Krüdener s'informer de Ducis, qu'elle « aime beaucoup [6] »; Ampère, prompt à l'enthousiasme, en reçoit d' « intéressantes lettres [7] », qu'il lit à ses amis; et c'est auprès d'elle que Benjamin Constant, pour la seconde fois, cherche à goûter la paix du mysticisme.

Ne nous y trompons pas : ce gauche et sarcastique Benjamin Constant, le plus sec des hommes apparemment, dissimule une âme tourmentée, qu'un rien afflige. « La crainte de souffrir, écrira-t-il à Mme Récamier, vous donne un air d'insouciance, comme elle me donne

1. Cf. l'ouvrage cité précédemment; Eynard, I, 112-113; II, 84; Mühlenbeck, 237; Turquan, 243, etc.

2. Eynard, II, 75.

3. *Ibid.*, I, 110; Turquan, 243; Sainte-Beuve, *Portraits de femmes*, 402.

4. *Mémoires d'outre-tombe*, IV, 459.

5. Joubert à Chênedollé, 5 juillet 1803. Sainte-Beuve, *Chateaubriand*, II, 253-254.

6. Mme de Krüdener à Mlle Cochelet, dans les *Mémoires* de cette dernière, II, 113. (2 janvier 1815.)

7. Bredin à Ampère, 30 juillet 1830.

un air ironique[1]. » Il incline au rationalisme, peut-être pour les mêmes motifs : son livre des *Religions* se proposait d'abord de confirmer une assertion d'Helvétius ; il abandonnera plus tard cette philosophie trop simpliste, mais sans revenir à la foi[2]. Cependant il envie la certitude dont témoigne son cousin Langallerie ; il en acceptera les consolations, aux heures de détresse ; il se baignera dans le quiétisme, espérant ainsi guérir des blessures que Mme de Staël lui avait infligées. Parmi les disciples de Mme Guyon, il rencontre une première fois la prophétesse livonienne : elle avait profité de son passage à Lausanne pour attendrir Mme de Staël ; étroitement liée avec Langallerie, elle lui achetait des livres mystiques[3] et recevait ses confidences. « Benjamin Constant est plus avancé que la Staël, notait Mlle de Krüdener à cette époque. Il a été enchanté de Langallerie, et a dit que c'était l'homme du monde auquel il avait trouvé le plus d'esprit[4]. » C'est le moment de la rupture définitive avec la châtelaine de Coppet : l'irrésolu Benjamin se laisse bercer comme un enfant ; il lui faut des paroles tendres, des caresses maternelles ; la futée Mme de Langallerie s'acquittera de ce rôle ; elle joue la vierge innocente, la créature céleste ; malheureusement, l'auteur d'*Adolphe* n'est pas un sot, et s'aperçoit de ce manège. Il juge qu' « il avait rencontré bien des coquettes dans le monde, mais qu'il n'en avait jamais trouvé de cette force[5] ». Il se lasse vite des sucreries de ces femmelettes ; à mesure qu'il retrouve son équilibre moral, il s'en éloigne. « Benjamin, — note Rosalie de Constant, dès 1809, — Benjamin a de bonne foi voulu voir s'il ne trouverait pas dans les opinions de Cutt[6] une force, un appui ou une résignation dont il avait besoin ; je ne crois pas qu'il les y ait trouvés : ils sont tous du parti de la dame de Coppet qui les a flattés et a fait semblant d'entrer dans leurs idées[7]. » Et deux ans plus tard, rendant compte d'une réunion de famille :

Dimanche, les parents de là-haut arrivèrent avec un joyeux empressement et furent aussi aimables qu'ils purent. Langallerie n'est jamais tout à fait à son aise avec moi, il craint tour à tour de paraître dévot et mondain ; sa femme, au

1. B. Constant à Mme Récamier, *Corresp.*, 243.
2. Cf. à ce propos son *Cahier rouge*, 18.
3. Rosalie de Constant à son frère Charles, 3 janvier 1811.
4. Cité par Mühlenbeck, 108, note.
5. *Relation des conversations de Mme de Seigneux* (1808).
6. Cutt : c'est bien ainsi que Rosalie de Constant désigne la secte quiétiste, tout au long de sa correspondance ; mais personne à Lausanne, non pas même les descendants de Langallerie, n'a pu m'expliquer l'origine de ce mot.
7. Rosalie de Constant à son frère Charles, 19 septembre 1809.

contraire, avait quitté son rôle de déesse et tâchait d'être très bonne enfant, fort en coquetterie avec Benjamin (à propos, tu me fais rire en me parlant de son piétisme, il en est fort loin, il dit tout franchement et assez drôlement que dans un temps d'angoisse et d'irrésolution il y cherchait de bonne foi des secours et des raisons de se décider, mais comme il fallait des sentiments désintéressés et que les siens ne l'étaient pas, il n'a pu y donner, depuis lors il est mal vu du chef [1]).

Point de brouille donc : l'amitié survit au prosélytisme religieux. Séjournant à Paris, en 1817, Langallerie dîna souvent avec Benjamin Constant [2]. Entre temps, d'ailleurs, ce dernier avait passé par une nouvelle crise. La trop belle Juliette Récamier l'affolait : il implorait cette cruelle qui savait briser les cœurs tout en affectant une sévérité désespérante. Que le voilà donc malheureux! Derechef, son ironie chancelle; il s'avoue vaincu : foin des arguties philosophiques! Il lui faut sa bien-aimée, à n'importe quel prix, par n'importe quel moyen, terrestre, céleste ou démoniaque. En croirons-nous le duc de Broglie?

Ce que Benjamin Constant demandait à Dieu, c'étaient les bonnes grâces de cette dame et, Dieu faisant la sourde oreille, il ne tarda pas à s'adresser au diable... Benjamin Constant nous fit la singulière confidence des efforts qu'il avait tentés et tentés inutilement, Dieu merci, dans le dessein d'entrer en marché avec l'ennemi du genre humain [3].

Allons, Mme de Krüdener est tout de même moins dangereuse. Il se jette aux pieds de cette émule des quiétistes, qui, jadis, avait aimé. N'obtiendra-t-elle pas de Dieu quelque adoucissement à ses peines? Ils uniront leurs prières. Benjamin se prosterne jusqu'à terre, aux assemblées mystiques où paraît la duchesse de Bourbon [4]. Précieuse recrue pour la secte naissante! Aussi n'épargne-t-on rien pour le gagner. Certain jour, Mme de Krüdener le garde trois heures auprès d'elle, lui demandant « de prier pour ceux qui le faisaient souffrir, d'offrir ses souffrances en expiation pour eux » : « Je voudrais croire et j'essaye de prier », soupire-t-il [5]. Et de « fondre en larmes » aux invocations qu'on lui donne à transcrire [6]. Mais il n'oublie pas son but sentimental. Il confie à la belle

1. Rosalie de Constant à son frère Charles, 5 avril 1811.
2. *Ibid.*, 5 septembre 1817.
3. Duc de Broglie, *Souvenirs*, I, 286-287.
4. Cf. B. Constant, *Journal intime*, 145-146, note. Tous les biographes de B. Constant narrent cet épisode : mais la plupart s'en étonnent outre mesure, faute de connaître ses relations antérieures avec Langallerie.
5. B. Constant, *Lettres à Mme Récamier*, 235.
6. B. Constant, *Journal intime*, 146. (Septembre 1814.)

inhumaine l'état de son cœur, et saisit avec empressement l'occasion de lui faire partager ses émotions pieuses :

J'ai vu hier Mme de Krüdener... Elle a produit un effet que je n'avais pas éprouvé encore ; et, ce matin, une circonstance y a ajouté... Elle m'a envoyé un manuscrit avec prière de vous le communiquer et de ne le remettre qu'à vous... Je voudrais le lire avec vous. Il m'a fait du bien.

... P. S. Je rouvre ma lettre pour vous supplier de me renvoyer le manuscrit. Je me lève plus agité, plus amer que je ne voudrais ou devrais l'être : j'ai besoin de relire ces phrases qui me font pleurer [1].

Et tout en même temps, il supplie la voyante de lui prouver son pouvoir :

Vous m'avez dit que j'avais droit à des miracles de votre part. A Dieu ne plaise que j'en exige et que je tente la bonté céleste ! Mais si vous pouvez en faire, des miracles, faites-en un pour me sauver. Le temps presse [2].

S'il y a miracle, ce sera dans la transformation qu'il subit. Peu à peu, ses désirs se déplacent ; son exaltation change de nature ; il cède aux suggestions de Mme de Krüdener et voue une reconnaissance passionnée à celle qu'il nomme « mon ange tutélaire, mon seul guide, mon seul appui dans le monde [3] ». La crise passe ; la paix revient. « Maintenant, je suis calme et doux ; ma guérison n'est pas complète ; mais l'inestimable amie, l'ange du ciel que le ciel m'a envoyée a arraché le trait qui me déchirait le cœur [4]. » Il se persuade que la Providence voulait cette épreuve ; inconsciemment, il modèle ses pensées sur celles de sa consolatrice : « Vous n'étiez qu'un instrument, finira-t-il par dire à Mme Récamier, vous l'étiez à votre insu [5]. » Le voilà convaincu, sinon de la vérité de la religion, tout au moins de sa vertu lénifiante :

Si je retombais dans l'affreux état où vous m'avez mis, sans chercher une fois à le calmer, ce n'est pas près de vous que j'irais mendier des consolations que vous ne donnez jamais. J'irais plutôt dans une église, j'irais au pied de cette croix, symbole de la douleur et de la pitié que n'ont pas les hommes, j'irais frapper de mon front le marbre, moins dur que vous ne l'avez été pour moi, et je prierais tant que l'angoisse s'apaiserait [6].

Quels accents chez le sceptique Benjamin ! Mais, chez lui, le repos est synonyme de froideur ; sitôt affranchi de l'amour, il retourne à son

1. B. Constant, *Lettres à Mme Récamier*, 220-224.
2. B. Constant à Mme de Krüdener, *Journal de Genève*, 9 mars 1908.
3. Benjamin Constant à Mme de Krüdener, *Journal de Genève*, 9 mars 1908.
4. B. Constant, *Lettres à Mme Récamier*, 225-226.
5. *Ibid.*, 226. — 6. *Ibid.*, 227.

rationalisme ; il semble incapable de sentiments religieux dès qu'il agit de sang-froid. Sainte-Beuve analyse très finement son état d'âme : « Ces élans qui se ranimaient près de Mme de Krüdener et qui étaient au comble pendant la durée du *Pater* qu'il récitait avec elle, ne se soutinrent pas, et il retourna bientôt au morcellement, à l'ironie, au dégoût des choses, d'où ne le tiraient plus que par assauts ses nobles passions de citoyen[1]. » Au cours de sa crise mystique, il laisse entrevoir des impressions désabusées : « Soirée chez Mme de Krüdener, note-t-il en septembre 1814. Il y a certainement de bonnes choses dans leurs croyances et leurs idées, mais ils vont trop loin avec leurs miracles et leurs descriptions du paradis dont ils parlent comme de leur chambre[2]. » Que sera-ce plus tard ! Son amitié fidèle n'impliquera plus aucune adhésion. Du moins aura-t-il servi de truchement à la prophétesse auprès de Mme Récamier. Quelle gloire, si la plus jolie femme de Paris se convertissait à la nouvelle doctrine ! Aussi la voit-on sollicitée de toute manière. Son amoureux se charge de lui transmettre nombre d'invitations à des conciliabules pieux[3]. Elle s'y rend[4] : et la chose ne nous surprendra guère, si nous songeons qu'elle vit dans l'ambiance de Ballanche, et qu'elle avait accueilli jadis des mystiques tels que Zacharias Werner[5]. Mais que lui reste-t-il de ce contact ? Peu de choses, sans doute : tout au plus « une certaine exaltation religieuse » qu'entretient Ballanche[6]. Mme de Krüdener n'arrivera pas à conquérir ce salon qui domine Paris, et bientôt nous assisterons à l'effondrement de ses espérances.

## V

Dès le début, certains fonctionnaires sourcilleux prenaient ombrage de cette visionnaire, qui parcourait les campagnes et tournait la tête à de pauvres hères « faibles d'esprit qui, par les visions et les principes plus que fanatiques qu'on leur enseigne, se croient les élus de la Providence[7] ». De telles menées ne peuvent-elles devenir funestes à l'ordre social ? et quelles arrière-pensées cachent-elles ? On parle d'exaltation

1. Sainte-Beuve, *Portraits de femmes*, 401-403.
2. Benjamin Constant, *Journal intime*, 147.
3. B. Constant, *Lettres à Mme Récamier*, 239, 241, 242, 244.
4. Cf. Mme Récamier, *Souvenirs et Correspondance*, 287.
5. Werner à Gœthe, 22 novembre 1808 (*Gœthe und die Romantik*, II, 29) ; Werner à Johanna Rink, 14 mars 1809 (Vierling, *Zacharias Werner*, appendice, p. 25).
6. Herriot, *Mme Récamier*, II, 15.
7. Rapport du préfet du Bas-Rhin, 2 février 1816 (Archives nationales).

mystique ; à d'autres ! M. le préfet du Bas-Rhin ne s'en laisse pas accroire : il soupçonne véhémentement la prophétesse d'enrôler des colons pour la Crimée. Pour des raisons mal définies, Mme de Krüdener quitte le tsar vers cette époque : une police ombrageuse l'espionnera désormais pas à pas ; à la première algarade, elle est perdue. D'autre part, sa prédication mondaine rencontrait des résistances imprévues. Certains survivants de l'ancien illuminisme trouvent qu'elle modifie dangereusement leur doctrine : ils en veulent sauvegarder l'intégrité ; les martinistes, par la plume de Saltzmann, l'attaquent violemment[1] ; Mme de Coislin, jadis prosélyte du Philosophe Inconnu, lance contre elle des épigrammes que l'on répète en souriant :

Mme de Coislin s'est fait un illuminisme à sa guise. Crédule ou incrédule, le manque de foi la portait à se moquer des croyances dont la superstition lui faisait peur. Elle avait rencontré Mme de Krüdener ; la mystérieuse Française n'était illuminée que sous bénéfice d'inventaire ; elle ne plut pas à la fervente Russe, laquelle ne lui agréa pas non plus. Mme de Krüdener dit passionnément à Mme de Coislin : « Madame, quel est votre confesseur intérieur ? » — « Madame, répliqua Mme de Coislin, je ne connais point mon confesseur intérieur, je sais seulement que mon confesseur est dans l'intérieur de son confessionnal. » Sur ce, les deux dames ne se virent plus[2].

Les défenseurs du trône et de l'autel font chorus. Bonald malmène la voyante, et s'attire une riposte de Benjamin Constant[3] ; mais ce dernier est bien ébranlé. S'il persiste à défendre Mme de Krüdener, c'est en raison de ses bienfaits passés ; au fond, elle lui paraît risible ; le traître va jusqu'à se moquer d'elle en compagnie de Mme Récamier :

Mme de Krüdener est en Suisse poursuivant sa mission avec sincérité, car la sincérité se comporte fort bien avec les petits moyens qui sont d'un autre genre. Je l'aime toujours de souvenir ou de reconnaissance. Je lui en dois pour ses efforts, inutiles, puisqu'ils ont abouti à mon départ[4].

Pourquoi diantre s'obstine-t-elle à jouer la prophétesse de malheur ? Jusqu'ici les événements paraissaient confirmer ses dires ; son crédit tenait à cela ; mais un moment arrive où le désaccord devient flagrant entre ses rêves noirs et la réalité. De plus en plus, elle s'absorbe en des contemplations tristes et formule d'épouvantables menaces que ne suit

1. Eynard, II, 128.
2. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, II, 473-474.
3. Cf. Sainte-Beuve, *Portraits de femmes*, 402, et Eynard, II, 225-228.
4. B. Constant, *Lettres à Mme Récamier*, 17 août 1816.

aucun effet ; elle ressemble chaque jour davantage à la banale fondatrice de secte, telle qu'on les a vues foisonner aux époques d'incertitude religieuse. « L'Allemagne, — écrit-elle à la fin de 1815, — l'Allemagne qui porte en elle le germe de la destruction, sera bouleversée. Les Turcs vont paraître ; les Anglais ne sont pas sûrs [1]. » Et puis, le 27 janvier 1816 : « Nous sommes au moment de voir les plus terribles calamités ; peu de mois peut-être et l'Europe sera bouleversée [2]. » Ses disciples, vers la même époque, « annoncent le retour de Bonaparte, son triomphe sur les Bourbons, sa chute et par suite l'établissement d'un gouvernement qui donnera la paix au monde [3] ». La Révolution ne sera que le prélude de persécutions terribles [4] : ne faut-il pas que les diverses confessions reconnaissent l'inanité de leurs dissidences et que triomphe le véritable Évangile ? « L'orage avance et les écoles vont se fermer ; il n'y aura plus de ministres à la façon des hommes. La prêtrise agréable au Seigneur sera rétablie et le culte de l'amour pur enseigné [5]. » Car « le temps de grâce où l'Évangile est prêché à toutes les nations est arrivé, et les grandes calamités approchent [6] ». Mme de Krüdener n'en démordra pas. « Le moment approche, écrira-t-elle derechef en 1817, où le peuple du Seigneur va être rassemblé. C'est en Wurtemberg que se fera le rassemblement, dans ce même Rappenhoff où tant de douleurs ont été le moyen de nous avancer [7]. » Cette sibylle exaspérait les ouailles les plus dociles. Et comme elle rejette Rome aussi bien que Genève, bientôt elle ne sait plus sur quel pied danser, et voit se liguer contre elle les dirigeants de toutes les Églises.

Comment ne déchaînerait-elle pas les foudres de l'orthodoxie, celle qui, durant son passage à Bâle, convertit des catholiques au protestantisme ? qui fait apostasier le curé de Berne, Dolder, et l'amène à dire : « Je suis venu avec un Pape, je m'en retourne sans Pape [8] ? » Mais comment plairait-elle aux réformés, si, d'après elle, « la religion catholique est la seule véritable religion » ? Elle a beau ajouter : « Vous comprenez que je parle de l'ancienne religion catholique primitive et non

1. Eynard, II, 103.
2. Mlle Cochelet, IV, 471.
3. Rapport du préfet du Bas-Rhin, 26 février 1816 (Archives nationales).
4. Eynard, II, 60.
5. *Ibid.*, I, 262.
6. Mlle Cochelet, IV, 165-166.
7. Mme de Krüdener et Empaytaz à Fanchette X., 6 avril 1817 (Bibl. nationale de Berlin).
8. Eynard, II, 113-118.

pas de la catholique romaine[1] » ; ses réticences ne font que la compromettre davantage ; on y sent le projet d'établir une foi toute nouvelle ; les deux partis la traitent également d'hérésiarque. Voilà-t-il pas, pour combler la mesure, qu'elle donne prétexte à l'accusation de communisme ? Cette théocrate émet inopinément des idées sociales hardies ; elle condamne les mariages d'argent[2] ; un certain Kellner, qui l'héberge, publie un appel *aux Pauvres*, pour les inviter à quitter le pays de Bade dont les lois sont antinaturelles[3] ; Bonneville applaudirait aux prédictions anarchistes que lance la visionnaire : « L'édifice social, prêt à s'écrouler par la politique des ténèbres, n'offre qu'une trame d'iniquités, un tissu de mensonges. Il n'y aura jamais de vivant et de stable que ce que le Dieu vivant approuve ;... lui seul peut donner des lois[4]. » Oui-dà ! mais les gouvernements ne l'entendent pas de cette oreille. Elle mène désormais une existence vagabonde, expulsée d'ici, repoussée par là, traînant avec elle une cinquantaine de disciples. On la voit un peu partout, en Allemagne du Sud, en Suisse, en Alsace ; le ministre de la Police la fait reconduire à la frontière[5] ; mais on ne l'admet plus au grand-duché de Bade ; toutes les portes se ferment devant elle. Elle passe à Lucerne, à Zurich ; malgré l'intervention de Hess, l'ami de Lavater[6], cette ville encore la proscrit. Il lui faut, bon gré mal gré, retourner vers l'Est, à travers la Suisse, l'Autriche, la Russie ; la voilà rendue à ses origines ; elle s'établit en Crimée, où s'organise sous sa direction une petite communauté mystique. Lorsqu'elle meurt, en 1824, le monde l'aura bien oubliée ; seuls quelques disciples, dont la princesse Anna Galitzine, perpétueront un culte sur sa tombe[7] ; Empaytaz, son fidèle collaborateur, continuera de chérir sa mémoire, et saisira toutes les occasions de proclamer « l'esprit de Dieu en elle[8] ». A Paris, elle était passée comme un météore brillant mais éphémère ; après l'avoir observée curieusement, on s'était remis aux papotages et aux jeux frivoles des salons. Et pourtant, quelque chose subsistait : elle avait appris aux illuminés à reprendre

1. Eynard, II, 259.
2. *Ibid.*, II, 114.
3. *Ibid.*, II, 222.
4. 14 février 1817. *Ibid.*, II, 199.
5. Cf. aux Archives nationales les dépêches du ministre de la police, 4 et 9 octobre 1817.
6. Eynard, II, 252.
7. Cf. la fin du livre d'Eynard et de celui de P.-L. Jacob.
8. Lettre d'Empaytaz à Eynard, 13 janvier 1846, vingt ans après, alors que s'élabore la biographie de son héroïne. (Bibl. de Genève.)

confiance en eux-mêmes; elle prouvait aux indifférents la persistance du mysticisme ; peu à peu, des lampes se rallumeront au fond des sanctuaires occultes; mais, à l'exemple de la belle Livonienne, et comme les y engage une société bouleversée par la Révolution, les nouveaux mages associeront au rameau d'or la verge des conducteurs de peuples.

CHAPITRE VII

# Ballanche et le groupe lyonnais

I. — Ballanche : ses débuts, ses amis. L'ambiance lyonnaise Le martinisme.
II. — Platonisme, pythagorisme, orientalisme. Fabre d'Olivet. Le baron d'Eckstein.
III. — Le groupe lyonnais : Roux-Bordier et Claude-Julien Bredin. Les incerti udes d'Ampère. Évolution de Ballanche sous l'influence de Claude-Julien Bredin. Son voyage d'Italie. Son œuvre se précise, mais il ne se résoudra jamais à lui donner une forme définitive.
IV. — Ballanche se croit inspiré. Sa théorie de l'initiation.
V. — Doctrine de Ballanche. Origine de l'homme. Déchéance et réhabilitation. Révélations, traditions et théocratie. Notre destin futur.
VI. — Du christianisme suivant la lettre au christianisme selon l'esprit. Vers l'union des Églises. Le futur millénaire, ou la nature transfigurée par l'homme régénéré.

## I

Les foyers du nouvel illuminisme coïncideront avec ceux du dix-huitième siècle. Mme de Krüdener avait réveillé l'Alsace : Ballanche et ses amis transforment et restaurent le mysticisme lyonnais. Né dans la cité de l'extase dévote, le futur auteur de la *Palingénésie sociale* était prêt naturellement à vibrer aux moindres émotions, à les personnifier en de vagues fantômes. Lorsqu'il perdit sa mère, en 1802, il « la crut voir deux jours de suite au matin, entrer dans sa chambre et lui demander comment il avait passé la nuit [1] ». Simple disposition nerveuse ; mais on ne s'étonnera guère qu'elle ait porté Ballanche à s'enquérir des doctrines secrètes [2] ; nous serons bien plus surpris de son indifférence à l'égard des Loges martinistes ou mesmériennes [3]. Encore faudrait-il la vérifier : Sainte-Beuve la jugeait absolue ; Jung Stilling nous tromperait-il donc, lorsqu'il raconte une expérience magnétique de Ballanche [4] ? Mais il n'a certainement aucun rapport avec l'école de Martines de Pasqually. Nulle part il ne mentionne Willermoz, qui vit pourtant jusqu'en 1823. Son mysticisme

1. Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, I, 302.
2. Cf. Huit, *Ballanche*, 348.
3. Sainte-Beuve, *loc. cit.*
4. Jung Stilling, *Theorie der Geisterkunde*. *Œuvres*, VI, 479.

est purement intérieur ; il méprise ces sciences occultes « qu'on ne peut connaître sans avoir passé par toutes les épreuves d'une longue et surtout ennuyeuse initiation [1] ». Il affectera de n'avoir « jamais pu pénétrer ni Saint-Martin ni Swedenborg [2] », et se fera l'écho des griefs de Mme Swetchine vieillie contre le Philosophe Inconnu [3]. Pourtant, il se rencontre avec lui. Ses amis qualifieront son *Antigone* de « poème martiniste [4] ». Joseph de Maistre, que, parfois, il maudit comme « le prophète du passé », qu'il accuse de n'avoir « nulle pitié des hommes [5] », mais dont il loue la forme « théosophique [6] », Joseph de Maistre ne lui déguise pas son approbation :

> J'ai été bien aise d'apprendre dans les journaux que vous veniez de vous plonger dans la haute politique et votre lettre me le confirme. N'ayez pas peur que je vous en veuille si quelquefois vous êtes d'un autre avis que moi. De tous les écrivains du monde, je suis certainement celui qui s'obstine le moins. Je désire que la masse de mes idées soit agréable à la masse des honnêtes gens; mon ambition ne s'étend pas plus loin, et si mes amis me disent cent fois : *Effacez*, je leur obéis au moins quatre-vingt dix-neuf fois [7].

En dépit de son incompréhension de Saint-Martin, plus feinte que réelle, en dépit de son hostilité pour la philosophie mesmérienne, il leur emprunte mainte doctrine. La théorie de la déchéance et de la réhabilitation, ses idées sur la faute originelle, sur le langage, sur la Providence, sur la « résipiscence future de l'être pervers [8] » : voilà bien des rencontres, et si différentes qu'on ne peut les supposer fortuites. Sans doute, la plupart de ces théories lui sont communes avec d'autres théosophes encore : mais lui-même, à propos de l'origine des langues, cite le gentilhomme savoisien [9]. Il lui reprochera surtout de s'attarder à des contemplations surannées : de dépeindre, comme un état de droit, ce qui n'est qu'une disgrâce passagère ; de ne point entrevoir la fin des holocaustes dus au crime. Il croit à la réhabilitation progressive du genre humain ;

1. Ballanche, *Du Sentiment*, 2.
2. Ballanche à Mme d'Hautefeuille, 5 septembre 1835. Marquiset, *Ballanche*, 55.
3. *Ibid*, 119, 26 novembre 1843.
4. Sainte-Beuve. *Portraits contemporains*, I, 312.
5. Ballanche, *Palingénésie sociale*, I, 288-289.
6. *Œuvres*, VI, 284.
7. Joseph de Maistre à Ballanche, 23 décembre 1818 (Catalogue de la collection d'autographes de M. Alfred Bovet). Texte peu connu, mais bien significatif en ce qui regarde J. de Maistre.
8. Cf. à ce propos Frainnet, *Ballanche*, 248-249.
9. *Essai sur les institutions sociales*. *Œuvres*, II, 234.

mais il se gardera de nier que certaines catastrophes viennent de la Providence :

La terreur. Fièvre révolutionnaire, démence. Vertige, maladie sacrée. L'homme physiologique devenu esclave des puissances cosmiques. Possession du démon, retour au paganisme. Voir le troisième livre de la *Cité de Dieu*, pour les analogies [1].

Il conviendra même de la vertu rédemptrice du sang. « Le meurtre de Virginie est le sacrifice sanglant qui assure aux plébéiens leur seconde initiation [2]. » Et, néanmoins, il reste vrai que ce pythagoricien se rattache, d'une manière générale, à d'autres maîtres qu'aux martinistes. Le P. Kircher, qu'il cite [3], Dupont de Nemours, qu'il connaît [4], n'exercent sur lui qu'une influence négligeable. On s'attarderait beaucoup plus à Charles Bonnet — dont il emprunte ce mot de *Palingénésie* — si le savant Genevois n'était un pur spiritualiste. Quelques illuminés à tendance politique l'impressionnent aussi. Coëssin reçoit plusieurs fois sa visite ; mais Ballanche refuse d'abdiquer devant ce prophète autoritaire [5]. Il lit soigneusement Hoëné Wronski : ce Polonais, dont nous verrons les ambitions, l'accuse de plagiat, grief ordinaire sous sa plume ; Ballanche, assurément, tient compte de ses vues [6] ; il jugera plus tard son *Messianisme* « un livre fort important en philosophie [7] » ; peut-être lui doit-il de mieux suivre « toutes les phases de cet antagonisme du principe stationnaire et du principe progressif... ressort caché de l'histoire romaine et de toute l'histoire [8] » ; toutefois, dans l'ensemble, il estime que « M. Hoëné Wronski, en assignant plusieurs buts successifs marqués par l'humanité, paraît avoir faussé l'unité chrétienne [9] ». Les révolutionnaires agissent-ils sur lui plus que ces théocrates ? Il entretient des relations avec Bonneville, dont il peut recueillir cette idée que « la loi agraire, le partage de la terre symbolise les autres lois [10] » ; Fourier

1. Brouillon de *la Théodicée de l'histoire*.
2. *Formule générale*, 126.
3. *Palingénésie sociale*, I, 255.
4. Cf. à ce propos la lettre de Ballanche à Beuchot, 15 ventôse an XI (Bibl. nationale, collection Beuchot).
5. Cf. Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, I, 350 ; et une lettre de Coëssin, en guise de rectification, parue dans *la Revue des Deux Mondes*, septembre 1835.
6. « Le Brahmanisme : voir le tableau de Wronski » (notes des *Pressentiments*).
7. Ballanche à Mme d'Hautefeuille, 8 octobre 1843. Marquiset, *Ballanche*, 228.
8. Ballanche, *Vision d'Hébal*, 60.
9. *Théodicée de l'histoire*, V.
10. *Formule générale*, 43. Cf. sur ses relations personnelles avec Bonneville, sa lettre à Beuchot, 28 nivôse an XI. Ce n'est qu'une mention insignifiante : mais il fallait la relever.

débute dans le journal qu'il dirige, et y divulgue sa découverte de l'Harmonie universelle [1] ; Ballanche s'intéressera toujours aux utopies socialistes ; Enfantin et lui s'enverront mutuellement leurs ouvrages, avec des compliments [2]. Mais ces réformateurs matérialistes l'offusquent. Aucun d'entre eux ne contribue à l'ensemble de sa doctrine : il en va tout autrement des pythagoriciens antiques et modernes.

## II

On supposerait volontiers que son platonisme lui vint de M. de Gérando. Cet autre Lyonnais, qu'il connaissait de longue date, s'était spécialisé dans l'histoire de la philosophie et s'était occupé notamment du gnosticisme et de la philosophie alexandrine. Sa femme, parente des Berckheim, alliée, par conséquent, de Mme de Krüdener, entretenait des relations étroites avec les illuminés d'Alsace [3]. Lui-même avait reçu Frédéric Schlegel et Werner, envoyés par Mme de Staël [4] ; ceux d'entre ses amis qui favorisaient la théosophie prétendaient en retrouver dans ses œuvres [5] ; en fait, il se montre très réservé ; le mysticisme néo-platonicien lui semble un « torrent de conceptions arbitraires qui se répandait dans une région inaccessible à la raison humaine [6] ». Ballanche tient certainement ses théories d'une autre source. Dès son premier ouvrage, il exprime une vive admiration pour la sagesse pythagoricienne :

> Dans un de ces moments où toutes nos pensées prennent une couleur sentimentale, je crus voir un génie, beau comme une inspiration printanière, et qui me présentait un livre écrit en caractères primitifs ; c'était le livre sacré où Pythagore avait puisé quelques-unes de ses lois morales. J'étais dans le ravissement en parcourant les pages de ce livre immortel ; mais rendu à l'empire des sensations extérieures, je ne me suis plus souvenu que de deux axiomes :
>
> Tout fait harmonie dans la nature.
>
> Tout est sensible dans la nature [7].

1. Cf. un article de Charléty, *Revue d'histoire de Lyon*, 1905, 376-377.

2. La correspondance d'Enfantin, à la Bibliothèque de l'Arsenal, contient deux lettres de Ballanche : mais la première porte la mention « quatrième lettre le 23 septembre 1827 » ; l'autre est de mars 1829. Elles déclinent, d'ailleurs, les « propositions » faites par le chef des saint-simoniens, et dont nous ignorons la nature.

3. Cf. l'introduction aux *Lettres de la baronne de Gérando*.

4. Mme de Staël à Mme de Gérando, 1806. *Lettres inédites*, 68-69.

5. « J'ai reconnu, dans la métaphysique de Gérando, telles pensées qui étaient miennes » (Roux à Bredin, 1818).

6. De Gérando, *Histoire comparée des systèmes de philosophie*, II, 384.

7. *Du Sentiment*, 61.

Cet animisme ne saurait pourtant le satisfaire : ses inventeurs « ont enchanté » la nature « pour se dispenser de l'expliquer [1] » ; le christianisme donnera seul au platonicien le mot sacré que poursuivent toutes les initiations [2]. Mais, dans le spiritualisme de *Phédon*, — teinté d'indouisme, — on peut voir « une heureuse préparation à la religion de Jésus-Christ [3] ». Ballanche évoque « Pythagore, Archytas, Timée », Origène [4], « toutes ces doctrines mystiques, savantes ou intuitives, unies à une philosophie si poétique, dont tant de bouleversements n'ont pu abolir les pures traditions [5] ». Il les voit partout sombrer dans la chimère ; mais on en peut déduire la preuve frappante de notre universel besoin de croire :

L'homme a besoin de croire. Sa raison cherche un appui, son cœur cherche un soulagement. Lorsqu'il renie les croyances générales, dans sa profonde misère, il demande aux puissances invisibles des superstitions pour son esprit... Alors il lie à sa propre destinée, si éphémère, la marche immuable d'une planète, comme l'apparition soudaine d'un météore, le vol d'un oiseau, le son d'un parole fortuite. Combien d'esprits forts, après avoir fait le tour des opinions religieuses et philosophiques, et les avoir toutes épuisées, ont fini par adopter, malgré eux-mêmes, la certitude des sentiments, la sagesse des songes, la vertu des nombres, le préjugé des jours heureux ou malheureux ! Combien ont fait comme ce roi d'Israël qui, abandonné de l'esprit de Dieu, allait chez la pythonisse interroger l'ombre de Samuel [6] !

Qu'il s'agisse de martinisme ou de pythagorisme, Ballanche réprouve les travaux occultes, pour autant qu'ils s'affranchissent de l'autorité religieuse ; il craindra toujours qu'une exégèse symbolique ne l'égare :

On a beaucoup cherché à démêler ce qui, dans l'Écriture sainte, porte le caractère historique et formel, de ce qui porte le caractère figuratif et symbolique : de là, avec le secours d'une infatigable philologie, d'une science immense de toutes les antiquités, de là, disons-nous, une exégèse quelquefois lumineuse, mais quelquefois téméraire, un mysticisme qui crée une vie idéale, souvent trop idéale, où l'imagination se complaît dans l'immense subjectivité de ses illusions, où les facultés aimantes s'émoussent et s'absorbent, où le dédain de l'existence terrestre efface la pensée salutaire que cette existence, toute d'épreuve, est le moyen pour arriver à l'existence future, pour la mériter, où l'âme éperdue court le risque de s'égarer jusqu'au gouffre du panthéisme. Je

1. *Du Sentiment*, 70.
2. *Mort d'un platonicien. Œuvres*, II, 14-17.
3. *Essai sur les institutions sociales*, ch. II. *Palingénésie sociale*, I, 12.
4. Cf. pour ce dernier auteur Fraisnet, *Ballanche*, 246.
5. *Formule générale*, 5.
6. *La grande Chartreuse. Œuvres*, I, 28.

suis loin de blâmer absolument de telles études, de telles conceptions de l'esprit, de telles obsessions de la pensée, de telles exaltations de l'âme ; je sais que la vérité profite de tout, sans en excepter l'erreur de bonne foi : néanmoins, il est bon de se prémunir contre l'excentricité de tendances trop affranchies de l'autorité [1].

De nos jours, comme dans l'ère alexandrine, « toutes les théurgies, toutes les philosophies, toutes les doctrines mystiques et symboliques ont été refaites sous des noms anciens [2] ». Mais n'oublions pas que « nul préjugé, nulle superstition, n'existent sans raison [3] ». Ballanche recherche les fondements du platonisme ; il ne craint pas de lui faire maint emprunt ; son premier livre déjà mentionnait ces « hommes divins », dont « l'organisation exquise » (un Lavater eût dit : les sens internes), percevait la musique des mondes [4] ; il croit aux nombres sacrés [5], et, d'une manière générale, à « cette unité merveilleuse qui rend semblables et analogues, dans toutes les sphères d'idées, les faits accomplis comme les faits destinés à s'accomplir [6] ». Comme à son ami Claude-Julien Bredin, l'univers et tous les événements terrestres lui paraissent « des symboles », dont la réalité se doit chercher au delà [7]. Fabre d'Olivet, le principal rénovateur du pythagorisme, guidera ses investigations.

Sans doute, il invoque d'autres prédécesseurs : Charles Bonnet, par exemple, ou Court de Gébelin. « Ce que Charles Bonnet a essayé pour l'homme individuel, nous assure-t-il, je l'ai tenté pour l'homme collectif [8] : il y a là, d'après ces propres paroles, similitude de dessein, plutôt qu'influence proprement dite. Quant à Court de Gébelin, Ballanche révère son érudition, mais ne la trouve point assez approfondie [9] ; comme Dupuis, l'auteur du *Monde primitif* se laissait égarer par des analogies et confondait l'astronomie avec la religion [10]. De telles objections ne valent point contre le « savant et laborieux archéologue [11] » à qui la France doit l'expression la plus cohérente de l'illuminisme néo-païen.

1. *Théodicée de l'histoire*, V.
2. *Œuvres*, VI, 286.
3. *Essai sur les institutions sociales. Œuvres*, II, 238.
4. *Du Sentiment*, 64.
5. Cf. *la Formule générale*, 108.
6. *Palingénésie*, I, 361.
7. Bredin à Ballanche, 2 mars 1818.
8. *Palingénésie sociale*, I, 9.
9. *Essai sur les institutions sociales. Œuvres*, II, 254.
10. *Palingénésie sociale*, II, 20.
11. *Essai sur les institutions sociales. Œuvres*, II, 265.

Fabre d'Olivet, toujours distant et mystérieux, reçut plus d'une fois la visite de notre théosophe, qu'attiraient ses idées, mais qui se défiait de ses airs sibyllins. Claude-Julien Bredin, l'ami très cher dont nous reparlerons, sollicitait vainement quelques éclaircissements sur le caractère de cet érudit bizarre[1] ; il n'en prisait pas moins ses étymologies[2], et recommandait de lire ses ouvrages[3]. Insistance superflue : Ballanche faisait grand cas d'une métaphysique où revivait le pythagorisme ; on le verra, plus tard, servir de guide à des jeunes gens vers les inédits du maître[4]. Il commente avec une grande sympathie des ouvrages qui lui paraissent un acheminement vers la vérité :

> Les prolégomènes qui précèdent la traduction, et les remarques dont elle est suivie ne pourraient être convenablement appréciés qu'en jetant du moins un coup d'œil rapide sur les précédents ouvrages de M. Fabre d'Olivet, les *Vers dorés de Pythagore*, la *Langue hébraïque restituée*, l'*État social de l'homme*. Cette partie du nouveau travail de l'auteur est un exposé clair et lumineux de tout son système théosophique... L'origine du mal est le grand problème qui a le plus occupé l'esprit humain dans tous les temps, et que les mythographes anciens comme les théosophes modernes ont tenté mille fois d'expliquer. Il faut savoir gré à M. Fabre d'Olivet d'avoir préparé, par des travaux scientifiques, les données qui doivent peut-être amener un jour à la réintégration de la vérité sur cet éternel sujet de méditations de l'homme[5].

Volontiers, il s'approprierait la théorie néo-pythagoricienne du langage. « Selon Court de Gébelin, les paroles ont dans les langues primitives leurs énergies par elles-mêmes, comme le nom de Dieu fut Dieu même. Fabre d'Olivet va plus loin encore, car pour donner à la langue écrite une partie des prérogatives de la langue parlée, il prétend que les caractères mêmes avaient une magie propre. Je ne discuterai point ces deux assertions qui, au reste, sont celles des plus profonds archéologues et de tous les théosophes sans exception[6]. » Ne lui doit-il pas aussi son

1. Bredin à Ampère, août 1816. Ampère, *Corresp.*, I, 95.

2. « Je veux vous demander pourquoi vous ne suivez pas la leçon de Fabre d'Olivet sur la signification et l'étymologie du mot Ὀρφέυς » (Bredin à Ballanche, février 1818).

3. Bredin à Ballanche, 24 septembre 1822.

4. « L'ouvrage manuscrit et inédit de Fabre d'Olivet sur la musique, est entre les mains de M. Gilbert, médecin, rue du Bac, n° 86. Je lui ai parlé du désir que vous aviez de connaître cet ouvrage... M. Gilbert lui-même... est fort bon à connaître. » (Ballanche à J. d'Ortigue, 29 août 1838. Bibl. d'Arbaud, Aix-en-Provence.) Gilbert : s'agirait-il du dernier disciple et de l'éditeur de Saint-Martin ?

5. *Article sur le Caïn de Fabre d'Olivet.*

6. *Théorie de la Parole.* Cf. *Œuvres*, II, 237, son allusion aux superstitions rabiniques au sujet du nom incommensurable et sacré de Jéhovah.

idée de l'Adam Kadmon, de « l'homme universel, vivant d'une vie infinie, cosmogoniquement, mystiquement et historiquement[1] » ? Celle de la femme « expression volitive de l'homme[2] » ? Et n'adhère-t-il pas maintes fois à la métaphysique du destin ? Tel fragment sur Napoléon en semble bien inspiré :

La Providence, pour punir les hommes, leur enlève quelquefois la liberté dont ils ont abusé ; ils sont placés en quelque sorte sous l'empire de la nécessité. Alors elle envoie ou le *fléau de Dieu* ou l'*homme du Destin*. Mais lorsque cette mission divine est accomplie, le *fléau de Dieu* est brisé ; l'homme du Destin reste sans pouvoir. Les nations rentrent sous le régime de la liberté : alors paraît l'*homme de la Providence*.

Afin que nous ne nous y trompions pas, Ballanche, dans tel autre passage, divise les hommes « en deux classes : les hommes du Destin et les hommes de la Providence[3] ». Mais il emprunte surtout à Fabre d'Olivet une partie de ses hypothèses historiques. Avec lui, l'orientalisme acquiert droit de cité dans l'esprit français : ce n'est plus un théosophe isolé, mais un académicien, qui proclama l'Orient « notre berceau cosmogonique et intellectuel[4] » ; qui voit dans l'Égypte un pâle reflet de l'Inde, et dans ce dernier pays le règne de l'immobilité, la source éternelle des dogmes[5]. Ne devrait-on pas enseigner le sanscrit dans les écoles, comme le grec et le latin ? « Il faut que l'esprit humain puisse contempler à la fois et la magnifique cosmogonie de Moïse et la haute métaphysique des gymnosophistes de l'Inde[6]. » Aussi nous insérerons un commentaire du Baghavat-Gita dans notre tableau synthétique de l'humanité[7]. Si nous faisons d'Orphée le voyant primitif, le fondateur de maintes initiations, l'inventeur de maintes allégories, ne nous basons-nous pas également sur un passage de Fabre d'Olivet[8] ? Nous admettrons même le récit qu'il nous laisse de l'Empire universel de Ram, et nous supposerons charitablement qu'il s'appuie sur des documents inédits :

Sans doute M. Fabre d'Olivet avait pris dans le Ramayana l'idée de cet

1. *Vision d'Hébal*, 10-11.
2. *Ibid.*, 41.
3. *Palingénésie sociale*, I, 27-28. Une lettre de Bredin, 1er mai 1829, disserte longuement à ce sujet.
4. *Palingénésie sociale*, I, 252.
5. *Orphée. Œuvres*, VI, 170-172.
6. *Essai sur les institutions sociales. Œuvres*, II, 395.
7. *Vision d'Hébal*, 120-121.
8. Cf. notamment *l'Histoire philosophique du genre humain*, et *les Vers dorés de Pythagore*, 41.

empire universel de Ram, par lequel il a fait commencer l'histoire de l'humanité ; et cette idée, il voulait l'ajouter à la chronologie de Manethon. Mais ce n'est point ainsi que l'on transforme l'histoire idéale et l'histoire positive. Peut-être M. Fabre d'Olivet avait-il des documents scientifiques qu'il se proposait de nous faire connaître plus tard [1].

Ultérieurement, un baron d'Eckstein viendra confirmer l'importance des mythes indous[2]. Ce Danois germanisé, puis devenu Français, curieuse figure d'aventurier, s'efforçait de divulguer les théories mises à la mode outre-Rhin par les Goerres et les Schlegel. Loin de goûter Ballanche, il l'avait accusé d'abord « de *s'égarer dans sa propre pensée*, sans planer au-dessus de son sujet », et qualifiait plaisamment son œuvre de « livre des erreurs et de la vérité [3] ». Mais l'auteur d'*Orphée* fit tant qu'il le gagna. L'autorité de cet orientaliste rendait service à sa philosophie de l'histoire [4] ; et Ballanche introduisait son nouvel ami chez Mme Récamier [5]. Il peut donc être considéré comme appartenant à cette « bande indo-germanique » que stigmatisait Hoëné Wronski [6]. Les néo-platoniciens, les amateurs de sanscrit, modifient profondément sa pensée. Ils aident le vague platonisme de ses premiers écrits à se cristalliser en un système. Mais ses lectures jouent dans la vie de Ballanche un rôle moindre que ses amitiés : peut-être toutes ces influences fussent-elles restées vaines sans les conseils de Roux et de Claude-Julien Bredin.

## III

« 1814 ou 1815 fut véritablement pour M. Ballanche l'année décisive, la grande année climatérique de sa vie, le moment effectif de l'*initiation*, selon son langage ; ce fut l'heure où, sortant de la limite des sentiments individuels et de la divagation aimable des rêveries, il embrassa la sphère du développement humain et tout un ordre de pensées sociales dont il devint l'hiérophante harmonieux et doux [7]. » Ainsi s'exprime Sainte-Beuve : et, bien qu'il reflète apparemment les propos mêmes de Bal-

1. *Orphée*. *Œuvres*, VI, 6.

2. Peut-être reviendrons-nous un jour sur ce baron d'Eckstein, dont l'œuvre est postérieure à l'époque qui nous occupe ici. Ballanche le cite pour la première fois dans l'argument du sixième livre d'*Orphée* (*Œuvres*, VI, 5).

3. Cf. Marquiset, *Ballanche et Mme d'Hautefeuille*, 11.

4. Cf. l'*Addition au chapitre X de l'Essai* (1830) dans *les Œuvres* de Ballanche, II, 419.

5. Ballanche à Mme d'Hautefeuille, 6 novembre 1835. Marquiset, 60.

6. Voir au chapitre suivant.

7. Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, II, 1.

lanche, son allégation ne devient entièrement vraie que si nous l'étendons aux années qui suivirent, au moins jusqu'en 1818. Peut-on même dire que la pensée du théosophe se fixe jamais? En 1830, il répudie partiellement l'*Essai sur les institutions sociales*[1]; « il est désormais un chrétien libre;... il a fait beaucoup de chemin[2] ». C'est néanmoins dans les premières années de la Restauration qu'il trouve sa voie définitive et qu'il adopte les idées de ses amis.

Depuis longtemps, un certain nombre de lettrés lyonnais avaient pris l'habitude de se réunir tantôt chez Ballanche, tantôt chez Ampère, Roux, ou Claude-Julien Bredin. Ces quatre hommes formaient les piliers de l'association : et bientôt les deux derniers prédominèrent, lorsque les autres, devenus Parisiens, ne revinrent plus au bord du Rhône qu'à de rares intervalles. N'imaginons pas, d'ailleurs, un groupement trop précis, possédant ses statuts et son bureau. Ce groupement existe : Bredin fonda la « Société chrétienne », le 20 février 1804; il en était secrétaire; Ampère, président; on y voyait Ballanche, et Deplace, le correspondant de Joseph de Maistre[3]; mais l'agnostique Roux n'y figure pas, non plus que bien d'autres intellectuels, qui jouent un rôle de premier plan dans leurs controverses. Ce qu'ils nomment leur « petite Académie » s'ouvre très largement à des hommes de toutes les opinions, unis fraternellement : c'est Camille Jordan, libéral notoire, qu'avait touché l'illuminisme par l'intermédiaire de Lavater et de Mme de Krüdener[4]; c'est Dugas-Montbel, traducteur d'Homère[5]; c'est Gasparin, préfet du Rhône; c'est de Gérando, ce sont nombre de Lyonnais, oubliés aujourd'hui, jadis notoires[6]; tous apportent leur contribution à des travaux communs; on peut discerner cependant un noyau plus intime, une « société psychologique à cinq » : Ampère, Ballanche, Gasparin, Bredin, Roux[7]. Les deux derniers n'ont rien produit : leurs amis s'en affligeaient, et déploraient

1. *Œuvres*, II, 6.

2. Faguet, *Politiques et Moralistes*, II, 162.

3. Cf. Valson, *Vie d'Ampère*, 178. Les procès-verbaux de la Société chrétienne, conservés dans la famille Bredin, ont été détruits dans un incendie, où périrent également la plupart des papiers de C.-J. Bredin et de J. Roux.

4. Cf. la correspondance de Lavater avec Ulrich, et celle de Mme de Krüdener avec Camille Jordan (cette dernière publiée dans *le Correspondant*, 1906).

5. Aurait-il aussi des rapports avec l'ancien illuminisme? En tout cas, plusieurs membres de la famille Dugas étaient liés avec Magneval et Sarazin (Magneval à Sarazin, 27 mars 1799; 26 avril 1802).

6. Barret, Bonjour, Stanislas Gilibert, Chatelain, Dupré (Roux à Bredin, 1822). Ajoutons-y Grognier, Coste : cf. Collombet, *Notice sur Guy-Marie Deplace*, 8.

7. Roux à Bredin, 1818.

le manque d'emploi de leurs « facultés prodigieuses [1] » ; eux, se flattaient d'agir plus efficacement par le truchement d'autrui : « Dans notre petite société où de si nombreuses et de si importantes questions ont été traitées, que de fois vos idées, et quelquefois les miennes, ont prévalu, ont été adoptées ! Nous avons donc fait quelque chose d'utile [2]. » Et l'on va voir qu'ils ne s'abusaient pas.

Roux, qui se donne la mort en 1822, avait été, tant qu'il vécut, le principal inspirateur du groupe. Ce collègue d'Ampère au lycée de Lyon [3] venait de Genève et devait bientôt y retourner ; c'est un type d' « enfant du siècle » tourmenté par des aspirations morbides et sujet à des enthousiasmes sans cause ; féru de métaphysique, enclin aux recherches les plus abstruses, d'ailleurs érudit, il y a de l'Allemand dans son caractère : il déplore la frivolité latine, qui se refuse à comprendre les sublimes théosophes germaniques. C'est lui qui met les Lyonnais en contact avec Boehme et ses disciples d'outre-Rhin. Ballanche sollicite ses « pensées et ses pressentiments sur l'avenir [4] » ; Gasparin, qui prépare un ouvrage sur les races humaines, tient de lui la découverte d' « une grande race couvrant une bonne partie du globe [5] » ; mais, dégoûté des Églises existantes, Roux ambitionne surtout de rénover l'esprit religieux ; il y incite ses amis ; un Allemand anonyme achève de le convaincre « qu'un jour le christianisme, épuré de toutes les superstitions qui le souillent encore, sera la religion universelle, que, débarrassé des menaces et des tortures de l'Enfer, il prendra dans la doctrine manichéenne tout ce qu'il y a de bon et se ralliera à celle de Zoroastre, la plus consolante de toutes puisque le mal n'y est que passager et sera combattu par le bien qui, avec l'aide de l'homme, le vaincra et se l'assimilera ; Ormuzd absorbera Ahriman [6] ! » Ne serait-il pas temps d'établir cette croyance universelle, de fonder cette « religion éclectique », cette « théosophie chrétienne » ? Ah ! si Bredin et Ballanche voulaient ! Roux leur assignerait à chacun sa tâche dans l'élaboration des nouveaux dogmes :

Vous, Claudius, mande-t-il à Bredin, — vous, Claudius, qui avez les idées les plus larges sur toutes choses, pourquoi ne seriez-vous pas l'homme providentiel auquel mon auteur allemand fait allusion et qu'il prévoit dans l'avenir ! En groupant ce qu'il y a de bon dans chaque doctrine et en repoussant les acces-

1. Gasparin à Roux, cité par Roux à Bredin, 1819.
2. Roux à Bredin. 1818.
3. Cf. Valson, *Vie d'Ampère*.
4. Ballanche à Roux, 19 septembre 1816.
5. Roux à Bredin, 1818.
6. Roux à Bredin, 1817.

soires inutiles ou nuisibles, vous établiriez une religion nouvelle dont vous seriez le Grand-Prêtre. Vous vous chargeriez de la partie morale, la plus importante; Ballanche aurait la partie mystique et moi, Roux, je vous fournirais l'arsenal métaphysique. A nous trois, nous donnerions au monde une religion enfin vraie, sincère et dépouillée de toutes les fables, de tous les mensonges qui, jusqu'ici, ont toutes les religions. Avec votre don exceptionnel de persuasion nous aurions bien vite des adhérents et nous rendrions ainsi un immense service à l'humanité [1].

Un tel projet nous surprendra moins si nous réfléchissons que des rêveries analogues hantaient certains écrivains allemands. Frédéric Schlegel voulait aussi fonder une « religion romantique », dont il serait le saint Paul, car il reconnaissait à Novalis « plus de talent pour faire un nouveau Christ [2] ». On voit que, de même, Roux abandonnait à Bredin le rôle principal dans sa future Église. Qu'était donc cet autre personnage, qui restera, sa vie durant, l'intime et le conseiller de Ballanche?

Un cœur d'or; une imagination aventureuse, toujours prête à fuir le monde réel; une sensibilité suraiguë, presque maladive, s'exaltant pour un rien, se déprimant plus vite encore : qu'il est bien de son temps aussi, celui-là, et comme sa tendresse devait aisément se muer en fascination! Lavater avait été une de ses premières lectures [3]; toujours il se piqua de physiognomonie; mais, dans sa jeunesse, il avait passé par une crise d'irréligion, assez comparable à celle de Chateaubriand. C'est alors — en 1804 — que Roux le mène chez Ampère; ils se lient tout d'un coup; leur amitié durera jusqu'à la mort, et son premier fruit est la conversion de Bredin, par Ampère, au catholicisme [4]. Mais ils ne peuvent s'arrêter longtemps à une doctrine stable. Sans répudier les cadres de l'Église, ils continueront de fiévreuses recherches : Ampère, vers 1815, éprouve les mêmes anxiétés dont il avait délivré son ami : c'est au tour de ce dernier de lui venir en aide, et de le ramener à l'Église [5]; dans sa reconnaissance, le converti n'hésitera pas à l'égaler à saint Augustin [6]. Leur foi s'est d'ailleurs modifiée : ils y mêlent beaucoup de principes théosophiques; Bredin, féru de Boehme, le recommande comme le plus grand

1. Roux à Bredin, novembre 1818.
2. Cf. Lichtenberger, *Novalis*, 88-89.
3. Bredin, *Journal*, 1796; Bredin à Ampère, 1822 ou 1823.
4. Bredin à Ampère, 30 juillet 1830. Cf. le détail dans Valson, *Vie d'Ampère*, 184-188.
5. Cf. Valson; et Roux à Bredin, 1818.
6. Aimé Martin à Bredin, *s. d.*

interprète du christianisme [1]. Quant à Ampère, il pressent une révélation nouvelle, et compare notre époque à la fin du monde païen : ainsi naît un thème que développeront, vers 1830, la plupart des romantiques :

Tout m'annonce uue grande époque religieuse, mais je me désole en songeant que je ne vivrai pas assez pour la voir se prononcer de manière à juger de ce qu'elle doit être. Je mourrai pendant la préparation de ces immenses événements. Ce n'est qu'après trois cents ans de persécution que le christianisme s'est établi dans le monde. Nous sommes à présent comme les Romains sous les empereurs, et alors lequel d'entre eux, s'il n'était éclairé par des lumières surnaturelles, pouvait soupçonner que la vérité était là [2] ?

Mme de Krüdener, Oberlin, entreprennent de le convaincre, et réussissent tout au moins à stimuler son attente d'un ordre nouveau [3]. Parfois, craignant de céder à la tentation, il a de brusques retours vers l'orthodoxie : il morigène Bredin, qui lui rappelle trop la seconde partie de la profession de foi du Vicaire savoyard [4]; sa nature excessive inquiète Ballanche, qui lui recommande de ne lui parler que prudemment :

Mon bon ami, n'avez-vous pas été un peu imprudent avec Ampère ? Vos lettres si belles sur l'Église et sur notre soumission à ses dogmes ne l'auront-elles pas troublé ?

Comme moi vous connaissez le cœur généreux de notre ami; vous savez que son âme ardente ne lui permet pas de rester dans une juste mesure, mais le porte trop facilement à l'exagération et à pousser tout à l'extrême. Rappelez-vous combien il a dépassé le but que vous vous proposiez quand vous l'avez ramené aux idées qu'il avait perdues! Croyez-moi, gardons-nous de lui indiquer une nouvelle voie, il risquerait de s'y enfoncer trop loin [5].

Lui, Ballanche, moins prompt à l'enthousiasme, scrute avec beaucoup de persévérance les idées nouvelles qu'on lui soumet. Bredin le persuade lentement et d'une façon durable. Enclin tout au plus à un vague platonisme, il prendra goût à des spéculations plus hardies ; ses idées changeront ; il abandonnera les regrets du passé pour la contemplation de l'avenir. « Ah! Claudius, écrira Roux, que de choses nos amis nous doivent! Mais surtout à vous! Ballanche, quand il s'est lié avec nous, était-il ce qu'il est aujourd'hui ? Ne s'est-il pas complètement modifié dans nos réu-

1. Ampère, *Corresp.*, *passim*. Voir notamment (t. I, p. 97) sa lettre à Bredin, 9 octobre 1816.

2. Ampère à Bredin, 1er octobre 1816, *Corresp.*, I, 96.

3. « M. Oberlin, l'ami de Mme de Krüdener, veut te convertir... » (Bredin à Ampère, août 1816, *Corresp.*, I, 94). Cf. encore ses lettres de novembre 1817 et du 30 juillet 1830.

4. Bredin à Ballanche, 6 octobre 1817.

5. Ballanche à Bredin, 1817.

nions? Mais c'est vous surtout, Claudius, qui l'avez transformé et du légitimiste absolu avez fait le philosophe chrétien et libéral[1]. » De fait, Ballanche témoigne à Bredin une confiance presque illimitée. Il pourrait, dit Roux, « au bas de tel ouvrage que je connais bien, ajouter à son nom celui de Claudius[2] ». S'agit-il de l'*Essai sur les Institutions sociales*, ou du projet d'*Orphée*? Les deux livres séjournent longtemps entre les mains de Bredin, de qui l'auteur sollicite une critique attentive :

> Bon ami, je vous ai envoyé mon nouvel ouvrage; j'ai hâte de savoir ce que vous en pensez. Il y a quelques personnes dont j'aimerais avoir l'opinion, mais c'est de vous — et de vous seul — que je saurai si mon livre est appelé à faire quelque bien au monde. Lisez-le attentivement et dites-moi quel effet il vous aura produit. Donnez-moi sur lui votre pensée entière[3].

Quelle est donc la nature de cette influence? Quelles idées répand Claude-Julien Bredin? Oh! sans doute, il rêve plus qu'il n'affirme; il présente des hypothèses plutôt que des certitudes; mais il possède le don d'y faire croire. C'est un intuitif, qui pénètre du premier coup d'œil l'ensemble d'un système, presque sans effort[4]; il sacrifie donc volontiers la volonté à l'instinct, l'autorité religieuse à « l'onction intérieure[5] »; il rejoindra le quiétisme et se contentera d'une « Église mystique[6] ». Cette Église ne dépendra pas de cérémonies accessoires :

> Là où l'esprit de Jésus-Christ n'est pas, il ne peut y avoir qu'une forme, une apparence, un nom matériel d'Église... je la vois dans le couvent où était Thomas d'A-Kempis, dans le palais de Fénelon, dans la boutique de Boehme; elle a souvent habité les maisons des Jésuites[7].

La « Parole » vivifiera le germe de la Vérité, que nous donne l'Église visible[8]. Scrutons les allégories de la Bible : « Combien peu de rabbins, combien peu de prêtres savent lire dans le récit de Moïse ce qui y est[9] »? Comparons-les aux mythes homériques[10]. Prêtons l'oreille à tous les inter-

1. Roux à Bredin, 1818.
2. *Ibid.*, 1818 ou 1819.
3. Ballanche à Bredin, 1817 ou 1818. Ce nouvel ouvrage ne peut être que *l'Essai sur les Institutions sociales*.
4. Roux à Bredin, 1817.
5. Bredin à Ballanche, 2 juillet 1821.
7. *Ibid.*, 27 juillet 1821.
8. Bredin à Ampère, 21 février 1817. Ampère, *Corresp.*, I, 109.
9. Bredin à Ballanche, 2 mars 1818. — 6. *Ibid.*
10. *Ibid.*, 6 novembre 1818. Nous ne donnons ici qu'un aperçu très succinct des idées de C.-J. Bredin. Ceux qu'elles intéresseraient, et qui voudraient étudier plus en détail son influence sur Ballanche, se reporteront à notre édition de sa *Correspondance*.

prêtes de l'Écriture, aux quakers [1], aussi bien qu'aux philosophes hermétiques : leur accord nous frappera; nous céderons à cette preuve :

Il y a une vérité! quelques efforts que les aveugles fassent pour nous persuader que la lumière n'existe pas, celui qui a vu sait que la lumière est. La vérité est dans cette philosophie des Hermès, des Confucius, des Pythagore, des Boehme, etc. Elle est là. Vous pouvez m'en croire, je l'y ai vue. C'est parce qu'on la cherche ailleurs qu'on nie son existence [2].

De Mme Guyon [3] à Schelling [4], tous les mystiques se rencontrent. Mais nul n'atteint au niveau de Jacob Boehme. Ce fondateur de la théosophie moderne reste le maître inégalé. Sa théogonie [5], sa théorie des deux Églises d'Abel et de Caïn [6], autant de méditations admirables dont se nourrit Bredin et qu'il fait connaître à ses amis. Ajoutons-y quelques rêveries de Saint-Martin [7]. Les douleurs de la vie nous convaincront aisément que « nous ne passons ici-bas que pour être éprouvés et pour être épurés [8] ». On en déduira que nous nous réincarnons à plusieurs reprises; notre « vague à l'âme », nos chagrins sans cause, s'expliqueront par « quelque vague souvenir d'une autre existence [9] »; telle description historique nous révélera notre personnalité passée :

C'est seulement d'aujourd'hui que je connais cette terre merveilleuse d'Égypte dont j'ai tant entendu parler. — Eh bien! cher ami, voyez comme mon imagination est naturellement portée à l'ingratitude : elle cherche à me persuader que ce n'est pas vous qui m'avez fait connaître ce pays. Il me semble que ce n'est pas d'aujourd'hui que je le connais; à peine ai-je relu à demi votre description, que c'était comme si vous ne faisiez que renouveler d'anciennes impressions à demi effacées par le temps [10].

Bredin communique à Ballanche toutes ces hypothèses, tous ces pressentiments, et son correspondant lui témoigne une confiance illimitée. Aucun de ses ouvrages ne paraît sans l'approbation de Claude-Julien. Ce dernier le stimule à publier *le Vieillard et le Jeune homme* [11]; dès 1817,

1. Bredin à Ballanche, 25 février 1823.
2. *Ibid.*, 6 octobre 1817.
3. *Ibid.*, 10 janvier 1821.
4. *Ibid.*, 27 janvier 1823.
5. Cf. sa lettre à Ballanche, du 26 décembre 1818, sur la Trinité.
6. *Ibid.*, 2 juillet 1821.
7. *Ibid.*, 2 juillet 1821. Bredin a copié de sa main de larges extraits de la *Lettre sur la Révolution française*.
8. Bredin, *Journal*, 6 juin 1804.
9. Bredin à Ampère, 30 juillet 1830.
10. Bredin à Ballanche, février 1818.
11. *Ibid.*, 20 septembre 1818.

on lui promet « le plan et quelques morceaux d'*Orphée*[1] ». Remarquons l'importance de ces années 1815 à 1820 pour la genèse des œuvres de Ballanche. Toutes y naissent ; ses idées sont, dès lors, non pas fixées, mais orientées différemment ; certains livres qu'il publiera beaucoup plus tard remontent à cette époque. *Orphée* paraît en 1827 : nous voyons que dix ans plus tôt, son auteur l'ébauchait déjà ; il soumet à Bredin, dès 1818, une rédaction complète de l'ouvrage ; il l'annonce au public en 1819[2] ; se conformant aux indications de son ami, il remanie cependant le chant sur les initiations et le divise en trois : Ampère, en 1820, en entend la lecture sous cette nouvelle forme[3]. Mais il hésite toujours : comment concrétiser une pensée qui varie sans cesse ? « Que de changements j'ai entrevus dans *Orphée*[4] ! » s'exclame Bredin lorsque, de guerre lasse, Ballanche se résout à la faire paraître. Jamais il n'aura ce courage en ce qui concerne la *Ville des expiations*, ce livre qui devait achever d'expliquer sa pensée[5], et développer sa conception de l'avenir[6]. Il assure l'avoir entrepris dès 1816[7] ; en 1820, il en soumet le plan à Mlle Amélie Récamier[8] ; trois ans plus tard, le texte semble rédigé ; Bredin gourmande son ami du retard qu'il met à le publier[9]. Mais toujours de nouvelles circonstances l'amènent à modifier ses formules. Son voyage en Italie (1823-1824) le confirme dans son pythagorisme et le persuade qu'il doit jouer un rôle messianique :

> La Grande Grèce est la patrie de cette philosophie poétique dont je crois être appelé à renouveler dans le monde le sentiment éteint. Il me semble, à présent, que j'ai une destinée à accomplir. Cette destinée, je l'avais déjà entrevue plusieurs fois en France. Depuis que je suis en Italie, elle m'apparaît d'une manière un peu moins confuse. La vieille Europe a besoin de quelques apôtres comme moi. Peut-être serai-je seul, comme ce juif dont parle Cazotte ; mais dusse-je être seul, il faut que j'exprime ce que Dieu a mis en moi[10].

C'est alors qu'il découvre Vico[11] et se met à « écrire sur l'histoire

1. Bredin à Ballanche, 6 octobre 1817.
2. Préface du *Vieillard et du Jeune homme*. *Œuvres*, III, 4.
3. Bredin à Ballanche, 15 avril 1820.
4. *Ibid.*, 11 février 1829.
5. *Préface de l'Homme sans nom* (1820). *Œuvres*, III, 161.
6. Ballanche à Enfantin, 24 mars 1829.
7. Ballanche à Mme d'Hautefeuille, 26 novembre 1845. Marquiset, 247.
8. Herriot, *Mme Récamier*, II, 87.
9. Bredin à Ballanche, 25 février 1823.
10. Ballanche à Mme Récamier, 26 janvier 1824. Mme Récamier, *Souvenirs et Correspondance*, II, 65.
11. *Ibid.*, I, 232.

romaine[1] » ; de là date la *Formule générale*, le troisième[2] des ouvrages dont l'ensemble devait former la *Palingénésie sociale*. Il a désormais un « système », qui paraît un peu nébuleux ; il projette un cours de philosophie[3] ; on le verra prêcher les ouvriers, en compagnie de Charles Nodier :

> Croiriez-vous qu'au milieu d'une discussion provoquée par Nodier et où je me suis mêlé, j'ai été entraîné à l'exposition de mon système historique, fondé sur le dogme chrétien de la déchéance et de la réhabilitation, et que j'ai été parfaitement compris[4] ?

Fouriérisme et saint-simonisme, sans le convaincre, l'impressionnent ; ces doctrines ajoutent à la sienne de nouveaux éléments ; la Révolution de Juillet lui apporte « toute la maturité de sa puissante incubation[5] ». Et les tâtonnements se poursuivent : jusqu'à sa mort, Ballanche voudra corriger son œuvre même imprimée ; en 1846, il parle de la refondre tout entière[6], et Bredin l'en dissuade à grand'peine. En 1847, il projette d'ajouter à son *Orphée* un livre sur « la science hiératique[7] ». Toujours incertain, toujours mécontent de lui-même, on louerait volontiers sa modestie : et l'on se tromperait, car il ne doute point de jouer un rôle surnaturel.

## IV

« A toutes les époques, il y a... des hommes providentiels que la bonté divine suscite pour hâter l'accomplissement de ses desseins[8] » ; du jour où Ballanche adopte cette théorie, il s'attribue une place marquante parmi les « initiateurs » du genre humain. Parfois la révélation générale devient insuffisante : alors Dieu se rend sensible à ses enfants de prédilection[9]. Ils jouissent de cette « seconde vue », dont notre théosophe avait rencontré des exemples dans son entourage immédiat[10] ; faculté

1. De Givré à J.-J. Ampère, 15 janvier 1825. Ampère, *Corresp.*, I, 324.
2. Le troisième dans l'ordre chronologique ; le deuxième, d'après la place que Ballanche lui assignera.
3. Cf. une lettre de Bredin, mars 1829, qui l'en dissuade.
4. Cité par Vaudon, *Ballanche*, 69.
5. Ballanche, *Ville des expiations*, 13.
6. Bredin à Ballanche, 25 octobre 1846.
7. Ballanche à Mme d'Hautefeuille, 11 mars 1847. Marquiset, 254.
8. Ballanche, *Palingénésie sociale*.
9. *Ibid.*, I, 148.
10. Lui-même aurait éprouvé, s'il en faut croire Victor de Laprade, « quelques-uns de ces phénomènes de seconde vue qui rendent présent au regard un objet éloigné et condensent tour à tour la succession des sensations et des idées dans un instant inappréciable, et la suc-

sublime, où « la mémoire des faits particuliers est remplacée par le souvenir des faits universels », où « le temps mobile devient l'immuable éternité [1] ; l'âme perçoit l'harmonie des mondes :

L'histoire antérieure, le moment contemporain, l'histoire postérieure se sont confondus dans sa pensée pour ne former qu'une seule vision, qu'un seul pressentiment comme au sein de la personne divine.

Et cette composition a dû revêtir, dans son esprit, une forme musicale : de plus, elle s'est empreinte d'une certaine couleur théologique, car le père de famille (héros de ce récit) appartenait certainement à cette classe d'hommes qui, comme Saint-Martin et comme Cazotte, ont des pressentiments reposant sur des lois inconnues.

... Il suffit de savoir que les concerts de ce genre ont lieu dans la région entre le ciel et la terre, qu'ils parviennent en entier dans le ciel, mais qu'il n'en pleut sur la terre que quelques sons affaiblis [2].

Guidé par cette intuition mystérieuse, parvenu, lui mortel, à s'assimiler la pensée immortelle, Ballanche veut être un « prophète du passé » ; il s'applique à déchiffrer les symboles que nous offre l'histoire, se demandant « si le don de prophétie ne pourrait pas s'appliquer au passé comme quelquefois il s'est appliqué à l'avenir; si l'inspiration vaticinatrice ne pourrait pas, comme le vieux Janus latin, avoir deux faces; s'il n'y a pas de Sibylles pour démêler la pensée vraie et lucide enfouie sous les faits obscurs et mensongers; si toute l'histoire ancienne n'est pas un continuel palimpseste dont il faut rechercher à faire revivre l'écriture primitive cachée par l'écriture d'un âge suivant [3] ». Car « tout est voile à soulever, tout est symbole à soulever, tout contient des vérités à entreprendre [4] ». Ballanche frémit au vertige des découvertes : de plus en plus, sa mission lui paraît grande. Devant le torrent des pam-

cession des heures dans la permanence d'un seul instant » (*Questions d'art et de morale*, 112). Mais Laprade ne confond-il pas? Bredin revendique pour un de ses rêves l'honneur d'avoir servi de modèle à la « vision d'Hébal ». « Souviens-toi de mon singulier rêve pendant ma leçon de physiologie, écrit-il à Ampère; je vous l'ai raconté à toi et à Ballanche qui a su en tirer un si admirable parti. Je n'avais pas dormi deux minutes et cependant j'avais assisté durant des milliers d'années aux diverses transformations du monde! Le grand métaphysicien, auquel tu donnes déjà un successeur à Hippone, était-il assez dans le vrai en disant que tous les temps — passé, présent et à venir — sont contemporains aux yeux de l'intelligence pure! Combien je sens vivement cette vérité! » (Lettre du 30 juillet 1830.) Notons enfin que Grégoire mentionnait la seconde vue des Écossais dans son *Histoire des sectes*, éd. 1818, II, 7.

1. *Vision d'Hébal*, 10.
2. Manuscrit des *Pressentiments*.
3. *Formule générale*, 4.
4. *Essai sur les Institutions sociales*. *Œuvres*, II, 71.

phlets matérialistes et révolutionnaires, il se persuade que le monde a besoin de ses idées[1] : n'a-t-il pas fait et complété « la plus grande découverte du siècle[2] » ? Après 1830 — on l'a constaté — « il va parler en fondateur de religion[3] » ; il mentionnera sérieusement « notre petite Église, laquelle est destinée à devenir une grande Église[4] » ; il se félicitera de ce qu'une brochure « donne à l'ère actuelle de l'humanité le nom d'*ère de Ballanche*[5] » ; il se présentera pompeusement comme l'écho de cette « Église intérieure », de ces grands élus, dispersés à travers le monde :

> Je suis le solitaire de Pathmos. Je me fais l'interprète des pensées et des sentiments d'une tribu dispersée dans le monde, d'une tribu qui est en ce moment l'élite du genre humain, d'une tribu en qui est le pouvoir civilisateur et qui, parce que l'avenir lui est promis, excite mille haines, mille défiances[6].

Les âges passés l'avertiront de la manière d'instruire les hommes : s'il ne se sentait un pur historien, il pénétrerait volontiers, à la suite d'un Bœhme ou d'un Saint-Martin, jusque dans les régions mystérieuses du dogme[7]. Nulle doctrine ne se doit livrer à la foule : jadis la « parole » dominatrice[8], aujourd'hui la métaphysique, seraient dénaturées par le vulgaire[9] ; on ne les lui transmettra donc que sous le vêtement des symboles, et Ballanche fera de sa *Ville des expiations* « une ville à la fois exotérique et ésotérique[10] ». « Combien doit-on se féliciter des initiations anciennes ! La vérité se communiquait seulement à qui la méritait : elle ne s'enseignait pas ; elle illuminait celui qui en était digne[11]. » Ainsi l'on évitait le gaspillage du « pain des forts », aussi bien que les « discussions intempestives » ; que nous serions à plaindre, si quelques mystères ne demeuraient en réserve[12] ! Restaurons en leur faveur les antiques collèges d'initiés ; dérobons-les à la populace, car « le christianisme lui-même a produit une sorte de paganisme que les esprits éclairés

1. Ballanche à Mme d'Hautefeuille, 27 août 1834. Marquiset, 30.
2. *Ibid.*, 18 décembre 1840. Marquiset, 177.
3. Faguet, *Politiques et Moralistes*, II, 163.
4. Ballanche à Mme d'Hautefeuille, 23 octobre 1836. Marquiset, 72.
5. *Ibid.*, 24 septembre 1834. Marquiset, 32.
6. *Ville des expiations*, 94.
7. Ballanche au marquis de la Tour-du-Pin, 22 juin 1829. Huit, *Ballanche*, 198.
8. Cf. l'*Essai sur les Institutions sociales*. *Œuvres*, II, 208.
9. *Le Vieillard et le Jeune homme*, Avant-propos de 1819 *Œuvres*, III, 3.
10. Ballanche à Enfantin, 23 septembre 1827.
11. *Orphée*. *Œuvres*, VI, 24.
12. *Essai sur les Institutions sociales*. *Œuvres*, II, 211-212.

écartent de leur pensée. Le christianisme pur, le véritable christianisme, est pour les peuples modernes ce que fut l'initiation pour les anciens peuples [1] ». Prenons la Genèse dans un sens mythique ; n'hésitons pas à répudier « cette prétendue orthodoxie, cette orthodoxie matérielle de la lettre [2] », qui s'efforça d'anéantir les traditions théosophiques [3]. Jusqu'où s'étendra notre pouvoir, une fois maîtres de la vérité! Dans sa *Ville des expiations*, Ballanche imagine une assemblée secrète des mages qui gouverne les peuples et les rois par l'anathème [4] ; il supposerait volontiers que, dès aujourd'hui, les adeptes de l'art royal exercent une autorité cachée :

> Il y a des hommes dont la pensée reste intérieure et ne se manifeste point au dehors. Cette pensée est-elle perdue? N'y aurait-il point un certain nombre d'hommes, dont les hautes pensées mènent les autres hommes à leur insu?
>
> On peut tout croire dans de telles spéculations, et le monde des esprits nous est trop inconnu ; seulement, il ne nous est point permis de douter que ce ne soit lui qui gouverne le monde des corps [5].

La Bible doit beaucoup aux mystères païens : avec la plupart des illuminés, Ballanche attribue aux prêtres d'Égypte la naissance d'un mosaïsme. Leurs initiations le préoccupaient, dès sa jeunesse [6] ; il y verra bientôt une des « voies préparatoires pour nos propres traditions [7] », une des sources du Pentateuque. En quoi, on s'en souvient, il se rencontre avec Cagliostro, voire avec Pernety : ce swedenborgien le devançait même en faisant d'Orphée un disciple du sacerdoce égyptien, un de ces Grecs qui vinrent consulter l'antique science des Pyramides : « Si les prêtres ne leur dévoilèrent pas à tous le secret de l'*Art sacerdotal*, au moins ne leur cachèrent-ils pas ce qui regardait la théologie et la physique. Orphée se métamorphosa, pour ainsi dire, en Égypte, et s'appropria leurs idées et leurs raisonnements, au point que les *Hymnes* et ce qu'elles renferment annoncent plutôt un prêtre d'Égypte qu'un poète grec [8]. » A Rome aussi, l'initiation joue un rôle prépondérant ; Ballanche la symbolise par le « Conseil du mystère profond [9] » ; tous les philo-

1. *Ville des expiations*, 103.
2. *Palingénésie sociale*, I, 43.
3. *Ibid.*, I, 54-56. — 4. *Ibid.*, 96.
5. *Ville des expiations*, 112.
6. Cf. *Du Sentiment*, 133.
7. *Palingénésie sociale*, I, 110-111, *Théodicée de l'histoire*, V.
8. Pernety, *Fables égyptiennes et grecques*, I, 221.
9. *Formule générale*, 137.

sophes de l'antiquité furent des initiés. « Lorsque Platon parle du système du monde, il se sert d'une expression qui revient à celle-ci : quelqu'un m'a dit. Ce quelqu'un est sans doute le personnage inconnu qui, pour lui aussi bien que pour nous, est le représentant ou le dépositaire de toute tradition[1]. » Et cet inconnu, que faisait-il, sinon découvrir le sens caché des croyances populaires? Les mythes païens ne voilaient-ils pas les vérités mêmes que nous révérons? Y a-t-il de fausses religions? On n'emploie ce mot que « pour désigner celles qui affirment un emblème à l'égal d'un dogme, genre de nuage qui sans doute était dissipé, du moins en partie, par les initiés, dans les mystères[2] ». Ballanche s'approprierait volontiers certaines formules d'Eckartshausen et reconnaîtrait avec lui que tous les dogmes, anciens ou modernes, « ne sont en eux-mêmes, d'après mille motifs différents, d'après le temps et les caractères et la manière de concevoir des nations, que les images répétées et modifiées d'une vérité unique », et que « cette vérité est la régénération, la réunion de l'homme avec Dieu[3] ». Le christianisme se définira par « l'initiation devenue générale et populaire[4] ». Il totalise les traditions antiques[5] et les aspirations de l'humanité; désormais, plus de double religion : nous sommes « émancipés » et majeurs[6]; le monde entier participe aux bienfaits de la vraie doctrine, depuis le moment où Constantin l'a rendue publique[7]. Sur les points qui nous demeurent obscurs, l'initiation cesse d'être terrifiante[8]; bientôt, dans le domaine social, elle va se substituer « à la gêne et à l'infamie[9] »; plus de bourreau, plus de cruauté; le monde va se régénérer par l'adoption de l'Évangile selon Ballanche.

## V

Le pythagorisme, le néo-platonisme, ancêtres avoués de cette théosophie[10], lui donneront une couleur singulièrement voisins des autres

1. *Palingénésie sociale*, I, 11.
2. *Ibid*, I, 329.
3. Eckartshausen, *Nuée sur le Sanctuaire*, 143-144.
4. *Palingénésie sociale*, I, 115. Cf. Joseph de Maistre : « Tous ceux qui ont la moindre connaissance de l'antiquité savent que le Christianisme, dans son berceau, était pour les chrétiens une *initiation*, et pour les autres un *système*, une *secte* philosophique ou théurgique » (Le Comte des *Soirées* : *Œuvres*, V, 138).
5. Cf. *l'Essai sur les Institutions sociales*. *Œuvres*, II, 229-230.
6. *Palingénésie sociale*, I, 156.
7. *Vision d'Hébal*, 86.
8. *Palingénésie sociale*, I, 4.
9. *Ibid.*, I, 241.
10. Cf. Huit, *Ballanche*, 351.

systèmes illuminés. Nous y retrouverons la plupart des idées chères aux mystiques. A la création *ex nihilo*, Ballanche substitue l'émanation[1]. Dieu tira de son sein d'abord les substances intelligentes; mais elles déchurent, « et il fallait un lien pour les revêtir d'une forme, de la forme qui devait servir à les régénérer par l'épreuve[2] ». Le mal occasionne donc la naissance de la matière. Nous voguons en plein martinisme. Et même, à certaines expressions, on pourrait se demander si parfois la pensée de Ballanche ne confine pas au manichéisme :

> Que savons-nous, enfin, s'il n'y a pas toujours eu deux centres de direction, l'une de la pensée divine et l'autre de la pensée humaine?... Il arrive à présent ce qui arrive toujours, c'est que l'on se trompe sur le centre religieux. La pensée divine n'est plus là où on la croit, et n'est pas encore dans le centre opposé. Enfin, pour achever ma pensée, ne peut-on pas croire à deux volontés produisant chacune un destin différent[3]?

Mais ces phrases reflètent bien plutôt la métaphysique de Fabre d'Olivet, ses théories sur le conflit incessant entre le destin et la liberté; l'optimisme de 1830 ne s'accommoderait guère de diviniser le mal; on préfère admettre qu'il disparaîtra, qu'il se résorbera dans l'unité providentielle. Par des analogies, en vertu d'un « magnétisme intellectuel[4] », le philosophe pénétrera le mystère de la race humaine; il éclaircira le contraste entre notre faiblesse et nos désirs; il montrera pourquoi la douleur a pris racine parmi nous. La *Genèse* lui livrera « l'histoire primitive du genre humain écrite dans un langage mythique et général dont le voile mystérieux commence à se soulever[5] ». Toutes les traditions et l'étude même du passé tendront à des conclusions identiques, établiront la grande loi de la déchéance et de la réhabilitation[6]. Nous rencontrerons partout « une triste et terrible unanimité sur ces points principaux : la punition d'une première faute, le besoin d'une expiation, le travail imposé à l'homme, la science acquise au prix du malheur[7] ». Sur notre mission paradisiaque, Ballanche s'accorde avec Saint-Martin. « L'homme avait été primitivement destiné à réparer les pertes produites dans la

1. *Vision d'Hébal*, 23.
2. *Ibid.*, 24.
3. *Palingénésie sociale*, I, 118-119.
4. Cf. l'extrait de la *Formule générale* publié dans la *Revue de Paris*, 1829, II, 146.
5. *Palingénésie sociale*, I, 40.
6. *Ibid.*, I, 79.
7. *Ibid.*, I, 30.

milice céleste par la rébellion d'un certain nombre d'intelligences[1]. » Son intuition pénétrait les mystères de l'au-delà; sans effort, il atteignait à ces hauteurs dont les magies ultérieures ne nous donnent qu'une idée médiocre :

> A l'origine... les facultés intuitives avaient plus de force et d'étendue dans l'homme qu'elles n'en ont à présent..., c'est la seconde vue... Le magnétisme serait-il destiné à nous introduire un jour dans la connaissance des facultés intuitives ou, du moins, à nous les faire comprendre? J'ai parlé ailleurs des nations chananéennes. Les charmes, les incantations, le magnétisme exercé sur les serpents, les amulettes, les fétiches, les objets de la nature animée ou inanimée, qui restent empreints du magisme exercé par l'homme ; les sciences occultes, enfin, qui ne furent pas toujours des jongleries; telles sont les choses dont nous nous abstiendrons de rendre compte[2].

Dans cet état glorieux, l'homme perçoit l'harmonie du monde. « Tous les sens se réveillent réciproquement l'un l'autre. Il y aurait, en quelque sorte, des onomatopées de couleurs[3]. » N'osera-t-on pas dire, avec les Indous, qu'avant notre déchéance, nous pouvions nous élever « jusqu'à être une des puissances créatrices et conservatrices, jusqu'à détrôner un Dieu[4] »? Et sans doute en redeviendrons-nous capables, une fois notre faute expiée. Mais nous avons péché. Des organes, alors, nous emprisonnèrent[5]; « et l'homme est partagé en deux sexes, et la division des sexes est une loi cosmogonique à laquelle il aurait échappé, mais qui devient aussi sa loi[6] ». Et Adam, l'homme universel, qui renfermait en lui toute sa race[7], Adam, « dispersé par la génération », devient « successif, de stable et de permanent qu'il aurait dû être[8] ». Notre espèce reste néanmoins « l'abrégé de l'univers » ; à nous aboutissent « les influences des astres », des minéraux, des plantes[9] ; toutes nos pensées viennent d'ailleurs[10] ; lorsque certaines grandes idées, comme l'abolition de la peine de mort, se font jour parmi les peuples, nous ne les rejetterions pas sans crime, « car qui prétendrait savoir si elles ne

1. *Palingénésie sociale*, I, 124.
2. *Ville des expiations*, 20.
3. *Ibid.*, 84.
4. *Palingénésie sociale*, I, 126.
5. *Vision d'Hébal*, 34.
6. *Ibid.*, 35.
7. *Ville des expiations*, 4.
8. *Orphée. Œuvres*, VI, 166.
9. *Ibid.*, VI, 167.
10. *Essai sur les Institutions sociales. Œuvres*, II, 306.

sont pas une révélation de Dieu agitant l'esprit humain et cherchant un interprète[1] » ? Le Tout-Puissant se révèle à l'intimité de notre conscience[2] » ; il se manifeste dans la parole, que nous avons apprise de lui directement, dès l'origine[3]; et « la transmission du langage est une révélation sans cesse existante, où tous les hommes sont tour à tour prophètes ou initiés [4] ». En dépit de ses transformations, nous y découvrirons « une cosmogonie intellectuelle où sont disposées, d'une manière synthétique, les archives du genre humain [5] » ; l'hébreu nous offre une « prophétie perpétuelle [6] » ; et comment un tel symbolisme nous étonnerait-il si tout « l'ordre matériel est un emblème, un hiéroglyphe du monde spirituel [7] » ? Nous n'y verrons, avec Saint-Martin, qu'une ombre, une apparence d'existence, un voile sous lequel il faut discerner « la réalité intellectuelle [8] » ; voilà pourquoi « la physionomie est un miroir dans lequel il faut apprendre à lire [9] » ; et voilà l'excuse des mythologies. Dieu nous a révélé cette « langue allégorique » comme les autres langues[10], comme toutes les institutions[11] ; « les religions fausses n'existent, sans doute, que par une force de tradition qui les lie aux révélations vraies, et elles sont en quelque sorte une émanation même de ces révélations [12] » ; ainsi, « tout homme porte en soi son flambeau et sa règle, sous la condition néanmoins de ne pas se tenir séparé du genre humain [13] ». Les mêmes dogmes se retrouveront dans toutes les croyances :

Eh quoi ! la Trimourthi indienne sur l'Himalaya !

Eh quoi ! la Thréicie de Samothrace s'enfuyant des murs transparents de la Grèce et venant s'asseoir parmi le chaos de glace et de feu qui se distingue à peine dans la mer brumeuse de l'Islande !

Eh quoi ! Prométhée restant attaché sur les sommets escarpés du Caucase !

1. *Ville des expiations*, 13. Ballanche insiste à maintes reprises sur cette abolition de la peine de mort. Cf. notamment sa *Palingénésie sociale*, I, 248.

2. *Orphée*. *Œuvres*, VI, 26.

3. *Théorie de la parole ; Essai sur les Institutions sociales* (*Œuvres*, II, 307) ; *Vision d'Hébal*, 39.

4. *Essai sur les Institutions sociales*. *Œuvres*, II, 309.

5. *Palingénésie sociale*, I, 308-309.

6. *Vision d'Hébal*, 85.

7. *Palingénésie sociale*, I, 212.

8. *Ibid.*, I, 248.

9. *Ville des expiations*, 118.

10. *Essai sur les Institutions sociales*. *Œuvres*, II, 282.

11. Préface de *l'Homme sans nom*. *Œuvres*, III, 164.

12. *Essai sur les Institutions sociales*. *Œuvres*, II, 59-60.

13. *Ville des expiations*, 109.

Eh quoi ! toutes les fables prenant de la réalité ! Et le mythe, dans les lointains de l'humanité, projetant de grandes ombres à l'égal du dogme !

Malheur à qui se scandalise, dit une voix [1].

Le domaine politique aussi nous manifeste la Providence. « Chaque peuple a sa mission..., et toujours elle lui est révélée, d'une manière intime, par des moyens inconnus. Les chefs des peuples ne sont autre chose que les chefs de cette mission mystérieuse et sacrée [2]. » Certaines nations-types — les Grecs, les Juifs — figurent dans leur histoire celle du monde [3]. Partout nous trouvons les hommes divisés en initiables et en initiateurs [4] : ces derniers — auxquels les anciens attribuaient une âme différente [5] — poussent en avant leurs semblables ; la Providence élit des races royales [6] ; nous ne sommes point maîtres de nos destinées sociales ; « jamais une loi ne se fait : elle se promulgue [7] ». Ballanche consent à la théocratie des illuminés. Ne s'accorde-t-elle pas avec les espoirs des royalistes ? et ces espoirs n'avaient-ils pas amené notre Lyonnais à formuler des théories identiques, bien avant qu'il ne connût les théosophes ? « Toute charte constitutive d'un État doit descendre du ciel — écrivait-il en 1801 — pour être placée ensuite dans un sanctuaire impénétrable aux regards du vulgaire et même des sages, parce que les plus sages deviennent insensés, lorsqu'ils veulent sonder les vues de la Providence [8]. » Un législateur inspiré pouvait seul affranchir le monde [9]. Notre salut, même politique, dépend du Messie. « Nous n'avons point eu de législateur depuis Jésus-Christ... Toute loi qui ne sera pas pensée dans l'esprit du christianisme n'est et ne peut être qu'une loi antisociale, ce qui implique contradiction [10]. » Voilà ce qui distingue nettement Ballanche de Fabre d'Olivet : loin de tremper dans un nouveau polythéisme, il reste fidèle au culte de l'Homme-Dieu, du Médiateur qui nous replacera dans notre « ordre hiérarchique [11] ». Depuis sa venue, nous

1. *Vision d'Hébal*, 85. Cf. un passage analogue dans *la Palingénésie sociale*, I, 10-11. Ballanche préfère la tradition orale à la tradition écrite, qui la modifie, mais ses idées sur ce point évoluent (Cf. *Formule générale*, 92).

2. *Essai sur les Institutions sociales. Œuvres*, II, 24-25.

3. *Ibid.*, II, 53.

4. *Palingénésie sociale*, II, 10.

5. Cf. *Formule générale*, 44, 88-89. Ballanche expose cette théorie, mais sans se l'approprier.

6. *Essai sur les Institutions sociales. Œuvres*, II, 67.

7. *Ibid.*, II, 75. — 8. *Du Sentiment*, 142.

9. *Palingénésie sociale*, I, 225.

10. *Essai sur les Institutions sociales. Œuvres*, II, 79.

11. *Ville des expiations*, 104.

assistons au choc effroyable de ces deux principes qu'un Antoine de la Salle aurait nommés la « contraction » et l' « expansion », que Ballanche désignera comme le « principe stationnaire » et le « principe progressif [1] ». Des inspirées — telles Jeanne d'Arc ou les Sibylles [2] — hâteront le triomphe de ce dernier. Leurs âmes, s'adaptant au monde spirituel, se rendent « susceptibles de l'habiter indépendamment de leurs organes [3] ». Et ainsi, tout en préparant notre réhabilitation sociale, elles nous montrent la voie qui mène à notre réhabilitation individuelle.

Qui donc oserait réduire notre destinée à l'existence présente ? Qui se contenterait des cinquante ou des cent ans de notre vie ? Elle ne constitue qu'un reflet passager au milieu de l'éternité. Mais nous participons de cette éternité : nous ne faisons qu'effleurer la terre au milieu d'une carrière infinie. Sachons nous en rendre compte, comme nous saurons apercevoir l'universalité de la vie, même dans les êtres qui nous semblent inanimés :

> Peut-on savoir la joie du grain destiné à revivre ? Peut-on savoir la souffrance du grain destiné à pourrir lentement dans la terre avant de parvenir à l'évolution du germe qui est en lui ? L'arbre que l'on coupe éprouve-t-il de la douleur ? Qui sait l'organisation où commence le règne intellectuel ? ou plutôt où commence l'immatériel ? et peut-être où commence la sphère morale [4] ?

Rien ne meurt. Nous traversons la chair pour la glorifier. « La vie actuelle n'est autre qu'une des épreuves que nous avons à subir », et à la suite desquelles « la substance intelligente finira par être bonne, mais d'une bonté acquise par elle-même [5] ». Notre âme préexistait ; mais « elle est soumise à une initiation par le corps [6] ». Ainsi le dogme de la palingénésie rejoint celui de la métempsycose, « l'un ésotérique, l'autre exotérique [7] ». Nous ne nous fixerons pas, au sortir de ce monde, mais nous continuerons d'approcher de notre « perfection relative [8] » ; placé dans un autre milieu, l'homme « verra changer les proportions de ses nouveaux organes, avec les objets nouveaux qui se présenteront à lui, qui seront

1. *Palingénésie sociale*, I, 392.
2. *Ibid.*, I, 140. Ballanche s'était proposé d'écrire une épopée de Jeanne d'Arc, « d'expliquer deux grands mystères, à savoir l'identification d'une dynastie avec un pays, et la faculté si peu définie attribuée aux sibylles » (*Œuvres*, *Préface générale*, I, 7).
3. *Œuvres*, VI, 295. Cf. *Palingénésie sociale*, I, 273.
4. *Palingénésie sociale*, I, 214.
5. *Ibid.*, I, 122.
6. *Ville des expiations*, 107. *Palingénésie sociale*, I, 63.
7. *Palingénésie sociale*, I, 14.
8. *Ibid.*, I, 130-131.

l'occasion de ses pensées[1] ». Point de châtiments éternels[2] : tôt ou tard, nous parviendrons tous à la réintégration ; seulement, les meilleurs d'entre nous, « les hommes en avant de leur siècle », se verront dispensés d'un grade dans la grande initiation » ; les retardataires seront contraints « à une épreuve de plus[3] ». Ballanche — le Ballanche de la *Palingénésie sociale*, — n'hésite pas à s'écarter de la stricte orthodoxie ; il veut mettre au point les doctrines de l'Église, en s'aidant des Saint-Martin ou des Boehme ; il prétend restaurer le véritable christianisme étouffé sous les interprétations littérales.

## VI

Tous les critiques le constatent ; mais certains, faute de connaître les théosophes, attribuent à des influences protestantes ce qui s'expliquerait par leur contact[4]. Sainte-Beuve, avec son ordinaire sagacité, remet les choses au point. Ballanche « est chrétien, c'est-à-dire il croit à la révélation apportée au monde une fois pour toutes par Jésus, à l'excellence divine de son précepte, à la destinée humaine qui se dirige à cette seule clarté au travers d'une vallée d'épreuve et d'exil ; il croit même au dogme *un*, à la lettre sacrée qui n'est pas à remanier. Mais il est néo-chrétien en ce qu'il croit à l'interprétation successive de ce dogme et aux découvertes de plus en plus étendues que la pénétration humaine doit faire sous l'antique lettre par degrés transfigurée : il croit que les sept sceaux, dont il est parlé dans la prophétie, sont destinés à tomber, l'un après l'autre, à de certains temps révolus[5] ». En quoi Saint-Martin l'approuverait entièrement ; leurs expressions mêmes concordent : « Chacune des lois qui fut donnée à l'homme pour sa régénération, — écrivait le Philosophe inconnu — n'était qu'une sorte d'initiation à une loi supérieure qui lui devait suivre[6]. » Ballanche tente de distinguer entre les croyances sociales et religieuses : les premières seules meurent et sont remplacées par d'autres, aux époques palingénésiques[7], telles que la nôtre[8]. Mais dans quelle mesure nos conceptions théologiques s'en trouvent-elles

1. *Palingénésie sociale*, I, 136.
2. Cela résulte des considérations précédentes : et Ballanche en convient, quoique d'une façon peu claire, dans sa *Ville des expiations*, 132.
3. *Palingénésie sociale*, I, 37.
4. Cf. Frainnet, *Ballanche*, 245.
5. Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, I, 323.
6. Saint-Martin, *Ministère de l'homme esprit*, 269.
7. *Palingénésie sociale*, I, 271.
8. Cf. Bredin à Ballanche, 9 juillet 1822.

affectées ? Le philosophe tergiverse. Il gourmande Joseph de Maistre pour avoir admis la possibilité d'une troisième révélation. « Le christianisme est la perfection même des institutions religieuses. La parole ne quittera point la religion de Jésus-Christ, parce que là elle ne s'est point séparée de la pensée [1]. » Pourquoi demander un supplément de lumière ? « Le siècle attendu existe déjà. Les choses parlent un langage qui est aussi une révélation de Dieu [2]. » Mais, si rien ne doit venir s'ajouter à l'Évangile, « peut-être nous est-il permis de compter sur une dernière forme d'initiation [3] » : la religion s'y dépouillera de ses mystères ; « l'ésotérisme et l'exotérisme ne peuvent plus résider que dans la différence des esprits [4] ». On percevra l'unité foncière de toutes les croyances :

> Toutes les expressions des croyances intimes tendent à se réunir dans un symbole qui se forme en silence, au milieu des terribles agitations des sociétés humaines ; et quelques sons de ce futur symbole déjà commencent à se mêler au glas funèbre du moyen âge expirant.
>
> Hébal ne cherche point ces théurgies, ces sciences magiques et superstitieuses qui, à la fin d'un cycle religieux, essayent de se substituer à la foi.
>
> Il sait bien que le genre humain n'est point en travail d'une religion nouvelle, car il sait que tout est dans le christianisme, que le christianisme a tout dit.
>
> Toutes les communions chrétiennes gravitent donc vers une unité catholique ; le temps est venu où toutes les hérésies vont confesser leur insuffisance [5].

De l'ancien illuminisme, Ballanche élimine donc les « travaux » occultes, comme tout ce qui porterait atteinte à la pérennité du christianisme : mais il conserve l'espoir d'une fusion des Églises et d'un éclaircissement divin des Écritures. L'autorité légitime s'expliquera : « Le voile ou la parole tombera, et l'esprit fera connaître le terme de la réhabilitation [6]. » Désormais, « le rideau sera levé pour le plus grand nombre, comme il l'a été souvent pour quelques-uns [7] ». Le catholicisme va répudier tout exclusivisme ; à l'analyse succédera la synthèse [8] ; les communions chrétiennes s'uniront autour du dogme de la présence réelle [9]. Alors se réconcilieront les deux vieilles familles d'Abel et de Caïn, alors s'épanouira ce règne de mille ans où la terre « doit présenter une image

1. *Essai sur les Institutions sociales. Œuvres*, II, 364.
2. *Palingénésie sociale*, I, 229.
3. *Ibid*, I, 257-258. — 4. *Ibid.*, II, 61.
5. *Vision d'Hébal*, 98-99.
6. Notes de la *Formule générale*.
7. Article sur le *Caïn* de Fabre d'Olivet.
8. *Théodicée de l'histoire*, IV.
9. *Ville des expiations*, 103.

de la justice fine et immuable, être un emblème de nos destinées définitives[1] ». L'homme ne recouvrera-t-il pas ses anciennes facultés instinctives[2] ? Jusqu'où pourra-t-il développer son autorité sur les autres êtres[3] ? Sa mission n'est-elle pas d'exercer « le magnétisme intellectuel qui tend à spiritualiser la matière[4] ? Lorsqu'il reprendra son rang primitif, il « jouira de l'univers comme il jouit de ce monde[5] ». Son corps spiritualisé passera « dès cette vie de la sphère des substances à celle des essences[6] »; il agira sur les éléments, au lieu d'en subir l'influence : « l'homme régénéré régénérera la terre[7] ». Ballanche entrevoit cette apothéose, « dans le point le plus reculé de l'avenir, sur la limite du dernier horizon de l'humanité » ; les animaux disparaissent ; toute vie s'assimile à celle de l'homme[8]. Et peut-être, enfin, — qui sait ? — Dieu jettera un regard de pitié sur « les intelligences déchues » ; il leur accordera d'autres épreuves qui leur permettent d' « accomplir la loi définitive de leur être » ; l'Abbadona de Klopstock préfigure ce repentir grâce auquel l'ange du mal lui-même rentrera dans l'unité divine[9]...

Cette œuvre n'offre-t-elle pas des analogies singulières avec celles des autres théosophes ? Ne verra-t-on pas, dans cet ami de Chateaubriand, leur continuateur authentique ? Il l'entend bien ainsi, et cherche à fonder une petite Église. Nodier se laisse à moitié convertir[10] ; Senancour trouve du plaisir à la doctrine de Ballanche, mais il manque l'occasion de le rencontrer et, somme toute, leurs tempéraments s'opposent[11]. Plus tard, Pierre Leroux, Jean Reynaud, Pezzani, Buchez, Bonnetty s'abreuveront, dans une certaine mesure, à l'enseignement du philosophe[12]. Il croit volontiers, comme le lui disent les étrangers, que de ses ouvrages sortira la théologie de l'avenir[13]. Mais ce rayonnement s'exerce assez tard, bien au delà des limites que se proposent nos recherches ; il nous suffira d'avoir montré la genèse de telles idées, et d'avoir fait sentir combien elles trempent dans le mysticisme des « hommes de désir ».

1. *Ville des expiations*, 88-89.
2. *Palingénésie sociale*, I, 41. — 3. *Ibid.*, I, 201.
4. *Vision d'Hébal*, 35.
5. Brouillon de notes, *Formule générale*, 142.
6. *Palingénésie sociale*, I, 208.
7. *Orphée. Œuvres*, VI, 164.
8. *Vision d'Hébal*, 103.
9. *Palingénésie sociale*, I, 359.
10. Cf. Larat, *Nodier*, 307, et Léon Séché, *Cénacle de la Muse française*, 259.
11. Cf. Levallois, *Senancour*, 126, et Michaut, *Senancour*, 120.
12. Frainnet, *Ballanche*, 258-257. Cf. un article de Vulliaud, *Entretiens idéalistes*, II, 49-57.
13. Vaudon, *Ballanche*, 67.

## Chapitre VIII

# Vers une renaissance de l'illuminisme

I. *L'illuminisme catholique.* — Rupture entre l'illuminisme et la franc-maçonnerie. Des prêtres millénaristes et démonologues : de l'abbé Fiard à l'abbé Wurtz.

II. *Suite de l'ancienne théosophie.* — La deuxième vague de swedenborgisme : Devismes et Bonifas-Laroque. Où le swedenborgisme se teinte de martinisme. Les quiétistes. Les magnétiseurs.

III. *Hoëné Wronski.* — Une religion « scientifique ». La découverte de l'Absolu. Lutte contre les anciennes formes du mysticisme. L'affaire Arson ; où les mauvais esprits s'incarnent sur la terre.

IV. *Suite du martinisme.* — Intervention des martinistes dans l'affaire Arson. Les *Opuscules théosophiques* du capitaine Bernard.

V. *Politique d'abord ?* L'illuminisme démocratique. Changement d'orientation dans les tendances de l'occultisme. Alexis Dumesnil. Les débuts de Fourier : un continuateur de Restif de la Bretonne.

VI. *Récapitulation.* — Ce que fut l'illuminisme français entre 1770 et 1820. En quoi les mystiques du dix-huitième siècle contribuent à la genèse du romantisme ; comment la légende de l'illuminisme, qui s'élabore sous l'Empire, va présenter une excellente matière aux poètes et aux romanciers ; comment se prépare une nouvelle théosophie, à tendances politiques cette fois, qui s'épanouira vers 1830. Les sources occultes du romantisme n'en éclairent-elles pas de nombreux aspects, et jusqu'à la définition ?

## I

Au moment où se multiplient les compilations d'anecdotes fantastiques[1], au moment où des traductions mettent pour la première fois Eckartshausen ou Goerres à portée du public français[2], on voit se modifier radicalement les sectes occultes. La transformation s'apprêtait, dès la fin du dix-huitième siècle : dans l'œuvre d'un Bonneville ou d'un Restif de la Bretonne, l'illuminisme revêtait une forme révolutionnaire ; le Grand-Orient, dès lors, paraissait hostile à tout mysticisme. Mais c'est au moment de la Restauration que la franc-maçonnerie devient une machine politique. On en peut trouver les raisons. Napoléon, désireux de

1. Voir au chapitre sur Nodier.

2. On traduit en 1818, *la Nuée sur le sanctuaire* d'Eckartshausen ; en 1819, *l'Allemagne et la Révolution* de Goerres.

s'en faire une arme, l'avait unifiée sous l'égide du Grand-Orient; son frère Joseph en était devenu le grand maître; la plupart de ses généraux y étaient entrés. Plus de métaphysique désormais, plus de théurgie, mais des palabres d'hommes de guerre. Et tout naturellement, après 1815, ces vaincus cherchent à profiter de leurs conciliabules pour travailler à leur revanche. Ils y admettent tous les mécontents, libéraux et républicains : la haine des Bourbons les associe; ainsi s'expliquerait que Napoléon III fut longtemps soutenu par les Loges; ainsi s'expliqueraient, plus récemment encore, les affinités souvent constatées entre le radicalisme et le bonapartisme. Voilà, tout au moins, ce qui semble résulter d'un examen rapide de la question. « Politique d'abord » : la formule triomphe dès ce début de la Restauration. L'esprit public s'est modifié : les explorateurs de l'infini ne fascinent que médiocrement; on s'intéresse davantage aux discussions des Chambres; que les théosophes apportent une solution pratique aux problèmes sociaux; et surtout qu'ils appuient leurs prétentions sur des arguments scientifiques : à ce prix seulement on les écoutera. Ces deux traits — la tendance politique et l'esprit apparemment scientifique — marquent tous les systèmes nés entre 1815 et 1820. Lorsqu'ils conservent une portée religieuse, leurs auteurs ne compteront plus guère sur l'appui des Loges. Quelques prêtres fréquentent encore ces dernières [1] : mais elles tendent désormais au rationalisme agnostique. Le programme de Wilhelmsbad cède la place à la doctrine inverse. Voltaire triomphe de Saint-Martin : le parti « philosophe », jadis en horreur aux Loges, s'en est emparé; les vaincus d'autrefois dominent officiellement la franc-maçonnerie. Les théocrates s'en retirent. Hé quoi! Weishaupt aura le dernier mot? Weishaupt, et ces faux frères, ces anges des ténèbres, déguisés du nom respectable d'illuminés? Est-il trop tard pour les écraser sous une coalition de théosophes, et pour sévir comme l'avait fait jadis un Frédéric-Guillaume II? Un tel espoir se peut entrevoir dans la Sainte-Alliance : Bergasse anime l'empereur Alexandre contre la « secte »; il déclare « permis aux rois d'avoir des alliances publiques pour se défendre contre les sociétés secrètes [2] ». Reprenant le mot de Joseph de Maistre, bien des catholiques verront dans la Révolution l'effet d'une « magie noire » : et par là même ils s'accorderont avec certains illuminés.

1. Cf. Boissie, *Esprit de la franc-maçonnerie dévoilé* (1816), 15; et, sur la tendance générale des Loges, *ibid.*, 47.

2. *Nicolas Bergasse*, 313-323; 379-383; 404.

Dès 1775, l'abbé Fiard avait attiré l'attention des ecclésiastiques sur les menées démoniaques : « L'homme n'est pas seul sur ce globe que vous nommez la Terre. Dieu, pour accroître son mérite, pour mettre à l'épreuve sa fidélité, a voulu qu'il fût assailli de légions sans nombre d'esprits méchants... Ils séduisent quelques-uns de ceux qui marchent avec lui; pour ces apostats ils se dévoilent... C'est ce que toutes les nations ont appelé *Sorciers, Magiciens*[1]. » La Bible atteste leur existence[2]; et l'âge moderne nous en offre de nombreux spécimens. Hanté par l'idée du Malin, l'abbé Fiard le voit partout; ce qui dépasse sa raison lui paraît toujours venu des abîmes infernaux; quel terrible inquisiteur il eût fait! Admettra-t-on que l'art des ventriloques est un phénomène naturel? « Tout homme ou femme qui avait le talent de faire sortir des sons articulés, ou du ventre ou de quelque autre partie que ce fût du corps humain, non instituée pour la parole par l'auteur de la nature, opérait à coup sûr par l'intervention du Démon[3]. » A plus forte raison, nous dénoncerons le caractère diabolique de toutes les sorcelleries du dix-huitième siècle : Mesmer et Cagliostro ne nous imposent nullement; ils devinent et guérissent, mais avec l'aide des puissance infernales[4]. Une nuée d'esprits mauvais préparaient les calamités qui fondirent sur la France. Comment expliquer « la faiblesse incompréhensible de Louis XVI », sinon par son envoûtement[5]? « Le plan de la révolution a été formé dans les antres infernaux dont elle est sortie. Il a été rempli, exécuté par ceux-là seuls à qui les démons l'ont dicté, à qui ils en ont révélé, dans le plus étonnant détail, les affreuses circonstances[6]. » Dès 1778, la « prophétie turgotine » en annonçait le détail : elle ne put être dictée que par Satan; et, tout de même, les divinations des tireurs de cartes, des cadrans sympathiques, voire des sourciers[7]. Barruel se trompe : des complots humains n'expliqueraient point nos catastrophes; il en faut chercher l'origine dans l'autre monde :

> Les vrais factieux, les véritables conjurés contre toute société sainte ou profane, il ne faut pas les chercher dans ceux que l'on appelle *illuminés, jacobins, arrière-maçons*. Dès lors qu'il est prouvé qu'il y a dans un État des *démonolâtres*; sur un million d'êtres à face humaine, n'y en eût-il qu'un, voilà ses ennemis

1. *Journal ecclésiastique*, janvier 1775. Recueilli dans Fiard, *Lettres magiques*, 57.
2. Fiard, *la France trompée*, 37.
3. *Ibid.*, 7.
4. *Ibid.*, 49, 101, 127.
5. *Ibid.*, 122.
6. *Ibid.*, 125.
7. *Ibid.*, 120, 142, 144, 173

capitaux, ses ennemis nécessaires. Si les *jacobins*, *francs-maçons*, *illuminés*, ne communiquent pas réellement avec le démon; s'ils ne sont pas initiés à ses damnés mystères; quelque nombreux qu'on les suppose, leur rage est impuissante contre la totalité du genre humain; mais s'ils sont dans ce commerce, si réellement ils ont fait *pacte* avec l'enfer, *pacte* qu'ils transmettent à leur progéniture; et c'est là, en effet, le secret du plus grand nombre d'entre eux : voilà les véritables conjurés, voilà nos bourreaux[1].

Mais d'où vient ce déchaînement des mauvais anges? La fin des temps approche. « Trois grandes lumières de l'Église, Cyprien, Jérôme, Augustin... nous apprennent expressément que la fin du sixième millénaire et le commencement du septième sera l'époque de l'avènement du souverain Juge et de la consommation du temps. La génération présente touche au septième mille; les siècles qui s'écoulent maintenant doivent donc être aussi l'époque des *faiseurs de prodiges* annoncés, des précurseurs de l'*Antéchrist*, qui, lui-même, selon saint Paul, sera le plus grand des magiciens[2]. » Ainsi Fiard rejoint à son insu certains de ces illuminés qu'il abhorre. Ils dénonçaient dans le jacobinisme l'aube des persécutions finales. « Moi, en chrétien, — écrivait Lavater, — je suis sûr que le despotisme gagnera le dessus sur toutes les parties, car si l'Évangile est vrai, l'Antéchrist est le plus grand despote de tous les despotes, et il me semble s'annoncer par les démocrates français[3]. » Et Magneval condamnait « ces théophilanthropes, dignes avant-coureurs de celui qui doit consommer le mystère d'iniquité[4] ». Après 1815, de tels pressentiments connaissent une vogue nouvelle. De purs catholiques les adoptent, et retracent un tableau dramatique du « mystère d'iniquité » que hâtent les francs-maçons :

Ils préparent de loin les esprits. ils écrivent, ils insinuent, ils cabalent; ils gagnent, s'ils peuvent, les puissanes ou leur tendent des pièges; ils s'associent les esprits forts et les philosophes; ils répandent sourdement dans les cœurs le germe de leurs systèmes; ils décrient les bons livres, préconisent les sources d'impiété, exaltent la tolérance, crient au despotisme, ébranlent le respect général pour les souverains : que ne font-ils pas pour déraciner le christianisme et y substituer un fantôme de religion purement naturelle! S'ils avaient la force en mains, ô Dieu! quel ravage ne causeraient-ils pas sur toute la face de la terre! Et voilà peut-être ce mystère d'iniquité, dont parle saint Paul, qui s'avance

1. Fiard, *la France trompée*, 189.
2. *Ibid.*, 191-192.
3. Lavater à Bombelles, 16 janvier 1794.
4. Magneval à Lavater, 3 août 1797.

à grands pas, et qui, depuis plusieurs siècles, mais surtout dans le nôtre, prépare les voies à la terrible persécution de l'Antéchrist [1].

L'abbé Wurtz surtout reprend et développe les indications de l'abbé Fiard. Il accuse « les philosophes modernes d'avoir opéré des prestiges par l'intervention des anges réprouvés [2] » ; le magnétisme, les miracles du diacre Pâris, de Cagliostro, des ventriloques, lui paraissent diverses branches de la magie noire ; il voit en Satan le « supérieur inconnu » si longtemps cherché par les francs-maçons [3]. Mais le présent ne lui suffit point ; il ambitionne d'explorer l'avenir ; à l'instar des théosophes, il scrute l'Apocalypse, et croit y lire nos destinées. Nous ne nous doutions guère que saint Jean ait formulé des pronostics aussi détaillés. Ses métaphores nous annoncent les carabines et les canons. « Il dit que la troisième partie des hommes fut tuée par le feu, par la fumée et par le soufre. C'est qu'il voyait les hommes tomber, mais il ne distinguait pas les balles et les boulets qui leur traversaient le corps [4]. » Risquons-nous à conjecturer la suite. Wurtz suppute une chronologie qui ne nous rassurera guère, nous autres gens du vingtième siècle. Plus généreux que Jung Stilling dans ses évaluations, il n'attend pas la fin du monde avant trois siècles : mais l'Antéchrist la précédera de beaucoup ; on fixera d'une manière précise la date de son arrivée :

> L'Antéchrist paraîtra en 1912.
> Il vivra ou régnera quarante-cinq ans.
> Sa grande persécution commencera en 1953.
> Il sera exterminé en 1957 [5].

Ainsi le millénarisme, espoir de tous les mystiques, se perpétue en plein règne de Louis XVIII. Bien des illuminés font chorus. Alexis Dumesnil « annonce la fin du monde, et un nouveau temps [6] ». Les swedenborgiens, sauf une seule exception [7], prévoient le renouvellement prochain de toutes choses. En l'an 2000, assure Devismes, « la terre sera incendiée [8] » ; la consommation du siècle est commencée, écrit un autre,

1. Boissie, *l'Esprit de la franc-maçonnerie dévoilé*, 36-37.
2. Wurtz, *Superstitions et prestiges des philosophes*, 3.
3. *Ibid.*, 185.
4. Wurtz, *Précurseurs de l'Antéchrist*, 277.
5. *Ibid.*, 322.
6. Alexis Dumesnil, *Manifestation de l'esprit de vérité*, 130.
7. C'est Bonifas-Laroque, qui réfute le millénarisme dans son *Elève de l'Evangile*, I, 345-352.
8. Devismes, *Nouvelles recherches sur l'origine et la destination des Pyramides d'Égypte*, 150.

« mais quelles grandes catastrophes auront lieu avant le second règne de Jésus-Christ sur la terre[1] ? » Et, comme leurs émules catholiques, ils dénoncent la recrudescence des entreprises démoniaques. Les idées libérales leur semblent venir « de la prédominance des mauvais esprits[2] » ; ils jugent que les prestiges infernaux, triomphants jusqu'au sacrifice du Calvaire, ne sont point encore absolument anéantis; Satan et ses anges s'obstinent à nous séduire; « les démonolâtres, leurs émissaires, sont répandus sur toute la terre » ; et de renvoyer à l'abbé Fiard[3]. Son livre, comme celui de Wurtz, et comme la vieille compilation de Lenglet-Dufresnoy, alimentent les hypothèses de cette école[4]. Elle diffère sensiblement, on le voit, du swedenborgisme que nous connaissions; ni le prophète du Nord, ni Pernety, n'approuveraient en tout leurs disciples lointains.

## II

La seconde vague de swedenborgisme déferle aux approches de 1820. On se reprend à lire le maître : de nouveaux apôtres le popularisent. Devismes, Bonifas-Laroque, Hindmarsh publient des abrégés de sa doctrine; le capitaine Bernard la répand un peu partout; des assemblées pieuses se réunissent dans la maison de l'avocat Gobert[5]. Surtout, Moët met à la portée du public français la première traduction complète de Swedenborg. Par lui s'établit la liaison entre le dix-huitième siècle et la Restauration : n'avait-il pas commencé son travail dès 1786? L'illuminisme d'Avignon, de même, possède tout au moins un survivant : c'est le marquis de Vaucroze, qui s'obstine à prédire la naissance d'un monde nouveau :

> Je répète à mes amis, autant que je le puis, ce que je ne cesse de leur dire depuis trente ans, que nous touchons aux temps extraordinaires, qu'ils le deviendront encore davantage, et seront enfin miraculeusement terminés par la justification des bons et par l'anéantissement des méchants. Mais je pense aussi que si toute chair doit être éprouvée, que les principes seront aussi épurés, que la maison, permettez-moi cette expression, sera balayée depuis la cave jusqu'au grenier, et que nous ne verrons de nos yeux *matériels* que le crépuscule de ces jours si

1. *Essai sur la doctrine de Swedenborg* (ms. de la Bibl. de Versailles), p. 250.
2. *Ibid.*, 23.
3. Devismes, *Pyramides*, 20. Il écrit « l'abbé Siard ».
4. Cf. encore Hindmarsh, *Abrégé de Swedenborg*, 205.
5. Cf. le détail dans Humann, *Nouvelle Jérusalem*, 117-118, et Fabre des Essarts, *Hiérophantes*, 162.

longtemps annoncés, toujours attendus par les fidèles, et qui aujourd'hui ne sont plus en doute pour quiconque sait lire les saintes Écritures et observer le mouvement universel de tous les hommes, soit qu'ils soient réunis en sociétés ou qu'on les considère individuellement[1].

Il adresse cette lettre à Bergasse : d'autre part, il avait donné son adhésion à la secte de Willermoz ; et il souscrivait à la *Langue hébraïque restituée* de Fabre d'Olivet. On voit que sa doctrine se mélange singulièrement d'apports étrangers. Un anonyme — Moët peut-être[2] — prétendra ramener Swedenborg au catholicisme romain et le couvrira de l'autorité des Agrippa, des Paracelse, des Van Helmont, des « cabalistes hébreux », d'Hermès Trismégiste[3] ; des citations analogues, il est vrai, se trouvaient chez Pernety déjà. Mais telle missive de Vaucroze n'exprime-t-elle pas le pur martinisme ?

S'il est possible de douter de sa déchéance (de l'homme), on en trouverait la conviction dans l'obligation où il est de vivre de faits si je puis dire fantasmagoriques, puisqu'ils ne sont que le résultat de la matière et de ses funestes illusions. Cependant, la multiplicité de ces faits, leur étonnante et presque miraculeuse variété, m'annoncent que les temps sont gros, que la vérité veut se faire entendre, et peut-être les méchants ne sont-ils si *profondément* méchants que parce que le principe qui les anime *se sent pressé*. Que les hommes de désir se réunissent donc tous à la bannière de Celui qui nous a redonné le principe de la vie, humilions-nous sous sa croix rédemptrice, l'aveu de notre insuffisance et de notre confiance en sa miséricorde montera vers lui et il aura pitié de nous[4].

Bonifas-Laroque n'hésite pas à qualifier d' « auteur profond » celui du *Tableau naturel*[5]. Il semble se rallier également à la théorie des *Elohim* : « *Dieu créa*, ou, comme porte littéralement le texte, les *dieux créa* ; ce qui montre que Dieu exécute ses desseins par des agents intermédiaires, et ces agents sont ses facultés[6] » ; c'est encore du Saint-Martin, mais aussi du Dutoit, et presque du Fabre d'Olivet. Lorsque Devismes salue dans la musique « une langue primitive, universelle... l'image, la copie du langage angélique[7] », ne s'accorde-t-il pas encore avec le maître du

1. Vaucroze à Bergasse, 19 novembre (1816 ?).

2. Ce n'est qu'une conjecture, mais rendue plus vraisemblable par le fait que Moët exerçait les fonctions de bibliothécaire dans cette ville de Versailles où se trouve le manuscrit en question.

3. *Essai sur la doctrine de Swedenborg* (ms. Versailles), 39-41.

4. Vaucroze à Bergasse, 11 février 1817.

5. Bonifas-Laroque, *Élève de l'Évangile*, I, 132. — 6. *Ibid.*, I, 261.

7. Devismes, *Pasilogie*, 3.

néo-pythagorisme? On trouve, chez ces auteurs, un éloge copieux des Herrnhutes, et de Zinzendorf, que Swedenborg pourtant logeait en enfer[1]; on y rencontre une théorie du miracle qui semble empruntée à Lavater[2]; et des références aux livres apocryphes de la Bible[3], voire à des profanes tels que Young et Milton[4]. Néanmoins, ils demeurent fidèles à la théologie de leur premier maître. Devismes, à son exemple, nomme le ciel le Très-Grand-Homme; il indique les correspondances du monde spirituel avec les organes de notre corps[5]; il décrira les habitants des planètes, adoptera même des hypothèses telles que celle d'une tradition primitive conservée dans la Grande-Tartarie[6] : et, pour atteindre un plus large public, il introduira ses doctrines dans le cadre d'un roman historique. Bonifas-Laroque nie la Trinité[7] : les yeux de l'âme, assure-t-il, voient Dieu sous forme humaine[8]; il s'approprie ainsi les affirmations essentielles de Swedenborg. Tous deux vénèrent le Créateur comme le soleil du monde spirituel[9] : Devismes, cependant, ne voit dans le soleil que « la première enceinte qui environne l'être de Dieu[10] ». L' « influx » divin seul donne la vie[11] : toutes nos pensées viennent du dehors; « les esprits circulent autour des globes qu'ils ont habités[12] » et nous suggèrent le bien ou le mal :

> L'homme sur la terre est assisté, et a pour tuteurs plusieurs hom-esprits, les uns pour devenir anges, et les autres pour devenir diables... Des hom-esprits ont joué le rôle de génies supérieurs, de dieux, etc., pour se faire adorer. Cette invisible et imperceptible politique se ramifie depuis les grands mystagogues, cabalistes, jusqu'en ces sociétés obscures de *compagnonnage*, et en ces petites cabales dont un devin campagnard est le grand hiérophante[13].

Ainsi, nous admettrons « que les anges ont été des hommes comme

1. Boniface-Laroque, *Élève de l'Évangile*, I, 218-221.

2. « On croit que les dons miraculeux cessèrent lorsque l'Église n'en eut plus besoin pour raffermir ses bases : mais ce n'est pas la vraie cause de leur suspension. Ils prirent naissance avec la foi et la piété, et successivement ils disparurent avec elle. » (*Ibid.*, II, 37.)

3. Devismes, *Pasilogie*, 113.

4. Ms. Versailles, 53, 54; Devismes, *Pyramides*, 57.

5. Devismes, *Essai sur l'homme ou l'homme microcosme*, 4-5, 22, 24.

6. Devismes, *Éléonore d'Amboise*, II, 100-109.

7. Bonifas-Laroque, *Élève de l'Évangile*, I, 17-18.

8. *Ibid.*, I, 245. — 9. *Ibid.*, I, 271.

10. Devismes, *Essai sur la vie ou l'homme posthume*, 18.

11. *Ibid.*, 15. Bonifas-Laroque, *Élève de l'Évangile*, I, 270.

12. Devismes, *Pyramides*, 23.

13. Hindmarsh, *Abrégé de Swedenborg*, 200-201. Le « devin campagnard » est sans doute Martin le visionnaire, dont M. G. Lenôtre nous a conté l'amusante histoire.

nous ; qu'ils ont habité quelque globe terrestre comme nous, qu'ils ont été soumis à des lois comme nous, et qu'enfin divisés en deux classes comme nous, les bons sont devenus les anges, et les méchants les démons[1] ».

Qu'il y ait d'ailleurs des esprits supérieurs, dont l'union avec notre race donna naissance aux géants[2] ; qu'ils aient construit les Pyramides, vastes hiéroglyphes par lesquels ils exprimaient leur connaissance[3] ; que les anges rebelles, précipités sur notre planète, y soient confinés[4] : Devismes n'en voudra point douter ; mais peut-être ses coreligionnaires ne partagent-ils point son avis. Un Bonifas-Laroque « humanise » et matérialise tout, à l'exemple de Swedenborg lui-même. La métempsycose ne retient point son attention[5] ; après avoir dépouillé notre corps naturel, nous vivrons dans « un corps spirituel ressemblant au premier[6] », et nous nous trouverons dans l'autre monde[7], d'où les uns tomberont en enfer pour l'éternité[8], tandis qu'un sage enseignement achèvera la réhabilitation des autres :

> L'homme se perfectionne peu à peu : sa naissance le met dans l'état naturel ; l'éducation agrandit la sphère de son intelligence ; le bon usage qu'il fait de ses facultés le conduit à raisonner juste, et voilà ce qu'il acquiert sur la terre. A l'instant où il en déloge, il voit trois degrés de perfection qu'il peut successivement atteindre. Le premier l'élève au-dessus des êtres sublunaires, le second le rapproche de Dieu, le troisième l'identifie avec lui ; d'où il résulte que la dernière fin de la création est d'unir les créatures. Une fois qu'elles sont unies entre elles, elles s'unissent avec le Créateur : le Créateur habite en elles ; elles sont pour lui son temple et sa demeure[9].

Tout ceci, nous le voyons, s'accorde bien avec l'enseignement de Swedenborg, — mieux, infiniment, que les fantasmagories d'Avignon. D'autres sectes se perpétuent avec plus ou moins de bonheur. Le quiétisme languit : calvinistes et voltairiens le minent sournoisement[10].

1. Bonifas-Laroque, *Élève de l'Évangile*, I, 259.
2. Devismes, *Pyramides*, 45.
3. *Ibid.*, 89. — 4. *Ibid.*, 12.
5. Bonifas-Laroque, *Élève de l'Évangile*, II, 172.
6. *Ibid.*, II, 179.
7. *Ibid.*, II, 174.
8. *Ibid.*, II, 205.
9. *Ibid.*, I, 269. Selon Devismes, l'initiation peut nous ravir dès maintenant dans le monde spirituel, en affaiblissant notre corps par le jeûne et d'antres modifications (*Pyramides*, 98).
10. Cf. la correspondance de Rosalie de Constant, notamment une lettre de son frère Charles (6 novembre 1815), révélant toute une campagne entreprise dans le but de désagréger la secte.

Langallerie vieilli songe avant tout à l'établissement de ses enfants et prend des allures mondaines ; Divonne, bien que fidèle à ses idées, s'entiche d'une riche Anglaise, et l'amour nuit à sa propagande ; Polier, l'ancien préfet du Léman, veut innover et fonde une petite Église antagoniste [1]. En revanche, le magnétisme connaît un regain de faveur. Les swedenborgiens mêmes y voient « un débris des hautes facultés de l'homme primitif dont la race de Cham abusa pour s'élever au-dessus des hommes et combattre la puissance de Dieu [2] ». L'abbé Faria, grand apôtre de cette doctrine, explique par elle toute l'histoire : « le sommeil lucide et ses accessoires étaient l'un des mystères des anciens [3] » ; Socrate, Jeanne d'Arc, Swedenborg étaient cataleptiques ; les roses-croix, les illuminés, s'abusent lorsqu'ils regardent comme un miracle ce phénomène naturel [4]. Ainsi, le mesmérisme se « rationalise » : des voltairiens y pourront adhérer ; Pigault-Lebrun, s'autorisant de l'exemple de la Prusse, propose d'instituer « des collèges de magnétiseurs, dotés par l'État ». Les prodiges naturels lui confirment l'origine physique de toute religion :

> Les savants conviennent qu'Hippocrate a voyagé à Éphèse et à Memphis. Il est plus que vraisemblable qu'il a trouvé, dans les temples d'Isis et d'Esculape, ces aphorismes que nos docteurs admirent encore.
>
> Cependant, les prêtres de ces dieux étaient restés paisibles possesseurs du secret de la nature. Chaque jour ils le couvraient davantage des voiles du mystère, et des prestiges de la superstition. Le peuple est convaincu de l'étendue de leur puissance. Mais on veut avoir d'aveugles émissaires, qui, frappés de terreur par ce qu'ils auront vu dans l'intérieur du temple, puissent dire, avec conviction, à des parents, à des amis, qui oseraient élever un doute : Croyez et taisez-vous. De là est venue l'institution des mystères, où, après avoir fait prononcer aux initiés les plus redoutables serments de ne jamais rien révéler, on leur faisait voir ce que le magnétisme a de plus prodigieux et de plus important [5].

D'autres, à vrai dire, soutiendront que le magnétisme « ramène toujours au spiritualisme [6] ». Rolland y voit l'action des bons et des

1. Cf. Favre, *Jean-Philippe Dutoit*, 108.

2. *Essai sur la doctrine de Swedenborg* (ms. Versailles), 141-142.

3. Faria, *De la cause du sommeil lucide* (1813), 59, 126-128. L'abbé Faria (1755-1819), d'origine hindoue, avait mené l'existence d'un aventurier, jusqu'à ce que, s'étant établi à Paris, ses succès dans l'art du magnétisme lui eurent révélé sa vocation définitive.

4. *Ibid.*, 283.

5. Pigault-Lebrun, *Encore du magnétisme. Œuvres*, V, 383-388.

6. Gence, *Vérité du magnétisme*, p. VIII.

mauvais anges[1] ; Gence, qui l'adopte sous l'influence de Mme d'Eldir, y vénère « une émanation du créateur[2] ». Mais l'esprit du siècle se mêle à leurs recherches. Ils multiplieront les expériences, les démonstrations qui donneront à leur œuvre une allure plus scientifique ; ils ne se passeront pas d'y mêler de la politique, et Rolland prédira l'exil définitif des Bourbons, ainsi qu'une « insurrection générale des peuples contre les rois[3] ». Empirisme et politique, telles sont les caractéristiques de la Restauration : la mystique pure ne résiste guère ; tous les systèmes nés vers cette époque ambitionnent la précision d'une science, et se proposent d'influencer la destinée sociale du genre humain.

## III

Une religion scientifique : ainsi se présentent bien les spéculations qu'Hoëné Wronski va proposer à ses semblables à partir de 1811. La carrière de ce mathématicien polonais s'étend jusqu'au second Empire ; il nous suffit ici d'en connaître les débuts ; un de ses ennemis, Arson, nous les résume sans pouvoir déguiser son admiration :

Hoëné Wronski, ce qui revient en français à Hoëné de Wron, originaire d'Allemagne, ainsi que l'indique son premier nom, est né, d'après ce qu'il m'a dit, à Wolfenstein près de Posen, pays réuni dans ce moment aux États du roi de Prusse. Lors de la dernière révolution de Pologne, il fut placé dans l'artillerie des Confédérés. Et après qu'ils eurent succombé sous les armes des Russes, ceux-ci reçurent Hoëné avec le grade qu'il avait dans l'armée polonaise. Quelque temps après, il quitta le service de Russie pour se livrer aux sciences. Il dépensa tout son argent en Allemagne, où il compléta ses études, et prit connaissance de la philosophie de Kant. Alors, se trouvant sans ressources, il vint s'engager dans les troupes polonaises au service de France, service qu'il quitta presque aussitôt, parce que, sans doute, il ne sympathisait pas avec ses compagnons d'armes, ou plutôt, comme il me l'a dit, pour suivre exclusivement la carrière des sciences. Quoi qu'il en soit, il quitta son corps à Marseille où il a vécu pendant environ dix ans, donnant des leçons publiques et particulièrement de mathématiques, de physique, d'astronomie, de diplomatie, d'économie politique, de langues anciennes et modernes, etc., car son savoir est vaste ; et s'il avait autant de probité que de science, il serait la gloire de l'humanité. On croira peut-être qu'un reste de prévention m'abuse à l'égard de ses connaissances ; mais ma vertu ne saurait souffrir que je cèle ce que je pense, lors même que la vérité est favorable à mon ennemi. De Marseille il vint à Paris, où, après un an de séjour, il fit ma connaissance. Lors des derniers événements occasionnés

1. Rolland, *Magnétisme* (ms. Aix-en-Provence), 90.
2. Gence, *Vérité du magnétisme*, 82.
3. Rolland, *Magnétisme*, 118, 130.

par Bonaparte, nous allâmes en Suisse; et il obtint à Zurich, du baron de Krüdner, ambassadeur de Russie, un passe-port portant la qualité d'ancien officier supérieur d'artillerie au service de Russie, qualité qui lui fut concédée par le baron de Krüdner, puisqu'il se l'était donnée dans son premier ouvrage[1].

Le baron de Krüdener... Ce nom nous laisse rêveurs, et cette complaisance encore bien plus. Wronski possède, avec les mystiques, plus de relations qu'il ne le veut dire. Il les a lus : la Kabbale, Boehme et ses disciples, l'influencent autant que Fichte et Schelling[2]. Sa doctrine fait la part belle à la théosophie, qui « aboutit à posséder, dans la profondeur du sentiment, faculté passive de la raison, la vision intime... du principe de la réalité du monde; prétendant, avec cette vision, se mettre en relation avec ce principe de l'Univers[3] ». Volontairement inintelligible[4], il s'érige en révélateur[5] : « Dans la position, écrira-t-il, où il a plu à la Providence de placer l'auteur, en le laissant pénétrer dans le sanctuaire de la création... le dépositaire de cette vérité absolue peut dire, comme le marquis de Posa dans le *Don Carlos* de Schiller : « Ce siècle n'est pas mûr pour mon idéal, j'appartiens aux siècles à « venir[6] ! » Car il juge l'humanité parvenue « au terme de son développement[7] » ; elle a parcouru l'ère sensuelle, l'ère morale, l'ère religieuse, l'ère intellectuelle[8] ; maintenant débute l'ère de l'Absolu[9] : ses progrès ne connaîtront aucune limite; ils aboutiront à cette *réhabilitation* qu'enseignent tous les mystiques :

La raison humaine... jouira de toute la plénitude de sa spontanéité créatrice; et l'homme, conscient de cette spontanéité, reconnaîtra, dans sa raison, la

1. Arson, *Document pour l'histoire des grands fourbes*, 25-26.

2. Cf. Cherfils, *Un essai de religion scientifique*, 167.

3. Augé, *Notice sur Wronski*, 16. Les illuminés trouvaient aussi chez lui de quoi défendre leur morale. Vaucroze mande à Bergasse : « Au milieu de tant de choses inintelligibles à ma pauvre petite caboche, j'ai cependant trouvé dans Wronski un principe qui me séduit et duquel j'ai eu souvent occasion de faire des applications. Il a dit, peut-être en d'autres termes, que le bien *réel* était l'universel et que le mal *réel* était l'individualité » (19 novembre 1816).

4. « ... L'auteur, dit Arson, semble avoir pris à tâche de se rendre inintelligible; et cette bizarrerie de sa part est certaine; car quoique cette Introduction soit fondée sur une philosophie beaucoup plus élevée encore que celle des Allemands, et par conséquent inconnue, je certifie que, s'il l'eût voulu, il aurait pu mettre sa production à la portée des lecteurs. » (*Documents pour l'histoire des grands fourbes*, 11.)

5. Cf. avec prudence l'ouvrage hostile d'Erdan, *la France mystique*, II, 436-437.

6. Wronski, *Messianisme*, I, p. VI.

7. *Ibid.*, I, 41.

8. *Ibid.*, I, 52.

9. Wronski, *Introduction au Sphinx*, 10.

virtualité de création, et obtiendra ainsi, en lui-même, la conscience claire et immanente du Verbe.

Telle sera donc l'issue glorieuse de cette cinquième et si critique période de l'humanité, période qui, formant l'ère transitive, doit faire passer l'espèce humaine de l'ère relative ou physique à l'ère absolue ou rationnelle... C'est précisément aussi cette transition que, suivant les plus anciennes révélations sacrées, l'humanité attend sous le nom de réhabilitation [1].

D'accord avec les illuminés par ce millénarisme, Wronski s'entend également avec eux par ses tendances à la théocratie. Nul n'est moins révolutionnaire : ses recherches « se trouvent conformes aux opinions sacrées, établies naturellement dès la plus haute antiquité : ordre juridique avec soumission à la Souveraineté, ordre éthique formant l'Église, ordre moral d'un Dieu rémunérateur, voilà les résultats, tout à la fois sublimes et naturels, de la philosophie transcendantale [2] ». Ses disciples se pénétreront de respect pour la noblesse [3]. Comme Antoine de la Salle, comme Fabre d'Olivet, Hoëné Wronski voit le monde partagé entre deux forces contradictoires : une grande partie de son œuvre est consacrée à mettre en valeur cette « antinomie fondamentale » : c'est le vrai contre le bien, la raison contre le sentiment, le pouvoir des hommes contre l'autorité divine, les libéraux contre les illibéraux, fondés en droit les uns comme les autres, et ne pouvant donc s'exclure [4] : c'est le progrès auquel travaillent les protestants [5] et la stabilité que maintiennent les jésuites [6] ; mais sans doute une foi nouvelle viendra-t-elle concilier ces deux puissances antagonistes ; le christianisme, religion de sentiment, ne fait que préparer le « séhélianisme », religion scientifique :

Les classes inférieures de la société et la jeunesse de toutes les classes, en se fondant sur le sentiment de l'Absolu, professeront d'abord l'ancien christianisme, comme introduction à la religion absolue ; et les classes supérieures, ou hommes cultivés, qui parviendront à élever ce sentiment jusqu'à la hauteur du savoir, professeront ensuite cette religion absolue elle-même, le séhélianisme, comme complément et couronnement du christianisme [7].

1. *Messianisme*, I, 56.
2. Wronski, *Philosophie des mathématiques*, 264-265. La dernière phrase est répétée presque textuellement dans le *Programme du cours de philosophie transcendantale*, 6.
3. Voir Arson, *Document pour l'histoire des grands fourbes*, 67.
4. Cf. notamment *le Messianisme*, 1re partie ; 2e partie, ch. II ; et *le Sphinx*, n° 1.
5. Wronski, *Messianisme* (éd. de 1831), I, p. III.
6. Cf. Cherfils, *Un essai de religion scientifique*, 192.
7. Wronski, *Introduction au Sphinx*, 16.

Car Wronski prétend raisonner en savant : il s'appuie sur les mathématiques transcendantes (et toute une partie de ses arguments en devient malaisée à comprendre) ; il se réclame de Kant, dont la découverte « est une époque incomparable dans le progrès de l'esprit humain [1] » : il tire le nom de *séhélianisme*, qu'il donne à sa doctrine, d'un mot hébreu qui signifie *raison* : car « l'ancienne religion chrétienne, comme fondée sur le seul sentiment de l'*Absolu*, n'était qu'un don du Créateur, une religion *révélée*, tandis que la nouvelle religion, comme fondée sur le savoir, sera notre propre ouvrage, une religion prouvée [2] ». Voilà bien la marque de l'époque, et ce qui distingue nettement ce théosophe de ses prédécesseurs. « Les dogmes de la religion chrétienne, et principalement celui de la divinité de Jésus, qui, comme simples manifestations du sentiment, et, par conséquent, comme simples objets de la croyance, de la foi, sont jusqu'à ce jour demeurés mystères, recevront dans le séhélianisme une interprétation scientifique, et deviendront ainsi objets évidents du savoir [3] ». Nous démêlerons tout aussi bien les motifs cachés de certaines entreprises politiques telles que la Sainte-Alliance [4]. La découverte de l'Absolu permettra de mieux gouverner les peuples. Wronski tournera ses regards vers le tsar Alexandre, espoir de tout l'illuminisme ; il lui dédiera son *Introduction à la philosophie des mathématiques*, puis le premier fascicule du *Sphinx* : « Sire, de grâce, arrêtez et lisez. » Dans l'âge qui s'ouvre, l'autorité souveraine doit être totale, mais s'exercer au profit de la liberté [5] ; puis s'ouvrira une seconde période, celle de l'achrématisme, durant laquelle « il faudra dépasser les bornes du monde actuel, s'affranchir des conditions du temps et de l'espace, et remonter à l'origine absolue de toute réalité, où nulle chose n'existe encore [6] ». Alors pourront s'organiser le contrat social et la fédération des peuples, par le moyen d'une sage théocratie :

> Les hommes distingués de toutes les nations, descendant surtout des anciens séhéliens, et qui seront parvenus au terme sublime, au but absolu dominant dans cette dernière période, se réuniront dans une terre sainte, dans l'Égypte peut-être, ce berceau des idées divines, pour y constituer un *conseil sacré* et une force correspondante, afin de diriger et de rétablir, par une raison infaillible et par une puissance irrésistible, l'ordre public sur le reste du globe

1. *Philosophie des mathématiques*, 263.
2. *Introduction au Sphinx*, 12.
3. *Ibid.*, 16.
4. *Ibid.*, 9.
5. *Ibid.*, 13.
6. *Ibid.*, 21.

terrestre, dans toutes les ramifications des relations sociales. Une justice inviolable présidera nécessairement à cette influence sacrée ; parce que le bien, l'éternel bien pourra seul intéresser la raison absolue de ces êtres privilégiés[1].

Mais des êtres coupables menacent de compromettre ce grand œuvre. Sa vie durant, Wronski aura maille à partir avec leurs « bandes » sacrilèges. La plus retentissante de ses querelles ira jusque devant les tribunaux. C'est l'affaire Arson. Un banquier de ce nom s'était enthousiasmé pour le théosophe polonais et lui voulait faire un pont d'or : moyennant cinquante mille francs versés comptant et sur la promesse d'en recevoir encore deux cent cinquante mille, Wronski promettait de lui ouvrir les arcanes de son savoir. Fâcheuse idée : cette question d'argent, s'insinuant entre eux, devait envenimer leurs relations ; les querelles succèdent aux querelles ; enfin, le banquier assigne son maître devant les tribunaux aux fins de remboursement, tandis que ce dernier lui enjoint de tenir entièrement ses engagements[2]. Notons qu'Arson ne manifeste aucun doute sur la valeur intellectuelle du savant polonais ; s'il le traite de fourbe, « c'est à raison du caractère sacré des moyens qu'il a employés pour arriver à des fins coupables[3] » ; il se plaint surtout de son despotisme :

> Pourquoi faut-il retracer et mes faiblesses et l'impudeur de ce nouveau Mahomet ? Il évoqua les Puissances infernales et il leur fit répandre sur moi tant d'imprécations, que mon trouble s'accrut jusqu'à me ravir la liberté de ma pensée. Aussi le seul souvenir qui me reste des paroles horribles qui m'abreuvèrent de tant de fiel, c'est que d'abord il se déclara mon chef naturel et qu'enfin il m'accabla de sa malédiction, qu'il étendit même sur toute ma race[4].

Et, le lendemain de cette algarade, le malheureux écrivait terrifié : « Ordonnez, j'obéirai. » On voit jusqu'où peut aller l'empire de certains initiateurs ; à quelle domination absolue il tend, et quels ravages il exerce dans une âme. Au cours même de son procès, Arson convient « que le 9 octobre 1814, à Saint-Cloud, Hoëné Wronski lui a dévoilé l'absolu[5] : jugez si le théosophe en triomphe. Son ancien disciple lui donne raison sur le fond : « Qu'il oublie donc ses capitales et nombreuses découvertes, qu'à l'aide de l'Absolu, de ce fil conducteur à nul autre comparable, il est

1. *Introduction au Sphinx*, 22.

2. Cf. Erdan. *la France mystique*, 412-413. Le tribunal autorisa Wronski à garder les honoraires qu'il avait touchés, tout en libérant Arson de ses obligations ultérieures.

3. Arson, *Document pour l'histoire des grands fourbes*, 80.

4. *Ibid.*, 47.

5. *Ibid.*, 30. Wronski, *Sphinx*, I, 44.

parvenu à faire dans toutes les branches du savoir humain ; mais qu'il n'exerce aucune influence temporelle sur l'établissement des vérités qui vont ouvrir une nouvelle carrière aux humains, pour couvrir par ce moyen l'indignité de l'homme qui va mettre au jour ces vérités nouvelles[1]. » Mais il soupçonne le génie du mal d'incarner parmi nous certains esprits pour retarder « de tout leur pouvoir l'accomplissement de nos destinées[2] ». En quoi il ne fait que rétorquer les arguments de Wronski lui-même. Ce dernier ne mâche pas ses paroles : « Arson, dit-il, était une réalisation terrestre de l'idée de Satan[3]. » Comme le juge aurait pu rire, si, par le plus grand des hasards, ce juge n'avait été le baron d'Eckstein ! Mais ce dernier devait prendre très au sérieux ces récits concernant l'existence d'un mysticisme infernal, auquel se rattacherait toute nouvelle révélation[4]. Arson, dans un de ses mémoires, en donnait une explication quasi martiniste :

> J'ai conçu que Dieu avant le temps, avait, dans sa profonde sagesse, résolu de mourir pour tirer ses enfants du néant, et que, dans sa bonté ineffable, il avait consenti à servir de fondement à leur existence, à leur infuser constamment la vie et à leur ouvrir les portes du savoir. Dès qu'il fut ressuscité dans son humanité, quelques-uns de ses premiers fils s'arrogèrent les honneurs qui n'étaient dus qu'à lui seul, blâmèrent son ouvrage et voulurent arrêter les effets de sa bienfaisante création, qui devait se prolonger à l'infini. Leur volonté se rendit ainsi coupable du double crime de parricide et d'infanticide. Mais comme ils trouvèrent une opposition dans les autres fils de Dieu restés fidèles au culte de leur Père, le souffle impur que ces enfants rebelles exhalèrent dans leur rage éclipsa momentanément la lumière. Cependant, suivant la loi de leur Père, les enfants fidèles opposèrent la matière à leurs ennemis ; et de là naquit le monde temporel... Contraints de s'incarner et de subir toutes les humiliations graduelles que nécessite leur alliance avec la matière, les mauvais esprits naissent en petit nombre au milieu des hommes ; et là, armés de la puissance du savoir, ils emploient tous les moyens que peut enfanter la scélératesse la plus consommée pour entraver l'accomplissement des destinées des hommes, et même pour anéantir l'œuvre divine commencée sur la planète particulière où ils se trouvent[5].

Certes, les martinistes ont passé là : nous verrons comment ; Arson n'en développe pas moins une idée de son ancien maître. Wronski dénonçait l' « existence effective et non interrompue de sectes ou plutôt

1. Arson, *Document pour l'histoire des grands fourbes*, 81.
2. Arson, *Appel à l'humanité*, 2.
3. Wronski, *Sphinx*, I, 46.
4. Wronski, *Messianisme*, I, 60.
5. Arson, *Appel à l'humanité*, 24-25.

de bandes mystiques ayant, avec connaissance de cause, le but infernal d'empêcher l'humanité actuelle d'atteindre ses destinées, afin de la jeter dans l'abîme où ces bandes mystérieuses puisent leurs sataniques inspirations... Ces êtres infernaux, descendants de l'ancien monde du péché, sont ligués contre la nouvelle espèce humaine[1] ». Tout illuminisme, politique ou religieux, leur doit son existence. S'appuyant sur Barruel[2], Wronski stigmatise « une bande cachée d'hommes dépravés qui, dans l'intention d'exploiter les autres hommes, ont fait usage de l'esprit révolutionnaire pour former une association secrète, constituant une véritable contre-Église[3] ». Mais il déteste au moins autant la « bande indo-chrétienne » fondée en Allemagne, dont « le baron d'(Eckstein?) est un des émissaires à Paris », et qu'illustrent les noms de Goerres, de Frédéric Schlegel et de Baader[4]. Notre siècle a vu « diverses manifestations de la bande mystérieuse..., sciences occultes..., doctrines théosophiques..., jongleries des convulsionnaires, du magnétisme animal, et enfin du somnambulisme extatique. Nous ne parlerons pas non plus des associations secrètes que cette bande a formées successivement, dans cette période, sous les noms de Roses-Croix, de francs-maçons, d'illuminés et de tant d'autres, sinon pour faire remarquer que c'est dans ces associations, bien innocentes sans doute par elles-mêmes, que la bande trouvait une espèce de pépinière pour le choix de ses adeptes[5] ». Écartons de nous ces conciliabules qui ne peuvent que nous égarer. Leurs augures, Saint-Martin, Fabre d'Olivet, dupent le genre humain par l'étalage de fausses connaissances :

Nous devons... alléguer, pour exemple de la stupide imposture des mystiques que nous signalons ici, le fait en apparence peu significatif des ouvrages de Saint-Martin. Ce docteur bien connu..., après avoir débuté, dans son livre des *Erreurs et de la Vérité*, par déclarer positivement que la vérité ne peut être que l'attribut de Dieu... fait ensuite croire à ses adeptes qu'il connaît la vérité. Rien ne peut surpasser cette fourberie, sinon cette fanatique présomption avec laquelle ce même docteur parle des sciences... Même dans les connaissances philologiques et, par conséquent, purement historiques, les docteurs de la bande mystérieuse de France décèlent également une profonde ignorance. Ainsi, l'un de ces docteurs, voulant réhabiliter la cabale, publia une *Restauration de la langue hébraïque*, où l'on voit qu'il ne connaît pas même les éléments de cette langue[6].

1. Wronski, *Messianisme*, I, p. VII.
2. *Ibid.* (édition de 1841), II, 99. — 3. *Ibid.*, II, 94.
4. *Ibid.*, I, 45 ; II, 100, 128, 254.
5. *Ibid.*, II, 90.
6. *Ibid.*, II, 98, note.

Mais ici Wronski peut exprimer un ressentiment personnel. Les martinistes, intervenant dans l'affaire Arson, n'avaient pas peu contribué à précipiter la rupture : et leur activité nous offre un des plus curieux exemples des survivances souterraines de l'ancien illuminisme.

## IV

Nous constituons la Providence, écrivaient-ils ; Dieu nous a délégués à l'administration de cette terre ; toute grande œuvre vient de nous. « Quant à Wronski, c'est un homme distingué, il est vrai, mais comme il n'a point de mission de la *Providence vivante*, il n'arrivera à aucun résultat remarquable. Il a trouvé l'*Absolu ;* c'est là le terme où l'homme peut arriver seul ; mais avec ce principe on ne connaît que les vérités intelligibles et éternelles et nullement les vérités primordiales. La *Providence vivante* a seule le pouvoir de transmettre aux sages qu'elle destine à éclairer le monde les vérités de cet ordre sublime dont la possession constitue un véritable théosophe. Wronski croit opérer une révolution intellectuelle avec l'*Absolu ;* mais il se trompe ; nous saurons l'arrêter. Nous en avons étouffé bien d'autres qui valaient plus que lui ; Weishaupt, par exemple, qui avait déjà un nombre prodigieux de sectateurs, parmi lesquels se trouvaient des électeurs d'Allemagne, eh bien ! il a été anéanti avec un souffle[1]. » Et ces menaces, et ces prétentions, et ces gestes mélodramatiques, avaient impressionné le crédule banquier. Forts de leur succès, les martinistes récidiveront. Le 20 août 1821 s'organisait la Société de la morale chrétienne, qui se proposait d'insister sur les principes communs du christianisme en laissant de côté les différences de secte : aussitôt paraît une lettre, adjurant les membres de cette société de combattre l'irréligion et de prêter l'oreille aux théosophes : « Puissé-je ne pas me tromper en pensant que plusieurs des honorables sociétaires auxquels j'adresse cet écrit, sont déjà membres zélés de cette Église universelle... J'ose les solliciter au nom de *celui* qui est à la fois *créateur* et *rédempteur*, de ne point rejeter légèrement les communications qui leur seraient faites par des individus ou des sociétés, qui peut-être ont déjà la *mission* de travailler à l'édification du temple où s'assembleront les nations et tous les rois de la terre[2]. » C'est, encore et toujours, le programme de Wilhelmsbad. Mais qui donc ose l'exprimer ainsi ? Qui s'arroge, avec cette autorité, le droit de mener l'œuvre entreprise par les « hommes de

1. Arson, *Appel à l'humanité*, 38.
2. *Opuscules théosophiques*, 213-214.

désir » ? Une filiation légitime rattache-t-elle ces nouveaux venus à leurs maîtres défunts ?

Assurément : Willermoz, à Lyon ; Saltzmann et Turckheim, à Strasbourg, avaient rouvert, nous le savons, les « ateliers » fermés par la Terreur ; on peut les suivre jusqu'au delà de 1820 ; ils avaient défendu l'intégrité de leur doctrine contre Mme de Krüdener, avant de s'en prendre à Wronski [1]. Divonne, Gilbert, Vaucroze se consacraient à la renaissance de l'Ordre : un noyau se formait à Paris, et le capitaine Bernard, dès 1811, en prenait la direction [2]. Il restera l'autorité la plus écoutée du néo-martinisme. On ne se trompera guère en lui attribuant les lettres adressées à Arson et à la Société de la morale chrétienne ; du moins recueille-t-il cette dernière dans ses *Opuscules théosophiques ;* et cet ouvrage constitue lui-même une manifestation du même genre. Avec lui s'opère la fusion du martinisme et du swedenborgisme, cette fusion dont avait rêvé jadis un Grabianka ; c'est bien lui que nous avons déjà mentionné avec Devismes et Bonifas-Laroque ; il cherche à nourrir sa doctrine en faisant appel à toutes les branches de l'illuminisme.

Divonne, Eckartshausen, Dutoit, Swedenborg, le somnambulisme ; voilà bien des autorités différentes, et qu'il cite au même titre [3] : il ne dédaignera même point de mentionner Bonald [4], et se réclamera hautement de Joseph de Maistre. Dans son millénarisme, dans sa conception de deux forces antagonistes, on démêlera l'influence certaine d'Antoine de la Salle, peut-être celle d'Azaïs et même de Wronski [5]. Ces métaphysiciens, ces visionnaires, devancent une nouvelle effusion de l'Esprit-Saint. « Comme du temps de Virgile, le monde attend un Sauveur... Eh ! qui pourrait sauver le monde, sinon celui qui le créa ? Il approche, le temps où son *nom* sera sanctifié et sa volonté faite ici-bas comme aux cieux [6]. » Tout s'apprête pour la future révélation. Les sages du dix-huitième siècle « ont reçu la mission de soulever le voile qui, jusqu'alors, avait caché au monde toute la sublimité de nos livres sacrés [7] ». L'Église matérielle, trop aisément figée, trop liée à des institutions terrestres, va céder la place à l'Église invisible. Un catholicisme littéral ne saurait plus nous suffire. Sans doute, les théosophes profiteraient à étudier la théo-

1. Cf. le chapitre des *Survivances* et celui de *Mme de Krüdener.*
2. Vaucroze à Willermoz, 14 mars 1811.
3. *Opuscules théosophiques*, 86-87 (note), 144 (note), 149.
4. *Ibid.*, 7.
5. Cf. *Ibid.*, 45-46.
6. *Ibid.*, 93.
7. Cf. *Ibid.*, 92.

logie [1] ; mais saint Paul nous est témoin que, dès les premiers siècles, « un chrétien devait connaître... par lui-même et pouvait juger de tout [2] ». L'Évangile seul jugera de nos pensées [3]. « L'Église extérieure reçoit la vie spirituelle de l'Église intérieure. Lorsqu'elle prétend s'affranchir... elle n'est plus qu'un *corps sans âme* [4]. » Peu nous importent donc les querelles confessionnelles ; les élus « n'ont que faire d'avoir recours au témoignage de Moïse et des prophètes, et la révélation qui se renouvelle en eux-mêmes doit leur en tenir lieu [5] ». Ils tomberont spontanément d'accord sur quelques points, toujours les mêmes, qui résument les enseignements de tous les amateurs d'illuminisme.

Ce sera l'émanation primitive et la réalité du monde spirituel : l'existence d'un « être universel, invisible, incréé, duquel émanent... toutes les manifestations qui font l'objet de nos sciences... » ; celle d'une « infinité d'êtres du même ordre... qui, bien qu'impondérables, engendrent des mouvements, sont doués de qualités, de facultés qui s'exercent dans l'espace ou hors de l'espace [6] ». Ce sera l'harmonie du monde, la théorie des nombres, les correspondances [7]. Ce seront, surtout, de radieuses perspectives d'avenir. Les néo-martinistes concentreront leur attention sur le grand événement qui s'approche, sur « la manifestation du sens spirituel de la parole », « accomplissement de toutes les révélations ». Ils en attendront le retour de l'âge d'or, et conjureront les « ministres du Dieu trois fois saint » de ne point ressembler « à ces docteurs de la loi qui persécutèrent celui qui venait pour l'accomplir [8] ». Ils pressentiront « une *dispensation nouvelle* qui est le développement du christianisme *de la lettre* qui ne fut que préparatoire comme le judaïsme, et servant d'échelle pour arriver à l'*Église universelle*, qui ne pouvait s'établir elle-même que par l'avènement et la manifestation du Verbe *dans son sens spirituel*... Les chrétiens de cette Jérusalem céleste, annoncée par saint Jean et dont Swedenborg est le glorieux apôtre, sont de toutes les sectes sans être d'aucune, jusqu'au moment où celui qui est l'*alpha* et l'*oméga* établira son règne sur la terre au milieu d'un seul peuple de frères [9] ». On voit, une fois de plus, comme ce martinisme s'amalgame au sweden-

1. *Opuscules théosophiques*, 153, note
2. *Ibid.*, 104. — 3. *Ibid.*, 162.
4. *Ibid.*, 134-135.
5. *Ibid.*, 175.
6. *Ibid.*, 60.
7. *Ibid.*, 81.
8. *Ibid.*, 88-90.
9. *Ibid.*, 186.

borgisme. Dans un style apocalyptique, le capitaine Bernard montre l'œuvre qui s'accomplit : « *L'étoile brillante du matin* est apparue vers le nord... une armée nombreuse de fidèles ouvriers, répartie chez tous les peuples, instruit, opère, prophétise et combat, guidée par la Providence ; et chaque jour avance le grand œuvre de la *réhabilitation*[1]. » L'homme va recouvrer l'usage de ses *sens internes*[2] ; il dominera l'univers, car les miracles « ne sont rien qu'une influence un peu plus active de *l'esprit* sur la matière[3] » ; en se transfigurant, il transfigurera le monde. Toujours les mêmes espoirs qui viennent couronner tout mysticisme ; on reparle, plus que jamais, de la réunion des Églises ; en même temps que le capitaine Bernard, le comte de Sallmard-Montfort la préconise[4] ; et, de même, Mme Lenoir-Laroche, dont le mari avait été le dernier hôte de Saint-Martin, et qui souhaite (comme jadis Mlle Brohon) la formation d'une Société de Dames du Calvaire et de Victimes[5]. Mais, à côté de ces espoirs religieux, d'autres rêvent de transformations plus concrètes : ambitieux de corriger les peuples, ils se font les continuateurs, non plus des théocrates, mais de l'illuminisme révolutionnaire.

## V

Doit-on compter Azaïs parmi eux ? Il professe des idées libérales : « La Révolution française, écrit-il en 1816, doit être considérée comme l'ouverture d'une révolution générale de l'esprit humain ; révolution à jamais mémorable, passage critique de toutes les opinions préparatoires aux opinions certaines[6] ». C'est lui donner grande importance ; du moins Azaïs raisonne-t-il, et ses convictions, d'accord avec celles de la « gauche » parlementaire, demeurent politiques, et ne l'amènent pas à souhaiter un bouleversement social. Il en va tout autrement de certains mystiques, précurseurs immédiats des utopistes de 1830. Alexis Dumesnil, qui se dit inspiré[7], prêche l'égalité des fortunes. Ses révélations veulent être conformes au christianisme[8]. Toutes les religions se ramènent à la nôtre :

1. *Opuscules théosophiques.*
2. *Ibid.*, 96, note.
3. *Ibid.*, 150-151. Et ceci nous rappelle Lavater.
4. Sallmard-Montfort, *De la divinité*, 165-166.
5. Mme Lenoir-Laroche, *Description du calvaire des lauriers* (*1820*).
6. Azaïs, *Manuel du philosophe*, 15-16.
7. « Je dis ce que l'esprit me révèle, et je ne puis dire autre chose. » (Alexis Dumesnil, *Manifestation de l'esprit de vérité*, 7.) Cette révélation, prétendra-t-il ailleurs, s'opère par des songes et des visions (*Esprit des religions*, 180).
8. Alexis Dumesnil, *Esprit des religions*, 355.

le polythéisme n'en est qu'une corruption [1] ; nous y joindrons cependant quelques hypothèses telles que celle des deux principes [2]. Mais nous en déduirons surtout une théorie du pouvoir. « Les lois civiles ne sont qu'une extension des lois révélées [3] », tout au moins dans leur origine ; or, elles cessent de répondre à cette formule, et la fraternité chrétienne en a disparu. « Où il y a des riches, les hommes ne sont point frères ; où il y a des grands et des superbes, ils ne s'aiment point [4]. » Nivelons toutes les prérogatives, partageons-nous tous les biens ; « la communauté parmi les hommes, c'est la justice de Dieu sur la terre [5] ». Croit-on pas ouïr Bonneville ? et même, en plus violent ? Voici maintenant du Restif de la Bretonne. Tandis que le saint-simonisme dort encore, et qu'il prendra sa forme religieuse après 1825 seulement, Charles Fourier divulgue les premiers linéaments de sa doctrine. Sa *Théorie des quatre mouvements*, parue en 1807, la renferme déjà tout entière. Sa biographie comporte sans doute une part de légende. On jugera peu vraisemblable qu'il ait « fait à cinq ans, contre le commerce, le *serment d'Annibal* » [6] ; rien ne s'oppose, en revanche, à ce que l'on date de 1790 sa découverte principale ; elle nous reporterait donc à l'heure où s'épanouit le plus clairement l'illuminisme révolutionnaire. Dans le *Bulletin de Lyon*, que dirige Ballanche, le jeune homme publie ses premières élucubrations ; le 16 et le 20 nivôse an XII, il annonce sa découverte de l'Harmonie universelle, la destruction prochaine de la civilisation, et l'acquisition d'un cinquième membre par l'homme [7]. Mais on persiste à l'ignorer, même lorsque, trois ans plus tard, il expose l'ensemble de ses idées. Il continue à méditer silencieusement ; la fermentation des esprits, aux approches de 1830, lui permettra seule de fonder une école ; voyons pourtant ce que, dès l'Empire, on pouvait connaître de lui.

Un autre utopiste, Pierre Leroux, bien informé du dix-huitième siècle, l'accusera « très positivement d'avoir pris, sans en rien dire, sa physique et sa cosmogonie dans Restif et dans Diderot [8] ». Pour qui connaît les deux œuvres, le rapprochement s'impose. Fourier, comme Restif, déteste le catholicisme, pour des raisons surtout morales (ou immorales) : l'Église

1. Alexis Dumesnil, *Esprit des religions*, 65.
2. *Ibid.*, 64.
3. *Ibid.*, 254.
4. *Manifestation de l'esprit de vérité*, 19.
5. *Ibid.*, 128.
6. Considérant, cité dans Pellarin, *Notice sur Charles Fourier*, 8.
7. Cf. un article de Charléty, *Revue d'histoire de Lyon*, 1905, 376-377.
8. Pierre Leroux, *Revue sociale*, mars 1850, p. 3.

romaine n'a-t-elle pas « ajouté le renfort des préjugés religieux à l'antique tyrannie du lien conjugal[1] » ? Comme Restif, il reste cependant mystique, et juge « inepte » le culte de la raison, ainsi que la théophilanthropie[2]. Tous deux souhaitent l'établissement d'une religion voluptueuse[3] ; quel dommage, songe Fourier : on n'a pas su tirer parti de la franc-maçonnerie, universelle, secrète, et « donnant une teinte religieuse au plaisir sensuel... Voilà donc une coterie dont les dispositions déjà faites se prêtaient merveilleusement à fonder une nouvelle religion. Il n'a manqué à sa tête qu'un habile politique qui sût y introduire les femmes et la volupté[4] ». Nous essayerons de suppléer à sa carence. Fourier apporte au genre humain une découverte révélatrice. « Les hommes vont apprendre que les lumières acquises s'élèvent à peine au quart de celles qui restaient à acquérir, et que l'on va obtenir toutes à la fois par la théorie des quatre mouvements. Elle est la clé de toutes les inventions pénétrables à l'esprit humain ; elle va nous initier subitement à des connaissances qui pouvaient coûter encore dix mille ans d'études, d'après la lenteur des méthodes actuelles[5] ». Peut-être les anciennes initiations renfermèrent-elles cette doctrine ; mais depuis longtemps leurs fantasmagories ne couvraient rien que le vide :

> Parmi les charlataneries qui dénaturèrent cette vérité, il faut distinguer l'habitude des confidences mystérieuses, des initiations usitées parmi les anciens prêtres d'Orient. Il est presque indubitable que leurs mystères ne furent dans l'origine que les traditions de l'ordre primitif. Mais comme l'infortune croissante exigeait des précautions redoublées pour dérober aux nations ce désolant secret, on dut le restreindre à un très petit nombre d'initiés, et inventer de faux mystères, pour donner le change aux curieux subalternes qu'on agrégeait au sacerdoce. A force de concentrer cette tradition, elle dut se limiter à un si petit nombre d'adeptes, que les véritables possesseurs du secret purent être détruits par une guerre ou un autre événement : la masse des prêtres ne continua pas moins ses initiations mystérieuses, qui n'avaient plus aucun aliment, et qui n'étaient qu'une jonglerie pour soutenir le relief qu'ils s'étaient donné[6].

L'harmonie du monde : voilà le grand secret qui nous ouvre toute science ; l' « unité du système de mouvement pour le monde matériel et spirituel... l'analogie des quatre mouvements matériel, organique,

1. Fourier, *Quatre mouvements*, 207.
2. *Ibid.*, 280-281.
3. *Ibid.*, 284.
4. *Ibid.*, 276-277.
5. *Ibid.*, 1-2.
6. *Ibid.*, 84-85.

animal et social, ou l'analogie des modifications de la matière avec la théorie mathématique des passions de l'homme et des animaux[1] ». Tous les théosophes, chrétiens ou païens, s'accordent à ce sujet. Fourier leur emprunte bien d'autres détails, tels que la préexistence des âmes[2] ; mais il les enjolive par des agréments de son cru. On dirait, comme feu Martines de Pasqually, qu'il a vu de ses yeux la création du monde. Dieu forma, nous dit-il, « seize espèces d'hommes, savoir : neuf sur l'ancien continent, et sept en Amérique[3] » ; il les fit heureux, dans leur simplicité primitive ; c'était l'âge d'or ; l'homme, haut de six pieds, deux pouces, atteignait à l'âge de cent vingt-huit ans[4]. Mais des lois contraires à nos penchants corrompirent ce bonheur. « Les prétendus vices sont l'ouvrage de la nature ; ces penchants à la gourmandise, à la licence que vous comprimez dans tous les enfants, leur sont donnés par Dieu... Ce qu'il y a de vicieux, c'est la civilisation, qui ne se prête pas au développement ni à l'emploi des caractères donnés par Dieu[5]. » Détruisons donc cette « incohérence civilisée » ; fondons l' « ordre sociétaire », qui « n'admet ni modération, ni égalité, ni aucune des vues philosophiques ; il veut des passions ardentes et raffinées[6] ». Ainsi nous goûterons le bonheur paradisiaque de l'état de nature. L'association agricole apportera leur première solution aux problèmes sociaux[7]. Bonneville, Restif, — et Jean-Jacques Rousseau — entrevoyaient déjà cette issue de nos querelles ; mais Fourier vaticine, et brode sur ce thème mainte prédiction. La capitale du monde, dit-il, sera Constantinople[8] ; et Dieu veut que l'on abandonne le Détroit de Magellan pour creuser les canaux de Suez et de Panama[9]. D'autres théories s'échelonnent sur un avenir plus vaste. Elles nous intéressent pourtant, si nous vivons des existences successives[10]. Dieu, pour éviter un trop grand nombre de suicides, nous a dérobé toute notion certaine de l'autre monde[11] ; mais Fourier sait « que les âmes des trépassés végètent dans un état de langueur et d'anxiété dont les nôtres participeraient après cette vie, jusqu'à ce que l'ordre

1. Fourier, *Quatre mouvements*, 21. — 2. *Ibid.*, 136.
3. *Ibid.*, 78.
4. *Ibid.*, 81.
5. *Ibid.*, 105-106.
6. *Ibid.*, 16.
7. *Ibid.*, 10.
8. *Ibid.*, 74.
9. *Ibid.*, 71.
10. *Ibid.*, 135.
11. *Ibid.*, 133-134.

actuel du globe fût amélioré[1] ». Et cette amélioration se peut annoncer, d'après les lois physiques elles-mêmes : c'est ici que reparaîtra l'animisme sexuel de Restif de la Bretonne.

« Je vais traiter, déclare Fourier, d'une période de quatre-vingt mille ans qui comprendra la carrière végétale du globe. Je parlerai des diverses créations qui succéderont à celle dont nous voyons les produits, et dont la plus prochaine commencera dans quatre siècles. Je ferai connaître les modifications physiques que doit subir ce globe pendant les quatre-vingt mille ans de végétation, dont soixante-dix mille verront le pôle boréal en pleine culture, par l'effet d'un anneau lumineux ou couronne boréale qui naîtra après deux siècles d'ordre combiné[2]. » Lisons-nous un roman de Wells ou de Jules Verne? Non, ces fantaisies se prétendent scientifiques; Fourier ne sourit pas lorsqu'il annonce dix-huit créations successives pendant la durée du genre humain, et qu'il divise cette durée en seize âges de progrès et seize âges de déclin[3]. Comme Restif, — comme son propre contemporain, Montlosier[4], — il croit la terre vivante et sensuelle : « Toute création s'opère par la conjonction du fluide boréal qui est mâle, avec le fluide austral qui est femelle. Une planète est un être qui a deux âmes et deux sexes, et qui procrée comme l'animal ou végétal par la réunion de deux substances génératrices[5]. » Une plus grande activité de l'homme excitera la matière à produire plus abondamment :

> Lorsque le genre humain aura exploité le globe jusqu'au delà du 60e degré nord... le rut (de la planète) acquerra plus d'activité; l'aurore boréale devenant très fréquente se fixera sur le globe et s'évasera en forme d'anneau ou de couronne. Le fluide, qui n'est aujourd'hui que lumineux, acquerra une nouvelle propriété, celle de distribuer la chaleur avec la lumière.
>
> ... Depuis le 60e degré jusqu'au pôle, la chaleur ira en augmentant; de sorte que le point polaire jouira à peu près de la température d'Andalousie et de Sicile[6].

Que n'obtiendront pas nos heureux descendants! « La couronne... entre autres bienfaits, changera la saveur des mers, et décomposera ou précipitera les particules bi-lumineuses, par l'expansion d'un *acide citrique boréal*. Ce fluide, combiné avec le sel, donnera à l'eau de mer le goût d'une sorte de limonade que nous nommons *aigresel*[7]. » Et ce

1. Fourier, *Quatre mouvements*, 135.
2. *Ibid.*, 46. — 3. *Ibid.*, 60.
4. Montlosier, *Mystères de la vie humaine*, II, 362.
5. Fourier, *Quatre mouvements*, 60-61.
6. *Ibid.*, 65.
7. *Ibid.*, 69, note.

n'est qu'un exemple des innombrables détails où l'on apercevra la prospérité de notre planète. Ces prédictions, où se mêlent beaucoup d'incongruités, méritaient d'amuser le lecteur; elles n'obtiennent pourtant aucun succès; le public, en 1820, n'était pas encore mûr pour les apprécier; non seulement la *Théorie des quatre mouvements* (1808), mais deux autres ouvrages, en 1821 et 1823, paraissent sans qu'un journal daigne s'en occuper[1]. Nous nous acheminons pourtant ainsi vers une renaissance de l'illuminisme. En ce début de la Restauration germent tous les systèmes qui s'épanouiront dix ans plus tard. La métaphysique y devient fonction des utopies sociales. La réforme du culte n'apparaît que comme un aspect de la refonte générale des institutions. Saint-Martin, Swedenborg séduisent encore, par les aliments qu'ils offrent à l'imagination : mais l'on vise à des résultats plus tangibles. Leurs systèmes survivront, à la condition de se mélanger à ceux des révolutionnaires, et d'ajouter une politique à leur théologie. Les nouvelles générations, échauffées par les luttes parlementaires, ne jetteront qu'un regard hâtif sur ces spéculations d'ancien régime. Mais leurs écoles, filles bâtardes de l'illuminisme, conserveront avec lui bien des traits de famille; elles aimeront à fonder leurs projets sociaux sur une cosmogonie aventureuse et se plairont à supputer les lois générales de l'univers; elles s'inspireront des ancêtres du dix-huitième siècle, dont elles transmettront le nom au grand public. Déformée de mille façons, adaptée aux aspirations de l'heure, l'œuvre des théosophes, longtemps souterraine, n'en sourdra pas moins au grand jour; les multiples filets dérivés de cette rivière viendront alimenter et nuancer le vaste fleuve romantique; Victor Hugo, dans *Notre-Dame de Paris*, Lamartine, dans les *Visions*, George Sand, dans *Consuelo*, Balzac, dans *Séraphîta*, y puiseront chacun à sa manière; en cessant d'être eux-mêmes, les illuminés entreront dans la grande littérature.

## VII

Arrêtons-nous là. Retracer l'influence de l'occultisme entre 1820 et 1850, ce serait, on le voit, un nouveau travail, aussi considérable que celui-ci, et plus suggestif encore. Peut-être l'entreprendrons-nous quelque jour. Mais il fallait avant tout déblayer le terrain. Au travers de fables et de préjugés sans nombre, il fallait reconstituer le véritable visage de l'illuminisme, montrer l'importance et la nature de son œuvre au dix-

1. Cf. Pellarin, *Notice sur Ch. Fourier*, 41.

huitième siècle, et noter ses débuts littéraires. Il fallait, recourant aux sources originales, nous dégager de cet ensemble de partis pris qui nous obscurcissent cet aspect important de l'histoire moderne. Chacun y met ses opinions préconçues : des historiens s'entêtent à n'y voir qu'une phase de la révolution ; des esprits forts jugent d'avance oiseux le récit de pareilles folies ; je ne parle pas des derniers rejetons des sectes mystiques, dont la critique consiste surtout à s'extasier devant ces manifestations providentielles. Et tous ont raison, si la complexité d'un tel mouvement permet à chacun d'y puiser ce qui lui convient. Nous avons vu combien les ramifications en sont variées : ne pourra-t-on cependant les réduire à l'unité ? Ne trouvera-t-on point le nœud qui permet de les associer sous un même titre ? Ce n'est pas la politique : les illuminés comprennent des jacobins, mais un plus grand nombre encore de théocrates ; ce n'est pas le dogme : rien de plus différent que le paganisme d'un Restif, par exemple, et le quiétisme d'un Dutoit ; ce sera plutôt la *couleur* qu'ils donnent à leurs idées, leur goût du mystère et des spéculations aventureuses, leur ferveur vive mais imprécise, leurs révoltes contre les disciplines du raisonnement et de la tradition ; leur lassitude du monde terrestre, leurs aspirations à l' « amour », leur attente d'une rédemption nouvelle : tout cet amalgame d'inquiétude et de désirs qui font de leur succès une des formes les plus caractéristiques du préromantisme.

Car voilà ce qui nous intéresse. Qu'importent l'étrangeté de leurs idées, la bizarrerie de leurs manières, ce mélange de charlatanisme et d'hystérie ! Qu'importe l'incertitude de leurs desseins ! Qu'importent leurs jalousies et leurs mesquineries, leurs oripeaux, leurs secrets puérils ! Qu'importent leur « pierre philosophale » et leur « restauration des Templiers » ! Il n'est que plus frappant de voir combien d'esprits même sérieux, combien de diplomates ou de magistrats, s'entichent de semblables fadaises. Une telle popularité marque la fin d'une époque. Elle coïncide de tous points avec l'amour de la « nature », avec la fièvre de changements, avec ces multiples dérivatifs par lesquels un monde qui s'ennuie essaie de se donner le change. Comment peut-on encore soutenir l'hypothèse d'un complot révolutionnaire ? Mais à supposer qu'il existât, ne voit-on pas que ce complot était fatal, que dans tous les domaines cette civilisation trop rationalisée cherche du nouveau ; qu'elle le cherche chez les bons sauvages, en O-Taïti, comme dans les traductions de Shakespeare et d'Ossian, comme dans la musique du chevalier Glück, comme dans les essors martinistes vers l'autre monde ? Plutôt que d'obéir au réel, que de se recroqueviller en des cadres rétrécis, l'homme

du dix-huitième siècle finissant s'évadera parmi les fantômes ; il trompera sa nostalgie avec les prestiges des souffleurs et des nécromants ; il fuira, il niera éperdument la matière. Le « mal du siècle » n'a pas encore trouvé son expression définitive, et pourtant on souhaite déjà, comme le dira plus tard un de ses représentants les plus caractéristiques,

> Plonger au fond du gouffre, enfer ou ciel, qu'importe,
> Au fond de l'inconnu pour trouver *du nouveau* !

Toute une civilisation s'écroule. Dans la pensée comme dans les arts, chez Bossuet comme chez Molière, le dix-septième siècle, né d'un effort vers l'équilibre, donnait satisfaction à la fois à l'esprit et au cœur, aux sens et à l'intelligence. Mais le classicisme devait périr de l'excès même de son principe. A force d'épurer, de rogner, de racornir, de ne chercher nulle part que la clarté ou l'élégance, on livre la langue aux grammairiens, et la pensée aux Encyclopédistes. Tout s'enjolive, s'amenuise ; c'est le règne des « mots », des bibelots, des nains ; combien gracieuse cette société, mais combien superficielle ! Quelles sensations vibrent encore sous ces épidermes satinés ? Derrière cette dentelle exquisement brodée, existe-t-il autre chose que le vide ? La religion, trop solennelle pour esquiver les épigrammes d'un Voltaire, se réduit à de vaines habitudes, et devient la proie des abbés de cour ; la politique, jadis rehaussée à la mesure du Grand Roi, se plie aux intrigues des gentilshommes, aux cabales des favorites ; le goût du beau disparaît aux yeux d'une critique tatillonne : on juge le *Cid* et *Tartuffe* incorrects. Et c'est alors que, dans son effort pour retrouver la splendeur et la profondeur de la vie, l'homme rejette ces rubriques désormais inconsistantes : au mépris des règles, il embrassera le romantisme ; en dépit des lois, il inventera le « patriotisme » ; par delà les dogmes, il s'imprégnera de religiosité.

Certes, ces trois aspects d'une même inquiétude demeurent le plus souvent indépendants ; on n'en discerne pas le lien psychologique ; il faudra l'expérience de cinquante ans pour qu'ils s'unissent dans les œuvres d'un Victor Hugo ou d'une George Sand. Ils n'en témoignent pas moins d'un même état d'âme : Saint-Martin cherche Dieu pour les mêmes raisons que Jean-Jacques se réfugie dans la nature, que le jeune Bonaparte s'enthousiasme d'Ossian. Tous — des plus grands aux plus ignorés, des plus réalistes aux plus bizarres — tous veulent boire aux sources primordiales, et s'y rafraîchir contre le desséchement du siècle. Que pourra, contre une telle poussée, la poignée de rationalistes impénitents qui détiennent les avenues du pouvoir ? Ils auront beau se gausser : le ridi-

cule ne tuera plus. Germanisés pour un moment, les futurs romantiques pénètrent sous les portiques obscurs d'un Boehme, avec le même respect qu'ils témoigneront aux féeries des burgraves médiévaux. Leurs devanciers abhorraient le mystère : ils s'y plongent avec joie. N'importe quoi, pourvu qu'on échappe à la misère quotidienne! Derrière les mythologies trop régulières, on discernera les épopées divines que l'hiérophante prêchait à l'initié; derrière les phénomènes de la matière, on cherchera des lois occultes. Et les systèmes qui s'ébauchent ouvriront la porte à toutes les émotions. Quoi de plus de fascinant que l'harmonie des sphères, sinon de penser que Pythagore, aux jours anciens, l'avait déjà perçue? Abandonnant la raillerie, on savourera l'enthousiasme absurde et magnifique des primitifs. On refera l'œuvre d'Hésiode; on commentera la *Genèse*; des marquis à la chevelure poudrée useront leurs yeux à déchiffrer les mêmes énigmes sur lesquelles s'étaient penchés tant de moines et de rabbins. Le Livre, la Parole sacrée, retrouve un prestige de fétiche, avant même qu'on ne songe à l'admirer pour sa beauté. Le surnaturel devient familier. Les anges, les démons, les gnomes même et les sylphides, apparaîtront aussi concrets que des êtres de chair et d'os. L'atmosphère se peuplera de fantômes. Tout sera possible à qui sait vouloir, à qui sait abdiquer l'orgueil de la science et s'engager sur le chemin d'amour. L'intuition prime le raisonnement; elle nous livre de nouvelles expériences; elle nous rend l'usage de facultés perdues par les sages d'ici-bas. Le règne de la poésie s'apprête : on lui reconnaît une valeur absolue; le « sentiment », sous toutes ses formes, nous livrera non seulement la beauté, mais la vérité.

Et de cette vérité, de ces multiples hypothèses où se complaît l'imagination des romantiques, qui serviront de thème à leurs fictions, ne peut-on glaner presque tous les éléments dans l'illuminisme du dix-huitième siècle? Notre émanation de Dieu; notre destination primitive; Satan, l' « ennemi »; les sexes, conséquence de la faute; la magie des grands initiés; les résidences d'outre-tombe; la métempsycose; le christianisme « intérieur »; l'union future des Églises; l'avènement prochain du millénaire; la rédemption totale, s'étendant jusqu'aux damnés, jusqu'aux démons : autant de doctrines qui sans doute existent avant Swedenborg ou Saint-Martin, mais auxquelles ils donnent un nouveau sens, une nouvelle vigueur; autant de sujets que nous retrouverons, arrangés, triturés de mille manières, pris au sérieux ou développés comme des fantaisies, sous la plume des poètes de l'âge suivant. On se vante d'opposer le « merveilleux chrétien » à l'allégorie mythologique; et l'on met sans

doute la Bible à contribution : mais on fait encore plus grand cas des fées et des sorciers, de tout un bric-à-brac fantastique emprunté partie à la Légende dorée, partie à des poèmes chevaleresques du genre de l'Arioste, et, dans une proportion considérable, à l'illuminisme récent. Ne prolongeait-il pas, en quelque sorte, le moyen âge (et la Renaissance platonicienne) jusqu'à l'aube du dix-neuvième siècle? Ne donnait-il pas l'illusion d'*interviewer* Nicolas Flamel ou les Ruggieri? La tentation était grande : presque tous les romantiques y succombèrent. De là vient, dans leur couleur locale, un certain manque d'authenticité; de là date la conception des « ténèbres du moyen âge », alors que la plupart des superstitions dépeintes dans les « romans historiques », après avoir triomphé sous le règne de l'humanisme, s'étaient épanouies en plein « siècle des lumières », aux jours de Voltaire... et de Cagliostro.

Tout, dans leur développement, piquait la curiosité : l'illuminisme offrit successivement ou simultanément l'appât du mystère, celui d'une mode peu banale, et celui d'une légende. Ses premiers adeptes s'enorgueillissaient de franchir les barrières d'une initiation pénible ; ils se considéraient comme des privilégiés ; leur propagande silencieuse, et les merveilles qu'ils promettaient, contrastaient avec l'éclat du siècle. On savourait, au sortir des écoles de scepticisme, la joie de s'agenouiller aux pieds de maîtres infaillibles. La gravité de l'amour chrétien enchantait des âmes fatiguées du libertinage. Mais bientôt les profanes, envahissant le temple, en avilirent les trésors. Le recueillement disparut ; Cagliostro, Mesmer étourdirent par leur caquet les grandes dames et les petits maîtres ; l'illuminisme devient un jeu de salon, un exercice de prestidigitation ; jamais il ne gagne plus de recrues, mais ces recrues ne le prennent pas au sérieux : faux ou vrai, peu leur importe, si elles s'amusent; au lieu d'une charade, mesdames, nous vous donnerons aujourd'hui le plaisir de causer avec les esprits. La théosophie perdait en profondeur ce qu'elle gagnait en étendue. Elle courut alors un grand risque d'échouer dans son rôle historique. Au lieu de contribuer à la genèse du romantisme, elle se serait facilement confondue, à cette époque, avec les agréments d'une société légère ; la mode de l'occultisme est aux enseignements de Saint-Martin ce que sont les bergeries de Trianon aux enseignements de Rousseau. Mais de tels passe-temps, comme la minuscule oscillation du sismographe, traduisent des bouleversements profonds et lointains. Marie-Antoinette fermière, c'est le symbole de la prochaine révolution sociale : Mme de Genlis « spirite » présage la ruine de l'incrédulité. Pendant qu'elles se distraient, d'autres

agissent. Les « hommes de désir », au fond de leurs sanctuaires, s'obstinent à préparer l'union des peuples et des Églises. Ils ne détournent point leurs yeux de la « réhabilitation » future. Les pensées qu'ils agitent contrastent étrangement avec la frivolité de leurs contemporains. Leurs adversaires même contribueront à leur renommée. Barruel en trace un portrait des plus faux : mais son livre attire sur eux l'attention générale, au moment où les mouvements politiques risquaient d'éclipser leurs théories inactuelles. Les illuminés, jadis considérés comme d'honnêtes exaltés et de spirituels escrocs, deviennent on ne sait quoi de formidable, une ligue maudite et toute-puissante, les auteurs secrets de tous les crimes et de toutes les révolutions de la terre. On les considère avec stupeur : ils semblent vraiment sortir d'un autre monde, diabolique ou surnaturel ; leur légende s'ébauche et mûrit.

1789 marque virtuellement la fin de l'ancien illuminisme. Ses maîtres continuent à publier, chacun pour soi ; mais les écoles se ferment ; les adeptes se trouvent dispersés, les uns ralliés au nouveau régime, les autres, proscrits, au delà des frontières. Dix ans s'écoulent avant qu'ils puissent reprendre leur œuvre ; et c'est pendant ces dix années que de violentes polémiques déforment l'opinion. Divonne ou Willermoz, rentrés d'exil, sembleront des restes d'un autre âge. Lorsque Joseph de Maistre publiera ses écrits, nul n'y discernera l'adaptation catholique du martinisme, mais on criera haro sur ce prétendu représentant de la théocratie pontificale. Cependant les hommes de lettres flaireront, dans les sectes occultes, une source de pittoresque. Tantôt ils y puiseront des histoires mélodramatiques de conspirations : ce sera la veine de *Mademoiselle de Marsan*, et plus tard de la *Comtesse de Rudolstadt* ; tantôt — et parfois dans les mêmes ouvrages — ils emprunteront un charme mystérieux aux apparitions d'un autre monde ; ils utiliseront la mythologie des roses-croix, gnomes, farfadets, lutins ; ils laisseront entrevoir des perspectives inconnues, des possibilités troublantes : ce sera la veine d'*Oberman*, et bientôt du *Livre mystique* de Balzac. Voilà l'importance de l'œuvre d'un Senancour ou d'un Charles Nodier : celui-ci surtout fut un des premiers à comprendre le parti que l'on pourrait tirer des visionnaires modernes, afin de renouveler ce genre fantastique que des répétitions rendaient insipide ; il sut découvrir ce ton demi-sceptique, ce « pourquoi pas ? » grâce auquel les récits les plus étranges cesseront d'être invraisemblables ; alors que Mme de Staël, alors que Ballanche, prêtent sérieusement l'oreille aux théosophes, et s'efforcent d'élaborer une doctrine personnelle,

Nodier se joue, appréciant leurs œuvres du seul point de vue esthétique, et les incorpore définitivement au domaine de la fiction.

Pourtant l'illuminisme chrétien du dix-huitième siècle ne résume pas à lui seul les sources occultes du romantisme. En cette heure de désarroi, lors de cette crise morale de 1830 où paraissent s'effondrer toutes les institutions religieuses et sociales, l' « Évangile primitif » lui-même devient incertain, et l'on se demande si quelque foi nouvelle ne surgira pas des décombres. Hugo, Musset, Vigny, Lamartine, toutes les gloires de l'époque, communient en cette anxiété. Nous sommes à la fin d'une ère, gémiront-ils ; « qui de nous, qui de nous va devenir un dieu ? » Et sur les avenues qui mènent aux temples, à côté des prophètes d'une troisième révélation chrétienne, d'autres mages désignent d'autres voies à leurs cœurs hésitants. Un socialisme mystique, une tradition pythagoricienne, tantôt rivaux, tantôt se confondant, parfois même liés au martinisme ou au swedenborgisme, naissent alors pour le grand public : ils couvaient en secret depuis longtemps, et l'Empire nous en offre les premiers exemples caractérisés. Sorti de l'imagination obscène d'un Restif, renforcé par la violence de Bonneville, amendé. christianisé par la duchesse de Bourbon, l'illuminisme néo-païen trouve sous l'Empire un terrain de choix : il convient, mieux que d'autres idéologies, au restaurateur des aigles romaines ; il contribue au décor du nouveau régime, comme l'art de David ou la poésie de Lebrun : Quintus Aucler, en ressuscitant le culte de l'antiquité, Maurice Quaï, Auguste Gleizes, en renouvelant le pythagorisme, participent du même état d'esprit qui façonne le Code Napoléon et transforme la Madeleine en un temple de la Victoire. Fabre d'Olivet, dans les épopées de l'ancien Orient, recueille, non seulement une tradition religieuse élargie, mais le rêve d'un empire universel. La théosophie oblique dans le même sens que l'esprit français tout entier. Elle se promet des résultats pratiques ; elle vise à l'autorité d'une science ; et tout en même temps elle découvre l'immense énigme des cultes asiatiques, au milieu desquels tendent à se perdre les orthodoxies judéo-chrétiennes. Dès 1810, et surtout à partir de la Restauration, un nouveau mysticisme se prépare : affranchi des barrières que s'imposaient les illuminés du dix-huitième siècle, il revêtira cent aspects divers. Saint-Martin, Swedenborg s'en tenaient à la Bible : loin de prétendre innover, ils ne proposaient que de mieux la connaître ; leurs successeurs adopteront d'autres livres sacrés, d'autres Messies, et le sacrifice du Calvaire ne leur semblera plus le pivot de la Rédemption. La morale quiétiste et piétiste réagissait le plus souvent contre le relâchement de

l'ère voltairienne ; un Fourier, après Restif de La Bretonne, divinisera la volupté. Le Philosophe Inconnu ne touchait qu'avec prudence aux questions politiques : il y montrait surtout le doigt de Dieu ; Willermoz, Charles de Hesse, Lavater, comme plus tard, Joseph de Maistre, travaillaient à l'avènement de cet idéal qu'on nomme la théocratie ; les inspirés de 1820 et surtout de 1830 se livreront à toutes les débauches d'une anarchie forcenée et refuseront de suivre d'autres lois que celles de la nature. Leurs clameurs, leur agitation, désoleront les idéalistes, et paraîtront le symptôme le plus évident de la décomposition du monde. Ils donneront le frisson aux spectateurs involontaires de cette nouvelle « invasion des barbares » ; ils déconcerteront les mélancoliques « enfants du siècle » ; leur troupe hurlante précipitera la crise où sombrent, vers 1830, les croyances de tant de désespérés.

Ainsi germent les grands mouvements d'idées : ainsi, dans des sectes inconnues, méprisées, extravagantes, on peut voir dormir longtemps d'avance les tendances dont l'avènement surprendra le monde à l'instar d'une révolution. Rien n'est indigne de l'historien ; dans l'enchevêtrement des effets et des causes, les fous pèsent souvent plus que les sages. Ces sources ignorées ont besoin qu'on les filtre avant de plaire au grand public ; mais souvent les meilleurs écrivains ne dédaigneront pas de se prêter à cette besogne. Celles que nous avons mises à jour ne sont pas les moindres des multiples courants qui s'uniront pour former le romantisme. Par leur nombre, par la valeur des écrivains qui s'en préoccupèrent, elles méritent de forcer l'attention. On y peut retrouver l'origine de mainte chimère, de mainte fiction, difficilement explicables. On y distingue le fidèle reflet de la nation française au moment où se transforment les institutions et les mœurs. Et n'aideront-elles pas à mieux comprendre ce changement ? Sans doute il est aussi commode qu'illusoire de vouloir définir en un mot un mouvement aussi complexe. Il peut sembler imprudent de vouloir ramener à des systèmes dogmatiques ce qui fut avant tout un phénomène littéraire. Mais rien ne défend d'en chercher la psychologie. Dans la controverse qui s'est engagée à la suite de Maurras et de M. Pierre Lasserre, bien des généralisations imprudentes ont été faites de part et d'autre sur le génie germanique ou latin, sur le catholicisme ou le protestantisme, sur l'absolutisme ou la démocratie ; bien des considérations étrangères au sujet ont embrouillé le problème ; elles en montrent néanmoins la richesse, et confirment que toutes nos idées, que toutes nos sympathies se tiennent. Par rapport à l'époque des Encyclopédistes comme à celle de Taine et de Renan, on

trouvera qu'au-dessus de toute classification trop rigide, partisans et adversaires du romantisme s'accordent à le qualifier de *mystique*. C'est l'avis de M. Ernest Seillière comme de M. l'abbé Bremond. « Romantisme égale mysticisme, et mysticisme égale catholicisme », écrit ingénieusement ce dernier : mais c'est ici que nous oserons le contredire. Dégageons-nous enfin des préjugés qui ne nous représentent comme *religieuse* que la foi dans laquelle nous vivons. Convenons qu'il existe plusieurs sortes de mysticisme, même en admettant que cet état d'esprit suppose la croyance au surnaturel. Rendons-nous compte que le romantisme n'en exclut aucun, mais que l'instabilité du siècle l'entraîne de préférence vers les émotions les plus inaccoutumées. Dans la plupart de ses aspirations, on pourra déceler une parcelle d'illuminisme. Toujours ce sera ce même besoin d'infini, désireux d'un contact immédiat avec l'autre monde, mais indocile au frein d'une Église. Doit-on le dire catholique, protestant ? mystique, à coup sûr ; et plus spécialement théosophique. Comme la théosophie, il plane au-dessus des confessions ; comme elle, ses ardeurs mal contenues ne se fixent sur aucune croyance. Après Rousseau, après (et avec) les littératures germaniques, nous verrons dans l'illuminisme une des composantes essentielles du romantisme français. D'autres lui lèguent leur individualisme, leur couleur locale, leur flamme révolutionnaire : il lui communique son espérance insatiable, et l'indécision de sa piété sans appui.

FIN

APPENDICE I

## Illuminés et Juifs

On ne devrait avoir à discuter que des arguments historiques. Pourtant, il faut dire ici quelques mots d'une légende que l'on retrouve un peu partout dans les polémiques. La franc-maçonnerie, assure-t-on, serait d'origine juive ; les Israélites y possèdent encore la haute main, et l'inspirèrent toujours secrètement. Franck, de même, spécialiste de la cabale, voulait à toute force y ramener les doctrines théosophiques. Ses assertions s'expliqueraient par la curiosité, défiante, au demeurant, et même hostile, que les illuminés témoignèrent à l'ésotérisme juif. Mais elle ne prouve pas une influence, et les analogies qu'on alléguerait viennent plutôt d'un néo-platonisme commun. Ces fables n'apparaissent guère que dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle ; l'oubli des faits devait favoriser une contre-vérité aussi énorme : on envisageait le passé au travers d'accusations récentes. Ni les initiés, ni aucun historien sérieux, ne se doutent le moins du monde de cette filiation prétendue. M. Gustave Bord la traite de chimère : « Il n'y a pas lieu de s'attarder à ce sujet tant que l'on n'aura pas donné la preuve de la présence des juifs dans les loges » ; or, ses partisans « ont tout juste trouvé dans une loge de Bayonne quelques juifs avec lesquels leurs frères refusaient de travailler[1] ». Il fallut, sous l'Empire, une circulaire impérative du Grand Orient pour obliger toutes les loges à les admettre ; du temps où Clavel écrivait, celles d'Allemagne y répugnaient encore[2]. Considérés individuellement, fort peu d'illuminés — non pas même Martines de Pasqually — proviennent de souche non chrétienne ; on disait de Cagliostro qu'il ouvrait aux juifs son rite égyptien et les déclarait « le peuple le plus honnête de la terre[3] » : observa-t-il vraiment cette attitude ? Elle contredirait celle de son plus fidèle confident, Sarazin, qui les nomme « le

1. Bord, *Franc-Maçonnerie*, 205.
2. Clavel, *Franc-Maçonnerie*, 276.
3. Bulau, *Personnages énigmatiques*, I, 320.

rebut des nations, une bande de trompeurs et de vauriens[1] ». Les œuvres ni les papiers des initiés ne sont pourtant si inabordables, que l'on n'y puisse retrouver leurs sentiments ! Swedenborg traite d' « idolâtres » ces Hébreux charnels qui vivent dans les « externes séparés d'avec les internes[2] » ; « on convertirait des pierres, plutôt qu'eux, à la foi pour le Seigneur[3] ». L'oracle qui s'adresse à ses disciples d'Avignon leur tient des propos analogues[4]. Saint-Martin met en scène « un respectable israélite », Eléazar, qui suspecte « grandement la foi opiniâtre de sa nation, et la croit dans un profond aveuglement[5] ». De l' « avarice » et de la « mauvaise foi » de « ce peuple prévaricateur », il conclut à « la cupidité de leurs ancêtres[6] » ; il les sait adonnés aux sciences maudites[7], et si, moins strict que Swedenborg, il ne leur dénie pas la possibilité de conversions individuelles, il n'hésite pas à dire que « si les juifs étaient ramenés en corps de peuple dans le monde, il n'y aurait de salut éternel à espérer pour personne[8] ».

Même note chez les théosophes de la génération suivante, qu'ils écoutent les enseignements de Jung Stilling[9], ou qu'ils appartiennent au cercle de la duchesse de Bourbon[10] ; même note chez les illuminés dépouillés de la tradition chrétienne : Quintus Aucler juge les juifs « le plus atroce de tous les peuples[11] », Azaïs les traite de « peuple réellement ignoble et vicieux[12] » ; jusqu'en 1817, Roux, l'ami de Ballanche, s'exprimera semblablement. Cette aversion revêt les formes les plus violentes. En réalité — à de rares exceptions près — les théosophes considéraient les derniers cabalistes comme de dangereux rivaux ; ils les accusaient de pratiquer un culte infernal, comme les prêtres d'Égypte en leur décadence ; c'étaient donc pour eux des adversaires directs, les sorciers contre lesquels ils dressaient leur « magie blanche ». Ainsi s'explique l'antipathie qu'ils leur témoignent ; et ces textes décideraient de la question, s'il n'existait des polémistes résolus, envers et contre tout et en dépit même du bon sens, à s'obstiner dans leurs arguties.

1. Langmesser, *Jakob Sarazin*, 109.
2. Swedenborg, *Représentations et correspondances*, 63-64.
3. Swedenborg, *Arcanes célestes*, XII, 395.
4. *Cahier des Illuminés d'Avignon*, 14 avril 1785.
5. Saint-Martin, *le Crocodile*, 88.
6. Saint-Martin, *Œuvres posthumes*, II, 105.
7. Saint-Martin, *Esprit des choses*, II, 184. — 8. Saint-Martin, *Ibid.*, II, 249.
9. Jung Stilling, *Scenen aus dem Geisterreiche. Œuvres*, II, 169.
10. Duchesse de Bourbon, *Corresp.*, I, 290.
11. Quintus Aucler, *Thréicie*, 146.
12. Azaïs, *Cours de philosophie générale*, VIII, 232-233.

APPENDICE II

## La correspondance de Pernety et de Nordenskjöld

M. le docteur Erik Nordenskjöld, ancien professeur à l'Université d'Helsingfors, possède un dossier de lettres adressées par Pernety à son aïeul le baron Charles Nordenskjöld. Par leur emphase, elles rendent bien compte du ton qui règne ordinairement dans les messages des illuminés d'Avignon. Comme elles renferment aussi de nombreux extraits des réponses de l'oracle, consignées dans le cahier de la bibliothèque Calvet. il me paraît bon d'en reproduire quelques passages.

Seul, le premier de ces documents est rédigé en suédois ; il porte la date de Berlin, le 20 octobre 1781 ; M. Martin Lamm, professeur à l'Université de Stockholm, a bien voulu m'aider à le traduire. Après s'être déclaré heureux d'apprendre l'existence, en Suède, de disciples de la vraie doctrine, Pernety poursuit en ces termes :

Je reçus il n'y a pas longtemps une lettre de Podolie dans laquelle un homme très honnête, très digne de confiance, me raconte que deux paysans, il y a quelques mois, sont morts ou au moins réputés morts, lesquels on a porté à la tombe, mais ils se réveillèrent de nouveau et prirent une nouvelle vie. Ils sortirent de la tombe en parfaite santé, marchant et remerciant Dieu, et conseillant aux porteurs de la bière de se convertir et de se bien conduire. Le premier de ces phénomènes extraordinaires se produisit dans la campagne en présence du beau-frère de celui qui m'en a écrit; le second dans un domaine en Lithuanie (du grand-échanson). Ce domaine est situé en Podolie. Les deux ressuscités ont dit d'accord qu'ils avaient vu et entendu de grandes choses de l'autre monde, mais qu'il leur avait été défendu d'en parler, au premier jusqu'à un certain temps, à l'autre jusqu'à ce que le même vieillard qui était venu le prendre pour le mettre en compagnie de son maître lui en donnât la permission (?)... Le dernier des ressuscités avait une croix et une lance gravées fortement sur la poitrine, où elles sont ineffaçables.

Un autre gentilhomme polonais qui s'était retiré à la campagne il y a quelques années et qui y avait mené une vie exemplaire parle à ceux qui veulent l'écouter sur le nouveau règne de Jésus-Christ sur terre, qu'il dépeint comme tout proche, et je vous assure qu'il en avait été averti par Dieu même ; donc j'ai des preuves certaines et les plus évidentes de la vérité de ce qu'on dit sur le

nouveau règne de Dieu. Cet autre Polonais qui s'est retiré à la campagne est partisan de Swedenborg. Ce témoignage qu'il est inspiré de Dieu, je l'ai reçu par la certitude de la vérité, qui s'est exprimée dans les paroles suivantes : Par l'organe du pouvoir, par le signe de la volonté et par l'esprit du Verbe du Seigneur. Quand on a demandé s'il était vrai que ce gentilhomme polonais était inspiré de Dieu comme il l'avait assuré, il fut répondu : Je suis le Dieu de ceux qui se fient à moi. Écoute, écoute encore, enfant de Sabaoth, voilà le temps où tu croiras à ceux qui proclameront le nouveau règne, car mon Esprit est avec eux. Cette réponse est du 12 juin 1780.

La réponse suivante sur Swedenborg est du 29 septembre 1779. Quand on a demandé si ce qui se trouve dans le traité *Deliciae Sapientiae de Amore Conjugiali* est vrai, le même organe de Dieu a répondu : Est-ce toi, est-ce donc toi, est-ce toi qui me questionnes encore ? Qu'exiges-tu de moi ? Il marchait sur le chemin où le Ciel t'a placé, il avait la sagesse du sage; il a dit vrai, mais dans ton cœur endormi que te reste-t-il à comprendre ? Le 12 mars dernier, quand je demandais si Dieu approuvait que je fisse imprimer mon traité sur *le Ciel et l'enfer*, il m'a été répondu : Où est ta sagesse, enfant de Sabaoth, où est ton esprit ? Tu demandais; il te fut répondu : Il est doué de mes connaissances, ma voix descendait dans son cœur, la même voix est dans ton cœur, et quand la vérité t'éclaire, as-tu peur alors de montrer sa réalité ?

La deuxième lettre, du 19 novembre, justifie Swedenborg contre certaines personnes de Stockholm qui lui reprochent sa doctrine de la Trinité. D'après Pernety, l'auteur des *Arcanes célestes* se conforme au symbole d'Athanase. Que si elles éprouvent de la peine à s'en convaincre, il leur recommande la patience :

Qu'ils attendent avec patience que Dieu en se promenant sur les nations répande sa lumière céleste et vienne dissiper les ténèbres qui couvrent la surface de la terre; ténèbres qui se sont épaissies de plus en plus à mesure que la fausse sagesse du monde a gagné les esprits, et que l'orgueilleuse Philosophie prétendue a pris le dessus. Ces personnes n'ont pas longtemps à attendre la *consommation du siècle* qui est celui-ci ; et l'Époque prédite dans l'Évangile n'est pas éloignée. Avant que votre lettre m'eût appris le terme fixé par Swedenborg à ses amis quelques heures avant sa mort, j'avais appris par l'organe de la Vérité qui m'assura que cet auteur a dit vrai, j'avais appris la même chose. Cet organe qui est celui de la puissance, le signe de la volonté et le souffle du Verbe; par lequel la volonté éternelle sera annoncée à la terre; par lequel son Verbe y sera glorifié au jour de la confusion, quand il viendra ouvrir à Ses enfants le testament de Ses promesses; cet organe m'avait dit : « Le temps vient où l'Éternel vient mettre à part tous les enfants de Sa Justice ; et briser à Ses pieds ces vaisseaux contrefaits, qui sont vides de son amour, et qui puisent encore aux sources de l'iniquité... Le temps est court, le terme approche; l'arc est bandé; l'ange bientôt descendra sur la terre, et son sein s'ouvrira pour engloutir les morts... Je te l'ai dit, je le redis, enfant de ma nouvelle loi, voici le temps du nouveau ciel et de la nouvelle terre; nouvel enfant du nouvel âge, prépare-toi,

« ô fils aimé du nouveau peuple ; car il est temps d'aller tracer le nouveau plan de la cité de l'Éternel. Prépare-toi donc, et hâte-toi, ô mon fils, l'Éternel appelle le temps, et ce temps qui marche dans l'ombre sur des jours ténébreux sans lumière et sans force, vient changer la face du monde, et commencer Son nouveau règne. Je l'annoncerai par l'épouvante, enfant de Sabaoth, tu le remarqueras par des prodiges; mais, ô mon fils, tu ébranleras plutôt les montagnes que le cœur révolté des insensés, des orgueilleux et des impies. Crois, crois, ô mon fils, c'est la vérité. »

Même millénarisme, et même jargon, dans la lettre du 1er décembre 1781 ; c'est là qu'il se montre préoccupé de la découverte d'Uranus :

Depuis mes dernières, ayant demandé si l'étoile inconnue jusqu'à présent à tous les astronomes, et nouvellement découverte, au dire des nouvelles publiques, observée dans plusieurs pays, et regardée par quelques-uns comme une huitième planète, est un signe donné par Dieu pour annoncer son nouveau règne, il m'a été répondu en ces termes : « Les signes annoncent la parole ; ils sont en haut, ils sont en bas. Mais quand l'abîme enfantera les siens, les enfants de la terre mangeront la chair de leur bras, pour n'avoir pas su les reconnaître... Je te l'ai dit, le temps approche, et le temps hâte, où le rocher du siècle est prêt à se briser. Prépare-toi ; crois, ô mon fils; enseigne à croire ; sois messager du nouveau règne... tu verras la justice de l'Éternel et le triomphe de ton Dieu. »

Je ne pense pas que vous ayez besoin d'un plus long commentaire pour comprendre cette réponse donnée, comme les précédentes, dans le style des prophéties. Nous avons déjà une preuve et une explication de cette réponse dans la conduite de quelques princes d'Allemagne qui ont vendu et vendent encore les forces de leurs États à l'Angleterre, pour avoir des guinées, et les employer à leurs folles dépenses tant de la table que du luxe. Je vous fais part de tout ceci, parce que vous voyez que j'en ai reçu l'ordre, et qu'en outre, les dispositions chrétiennes de votre cœur et de votre esprit me font espérer que Dieu, par sa miséricorde, vous mettra au nombre des enfants de sa cité et de son nouveau peuple.

Suivent des détails sur l'impression des *Merveilles du ciel et de l'enfer*, traduites par Pernety, et dont il destine le profit tant aux pauvres qu'à la publication d'autres ouvrages du même auteur. Les deux lettres suivantes, du 1er janvier et du 20 janvier 1782, s'occupent aussi de questions pratiques : c'est de Nordenskjöld que le Bénédictin tient l'*Éloge de Swedenborg par M. de Sandel* qui figure au début de son premier volume. Venons-en à l'ultime pièce du dossier : c'est une lettre ostensible, datée du 15 février 1782, et destinée à pallier les indiscrétions de son correspondant ; Pernety dissimule son zèle pour le théosophe suédois, et cherche à faire passer pour des métaphores ses affirmations concernant l'oracle, et jusqu'à l'expression même de *frères* :

Pourquoi affectez-vous toujours de vous nommer sectateur de la doctrine de Swedenborg ? Je peux, et je dois à cet égard vous faire le même reproche que l'Apôtre fit aux Corinthiens, chapitre III : avez-vous donc été baptisé au nom de Swedenborg, ou Swedenborg est-il donc mort pour vous réconcilier avec Dieu ? Swedenborg a planté par ordre du Seigneur, et le Seigneur donne l'accroissement. La doctrine de Swedenborg n'est pas à lui. Si je la croyais à lui en propre et non celle du Seigneur, je ne l'adopterais pas; je la rejetterais. Je suis disciple de Jésus-Christ et non de Swedenborg. Soyez donc disciple du Seigneur, et contentez-vous de ce glorieux titre. Ne disputez ni avec ceux qui se disent Böhmistes ou Herrnhutiens, ni de toute autre secte ; vous n'avez pas de mission pour cela. Vous courez risque de vous faire beaucoup d'ennemis, et d'altérer la charité; quel est donc l'avantage que vous pouvez en espérer ? *Estote prudentes et simplices sicut columbae.* Voilà le caractère du vrai chrétien.

Vous voyez que pour n'avoir pas observé ce précepte de Jésus-Christ vous êtes tombé dans l'indiscrétion au sujet de mes premières lettres, et que votre zèle a été inconsidéré, puisque deux de trois à qui vous les avez confiées en ont abusé. Je suis d'autant plus fondé à vous faire ce reproche que vous et eux les avez mal interprétées, et n'en avez pas pris le vrai sens, car vous en avez conclu les uns et les autres que j'avais des révélations, et vous vous êtes trompés. Je vous déclare donc aujourd'hui nettement que je n'ai eu aucune révélation comme Swedenborg, que le Seigneur ne m'a pas favorisé à ce point-là; que je ne suis en commerce ni avec les anges, ni avec les esprits, comme l'a été Swedenborg, que c'est donc mal à propos et peut-être méchamment que l'on m'a donné cette réputation. Désabusez-vous donc de cette idée que vous avez prise de moi, et faites lire cette lettre à qui vous jugerez à propos pour les désabuser aussi sur cet article. Je le répète : je me fais gloire d'être disciple du Seigneur; je ne suis que cela. Quand j'eus lu quelques ouvrages de Swedenborg, je crus y voir la vérité; et pour qu'elle fût connue à plus de personnes, je me déterminai à en traduire quelques-uns en langue française, et je regardai cette détermination comme m'ayant été inspirée de Dieu pour la propagation de la vérité, pour la gloire du Seigneur, et pour l'avantage des hommes, mes frères (car tous les hommes sans exception doivent se regarder entre eux comme tels et agir comme tels; les sentiments particuliers ne devant point altérer la charité, sur laquelle est fondée la vraie religion prêchée par notre Sauveur).

Je priai en commençant cette traduction, je priai instamment le Seigneur d'éclairer mon entendement, et de me donner l'intelligence du vrai sens des écrits de Swedenborg, que je regardais comme dictés et révélés par le Seigneur, afin que je ne misse rien dans ma traduction qui ne fût conforme à la vérité. Dans cette confiance je travaillai avec d'autant plus de zèle et de satisfaction qu'il me semblait que ce zèle ne pouvait venir que de Dieu, qui semblait m'encourager en me faisant entendre que Swedenborg a réellement été doué de la Science de Dieu ; qu'il a parlé, et a dit vrai ; que les doutes que je pouvais avoir là-dessus n'étaient que l'effet des ténèbres de mon esprit. Telles étaient les réponses aux demandes que je faisais à Dieu à diverses reprises pour tranquilliser mon esprit. Vous voyez par là, mon cher ami, que vous avez mal pris le sens de mes lettres, ainsi que ceux à qui vous les avez malheureusement communiquées. Je ne veux ni me donner en spectacle ni me faire passer pour plus que

je suis... Je suis votre frère comme homme, comme chrétien, comme amateur de la vérité, et non sous aucun autre titre, car je ne suis ni à Paul ni à Céphas, ni à Apollos, mais à Jésus-Christ : soyez aussi mon ami dans ce goût-là.

La correspondance s'arrête là. Pernety quitta bientôt Berlin, peut-être à la suite des indiscrétions dont il redoutait les conséquences ; et l'on ne dit pas ce que Nordenskjöld pensa de ces réprimandes, dont ses archives ne gardent qu'une copie, et dont on aimerait savoir comment il utilisa l'original.

APPENDICE III

## Extraits d'une lettre de Nette Lavater à son amie Gertrude Sarazin sur les illuminés de Copenhague

Cette lettre, datée du 1er janvier 1794, figure aux archives de la famille Sarazin, déposées aux Archives cantonales de Bâle. Elle exprime très joliment les perplexités de la fille de Lavater devant les manifestations extraordinaires où l'on conviait son père :

L'affaire de Copenhague me pèse bien péniblement sur le cœur, chaque jour j'y pense, et je mesure le pour et le contre, et pourtant je ne puis me persuader d'un côté ni de l'autre. Je souffre souvent si profondément, lorsque je vois mon père souhaiter si vivement d'être persuadé de la divinité de la chose, et lorsqu'alors toujours, il veut m'arracher un mot décisif. Assurément, chère, je ne sais ce que je dois dire et je n'en puis parler à Zurich avec personne ; combien donnerais-je pour passer une petite heure auprès de ton père, afin de tout pouvoir examiner[1] ! car je le sais, il connaît bien papa. Cela ne peut être une *supercherie* — car de quelle manière cinq hommes, amis de la vérité, pourraient-ils voir la même chose seuls ou réunis[2] ! Et ces cinq personnes sont persuadées que le *Seigneur lui-même* leur est présent, au point de donner tous leur vie à l'instant pour en témoigner. Et vraiment, lorsque l'on connaît ces gens, on ne peut douter un instant de leur droiture et de leur conscience : ils sont si joyeux et heureux de ce qu'ils goûtent, et ils ont un amour *indescriptible* du Christ — c'est pourquoi je ne puis non plus croire que Dieu, qui connaît leur cœur et leur amour pour Lui, les veuille induire en erreur ! L'affaire est à Copenhague le plus grand secret[3], les enfants Bernstorf eux-mêmes n'en savent pas un mot, ils remarquent aussurément qu'il se passe quelque chose, mais sont trop délicats pour interroger.

. . . . . .

Leur doctrine me paraît beaucoup trop artificielle et forcée et point du tout

1. Jakob Sarazin, père de Gertrude, était, nous le savons, le banquier et l'un des plus fidèles disciples de Cagliostro.

2. *Cinq personnes* : Ch. de Hesse, le comte et la comtesse Reventlow, le comte et la comtesse Bernstorff.

3. « La Loge de Copenhague n'est pas aussi inconnue que tu le crois », répond Sarazin. De fait, nous avons vu qu'il y avait d'autres affiliés, à commencer par le maréchal Bulow. Le 23 janvier, Nette convient de l'indiscrétion du prince.

aussi simple et naturelle que l'Évangile. Cependant, je ne l'ai pas assez étudiée et approfondie pour en pouvoir juger. Aussi la transmigration des âmes ne me satisfait point du tout, elle est toute contraire à ma nature... Ce fait également me rend très hésitante, que (hormis notre voyage), aucune de leurs prédictions ne s'accomplit. Et cependant, d'un autre côté, je ne puis douter, car ils seraient alors les hommes les plus fous s'ils disaient avec une telle assurance des choses de la plus grande importance et, fous, ils ne le sont *certes* pas. Qu'ils aient quelque chose de grand et d'extraordinaire, je n'en doute pas un moment, mais que l'oracle soit le Seigneur *lui-même*, je ne puis, tout au moins à présent, le croire entièrement... Tu ne t'imagines point comme ils aiment papa et combien justement ils connaissent son amour du Christ.

APPENDICE IV

## Une lettre inédite de Saint-Martin

Nous croyons rendre service aux chercheurs en reproduisant ici la lettre de Saint-Martin à Vögelin, une des dernières, sans doute, qu'il ait écrites. Elle figure à la Faculté libre de théologie protestante de Lausanne, dans un dossier intitulé : *Lettres de plusieurs mystiques inconnus*. Son contenu — et notamment l'allusion faite à l'*Esprit des choses* — permettent d'en identifier l'auteur malgré l'absence de toute indication positive :

Paris, le 17 mars 1803.

A Monsieur Vögelin, à Zurich,

Je ne puis répondre qu'en français, Monsieur, à votre gracieuse lettre du 26 décembre 1802, ne sachant point écrire l'allemand et même ne sachant lire que l'allemand imprimé, ce qui m'a forcé d'employer un truchement pour me mettre au fait du contenu de votre lettre[1]. Je vous remercie cordialement de toutes les honnêtetés que vous voulez bien me dire, mais je suis encore bien plus touché des principes vrais dont vous me paraissez rempli par rapport à la Divinité ; je m'unis sincèrement à vous pour reconnaître qu'il n'y a qu'elle à qui appartient toute gloire et toute louange. Avec de tels sentiments et avec les lumières que vous puiser dans Jacob Boehme, il n'est pas douteux que vous percerez aisément tous les nuages qui se trouvent encore pour vous dans mes écrits; et même vous apprendrez bientôt à vous passer de mes faibles productions qui n'ont pour but que de persuader aux hommes qu'ils portent dans leur cœur un trésor supérieur à tout ce qu'ils peuvent rencontrer dans les fruits de ma plume.

Pour répondre à vos diverses questions, je vous dirai qu'après Jacob Boehme, je ne sais rien de plus instructif en allemand que les ouvrages de Georges Gichtel; ils sont même mieux écrits et mieux rédigés que ceux de Jacob Boehme, mais ceux de ce prince des philosophes divins embrassent un champ

1. Ceci pourrait faire obstacle à l'identification de la lettre ; car enfin Saint-Martin traduisit Boehme. Mais on voit qu'il sait lire l'allemand, et la correspondance avec Kirchberger, anssi bien que le témoignage de Varnhagen, nous montrent combien aisément il s'embarrassait des difficultés littérales, et recourait aux bons offices de ses amis.

plus vaste. Le médecin Pordage et M. Dutoit dans sa *Philosophie divine* renferment aussi d'excellentes choses.

Je ne connais nullement les écrivains chimistes allemands et fort peu les écrivains chimistes français. Votre état et la situation des affaires domestiques vous permettent de vous occuper de cette branche de science. Toute la nature peut servir de canal aux merveilles divines; seulement, il faut y porter un cœur pur comme le vôtre pour se préserver de tout danger. Je vous remercie de la belle épigraphe que vous m'envoyez pour mettre à la tête de l'*Esprit des choses* : elle ne pourrait que lui fournir un très bel ornement.

Excusez-moi si je borne ma réponse à ce petit billet! mes nombreuses occupations me forcent à diminuer, autant que possible, mes travaux de plume; je n'en suis pas moins, avec les sentiments les plus fraternels...

APPENDICE V

## Une visionnaire au siècle de Jean-Jacques

### MADEMOISELLE BROHON[1]

Les personnages les plus intéressants, au point de vue psychologique, ne sont pas toujours ceux qui, dans l'histoire, jouèrent le rôle le plus marquant. Napoléon, Robespierre même, restent des énigmes; la multitude des écrits qui leur furent consacrés achève d'embrouiller leur physionomie. Les grands écrivains, plus accessibles puisqu'ils se racontent eux-mêmes, apparaissent souvent complexes. Pour bien juger de leur état d'âme, il faut en voir les reflets chez des êtres plus frustes. C'est encore plus nécessaire lorsqu'il s'agit d'apprécier la portée de leur œuvre. Je voudrais élucider ici un aspect inédit de l'influence de Jean-Jacques. On l'a étudiée chez les incroyants; le regretté P.-M. Masson l'a signalée chez des catholiques; mais on ne s'en est pas encore occupé dans ses rapports avec les mysticismes hétérodoxes, si nombreux au dix-huitième siècle.

Mlle Brohon offre un exemple remarquable de ces tendances religieuses; elle nous intéresse encore à un autre point de vue. Ses ouvrages peuvent être considérés comme des symptômes de la proche Révolution. C'est pourquoi certains jacobins s'en emparèrent. Inconnue de son vivant, oubliée de la postérité, elle eut son heure de renommée entre 1790 et 1793. Pontard, l'évêque constitutionnel de la Dordogne, essayait de transposer sur le plan du surnaturel un schisme que son aspect exclusivement politique semblait vouer à un prompt déclin. Il avait déjà créé un auditoire à l'hystérique Suzette Labrousse, qui prophétisait la ruine de la Papauté et l'établissement d'une nouvelle Église dont elle serait l'inspiratrice[2]. Robespierre l'encourageait, silhouette inquiétante qui se profile dans la pénombre au seuil de mainte chapelle mystique. Un

1. Article publié dans la *Revue des questions historiques*, 1924.

2. Voir sur Pontard le livre de P.-P. Crédot, Paris, 1893; et sur Mlle Labrousse, celui de l'abbé Christian Moreau, Firmin-Didot, 1886.

*Journal prophétique*, dirigé par Pontard, recueillait les prédictions favorables aux novateurs. Il en cherchait partout, jusque dans les mandements des évêques ; mais celles dont il parlait le plus volontiers étaient les dires de Suzette et les papiers de Mlle Brohon. Il en avait promis la primeur à ses lecteurs ; mais, en dépit de leurs réclamations, la publication annoncée ne vint jamais. Peut-être reconnut-il, en les étudiant plus attentivement, qu'il lui serait difficile de les interpréter entièrement à son gré [1]. Il préféra donner libre carrière à sa haine contre le clergé insermenté, et ses déclamations usurpèrent graduellement la place que ses lecteurs s'attendaient à voir consacrer aux visions contemporaines. Du moins, les œuvres de Mlle Brohon parurent-elles en librairie ; Firmin Didot les édita. Elles comprennent des *Entretiens édifiants*, qui n'offrent rien de plus remarquable qu'un livre de piété quelconque, et des *Réflexions*, également qualifiées d'édifiantes, qui constituent, au contraire, un document des plus curieux [2].

Leur auteur était une convertie. Au cours de son passé mondain, elle avait composé des romans doucereux, aujourd'hui parfaitement illisibles, dont la donnée ne laissait pas d'être scabreuse. Elle rentrait dans la lignée des imitateurs de Jean-Jacques. Ce premier maître la marqua d'une empreinte qui devait persister même après son retour aux idées religieuses. Faute de documents, l'on ne peut dire si le sentimentalisme du *Vicaire savoyard* influa sur sa conversation. Mais on lui doit attribuer indéniablement la part prépondérante de l'élément affectif dans ses croyances ultérieures. « Quiconque connaîtra le cœur de Jésus, disait-elle, sera convaincu qu'il n'abandonnera jamais la conquête du cœur pour courir après celle de l'esprit, qui conduit rarement à celle du cœur ; au lieu que celle du cœur assure celle de l'esprit et de toutes les autres facultés [3]. » De fait, ses écrits ne sont que des effusions, à moins toutefois qu'ils ne narrent des visions. Car un autre mysticisme est venu se greffer sur celui qu'elle tenait de Jean-Jacques ; et ces deux mysticismes,

1. Je me demande s'il connaissait les *reliquiae* de Mlle Brohon autrement que par ouï-dire, au moment où il entreprit de les exploiter. On en peut douter. Il orthographie, en tout cas, le nom de la visionnaire de la façon la plus fantaisiste : Bronnhe, Brouhne, etc. Ou bien doit-on mettre ces erreurs sur le compte des fautes de typographie, abondantes dans ce journal mal imprimé ?

2. *Réflexions édifiantes*, Paris, Firmin Didot, 1791. Leur auteur les avait composées de 1772 à 1778, date de sa mort. En outre, l'abbé Grégoire mentionne un *Manuel des Victimes*, dont il ne connaissait qu'un exemplaire, et deux volumes inédits de *Mémoires*. (*Histoire des sectes religieuses*, Paris, 1828, t. II, p. 36.)

3. *Réflexions édifiantes*, t. II, p. 76.

chose assez rare, s'associent et se confirment l'un l'autre. Elle croira entendre Jésus-Christ même encourager son sentimentalisme :

> Laisse là tous les raisonnements de ton esprit; ne suis, ne consulte que ton cœur : il ne t'égarera jamais.
>
> Ceci me surprit. C'était mon cœur qui, ainsi que je le pensais, était l'auteur et le principe de toutes mes erreurs... « Tu te trompes, me dit mon Jésus en répondant à ma pensée, ce cœur ne t'a jamais égarée; c'est ton esprit, c'est lui seul qui a agi contre moi [1]. »

Elle raconte ce dialogue dans la conviction de s'y être réellement livrée. N'en soyons pas surpris. La fin du dix-huitième siècle s'agite, en effet, dans une atmosphère de merveilleux. Cette époque réputée incrédule mérite seulement l'épithète d'incroyante. Les encyclopédistes eux-mêmes n'envisagent pas sans terreur un monde découronné de spiritualisme. Ils étaient parvenus à tuer chez leurs contemporains la croyance ferme et dogmatique ; mais ils étaient d'autant plus impuissants contre le besoin de croire que les plus intelligents d'entre eux n'en étaient pas indemnes [2]. Aussi les chapelles secrètes se multipliaient-elles pour suppléer à l'Église défaillante. Des jongleurs même et des charlatans jouissent d'une vogue incroyable. Moins de dix ans après la mort de Voltaire, Cagliostro fait tourner la tête à toute l'Europe. Reprenant les traditions alchimiques que perpétuent les Roses-Croix d'Allemagne, l'ex-bénédictin Pernety cherche la pierre philosophale. A Bordeaux, à Lyon, à Paris même, le franc-maçon Martines de Pasqually évoque des esprits et s'efforce à l'intuition de la Divinité. Des hommes d'un grand talent et d'un noble caractère se mettent au service de ces doctrines : Saint-Martin en tire une philosophie parfois très belle et substitue la « voie intime » de la prière aux pratiques de ses devanciers. Dans l'intérêt de Mlle Brohon, je ne veux pas le lui comparer : on sentirait la différence entre une visionnaire et un penseur véritable. C'est de Swedenborg que je la rapprocherai. Nous avons là deux esprits du même ordre et dont l'un n'est pas supérieur à l'autre. Je ne puis, en effet, comprendre l'admiration que témoignent au théosophe suédois certains critiques même sérieux. Matter, écrivain pondéré et biographe scrupuleux, m'étonne lorsqu'il qualifie d' « incomparables » les imaginations swedenborgiennes [3].

1. *Réflexions édifiantes*, II, 76.

2. En écrivant cela, je ne songe nullement à Rousseau, mais à Diderot, qui semble presque vouloir fonder une religion naturiste, cette même religion que Restif de la Bretonne prêchera plus tard en l'additionnant d'éléments empruntés à l'illuminisme.

3. Matter, *Swedenborg*, Paris, Didier, 1865.

C'est beaucoup trop dire. Je consens à leur reconnaître un coloris qui n'en exclut pas la monotonie. Mais ce coloris, je le retrouve chez bien d'autres mystiques. Mlle Brohon a des descriptions que j'estime infiniment plus pittoresques que celles des *Arcanes célestes* :

... La voix me dit alors : Regarde la place que tu occupes. Je regardai et je vis que ce que je croyais être terre était devenu un nuage transparent et lumineux, sur lequel j'étais portée ; il tenait sa lumière de celle qui sortait du trône (divin). Cette vue me causa un sentiment de joie délicieux. La voix me dit encore : « Vois plus bas ce qui s'y passe. » Je regardai et je vis, à travers ce nuage lumineux sur lequel j'étais placée, un nuage d'une épaisseur et d'une obscurité effrayantes. Dans ce tourbillon ténébreux, j'aperçus le monde qui s'agitait, se roulait sur lui-même avec bruit et vacarme, et donnait, par ce mouvement, une telle agitation au nuage noir qui l'enveloppait et qui était immédiatement sous le nuage lumineux sur lequel j'étais, qu'il semblait qu'il voulait (*sic*) engloutir ce charmant nuage avec tout ce qui était placé dessus ; mais c'était bien inutilement, car le nuage lumineux était immobile comme un roc et aucun mouvement ne pouvait passer jusqu'à lui, ni l'ébranler... (Puis la voix parla). Le nuage lumineux s'entrouvrit, le nuage noir en fit de même, de sorte que j'aperçus le monde et l'agitation de ses partisans ; je les vis entasser crime sur crime, péchés sur péchés ; et à mesure qu'ils les commettaient, je voyais sortir d'eux comme une fumée, comme une poussière épaisse, comme une vapeur empestée qui s'élevait au-dessus d'eux et contribuait à former ce nuage noir que j'avais d'abord aperçu. Ce nuage, parvenu à une certaine épaisseur, semblait s'agiter violemment ; la foudre semblait s'y allumer et menacer tous ces malheureux de périr par leurs propres coups [1].

L'exemple n'est pas isolé. Il rappelle bien la manière du « prophète du Nord », qui n'a rien de plus ingénieux. D'autres visions, par leur sensiblerie presque indécente, font songer à Mme Guyon :

Après ma communion, je me trouvai aux pieds de la sainte Vierge : j'allais faire mon exercice accoutumé, mais je fus renvoyée au bas des marches du trône de mon Jésus. Je me prosternai pour l'adorer ; et comme s'il m'eût déjà appelée sans que je lui eusse obéi, quoique, cependant, je n'avais (*sic*) pas entendu sa voix, il me dit : « Mais viens donc, ma fille, viens vite prendre ta place. » Je volais plutôt que je ne marchai vers lui : il me reçut avec tendresse et me plaçant toujours à son côté droit : « Ne quitte pas ce lieu, me dit-il, non, ne le quitte jamais. » Puis, me montrant la plaie de son côté : « Voilà ton berceau, ajouta-t-il, voilà ton lit nuptial [2]. »

Voit-on quel orgueil se dissimule derrière ces paroles doucereuses ? Les *Réflexions édifiantes* apparaissent, en effet, comme un hymne

1. *Réflexions édifiantes*, II, 32.
2. *Ibid.*, I, 1-2.

d'orgueil. De même que Jean-Jacques ou que certains illuminés, elle s'attribue une destinée spéciale. Le philosophe de Genève se croyait persécuté de tous les hommes : à son exemple, Mlle Brohon s'érige en victime, mais en victime expiatoire pour le salut du genre humain. Elle ajoute l'humiliation volontaire aux souffrances qui lui viennent du dehors. Elle se trace un programme ascétique dont elle rêve de faire la charte d'une Congrégation d'un nouveau genre. Ce n'est pas un ordre inédit qu'elle pressent, mais un nouveau sacerdoce, destiné à supplanter l'ancien [1]. Sans doute, elle affirme sa soumission et se tient en garde contre un échec possible : « Si l'Église... me disait que je suis dans l'erreur, je ne balancerais pas à le croire [2]. » « N'y eût-il qu'un seule victime, elle suffira au Seigneur [3]. » Mais ces précautions de langage n'excluent pas de vastes espérances. Elle se voit déjà à la tête de « troupes auxiliaires de l'Église [4] » ; elle en fixe le nombre à douze, tant hommes que femmes [5] ; elle élabore un règlement comportant des obligations telles qu'un maigre perpétuel [6]. Elle s'illusionne enfin de perspectives enchanteresses. Elle contemple l'histoire future des victimes. A des persécutions initiales, un cardinal fera succéder une ère de prospérité [7]. Bientôt « l'état monastique sera entièrement détruit » et « les victimes composeront seules tout le corps de l'Église consacré au service de Dieu d'une manière spéciale [8] ».

La visionnaire se mue donc en prophétesse. Non seulement elle assiste à des spectacles symboliques, mais elle prédit des réalités à venir. Les desseins de la Providence lui sont révélés; Jésus prend soin de l'en entretenir lui-même. Il lui fait part de sa colère contre le clergé prévaricateur : il annonce qu'une nouvelle Église remplacera cette Église viciée : « En vain s'étaient-ils dits de ma religion, ces ouvriers d'iniquité; de même que j'ai détruit le temple de Jérusalem par deux fois différentes..., de même aussi j'enlèverai à ceux-ci l'abri sacré sous lequel ils se croient en sûreté : oui, plutôt que de les laisser jouir impunément du fruit de leurs crimes, je transporterai ma religion dans d'autres climats [9]. »

1. Dès le troisième fragment des *Réflexions édifiantes*.
2. *Réflexions édifiantes*, II, 264.
3. *Ibid.*, I, 106.
4. *Ibid.*, I, 102.
5. Grégoire, *Histoire des sectes*, t. II, p. 38.
6. *Réflexions édifiantes*, fragments, XIV et XV.
7. *Ibid.*, II, 90.
8. *Ibid.*, II, 359.
9. *Ibid.*, I, 294.

Ainsi Swedenborg déclarait, qu'à partir de l'année 1757, l'Esprit divin avait cessé d'animer le corps ecclésiastique et s'était reporté sur la nouvelle Jérusalem. Ainsi Jung Stilling, Saint-Martin s'attendaient à la fin du monde ou tout au moins à une troisième révélation imminente. L'idée était dans l'air : Mlle Brohon en profita pour donner libre cours à ses rancunes. Car on ne saurait guère voir dans ses invectives que la jalousie d'une concurrente. C'est ce dont Pontard s'aperçut, sans doute, et ce qui refroidit son enthousiasme. D'ailleurs, les autres prophéties contenues dans les *Réflexions édifiantes* ne renferment que des choses fort anodines. Toutes les visionnaires qui ont commenté l'Apocalypse ont émis des élucubrations pareilles. On lui souhaiterait seulement plus de bonheur dans le détail de ses oracles ; car, assurément, si la France réduite à « une espèce de servitude » se vit privée de ses princes, l'Espagne n'y fut pour rien[1]. Persécution générale suscitée par l'ancien clergé ; conversion des juifs[2] ; établissement des chrétiens en Palestine, sont annoncés pour une date prochaine. Comme la plupart de ses congénères, Mlle Brohon fait revenir Élie et Énoch pour guider le peuple fidèle ; vaincus et mis à mort, ils seront vengés et le règne glorieux du Christ commencera en 1866 : les 22 000 coudées de l'Apocalypse figurent en effet vingt-deux mille mois[3]. La France sera désormais le peuple choisi[4], et Dieu élira la demeure de Mlle Brohon pour « le centre de son habitation parmi les hommes[5] ».

Car elle se croit une mission supérieure à celle même de prophétesse. C'est ici que son orgueil devient effarant. Elle n'a pas l'humilité réelle de Saint-Martin ou de tel autre théosophe ; elle ne renonce même pas à « l'amour-propre », comme Mme Guyon, ce qui serait de l'humilité au moins apparente. Bien au contraire, elle se dit un prodige sans précédent. Lorsqu'elle parle un langage contrit, c'est par un raffinement d'orgueil. Elle aboutit à se considérer comme l'arbitre des destinées divines :

Eh quoi ! Seigneur, m'écriai-je comme éperdue, il est tant de vos fidèles amies, qui se feraient un honneur suprême d'être chargées d'un si noble emploi ; et moi, je suis indigne, si misérable... Oui, ma fille, me répondit ce bon Maître,

1. « Je crus entrevoir, par une lumière intérieure, que l'Espagne serait la nation dont le Seigneur se servirait pour exercer sa vengeance sur la France. » (*Réflexions édifiantes*, I, 10).
2. *Réflexions édifiantes*, II, 228.
3. *Ibid.*, II, 359-385.
4. *Ibid.*, II, 19.
5. *Ibid.*, II, 99.

il en est tant; et cependant, c'est toi que j'ai choisi par exclusion à tant d'autres, c'est à toi que j'ai confié mes intérêts; encore une fois, je t'en ai rendue l'arbitre [1].

Swedenborg lui-même, qui s'attribuait une vocation presque messianique, n'osa jamais s'exprimer ainsi. Il ne représenta jamais son cœur comme le temple d'une nouvelle Église [2]; et il aurait rougi si quelqu'un de ses interlocuteurs de l'autre monde lui avait déclaré, comme saint Augustin à Mlle Brohon : « J'ai été le chantre de la grâce et tu seras le chef-d'œuvre [3]. » Ne va-t-elle pas jusqu'à présenter sa propre vie comme une démonstration du christianisme, et comme un miracle probant? « On demande des prodiges, me dit mon cher Maître... je l'ai dit, je le répète, la manière dont je te conduis en est un perpétuel, n'y eût-il que les chants continuels de mes anges que tu entends [4]. » On croirait impossible de pousser plus loin l'infatuation de soi-même; elle en trouve pourtant le moyen, et elle s'attribue une filiation céleste qui, de nos jours, la rendrait passible d'une maison d'aliénés :

(Lorsque sur le Calvaire, Marie et Jésus eurent le désir de trouver) un être qui pût de tous temps (dit Jésus) reconnaître mes sacrifices et mon amour..., ce désir de Jésus et de Marie produisit ton âme; oui, ton âme est proprement le fruit de ce désir de Jésus et de Marie.

... Ton âme reçut l'être dès ce moment; mais elle resta comme abîmée dans celle de ton Jésus jusqu'à ce qu'il me plût la faire passer dans ton corps; et, dans cet abîme d'amour, elle m'y servait déjà d'otage au nom de toute l'humanité.

... Tu es non seulement fille de Jésus et de Marie, mais tu es aussi singulièrement l'épouse de Jésus [5].

On croit rêver lorsqu'on songe que ces insanités trouvèrent des lecteurs. Il est inouï qu'on les ait commentées même après la Révolution, au moment où personne n'y avait plus d'intérêt politique. Lorsqu'en 1811, Mme de Krüdener vint à Strasbourg, elle y trouva un cercle tout nourri des *Réflexions édifiantes*. Elle les lut et en fut « éblouie [6] ». Ses

1. *Réflexions édifiantes*, I, 53.

2. « Ce temple que tu admires est renfermé dans ton cœur; c'est là que je veux être adoré en esprit et en vérité; c'est là que mon Église... doit être à l'abri des attentats de mes ennemis... Voilà ces nouveaux cieux, cette nouvelle terre annoncés dans les prophètes. » (*Réflexions édifiantes*, II, 103.)

3. *Réflexions édifiantes*, II, 424.

4. *Ibid.*, I, 26.

5. *Ibid.*, 328.

6. Eynard, *Vie de Mme de Krüdener*, Paris, 1849, t. Ier, ch. XII, p. 247.

ouvrages, il est vrai, se ressentaient d'une inspiration analogue. Dans leurs âmes féminines, le mysticisme des théosophes s'affadissait, se compliquait de sentimentalité rousseauiste. La notion du péché disparaissait, elle qui occupe une si grande place dans la philosophie martiniste. Le « moi » tendait à une émancipation complète. La Révolution achèvera de libérer l'expression de cette volonté de puissance ; elle ne la créera pas, car elle s'épanchait déjà avec une suprême impudeur dans le secret des journaux intimes. Ainsi se préparait le romantisme : nous le voyons déjà là tout entier, avec son caractère de « mysticisme impérialiste », comme s'exprimerait M. Ernest Seillère. De tous les théosophes du dix-huitième siècle, j'en trouve peu qui réponde aussi parfaitement aux théories de l'éminent historien que je viens de nommer. C'est que les autres restent des chrétiens. Longtemps encore, après la Révolution, ils exerceront une influence modératrice, tout en fournissant au romantisme un important bagage d'images surnaturelles. Mais ceux d'entre eux qui se laissèrent entraîner par le courant en devinrent presque fatalement les adeptes les plus déraisonnables. Pour eux, ce qui n'était qu'une tendance imprécise devenait presque une religion, cette religion de l'instinct aveugle et de l'individualisme exaspéré qui s'épanouit vers 1830 et dont nous subissons encore les conséquences.

# BIBLIOGRAPHIE

## I. — Manuscrits

A *Paris*, la Bibliothèque nationale, comme celle de l'Arsenal, ne renferment que des rituels magiques sans grande importance.

Nous avons consulté avec plus de fruit les Archives nationales, notamment les dossiers C, cart. 192 (Cazotte et Mme de la Croix); F⁷ 4595, M 867, W 479 (Bergasse); F⁷ 6698 (Mme de Krüdener).

*Mme Robert* a bien voulu nous communiquer la correspondance inédite de Saint-Martin avec Clément de Ris, de même que certains documents concernant Alliette et ses disciples.

*M. Leboime* possède la première partie de la correspondance de Kirchberger; elle renferme des lettres de Saint-Martin (déjà publiées), d'Eckartshausen, de Jacob Sarazin, etc., et l'important rapport de Lavater sur les illuminés de Copenhague.

*M. Émile Dermenghem* a bien voulu nous communiquer les copies qu'il possède de certains inédits de Joseph de Maistre (*Mémoire à Vignet des Etoles*, correspondance avec Willermoz, réfutation de Barruel).

*M. Charles Bredin*, enfin, nous a permis de consulter tous les documents qu'il possède de son arrière-grand-père Claude-Julien Bredin, notamment l'importante correspondance avec Ballanche que nous publions d'autre part.

La bibliothèque municipale de *Versailles* possède un *Essai* manuscrit *sur la vie et les ouvrages de Swedenborg*.

Celle de *Mantes* possède plusieurs autographes de la duchesse de Bourbon.

A la bibliothèque publique de *Lyon*, nous avons consulté les papiers de Ballanche, contenant le texte, prêt pour la publication, de nombreux ouvrages inédits, ainsi que des brouillons et des fragments importants d'autres ouvrages.

Les *Archives de l'École vétérinaire* de la même ville renferment une copie fragmentaire de la correspondance de C.-J. Bredin.

*MM. Joseph et Gabriel Willermoz* ont bien voulu nous communiquer certains documents provenant de leur arrière-grand-oncle Jean-Baptiste Willermoz (correspondance avec divers initiés).

Les papiers de Prunelle de Lière, conservés à la bibliothèque de *Grenoble*, renferment un certain nombre de pièces concernant le martinisme et le somnambulisme.

A la bibliothèque d'*Avignon*, un cahier de demandes (improprement nommées *correspondances* sur le catalogue) provenant des Illuminés d'Avignon.

Le *Journal* et la *Correspondance* du baron de Corberon, inédits pour tout ce qui regarde l'illuminisme.

La bibliothèque Méjane, à *Aix-en-Provence*, et celle du musée d'Arbaud, dans la même ville, renferment quelques pièces concernant Ramsay, Pernety, le magnétiseur Rolland, Ballanche.

*M. Louis Bergasse*, à *Marseille*, a bien voulu nous communiquer certains documents concernant Nicolas Bergasse (extraits de correspondances avec sa famille et certains initiés).

A la bibliothèque publique de *Genève*, nous avons consulté les volumineuses archives de la famille Constant de Rebecque, notamment la correspondance de Rosalie de Constant, dont Mlle Lucie Achard a déjà tiré deux volumes substantiels, mais où bien des renseignements restent à glaner.

La même bibliothèque renferme les papiers de Court de Gébelin, notamment un *Cours de religion*, encore inédit, mais nécessaire à la compréhension de son œuvre.

On y trouve également la correspondance de C.-J. Bredin avec Diodati, que nous publions d'autre part.

A *Lausanne*, la bibliothèque de la Faculté libre de théologie protestante renferme des trésors encore bien mal exploités. Outre de nombreux ouvrages mystiques (celui de Fournié, ceux de Saint-Georges de Marsais), difficiles à se procurer ailleurs, elle renferme une grande abondance de manuscrits concernant l'illuminisme. Ce sont :

1° Une copie de la correspondance de Saint-Martin avec Kirchberger (celle dont se servit Matter);

2° Une copie de la correspondance de Kirchberger avec Eckartshausen, Divonne, Gertrude, Sarazin, etc. Cette copie, faite très consciencieusement d'après l'original que possède actuellement M. Leboime, s'étend en outre ultérieurement jusqu'en 1799, les documents authentiques s'étant trouvés, à la suite de successions, dispersés en plusieurs mains;

3° La correspondance de Fleischbein, en grande partie antérieure à l'époque que nous étudions ici, mais s'étendant néanmoins jusqu'en 1774. — On tirerait aisément de ces milliers de lettres une histoire très neuve du quiétisme allemand et suisse dans les trois premiers quarts du dix-huitième siècle;

4° Des ouvrages inédits de Dutoit, ainsi que sa vie, également inédite, par Petillet, et de nombreuses notes concernant ses dernières années. — Documents utilisés par M. Favre, mais d'une manière très incomplète;

5° Quelques pièces (notamment la *Relation des entretiens de Mme de Seigneux*) concernant le chevalier de Langallerie;

6° Sous le titre : *Lettres de divers mystiques inconnus*, un certain nombre de pièces, parmi lesquelles on peut aisément identifier une lettre de Saint-Martin et deux autres du comte de Divonne.

M. Bridel, conservateur du Musée du Vieux-Lausanne, a bien voulu nous communiquer certains documents que possède ledit musée sur le quiétisme après Dutoit.

Le fonds Sarazin, aux Archives d'État de *Bâle*, renferme l'importante correspondance de Jacob Sarazin avec Kirchberger, Lavater, Ramond de Carbonnières, Magneval, etc. (les lettres adressées à Sarazin seulement).

Dans les papiers d'Isaac Iselin, conservés aux mêmes Archives, on peut trouver quelques lettres de Kirchberger et de Court de Gébelin.

Le fonds Lavater, à la bibliothèque de la ville de *Zurich*, constitue une des sources d'information les plus vastes concernant non seulement l'illuminisme, mais la fin du dix-huitième siècle en général. It est encore presque inexploité pour tout ce qui ne concerne pas Lavater lui-même. Nous avons tiré de nombreux renseignements de cette volumineuse correspondance, ainsi que de certains manuscrits inédits du théosophe zurichois.

Dans le fonds Hess, à la même bibliothèque, se trouvent les papiers de Madeleine Schweitzer.

Les collections d'autographes dc la Bibliothèque nationale de *Berlin*, notamment la collection Varnhagen, renferment un certain nombre de pièces provenant de Pernety, Zacharias Werner, Oberlin, Mme de Krüdener, etc., que nous indiquons en note au cours de cet ouvrage.

La bibliothèque royale de *Copenhague* renferme différentes pièces concernant la secte mystique de Charles de Hesse. Les principales en sont le journal du maréchal de Bulow et la correspondance du prince héritier Frédéric, cette dernière malheureusement écrite en partie d'après un système cryptographique.

Les Archives royales de Suède, à *Stockholm*, comprennent la correspondance du duc de Sudermanie et celle de Reuterholm, toutes deux importantes au point de vue des swedenborgiens. On y trouve des lettres du baron de Staël, de Silverhielm, de Gombauld, ainsi que du comte de Divonne.

La collection gustavienne de la bibliothèque d'*Upsal* renferme également certaines indications à ce sujet, notamment quant au baron de Staël.

## II. — Imprimés

Aban (Pierre d'). — *Les Œuvres magiques de Henri Cornélius Agrippa.* Liége, 1788.

Abraham. — *Miroir de la vérité dédié à tous les maçons.* Paris (5) 802. T. III.

Achard (Lucie). — *Rosalie de Constant, sa famille et ses amis.* Paris, Fischbacher, s. d. 2 vol.

Alliette, dit Etteila. — *Les Sept nuances de l'œuvre philosophique-hermétique.* S. l. n. d.

— *Fragment sur les hautes sciences.* Amsterdam, 1785.

— *Aperçu sur la nouvelle école de magie.* S. l. 1790.

— *Cours théorique et pratique du livre de Thot.* S. l. 1790.

Allonville (Comte d'). — *Mémoires secrets de 1770 à 1830.* Paris, 1838.
Alméras (Henri d'). — *Les Dévotes de Robespierre.* Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1905.
— *Cagliostro.* Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1903.
Amiable. — *La R ▭ L ▭ Les Neuf Sœurs.* Paris, Alcan, 1897.
— et Colfavru. — *La Franc-Maçonnerie en France depuis 1725.* Paris, aux bureaux du Grand-Orient, 1890.
Ampère (André-Marie et Jean-Jacques). — *Correspondance et Souvenirs.* Paris, Hetzel, 1875. 2 vol.
*Annales de la Société Jean-Jacques-Rousseau*, 1907. T. III (article de E. Ritter).
*Antimagnétisme (l').* Londres, 1784.
Archenholtz. — *Tableau de l'Angleterre.* Bruxelles, 1788.
Arson. — *Document pour l'histoire des grands fourbes.* Paris, 1817-1818.
— *Appel à l'humanité.* Paris, 1818.
Assézat. — *Vie de Restif.* (*Les Contemporaines mêlées.* T. I. Paris, Lemerre, 1875.)
Aucler (Quintus). — *La Thréicie.* Paris, an VII.
Augé (Lazare). — *Notice sur Hoëné Wronski.* Paris, 1865.
Azaïs. — *Essai sur le monde.* Paris, Arthur Bertrand, 1806.
— *Discours à S. M. l'Empereur et Roi sur la vérité universelle.* Paris, 1808.
— *Système du monde.* Paris, 1808-1811.
— *Manuel du philosophe, ou Principes éternels.* Paris, 1816.
— *Jugement philosophique sur J.-J. Rousseau et sur Voltaire.* Paris, 1817.
— *Recueil philosophique.* Paris, 1818.
— *Cours de philosophie générale.* Paris, 1824. 8 vol.
— *Jeunesse, Maturité ; Religion, Philosophie.* Paris, 1837 (la première partie fut écrite en 1799).
— *Des compensations dans les destinées humaines.* Paris, F. Didot, 1846.
— et Bapst. — *Explication et Emploi du magnétisme.* Paris, 1817.
Baader. — *Sämmtliche Werke.* T. XII : *Erläuterungen zu sämmtlichen Schriften von L. C. de St. Martin.* Leipzig, 1860.
— *Les Enseignements secrets de Martines de Pasqually.* Paris, Bibliothèque Rosicrucienne, 1900.
Baille (Ch.). — *Notes sur le baron et la baronne de Staël. Revue de Paris*, 1902. T. II.
Bailly. — *Lettres sur l'origine des sciences et sur celle des peuples de l'Asie.* Londres et Paris, 1777.
Baldensperger. — *Le Mouvement des idées dans l'émigration française.* Paris, Plon, 1925. 2 vol.
Ballanche. — *Œuvres.* Paris, 1832. 6 vol.
— *Du sentiment considéré dans ses rapports avec la littérature et les arts.* Lyon, an IX.
— *Vision d'Hébal.* Paris, Jules Didot, 1831.
— *Formule générale* (fragments parus dans la *Revue de Paris*, 1829 et 1830).
— *La Ville des expiations.* Paris, 1907. (Nous citons le texte d'après cette édition.)
— *La Ville des expiations.* Paris, Bibliothèque romantique, 1926.
Ballet (Dr Gilbert). — *Swedenborg.* Paris, Masson, 1899.
Barbeguine. — *La Maçonnerie mesmérienne.* S. l. 1784.

Barbey (Frédéric). — *Suisses hors de Suisse. Au service des rois et de la révolution.* Paris, Perrin, 1914.

Bardin de Lutèce. — *L'Oracle divin.* Paris, 1790.

Barruel. — *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme.* Hambourg, 1800. 5 vol.

Beaunier (André). — *Figures d'autrefois.* Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1917.

— *La Jeunesse de Joseph Joubert.* Paris, Perrin, 1918.

— *Joseph Joubert et la Révolution.* Paris, Perrin, 1918.

Beraldi (Henri). — *Le Passé du pyrénéisme. Ramond de Carbonnières.* Paris, 1919-1920. 2 vol.

Beckford. — *Vathek.* Ed. Stéphane Mallarmé.

Béclard (Léon). — *Sébastien Mercier.* Paris, Champion, 1903.

Berckheim (Mlles de). — *Souvenirs d'Alsace.* Neuchâtel, 1889. 2 vol.

Bergasse (Louis). — *Nicolas Bergasse.* Introduction par Étienne Lamy. Paris, Perrin, 1910.

Bergasse (Nicolas). — *Théorie de la nature.* S. l. n. d.

— *Observation sur un écrit du docteur Mesmer.* Londres, 1785.

— *Les Prophéties françaises.* Paris, 1789.

Berthier (Abbé). — *Xavier de Maistre.* Lyon, Vitte,1 921.

Besbecourt. — *Les Mystères du christianisme.* Londres, 1775. 2 vol.

Bésuchet. — *Précis historique de l'Ordre de la franc-maçonnerie.* Paris, 1829. 2 vol.

Beyerlé. — *De convente latomorum apud Aquas Wilhelminas.* S. l. 1782. 2 vol.

Bignon. — *Histoire de France.* T. X. Paris, Didot, 1838.

Bila (Constantin). — *La Croyance à la Magie au XVIII^e siècle en France dans les Contes, Romans et Traités.* Paris, 1925.

Billion. — *Le Mysticisme de Mme de Staël. (Revue d'histoire littéraire de la France,* 1910.)

Blanc (Charles). — *La Franc-Maçonnerie et la Révolution.* La Flèche, 1880.

Blanc (Louis). — *Histoire de la Révolution.* Paris, éditions du *Figaro.* s. d.

Blennerhasset (Lady). — *Mme de Staël et son temps.* Trad. Dietrich. Paris, 1890. 3 vol.

Blosseville. — *Les Puységur.* Paris, 1873.

Blot-Lequesne. — *Fragments de philosophie sociale. Premier fragment : Examen du système Thalysien de M. J.-A. Gleizes.* Paris, 1845.

Blum (Jean). — *J.-A. Starck et la querelle du crypto-catholicisme en Allemagne.* Paris, Alcan, 1912.

Bobé (Louis). — *Johann Caspars Lavaters Rejse til Danmark.* Copenhague, 1898.

— *Efterladte Papirer fra den Reventlowske Familiekreds.* Copenhague, 1907. T. VII.

Bodemann (Édouard). — *Julie von Bondeli.* Hanovre, 1874.

Bodemann (F. W.). — *J. K. Lavater nach seinem Leben, Lehren und Werken.* Gotha, Perthes, 1856.

Bœhme. — *Sämmtliche Werke.* Leipzig, 1831. 6 vol.

— *L'Aurore naissante.* Trad. Saint-Martin. Paris, 1800. 2 vol.

— *Des trois principes.* Trad. Saint-Martin. Paris, 1802.

Boisquet. — *Trois articles sur l'ouvrage intitulé : De l'état social de l'homme.* Paris, Leroi, 1825.

Boissie. — *L'Esprit de la franc-maçonnerie dévoilé.* Montpellier, 1816.
Boissier (Firmin). — *Restif de la Bretonne.* Paris, 1875.
Bonald. — *Législation primitive.* Paris, Le Clerc, 1857.
— *Recherches philosophiques.* Paris, Le Clerc, 1853.
Bonifas-Laroque. — *L'Élève de l'Évangile.* Toulouse, 1812. 2 vol.
Bonneville. — *Choix de petits romans imités de l'allemand.* Paris, 1786.
— *Les Jésuites chassés de la maçonnerie et leur poignard brisé par les maçons.* A l'Orient de Londres, 1788. 2 vol.
— *De l'esprit des religions.* Paris, Imprimerie du Cercle social, 1792. 2 vol.
— *Le Vieux tribun et sa bouche de fer.* Paris, Imprimerie du Cercle social, 1796.
— et Fauchet. — *La Bouche de fer.* Paris, 1790-1791.
Bonstetten. — *Briefe an Friederike Brun.* Francfort, 1825. 2 vol.
Bord (Gustave). — *La Franc-Maçonnerie en France.* Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1908.
— *Autour du Temple.* Paris, 1912. 3 vol.
Bossert. — *Gœthe, ses précurseurs et ses contemporains.* Paris, Hachette, 1882.
Bourbon (Duchesse de). — *Opuscules, ou Pensées d'une âme de foi sur la religion chrétienne pratiquée en esprit et en vérité.* S. l. 1811.
— *Correspondance entre Mme de B... et M. R. sur leurs opinions religieuses.* S. l. 1812. 2 vol.
Bourgeois (Armand). — *Le Salon de Cazotte à Pierry.* Châlons-sur-Marne, 1890.
— *Pages inédites ou ignorées sur Cazotte et son séjour à Pierry.* Paris, Champion, 1911.
Bournand. — *Histoire de la franc-maçonnerie.* Paris, Daragon, 1905.
Boutroux. — *Le Philosophe allemand Jacob Bœhme.* Paris, Alcan, 1888.
Bouys. — *Considérations sur les oracles.* Paris, 1806.
Bovet. — *Le Comte de Zinzendorf.* Paris, Librairie française et étrangère, 1865.
Brissot. — *Mémoires.* Paris, Firmin-Didot, 1877.
— *Examen critique du voyage dans l'Amérique septentrionale de M. le marquis de Chatellux.* Londres, 1786.
Broglie (Duc de). — *Souvenirs.* Paris, Calmann-Lévy, 1886. T. I.
Brohon (Mlle). — *Les Amants philosophes ou le Triomphe de la raison.* Amsterdam, 1755.
— *Instructions édifiantes sur le jeûne de Jésus-Christ au désert.* Paris, Didot, 1791.
— *Réflexions édifiantes.* Paris, Didot, 1791. 2 vol.
Brun (Abbé). — *L'Abbé J.-P. Lapauze.* Bordeaux, 1903.
Bulau. — *Personnages énigmatiques.* Paris, 1861. 3 vol.
Byse. — *Le Prophète du nord.* Paris, Fischbacher, s. d.
— *Swedenborg.* Lausanne, Bridel, s. d. 4 vol.
Cadet de Gassicourt. — *Le Tombeau de Jacques Molai.* Paris, an V.
— *Les Initiés anciens et modernes. Suite du Tombeau de Jacques Molai.* S. l. n. d.
Calmet (Dom). — *Traité sur les apparitions des esprits et sur les vampires.* Paris, 1751. 2 vol.
Capefigue. — *Louis XVI.* T. III. Paris, 1844.
— *La Baronne de Krüdener.* Paris, 1866.
Caraman (Duc de). — *Charles Bonnet.* Paris, 1859.
Caro. — *Essai sur la vie et la doctrine de Saint-Martin.* Paris, 1852.

Carra. — *Examen physique du magnétisme animal.* Londres, 1785.
Casanova. — *Mémoires.* Paris, Garnier, s. d. 8 vol.
Cazotte. — *Œuvres.* Paris, 1817. 4 vol.
Cazotte (Scévole). — *Témoignage d'un royaliste.* Paris, Le Clerc, 1839.
Cellin du Fayel. — *La Vérité sur Mlle Le Normand.* Paris, 1845.
Chais de Sourcesol. — *Le Livre des manifestes.* S. l. 1797. 2 vol.
Charrier (Abbé J.). — *Claude Fauchet.* Paris, Champion, 1909. 2 vol.
Chatanier. Trad. Swedenborg. — *De la nouvelle Jérusalem.* Londres, 1782.
— — *Du commerce établi entre l'âme et le corps.* Londres et La Haye, 1785.
— — *Traité de la vie.* Londres, 1787.
— — *Du dernier jugement et de la Babylone détruite.* Londres, 1787.
Chateaubriand. — *Œuvres complètes.* Paris, Garnier, 1861.
— *Mémoires d'outre-tombe.* Édition Biré. Paris, Garnier, s. d. 6 vol.
— *Correspondance générale,* publiée par Louis Thomas. Paris, Champion, 1912 et suiv. 5 vol.
Chavannes (Mlle). — *Essai sur la vie de J.-G. Lavater.* Lausanne, 1844.
Chénier (André). — *Œuvres poétiques.* Édition Louis Moland. Paris, Garnier, 1884.
— *De l'esprit de parti.* S. l. n. d.
Cherfils (Christian). — *Un essai de religion scientifique.* Paris, Fischbacher, 1898.
Claudius. — *Asmus omnia secum portans oder sämmtliche Werke des Wandsbecker Bothen.* Wandsbeck, 1774-1814. 2 vol.
Clavel. — *Histoire de la franc-maçonnerie.* Paris, Pagnerre, 1843.
Cochard. — *Notice historique sur l'abbé Rozier.* Lyon, 1832.
Cochelet (Mlle). — *Mémoires sur la reine Hortense.* Paris, Ladvocat, 1836. 4 vol.
(Coessin). — *Les neuf livres.* Paris, 1809.
Cogordan. — *Joseph de Maistre.* Paris, Hachette, 1894.
Collin de Plancy. — *Dictionnaire infernal.* Paris, 1818.
— *Le Diable peint par lui-même.* Paris, 1819.
— *Dictionnaire de la folie et de la raison.* Paris, 1820. 2 vol.
Collombet. — *Notice sur Guy-Marie Deplace.* Lyon, 1843.
Combes (Louis de). — *Notes sur les illuminés martinistes de Lyon. Comment J.-B. Willermoz devint apprenti Rose-Croix.* Trévoux, 1907.
Constant (Benjamin). — *Lettres à Mme Récamier.* Paris, Calmann-Lévy, 1882.
— *Lettres,* publiées par J.-H. Menos. Paris, Sansot, 1888.
— *Journal intime.* Paris, Ollendorff, 1895.
Costa de Beauregard. — *Le Roman d'un royaliste sous la Révolution. Souvenirs du comte de Virieu.* Paris, Plon, 1892.
Courchamps (de). — *Souvenirs de Mme de Créqui* (apocryphes). Paris, 1834. T. III, VI.
Court de Gébelin. — *Le Monde primitif.* Paris, 1773. 8 vol.
— *Lettres de l'auteur du Monde primitif à ses souscripteurs sur le magnétisme animal.* Paris, 1784.
Crédot (P.-J.). — *Pierre Pontard, évêque constitutionnel de la Dordogne.* Paris, 1893.
Créqui (Marquise de). — *Lettres inédites à Sénac de Meilhan.* Paris, 1856.
Cuvier. — *Éloge historique de Louis-François-Élisabeth, baron Ramond.* Académie royale des Sciences. Séance publique du lundi 16 juin 1828.

Damiron. — *Essai sur l'Histoire de la philosophie en France au XIX^e siècle.* Paris, 1828.

Dampierre. — *Réflexions impartiales sur le magnétisme animal.* Genève et Paris, 1784.

— *Vérités divines pour le cœur et l'esprit.* Lausanne, 1823.

Daruty. — *Recherches sur le rite écossais ancien accepté.* A l'île Maurice, 1879.

Daudet (Ernest). — *Joseph de Maistre et Blacas.* Paris, Plon, 1908.

Delisle de Sales. — *Histoire du monde primitif.* Paris, 1779.

— *Mémoire en faveur de Dieu.* Paris, 1802.

— *Examen pacifique des paradoxes d'un célèbre astronome en faveur des athées.* Paris, 1804.

— *Orphée.* Paris, 1808.

— *Analyse de la bibliothèque de Delille de Sales.* S. l. n. d.

Denis (Ferdinand). — *Tableau historique, analytique et critique des sciences occultes.* Paris, 1830.

Dermenghem. — *Joseph de Maistre mystique.* Paris, la Connaissance, 1923.

Deschamps (Dom). — *Les Sociétés secrètes.* Paris, 1883. 3 vol.

Descostes. — *Joseph de Maistre avant la Révolution.* Paris, 1923. 2 vol.

D'Eslon. — *Observations sur le magnétisme animal.* Paris, Didot, 1780.

Devismes. — *Essai sur l'homme ou l'homme microcosme.* Rouen et Paris, 1805.

— *Essai sur la vie ou l'homme posthume.* Rouen et Paris, 1805.

— *Pasilogie ou de la musique considérée comme langue universelle.* Paris, 1806.

— *Éléonore d'Amboise*, roman historique. Paris, 1807. 2 vol.

— *Nouvelles recherches sur l'origine et la destination des Pyramides d'Égypte.* Paris, 1812.

Divonne. — *La Voie de la science divine, traduite de M. W. Law, précédée de la Voix qui crie dans le désert*, par Lodoïk. Paris, 1805.

Donnadieu (Frédéric). — *Fabre d'Olivet. Discours tengut devans la cour d'amour de Vercaut.* Montpellier, 1886.

Dora d'Istria. — *Théologie et miracles de Mme de Krüdener. Revue internationale*, 1888, XIX.

Dorion. — *Palmyre conquise.* Paris, Delaunay, 1825.

Droz. — *Histoire du règne de Louis XVI.* T. I. Paris, Renouard, 1839.

Ducos (Comte). — *La Mère du duc d'Enghien.* Paris, Plon, 1899.

Dufort de Cheverny. — *Mémoires.* Paris, 1886. 2 vol.

Dühren. — *Restif de la Bretonne.* Berlin, Harrwitz, 1906.

Dumas (Alexandre). — *Mes Mémoires.* Édition *in-folio.* T. I.

— *Les Mille et un fantômes.* Bruxelles, 1849. T. V.

Dumesnil (Alexis). — *De l'Esprit des religions.* Paris, 1810.

— *La Manifestation de l'esprit de vérité.* Paris, 1819.

Düntzer. —*Zwei Bekehrte.* Leipzig, 1873.

Dupont de Nemours. — *Sur les Institutions religieuses dans l'intérieur des familles.* Paris, s. d.

— *Le Serpent.* Paris, an IV.

— *Sur l'Instinct.* Paris, an VI.

— *Philosophie de l'univers.* Paris, an VII.

— *Sur la Liberté morale.* Paris, an XI.

Dupont de Nemours. — *Défense du Déisme*. Paris, an XIV.
Dutoit-Membrini. — *La Philosophie divine appliquée aux lumières naturelle, magique, astrale, surnaturelle, céleste et divine*, par Keleph Ben Nathan. S. l., 1793. 3 vol.
— *Philosophie chrétienne*. S. l., 1800. 4 vol.
Eckartshausen. — *Aglaïs*. Munich, 1787.
— *Der Tiger von Bengalen*. Cologne, 1790.
— *Entdeckte Geheimnisse der Zauberey*. Munich, 1790.
— *Aufschlüsse zur Magie*. Munich, 1791. 4 vol.
— *Dieu est l'amour le plus pur*. Munich, 1791.
— *Blicke in die Zukunft*. Leipzig, Graff, 1799.
— *La Nuée sur le sanctuaire*. Paris, 1819.
Eckstein (d'). — *Le Catholique*. T. X.
*Entretiens idéalistes (les)*. Paris, 1906-1914.
Erdan. — *La France mistique (sic)*. Paris, s. d. 2 vol.
Espinchal (d'). — *Journal d'émigration*. Paris, Perrin, 1912.
Esquiros. — *Les Excentriques en littérature : M. Gleïzès*. (*Revue des Deux Mondes*, 1er septembre 1846.)
Eynard. — *Vie de Mme de Krüdener*. Paris, 1849. 2 vol.
Fabre (Benjamin). — *Franciscus Eques a Capite Galeato*. Paris, la Renaissance du Livre, 1913.
Fabre des Essarts. — *Les Hiérophantes*. Paris, Chacornac, 1905.
Fabre d'Olivet. — *Le Quatorze de Juillet 1789*. Pièce en un acte, en vers. Paris, s. d.
— *L'Invisible*.
— *L'Avant-Coureur*.
— *Lettres à Sophie sur l'histoire*. Paris, 1801. 2 vol.
— *Le Troubadour. Poèmes occitaniques du XIIIe siècle*. Paris, 1804. 2 vol.
— *Oratorio chanté dans le Temple réformé à l'occasion du sacre de S. M. l'Empereur*. Paris, 1804.
— *Notions sur le sens de l'ouïe*. Paris, 1811.
— *Les Vers dorés de Pythagore expliqués*. Paris, Treuttel et Wurtz, 1813.
— *La Langue hébraïque restituée*. Paris, 1815. 2 vol.
— *Caïn de Byron traduit en vers français*. Paris, 1823.
— *Le Retour aux beaux-arts. Dithyrambe pour l'année 1824*.
— *Le Sage de l'Indostan*. Pièce en un acte, en vers. Paris, Dorbon, 1894.
— *La Musique expliquée*. Paris, Chacornac, 1910.
— *Histoire philosophique du genre humain*. Paris, Chacornac, 1910. 2 vol.
Faguet. — *Politiques et Moralistes*. Paris, 1898. 2e série.
Falloux. — *Mme Swetchine*. T. I. Paris, Didier, 1860.
*Fantasmagoriana*, ou recueil d'histoires d'apparitions, de spectres, revenants, fantômes, etc. Traduit de l'allemand par un amateur. Paris, 1812.
Faria (abbé de). — *De la Cause du sommeil lucide*. (Conférences de 1813, publiées en 1820.) Paris, 1906.
Fauche-Borel. — *Mémoires*. Paris, 1829. 4 vol.
Favre (André). — *Un théologien mystique vaudois au XVIIIe siècle : Jean-Philippe Dutoit*. Genève, 1911.

FERRAZ. — *Histoire de la Philosophie en France au XIX^e siècle. Traditionalisme et ultramontanisme.* Paris, Didier, 1880.

FIARD (Abbé). — *Lettres magiques ou Lettres sur le diable.* En France, 1791.

— *La France trompée par les magiciens et démonolâtres du XVIII^e siècle.* Paris, 1803.

FIGUIER. — *Histoire du merveilleux.* Paris, Hachette, 1902. 4 vol.

FINDEL. — *Histoire de la Franc-Maçonnerie.* Paris, 1866. 2 vol.

FINSLER. — *Lavaters Beziehungen zu Paris.* (Neujahrsblatt auf das Jahr 1898 zum Besten des Waisenhauses in Zürich von einer Gesellschaft herausgegeben). Zurich, 1898.

FORGAME. — *De l'influence de l'esprit philosophique et de celle des sociétés secrètes sur le XVIII^e et le XIX^e siècle.* Paris, Dentu, 1858.

FORTIA D'URBAN. — *Mémoires pour servir à l'histoire ancienne du globe terrestre.* Paris, 1809, 10 vol.

FOURIER. — *Théorie des Quatre mouvements et des destinées générales.* Leipzig (Lyon), 1808.

FRAINNET. — *Essai sur la philosophie de P.-S. Ballanche.* Paris, 1903.

FRANCK. — *Saint-Martin et son maître Martinez Pasqualis.* Paris, 1866.

— Compte rendu du livre de Ferraz, *Journal des Savants*, 1880.

FRONTEAU (Mlle). — *Recueil de prédictions intéressantes faites depuis 1733.* S. l., 1792, t. II.

— *Extraits d'un recueil de discours de piété sur nos derniers temps.* Paris, 1822. 5 vol.

FUNCK (Heinrich). — *Lavater und Cagliostro.* (*Nord und Süd*, octobre 1897.)

FUNCK-BRENTANO. — *L'affaire du Collier.* Paris, Hachette, 1901.

GAGNOL (abbé). — *Le jansénisme convulsionnaire.* Paris, Poussielgue, 1911.

GAUTIER (P.). — *Mme de Staël et Napoléon.* Paris, Plon, 1903.

— *Mathieu de Montmorency et Mme de Staël.* Paris, Plon, 1908.

GEFFROY (A.). — *Gustave III et la cour de Suède.* Paris, Didier, 1867, t. II.

— *Mme de Staël ambassadrice.* (*Revue des Deux Mondes*, 1^er novembre 1856.)

GENCE. — *La vérité du magnétisme prouvée par les faits. Extraits des notes et des papiers de Mme Alina d'Eldir, née dans l'Indostan.* Par Un ami de la Vérité. S. l. n. d.

— *Notice biographique sur Louis-Claude de Saint-Martin ou le Philosophe Inconnu.* Paris, Migneret, 1824.

— *Dieu, l'être infini.* Ode. Paris, Migneret, 1825.

— *Entretien sur les principes de la philosophie.* Paris, Migneret, 1830.

— *Biographie littéraire de M. Gence.* Paris, 1835.

— *Jean Gerson restitué et expliqué.* Paris, juin 1836.

— *Notice biographique et littéraire du philosophe français Antoine Lasalle.* Paris, 1837.

— *La vraie phrénologie.* Paris, 1837.

— *Stances aphoristiques sur l'accord de la pensée et de la religion.* Paris, 1839.

GEORGEL (abbé). — *Mémoires.* Paris, 1820, t. II.

GÉRANDO (de). — *Histoire comparée des systèmes de philosophie.* T. II. Paris, 1822.

GÉRANDO (Mme de). — *Lettres de la baronne de Gérando.* Paris, Didier, 1880.

Gérard de Nerval. — Notice en tête du *Diable amoureux*. Paris, 1845.
— *Les Illuminés*. Paris, 1852.
Gerle (dom). — *Renseignements donnés par dom Gerle sur des faits relatifs à Mlle La Brousse*. S. l. n. d.
*Geschichte der Familie Sarazin in Basel*. Bâle, 1914. T. I.
Gessner (Georg). — *Lavater's Lebensbeschreibung*. Winterthur, 1802. 3 vol.
G(irault) (Eusèbe). — *Revue des romans*. Paris, 1839. T. II.
Girault (F.). — *Mlle Le Normand*. Paris, 1843.
(Gleichen). — *Metaphysische Ketzereien*. S. l., 1791.
— *Souvenirs*. (Notice de Paul Grimblot.) Paris, 1868.
(Gleizes). — *Les Nuits élyséennes*. Paris, F.-Didot, an IX.
— *Les Agrestes*, par l'auteur des « Nuits élyséennes ». Paris, 1804.
— *Thalysie ou système physique et intellectuel de la nature*. Paris, 1821.
— *Le Christianisme expliqué ou l'unité de croyances pour tous les chrétiens*. Paris, Didot, 1830.
— *Thalysie*. Paris, 1842. 3 vol.
Godet (Philippe). — *Mme de Charrière et ses amis*. Genève, 1906. T. I.
Goerres. — *Mythengeschichte der asiatischen Welt*. Heidelberg, 1910.
— *L'Allemagne et la révolution*. Paris, 1819.
Goethe. — *Mémoires*, trad. par J. Porchat. Paris, Hachette, 1862.
Goethe und Lavater. — *Briefe und Tagebücher*, herausgegeben von Heinrich Funck. Weimar, Verlag der Gœthe-Gesellschaft, 1901.
Goyau. — *La pensée religieuse de Joseph de Maistre*. Paris, Perrin, 1921.
Grégoire (abbé). — *Histoire des sectes*. Édition de 1828. 2 vol.
Guinaudeau. — *Lavater*. Paris, Alcan, 1924.
Haller (Albrecht von). — *Lettres sur les vérités les plus importantes de la Révélation*. Yverdon, 1772.
Haussonville (comte d'). — *Le salon de Mme Necker*. Paris, Calmann-Lévy, 1882.
— *Mme de Staël et Mme de Krüdener*. (*Le Figaro*, supplément littéraire, 16 septembre 1911.)
Hautefeuille (Mme d'). — *La famille Cazotte*, par Anna-Marie. Paris, 1846.
Hauterive (d'). — *Le merveilleux au XVIII^e siècle*. Paris, 1903.
Haven (Dr Marc). — *Cagliostro*. Paris, Dorbon aîné, 1908.
Herbst (Wilhelm). — *Mathias Claudius*. Gotha, Perthes, 1857.
Herriot (Édouard). — *Mme Récamier et ses amis*. Paris, Plon, 1904, 2 vol.
Hervier (R. P.). — *Lettre sur le magnétisme animal*. Paris, 1784.
Hesmivy d'Auribeau (abbé d'). — *Mémoires pour servir à l'histoire de la Révolution française*. Rome, 1795.
Hess (David). — *Johann Caspar Schweitzer*. Berlin, 1884.
Hesse (Charles de). — *Mémoires de mon temps*. Copenhague, 1861.
Hindmarsh. — *Abrégé de la doctrine de la vraie religion chrétienne d'après les principes de Swedenborg*. Paris, Treuttel et Wurtz, 1820.
*Histoire critique des mystères de l'antiquité*. S. l., 1788.
Holm (Edvard). — *Danmark-Norjes Historie, under Kristian VI*. Vol. III, t. I. Copenhague, 1907.
Huit (Charles). — *La vie et les œuvres de Ballanche*. Paris, Vitte, 1904.
Humann. — *La nouvelle Jérusalem*. Paris, 1889.

Jacob (P. L.) — *Mme de Krüdener.* Paris, Ollendorff, 1880.

Janssen. — *Friedrich Leopold Graf zu Stolberg.* Fribourg, Herder, 1877.

Jordan (Camille) et Mme de Krüdener. *Correspondance.* (*Le Correspondant*, 1906.)

Joret (Ch.). — *Mme de Staël et la cour littéraire de Weimar.* Paris, Lecène-Oudin, 1899.

Joubert. — *Pensées.* Ed. V. Giraud. Paris, Bloud, 1909.

Jung Stilling. — *Sämmtliche Werke.* Stuttgart, 1841. 12 vol.

— *Briefe an seine Freunde.* Berlin, 1905.

Karamzine. — *Voyage en France, 1789-1790.* Paris, Hachette, 1885.

Kohler (Pierre). — *Mme de Staël et la Suisse.* Paris, Payot, 1916.

(La Borde).— *Lettres sur la Suisse adressées à Mme de M... par un voyageur français en 1781.* Genève, 1783. 2 vol.

Labrousse (Mlle). — *Recueil des ouvrages de la célèbre demoiselle Labrousse.* Bordeaux, 1797.

Lacretelle. — *Testament philosophique.* Paris, 1840. T. II.

Lacroix (Paul). — *Bibliographie de Restif de la Bretonne.*

La Fayette. — *Mémoires, correspondances et manuscrits.* Paris, 1837. T. II.

(Lamberg). — *Mémorial d'un mondain.* Londres, 1786.

Langmesser. — *Jakob Sarazin.* Zurich, 1901.

Lanthoine. — *Histoire de la franc-maçonnerie.* Paris, 1926.

Lanzac de Laborie (de). — *Mounier.* Paris, Plon, 1887.

Laprade (Victor de). — *Questions d'art et de morale.* Paris, Didier, 1861.

Larat. — *La tradition et l'exotisme dans l'œuvre de Charles Nodier.* Paris, Champion, 1923.

Launay (de). — *Le grand Ampère.* Paris, 1924.

Lavater. — *Pontius Pilatus.* S. l. n. d.

— *Aussichten in die Ewigkeit.* Zurich, 1768. 2 vol.

— *Essais sur la physiognomonie.* La Haye, 1781-1803. 4 vol.

— *Jesus Messias.* S. l., 1783.

— *Sämmtliche kleinere prosaische Schriften vom Jahr 1763-1783.* Winterthur, 1784. 3 vol.

— *Protokoll über Gablidone.*

— *Handbibliothek für Freunde.* 1790 à 1793. 24 vol.

— *Freymüthige Briefe über das Deportationswesen.* Winterthur, 1800.

— *Nachgelassene Werke.* Zurich, 1801. 5 vol.

— *Journal d'un observateur de soi-même.* Genève et Paris, 1852.

— *Correspondance inédite avec l'impératrice Marie de Russie sur l'avenir de l'âme.* Paris, 1868.

Lavater et Karamzine. — *Correspondance, 1786-1790.* Saint-Pétersbourg, 1893.

Lecoq (F.). — *Éloge de C.-J. Bredin.* Lyon, 1856.

Le Couteulx de Canteleu. — *Les sectes et sociétés secrètes.* Paris, Didier, 1863.

Leenhardt (Camille). — *La Vie de J.-F. Oberlin de D. Stoeber refondue.* Nancy, Berger-Levrault, 1911.

Le Franc (abbé). — *Le Voile levé pour les curieux ou le Secret de la Révolution révélé à l'aide de la franc-maçonnerie.* S. l., 1791.

— *Conjuration contre la religion catholique et les souverains.* S. l., 1792.

Le Gros (abbé). — *Analyse des ouvrages de J.-J. Rousseau, de Genève, et de M. Court de Gébelin, auteur du Monde primitif*, par un solitaire. Genève et Paris, 1785.
Le Harivel. — *Nicolas de Bonneville*. Strasbourg, 1923.
Le Leu. — *La Loi d'amour (Swedenborg et sa doctrine)*. Paris, s. d.
Lemercier (Népomucène). — *La Panhypocrisiade*.
(Lenglet-Dufresnoy). — *Traité historique et dogmatique sur les apparitions, les visions et les révélations particulières*. Avignon et Paris, 1781. 2 vol.
Lenoir-Laroche (Mme). — *Description du calvaire des Lauriers*. Paris, 1820.
— *La Grèce et la France*. Paris, 1817.
Le Normand (Mlle). — *Les Souvenirs prophétiques d'une sibylle*. Paris, 1815.
— *La Sibylle au tombeau de Louis XVI*. Paris, 1816.
— *Les Oracles sibyllins*. Paris, 1817.
— *La Sibylle au congrès d'Aix-la-Chapelle*. Paris, 1819.
Lenormant (Mme). — *Coppet et Weimar. Mme de Staël et la grande-duchesse Louise*. Paris, Michel Lévy, 1862.
— *Mme Récamier. Les Amis de sa jeunesse et sa correspondance inédite*. Paris, M. Lévy, 1872.
Léouzon le Duc. — *Gustave III, roi de Suède*. Paris, 1861.
Leroux (Pierre). — *Revue sociale*, mars 1850 : articles sur Restif.
*Lettres d'un Indien à Paris à son ami Glazir*. Amsterdam, 1789.
Levallois (Jules). — *Senancour*. Paris, Champion, 1897.
Lévi (Éliphas). — *Histoire de la magie*. Paris, 1860.
Lichtenberger (Henri). — *Novalis*. Paris, Bloud, 1912.
Lo Forte-Rondi (Andréa). — *Les Rêveurs en littérature*. (*Revue internationale*, 10-25 décembre 1888.)
Loos (Comte de). — *Le Diadème des sages*, par Philanthropos, citoyen du monde. Paris, 1781.
Luchet. — *Essai sur la secte des illuminés*. Paris, 1789.
*Magasin encyclopédique*. 2e année. T. III. Paris, 1796.
Maistre (Joseph de). — *Œuvres complètes*. Lyon, Vitte, 1884. 14 vol.
— *La Franc-Maçonnerie*. Paris, Rieder, 1924.
Malet (chevalier). — *Recherches politiques et historiques*. Paris, 1817.
Mallet du Pan. — *Mercure britannique*. 1798-1800.
Marcel (M.). — *Les quatre maisons des Illuminés d'Avignon*. Avignon, 1922.
Margerie (Amédée de). — *Le comte Joseph de Maistre*. Paris, 1882.
Marquiset (Alfred). — *Ballanche et Mme d'Hautefeuille*. Paris, Champion, 1912.
— *La célèbre Mlle Lenormand*. Paris, Champion, 1921.
Martin-Decaen (André). — *Le marquis de Girardin*. Paris, Perrin, 1912.
Martinès de Pasqually. — *Traité de la réintégration des Êtres*. Paris, Bibliothèque rosicrucienne, 1819.
Masson (P.-M.). — *La Religion de J.-J. Rousseau*. Paris, Hachette, 1916, 3 vol.
Matter. — *Saint-Martin le Philosophe Inconnu*. Paris, Didier, 1862.
— *Swedenborg*. Paris, Didier, 1863.
Matthey (Hubert). — *Essai sur le merveilleux dans la littérature française depuis 1800*. Paris, Payot, 1915.
Maury (Lucien). — *Mme de Staël et Nils von Rosenstein*. (*Revue bleue*, 1905, III.)

Maynial. — *Casanova et son temps.* Paris, 1910.
*Mémoires et souvenirs d'un pair de France.* Paris, 1829.
Monnessier-Nodier (Mme). — *Charles Nodier.* Paris, 1867.
Mercier (Sébastien). — *Tableau de Paris.* Amsterdam, 1783. 12 vol.
— *Jezennemours*, roman. Amsterdam, 1787.
— *Le Nouveau Paris.* S. l., 1795. 6 vol.
Merlant. — *Bibliographie de Sénancour.* Paris, Hachette, 1905.
— *Sénancour.* Paris, Fischbacher, 1907.
— *L'Évolution religieuse de Sénancour.* (*Revue d'histoire littéraire de la France*, 1906.)
Mesmer. — *Mémoire sur la découverte du magnétisme animal.* Genève, 1779.
— *Précis historique des faits relatifs au magnétisme animal.* Londres, 1781.
Michaut. — *Senancour.* Paris, Sansot, 1909.
Mirabeau. — *Lettres sur MM. Cagliostro et Lavater* (Berlin, 1786), dans ses *Œuvres.* Paris, 1821. T. IV.
— *De la monarchie prussienne sous Frédéric le Grand.* Londres, 1788. T. V.
— *Mémoires.* Paris, 1824. T. IV.
*Monde maçonnique* (*le*). T. XIV-XV. (Procès-verbaux du Congrès des Philalèthes.)
Monglond (André). — *La Jeunesse de Ramond.* A Gèvres, 1917 (tiré à 30 exemplaires.)
Montégut. — *Charles Nodier.* (*Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1882.)
Montlosier. — *Des mystères de la vie humaine.* Paris, 1829. 2 vol.
— *Mémoires.* Paris, 1830.
Moreau (abbé Christian). — *Une mystique révolutionnaire : Suzette Labrousse.* Paris, Didot, 1886.
Moreau (Louis). — *Réflexions sur les idées de Saint-Martin.* Paris, Lecoffre, 1850.
Mornet. — *Le Romantisme au XVIII^e siècle.* Paris, Hachette, 1922.
Moulinier (Ch.). — *Lettre sur le magnétisme animal.* S. l. n. d.
Mounier. — *De l'influence attribuée aux Philosophes, aux Francs-Maçons et aux Illuminés sur la Révolution de France.* Tubingue. 1801.
Muhlenbeck (E.). — *Étude sur les origines de la Sainte-Alliance.* Paris et Strasbourg, 1887.
Muller (René). — *Cagliostro à Strasbourg.* Strasbourg, 1912.
Muncker. — *Johann Caspar Lavater.* Stuttgart, Cotta, 1803.
Nobier (Charles). — *Les Proscrits.* Paris, 1802.
— *Le Peintre de Saltzbourg.* Paris, 1803.
— *Essais d'un jeune Barde.* Paris, 1804.
— *Prospectus de l'Archéologue.* S. l. 1810.
— *Histoire des Sociétés secrètes de l'armée.* Paris, 1815.
— *Lord Ruthwen ou les Vampires.* Paris, Ladvocat, 1820.
— *Mélanges de littérature ou de critique.* Paris, 1820. 2 vol.
— *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque.* Paris, 1829.
— *Œuvres complètes.* Paris, Renduel, 1832. 12 vol.
— *Les sept Châteaux du roi de Bohême.* Paris, 1852.
— *Contes de la veillée.* Paris, Charpentier, 1853.
— *Nouvelles.* Paris, Charpentier, 1862.

Nodier (Charles). — *Contes*. Paris, Charpentier, 1850. 2 vol.
— *Romans*. Paris, Charpentier, 1840. 2 vol.
— *Correspondance inédite*. Paris, 1876.
— *Mademoiselle de Marsan*, suivi de *Inès de la Sierras*. Paris, Dentu, 1894.
— *L'Apocalypse du Solitaire*. (*Bulletin du Bibliophile*, 1844.)
— *De la fin prochaine du genre humain*. (*Revue de Paris*, 1831.)
— *Apothéoses de Pythagore*. A Crotone, s. d.
— *De la Maçonnerie et des bibliothèques spéciales*. S. l. n. d.
— *Bibliographie des fous*. S. l. n. d.
Novalis. — *Schriften*. Berlin, 1837. 2 vol.
— *Schriften*. IIe partie. 2e moitié. Berlin, 1901. Édition Heilborn.
Oberkirch (baronne d'). — *Mémoires*. Paris, Charpentier, 1853. 2 vol.
Ollion (Mlle). — *Les Idées philosophiques, morales et pédagogiques de Mme de Staël*. Mâcon, 1910.
Oppeln-Bronikowski. — *Der Graf von Saint-Germain*. Dresde, 1923.
Ozanam. — *Œuvres*. T. VIII. Paris, Lecoffre, 1855.
Paine (Thomas). — *De l'origine de la Franc-Maçonnerie*. Trad. Bonneville, Paris, 1812.
Papus. — *Les Disciples de la science occulte. Fabre d'Olivet et Saint-Yves d'Alveydre*. Paris, Carré, 1888.
— *Martinès de Pasqually*. Paris, 1895.
— *Martinisme, willermosisme, martinisme et Franc-Maçonnerie*. Paris, 1899.
— *Louis-Claude de Saint-Martin*. Paris, 1902.
Parisot. — *J.-F. Oberlin*. Paris, 1905.
Pellarin (Ch.). — *Notice biographique sur Charles Fourier*. Paris, 1839.
Péricaud. — *Le séjour de Cagliostro à Lyon*. Lyon, s. d.
Pernety. — *Dictionnaire mytho-hermétique*. Paris, 1758.
— *La Connaissance de l'homme moral par celle de l'homme physique*. Berlin, 1777. 2 vol.
— Trad. Swedenborg, *Merveilles du ciel et de l'enfer*. Berlin, 1782.
— *Fables égyptiennes et grecques dévoilées*. Paris, 1786. 2 vol.
— *Les Vertus, le pouvoir, la clémence et la gloire de Marie, Mère de Dieu*. Paris, 1790.
Pigault-Lebrun. — *Encore du magnétisme* (1817). *Œuvres*. T. V. Paris, 1823.
Pingaud. — *La Jeunesse de Ch. Nodier*. Paris, Champion, 1919.
Pontard. — *Journal prophétique*. 1792-1794. 3 vol.
Poppenberg (Docteur Félix). — *Zacharias Werner, mystik und romantik in den Söhnen des Tals*. Berlin, 1893.
Pougens (Chevalier de). — *Mémoires et souvenirs*. Paris, 1834.
Pouget de Saint-André. — *Les Auteurs cachés de la Révolution française*. Paris, Perrin, 1923.
Proyart (abbé). — *Louis XVI détrôné avant d'être roi*. Hambourg, 1800.
Prunelle de Lière. — *Pensées et considérations diverses*. Paris, Migneret, 1824.
Ramond de Carbonnières. — *Observations dans les Pyrénées*. Berlin, 1789.
— *Lettres inédites*. Toulouse, 1893.
Reboul (Jacques). — *Un grand précurseur des romantiques : Ramond de Carbonnières*. Nice, 1910.

Récamier (Mme). — *Souvenirs et correspondance.* Paris, Lévy, 1860.

Résie (Comte de). — *Histoire et traité des sciences occultes.* Paris, L. Vivès, 1857.

Restif de la Bretonne. — *La Découverte australe.* Leipzig, s. d. 4 vol.

— *L'École des pères.* Paris, 1776. T. III.

— *Le nouvel Abailard.* Neuchâtel et Paris, 1778. T. II.

— *Philosophie de M. Nicolas.* Paris, 1796, au Cercle social. 3 vol.

— *Monsieur Nicolas.* Paris, 1797. T. V, 14e-17e partie.

— *Les Posthumes*, par feu Cazotte. Paris, 1802. 4 vol.

— *Mes Inscripcions (sic).* Paris, Plon, 1889. Préface de Paul Cottin.

Reutinger. — *Le Conte fantastique dans le romantisme français.* Paris, Grasset, 1909.

*Revue britannique*, février 1839.

*Revue d'histoire de Lyon*, 1905, 1910.

*Revue de littérature comparée*, 1923-1926.

Reynold (Gonzague de). — *Le doyen Bridel.* Lausanne, 1909.

Ritter. — *Notes sur Mme de Staël.* Genève, 1899.

Robison. — *Preuves de conspiration contre toutes les religions et tous les gouvernements.* Londres, 1798. 2 vol.

Sabran (Elzéar de). — *Le Repentir.* Paris, F.-Didot, 1817.

Saint-Félix (Jules de). — *Aventures de Cagliostro.* Paris, Hachette, 1855.

Saint-Georges de Marsais. — *Explication de la Genèse.* Berlebourg, 1738.

— *Discours spirituels.* Berlebourg, 1738. 3 vol.

— *De la magie.* Berlebourg, 1739.

— *Explication de l'Épître aux Romains.* Berlebourg, 1739.

— *Abrégé de l'essence de la vraie religion chrétienne.* Berlebourg, 1740.

— *Continuation des réponses à quelques nouvelles questions théologiques.* Berlebourg, 1740.

— *Vie des saints patriarches.* Berlebourg, 1740.

Saint-Martin. — *Des Erreurs et de la Vérité.* Édimbourg, 1775.

— *Des Erreurs et de la Vérité.* Édimbourg, 1782. 3 vol.

— *Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'homme et l'univers.* Édimbourg, 1782. 2 vol.

— *L'Homme de désir.* Lyon, 1790.

— *Ecce homo.* Paris, au Cercle social, 1792.

— *Lettres à un ami sur la Révolution française.* Paris, an III.

— *Le nouvel Homme.* Paris, an IV.

— *Eclair sur l'association humaine.* Paris, 1797 (an V).

— *Le Crocodile.* Paris, an VII.

— *L'Esprit des choses.* Paris, an VIII. 2 vol.

— *Le Ministère de l'homme esprit.* Paris, Migneret, an XI.

— *Œuvres posthumes.* Tours, 1807. 2 vol.

— *Des nombres.* Paris, Dentu, 1862.

— *Correspondance inédite*, pub. par Schauer et Chuquet. Paris, Dentu, 1872.

Saint-René-Taillandier. — *Un prince allemand au XVIII siècle : Charles de Hesse et les Illuminés.* (*Revue des Deux Mondes*, 15 février 1866.)

Saint-Yves d'Alveydre. — *La France vraie.* Paris, Calmann-Lévy, 1887. 2 vol.

Sainte-Beuve. — *Portraits littéraires*. Paris, Didier, 1844. 2 vol.
— *Portraits contemporains*. T. I. Paris, 1855.
— *Causeries du lundi*. T. X, XI. Paris, Garnier, 1862.
— *Chateaubriand et son groupe littéraire*. Paris, Garnier, 1861. 2 vol.
Saïr. — *Claude de Saint-Martin*. Nantes, 1905.
Salgues (J.-B.). — *Des erreurs et des préjugés répandus dans les diverses classes de la société*. Paris, 1818. 3 vol.
Salle (Antoine de la). — *Le désordre régulier ou avis au public sur les prestiges de ses précepteurs et sur ses propres illusions*. Berne, 1786.
— *La Balance naturelle*. Londres, 1788.
Sallmard-Montfort (Comte de). — *De la divinité, de l'homme, des différentes religions. Idées sur la fin prochaine et générale du monde*. Paris, 1816.
Samaran. — *Casanova*. Paris, s. d.
Sayffert. — *Pièces justificatives pour la Légion germanique*. S. l. 1792.
Sayous. — *Le XVIII^e siècle à l'étranger*. Paris, 1861. 2 vol.
Schlegel (A. W.). — *Sämmtliche Werke*, édition Böcking. Leipzig, 1846. 12 vol.
— *Œuvres écrites en français*. Leipzig, 1846. 3 vol.
Schmidt (Paul). — *Court de Gébelin à Paris*. Paris, Fischbacher, 1908.
Schubert. — *Die Symbolik des Traumes*. Leipzig, Brockhaus, 1840.
— *Die Zaubereysünden in ihrer alten und neuen Form*. Erlangen, 1854.
Séché (Léon). — *Le Cénacle de la Muse française*. Paris, *Mercure de France*, 1909.
Sénancour. — *Oberman*. Paris, 1833.
— *Aldomen*, publié par A. Monglond. Paris, 1924.
— *Vallombré*, Paris, 1807.
— *Observations critiques sur le Génie du Christianisme*. Paris, 1816.
— *Libres méditations d'un solitaire inconnu*. Paris, 1819.
— *Traditions morales*. Paris, 1825.
— *Rêveries*. 3^e édition. Paris, 1833.
— *De l'Amour*. Paris, *Mercure de France*, 1911.
— *Lettre sur le psychisme*. (*Mercure de France*, juin 1813.)
— *Articles du Mercure du XIX^e siècle* (1823-1826); *de la France littéraire* (1824-1832).
Siercke (Eugen). — *Schwärmer und Schwindler im Ende des XVIII. Jahrhunderts*. Leipzig, 1874.
Simon (Heinrich). — *Die theoretischen Grundlagen des magischen Idealismus von Novalis*. Heidelberg, 1905.
Simonnet (Abbé). — *Réalité de la magie et des apparitions*. Paris, 1819.
Sismondi. — *Lettres à la comtesse d'Albany*. Paris, M. Lévy, 1863.
Soumet. — *Les Scrupules littéraires de Mme la baronne de Staël*. Paris, 1814.
Souriau (Maurice). — *Les Idées morales de Mme de Staël*. Paris, Bloud, 1910.
Spenlé. — *Novalis*. Paris, Hachette, 1903.
Stael (Baron de). — *Correspondance diplomatique*, publiée par Léouzon Le Duc. Paris, Hachette, 1881.
Stael (Mme de). — *Œuvres*. Paris, 1838. 3 vol.
— *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française*. Paris, Charpentier, 1843.
— *Lettres inédites*, publiées par De Gérando. Paris, 1868.

Staël (Mme de). — *Lettres inédites à Henri Meister.* Paris, Hachette, 1903.
— *Dix années d'exil.* Ed. P. Gautier. Paris, Plon, 1904.
— *Des circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution*, publié par J. Viénot. Paris, 1906.
— *Seize lettres inédites*, publiées par Charles de Pomairols. Paris, 1913.
— *Lettres de et à l'empereur Alexandre Ier* (*Revue de Paris*, 1897).
Stern. — *La vie de Mirabeau.* Paris, 1895. T. I.
*Supplément aux observations de M. Bergasse.* S. l., 1785.
Swedenborg. — Dans la traduction Moët : *Du ciel, et de ses merveilles, et de l'enfer.* Paris, 1819. 2 vol.
— *La vraie religion chrétienne.* Bruxelles, 1819. 2 vol.
— *De la nouvelle Jérusalem.* Paris, 1821.
— *Doctrine de la vie.* Paris, 1821.
— *La sagesse angélique sur le divin amour et sur la divine sagesse.* Paris, 1822.
— *Apocalypse révélée.* Paris, 1823. 4 vol.
— *La Sagesse angélique sur la divine Providence.* Paris, 1823.
— *Du dernier Jugement et de la Babylone détruite.* Paris, 1824.
— *Des terres dans notre monde solaire.* Paris, 1824.
— dans la traduction Le Boys des Guays : *Arcanes célestes.* Saint-Amand, 1841-1845. 13 vol.
— *Doctrine de la nouvelle Jérusalem sur l'Écriture sainte.* Saint-Amand, 1842-1846.
— *Doctrine de la nouvelle Jérusalem sur le Seigneur.* Saint-Amand, 1844.
— *Les Délices de la sagesse sur l'amour conjugal.* Saint-Amand, 1855 (suivi des *Voluptés de la folie sur l'amour scortatoire*). 2 vol.
— *Traité des représentations et des correspondances.* Saint-Amand, 1857.
— *Du cheval blanc dont il est parlé dans l'Apocalypse.* Saint-Amand, 1859.
— *Diarium spirituale*, vol. I, *Holmiae*, 1901.
— Voir aussi : Pernety et Chatanier.
Swetchine (Mme). — *Lettres.* Paris, Didier, 1862. 2 vol.
Terme. — *Notice sur M. Willermoz.* Lyon, 1823.
Thouret. — *Recherches et doutes sur le magnétisme animal.* Paris, 1784.
*Traces du magnétisme.* La Haye, 1784.
Turquan (Joseph). — *Une illuminée au XVIIIe siècle (la baronne de Krüdener).* Paris, s. d.
Vacheron. — *La Franc-Maçonnerie à Lyon.* Lyon, 1875.
Valson (C. A.). — *La Vie et les travaux d'André-Marie Ampère.* Lyon, Vitte, 1886.
Vaudon (Joseph). — *Ballanche.* Paris, 1883.
Vauthier. — *Essai sur la vie et sur les œuvres de Népomucène Lemercier.* Toulouse, 1886.
Vermale. — *La Franc-Maçonnerie savoisienne.* Paris, 1912.
— *Notes sur Joseph de Maistre inconnu.* Chambéry, 1921.
Vœrling. — *Zacharias Werner.* Nancy.
Villars (abbé de). — *Le comte de Gabalis ou Entretiens sur les sciences secrètes.* Londres, 1742. 2 vol.
Villers (Charles de). — *Essai sur l'esprit et l'influence de la réformation de Luther.* Paris, 1804.
Vinson (Julien). — *Les religions actuelles.* Paris, 1889.

Vissac (Marc de). — *Dom Pernety et les Illuminés d'Avignon.* Avignon, 1906.
Vulliaud. — *Joseph de Maistre franc-maçon.* Paris, 1926.
Waser (Hedwig). — *J. K. Lavater nach Ulrich Hegners handschriftlichen Aufzeichnungen.* Zurich, 1894.
Werner (Zacharias). — *Œuvres complètes.* Grimma, 1840. 12 vol.
— *Lettres à Gœthe.* (*Gœthe und die Romantik*, 2ter Teil) Weimar, 1899.
— *Lettres à Mme de Staël. Rev. de litt. comp.*
Willermoz. — *Réponse aux assertions contenues dans l'ouvrage du R.·.F.·. a Fascia Prae + Loth, et Vic.·. Pr^us Aus^iae, ayant pour titre : De conventu generali latomorum apud Aquas Wilhelminas.* S. l. n. d.
— *Les sommeils.* Paris, *la Connaissance*, 1926.
Wittmer. — *Ch. de Villers.* Genève.
Wronski. — *Introduction à la Philosophie des Mathématiques.* Paris, 1811.
— *Réfutation de la théorie des fonctions analytiques de Lagrange.* Paris, 1812.
— *Philosophie de la technie algorithmique.* Paris, 1815.
— *Introduction à l'ouvrage intitulé « Le Sphinx ».* Paris, 1818.
— *Le Sphinx.* Paris, 1818.
— *Réponse au mémoire du sieur Arson.* Paris, 1818.
— *Cours de philosophie* (programme). 1819.
— *Messianisme.* Paris, 1831-1839. 2 vol.
— *Messianisme.* Paris, 1847-1848. 3 vol.

# INDEX ALPHABÉTIQUE DES NOMS PROPRES


Agreda (Marie d'), I, 31.
Agrippa (Cornélius), I, 29, 218 ; II, 21, 159, 162, 249.
A-Kempis (Thomas d'), I, 298 ; II, 227.
Albert le Grand, I, 228 ; II, 159.
Alembert (d'), I, 294, 305.
Alexandre Ier, tsar de Russie, II, 68, 73, 77, 108, 127, 198, 200, 201, 244, 256.
Alliette, dit Etteila, I, 152, 220-223 ; II, 18, 162.
Amar, I, 88, 320.
*Amis Réunis*, I, 108, 151, 313.
Ampère (André-Marie), II, 17, 204, 205, 223, 224, 225, 226, 229.
Ardréa, I, 34.
Anquetil-Duperron, I, 172.
Apollonius de Thyane, I, 118 ; II, 162.
Aranda (d'), I, 295.
Argens (d'), II, 19.
Aristote, I, 26, 84, 116.
Arnaud de Villeneuve, I, 93.
Arndt, II, 150, 201.
Arnold, I, 32, 113.
Arson, II, 253, 257, 258, 261.
Artois (comte d'), I, 177, 319.
Aucler (Quintus), II, 36-39, 108, 182, 274, 278.
Augustenbourg (prince d'), I, 183.
Augustin (saint), II, 225.
*Avignon* (Illuminés d'), I, 12, 22, 89-103, 105, 107, 144, 314, 322 ; II, 248, 251.
Azaïs, I, 191 ; II, 10, 13, 27, 28-31, 73, 100, 134, 139, 161, 172, 175, 261, 263.

Baader, I, 46, 300 ; II, 43, 74, 239.
Bacon (François), I, 73 ; II, 20, 21, 26, 27 ; II, 145.
Bacon (Roger), II, 159.
Bacon de la Chevalerie, I, 48, 49, 150, 239, 295.
Bade (Charles de), I, 183.
Bailly, I, 188 ; II, 111, 155, 170, 172, 173.
Ballanche, I, 14, 18, 39, 41, 57 ; II, 17, 33, 34, 58, 86, 87, 94, 139, 152, 158, 161, 165, 168, 175, 209, 214-242, 264, 278.
Ballif, I, 109.
Balzac, II, 268, 273.
Baratier, I, 114.
Barberin (chevalier de), I, 227.
Barbier de Tinan, I, 323.
Bardin de Lutèce, I, 236.
Barral (de), II, 187.
Barret, II, 223.
Barrière, I, 106.
Barruel, I, 9, 305, 314-316, 317, 318, 321 ; II, 63, 66, 68, 259, 273.
Barthélemy, I, 178.
Beauharnais (Fanny de), I, 185, 303.
Beaumarchais, I, 185, 186.
Becker, II, 19.
Beckford, I, 42.
Begoz (Samuel), II, 111.
Beloar, I, 90.
Bengel, I, 32, 150.
Benoit XIV, pape, I, 84, 236.
Beraldi, I, 213.
Berckheim, II, 190, 217.
Bergasse, I, 176, 228-231, 239, 245, 250, 251 ; II, 16, 110, 202, 204, 244, 249.
Bergerac (Cyrano de), I, 34.
Bergier (du), I, 179.
Bernard (capitaine), II, 94, 248, 261, 262, 263.
Bernardin de Saint-Pierre, I, 41, 185, 192 ; II, 9.
Bernières, I, 105.
Bernstorff (comte), I, 130, 183 ; II, 279.
Bernstorff (comtesse), I, 136 ; II, 179.
Berthelot, I, 21.

Besant (Mme), I, 9.
Besbecourt, I, 25, 82.
Beyerlé, I, 146, 147.
Biester, I, 293.
Biron (maréchal de), I, 209.
Blaerfindy (baron de), II, 171.
Blake (William), II, 57.
Blanc (Louis), I, 13, 206, 311.
Blot-Lequesne, II, 86.
Bock (baron de), I, 188.
Bode, I, 150, 305, 307, 313.
Bodin, II, 170.
Bœcklin (Mme de), I, 12, 274; II, 192.
Bœhme, I, 8, 28-30, 32, 40, 58, 60, 68, 73, 93, 107, 113, 124, 147, 193, 242, 243, 274, 277; II, 17, 20, 21, 23, 42, 45, 53, 58, 65, 104, 107, 120, 124, 136, 158, 191, 192, 224, 227, 228, 232, 240, 254, 261, 286.
Bœhmer, I, 167.
Boisquet, II, 187.
Boissie, II, 63.
Boissier (adjudant-général), I, 177.
Bombelles, I, 176, 177.
Bonald, I, 70, 282; II, 32, 83, 88, 132. 152, 183, 210, 261.
Bondeli (Julie de), I, 174.
Bonifas-Laroque, II, 247, 248, 249, 250, 251, 261.
Bonjour, II, 223.
Bonnet (Charles), I, 41, 119, 159, 161, 166, 169; II, 19, 25, 88, 99, 161, 165, 219.
Bonnetty, II, 242.
Bonneville, I, 41, 251, 252, 261-269, 279, 280, 305, 307, 308, 309, 310, 315, 316, 318, 319; II, 27, 148, 150, 151, 152, 182, 212, 216, 243, 264, 274.
Bonnichon, I, 49.
Bonstetten, I, 175; II, 103, 107, 109, 125.
Bord (Gustave), I, 14, 47, 322; II, 277.
Borelli, I, 90, 97.
Borri, I, 30.
Borromée (saint Charles), I, 298.
Bouche (Mme), II, 198.
Bougainville, I, 89.
Bouil (Adam), II, 21.
Boulanger, I, 25; II, 171.
Bourbon (duchesse de), I, 13, 21, 28, 129, 171, 176, 190, 195, 219, 229, 231, 238-245, 270, 271, 273, 294; II, 39, 101, 115, 137, 207, 274, 278.
Bourdaloue, II, 30.
Bourignon (Antoinette), I, 31, 114, 124, 251.
Bousie, I, 92, 100, 150, 177, 181; II, 72, 100.
Bouys, II, 31.
Brabeck, I, 296.
Bray (de), I, 320.
Bredin, I, 41; II, 219, 220, 223, 225-229.
Bremond, II, 276.
Bret, I, 319.
Bricaud, I, 119.
Brigitte (sainte), I, 27, 154.
Brissot, I, 156, 174, 228.
Broglie (duc de), II, 110, 207.
Brohon (Mlle), I, 248, 309; II, 13, 191, 213, 288-295.
Bruchié (Mlle), I, 91-96, 97, 98.
Brühl (de), I, 98, 129; II, 58, 72, 116.
Brunswick (Ferdinand de), I, 146, 147, 148, 149, 150, 181, 182; II, 22.
Buchez, II, 242.
Buffon, I, 41.
Bulow (maréchal de), I, 137; II, 279.
Burckhardt, I, 136.
Butini, I, 169.
Byron, II, 161, 168.

Cabanis, II, 162.
Cadet-Gassicourt, I, 311, 312.
Cagliostro, I, 9, 10, 11, 12, 13, 20, 88, 91, 109, 129, 151, 152, 168, 176, 197, 201, 203, 204-217, 219, 221, 249, 270, 293, 303, 304, 312, 320; II, 18, 101, 133, 162, 167, 197, 233, 245, 247, 272, 277, 290.
Caignet de Lestère, I, 63.
Calmet (dom), I, 42; II, 159, 170.
Calvimont (de), I, 320.
Calvin, I, 28, 84.
Cambry, I, 173.
Camus, I, 179.
Capelli (Octavio), I, 100, 101.
Capodistria, II, 204.
Caprara, I, 179, 296.
Caramuel, II, 162.
Caro, I, 37, 60, 276.
Carolath (prince de), I, 68, 150.
Carra, I, 263; II, 150, 151.

Casanova, I, 219.
Catherine de Gênes, I, 113, 298.
Catherine de Sienne, I, 250, 298.
Caylus (de), I, 44, 212.
Cazenove (Marie), II, 111.
Cazotte, I, 46, 185, 195-200, 219, 237, 238, 247, 249, 268, 295, 319 ; II, 24, 85, 133, 146, 147, 162, 170, 190, 229, 231.
Cazotte (Scévole), I, 199, 228.
Chabannais (marquise de), I, 189.
Chais de Sourcesol, II, 39-41.
Champoléon, I, 55, 64, 150.
Charles XI, roi de Suède, I, 183 ; II, 76.
Charles-Édouard, prétendant au trône d'Angleterre, I, 183.
Chartres (duc de), I, 44. — *Voir aussi :* Philippe-Égalité.
Chassaignon, I, 310.
Chassanis, I, 308.
Chastenay (marquise de), I, 240.
Chatanier, I, 72, 85, 87, 95, 99, 101, 150, 297.
Chateaubriand, I, 194, 289 ; II, 7, 9, 10, 15, 29, 87, 133-138, 153, 155, 160, 169, 205, 225.
Chatelain, II, 223.
Chefdebien, I, 13, 148, 149, 150, 320 ; II, 22, 32.
Chênedollé, II, 189.
Chénier (André), I, 218, 227, 258, 263, 303, 304, 308 ; II, 80.
Choiseul, I, 295.
Christman, I, 162.
Claudel, I, 194.
Claudius, II, 43.
Clavières, I, 150.
Clément de Ris, II, 22.
Clermont-Tonnerre (marquise de), I, 189.
Clootz (Anacharsis), I, 185.
Cochelet (Mlle), II, 196, 201, 204.
Cochin (Augustin), II, 68.
Coëssin, II, 31-33, 187, 216.
Coislin (Mme de), I, 189, 209 ; II, 137, 210.
Coleridge, II, 57.
Collin de Plancy, II, 166.
Comte (Auguste), I, 235.
Condillac, I, 70, 28 ; II, 132.
Condorcet, I, 325.
Confucius, I, 41 ; II, 20, 29, 112, 177.
Constant (Benjamin), I, 112, 300, 302 ; II, 62, 101, 105, 109, 112, 204, 205, 206-209, 210.
Constant (Lisette de), II, 111.
Constant (Rosalie de), I, 110, 112, 113 ; II, 137, 206, 251.
*Copenhague* (Illuminés de), I, 11, 130-138, 171, 217 ; II, 279.
Copin-Albancelli, I, 13.
Corberon, I, 24, 50, 86, 87, 88, 98, 106, 107, 108, 109, 110, 130, 150, 203, 209, 228, 321 ; II, 72, 116.
Cordier, I, 114.
Cossé, I, 200.
Coste, II, 223.
Couillart, I, 239.
Court de Gébelin, I, 40, 56, 122, 150, 186-188, 223, 225, 226, 234, 263, 288, 308 ; II, 65, 139, 145, 155, 171, 173, 180, 219, 220.
Cousin (Victor), II, 24.
Crillon (duc de), I, 209.
Croix (abbé de la), I, 106.
Croix (marquise de la), I, 184, 189, 197-200, 237, 319 ; II, 24.
Cuninghame, I, 136, 162, 299, 302.
Cuvier, II, 165.

Daillant de la Touche, I, 72.
Dalberg (baron de), I, 182.
Dampierre, I, 125, 324 ; II, 111, 113, 114, 191.
Dampmartin, I, 89, 90.
David (le peintre), II, 152, 168.
Decremps, II, 162.
Delille de Sales, II, 169, 170, 181, 187.
Denis (Ferdinand), II, 144.
Deplace, II, 223.
Dermenghem, I, 14 ; II, 64, 65, 68, 93.
Desbrosses, II, 173.
Descartes, I, 34, 73 ; II, 26.
Desmoulins (Camille), I, 228.
Dessau (prince de), I, 173, 182.
Deux-Ponts (prince de), I, 218.
Devismes, II, 15, 247, 248, 249, 251, 261.
Diderot, I, 264, 304 ; II, 264, 290.
Dietrich, I, 315.
Divonne, I, 100, 101, 102, 129, 138, 144, 153, 181, 190, 229, 237, 240, 268, 325 ; II, 11, 17, 20, 22, 72, 74, 94, 100, 114-118, 191, 252, 261, 273.

Dolder, II, 211.
Duchanteau, I, 105, 110, 111, 150, 166, 171, 182; II, 100.
Ducis, II, 205.
Dugas-Montbel, II, 204, 223.
Duguet, I, 248.
Dumas (Alexandre), II, 167.
Dumesnil (Alexis), II, 247, 263.
Dupont de Nemours, I, 300; II, 31, 33-36, 37, 101, 139, 161, 216.
Dupré, II, 223.
Dupuis, I, 25, 82, 188; II, 173, 219.
Duras (duchesse de), I, 7; II, 137, 205.
Dutoit-Membrini, I, 18, 26, 28, 40, 85, 112-119, 171, 240, 294, 300; II, 9, 15, 65, 72, 84, 90, 94, 109, 111, 113, 114, 136, 180, 191, 249, 261, 269, 287.

Eckartshausen, I, 24, 34, 40, 43, 56, 68, 172, 269, 296; II, 9, 12, 14, 17, 23, 28, 40, 41, 43, 44-51, 52, 58, 59, 65, 90, 234, 243, 261.
Eckstein (d'), I, 29; II, 94, 222, 258, 259.
Edouard d'Angleterre (prince), I, 173.
Eldir (Mme Mercier, dite Alina d'), II, 26, 171, 253.
Élie (faux prophètes), I, 218, 219, 248.
Élie Artiste, I, 86, 88, 91, 92, 93.
Empaytaz, I, 299; II, 190, 204, 212.
Engelbrecht (Jean), I, 113.
Enfantin, II, 217.
Épictète, I, 41.
Éprémesnil (d'), I, 150, 227, 229, 304, 320.
Estillac (comte d'), I, 211.

Fabre (Benjamin), I, 13.
Fabre d'Olivet, I, 9, 18, 26, 27, 40, 56, 122, 300; II, 34, 36, 80, 128, 139, 144, 156, 168-187, 199, 219, 220, 225, 235, 238, 249, 255, 259.
Falc, I, 13, 110, 184, 205.
Faria (abbé), II, 252.
Fauche-Borel, I, 317.
Fauchet, I, 263, 264, 267, 316, 389; II, 111, 147.
Fénelon, I, 35, 73, 105, 113, 298; II, 30, 70, 71, 101, 104, 109, 115, 191, 198, 227.
Ferraz, II, 87.
Fiard (abbé), I, 104; II, 161, 245-246, 247, 248.
Fichte, II, 42, 57, 254.
Fiévée, I, 228.
Flamel (Nicolas), I, 93.
Flammarens (Mgr de), I, 246.
Fleischbein, I, 10, 24, 28, 29, 68, 114-115, 116, 233; II, 62, 111.
Fludd, I, 29, 34, 225.
Fontaine, II, 192, 193.
Fortia d'Urban (marquise de), I, 190; II, 25, 26.
Fourier, I, 269; II, 29, 182, 187, 216, 264-268, 275.
Fournié (abbé), I, 24, 26, 28, 45, 53, 54, 55, 60, 61, 62, 63, 65-66, 82, 163, 224, 236, 298, 320, 324.
Franck, I, 11, 46, 48, 60, 276; II, 277.
François d'Assise (saint), I, 298.
Franke, I, 32, 155.
Franklin, I, 186, 224.
Frayssinous, I, 228.
Frédéric II, I, 89, 91, 98, 181.
Frédéric VI, roi de Danemark, I, 183.
Frédéric-Guillaume II, I, 98, 120, 181, 182, 302, 304; II, 43, 129, 294.
*Frères initiés de l'Asie*, I, 169-174.
Fronteau (Mlle), I, 70.
Fuchslin, I, 173.
Funck-Brentano, I, 11.

« Gablidone (l'Esprit) », I, 170, 174, 207, 305.
Gabrielis, I, 293.
Galitzine (prince Alexis), I, 190; II, 58, 198.
Galitzine (princesse Anna), II, 212.
Gall, II, 31, 102.
Garat, II, 26.
Gasparin, II, 223, 224.
Gassner, I, 43, 151, 165, 168, 198, 297.
Gautier (François), II, 111, 112.
Gedike, I, 193.
Gence, I, 28, 40, 81, 288; II, 14, 23, 24-26, 28, 38, 171, 253.
Genlis (Mme de) II, 204, 272.
Genoude, I, 228.
George (François), II, 21.
Gérando (de) ou Degérando, II, 139, 204, 217, 223.
Gérando (Mme de), II, 204.
Gérard de Nerval, I, 11, 251; II, 33.
Gerber, I, 93.
Gerle (dom), I, 246, 247, 249.

Gerson, II, 24, 26.
Gichtel, I, 30; II, 286.
Gilbert, II, 20, 22; II, 24, 220, 261.
Gilibert, II, 223.
Girardin (marquis de), I, 64, 108.
Gleichen, I, 22, 23, 64, 65, 108, 144, 150, 153, 163, 208, 320; II, 157.
Gleizes, II, 34, 154-158, 165, 169, 173, 274.
Gobert, II, 248.
Goerres, II, 43, 106, 148, 173, 222, 243, 259.
Goethe, I, 29, 68, 109, 165, 174, 273; II, 52, 57, 62, 102, 119, 153.
Gombault, I, 92, 100, 101, 233, 247; II, 100.
Gourgault, I, 106.
Goyau, II, 64.
Grabianka, I, 90, 91, 92, 95, 97, 98, 99, 100, 101, 103, 150; II, 261.
Grabianka (Annette), I, 97, 98.
Grainville, I, 55, 64, 67, 150.
*Grand-Orient*, I, 148, 150, 320, 321; II, 243, 244.
*Grands-Profès*, I, 65.
Grégoire (abbé) I, 8, 323; II, 231.
Grenus, II, 111.
Grognier, II, 223.
Guers, II, 190.
Gugomos, I, 107, 150, 293.
Gustave III, I, 183, 312; II, 76.
Gustave IV, II, 76, 89.
Guyon (Mme), I, 21, 31, 32, 82, 105, 113, 114, 115, 116, 239, 271, 287, 298; II, 56, 65, 71, 72, 104, 110, 116, 191, 206, 228, 291, 293.

Halldin, II, 100.
Haller (Albert de), I, 42, 162; II, 24.
Haller (Charles-Louis de), I, 143, 299.
Hamann, I, 15; II, 120.
Haugwitz, I, 24, 65, 146, 150, 181.
Hauterive (d'), I, 53, 64.
Henry de Prusse (prince), I, 90, 91, 98, 181; II, 101.
Helvétius, I, 264, 305; II, 7, 206.
Hérault de Séchelles, I, 177, 185; II, 26.
Herder, I, 154; II, 52, 57.
Héricour (d'), I, 50, 150, 151.
Hermann, I, 13.
Hermès, I, 25, 92, 221; II, 20, 25, 249.
Herschell, I, 98.
Hervier (le P.), I, 224.
Hesmivy d'Auribeau, I, 310.
Hess (David), II, 103, 212.
Hess (Félix), I, 165.
Hesse (Charles de), I, 12, 15, 65, 130-138, 139, 145, 146, 148, 149, 150, 182, 183, 202, 203, 217, 299, 315, 321; II, 22, 275, 279.
Hesse-Darmstadt (Louis de), I, 61, 111, 182.
Hiller, II, 192, 193.
Hindmarsh, II, 165, 248.
Hingant de la Tremblaye, II, 134.
Hippel, II, 42.
Hobbes, I, 116.
Hoffmann, II, 120, 191.
Hortense, reine de Hollande, II, 198, 199, 204.
Huber (Marie), I, 21.
Hugo (Victor), I, 193, 195; II, 35, 133, 154, 161.
Humboldt, II, 57, 102.
Hund, I, 50, 145, 146, 150, 181, 293. 299, 310, 311; II, 121, 268.
Huss (Jean), II, 201.

*Illuminés de Bavière*, I, 147, 149, 150, 295, 312, 321; II, 184. — *Voir aussi* Weishaupt.
*Imitation de Jésus-Christ*, I, 28, 113, 154; II, 19, 24, 30, 198.
Iselin, I, 20, 175, 234.
Isnard, II, 204.

Jacobi, I, 154, 295; II, 57.
Jacques II, I, 35.
Jamblique, II, 20.
Jean de la Croix (saint), I, 27, 113, 298; II, 116.
Joannis, II, 22.
Johnson, I, 150.
Jordan (Camille), I, 177; II, 223.
Joseph II, I, 297.
Joséphine, impératrice, II, 19.
Joubert, II, 24.
Jung Stilling, I, 15, 28, 29, 31, 33, 40, 82, 107, 149, 163, 175, 213, 296, 298, 301, 302, 311, 325; II, 11, 12, 14, 15, 17, 42, 43, 44, 52-56, 60, 61, 62, 73, 75, 76, 85, 89, 120, 192, 193, 200, 201, 214, 247, 278, 293.

Kachelof, I, 99, 167, 190; II, 72, 115.
Kant, I, 32, 41, 72, 294; II, 58, 164, 253.
Karamzine, I, 41; II, 73.
Kaufmann, I, 136.
Kautz (Élisabeth), II, 194.
Kellner, II, 191, 212.
Kerner (Justinus), II, 43.
Kirchberger, I, 9, 11, 20, 22, 31, 32, 40, 56, 68, 138, 160, 162, 175, 205, 215, 236, 269, 274, 290, 293, 294, 296, 310, 324, 325, 326; II, 17, 44, 52, 54, 115, 172.
Kircher, I, 29, 225, 301; II, 216.
Klein, I, 160.
Klettenberg (Mlle de), II, 62.
Klinckowström, I, 116.
Klopstock, I, 189, 193, 285, 242.
Knigge, I, 296, 313.
Koch, I, 233.
Kohner, I, 201.
Körner, I, 166.
Kosciusko, I, 263; II, 150.
Köster, I, 302, 311, 325.
Krüdener (Mme de), I, 82, 229, 297, 299, 300; II, 9, 54, 103, 107, 108, 109, 125, 127, 133, 137, 161, 187, 188-213, 223, 227, 261, 274.
Krüdener (baron de), II, 254.
Krüdener (Mlle de), II, 205.
Kulman, II, 21.
Kummer (Marie), II, 192, 200.

Labre (Benoît), I, 236.
Labrousse (Suzette), I, 245-250, 270, 279, 309; II, 288, 289.
Labzine, II, 75.
Lacombe (le P.), I, 233; II, 111, 116.
Lacorne, I, 108.
Lacretelle, II, 118, 119.
La Fayette, I, 226, 229.
La Harpe, I, 13, 199, 241.
Lamartine, II, 175, 268.
Lamennais, I, 228; II, 175.
Lamballe (princesse de), I, 262.
Lamberg, I, 202.
La Mothe, I, 44.
La Mothe Houdart, I, 193.
Langallerie (Philippe de), II, 109.
Langallerie (Philippe-François de), II, 109.
Langallerie (Charles de), I, 129; II, 109, 110, 111, 112, 113, 191, 206, 207, 252.
Langallerie (Mme de), II, 110, 111, 207.
Lapasse (de), II, 161.
Laprade (de), II, 230, 231.
La Richardière, I, 91, 100, 102.
Las Cases (Sébastien de), I, 63.
Lasserre (Pierre), II, 275.
Lavater, I, 9, 10, 11, 12, 15, 18, 19, 20, 21, 22, 28, 32, 40, 41, 43, 67, 68, 76, 82, 85, 89, 98, 103, 111, 119, 129, 131-138, 144, 147, 148, 151, 153-180, 185, 197, 201, 212, 213, 214, 217, 218, 221, 224, 229, 236, 244, 296, 297, 299, 300, 301, 302, 305, 323, 324, 325, 326; II, 11, 12, 14, 15, 19, 20, 28, 31, 40, 52, 55, 62, 71, 72, 73, 84, 94, 100, 101, 107, 140, 151, 170, 181, 193, 194, 199, 212, 219, 223, 246, 250, 275, 279.
Lavater (Mme) I, 135, 168.
Lavater (Nette), I, 138; II, 279.
Lavater (Diethelm), I, 111, 168.
Lavenie (marquise de), I, 178.
Lavoisier, II, 145.
Law (William), I, 10, 18, 38, 181; II, 13, 58, 115, 116.
Lazare Neobius, II, 165.
Leade (Jeanne), I, 30, 113; II, 21, 201.
Le Couteulx de Canteleu, I, 11, 149.
Lefort, II, 115.
Le Franc, I, 80, 309, 310, 312, 316.
Le Gros, I, 316.
Leibnitz, I, 68, 161, 166; II, 21, 141.
Le Lon, I, 236.
Le Mayran, I, 106.
Lenglet-Dufresnoy, I, 112, 309; II, 161, 248.
Lenoir-Laroche, II, 137, 187.
Lenoir-Laroche (Mme), II, 263.
Le Normand, I, 106.
Lenormand (Mlle), I, 11, 18-20; II, 162.
Lenz, I, 213.
Leroi (Alphonse), II, 204.
Læroux (Pierre), II, 182, 242, 264.
Lessing, I, 309.
Levetzan, I, 90, 107.
Lévi (Eliphas), II, 64.
Lezay-Marnésia, I, 151; II, 24, 197.
Lezay-Marnésia (Mme de), II, 204.
Lichtenberger, II, 60.
Linné, I, 185.

Loiseaut, I, 218.
Lopez (Grégoire), I, 298.
Louis XVI, I, 11.
Louis XVIII, I, 324. — *Voir aussi* : comte de Provence.
Louise, reine de Prusse, II, 198.
Louise-Ulrique, reine de Suède, I, 73.
Luchet, I, 46, 181, 301, 305, 309; II, 63.
Lulle (Raymond), I, 93; II, 131.
Lusignan (marquise de), I, 189.
Luther, I, 28, 73, 298; II, 201.
Luxembourg (chevalier de), I, 110.

*Magnétiseurs*, I, 169, 223-231; II, 25, 261. — *Voir aussi* : Mesmer.
Magneval, I, 40, 137, 169, 188, 206, 215-217, 268, 324; II, 16, 88, 223, 246.
Magny, I, 115.
Mahomet, I, 74, 118.
Maine de Biran, II, 22, 23.
Maistre (Joseph de), I, 8, 17, 19, 46, 55, 65, 67, 112, 142, 144, 149, 150, 196, 198, 277, 279, 280, 281, 282, 292, 297, 301, 316, 317, 318; II, 26, 37, 38, 64-95, 109, 133, 183, 184, 187, 191, 200, 202, 215, 223, 241, 244, 261, 273, 275.
Maistre (Xavier de), II, 81.
Malebranche, II, 172.
Mallet du Pan, I, 144, 317.
Mandelot (comte de), I, 178.
Marcard, I, 169.
Mardochée, I, 93.
Margerie (de), II, 65, 86, 92.
Marie, impératrice de Russie, I, 183.
Marsanne (de), I, 310.
Marsile Ficin, II, 65.
Marteville (de), I, 73.
Martin (le laboureur), II, 250.
Martin (de Schlierbach), I, 165.
Martines de Pasqually, I, 11, 13, 44, 45-63, 65, 67, 72, 103, 139, 144, 146, 150, 204, 209, 217, 274, 277, 278; II, 20, 21, 49, 69, 82, 93, 214, 266, 277, 290.
Marxillac (de), I, 178.
Massillon, I, 116.
Matter, I, 12, 14, 41, 53, 60, 67, 73, 276, 288.
Matthaei, I, 173.
Maubach, I, 85.
Maurras, II, 184, 275.
Mayr, I, 298, 302; II, 120, 190.
Mecklembourg (Charles de), I, 182.
Melanchthon, I, 84.
Melerino, I, 107.
Mercier (Sébastien), I, 49, 67, 172, 185, 265; II, 101, 139, 140, 151, 170.
Mesmer, I, 151, 169, 223-227, 229, 239, 303; II, 10, 19, 25, 28, 38, 245.
Metternich (quiétiste), I, 113, 114.
Metternich (le ministre), II, 202.
Meyer (Frédéric de), II, 43, 55.
Michaud, II, 205.
Milannois, I, 150.
Milleville, I, 106.
Milton, II, 250.
Mirabeau, I, 13, 173, 174, 211, 251, 301, 307, 313, 315.
Mnioch, II, 120.
Moët, II, 165, 248, 249.
Molinos, I, 233.
Mombreuil (baron de), I, 178.
Monrose, II, 153.
Montalivet (de), I, 97; II, 187.
Montbarrey (princesse de), I, 200, 209.
Montgolfier, I, 224.
Montlosier, II, 134, 151, 156, 267.
Montmorency (Mathieu de), II, 113.
Montmorency-Luxembourg (duc de), I, 110, 150, 209.
Montmorency-Pologne (comte de), II, 26.
Morinval, I, 90, 97.
Morus (Henri), II, 211.
Morveau (Guitton de), I, 90.
Morveau dit Brumore, I, 90, 91, 92, 97, 98, 100.
Mounier, I, 317, 318.
Muller (Adam), II, 190.
Muralt (Béat de), I, 21, 42.

Napoléon, II, 29, 66, 148, 149, 199, 221, 243, 288.
Napoléon III, II, 244.
Necker, II, 100.
Necker de Saussure (Mme), II, 99, 125.
Nelis, I, 178.
Neuwied (prince de), I, 183.
Neuwied (princesse de), I, 173, 182.
Newton, I, 225, 271; II, 20, 145.
Niasso, II, 204.
Nicolaï, I, 182, 293, 295, 301, 302, 303, 305, 311.
Nicolas (Armelle), I, 113.

Niebuhr, II, 43.
Niederknecht (Catherine), I, 165.
Noailles (maréchale duchesse de) I, 189.
Nodier (Antoine), II, 147.
Nodier (Charles), I, 11, 14, 41, 195, 216, 261, 262, 263; II, 33, 133, 149-167, 230, 242, 273, 274.
Nordenskjöld (Charles), II, 279, 280.
Norvins, II, 204.
Nostradamus, I, 227, 239, 301; II, 19, 42.
Novalis, I, 15, 35, 40, 257, 310; II, 43, 57, 58-60, 62, 103, 120, 139, 225.
Novikoff, II, 72.

Oberkirch (baronne d'), I, 181, 207.
Oberlin, I, 32, 40, 76, 82, 175, 193, 300, 323; II, 61, 192, 193-197, 200, 204, 227.
Oehlenschlager, II, 125.
Ölsner, I, 189.
Origène, II, 20, 218.
Orphée, I, 25; II, 36, 155, 158, 175, 221, 233.
Ossian, II, 153, 154, 189.
Ossun (d'), I, 320.
Ozanam, II, 86.

Paganucci, I, 140.
Pange (chevalier de), I, 177.
Papus, I, 25, 49, 61.
Paracelse, I, 29, 93, 225; II, 21, 106, 151, 159, 249.
Pâris (diacre), II, 247.
Pascal, I, 28, 190; II, 137.
Paul (de), I, 151, 324.
Payne (Thomas), I, 263, 267, 319; II, 150.
Pequet, I, 177.
Perneti, Pernetti ou Pernety, I, 23, 72, 86, 89-103, 150, 181, 221, 233; II, 19, 233, 249, 279-283, 290.
Petersen (Thomas), I, 298.
Petillet, II, 191.
Pezzani, II, 242.
Pfeffel, I, 171, 213, 322; II, 192.
Pfenninger, I, 236.
Phérécide, II, 20.
*Philalèthes*, I, 12, 65, 105, 146, 150-152, 207, 208, 223, 313, 315, 320; II, 66, 197.
Philippe-Égalité, I, 184, 239, 262, 319. — *Voir aussi* : duc de Chartres.
Pic de la Mirandole, I, 28; II, 19, 21.
Pigault-Lebrun, II, 252.
Pillé, I, 199.
Pinetti, II, 162.
Pingaud, II, 148.
Pirlet, I, 108.
Planta, I, 213, 214.
Platon, I, 25, 41; II, 20, 43, 69, 81, 136, 154, 155, 177, 218, 234.
Plessen, I, 47, 146.
Pletcheieff, II, 72.
Plix (du), I, 106.
Plotin, II, 43.
Plutarque, II, 69.
Poiret, II, 21, 113.
Polier, II, 111, 112, 251.
Pombal, I, 295.
Pont, II, 22.
Pontard, I, 236, 239, 245, 246, 248-250, 268, 309; II, 85, 288, 289, 293.
Pordage, I, 30, 114; II, 21, 195, 287.
Porphyre, II, 20.
Postel (Guillaume), I, 29, 186; II, 145.
Pougnet de Saint-André, I, 13.
Printzen, I, 107, 222.
Provence (comte de), I, 44, 184. — *Voir aussi* : Louis XVIII.
Prunelle de Lière, I, 18, 40, 53, 65, 231, 292, 320; II, 15, 23, 24, 66.
Puységur, I, 106, 226, 227, 239, 296; II, 204.
Pythagore, I, 26, 118, 121, 186, 207, 224, 225, 258; II, 20, 21, 32, 37, 81, 122, 136, 139, 153, 154, 155, 158, 162, 164, 173, 175, 177, 217, 218.

Quaï (Maurice), II, 151, 153, 165, 274.
Quevremont, I, 88.
Quirinus, II, 21.

Radcliffe (lord Derwentwater), I, 35, 312.
Radcliffe (Anne), I, 36.
Ramond de Carbonnières, I, 176, 177, 206, 212, 213, 214, 324.
Ramsay, I, 35.
Raynal, I, 177.
Razoumofski (Mme de), I, 129, 190; II, 116.

Récamier (Mme), II, 161, 205, 207, 209, 210, 222, 229.
Récamier (Amélie), II, 229.
Recke (Élise von der), I, 168, 208.
Régent (le), I, 44, 184, 201.
Restif de la Bretonne, I, 53, 122, 171, 185, 208, 227, 251-262, 208, 209, 275, 303 ; II, 13, 16, 24, 27, 33, 34, 35, 37, 39, 101, 140, 168, 17, 243, 264, 265, 266, 267, 269, 274, 275, 290.
Reuchlin, I, 29 ; II, 21.
Reuss (prince de), I, 173.
Reuterholm, I, 96, 99, 100, 101, 102, 183, 247, 322, 325 ; II, 84, 100, 114, 115.
Reventlow (comte), I, 279.
Reventlow (comtesse), I, 135, 138 ; II, 279.
Reynaud (Jean), II, 242.
Richelieu (maréchal de), I, 44, 200.
Richelieu (duc de), I, 324 ; II, 204.
Richter (Jean-Paul), II, 43, 106, 158, 189.
Ritter, II, 42.
Rivoire, II, 66.
Robespierre, I, 229, 250, 251 ; II, 288.
Robespierre le Jeune, I, 250.
Robison, I, 305, 312-314, 322.
Roche (Sophie de la), I, 208.
Roëttiers de Montaleau, I, 150, 320.
Rohan (cardinal de), archevêque de Bordeaux, I, 50, 204.
Rohan (cardinal de), évêque de Strasbourg, I, 202, 203, 204, 208, 210, 215, 323.
Rohan-Guéméné (prince de), I, 110, 214.
Rohozinski, I, 233.
Roland, I, 177.
Roland (Mme), I, 177.
Rolland, II, 198, 252, 253.
Ronikin, I, 90.
Rosa, I, 107, 222.
Rosencreutz, I, 34, 311 ; II, 21, 37.
*Roses-Croix*, I, 33, 34, 35, 49, 53, 67, 107, 120, 147, 170, 218, 219, 222, 226 ; II, 19, 54, 65, 129, 133, 144, 290.
Rothe, I, 301.
Rouelle, I, 220.
Rousseau, I, 7, 20, 21, 22, 41, 73, 185, 190, 192, 261, 283, 315 ; II, 8, 24, 40, 96, 97, 98, 101, 120, 124, 133, 171, 184, 266, 270, 272, 276, 288, 289, 290.
Roux-Bordier, II, 222, 224, 225, 226, 227, 278.
Rozier (abbé), I, 48, 64, 150, 320.
Ruer, I, 109, 236.
Ruffein, I, 273 ; II, 137.
Ruysbroeck, I, 27, 113, 298 ; II, 25.

Sabatier, I, 229.
Sabran (Elzéar de), II, 107, 204.
Saiffert ou Sayffert, I, 109, 262, 263 ; II, 150.
Sain-Costard, I, 215, 216.
Saint-Georges de Marsais, I, 10, 18, 28, 40, 73, 77, 79, 81, 82, 85, 114, 115, 116, 123, 124, 125, 225, 233, 242, 257, 277 ; II, 11, 14, 21, 72, 119, 160, 180, 195.
Saint-Germain, I, 9, 11, 22, 130, 201, 202-203, 206, 209, 221, 305, 310, 312, 315 ; II, 32, 40, 162.
Saint-Lambert, I, 192.
Saint-Léonard, I, 320.
Saint-Martin, I, 9, 11, 12, 13, 20, 21, 22, 26, 28, 30, 31, 40, 43, 44, 51, 53, 55, 58, 59, 61, 62, 63, 65, 66-71, 76, 85, 99, 110, 111, 118, 119, 129, 138, 140, 147, 150, 151, 156, 166, 167, 178, 186, 188-195, 196, 201, 215, 221, 223, 226, 227, 229, 235, 239, 240, 242, 245, 261, 263, 266, 269, 270, 292, 294, 295, 305, 310, 314, 315, 316, 317, 318, 326 ; II, 8, 12, 13, 21, 22, 23, 24, 25, 28, 35, 38, 45, 52, 53, 60, 65, 66, 69, 70, 72, 73, 75, 81, 82, 83, 85, 90, 92, 94, 101, 104, 107, 113, 114, 115, 118, 120, 129, 133, 135, 139, 140, 150, 155, 161, 170, 171, 172, 191, 192, 215, 228, 231, 232, 235, 237, 140, 244, 249, 259, 263, 268, 270, 271, 272, 278, 286, 290, 293.
Saint-René Taillandier, I, 13.
Saint-Yves d'Alveydre, II, 171.
Sainte-Beuve, I, 212, 213, 290 ; II, 66, 86, 102, 109, 209, 214, 222, 240.
Sainte-Rose, I, 106.
Sales (saint François de), I, 113, 116 ; II, 30, 71, 111, 198.
Salis, I, 297.
Salle (Antoine de la), I, 185, 235, 266 ;

II, 8, 9, 13, 24, 26-28, 139, 239, 255, 261.
Sallmard-Montfort, II, 201, 263.
Salteur, I, 65 ; II, 66.
Saltzmann, I, 12, 65, 144, 145, 148, 213, 322 ; II, 52, 192, 193, 210, 261.
Salzac, I, 320.
Sand (George), II, 167, 268, 273.
Sarazin, I, 91, 129, 168, 170, 177, 205, 206, 209, 211, 213, 214, 296, 323, 325, 326 ; II, 115, 193, 197, 223, 277, 279.
Sarazin (Mme), I, 168, 210.
Sarazin (Gertrude), I, 164 ; II, 279.
Savalette de Langes, I, 111, 119, 150, 151, 315, 320.
Saxe-Gotha (Auguste de), I, 183.
Saxe-Gotha (Louis-Ernest de), I, 183.
Saxe-Weimar (Charles-Auguste de), I, 183.
Schagmann, I, 202.
Schelling, I, 60 ; II, 57, 62, 228, 254.
Schiller, I, 302 ; II, 254.
Schimmelmann, I, 172, 183.
Schlegel (Auguste-Guillaume de), I, 300, 302 ; II, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 124, 125, 128, 222.
Schlegel (Frédéric de), I, 300 ; II, 43, 61, 105, 106, 155, 217, 222, 225, 259.
Schleiermacher, II, 42, 57.
Schlumpf (Mme), II, 111.
Schlumpf (Marie), II, 111.
Schomberg (maréchal de), I, 200.
Schroeder, I, 201.
Schröpfer, I, 151, 201, 205, 293, 305, 310, 312.
Schubert, II, 43, 60, 119.
Schweitzer (Jean-Gaspard), I, 267, 296, 321, 322.
Schweitzer (Madeleine), I, 129, 163, 167, 176, 229, 230, 239, 250, 322 ; II, 11, 31.
Scott (Walter), II, 163.
Seillière, II, 276, 294.
Sénancour, I, 56 ; II, 138-145, 146, 242, 273.
Sénèque, II, 69.
Senft, I, 143, 299.
Serpelli, I, 293.
Servet, I, 76.
Silverhielm, I, 76, 100, 271 ; II, 100, 115.
Simonnet (abbé), II, 161.
Sincerus Renatus, I, 107.
Sismondi, II, 33, 103, 125.
Soubise (de), I, 205.
Soumet, II, 127.
Southcote (Johanna), I, 235.
Spalding, I, 169.
Spener, I, 32 ; II, 29.
Spenlé, II, 57.
Spinoza, I, 314 ; II, 177.
Spurzheim, II, 162.
Stadniska (comtesse), I, 90.
Staël (baron de), I, 100, 102, 111, 247 ; II, 99, 100.
Staël (Mme de), I, 8, 9, 112, 176, 185 ; II, 10, 13, 37, 96-131, 135, 206, 217, 273.
Starck, I, 151, 183, 299, 314, 315, 316.
Stein, II, 204.
Stein (Mme de), I, 165.
Stéphanie, grande-duchesse de Russie, II, 198.
Stolberg, I, 129, 143, 154, 299 ; II, 43, 58, 129.
Stourdza (Roxandre), I, 73.
Suard, II, 189.
Sudermanie (duc de), plus tard Charles XIII, I, 100, 102, 183, 312 ; II, 76, 77.
Suë (Eugène), I, 311.
Suso, I, 113.
Swedenborg, I, 8, 11, 15, 21, 32, 40, 44, 49, 65, 66, 72-85, 87, 89, 119, 147, 161, 165, 201, 235, 255, 271, 283, 303, 305, 310, 312, 315, 316, 317 ; II, 9, 11, 12, 14, 20, 21, 25, 28, 42, 43, 45, 46, 54, 65, 98, 105, 106, 119, 129, 135, 138, 144, 145, 147, 150, 158, 161, 165, 166, 170, 179, 180, 194, 195, 201, 215, 248, 249, 250, 251, 252, 261, 262, 268, 271, 278, 280, 282, 290, 291, 293.
Swetchine (Mme), II, 73, 74, 190, 215.

Tamara, II, 90.
Tarnowski, I, 90.
Tassin de l'Étang, I, 151.
Tauler, I, 27, 298 ; II, 198.
Tavannes (de), I, 103.
Thalès de Milet, I, 251.
Théot (Catherine), I, 88, 229, 240, 249, 250.
Thérèse (sainte), I, 28, 250 ; II, 71, 198.

Théveneau de Morande, I, 214.
Thiroux (comte de), I, 22.
Thomas d'Aquin (saint), I, 27.
Thomassius, II, 21.
Thomé (marquis de), I, 85, 88, 106, 109, 150.
Thoux de Salvertes (de), I, 110, 111, 150, 204.
Thun (comte de), I, 170.
Tieck, II, 42.
Tieman, I, 99, 142, 150, 153, 167, 224; II, 115.
Tourguenieff, II, 72, 73.
Tulleken, I, 172.
Turckheim, I, 61, 143, 146, 150, 299; II, 22, 192, 261.
Tüscher (Mme), I, 201.

Ulrich, I, 177.
Urfé (marquise d'), I, 219, 220; II, 33.

Vallobrès, I, 115.
Vandeul (Mme de), I, 177.
Van Helmont, I, 29, 93, 225; II, 21, 249.
Varnhagen, II, 43.
Vassy (comtesse de), I, 167.
Vergennes, I, 209.
Vergniaud, I, 88.
Vernetti de Vaucroze (marquis), I, 92, 103, 229; II, 22, 248, 249, 261.
Verrières (comte de), I, 177.
Vico, II, 229.
Vignet des Étoles, II, 68.
Villars (abbé de), I, 24, 31, 117, 201, 202, 219; II, 134, 159, 163.
Ville (de), II, 66.
Villenave, II, 26.
Villers (Charles de), I, 227; II, 106, 107.
Virieu (Henry de), I, 19, 65, 150, 318.
Vögelin, I, 273; II, 286.
Voght (baron de), I, 125.
Volney, I, 25, 185, 189, 263, 297, 307, 308; II, 134.
Voltaire, I, 25, 28, 191, 293, 294, 295, 307; II, 20, 133, 244, 272.

Waechter, I, 150, 181, 302.
Weigel (Valentin), I, 29; II, 21.
Weishauft, I, 9, 38, 149, 235, 296, 305, 311, 313, 320; II, 75, 89, 150, 182, 184, 244, 260.
Werner (Zacharias), I, 15, 40, 182, 201; II, 18, 42, 43, 60, 61, 62, 65, 104, 106, 119-126, 129, 190, 198, 209, 217.
Werther (comtesse), II, 190.
Wieland, I, 295.
*Wilhelmsbad* (convent de), I, 13, 132, 147-149, 150, 151, 181, 318, 321, 325, 326; II, 22, 61, 62, 117, 118, 202, 244, 260.
Willermoz (Jean-Baptiste), I, 12, 13, 47, 48, 49, 53, 61, 62, 64, 67, 85, 103, 139-151, 181, 215, 274, 292, 305, 318, 323; II, 22, 66, 69, 93, 110, 113, 214, 249, 261, 273, 275.
Willermoz (Pierre-Jacques), I, 40, 144, 323.
Wirdig, I, 225.
Wœllner, I, 98, 181, 182, 302.
Wronski, I, 216, 222, 229, 253-260, 261.
Wurtemberg (Louis, duc de), I, 21, 33, 301.
Wurtemberg (Dorothée, duchesse de), I, 99, 144, 190; II, 115.
Wurtemberg (Ferdinand, prince de), I, 96, 99, 102.
Wurtemberg (Jean, prince de), I, 99.
Wurtz (abbé), I, 161, 199, 201, 247-248.

Yeloguine, II, 72.
Young, I, 193, 285; II, 250.

Zelada (cardinal), I, 211.
Zimmermann, II, 21.
Zinnendorf ou Zinzendorf, I, 15, 32, 84, 115, 147, 154, 297, 299, 302; II, 12, 201, 250.
Zinovief (Basil), I, 190.
Zoroastre, I, 25; II, 20, 122, 139, 155, 170, 174, 176, 224.

# TABLE DES MATIÈRES

DEUXIÈME PARTIE

## LA GÉNÉRATION DE L'EMPIRE (1800-1820)

CHAPITRE PREMIER

**Les survivances** . . . . . 7

I. — *Théosophie et préromantisme.* En dépit de résistances de la part des illuminés, les deux mouvements concordent en plus d'un point. Sentiment de la nature, besoin d'infini, suprématie de l'amour, beautés de la Bible . . . . . 7
II. — Survivances du millénarisme et de l'illuminisme des carrefours. Mlle Le Normand . . . . . 16
III. — Du martinisme au christianisme . . . . . 20
IV. — Gence, son maître Antoine de la Salle et son émule Azaïs . . . . . 24
V. — Quelques isolés : Coëssin, Dupont de Nemours . . . . . 31
VI. — Quintus Aucler et le néo-paganisme ; Chais de Sourcesol et l'Église intérieure . . . . . 36
VII. — Romantisme et théosophie en Allemagne : influence croissante de Bœhme, de Lavater, de Saint-Martin . . . . . 41
VIII. — Eckartshausen et son œuvre . . . . . 44
IX. — Jung Stilling, le pape protestant . . . . . 52
X. — Philosophes et poètes, de Gœthe à Novalis . . . . . 57

CHAPITRE II

**Le comte Joseph de Maistre** . . . . . 64

I. — Lectures de jeunesse et carrière maçonnique . . . . . 64
II. — Le martiniste : ses relations avec Willermoz et le Philosophe Inconnu . . . . . 68
III. — Expériences d'exil : la société martiniste de Saint-Pétersbourg ; les projets apocalytiques de Gustave IV ; la Sainte-Alliance et le piétisme . 72
IV. — L'adaptation catholique du martinisme. Unité du monde ; symbolisme et spiritualisme ; déchéance et réhabilitation . . . . . 78
V. — Théocratie et révolution . . . . . 82
VI. — Jugement définitif de Joseph de Maistre sur les Illuminés et des Illuminés sur Joseph de Maistre . . . . . 88

CHAPITRE III

**Mme de Staël et son entourage** . . . . . 96

I. — *Son point de départ.* Rousseauisme, déisme, protestantisme. Relations de famille et de jeunesse. La société du baron de Staël. Évolution des idées de Mme de Staël (1800-1804) aux approches de sa crise mystique. 96
II. — *Le synode de Coppet.* Vulgarisateurs de la philosophie allemande. Schlegel, Charles de Villers, Elzéar de Sabran, Mme de Krüdener . . . 102
III. — *Quiétistes et martinistes.* Le dernier pape des quiétistes : Charles de Langallerie. Mathieu de Montmorency. Le marquis de Dampierre. Les avatars du comte de Divonne . . . . . 109
IV. — *Zacharias Werner, pèlerin d'amour.* Ses antécédents; sa doctrine; ses projets. Le séjour de Werner à Coppet et son influence sur la châtelaine. . . . . 119
V. — *La fin de la crise mystique et son utilisation littéraire.* Rêveries, hypothèses, curiosités. Le livre *de l'Allemagne.* . . . . . 126

CHAPITRE IV

**Les rêveurs et les fantaisistes** . . . . . 132

I. — *Bonald et Chateaubriand.* En quoi l'on pourrait imaginer que ces deux auteurs furent touchés par l'illumisme ; invraisemblance d'une telle supposition . . . . . 132
II. — Sénancour : ses lectures, ses rêveries . . . . . 138
III. — *Charles Nodier.* Son caractère : scepticisme, curiosité, goût du mystère. L'attrait des sociétés secrètes. . . . . 145
IV. — Le groupe de Bonneville vieilli. Les méditateurs de Passy : Maurice Quaï, Auguste Gleizes. Nodier en tire une philosophie pythagoricienne. 150
V. — L'utilisation littéraire. Nodier érudit : le goût du folklore. Ses légendes fantastiques ou poétiques . . . . . 158
VI. — L'éloge de la folie. L'illumination de 1828 conduit Nodier à l'élaboration de tout un système théosophique . . . . . 163

CHAPITRE V

**Fabre d'Olivet** . . . . . 168

I. — Avant l'initiation. L'homme de lettres; le disciple de Delisle de Sales . . . . . 168
II. — Initiation problématique. Le philologue, l'orientaliste. Le chef de secte . . . . . 170
III. — Métaphysique du destin. Union du mosaïsme et du polythéisme raisonné. Le pythagoricien : unitarisme et sciences occultes. . . . . 174
IV. — « Sa » Genèse. Cosmogonie, eschatologie. L'histoire néo-païenne et hindouiste . . . . . 178
V. — Conclusion politique : absolutisme et théocratie . . . . . 182

CHAPITRE VI

**Mme de Krüdener** . . . . . 188

I. — *Ses origines.* La vie mondaine. Premières relations avec l'illuminisme. Influence et lectures diverses . . . . . 188
II. — *Sur le sol mystique d'Alsace.* Jung Stilling et le pasteur Fontaine. Oberlin, continuateur de Swedenborg . . . . . 192
III — *Les débuts de la prophétesse.* Le millénarisme antinapoléonien. L'empereur Alexandre : la Sainte-Alliance. Vers l'union des Églises et des peuples . . . . . 197
IV. — *Le séjour à Paris.* Propagande mondaine. Benjamin Constant : son passé ; son amour orageux pour Mme de Staël et les consolations de Langallerie ; son amour malheureux pour Mme Récamier et les consolations de Mme de Krüdener . . . . . 203
V. — *La fin.* S'obstinant à prédire des calamités qui n'arrivent pas, — suspecte aux Églises en raison de son attitude ambiguë, — accusée de communisme par les autorités civiles, — elle achève misérablement une carrière qui fut si brillante . . . . . 209

CHAPITRE VII

**Ballanche et le groupe lyonnais** . . . . . 214

I. — Ballanche : ses débuts, ses amis. L'ambiance lyonnaise. Le martinisme . . . . . 214
II. — Platonisme, pythagorisme, orientalisme. Fabre d'Olivet. Le baron d'Eckstein . . . . . 217
III. — Le groupe lyonnais. Roux-Bordier et Claude-Julien Bredin. Les incertitudes d'Ampère. Évolution de Ballanche sous l'influence de Claude-Julien Bredin. Son voyage en Italie. Son œuvre se précise, mais il ne se résoudra jamais à lui donner une forme définitive . . . . . 222
IV. — Ballanche se croit inspiré. Sa théorie de l'initiation . . . . . 230
V. — Doctrine de Ballanche. Origine de l'homme. Déchéance et réhabilitation. Révélation, traditions, théocratie. Notre destinée future . . . 234
VI. — Du christianisme suivant la lettre au christianisme selon l'esprit. Vers l'union des Églises. Le futur millénaire, ou la nature transfigurée par l'homme régénéré . . . . . 240

CHAPITRE VIII

**Vers une renaissance de l'illuminisme** . . . . . 243

I. — *L'Illuminisme catholique.* Rupture entre l'illuminisme et la franc-maçonnerie. Des prêtres millénaristes et démonologues : de l'abbé Fiard à l'abbé Wurtz . . . . . 243
II. — *Suite de l'ancienne théosophie.* La deuxième vague de swedenborgisme : Devismes et Bonifas-Laroque. Où le swedenborgisme se teinte de martinisme. Les quiétistes. Les magnétiseurs. . . . . 248

III. — *Hoëné Wronski.* Une religion « scientifique ». La découverte de l'Absolu. Lutte contre les anciennes formes du mysticisme. L'affaire Arson : où les mauvais esprits s'incarnent sur la terre . . . . . 253
IV. — *Suite du martinisme.* Intervention des martinistes dans l'affaire Arson. Les *Opuscules théosophiques* du capitaine Bernard . . . . . 260
V. — *Politique d'abord.* L'Illuminisme démocratique. Changement d'orientation dans les tendances de l'occultisme. Alexis Dumesnil. Les débuts de Fourier : un continuateur de Restif de la Bretonne . . . . . 263
VI. — *Récapitulation.* Ce que fut l'illuminisme français entre 1770 et 1820. En quoi les mystiques du dix-huitième siècle contribuent à la genèse du romantisme ; comment la légende de l'illuminisme, qui s'élabore sous l'Empire, va présenter une excellente matière aux poètes et aux romanciers ; comment se prépare une nouvelle théosophie, à tendances politiques cette fois, qui s'épanouira vers 1830. Les sources occultes du romantisme n'en éclairent-elles pas de nombreux aspects, et jusqu'à la définition ? . . . . . 268

Appendice I. — Illuminés et Juifs. . . . . 277
Appendice II. — La correspondance de Pernety et de Nordenskjöld. . . . 279
Appendice III. — Extraits d'une lettre de Nette Lavater à son amie Gertrude Sarazin sur les Illuminés de Copenhague. . . . . 284
Appendice IV. — Une lettre inédite de Saint-Martin. . . . . 286
Appendice V. — Une visionnaire au siècle de Jean-Jacques : Mlle Brohon. 288

Bibliographie . . . . . 297

Index alphabétique des noms propres. . . . . 217

Imprimerie J. Dumoulin, à Paris. — 375.2.28.

CHATEAUBRIAND. **Correspondance générale**, publiée par L. Thomas. In-8°, Tome I à V. Chaque . . . . . **24** fr.
L'édition formera environ 8 volumes in-8° auxquels on souscrit.

CHATEAUBRIAND. **Un inédit : Amour et vieillesse.** Reproduction en phototypie avec des notes critiques par V. Giraud. 1923, gr. in-8° . . . . . **24** fr.

CHÉNIER (André). **Œuvres inédites**, publiées par Abel Lefranc. 1914, in-8° . . . . . **15** fr.

DURRY (Marie-Jeanne). **L'Ambassade romaine de Chateaubriand.** 1927, in-8° raisin, 172 pages . . . . . **25** fr.

GIRAUD (Victor). **Passions et romans d'autrefois. La Jeune Captive, Madame de Duras, Lucile de Chateaubriand, les Amours de René, l'Occitanienne.** In-8°, de 250 pages . . . . . **18** fr.

HUGO (Victor). **Tristesse d'Olympio.** Fac-similé du manuscrit autographe avec une étude par Maurice Levaillant, sur Victor Hugo, poète du souvenir et de l'amour. 1928, in-4°, 118 pages et 8 pl. fac-similé. . . . . **50** fr.

MAIGRON (L.). **Le Romantisme et la Mode, d'après des documents inédits,** avec une pl. en couleurs et 24 photogravures. 1918, in-8° . . . . . **20** fr.

— **Le Roman historique à l'époque romantique. Essai sur l'influence de Walter Scott.** Nouvelle édition, in-8° . . . . . **10** fr.

**Revue de Littérature comparée** dirigée par F. Baldensperger, professeur à la Sorbonne, et P. Hazard, professeur au Collège de France. Tome VIII. 1928. Paris, **50** fr. ; Départements, **55** fr. ; U. P., **100** fr.

SEILLIÈRE (Baron Ernest). **Pour le Centenaire du Romantisme. Un examen de conscience.** 1927, in-8° raisin, 312 pages. . . . . **40** fr.

*Viennent de paraître les premiers volumes des* **ŒUVRES COMPLÈTES DE GÉRARD DE NERVAL**, publiées sous la direction d'Aristide Marie, Jules Marsan et Edouard Champion. (Forts volume in-8° carré de 300 à 400 pages, ornés de fac-similés hors texte).

**Petits Châteaux de Bohême**, sur Japon, **200** fr. ; sur Arches . . . . **75** fr.
Sur Lafuma . . . . . **45** fr.

**Bibliographie des Œuvres de Gérard de Nerval**, par A. Marie. Sur Japon, **225** fr. ; sur Arches, **80** fr. ; sur Lafuma . . . . . **60** fr.

**Pierre Audiat. L'Aurélia de Gérard de Nerval** (*Bibliothèque de Gérard de Nerval*). Sur Japon, **100** fr. ; sur Arches, **30** fr. ; sur Lafuma . . . . **20** fr.

*Et les premiers volumes des*

**ŒUVRES COMPLÈTES DE PROSPER MÉRIMÉE**, publiées sous la direction de Pierre Trahard et Edouard Champion.

**Théâtre de Clara Gazul**, comédienne espagnole. Sur Japon, **250** fr. ; sur Arches, **120** fr. ; sur Lafuma . . . . . **60** fr.

**Lettres à Viollet-le-Duc**. Documents inédits (1839-1870). Sur Japon, **250** fr. ; sur Arches, **120** fr. ; sur Lafuma . . . . . **60** fr.

**Carmen**, Texte établi par Aug. Dupouy. Préface de Gérard d'Houville. Sur Japon, **200** fr. ; sur Arches, **120** fr. ; sur Lafuma . . . . . **60** fr.

*Déjà paru dans la « Bibliothèque Mérimée » :*

**La Jeunesse de Prosper Mérimée** (1803-1834), par Pierre Trahard. Deux vol. Sur Japon, **450** fr. ; sur Arches, **240** fr. ; sur Lafuma . . . . . **72** fr.

*Tirage.* Ces deux collections sont tirées pareillement à 25 exempl. sur Japon, à 100 exempl. sur Arches et à 1.100 exempl. sur Lafuma.

On souscrit à la série complète de chacune de ces éditions qui formeront respectivement 15 à 20 volumes environ et dont les volumes ne se vendent pas séparément.

DATE DUE

GAYLORD

PRINTED IN U.S.A.

GTU Library
3 2400 00733 2459

OZ4
V657
v.2

Viatte, Auguste
Les sources occultes du romantisme.

OZ4
V657
v.2

GTU Library
2400 Ridge Road
Berkeley, CA 94709
For renewals call (510) 649-2500
All items are subject to recall